VIE

DE

MGR TACHÉ

ARCHEVÊQUE DE ST-BONIFACE

par

DOM BENOIT

Supérieur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception du Canada.

Gesta Dei per Francos.

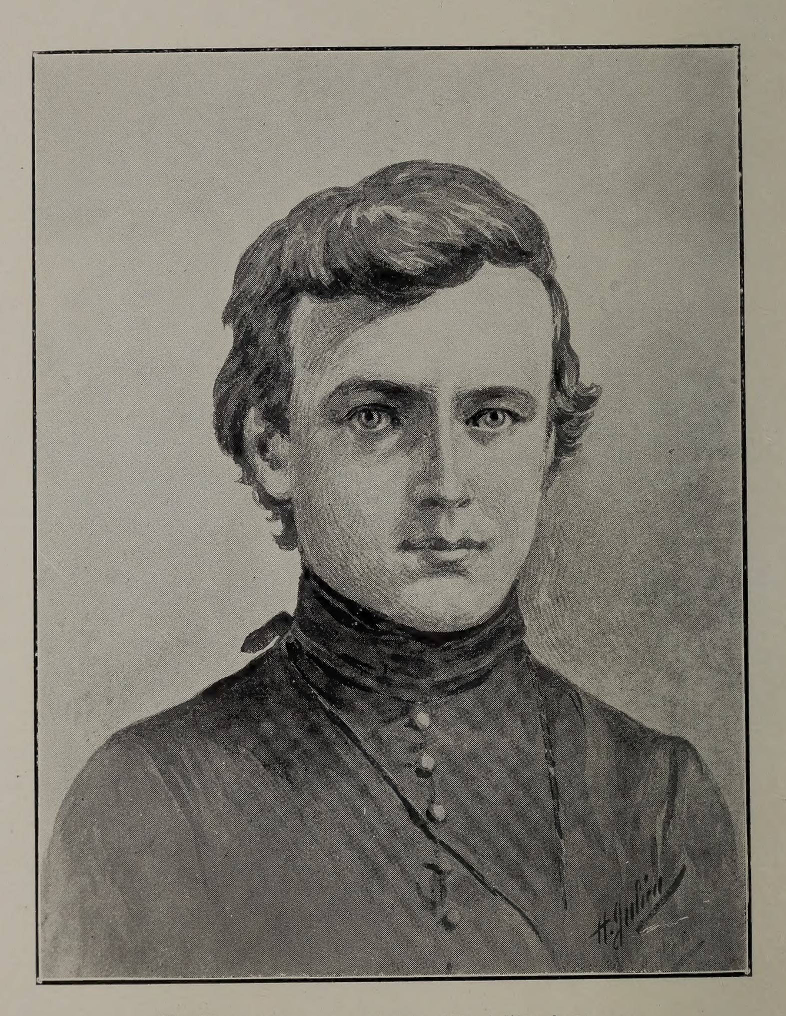
VOLUME Ier



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN [à resp. limitée]
256, rue St-Paul

VIE DE MGR TACHÉ

ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE



Mgr TACHÉ, lors de son sacre, en 1851, à l'âge de 28 ans.

VIE

DE MGR TACHÉ

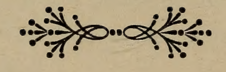
ARCHEVEQUE DE ST-BONIFACE

PAR

DOM BENOIT

Supérieur des Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception au Canada.

GESTA DEI PER FRANCOS.



MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN [à resp. limitée]

256, RUE SAINT-PAUL

1904

L. J. C.
et
M. Im.

Archevêché de St-Boniface, 8 décembre 1904,
en la fête de l'Immaculée Conception.

Au Rme. Dom Paul Benoit,

Supérieur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception.

Mon révérend et cher père,

Je tiens à vous dire combien votre "Vie de Mgr Taché" me donne de satisfaction, parce qu'elle répond aux vœux de tout le diocèse et à un ardent désir de mon cœur.

C'est à notre demande et même sur nos instances réitérées que vous avez entrepris ce travail, aussi difficile qu'important, et qui a même failli vous coûter la vie. Vos doctes ouvrages sur des questions de doctrine et d'histoire tels que la "Cité Anti-chrétienne," les "Erreurs Modernes," l'Abbaye de St-Claude, etc., etc., nous donnaient l'assurance du succès, et l'événement a prouvé que nous avions eu raison de croire que le bon Dieu bénirait un bon vouloir que j'appellerai volontiers héroïque.

Nous tenions, pour plusieurs raisons, à ce que la belle et intéressante vie de Mgr Taché fut écrite au plus vite. D'abord, nous désirions avoir la trame fidèle et complète de l'histoire émouvante de nos pays nouveaux et encore trop inconnus.

Tous les jours nous avons besoin de nous renseigner sur l'histoire du passé, et il devient de plus en plus difficile de

se fixer sur les dates et les détails, sur les causes, la liaison et les conséquences des événements qui nous intéressent davantage.

Votre livre, appuyé sur des documents incontestables, a été revisé par des hommes d'expérience qui ont vécu de longues années dans ce pays, et il nous renseigne non seulement sur les grandes lignes de la vie de notre héros, mais il nous fait connaître les détails de cette vie si étonnante et si bien remplie.

Nous suivons, d'abord pas à pas, l'évêque missionnaire dans ses courses intrépides et presque légendaires en *raquettes* ou en traînes à chiens jusqu'à l'extrême nord, par un froid de 35 à 40 degrés, puis nous le retrouvons dans les missions sauvages plus rapprochées et dans les paroisses naissantes de la partie du pays qui est devenu le diocèse de St-Boniface, et partout, vous faites bien ressortir, non seulement le zèle apostolique et le talent d'organisation du successeur du saint fondateur de nos églises de l'Ouest canadien, l'héroïque Mgr Provencher, mais vous faites bien voir le rôle immense joué dans l'ordre social et dans l'ordre politique par le grand évêque et le grand patriote qui fut Mgr Taché.

Vous avez le double mérite, mon révérend père, de nous renseigner exactement et de nous donner la note juste, au point de vue religieux et national, sur des faits très graves, que le fanatisme religieux ou des préjugés de race ont cherché à défigurer ; et c'est la seconde raison pour laquelle nous tenions tant à cette publication.

Vous avez fait œuvre d'historien fidèle en montrant chez Mgr Taché deux préoccupations dominantes de sa vie d'évêque et de patriote, à savoir, la sollicitude constante et infatigable des intérêts religieux du pays et une loyauté toute chevaleresque à la couronne britannique. Sa grande âme sacerdotale s'est toujours élevée au-dessus du terre à

terre de la politique humaine. Grâce à sa merveilleuse habileté, à sa sagesse consommée et à son heureuse influence sur l'élément catholique, Mgr Taché a certainement épargné à notre pays les horreurs de la guerre civile.

Il ressort clairement de la lecture de votre livre que si le drapeau étoilé des Etats-Unis ne flotte pas aujourd'hui sur l'Ouest Canadien, c'est grâce à la loyauté, souvent bien méritoire, des Métis Français de la Rivière-Rouge, et aux sages avis de leur bien-aimé seigneur et père, Mgr Taché. Louis Riel, chef de ce gouvernement provisoire qui fut accepté par tout le pays et reconnu d'utilité publique, n'agissait pas en rebelle quand, sur l'avis de son évêque, il arborait le drapeau de l'Angleterre sur le Fort Garry, aujourd'hui Winnipeg!

Il est temps que les historiens soucieux de la vérité ne parlent plus de rebellion, mais bien *du soulèvement légitime* des gens du pays lors des graves événements de 1870.

Je vous remercie, mon révérend père, d'avoir parlé avec tant de justice et avec tant de cœur de nos premiers nés dans la foi, de nos chers métis.

Ils ont bien mérité de la patrie en la protégeant d'abord contre la féroce tribu des Sioux, en 1854, lors du combat mémorable qui eut lieu près des sources de la Rivière-Cheyenne, et plus tard, en 1870, en se levant, comme des hommes de cœur et des hommes libres, pour repousser des agresseurs injustes, peu soucieux de la justice et de la paix. Aussi, je ne m'étonne pas de l'amour paternel, je dirai presque maternel, que Mgr Taché leur a prodigué avec une générosité qui aurait pu paraître excessive à ceux qui ne connaissaient pas le grand cœur du bon prélat et les relations étroites qu'il avait eues avec les *anciens rois de la prairie,* ces interprètes précieux, ces guides sûrs, ces joyeux compagnons, en un mot, ces amis fidèles des missionnaires catholiques.

Il est évident que Mgr Taché a été un facteur puissant dans l'établissement et le développement de notre vaste pays appelé, avec raison, " Le Canada Central." Sa position géographique indique à elle seule le rôle important qu'il est appelé à jouer. C'est la gloire des missionnaires catholiques d'avoir ouvert nos régions de l'Ouest à la civilisation, en venant y prêcher l'évangile, et il était réservé à un des plus illustres héros de l'évangile, Mgr Taché, de prendre une large part à la rédaction de la Constitution civile et politique du Manitoba.

De plus, nul n'ignore qu'il a travaillé à l'organisation de notre Université de Manitoba, et que nous lui devons un système scolaire aussi parfait qu'on pouvait le désirer dans un pays mixte, et le seul, en tout cas, qui puisse donner pleine satisfaction aux deux éléments catholique et protestant.

Ce système qui a fonctionné, à la satisfaction de tous, durant vingt ans, de 1870 à 1890, a été malheureusement détruit, en 1890, par une loi injuste qui n'a pas encore été rappelée, et il n'y a pas le moindre doute que cette catastrophe, qui renversait en un jour l'œuvre de près de cinquante ans, a contribué pour beaucoup à abréger les jours de Mgr Taché.

A cette occasion, comme en 1870, ce grand et noble cœur a été percé de bien des glaives, soit par ses propres enfants selon la grâce, soit par ses compatriotes, ses frères selon la chair et le sang, soit par des hommes publics oublieux des exigences de l'honneur et de la parole donnée.

Ce baptême de la douleur a mis au front de notre grand archevêque une auréole qui le grandit et le rend plus vénérable, à mesure que l'ardeur des passions religieuses et politiques va s'éteignant de plus en plus ; et il restera comme une des plus pures gloires de notre bien-aimé Canada, surtout du Canada catholique et français.

Aussi le chapitre des vertus du premier archevêque de St-Boniface devrait prendre les proportions d'un livre, afin de nous faire mieux connaître la vie intime de ce saint prélat, à la foi inébranlable, à la charité sans bornes, et qui a su également agoniser en silence pour l'amour de la paix et combattre ouvertement pour l'amour de la justice et du droit. Que d'actes de vertus héroïques de sa part ne seront jamais consignés qu'au livre de vie! Vous nous en dites assez, cependant, mon révérend père, pour nous faire comprendre l'action merveilleuse de la grâce dans cette grande âme, et le charme indicible qu'il a exercé autour de lui, même sur des hommes étrangers à notre foi. Que de fois nous avons entendu l'éloge de sa charité inépuisable, de ses attentions délicates, de sa parfaite gentilhommerie, aussi bien que de ses qualités supérieures, de sa vaste érudition et de son coup d'œil d'aigle sur les destinées du pays!

Vous avez non seulement écrit un livre utile, mais vous avez fait une bonne œuvre et vous l'avez faite à temps.

Que de leçons nous pouvons tirer de cette noble existence, surtout à l'heure présente!

Mgr Provencher, de pieuse mémoire, disait, en 1830, à un canadien: "Ce pays encore sauvage deviendra un grand pays et vos enfants le verront" (vie de Mgr Provencher par M. l'abbé Dugas (G).) Ces accents prophétiques dont l'écho se retrouve dans la devise de ce diocèse "Pinguescent speciosa deserti:" "Les beautés du désert iront s'enrichissant," sont aujourd'hui réalisés. Les beautés du désert de l'ouest s'enrichissent de ces plantureuses moissons de froment qui feront bientôt de ce "Canada Central," le grenier du monde.

Il est évident que non seulement l'Amérique du Nord, mais aussi l'Europe entière jettent les yeux sur nos régions si jeunes et déjà si prospères. Nous sommes arrivés à une

heure solennelle dans l'histoire du Canada occidental. L'accroissement rapide de la population et le développement prodigieux du pays vont nécessiter de nouvelles organisations politiques d'une importance incalculable.

Or, c'est une chose remarqûable que les grandes commotions religieuses et nationales qui ont ébranlé notre chère patrie canadienne, depuis un peu plus de trente ans, ont eu pour point de départ l'Ouest Canadien. Se ferait-il donc un déplacement de ce qu'on a appelé le *centre de gravité national*? Serait-ce ici que se joueraient, un jour, les destinées du Canada? Dieu veuille que ceux des nôtres qui seront tentés de taxer nos paroles de témérité n'aient pas à se reprocher, un jour, d'avoir manqué de coup d'œil et même de patriotisme et de vrai souci de nos intérêts religieux! Ne serait-ce pas le moment, pour les provinces plus importantes de l'Est, de prendre leur bonne part des richesses de ce pays et de nous envoyer leur excédant de population ?

Quoiqu'il en soit, mon révérend père, la lecture de votre ouvrage, enrichi de si nombreuses et de si intéressantes citations des remarquables écrits de Mgr Taché sur les troubles de 1870, sur l'amnistie et sur la question des écoles de 1890, offre à tous ceux qui ont à cœur l'avenir de notre cher Canada une mine inépuisable à exploiter.

Les hommes d'Etat comprendront, en lisant ces pages si intéressantes, que les hésitations des pusillanismes, les retards calculés, ou les vaines promesses des diplomates, en face du fanatisme brutal, ne peuvent aboutir qu'à des denis de justice pour la minorité opprimée! Il sera de plus en plus évident pour tous que, dans un pays comme le nôtre, l'union des peuples de croyance et de race si diverses ne peut se faire que grâce au respect des droits religieux et civils de chaque groupe de population. Du jour où le vote injuste

d'une majorité puissante primera le droit, en violant impunément des libertés sacrées, même quand elles sont protégées par un pacte solennel, il n'y aura plus de paix possible.

"Une question de principe n'est réglée que si elle est résolue selon la justice et le droit," comme l'a si bien dit Mgr Taché, en parlant de notre question d'école. Or, le passé devrait nous instruire et nous rendre plus sages.

Les mêmes atteintes à la justice et au droit peuvent se renouveler avant longtemps !

Si les Catholiques veulent maintenir leurs droits, s'ils ne veulent pas devenir des parias dans leur propre patrie, ils doivent non seulement s'unir à l'église, autour de l'autel, mais ils doivent surtout s'organiser sans retard sur le terrain social. C'est une question de vie ou de mort !

Il faut nous protéger contre trois ennemis redoutables : le fanatisme religieux, les mauvaises doctrines, et l'esprit de parti. Or, le plus redoutable de nos adversaires n'est pas tant le fanatisme religieux que ce funeste esprit de parti qui va jusqu'à l'oubli et presque jusqu'au mépris, au moins momentané, de la justice et de toutes les réclamations de la conscience ! Il y a certainement, en ce moment, dans toutes les provinces du Canada, parmi nos compatriotes étrangers à notre foi et à notre race, assez d'hommes bien pensants et modérés pour rendre justice aux Catholiques, si ces derniers savent s'unir pour réclamer leurs droits. Je suis de ceux qui croient au "British fair play."

Dieu veuille que l'expérience du passé ouvre les yeux aux Catholiques de bonne foi, à l'heure si grave où les destinées de l'ouest et même de tout le Canada vont entrer dans une phase nouvelle, et où les questions de droits acquis vont se dresser de tous côtés.

Il me semble que la lecture de la vie du vaillant défenseur des droits catholiques du Manitoba et des Territoires

du Nord-Ouest est bien propre à faire impression sur tous les hommes de bonne volonté! Elle est de nature à nous attacher davantage à notre pays et à la Sainte Eglise; et notre brave jeunesse catholique surtout va puiser dans ces belles pages une noble ardeur pour toutes nos grandes et saintes causes religieuses et nationales!

Je vous remercie donc, mon cher père, de votre beau travail et du service éminent que vous avez rendu à notre pays. Vous avez, non seulement, aidé la cause catholique, mais vous avez aussi servi la cause française, puisque vous avez raconté les faits et gestes d'un grand canadien, digne arrière neveu de son illustre ancêtre, l'immortel Pierre Gaulthier Varennes de la Vérendrye, l'immortel découvreur de l'Ouest Canadien.

Que la Vierge Immaculée, notre mère bien-aimée, bénisse ce livre, afin qu'il fasse un grand bien, et qu'elle accorde à son docte auteur et à ceux qui dépendent de lui ses faveurs les plus signalées.

Veuillez croire, mon révérend et cher père, à mon affectueux dévouement en N. S. et M. Im.

Adélard, O. M. I.,

Arch. de St-Boniface.

VIE

De Mgr TACHÉ, O. M. I.

ARCHEVEQUE DE SAINT-BONIFACE.

par DOM BENOIT,
Supérieur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée-Conception au Canada.

Gesta Dei per Francos.

DÉDICACE A MARIE IMMACULÉE.

O Vierge Immaculée, je vous dédie cet humble récit de la vie d'un de vos enfants les plus chers, Mgr Taché.

Sur les genoux de sa pieuse mère, il a bégayé votre nom avec amour de ses lèvres infantines. A la fleur de sa jeunesse, il s'est consacré à Dieu dans cette famille bénie des Oblats que vous avez instituée vous-même au commencement du XIXe siècle pour évangéliser les pauvres, et qui trouve depuis cent ans dans votre dévotion ces " mille boucliers " et cette " armure des forts " qui la rend si redoutable à l'enfer. Envoyé au premier apôtre de la Rivière-Rouge et bientôt devenu son successeur, il a étendu le règne de votre Fils et le vôtre dans d'immenses régions où vous n'étiez pas nommée, et y a fait surgir des Eglises florissantes qui rediront vos louanges de siècle en siècle. Il a conçu toutes ses entreprises dans l'invocation de votre nom et les a exécutées dans la puissance de votre bras. Il a puisé dans votre amour la lumière aux heures incertaines, la consolation et la patience dans les jours de peine et d'angoisse, la force parmi les travaux de son long et laborieux apostolat.

Toute cette grande vie a été votre œuvre ; agréez-en l'imparfait récit comme un hommage à votre puissance et à votre miséricorde.

NOTRE-DAME DE LOURDES, MANITOBA, Canada, le 8 décembre 1903.

PRÉFACE

La vocation de la nation canadienne est d'être, dans l'Amérique du Nord, ce qu'est la France en Europe, la fille aînée de l'Eglise, soldat et missionnaire du Christ.

Mais cette noble vocation, la France d'Amérique comme la France d'Europe, l'a surtout remplie par ses évêques. Ce sont les évêques qui, selon une parole célèbre, " ont formé la France d'Europe comme des abeilles forment une ruche, " et qui, après lui avoir donné son esprit, ses institutions, ses traditions, l'ont dirigée et soutenue dans ses combats pour le Christ et son Eglise, dans son œuvre d'évangélisation et de civilisation universelle. Ce sont aussi les évêques qui ont donné au peuple canadien sa trempe de foi chevaleresque et d'héroïsme chrétien, lui ont gardé ses vertus patriarcales et l'ont guidé dans ses conquêtes pacifiques à travers les immenses régions que la Providence a ouvertes devant lui.

Entre tous les évêques de la France d'Amérique, personne peut-être ne personnifie mieux le peuple canadien que celui dont nous écrivons l'histoire; personne n'a eu plus d'ardeur et de succès pour répandre la foi de Jésus-Christ dans une contrée vaste comme la moitié de l'Europe; personne n'a eu une aussi grande influence pour unir le *Nord-Ouest* ou l'Ouest (1) canadien aux anciennes colonies et y présider au développement de la race de Japhet.

La vie de Mgr Taché résume cinquante années d'un immense progrès pour la religion catholique et pour l'influence française dans une région grande comme huit ou neuf fois la

---

(1) Le même territoire s'appelle indifféremment *Nord-Ouest*, par rapport au reste de l'*Amérique du Nord*, et *Ouest* par rapport au reste du *Canada :* les noms sont différents, mais l'objet désigné est le même. Nous emploierons, nous aussi, indifféremment les deux noms.

France. Au XIXe siècle, bien peu de prélats ont autant contribué à l'avancement du royaume de Dieu sur la terre; aucun Français, croyons-nous, n'a autant servi l'extension de la langue française et de la vie française dans le monde.

C'est pourquoi nous présentons Mgr Taché à l'amour des catholiques de tout l'univers et à la reconnaissance de la France d'Europe comme de la France d'Amérique.

Nous le présentons spécialement à la vénération des mères chrétiennes: elles y apprendront combien une mère se fait aimer par un fils, quand elle sait former son cœur à la piété et ne met point obstacle, par une fausse tendresse, à ses saints désirs d'appartenir pleinement à Dieu et à l'Eglise.

L'historien de Boucherville écrivait en 1890: "La vie de Mgr Taché est écrite; on l'écrit et on la raconte chaque jour, dans nos conventions nationales, dans nos villes et jusque sous la chaumière du colon canadien, jusque sous la tente voyageuse du sauvage des prairies et des Montagnes Rocheuses (1)."

On peut ajouter: Le grand évêque, avec son génie et surtout son cœur, plus admirable encore que son génie, continue à vivre dans ses œuvres, se trouve peint dans ses écrits, spécialement dans ses lettres, qui débordent de sensibilité naturelle et de charité divine, et sont toutes étincelantes de l'esprit français et de sentiments tout célestes.

Aussi, pour composer la vie du héros, nous emprunterons nos récits à cette multitude de contemporains qui ont vécu dans son intimité et ont redit ce qu'ils avaient vu; nous les emprunterons à ses propres écrits, surtout à ses lettres.

Mais nous serons loin d'épuiser le sujet et les documents. Nous ne ferons en quelque sorte que glaner des gerbes éparses au milieu de moissons abondantes. De ce grand évêque on

(1) R. P. L. Lalande, S. J., *Une vieille seigneurie, Boucherville*, p. 327.

peut dire, en un certain sens, ce que dit l'historien sacré du chef divin de l'épiscopat: " S'il fallait raconter tout ce qu'il a dit et fait, je pense que le monde entier ne pourrait contenir les livres que l'on composerait (1)." Cependant nous en dirons assez pour faire connaître ou au moins entrevoir la grandeur et les labeurs de sa course à travers le temps, pour esquisser les traits principaux de cette héroïque figure, et le faire revivre devant le lecteur dans la réalité de sa personne et de ses œuvres. Mais un autre historien, avec les documents que nous négligeons ou que peut-être nous ignorons, avec les faits que nous passons sous silence ou dont nous ne racontons que le sommaire ou quelques circonstances, pourra faire un travail aussi véridique que le nôtre, donnant le même tableau avec des couleurs différentes.

Si un poète parcourt ces pages, il se demandera sans doute si les héros chantés par Homère ou Virgile approchaient des missionnaires du Christ dans le Nord-Ouest de l'Amérique, et peut-être trouvera-t-il dans leurs hauts faits d'armes et dans leurs conquêtes, un sujet capable d'inspirer sa lyre.

Que le Dieu qui a fait de si grandes choses par ce descendant des Francs, que la Vierge Immaculée dont le vénérable évêque fut le grand instrument parce qu'il fut son enfant chéri, que l'Archange de Saint-Boniface qui lui a communiqué son nom avec sa puissance, nous assistent, nous illuminent et nous dirigent dans notre humble travail, afin qu'il ait toujours l'exacte vérité de l'histoire et la parfaite charité de la religion chrétienne (2).

---

(1) Joan, XXI, 25.

(2) Afin de nous conformer aux décrets d'Urbain VIII, nous avertissons une fois pour toutes le lecteur, que s'il nous arrive d'employer les termes de vénérable, bienheureux, saint, ou autres termes semblables réservés aux serviteurs de Dieu, nous entendons n'exprimer que nos sentiments privés, sans vouloir anticiper les décisions de l'Eglise. Nous soumettons ce livre, comme notre personne et toutes nos pensées, au jugement et aux directions du Pape et des Evêques.

VIE

De Mgr TACHÉ, O. M. I.,

ARCHEVEQUE DE SAINT-BONIFACE.

Gesta Dei per Francos.

LIVRE PREMIER

LE MISSIONNAIRE OBLAT.

CHAPITRE I

NAISSANCE.

Alexandre-Antonin Taché, dont nous écrivons l'histoire, était le troisième enfant de *Charles Taché* et de *Louise-Henriette de la Broquerie.* **Le père de Mgr Taché.**

Charles Taché était un militaire distingué. Il avait servi sa patrie sur les champs de bataille pendant quatre ans, de 1812 à 1816, pour repousser l'agression des Etats-Unis. Il avait été successivement capitaine au 4e bataillon de la Milice d'Elite et dans les Voltigeurs canadiens, dont M. de Salaberry était le commandant. Après la guerre, il était rentré dans ses foyers, en demeurant officier à demi-solde. Il était frère de Sir Etienne-Pascal Taché, médecin, chevalier du Bain, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire, premier ministre du Canada-Uni, père de quinze enfants, qui a joué un grand rôle aux origines de la Confédération canadienne, et de Jean-Baptiste Taché, avec lequel il s'associa pour le commerce, notaire à Kamouraska et membre du Conseil législatif du Bas-Canada.

Louise-Henriette de la Broquerie était la deuxième enfant de Joseph-Ignace Boucher de la Broquerie et de Charlotte Boucher de Niverville de Montizambert; elle naquit à Boucherville le 24 août 1798 et fut baptisée le lendemain, 25 août, fête de saint Louis, dont elle prit le nom. **Sa mère.**

La famille canadienne.

Une des plus grandes merveilles de l'Eglise catholique en ces deux derniers siècles, nous n'hésitons pas à le dire, est la *famille canadienne-française.* Etablie sur un vaste domaine qu'elle défriche souvent et cultive toujours, elle compte ordinairement un grand nombre d'enfants, 8, 12, 15 et même 25 ou 30, tous robustes et pieux. Le père travaille au dehors avec les fils les plus âgés; la mère demeure au foyer, élevant ses plus jeunes enfants, préparant la nourriture et tissant le plus souvent les vêtements de toute la famille. Tous, le père et la mère, aussi bien que les petits enfants, vénèrent le prêtre comme le représentant de Dieu, se mettent à genoux, quand il les visite, pour recevoir sa bénédiction, lui parlent avec autant de confiance et d'aisance que de respect, habitués à chercher et à trouver en lui le guide et le conseiller de leur vie spirituelle et le plus souvent même de leurs entreprises temporelles. La religion préside à toute la vie, inspire les pensées, sanctifie les actions, dans les chefs de la famille comme dans tous les membres. Aussi ces familles, quelque nombreuses qu'elles soient, vivent dans une paix et une charité qui égalent celles des monastères; et la pureté des mœurs est si grande que la jeune fille arrive souvent au mariage sans avoir connu auparavant les redoutables secrets de cet état. L'éducation profondément chrétienne donnée partout, les vertus aimables et austères qui resplendissent dans le père et la mère, les habitudes de prière, de travail, d'économie, enfantent dans toutes ces familles, si éminemment religieuses et morales, de véritables héros, grands par l'intelligence, plus grands encore par le cœur, qui se distinguent à la tête de la patrie, dans toutes les carrières, mais surtout dans le corps le plus admirable de tous au Canada, le clergé. Pourquoi faut-il que la famille canadienne-française avec ses mœurs patriarcales et ses fruits de bénédiction, soit si tristement menacée aujourd'hui par l'invasion des doctrines libérales? Mais jusqu'en ces derniers temps, nous le répétons, elle a été une grande merveille, une merveille que nous admirons plus que les cathédrales gothiques, pourtant si magnifiques, de la vieille France.

La famille Taché et la famille de la Broquerie s'étaient constamment distinguées entre toutes ces familles d'origine française. La famille Taché.

Les Tachés sont originaires de Garganvillars, en Guienne, dans le diocèse de Montauban, dans le département actuel du Tarn (1). Le premier du nom au Canada est *Jean Taché,* arrière-grand-père de l'évêque, qui partit de France en 1739, et s'établit à Québec, armateur, négociant, syndic des marchands et notaire. Il épousa en 1742 *Marie-Anne Joliette,* petite-fille de l'explorateur qui découvrit le Mississipi; elle descendait des premiers colons qui ont labouré le sol de Québec et possédaient tout ce qui en est devenu la haute ville, Guillaume Couillard, dont le mariage se trouve le premier enregistré au Canada, et Louis Hébert, auparavant apothicaire de Paris.

Charles Taché, issu de ce mariage, grand-père du prélat, épousa en 1783 Geneviève Michon, qui comptait parmi ses aïeux de généreux colons établis depuis longtemps au Canada: les *Michons,* originaires d'Angers; les *Thibodeaux,* originaires de Moustier-le-Maufaix, dans le Poitou; les *Renauds,* de Fontenay-le-Comte, dans le diocèse de LaRochelle; les *Bélangers,* de Touque en Normandie.

Charles Taché eut de ce mariage trois fils: *Charles Taché,* second du nom, né en 1785, père de Mgr de Saint-Boniface, Sir Etienne-P. Taché et Jean-B. Taché, que nous avons nommés plus haut.

Mgr Taché descendait donc par son père de ce Louis Hébert qui le premier "leva la moisson dorée des blés généreux de la Nouvelle-France;" de ce Joliette, si célèbre par ses explorations et ses découvertes; d'un grand nombre d'autres colons venus des diverses provinces de la vieille France et qui avaient formé la Nouvelle-France par leurs vertus héroïques.

La famille de la Broquerie était peut-être plus illustre encore (2). La famille de la Broquerie.

---

(1) Voir en appendice l'arbre généalogique de la famille paternelle de Mgr Taché. Cet arbre est pris du Dictionnaire si célèbre des familles canadiennes, publié par Mgr Tanguay, où il sert en quelque sorte d'introduction.

(2) Voir en appendice l'arbre généalogique des ancêtres maternels de Mgr Taché.

Louise-Henriette de la Broquerie était fille, nous l'avons dit, de Joseph-Ignace Boucher de la Broquerie et de Charlotte Boucher de Niverville de Montizambert; elle descendait, à la troisième génération, de *Joseph-Boucher de la Broquerie,* fondateur de la famille de la Broquerie; et, à la cinquième, de *Pierre Boucher de Boucherville,* fondateur de la famille de Boucherville, dont la famille de la Broquerie était un rameau.

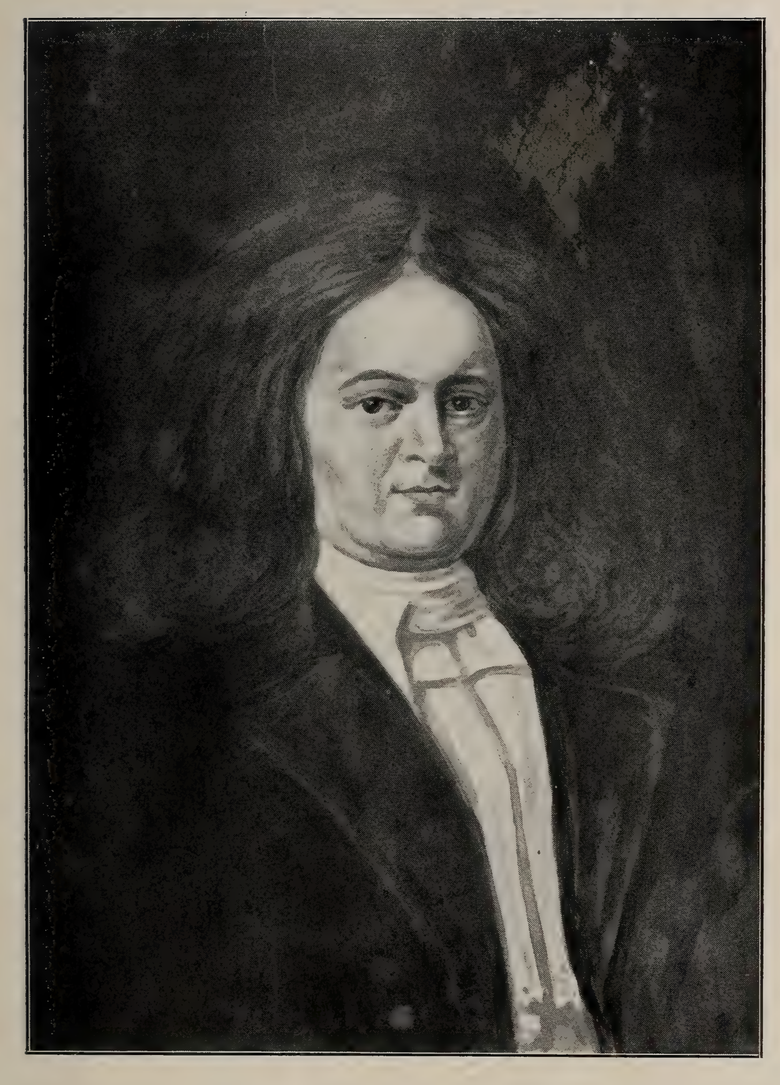
Pierre Boucher de Boucherville arriva du Perche au Canada en 1635, âgé de 13 ans, avec son père Gaspard Boucher et 11 frères et sœurs, parmi lesquels il occupait le sixième rang. Il entra dans la carrière des armes et se distingua en toute circonstance par sa bravoure. En 1651, il sauva Trois-Rivières et toute la colonie d'une invasion extrêmement redoutable des Iroquois. Envoyé à Versailles pour représenter à Louis XIV l'état d'abandon où la Nouvelle-France était laissée, il détermina ce cours régulier de colonisation qui suivit son voyage et qui fut l'une des plus belles œuvres de Colbert. Louis XIV voulut l'anoblir avant de le renvoyer à la Nouvelle-France (1). De retour au Canada, il fut pendant plusieurs années gouverneur des Trois-Rivières, dont il peut être regardé comme l'un des principaux fondateurs. En 1668, il quitta le commandement des Trois-Rivières pour se livrer à une œuvre qu'il jugeait plus importante que toutes les autres, celle de la colonisation, s'établit sur sa terre, y bâtit la même année un manoir qui subsiste encore, et où il vécut près de cinquante ans et où il mourut en 1717, âgé de 97 ans. Il eut de Jeanne Crevier son épouse 15 ou 16 enfants (2) et une centaine de petits-enfants, dont 7 prêtres et 13 religieuses. Cinq de ses fils puînés se marièrent, eurent des apa-

(1) Les premières lettres de noblesse ont péri dans l'incendie du Séminaire de Québec. Pierre Boucher s'en fit délivrer, en 1707, une autre copie, encore existante.

Armes de Pierre Boucher : Un écu d'azur à un chevron d'argent sommé à la pointe d'un lis au naturel, accosté de deux glands d'or et accosté en pointe d'un rocher de même sommé d'une croix d'or ; cet écu timbré d'un casque de profil orné de ses lambrequins d'argent, d'azur et d'or.

(2) Mgr Tanguay compte 16 enfants, le P. Lalande, l'historien de Boucherville, 15 seulement.

1er Vol. — p. 4.



M. Pierre Boucher, seigneur de Boucherville.

nages et formèrent les familles nobles de Grosbois, de Grandpré, de Niverville, de Montbrun, et de la Périère. Quatre de ses filles se marièrent à des nobles, Charles Sabrevois de Bleury, qui hérita du château bâti par Pierre Boucher de Boucherville avec les terres avoisinantes et en forma le fief de Sabrevois, dont le seigneur ne devait foi et hommage qu'au Souverain; Noël Legardeur de Tilly, membre du Conseil souverain et lieutenant des troupes de la marine; Nicod Daneau du Muy, un des plus braves et des plus riches officiers de son temps; René Gauthier de Varennes, dont le fils et les petits-fils, Gauthier de Varennes de la Vérandrye, se sont rendus à jamais illustres en découvrant les régions de l'Ouest, depuis le lac Supérieur jusqu'aux Montagnes Rocheuses, la rivière Rouge, la Saskatchewan, le Haut Missouri.

Le fils aîné de Pierre Boucher de Boucherville, nommé comme son père, *Pierre Boucher de Boucherville,* épousa Marie-Charlotte Denis, veuve de M. de Brahé, seigneur du Pads, et en eut dix enfants, dont le premier fut *Joseph-Boucher de la Broquerie,* né en 1701, fondateur de la famille de la Broquerie. Il mourut à Boucherville en 1740, à l'âge de 89 ans.

Joseph-Boucher de la Broquerie, né en 1701, eut d'une première épouse, Charlotte Taillandier-Labaume, cinq enfants, et d'une seconde, trois, dont une fille mariée à M. Charles de la Bruère.

Son fils aîné, nommé aussi *Joseph-Boucher de la Broquerie,* arrière-grand-père de celui dont nous écrivons l'histoire, né en 1732, épousa en 1753 Clémence Gamelin, fille de Pierre Gamelin Maugras et de Marie-Clémence Dufrost Lajemmerais, sœur de la Vénérable Madame d'Youville, qui a fondé l'admirable Institut des Sœurs de la Charité au Canada, dites Sœurs Grises. Il eut de ce mariage onze enfants et mourut en 1803 âgé de 72 ans.

L'aîné, *Joseph-Ignace Boucher de la Broquerie,* aïeul de l'évêque de Saint-Boniface, né en 1759, eut de son mariage avec Charlotte Boucher de Niverville de Montizambert: Anne-Char-

lotte, née le 6 octobre 1796, mariée à Jean-Baptiste Hertel de Rouville; *Louise-Henriette,* née le 24 août 1798, mère de l'évêque; *Joseph-Antonin,* né le 10 mai 1800, que nous verrons devenir comme le père adoptif du prélat; *Marie-Cécile,* née le 20 décembre 1811, épouse de M. Boucher de la Bruère, qui a laissé un fils, "l'une des gloires de la famille (1):" *Frédéric,* baptisé le 2 mai 1802, et trois autres enfants, tous morts jeunes.

Conclusion sur la famille maternelle de Mgr Taché.

Louise-Henriette de la Broquerie, on peut donc bien le dire, descendait d'une lignée de grands hommes, spécialement de l'admirable fondateur de la famille des Boucherville, sauveur et gouverneur des Trois-Rivières, noble par les lettres que lui donna son souverain, mais plus noble encore par sa bravoure chevaleresque, sa prudence de diplomate et sa piété digne d'un moine. Elle comptait dans les lignes collatérales de sa famille *Varennes de la Vérandrye,* ce découvreur intrépide qui révéla et acquit à la France un pays grand comme sept ou huit fois son étendue; la Vénérable *Madame d'Youville,* qui, par ses innombrables filles, soigne toutes les infirmités du corps et de l'esprit dans l'immense Amérique du Nord; une multitude de nobles qui avaient fondé la Nouvelle-France par l'épée et par la charrue; un nombre prodigieux de prêtres et de religieuses, qui avaient porté dans leur corps la mortification de Jésus-Christ, dans leur esprit les chastes ardeurs de la prière et de la contemplation et avaient passé sur la terre en faisant le bien. Son sang, purifié et sanctifié par la pratique séculaire des plus grandes vertus dans une longue série de nobles aïeux, la rendait bien digne de devenir la mère d'un des plus grands évêques de l'Eglise de Dieu.

Mariage.

Charles Taché était revenu à Kamouraska après la guerre de l'Angleterre et du Canada contre les Etats-Unis. En 1819, il rendit une visite à ses anciens compagnons d'armes, MM. de Rouville et de Salaberry, établis à Saint-Hilaire, sur la rivière Chambly. Il fit connaissance, dans ce voyage, avec Louise-

(1) Lettre de Mgr Taché à Mme Dugas-Colombier, 5 janvier 1879.

1er Vol. — p. 6.



Louise-Henriette de la Broquerie, ou Madame Taché
mère de Mgr Taché.

Henriette de la Broquerie et s'unit à elle par le lien sacré du mariage le 2 février 1820. L'époux avait 35 ans et l'épouse 22.

Louise-Henriette s'établit avec son mari à la Rivière-du-loup, aujourd'hui Fraserville et y demeura six ans dans l'accomplissement de tous les devoirs de son saint état. **Séjour de 6 ans à la Rivière-du-Loup.**

Dieu bénit l'union des vertueux époux et leur donna cinq enfants:

Joseph-Charles, baptisé le 24 décembre 1820, médecin d'un grand mérite, écrivain distingué, chevalier de la Légion d'honneur, membre du Parlement provincial du Canada, puis député-ministre de l'agriculture au gouvernement de la Puissance, qui a été, avec son oncle Sir Etienne Taché, l'un des principaux fondateurs de la confédération canadienne, marié en 1847 à Françoise Lepage, de Saint-Barnabé;

Antonin-Louis-Jean-Etienne, baptisé le 22 avril 1822, notaire et shérif à Saint-Hyacinthe, où il s'est acquis une réputation universelle de probité et de bonté, marié en 1855 à Marie-Adèle Beaudet, du Côteau-du-Lac;

Alexandre-Antonin, le favori de Dieu et de la Vierge Immaculée, dont nous avons à nous occuper principalement; **Naissance et baptême d'Alexandre Antonin.**

Henriette-Geneviève-Marie-Anne, née le 3 décembre 1825 et morte peu de jours après son baptême;

Henriette-Eliza-Emilie, née le 15 juillet 1826, après la mort de son père, enfant que nous verrons s'envoler aussi de bonne heure au ciel dans la blanche robe de son baptême.

Alexandre-Antonin naquit le 23 juillet 1823 et fut baptisé le même jour dans l'église de Saint-Patrice de la Rivière-du-Loup. Le parrain fut son oncle Sir Etienne Taché et la marraine, sa tante Madame Jean-Baptiste Taché..

Une circonstance du baptême mérite d'être rapportée. Le curé de Saint-Patrice était en route quand il rencontra le cortège qui apportait l'enfant à l'église. Il s'en retourna, baptisa l'enfant avec toutes les cérémonies accoutumées, prit les noms et les dates sur une feuille volante, se remit aussitôt en chemin et oublia par la suite de les consigner dans le registre de la pa-

roisse. Lorsque plus tard l'enfant baptisé se présenta à l'ordination, il demanda l'extrait de l'acte de son baptême pour le produire à l'évêque, ainsi qu'on l'exige ordinairement. Mais l'acte ne se trouva point dans le registre. Le curé était mort; le parrain et la marraine vivaient encore: ils attestèrent qu'ils se souvenaient bien fidèlement d'avoir vu l'enfant baptisé selon les rites prescrits. Leur témoignage, évidemment, équivaut à l'acte écrit qui faisait défaut: on ne crut pas nécessaire de rebaptiser sous condition l'ordinand.

Mort du père.

Charles Taché occupait un rang distingué. Le 27 août 1823, il est chargé par le Gouverneur Général, Dalhousie, de présider à la réparation et à l'établissement du chemin dit " de Témiscouata " ou " du Portage " allant au Nouveau-Brunswick. Le 10 juillet 1824, il est nommé officier rapporteur pour la direction des élections dans le comté de Cornwallis (1). Les deux époux vivaient heureux, dans l'aisance et la considération.

Mais Dieu se plaît souvent à sanctifier dans le veuvage les mères d'une vocation plus sublime. Louise-Henriette de la Broquerie perdit son époux après six ans de mariage. Charles Taché fit une chute de cheval, qui détermina une carie des os, et l'emporta au milieu de grandes souffrances le 12 janvier 1826.

Retour de la mère à Boucherville.

Madame Taché se trouvait veuve à l'âge de 28 ans. " Portant encore sur son front la double auréole de la jeunesse et de la beauté, douée d'autant d'esprit que de générosité, de noblesse et de gaiété de cœur, elle eût pu voir de nouveau le monde lui sourire, l'admirer, lui apporter ses amitiés et ses joies (2). " Mais son grand cœur voulut demeurer héroïquement fidèle à l'amour de son premier époux, en dépensant sa vie pour les enfants qu'il lui avait laissés. Elle promit généreusement à Dieu " de demeurer à jamais dans son veuvage, de porter toute sa vie des vêtements de deuil, de s'abstenir de toutes soirées et amusements mondains (3). " Les anges de Dieu, du haut du ciel, applau-

---

(1) Les actes de ces commissions sont aux mains de M. J. de la Broquerie-Taché, de Saint-Hyacinthe, fils de M. Louis Taché.

(2) R. P. L. Lalande, *Une vieille Seigneurie, Boucherville*, p. 329.

(3) *Ibid.*

dirent à sa résolution. "Vous aussi, lui dirent-ils, vous serez la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de votre peuple, parce que, prenant des sentiments généreux et affermissant votre cœur dans l'amour de Dieu, de votre premier époux et de vos enfants, vous aimez la chasteté et ne voulez point d'époux après celui auquel vous avez donné votre cœur: vous serez éternellement bénie en vous-même et dans vos enfants (1)."

Ce sacrifice venait s'ajouter à celui qu'elle avait offert à Dieu en perdant son époux, pour l'élever à une vertu sublime et la ranger parmi ces veuves bénies de Dieu et de ses anges.

Madame Taché, après la mort de son mari, se rendit chez son beau-frère, Jean-Baptiste Taché, à Kamouraska, et y séjourna jusqu'au mois de septembre de la même année (1826).

A cette époque, elle confia l'aîné de ses enfants à sa belle-mère, elle aussi veuve depuis quelques mois, qui lui demanda instamment cette faveur. La grand'mère mettra tout son soin à élever dignement, à Kamouraska même, le jeune *Joseph-Charles Taché,* l'enverra au séminaire de Québec et le préparera dignement à sa carrière de médecin et à sa mission de publiciste et d'homme d'Etat.

Avec ses trois autres enfants, la jeune veuve revint à Boucherville. Boucherville avait alors trois mille habitants, dont un grand nombre étaient à l'aise et distingués. Madame Taché vint demeurer chez son père Joseph-Ignace de la Broquerie et sa mère Charlotte de Niverville de Montizambert, avce son frère Joseph-Antonin de la Broquerie.

---

(1) *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri : quia fecisti viriliter et confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris, et post virum tuum alterum nescieris ; ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum.*—Jud., XV, 11.

Château de Sabrevois bâti par le premier des Boucherville en 1668 (à Boucherville, P. Q.).

CHAPITRE II

ENFANCE, ADOLESCENCE, JEUNESSE.

I. — *Les années de Boucherville.*

La famille de la Broquerie demeurait au village même de Boucherville, sur la rue de la Sainte-Famille, en face du fleuve Saint-Laurent. La maison ne subsiste plus ; elle a été détruite en 1843 par un incendie ; il n'en reste qu'une dépendance, " une petite glacière en pierre, aussi bien protégée, semble-t-il, contre le temps qu'elle l'a été contre le feu (1). "

Maison de la Broquerie.

Madame Taché passa là six ans avec ses orphelins dans la maison de ses parents, auprès de son frère.

Celui-ci conçut dès le premier jour un grand amour pour les orphelins. " Au moment où il les vit arriver, ému de pitié, il se sentit inspiré à faire en leur faveur un acte d'héroïque vertu. Il promit dès lors à Dieu de dévouer toute sa vie au bonheur de sa sœur et à l'éducation de ses neveux : admirable générosité continuée avec une constance plus admirable encore (2). "

Dévouement de l'oncle pour les orphelins.

A peine Madame Taché était-elle installée dans sa nouvelle demeure que Dieu vint broyer, mais sanctifier son cœur de mère par un sacrifice douloureux, la mort de sa plus jeune enfant : Geneviève mourut au mois d'août 1827 (3). La mère se soumit à la volonté de Dieu et reporta sur ses autres enfants toute sa tendresse maternelle.

Mort de Geneviève.

Elle s'appliqua, avec une admirable ferveur, à tourner leurs jeunes cœurs vers Dieu, l'Enfant Jésus, sa divine Mère, les anges et les saints. Elle les faisait prier sur ses genoux et auprès d'elle, les emmenait à la maison de Dieu et les associait dès leur plus bas âge à la vie de l'Eglise.

Soins de la mère.

---

(1) *Une vieille Seigneurie....*, p. 323.

(2) *Ibid.*, p. 326.

(3) Le registre met la sépulture au 13 août 1826.

Comme la femme forte de l'Ecriture, elle s'occupait de tout le détail de son ménage.

Elle employait ses loisirs à embellir le jardin. " Les vieillards de la paroisse, écrit l'historien de Boucherville, se souviennent encore... du magnifique jardin situé en face de la résidence, à l'embellissement duquel Madame Taché mit à contribution sa science de botaniste et ses goûts d'artiste (1). "

Ce jardin n'était-il pas l'image de ses fils? Et ses soins à arranger des allées et des plates-bandes, à planter des arbres et à faire produire des fleurs et des fruits, n'étaient-ils pas l'emblème des soins qu'elle donnait à ces jardins spirituels que le Créateur avait confiés à sa providence maternelle?

Soins semblables de son frère.

Son frère, Joseph-Antonin de la Broquerie, apporta le même dévouement à l'éducation des enfants. Il " eut pour ses neveux des soins dignes du plus tendre des pères. Il concentra sur eux son affection, sa sollicitude; homme déjà très pieux, il se fit un devoir de redoubler ses pratiques de piété pour leur édification; il n'épargna aucune peine pour assurer leur éducation religieuse et leur instruction (2). "

Les deux orphelins ne seront point ingrats. Le plus jeune, devenu missionnaire, élevé à l'épiscopat, racontera toute sa vie avec attendrissement le dévouement de son vénérable oncle pour lui et pour son frère. " Personne mieux que lui " ne saura " redire les actes de vertu de son pieux protecteur, ne saura mieux les réunir, les tresser un à un, ainsi que des fleurs, et les offrir comme un filial hommage à sa mémoire (3). "

Le Château Sabrevois.

Joseph-Ignace de la Broquerie, père de Madame Taché, mourut le 6 octobre 1830, à l'âge de 72 ans. Son épouse, Charlotte de Niverville de Montizambert, mourut deux ans après, en 1832, âgée de 66 ans. Après leur mort, Joseph-Antonin de la Broquerie et sa sœur quittèrent la maison de la Broquerie située au village et allèrent demeurer au Château Sabrevois, situé à la campagne.

---

(1) *Une vieille Seigneurie, Boucherville*, pp. 323-324.

(2) *Ibid.*, p. 326.

(3) *Ibid.*

Joseph-Antonin de la Broquerie avait reçu le Château Sabrevois de son dernier propriétaire François Piedmont de la Bruère, son beau-frère. Il ne faudrait pas se représenter ce château comme une demeure somptueuse, formée de plusieurs corps de bâtiments, ayant ses tours et ses donjons. C'est une maison assez semblable aux autres demeures canadiennes, mais en pierre, d'une modeste apparence, partagée en deux étages (1) par de fortes poutres et un plancher fait avec art. Mais elle avait été bâtie et longtemps habitée par l'héroïque fondateur de la famille des Boucherville ; elle avait été pendant plusieurs générations la résidence de la famille des Sabrevois, issue de la première ; elle avait été, depuis la fondation de la Nouvelle-France, le sanctuaire des plus pures et des plus mâles vertus.

Tout près du manoir, le fondateur de Boucherville avait élevé un sanctuaire, la première chapelle bâtie dans sa seigneurie, où le P. Marquette solennisa le premier baptême consigné dans les archives de la paroisse. En ces mêmes lieux, la vénérable Marguerite Bourgeois avait fait elle-même la classe aux petits enfants et fondé en quelque sorte ce grand Institut qui couvre aujourd'hui l'Amérique de ses essaims religieux et distribue l'instruction à des milliers d'enfants.

En 1832, Joseph-Antonin de la Broquerie vint habiter le vieux manoir des héros et des saints avec Madame Taché et les deux orphelins.

Ceux-ci jouèrent sous les arbres séculaires qui entourent la vénérable demeure, dans ces lieux sanctifiés par leurs ancêtres, par la vénérable Bourgeois, par le magnanime P. Marquette. La mémoire de l'illustre Jésuite, son courage à s'élancer vers les terres inconnues, et sans doute aussi les prières du grand serviteur de Dieu, exercèrent une profonde impression sur le cœur et l'esprit de celui qui allait être son émule et contribuèrent à lui préparer une vocation semblable.

---

(1) En France, on dirait : partagée en un *rez-de-chaussée* et un étage. Au Canada, où nous écrivons, le *rez-de-chaussée* se compte pour le *premier étage*.

“La prière, celle des saints surtout, dira-t-il plus tard dans une des plus heureuses journées qui aient lui pour Boucherville, étend sa puissante influence au delà des temps et des espaces. Qui sait si celle de Marquette n'a pas été pour quelque chose dans l'appel qui m'a invité à marcher sur ses traces en allant évangéliser les sauvages de l'extrême Ouest? Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est dans la maison des Boucherville, d'où il est parti pour les lointains pays, que j'ai offert à Dieu le plus pénible sacrifice que m'a inspiré ma vocation de missionnaire, — nous verrons plus loin quel a été ce sacrifice, — et c'est en entendant parler de son courage, en ce même endroit, que j'ai senti se fortifier le mien. Enfant, je me suis amusé sur ce lieu tout embaumé des suaves odeurs du dévouement et de l'héroïsme, et, au milieu de ces jeux, de ces amusements, une pensée grave m'a attiré, une voix éloquente, comme celle d'un monument, m'a indiqué la route à suivre et je suis parti (1).”

Vie au manoir des Boucherville.

Madame Taché, “comme son frère, vivait au vieux manoir modestement, retirée, connaissant surtout la route de l'église et celle des pauvres logis, où elle apportait l'aumône et les consolations; elle passait ses loisirs à cultiver des fleurs ou dans de doux entretiens avec ses deux enfants (2). “Elle consacrait aussi de longues heures à l'étude; car, témoigne l'historien de Boucherville, “elle n'était pas seulement douée des talents d'agrément; elle avait une intelligence supérieure: c'était, au sens éminent du mot, une femme savante. Elle s'était livrée depuis ses années de couvent, à des études constantes d'histoire, de philosophie, de littérature, de botanique et même d'astronomie; elle y avait acquis, nous avouait un jour Mgr Taché, une science qui m'étonnait (3).”

Conclusion sur les huit années de Boucherville.

Le futur évêque vient de passer huit ans à Boucherville, années d'innocence et de joie. Devenu vieillard, il dira de ces

(1) Discours de Mgr Taché pour l'érection du monument d'Antoine Girouard, 24 août 1879.

(2) R. P. L. Lalande, *Une vieille Seigneurie, Boucherville*, p. 329.

(3) *Ibid.*, p. 330.

1er Vol. — p. 15.



Séminaire de St-Hyacinthe brûlée en 1854, sur l'emplacement actuel de l'évêché.

années avec attendrissement : " Dieu n'a pas placé mon berceau ici, à Boucherville ; mais il m'y a appelé dès ma plus tendre enfance, et, pour me consoler d'y être venu orphelin, il m'y a environné de tant d'affection et de soins que Boucherville est, par excellence, la paroisse de mon cœur, et j'en suis l'enfant (1). "

Correspondance de Mgr Taché avec sa mère.

L'heure des séparations va sonner : il va partir du Château de Sabrevois pour le collège, pour le séminaire, pour le noviciat, pour les missions lointaines. Mais la mère demeurera en correspondance journalière avec son fils. Une partie considérable des lettres de la mère au fils et du fils à la mère, existe encore. C'est, du côté du fils, l'effusion d'une tendresse noble et magnanime qui ressemble à l'amour de Jésus pour la divine Vierge ; c'est, du côté de la mère, " le sincère épanchement d'un noble cœur, où brillent, sous l'élégant abandon de style d'une Sévigné, les pieux sentiments d'une Blanche de Castille (2). "

II. — *Les années de Saint-Hyacinthe.*

Les collèges ou petits séminaires de la province de Québec.

Au mois de septembre 1833, Antonin et son frère quittèrent Boucherville pour entrer au *Collège de Saint-Hyacinthe.*

Dans la catholique et française Province de Québec, tous les collèges sans exception sont entre les mains du clergé. Toute la jeunesse qui se prépare aux carrières libérales est formée par les prêtres du Seigneur, par ces " vieillards " longtemps exercés dans toutes les vertus et élevés au-dessus des passions humaines, auxquels Platon voulait confier l'éducation de la jeunesse dans sa République idéale. Aussi, plus que dans aucun autre pays du monde, la jeunesse libérale de cette province se distingue par sa religion profonde, ses vertus sociales, la politesse de son langage et de ses manières. L'éducation est partout si profondément chrétienne, que les collèges forment indistinctement et côte à côte les élèves du sanctuaire, les médecins, les avocats,

---

(1) *Discours à l'érection du monument d'Antoine Girouard*, 24 août 1879.

(2) *Une vieille Seigneurie....*, p. 330.

sans que le mélange des uns et des autres ait nui jusqu'ici aux uns ou aux autres. Les collèges ont ainsi le nom et la réalité de *séminaires,* c'est-à-dire de *petits séminaires.*

Les jeunes gens qui se destinent au sanctuaire, ou bien vont ensuite dans les rares grands séminaires établis au Canada, à Québec, Montréal, etc., ou bien demeurent dans le collège même où ils viennent d'achever leur philosophie et, prenant le costume ecclésiastique, chargés souvent de quelques cours ou d'un ministère de surveillance, étudient la théologie sous la direction d'un ancien et se préparent par le service de l'Eglise, l'étude et la pratique fervente de toutes les vertus, aux ordres et aux fonctions sublimes de la sainte milice.

Choix du collège ou séminaire de Saint-Hyacinthe.

Il y a la plus grande ressemblance entre les collèges de la province de Québec, tous dirigés par des prêtres, tous remarquables par la perfection de l'esprit, de la discipline et de l'enseignement.

Mais il y a, entre la paroisse de Boucherville et le collège de Saint-Hyacinthe, comme une parenté spirituelle. C'est un enfant de Boucherville, un des prêtres les plus méritants qu'elle a donnés à l'Eglise, Antoine Girouard, qui a fondé le collège de Saint-Hyacinthe en 1811. Le fondateur était mort en 1832; mais, pendant sa vie comme depuis sa mort, les Bouchervillois envoyaient le plus souvent leurs fils au collège fondé par leur compatriote.

Madame Taché et son frère suivirent les traditions de leur paroisse et envoyèrent les deux enfants au collège de Saint-Hyacinthe. Louis avait 13 ans et Alexandre 10.

Cours classique de huit ans.

Au Canada, dans beaucoup de collèges ou de petits séminaires, l'instruction primaire supérieure se donne d'abord pendant deux ou trois ans, dans ce qu'on est convenu d'appeler assez justement *le cours commercial.* A la suite de ce cours, les uns embrassent les carrières pour lesquelles il est une préparation suffisante, notamment le commerce; les autres, continuant leurs études, commencent leur instruction proprement *secondaire,* ce que l'on appelle *le cours classique.*

La séparation du cours commercial et du cours classique

n'existait point alors et n'existe point encore au collège de Saint-Hyacinthe: toutes les branches étaient enseignées par degrés, dans un cours unique qui durait 8 ans.

Les deux frères commencèrent ensemble le cours des études secondaires à leur arrivée, montèrent chaque année d'une classe, demeurant toujours côte à côte; ils achevèrent ensemble la rhétorique dans l'été de 1839.

Louis quitta alors le collège; Alexandre revint et fit les deux années de philosophie, qu'il termina dans l'été de 1841. Il avait alors 18 ans.

Le futur missionnaire et évêque eut pour professeurs: **Professeurs.**

En *Premiers Eléments,* M. *Mizaël Archambault,* ecclésiastique, plus tard curé de Saint-Hugues et chanoine de la cathédrale de Saint-Hyacinthe;

En *Deuxièmes Eléments,* en *Syntaxe et Versification,* M. J.-O. *Paré,* ecclésiastique, plus tard chanoine et secrétaire de l'Evêché de Montréal;

En *Belles-Lettres,* M. *Joseph-Sabin Raymond,* prêtre, qui fut le deuxième supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, remplit cette charge avec un talent supérieur pendant 30 ans, fut doyen du chapitre de Saint-Hyacinthe et prélat domestique du Pape;

En *Rhétorique,* M. *Joseph Larocque,* prêtre, qui fut le premier supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe (1), devint en 1852 évêque de Cydonia et coadjuteur de Montréal, et en 1860, deuxième évêque de Saint-Hyacinthe;

En *Philosophie,* M. *Isaac L.-Désaulniers,* prêtre, troisième supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, qui pendant 37 ans, se dévoua avec un succès égal à son zèle, au progrès et à la gloire de cette illustre maison.

On le voit, Alexandre Taché eut constamment des professeurs du premier mérite.

---

(1) Jusqu'à lui, les chefs internes de la maison portaient le nom de *directeurs* ; le titre de supérieur était réservé au curé de Saint-Hyacinthe comme ayant succédé au fondateur ; d'ailleurs, il n'y en eut qu'un à porter ce titre après M. Girouard.

Condisciples et amis.

Il eut pour condisciples du même cours : le *P. Alexandre Trudeau,* Oblat de Marie-Immaculée ; le *P. Jacques Duhaut,* Viateur ; M. *Norbert Lavallée,* prêtre d'un grand talent, plusieurs années professeur de mathématiques au séminaire de Saint-Hyacinthe, plus tard curé de Saint-Vincent de Paule, dans l'île Jésus ;

M. *Clément,* prêtre distingué par l'esprit et la vertu ;

M. *Joseph Provençal,* curé de Saint-Césaire, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe ;

M. *F. Jeannotte,* curé dans le diocèse de Montréal.

Il eut pour condisciples de cours plus élevés : l'honorable *Joseph Bellerose,* sénateur ; le docteur *Robert Cartier,* dont son frère Louis épousa la veuve ; le *P. Fiset,* abbé de la Trappe de Staoueli, en Algérie ; le *P. Régnier,* Jésuite ; MM. *F. Tétreau* et *G. Marchessault,* longtemps professeurs au séminaire de Saint-Hyacinthe ; Mgr *McIntyre,* évêque de Charlottetown, dans l'île du Prince-Edouard ; Mgr *J.-J. Prince,* premier évêque de Saint-Hyacinthe.

Il eut pour condisciples de cours inférieurs : M. *F.-Théophile Langevin,* notaire, père de celui qui devait lui succéder sur le siège de Saint-Boniface ; le docteur *Philéas de Boucherville ;* l'hon. *Gédéon Ouimet ;* M. *Isidore Desnoyers,* prêtre, qui a écrit l'histoire des paroisses de Saint-Hyacinthe ; le Père *A. Minard,* mort trappiste en France ; M. *Edmond Leblond,* prêtre missionnaire, mort à Rome en 1862 ; Mgr *C.-E. Fabre,* archevêque de Montréal, qui devait consacrer son successeur.

Talent, piété, caractère.

Alexandre Taché révéla au collège les plus grandes aptitudes pour toutes espèces de connaissances, notamment pour les mathématiques, qui lui furent toujours chères. C'est ce qu'ont universellement témoigné ses maîtres et ses condisciples. " Mais vu qu'il se trouve des lacunes dans les cahiers d'examens du collège, écrit le Supérieur actuel, M. Dumesnil, je ne saurais donner exactement sa place moyenne sur ses listes, ni sa note moyenne. Je constate cependant qu'il était toujours dans la première moitié de la classe, et souvent, malgré sa jeunesse,

parmi les premiers (1). ” Nous avons eu entre les mains trois accessits qu'il obtint dans son année de Belles-Lettres. C'était, dit un de ses condisciples, “ un jeune homme brillant (2). ” “ On peut croire, ajoute M. Dumesnil, qu'il fut un peu pétulant, taquin même, discuteur, au fond très bon, plein de cœur autant que d'esprit, se distinguant entre tous par le respect, l'affection et la reconnaissance envers ses professeurs, qu'il a aimés et qui l'ont aimé (3). ”

“ Il était très jovial, prompt à saisir le côté piquant des choses, riait et faisait rire, mais sans malice; était infatigable d'amusements, quoiqu'aimant beaucoup l'étude. Pendant les vacances, il était friand d'excursions, surtout durant ses longs séjours à Saint-Hilaire, chez M. de Rouville son oncle (4). ” Mais, au milieu même des excursions et des jeux, les pensées les plus graves dominaient son esprit. Il a avoué plus tard à un de ses confidents les plus intimes, que pendant les vacances, dans la maison même de M. de Rouville, en voyant ce riche personnage livré à l'ennui et au dégoût malgré sa haute position sociale, il avait compris, dès ses jeunes années, que les biens de ce monde sont impuissants à donner le bonheur et avait ressenti un précoce désenchantement pour toutes les grandeurs de la terre (5).

Alexandre généralissime des Invincibles.

Au collège de Saint-Hyacinthe, comme en beaucoup d'autres établissements semblables, ceux qui le voulaient composaient une milice guerrière: ils s'exerçaient aux marches et aux contremarches, au port et au maniement des armes, aux évolutions élémentaires, etc. Les miliciens de Saint-Hyacinthe s'étaient

---

(1) *Notes concernant Mgr Taché, adressées à Mgr Langevin, troisième évêque de Saint-Boniface.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

(2) M. J.-B. Champeau, curé de Berthier, *Lettre à M. Dumesnil, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe.*

(3) *Notes concernant Mgr Taché.*

(4) *Notes de M. de la Broquerie-Taché.*

(5) Lettre de Mgr Laflèche au T. R. P. Langevin, O. M. I., *Les Trois-Rivières, 27 août 1894.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

donné le nom pompeux d'*Invincibles.* Ils avaient des fusils de bois, de carton ou de fer-blanc; mais ils les maniaient avec une ardeur et même avec une précision dignes des soldats de Carillon; ils avaient peu de temps à mettre à l'escrime et aux autres exercices, mais leur entrain produisait des merveilles. Alexandre Taché, dans les dernières années qu'il passa au collège, se distingua parmi les plus ardents miliciens: ce n'était pas sans raison qu'il portait le nom du vainqueur des Perses. Il fut même nommé *généralissime des Invincibles.* Jusqu'alors la milice n'avait pas eu de lieu propre aux exercices; il comprit qu'à une armée il faut un *champ de mars,* il se mit résolument à l'œuvre, et, avec l'activité qui le caractérisait, à la tête de ses troupes, il fit des déblaiements et toutes sortes d'autres travaux: grâce au généralissime, les miliciens eurent un beau champ pour leurs évolutions martiales. Le chef aimait les harangues; il réunissait son armée et, comme un autre Napoléon, lui soufflait une ardeur guerrière.

Les fastes de son généralat ont conservé, à cet égard, une anecdote. " Un jour il haranguait ses soldats: il leur avait déjà dit de bien belles choses et le feu qui l'animait en faisait présager de plus belles encore. Mais voilà que tout à coup il reste tout court: ses pensées ont subitement disparu, comme les chariots de Pharaon dans les eaux de la mer Rouge. *Vox faucibus haesit.* Un silence complet règne autour de l'orateur: comme jadis, les enfants de Carthage réunis autour d'Enée, *conticuere omnes intentique ora tenebant:* ils avaient goûté les premiers flots d'éloquence de leur général, ils en attendaient de nouveaux. Soudain, au milieu du silence général, une voix caverneuse retentit. C'était un élève, nommé Archambault, ennemi déclaré de la milice, qui, encore plein des souvenirs classiques du XVIIe siècle, et croyant que l'orateur avait fini son premier exorde et cherchait la division, entonnait d'une voix solennelle *Ave Maria.* Un bruyant éclat de rire accueillit la brusque interruption. Ce fut un jet de lumière pour l'orateur: rejoignant ses idées, il reprit sa harangue avec une verve

nouvelle, souffla dans ses auditeurs le feu martial dont il était plein et recueillit à la fin leurs chaleureux applaudissements. "

Qu'on nous pardonne ce récit : nous entrevoyons dans ce milicien de 15 ans l'apôtre d'un pays immense et dans ce généralissime de 18 ans le futur conquérant des âmes.

Mgr Taché se souviendra toute sa vie du Séminaire de Saint-Hyacinthe.

Le religieux et l'évêque n'oubliera jamais le collège où il a été l'objet de tant d'affection et de soins. Lui qui a si largement prodigué son cœur à tous ceux qui lui ont donné le leur, aimera toute sa vie, Saint-Hyacinthe comme Boucherville. " Après huit ans passés à Boucherville, dira-t-il plus tard tout ému des souvenirs de son enfance et de son adolescence, j'allai en passer huit autres au collège de Saint-Hyacinthe. Là, des soins nouveaux, des affections nouvelles captivèrent mon jeune cœur et s'ajoutèrent aux souvenirs précieux qui font le charme de la vie, en quelque situation que l'on se trouve (1). " De l'extrémité du continent américain, parmi ses voyages de missionnaire et au milieu des sollicitudes et des privations qui rempliront toute sa vie, il n'oubliera jamais le collège où il a été formé aux sciences et à la vertu. " Du fond de ma solitude, écrit-il le 27 décembre 1852 au supérieur de Saint-Hyacinthe, je pense souvent à ceux qui en formant mon enfance, ont été soigneux de m'inculquer des principes qui font mon bonheur et me portent à travailler à celui des autres (2). " " Parmi les douces réminiscences qui viennent consoler mon cœur, écrit-il en 1860, le souvenir de Saint-Hyacinthe est toujours au premier rang (3). "

Il se montrera sensible à la nouvelle de la mort de ses anciens maîtres. " Elève, enfant de mon professeur, du directeur de ma conscience, écrit-il en apprenant la mort de M. Désaulniers, j'en étais devenu l'ami. Aussi sa mort m'afflige profondément. Je joins mes regrets aux vôtres, Messieurs, en vous priant de recevoir de nouveau l'expression de l'affection vive, respectueuse

---

(1) *Discours pour l'inauguration de la statue d'Antoine Girouard, 24 août 1879.*

(2) *Lettre datée de l'Ile-à-la-Crosse à M. Jos.-Sabin Raymond.* — Archives du Collège de Saint-Hyacinthe.

(3) *Lettre datée de la Rivière-Rouge, 31 août 1860, au même.* — *Ibid.*

On se souvient de lui au collège.

et reconnaissante que les séparations peuvent emporter dans la tombe, mais que le temps ne peut effacer ni même amoindrir (1)."

Il reviendra souvent au collège où il a passé de si douces années. Il y revint pour la première fois tout jeune évêque, ainsi que nous le raconterons, avec les grâces de sa consécration récente. Les maîtres et les élèves lui firent une ovation d'autant plus chaleureuse qu'il était le premier élève de Saint-Hyacinthe promu à l'épiscopat. Rendu à ses missions quelques semaines après, il écrivit au supérieur une lettre pleine d'émotion, pour le remercier des joies que lui avait procurées l'accueil reçu dans son ancien collège: "Acceptez, je vous en prie, lui dit-il, l'expression d'une reconnaissance qui ne s'éteindra jamais. L'enfant des bois ne sait ni déguiser sa pensée, ni la colorer du vernis des expressions familières à ceux de la civilisation; il sait néanmoins ouvrir son cœur à l'attachement et à la gratitude, et le mien est heureux de donner libre cours à ces dispositions (2)."

Il retourna souvent depuis à son cher collège; chaque fois sa présence apportait une fête aux maîtres et aux élèves.

"Ayant demeuré au séminaire, de 1847 jusqu'à la mort de Mgr Taché, atteste M. Dumesnil, ayant vu le prélat chaque fois qu'il est venu à Saint-Hyacinthe, je puis dire que c'était chez les élèves comme chez les directeurs, une joie sans pareille de le voir et de l'entendre. Le directeur ou le supérieur lui demandait toujours d'avoir un entretien avec les élèves après sa messe: quelle fête alors pour nous (3)!"

"A l'automne de 1857, dit en parlant d'une de ces visites un autre illustre élève du même collège, S. G. Mgr Taché descendait au collège de Saint-Hyacinthe. La rumeur s'en répandit bientôt parmi les élèves, qui prenaient leurs ébats dans la grande salle de récréation. L'émoi ne fut pas ordinaire: les figures s'épanouirent comme à la veille d'une fête, et les casquettes prirent la route du plafond, celles des plus jeunes comme celles

(1) *Lettre datée de la Rivière-Rouge, 22 mai 1868, au même.* — (2) *Ibid.*

(3) *Notes sur Mgr Taché envoyées à Mgr Langevin.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

des anciens. Les nouveaux,—j'étais du nombre,—agirent peut-être autant par esprit d'imitation que par raison. Elèves de première année, complètement étrangers aux traditions de collège, il devait exister un peu de confusion dans notre esprit sur l'à-propos de cette démonstration soudaine... Cependant, tout le monde fut bientôt au fait de la situation." Mgr Taché arrivait, poursuit le narrateur, "ancien élève de la maison, apôtre qui venait des régions réputées inaccessibles et si éloignées que lui-même avait pensé ne jamais revoir les bords du Saint-Laurent (1)."

III. — *La vocation.*

Au Canada, les jeunes gens qui font leurs études classiques, ne choisissent le plus souvent de carrière particulière qu'à la fin du cours. La vie du collège canadien, en effet, prépare à peu près également et indifféremment les jeunes gens à la vocation ecclésiastique et aux carrières libérales; ils ne se trouvent point, comme en d'autres pays, dans la nécessité de choisir de bonne heure leur carrière, pour aller s'y préparer dans des maisons spéciales. Sans doute, ils reçoivent peu à peu ces touches extérieures et ces illuminations intérieures qui vont déterminer le choix définitif; mais le plus souvent la décision est comme suspendue pendant des années et n'arrive qu'à la fin de la rhétorique ou de la philosophie. **Choix de la vocation ecclésiastique.**

La vocation d'Alexandre Taché fut plus précoce. Il avait senti dès l'enfance les appels de la grâce à la plus sublime des vocations. Nous l'avons entendu lui-même attribuer les premiers germes de sa vocation à l'influence des souvenirs au milieu desquels s'était écoulée son enfance. A mesure qu'il avança dans les études, il éprouva un attrait plus vif pour se dévouer au salut des âmes; il s'ouvrit de ses appels intérieurs à son directeur de conscience, M. Désaulniers, qui y vit les signes d'une vocation d'en haut et confirma le jeune homme dans sa

(1) L'hon. sénateur Bernier, *Préface à la 2e édition des Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, p. 5.

résolution de se donner tout à Dieu. Sur le point de prendre sa décision dernière, plein de tendresse pour sa mère, il voulut sonder ses dispositions. " Mon fils, lui répondit-elle, sois libre! Je prie pour que Dieu t'éclaire. Sois docile au directeur de ta conscience (1)."

Il pria encore, réfléchit et consulta. Puis il vint annoncer à sa mère sa détermination " de prendre le Seigneur pour la part de son héritage et de son calice," en embrassant l'état ecclésiastique.

La vertueuse mère en éprouva une immense joie et " alla, devant son crucifix, s'agenouiller dans une longue prière d'action de grâces (2)."

Commencement de sa préparation à l'état ecclésiastique.

Le jeune homme entra au séminaire de Montréal le 1er septembre 1841, y prit la soutane et se mit à travailler avec ardeur à acquérir la science et la vertu de l'état qu'il voulait embrasser, sous la direction des maîtres vénérés de Saint-Sulpice. Il y passa deux années, dans l'abondance des lumières divines et des nobles joies de la piété (3). Il reçut la tonsure, le 21 mai 1842, dans l'église de Notre-Dame des mains de Mgr Powers, évêque de Toronto, et les quatre ordres moindres, le 17 décembre de la même année, dans la chapelle du collège, des mains de Mgr Bourget, évêque de Montréal.

Il interrompit son cours de théologie pour aller comme régent au collège de Chambly, plus tard transformé en collège commercial, et tenu par les Frères de l'Instruction chrétienne, où la discipline était alors très relâchée.

Le 2 janvier 1844, il retourna au séminaire de Saint-Hyacinthe, où il fut chargé d'enseigner les mathématiques aux élèves de philosophie. Tout en remplissant cet emploi, il continua l'étude de la théologie.

---

(1) R. P. L. Lalande, *Une vieille Seigneurie, Boucherville*, p. 331.

(2) *Une vieille Seigneurie....*, p. 331.

(3) Le collège de Montréal, fondé en 1766, avait été établi en 1806 dans la *rue du Collège* ; c'est là que Alexandre Taché passa les deux années. Le grand séminaire, c'est-à-dire le cours de théologie, y avait été ouvert le 7 novembre 1840. Plus tard, en 1857, le grand séminaire, et en 1862, le collège ou petit séminaire, a été transféré au site actuel, au pied de la montagne ! Le 3 octobre 1842, le grand séminaire comptait 25 éléves. — Lettre du jeune séminariste à sa tante, Mme de la Bruère.

Un de ses élèves racontait le trait suivant. " Un jour je me mis à discuter avec mon jeune professeur. La discussion s'anima. Le maître coupa court en m'ordonant de me taire. J'obéis, mais après lui avoir dit: *Auctoritas pro ratione stat* (1). Il n'oublia jamais ma réplique: chaque fois que j'eus le bonheur de le rencontrer par la suite, après 20 ans, après 30 ans, il me cita toujours, avec son gracieux sourire, ma protestation d'écolier mécontent (2)."

Appel à la vocation d'Oblat.

Mais le séminariste avait entendu déjà un autre appel. Le divin Sauveur lui disait depuis deux ans comme au jeune homme de l'Evangile: " Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et venez, suivez-moi (3)."

Après les sombres jours de la révolution française, lorsque les autels se relevaient et que la piété refleurissait au sein de la nation très chrétienne, un grand serviteur de Dieu, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, avait fondé, sous le nom d'*Oblats de Marie Immaculée,* une congrégation de missionnaires remplis de l'esprit apostolique le plus pur, dont la devise était: *Evangelizare pauperibus misit me Deus: Dieu m'a envoyé évangéliser les pauvres* (4)."

Arrivée des premiers Oblats à Montréal.

L'un des évêques les plus saints que le Canada ait eus au XIXe siècle, Mgr Bourget, que nous avons nommé plus haut, fit exprès le voyage de France pour en ramener des missionnaires.

Le 2 décembre 1841, arrivaient à Montréal les premiers Oblats, les Pères Honorat, Telmon, Beaudrand, Lagier, et les Frères convers, Louis et Basile. C'étaient les premiers religieux que l'on revoyait au Canada depuis la conquête du pays par l'Angleterre. Aussi leur arrivée prit les proportions d'un événement.

Quand les six premiers Oblats se présentèrent à la résidence épiscopale, " le jeune abbé Dandurand, nouvellement ordonné

---

(1) " Vous mettez l'autorité à la place de la raison."

(2) Rév J.-B. Campeau, curé de Berthier, *Lettre à M. Dumesnil, superieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe.*

(3) Matth , XVIII, 21.

(4) Luc, IV, 18.

prêtre, leur ouvrit la porte, les introduisit et alla prévenir Mgr Bourget de l'arrivée des missionnaires. " Venez avec moi, dit le prélat à M. Dandurand. Après avoir béni et embrassé les Oblats, qu'il recevait avec tant de bonheur, Mgr de Montréal leur dit: " Mes révérends Pères, il vous faut des novices pour augmenter votre nombre et faire, sur la terre canadienne, tout le bien que j'attends de vous; je veux moi-même vous présenter un novice et vous le donner tout de suite; ce novice, le voici: c'est M. Dandurand, qui n'y a peut-être pas songé lui-même, mais Dieu y a pensé pour lui. " De fait, l'abbé Dandurand n'avait jamais eu conscience de cette vocation; il reconnut néanmoins, dans les paroles de son évêque, l'expression de la volonté divine. Le soir même, il disait l'office canonique avec les nouveaux venus, (1) " prenait l'habit de novice, partait en mission et commençait cette vie admirable de sainteté et de bonnes œuvres qu'il continue de mener encore au moment où nous écrivons ces lignes et qui lui ont acquis un nom si illustre au Canada et dans sa famille religieuse.

2e Le premier regard.

Les six premiers Oblats, nous venons de le dire, étaient arrivés à l'évêché de Montréal le 2 décembre. Le 3, au matin, ils étaient encore dans la résidence épiscopale; ce jour-là était la fête de saint François Xavier, patron des missions et des missionnaires. Les séminaristes furent conduits par leurs directeurs à la cathédrale; pour s'y rendre, ils passèrent par l'évêché; Alexandre Taché, le plus jeune des élèves du Séminaire, était du nombre. Pour la première fois, il vit les Oblats arrivés la veille. Ses regards, ainsi qu'il l'a raconté plus tard, s'arrêtèrent " avec une attention particulière sur leurs figures et leurs croix de missionnaires. "

" Il est des regards, dira-t-il, qui ont une influence marquée sur toute une existence, celui que j'arrêtai alors sur les Pères Honorat et Telmon n'a pas peu contribué à toute la direction de ma vie (2). "

---

(1) Discours de Mgr Taché à Montréal, le 7 décembre 1891. — *Dans les Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats*, t. XXX, p. 46.

(2) Même discours de Mgr Taché. — *Ibid.*, p. 48.

Le Saint-Esprit, qui incline à ses fins toutes miséricordieuses les cœurs qui s'abandonnent à sa direction, éveilla, à cette première rencontre, des émotions et des attraits qui étaient le prélude surnaturel d'une grande vocation.

Quelques semaines après, les nouveaux apôtres prêchaient à **3e La deuxième rencontre.** Boucherville une mission dont les vieillards parlent encore après 60 ans. Mgr Bourget voulut venir la clore lui-même. Il amena avec lui le jeune séminariste du château Sabrevois. Celui-ci, durant les heures qu'il passa à Boucherville, ne put détacher ses regards des hommes de Dieu ; il les entendit, et sentit, comme les disciples d'Emmaüs, son cœur brûler dans sa poitrine à leur parole (1).

De ce jour, le genre de vie, l'esprit et les œuvres des Oblats **4e Résolution définitive.** captivèrent tout à fait l'âme d'Alexandre Taché. Dieu se plut à fortifier sa résolution par un grand nombre de circonstances extérieures et de lumières intérieures. L'indiscipline dont il fut témoin au collège de Chambly, ainsi que nous l'avons dit, lui "fit comprendre qu'il trouverait beaucoup plus de dangers pour son salut et de difficultés pour son ministère dans les rangs du clergé séculier, et lui fit voir dans l'état religieux la voie royale pour aller à Dieu et lui conduire les âmes (2)." Il entendait souvent le Sauveur du monde frapper à la porte de son cœur et lui demander d'en exclure les biens de la terre pour qu'il pût y entrer et faire un festin avec lui (3). Il l'entendait l'inviter à sa suite pour évangéliser avec lui les humbles et les abandonnés. "*Ecce ego, mitte me:* (4) Me voici, envoyez-moi," lui répondait-il généreusement.

Il fallait annoncer la nouvelle détermination à cette mère si **Consentement de la mère.** tendrement aimée. Cette fois, le cœur de Madame Taché eut à

---

(1) *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur nobis in viâ ?* — Luc, XXIV, 32.

(2) Lettre de Mgr Laflèche au T. R. P. Langevin, *Les Trois-Rivières, 27 août 1894.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

(3) Ap., III, 20.

(4) Is., VI, 8.

faire un sacrifice. Car si c'était pour elle une consolation plutôt qu'une peine de voir son cher fils se consacrer au service de Dieu et de l'Eglise, elle aurait été désireuse de le voir souvent et de le posséder encore en quelque manière: la vocation religieuse allait mettre, lui semblait-il, comme un mur de séparation entre elle et lui. Mais, pleine de l'esprit de foi, nourrie des grandes pensées de l'immolation chrétienne, elle acquiesça aussitôt à la volonté divine, et bénissant son fils et l'embrassant, elle lui dit: "Va, mon fils, où Dieu t'appelle."

D'autres lui firent une opposition plus longue et plus forte. Des amis, des parents mêmes vinrent lui représenter qu'il ferait plus de bien dans le clergé séculier; qu'en entrant chez les Oblats, il allait se trouver dans la nécessité de vivre avec des Français, c'est-à-dire avec des hommes d'un autre esprit et d'autres habitudes (1). Mais comme les Mages, le jeune homme voyait une étoile briller devant lui et le solliciter à se mettre en marche; les oppositions ne servirent qu'à rendre son choix plus ferme et plus surnaturel.

Entrée au noviciat de Longueuil.

Le noviciat des Oblats était alors à Longueuil. Alexandre Taché s'y présenta dans les derniers mois de 1844, y fut reçu avec empressement et s'appliqua de toute son ardeur à se rendre digne de la vocation qu'il avait embrassée. Il eut pour maître de noviciat le R. P. Allard, plus tard Vicaire apostolique du Natal.

Troisième appel de Dieu.

Dieu fit bientôt entendre au fervent novice un troisième appel.

"Appelé par Dieu à la vie religieuse, écrivait-il plus tard à sa mère, je sentis naître en moi un grand désir de me consacrer aux missions sauvages, à la prédication de l'Evangile parmi les tribus sauvages de l'Ouest, que le P. Marquette, parti de Boucherville, avait commencé de découvrir, que les La Vérandrye, partis des mêmes lieux, avaient continué de faire con-

---

(1) Mgr Taché parle de ces oppositions dans plusieurs lettres, à Mgr de Mazenod, 21 juillet 1853, à Mgr Guigues, 26 juillet 1853, etc.

(2) Saint-Boniface, 25 août 1845.

naître, dont un si grand nombre n'avaient encore jamais vu de missionnaire catholique.

Ces attraits, inspirés par le Saint-Esprit lui-même, occupaient son cœur, quand un événement imprévu vint les transformer en résolution définitive et presque en engagement sacré.

Un jour, au sortir d'un exercice de piété, il apprend que sa mère est gravement malade. La vie religieuse ne tue pas la nature, mais la purifie, l'élève et souvent la rend plus sensible: le novice entre dans de grandes tristesses et de sinistres appréhensions. Il prie pour sa mère, il offre pour elle des communions et des pénitences. Mais le mal empire; on lui annonce que la mort est imminente. "La mort! se dit-il, en sentant les larmes monter de son cœur. Eh quoi! Je n'obtiendrai pas de Dieu la guérison de ma mère, en faisant un sacrifice pour celle qui en a tant fait pour moi!" Il se rend à l'oratoire, se prosterne devant le Sauveur présent sous les espèces eucharistiques, et avec un cœur débordant d'ardeur et de confiance, répand ses prières avec ses larmes: "Pour la guérison de ma mère, lui dit-il, je me donne aux sauvages de l'Ouest: guérissez ma mère, et acceptez-moi, malgré ma faiblesse et mon indignité, pour aller annoncer l'Evangile aux brebis perdues des missions de la Rivière-Rouge."

Le Dieu des miséricordes ne pouvait repousser une prière si fervente accompagnée d'un don si généreux: la mort lâche la proie qu'elle croyait déjà tenir: la maladie fait tout à coup volte-face, et quelques jours après la mère est guérie. Les larmes et le sacrifice de son fils lui obtiennent vingt-six ans de vie; sa maladie vaut à l'Ouest canadien son plus grand apôtre.

Mais avant de suivre ce nouveau fils de l'éclair dans sa course vers l'occident, faisons connaître par quelques traits généraux ces immenses pays, à l'évangélisation desquels il vient de se consacrer par une offrande reçue du ciel, sanctionnée par une faveur insigne.

CHAPITRE III

LES PAYS D'EN HAUT.

I. — *Etendue.*

Les pays vers lesquels va se diriger le jeune missionnaire sont désignés, à cette époque, sous les noms de *Pays d'en haut, Territoires de la Rivière-Rouge, Grand Nord-Ouest* ou simplement *Ouest.* Ils composent maintenant la province de *Manitoba* et une partie de la province d'*Ontario,* les territoires de l'*Assiniboïa,* de l'*Alberta,* de la *Saskatchewan,* d'*Athabaska-MacKenzie.* C'est tout le territoire qui s'étend du 49e degré de latitude boréale jusqu'au pôle nord, et du 90e au 120e degré environ de longitude ouest (1), ayant pour bornes au sud la frontière des Etats-Unis, au nord la mer Glaciale, à l'ouest les Montagnes Rocheuses et à l'est la Baie d'Hudson, la Baie James, qui en est le prolongement, et une ligne descendant de la Baie James et courant au sud jusqu'à la rencontre du Haut-Canada et des Etats-Unis. D'une part, la frontière sud qui longe le 49e parallèle a plus de 1500 milles; d'autre part, une distance de plus de 1300 milles sur la mer Glaciale sépare la limite ouest de la limite est. La superficie est de 1,790,000 milles carrés ou 232,920 lieues carrées, c'est-à-dire à peu près neuf fois l'étendue de la France (2).

II. — *Les trois districts des Pays d'en haut.*

1. Le territoire du N.-O.

Les *Pays d'en haut,* avant l'établissement de la Confédération canadienne, se partageaient en trois parties inégales: 1° *le territoire du Nord-Ouest proprement dit;* 2° *la terre de Rupert;* 3° *la colonie d'Assiniboïa ou de la Rivière-Rouge* (3).

---

(1) Ecrivant au Canada, nous comptons les degrés de longitude, selon l'usage de ce pays, à partir du premier méridien de Greenwich.

(2) *Rapport de M. Laflèche sur les Missions de la Rivière-Rouge, 2 avril 1859.*

(3) Nous allons emprunter presque tout ce que nous allons dire aux écrits de

1° *Le territoire du Nord-Ouest* (1) renferme toutes les terres arrosées par les eaux qui se jettent dans la mer Glaciale, ce que nous pouvons nommer le *bassin arctique,* et comprend l'espace enclavé dans l'angle formé par les Montagnes Rocheuses et la hauteur des terres qui serpente depuis le mont Hooker jusqu'à l'extrémité septentrionale de la péninsule de Melville (*a*).

La *Compagnie de la Baie d'Hudson* exploita d'abord seule les fourrures de cette région; la *Compagnie du Nord-Ouest,* fondée en 1783, lui fit, à partir de cette époque, une rude concurrence qui les ruina toutes deux. Les deux compagnies furent fondues ensemble en 1821 sous le nom de la plus ancienne. La nouvelle *Compagnie de la Baie d'Hudson* obtint alors du gouvernement anglais le privilège exclusif de la traite des pelleteries dans le territoire du Nord-Ouest. " Cette licence était accordée pour 21 ans. Avant l'expiration de ce terme, en 1838, elle fut renouvelée pour 21 autres années, jusqu'en 1859. Ce monopole n'a pas été continué de droit depuis cette époque (2). "

" L'existence politique de cette portion du domaine de l'Angleterre en Amérique est " à cette époque, avant l'établissement de la Confédération canadienne, " fort singulière. Le gouvernement de la métropole ne s'en occupe nullement; aucune colonie n'y a ou ne peut y avoir d'action; personne n'y possède de droits ou de privilèges, et ce pays est là sans loi, sans gouvernement, sans administration, sans juridiction civile ou judi-

---

Mgr Taché, spécialement à son *Esquisse* si remarquable sur le *Nord-Ouest de l'Amérique*, publiée dans les *Missions de la Congrégation des Oblats de M. I.*, récemment rééditée par S. G. Mgr Langevin.

(1) L'expression de *territoire du Nord-Ouest* n'a pas une signification précise au Canada. En général, elle désigne bien les contrées au nord-ouest des anciennes colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Mais elle désigne tantôt toutes ces colonies, à partir du lac Supérieur, tout ce que nous appelons ici les *Pays d'en haut :* tantôt les contrées placées au nord-ouest de la récente province de Manitoba ; tantôt même celles dont les eaux se rendent à la mer Glaciale. C'est dans cette dernière acception que la prend Mgr Taché et que nous la prenons ici.

(2) Mgr Taché, *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, ch. III, dans les *Missions de la Cong. des Oblats de M. I., juin 1869*, p. 114.

ciaire (1)," comme était primitivement toute la terre dans le régime patriarcal, lorsqu'elle était sillonnée par des familles indépendantes, avant la création des cités et des Etats.

2° *La terre de Rupert* comprend "toutes les terres arrosées par les eaux qui se jettent dans la Baie d'Hudson, y compris son prolongement, la Baie James (2)." **2. La terre de Rupert.**

En 1623, Louis XIII donna à la Compagnie de la Nouvelle-France le territoire de la Baie d'Hudson. Plus de quarante ans après, en 1670, Charles II, roi d'Angleterre, au risque de soulever les mêmes conflits qu'en Acadie, signa une charte par laquelle il abandonnait les mêmes terres à son cousin, le prince Rupert, et à "La compagnie des aventuriers d'Angleterre traitant dans la Baie d'Hudson (3)." La Compagnie créée par cette charte établit des comptoirs sur le littoral de la grande Baie, mais "ne fit ni découverte, ni aucun acte d'occupations dans l'intérieur (4)." En 1696, le traité de Ryswick reconnaît toute la Baie d'Hudson comme appartenant à la France, sans que le littoral lui-même soit réservé à l'Angleterre. "Le traité d'Utrecht, en 1713, cède à l'Angleterre les côtes de la Baie d'Hudson, et ce n'est qu'alors que l'Angleterre acquit un titre certain dans ces parages. De plus, dans ce traité, on ne négligea pas de stipuler des clauses qui assurent la protection de la Compagnie de la Nouvelle-France, déjà mise en possession de ce pays en vertu de la charte de Louis XIII. Quoique les limites des possessions anglaises et françaises ne soient pas bien définies depuis l'époque du traité d'Utrecht jusqu'en 1763, néanmoins les Anglais, même les moins favorables aux prétentions des Français, reconnaissent que la Rivière-Rouge et la Saskatchewan faisaient partie de la Nouvelle-France (5)."

---

(1) Mgr Taché, *Esquisse....*, *ibid.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) L'hon. juge Prud'homme, *le Traité de Paris*, dans le *Manitoba*, n° du 29 février 1893.

(5) *Esquisse.... Ibid.*

La France acquit de nouveaux titres à la possession de ces contrées par les découvertes qu'y firent, après le traité d'Utrecht, ses plus illustres enfants. L'intrépide Varennes de La Vérandrye, arrière-grand-oncle de Mgr Taché, et ses fils entreprirent, à partir de 1731, une suite d'expéditions au delà du lac Supérieur, qui les menèrent à la découverte de la rivière Rouge, de l'Assiniboine, de la Saskatchewan, (1) et de tout le pays jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Les missionnaires accompagnaient les découvreurs : le P. Messager le premier offrit le sang de la divine victime dans les Pays d'en Haut ; le P. Auneau en fut le premier martyr, mis à mort en 1736 avce le fils de La Vérandrye et toute sa troupe sur l'Ile-au-Massacre.

Mais ces régions françaises de l'Ouest passèrent à l'Angleterre, avec toute la Nouvelle-France, dont elles faisaient partie, par le traité de Paris, en 1763. Ce traité, il faut le remarquer, garantissait aux Canadiens-Français tous leurs droits et leurs privilèges, et stipulait qu'ils " ne pourraient être soumis à d'autres impôts que ceux qui avaient été établis sous la domination française. " On peut en conclure que les droits de la *Compagnie de la Baie d'Hudson* demeurent douteux pour la plus grande partie de la terre de Rupert, pour toute la portion cédée à l'Angleterre par le traité de Paris. Cette partie-là dépendait bien de l'Angleterre en vertu de ce traité, mais il n'était jamais intervenu un acte qui la soumît à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Néanmoins cette compagnie revendiquait l'autorité sur ces territoires en vertu de la charte que lui avait donnée Charles II dès 1670. Comme personne ne s'était jamais élevé pour contester contre ces prétentions, elle exerçait sur les terres cédées à l'Angleterre par le traité de Paris, les mêmes pouvoirs seigneuriaux que sur les régions cédées auparavant par le traité de Ryswick.

C'est pourquoi la condition politique de ce que nous avons appelé la terre de Rupert est toute différente de celle du Nord-Ouest : dans le bassin du MacKenzie, il n'existe pas de gouver-

---

(1) Nous suivons la prononciation et l'orthographe adoptées depuis 1870, quoiqu'elles ne s'accordent pas avec l'étymologie du mot.

nement; dans la terre de Rupert, la Compagnie de la Baie d'Hudson exerce les droits politiques.

3° *La colonie d'Assiniboïa* ou de la *Rivière-Rouge* est une enclave de la terre de Rupert. " Un noble écossais, lord Selkirk, auquel sa position dans l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson assurait une grande influence, conçut le projet de fonder une petite colonie au milieu de la terre de Rupert. Il obtint à cet effet la cession d'une certaine étendue de terres sur les bords de la rivière Rouge (1) " dans un rayon de soixante milles autour du confluent de l'Assiniboine avec la rivière Rouge, formant ainsi un cercle régulier. Il y appela divers colons, entre autres d'anciens soldats de Napoléon Ier, originaires de la Suisse allemande, qui après l'exil du conquérant à Sainte-Hélène, s'étaient mis au service de l'Angleterre sous la condition de ne jamais porter les armes contre la France, et qui établis au centre de la colonie nouvelle, donnèrent à ce point le nom de leur patron national, qu'il a toujours gardé depuis, *Saint-Boniface*. **3. La colonie d'Assiniboia ou de la R. R.**

Cette colonie de lord Selkirk s'appelle souvent de son nom *Selkirk's Settlement*.

" Cet établissement commencé en 1812, rencontra bien des difficultés qui plusieurs fois l'exposèrent à une ruine complète. Il résista néanmoins à toutes ces atteintes de destruction; mais son fondateur ne devait point en voir le développement. La Compagnie de la Baie d'Hudson racheta des héritiers de lord Selkirk les terres qu'elle avait vendues à Sa Seigneurie (2). "

Replacée sous l'autorité immédiate de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la colonie de lord Selkirk ou de la Rivière-Rouge *garda un caractère politique à part*. " L'établissement est administré par un gouverneur qui n'est pas toujours le gouverneur de la terre de Rupert, qui n'a pas même toujours été un membre de la compagnie... Le gouverneur a, pour l'assister dans son administration, un conseil composé d'un nombre indéfini de membres. Ces membres sont aussi à la nomination de

---

(1) *Esquisse*....*Ibid.*, p. 119.

(2) *Esquisse*, p. 120.

l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson (1);" mais la Compagnie les choisissait ordinairement sur le vœu de la population.

Nous aurons à raconter les changements politiques que subiront la colonie d'Assiniboia, la terre de Rupert et le territoire du Nord-Ouest sous l'épiscopat de Mgr Taché.

Remarquons-le, la Compagnie de la Baie d'Hudson est une société de commerce destinée à exploiter les fourrures des immenses territoires que nous venons de décrire: aussi, son gouvernement comme toutes ses entreprises ont une fin mercantile. Elle a divisé le pays en districts; dans chaque district, elle a établi ce qu'on appelle des *forts*, ce que l'on appellerait plus justement des *comptoirs*. " Le fort principal d'un district consiste en trois ou quatre maisons et quelques hangars, ordinairement d'une bien modeste architecture, le tout environné d'une enceinte en pieux. Les forts du second rang n'ont point cette enceinte; les maisons, au nombre de deux, ne sont généralement que des masures, couvertes en terre, qui semblent construites pour servir de retraites aux bêtes des forêts, bien plus que pour être l'habitation de ceux qui s'enrichissent de leurs précieuses dépouilles." Les sauvages viennent vendre les pelleteries aux forts contre du thé, de la poudre, des vêtements, etc., venus d'Angleterre; l'usage de la monnaie est inconnu.

Deux fois dans l'année, ils affluent en grand nombre auprès des forts et forment alors comme des villages de tentes tout alentour: au mois de septembre, avant les grandes chasses de l'hiver, pour se munir de ce qui leur est nécessaire pendant ce temps, et au mois de mai, après ces chasses et le dégel, pour apporter leurs pelleteries.

Remarquons-le aussi, les missionnaires catholiques trouvèrent dans la Compagnie de la Baie d'Hudson et dans la plupart de ses fonctionnaires, même protestants, une assez grande équité et souvent même une bienveillance pleine d'attentions et d'égards.

---

(1) *Esquisse......*, p. 121.

III.—*Les habitants des Pays d'en haut.*

En 1844, les Pays d'en haut sont peuplés de *blancs*, de *métis* et de *sauvages*. 1. Les blancs.

1o Les *blancs* y sont en très petit nombre. *L'Ecosse* et les *îles Orcades* ont fourni au département du nord le plus fort contingent de sa population étrangère. Presque tous les postes de l'intérieur, même jusqu'aux extrémités les plus reculées du pays, comptent un certain nombre d'employés orcadiens (1).

Les plus nombreux ensuite sont les *Canadiens-Français*. Les premiers découvreurs de la Rivière-Rouge étaient de race française. Après la conquête anglaise, deux compagnies rivales exploitèrent les fourrures de ce pays. La compagnie du Nord-Ouest, quoique composée et surtout dirigée principalement par des Ecossais, prenait tous ses employés subalternes parmi les Canadiens-Français et imposait à tous ses membres l'obligation de parler le français : par là elle affectait d'être comme la continuation des compagnies formées dans la Nouvelle-France et conservait sur les nations sauvages le prestige affectueux qu'avaient su produire les découvreurs français.

Ces circonstances diverses expliquent l'importance de l'élément canadien-français dans les Pays d'en haut.

" D'autres contrées ont fourni leur quote-part : l'Angleterre, l'Irlande, le Canada anglais, l'Allemagne, la Suisse, la France, la Norwège, l'Italie, les États-Unis, le Mexique, l'Amérique méridionale (2). "

Mais, quelle que soit la nationalité particulière des blancs, ils se groupent en deux appellations seulement, les *Anglais* et les *Français*. " Ces appellations sont données, non pas seulement à ceux qui ont l'origine qu'elles indiquent, mais bien à

---

(1) *Esquisse......*, ch. VI, p. 218.

(2) *Ibidem*, 220.

ceux qui en parlent les langues ou que des circonstances particulières ont groupés auprès de ces derniers (1). "

En 1869, Mgr Taché portait à 4000 âmes au plus la population civilisée de tout le département du nord (2) ; lorsque le vénérable prélat s'y acheminait comme jeune missionnaire, elle était moindre encore.

Les *métis* y sont plus nombreux ; à la date que nous venons de rappeler on en comptait 15000. Les métis sont ceux qui descendent à la fois des blancs venus dans l'Ouest et des sauvages indigènes. Comme les blancs eux-mêmes, " ils se partagent en deux groupes distincts qui sont connus, les uns sous le nom de *métis français* ou *canadiens*, et les autres sous le nom de *métis anglais*. Cette classification se fait surtout à raison de la langue parlée (3). " Les métis canadiens sont appelés souvent *Bois Brûlés*.

" Une petite colonie d'Iroquois est venue du Canada dans les Montagnes Rocheuses ; là, ils se sont alliés à des femmes de tribus indigènes, et, chose assez étrange, les enfants nés de ces alliances sont classés parmi nos métis " à raison de la foi catholique (4).

2. Les métis. " Les métis sont une race de beaux hommes, grands, forts, bien

---

(1) *Esquisse......* p. 220.

Le Dr Taché recueillit en 1876 les actes de neuf recensements faits dans la *colonie d'Assiniboïa*, de 1831 à 1856, par le gouvernement de la colonie.

Le recensement de 1831 compte 2,390 habitants ou 460 familles, dont 262 catholiques et 198 protestantes ; 375 maisons, 265 étables, 134 granges, 2,152 acres de terre en culture, 410 chevaux, 2,953 bêtes à cornes, 362 porcs, 187 charrues, 302 charrettes.

Le recensement de 1840 compte 4,704 habitants ou 805 familles, dont 448 catholiques et 257 protestantes, 673 maisons, 678 étables, 255 granges, 4,041 acres de terre, 1,292 chevaux, 5,915 bêtes à cornes, 1,837 moutons, 2,149 porcs, 418 charrues, 1,381 charrettes.

Le recensement de 1847 compte 4,871 habitants ou 947 familles, dont 503 catholiques et 444 protestantes, 846 maisons, 2,137 étables, 351 granges, 5,380 acres cultivés, 2,369 chevaux, 6,227 bêtes à cornes, 4,223 moutons, 3,800 porcs, 466 charrues, 1,471 charrettes.

Dans ces recensements, la population blanche n'est pas séparée de la population métisse ou sauvage.— Voir le *Métis*, no du 22 juin 1876.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.*

(4) *Ibidem*, p. 224.



Type métis : Pascal Brelan) en costume de chef

faits; quoique en général ils aient le teint basané, cependant un très grand nombre sont bien blancs et ne portent aucune trace de provenance sauvage. Les métis sont intrépides et infatigables voyageurs; ils étonnent par leur force et leur agilité dans les voyages d'hiver; ils courent habituellement et paraissent rarement en éprouver même de la fatigue. Les voyages d'été, en barge surtout, exigent un redoublement de vigueur qui ne leur fait point défaut (1)."

"Habitués à la chasse du bœuf sauvage. les métis forment la cavalerie la plus adroite qu'il y ait au monde. Les chevaux dressés à cette chasse sont d'une vigueur et d'une ardeur étonnantes; mais l'habileté des hommes surpasse tout ce que l'on peut s'imaginer. Les rênes d'une main et le fouet de l'autre, ils tirent sept coups de fusil par minute, pendant que le cheval est à la vive course. Il en est même un qui, dans un pari, a chargé et tiré cinq coups à balle pendant que son cheval faisait un arpent, chaîné, bride abattue; plusieurs qui n'ont tiré le cinquième coup que quelques pas après avoir dépassé la borne. Puis ils ne tirent pas au hasard, car chaque coup abat un *buffalo*. Souvent, pour s'amuser en galopant ainsi, ils logent une balle dans les flancs d'un pauvre oiseau qui passe au-dessus de leur tête. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est qu'ils reconnaissent toujours ou presque toujours, les animaux qu'ils ont tirés; et pourtant, il y a jusqu'à 300 chasseurs qui poursuivent en même temps la même bande de vaches. De temps en temps, ils mettent un, deux ou trois grains de plomb avec leur balle, pour reconnaître plus facilement leur proie. Un bon chasseur tue jusqu'à 100 vaches pendant une chasse (2)."

"Les métis semblent posséder naturellement une faculté propre aux sauvages et que les autres peuples n'acquièrent presque jamais: c'est la facilité de se guider à travers les forêts et les prairies, sans autre donnée qu'une connaissance d'ensemble, qui est insuffisante à tout autre, et dont ils ne savent pas

---

(1) *Esquisse*, p 226.

(2) *Lettre de Mgr Taché à sa mère, 10 sept. 1845.*—Archives de Saint-Boniface.

toujours se rendre compte à eux-mêmes. Presque tous sont doués d'une grande puissance d'observation; rien n'échappe à leur vue, et l'on peut dire que tout ce qu'ils ont vu reste gravé dans leur mémoire en caractères ineffaçables. Dans les immenses prairies, ils semblent reconnaître jusqu'au moindre accident de terrain; si on leur demande des informations, ils vous donnent des explications qu'un propriétaire peut à peine fournir sur son petit domaine; et après être entrés dans une minutie de détails, ils complètent votre étonnement en ajoutant: "Je ne connais pas beaucoup cet endroit-là, je n'y ai passé qu'une fois, il y a bien longtemps." Un coup d'œil leur suffit pour reconnaître tous les chevaux d'une bande nombreuse qui ne leur appartient point, et, après un laps considérable de temps, ils se souviendront de ce qu'il peut y avoir de différence entre un animal de cette bande et un autre qu'ils auraient vu ou non (1)."

Les métis sont sensibles, hospitaliers, généreux jusqu'à la prodigalité, patients dans les épreuves. "Leur défaut le plus saillant est la facilité à se laisser aller à l'entraînement du plaisir. D'une nature vive, ardente, enjouée, il leur faut des satisfactions, et si une jouissance se présente, tout est sacrifié pour se la procurer. De là une perte considérable de temps, un oubli trop facile des devoirs les plus importants. De là une légèreté et une inconstance de caractère qui sembleraient l'indice naturel de vices plus considérables que ceux qui existent réellement. Cet amour du plaisir les conduit aussi trop souvent à l'ivrognerie (2)."

3. Les sauvages. Les Pays d'en haut renferment un certain nombre de tribus sauvages que Mgr Taché portait au nombre de vingt-deux et qu'il groupait en cinq familles, les *Algonquins*, les *Assiniboines*, les *Pieds-Noirs*, les *Montagnais* et les *Esquimaux* (3).

---

(1) *Esquisse*, pp. 220-227.

(2) *Esquisse*...., pp. 229-231.

(3) Voir l'*Esquisse de Mgr Taché sur le N.-Ouest de l'Amérique*, ch. IV, § III, pp. 241-289. — Voir aussi une lettre très intéressante de Mgr Taché à sa mère, en 1847. — *Collection de M. de la Broquerie-Taché*. Une copie se trouve aux Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.



Type sauteux, païen, avec son plumet d'aigle.

1° Les *Algonquins* des Pays d'en haut ont une grande affinité de langage avec les Algonquins du Canada; ils habitent à la Rivière-Rouge, au lac La Pluie, à la rivière du Cygne. On les trouve aussi en majorité dans le district de la Saskatchewan. Mgr Taché portait leur nombre à 30.000 environ.

Les Algonquins comprennent trois nations: les *Sauteux,* qui " occupent une zône de 3 à 4 degrés de hauteur au nord du 49e parallèle et s'étendent depuis la limite occidentale du Canada jusqu'à la partie orientale du district de la Siskitchewan"; les *Maskégons* qui " habitent au nord du terrain occupé par les Sauteux, jusque sur les bords de la baie d'Hudson;" les *Cris* qui demeurent entre les Maskégons et les Sauteux et s'étendent à l'ouest jusqu'auprès des Montagnes Rocheuses.

2° Les *Assiniboines* sont " une branche de la redoutable race des *Sioux"* qui habitent dans les Etats-Unis, " dont ils parlent la langue et avec lesquels ils sont cependant en guerre jusqu'à l'acharnement (1);" ils habitent depuis la rivière Souris jusqu'au haut de la rivière Athabaska.

3° Les *Pieds-Noirs,* au nombre d'environ 6000, comprenant trois tribus: les *Pieds-Noirs* proprement dits, les *Piéganes* et les *Gens du Sang.* A ces trois tribus s'en est jointe une quatrième d'une autre origine, les *Sarcis.* Ils habitent à l'ouest des Cris.

4° Les *Montagnais* ou *Tchippeweyans* qui n'ont que le nom de commun avec les Montagnais du Saguenay, au nombre d'environ 15000, sont les plus doux et les plus honnêtes sauvages du Nord-Ouest; nous les verrons convertis en grand nombre par le P. Taché et les autres missionnaires. Ils renferment un grand nombre de tribus, les Montagnais proprement dits, les *Mangeurs de caribou,* les *Couteaux-Jaunes,* les *Castors,* les *Mauvais-Mondes,* les *Sarcis,* qui se sont détachés des Montagnais pour s'unir aux Pieds-Noirs, les *Esclaves,* les *Peaux-de-lièvres,* les *Plats-Côtés-de-Chiens,* les *Tékenés,* les *Nahané,* les *Loucheux.* Ils ha-

(1) *Esquisse......*, p. 261.

bitent les districts de la rivière aux Anglais, d'Athabaska et de la rivière MacKenzie.

5° Les *Esquimaux,* " qui séjournent au milieu des glaciers éternels qui bordent l'océan Arctique, à la garde desquels la divine Providence semble les avoir préposés, peuple façonné pour ces affreuses régions qui à leur tour ne semblent faites que pour lui (1). "

" La chasse et la pêche, à de très rares exceptions près, constituent l'unique ressource des sauvages, comme leur occupation exclusive. "

" Le sauvage est non seulement nomade, mais même errant et vagabond. Point de maison, en général pas même de demeure fixe; des tentes de peaux (loges), des cabanes d'écorce ou de branches d'arbres, voire même de neige et de glace, souvent la grande cabane du bon Dieu, qui n'a de dôme que la voûte étoilée ou nébuleuse: voilà l'habitation du sauvage (2).

Les sauvages voyagent beaucoup, mieux vaudrait dire qu'ils voyagent constamment. Avant l'établissement des nombreux comptoirs qui couvrent aujourd'hui le pays, ils entreprenaient souvent des voyages de plus de mille lieues pour aller changer quelques fourrures avec les traiteurs européens et canadiens (3). Depuis que les comptoirs ont été multipliés, ils voyagent à peu près autant qu'auparavant.

Ces voyages se font à pied ou en canot d'écorce, quelquefois maintenant à cheval. Les chiens sont employés pour transporter les provisions et souvent les personnes.

" Les sauvages ne sont pas riches; assez souvent, la femme, sans être le moins du monde aidée de son mari, peut porter sur son dos tout l'avoir de la famille. Les trésors en espèces sont inconnus, puisque dans toute l'étendue du vicariat apostolique, à l'exception de la colonie de la Rivière-Rouge, l'argent n'a point cours. Des fourrures, des provisions, fruits de la chasse et

(1) *Esquisse*...., p. 279.

(2) *Ibid.*, p. 241.

(3) *Ibid.*, p. 242.

1er Vol. — p. 42.



Le Bœuf-levé (Tatankanangé), chef sioux de Qu'Appelle (Assa.), avec sa femme et son enfant.

de la pêche, voilà seulement ce qui peut les enrichir. En échange, ils reçoivent quelques vêtements et quelques ustensiles de fabrique anglaise ou américaine, qui constituent tout leur avoir, en y ajoutant pour les sauvages des prairies quelques chevaux, et pour tous quelques chiens (1).

Les sauvages passent souvent de l'abondance à la plus extrême pauvreté. Ils sont quelquefois de longs mois dans la dernière misère. " Des tribus entières sont habituellement dans un état de demi-jeûne et de souffrances journalières et toutes les tribus manquent dans un temps ou un autre des choses les plus essentielles à la vie ; aussi, il est étonnant de voir jusqu'à quel point ces infortunés portent l'exercice de la privation. Etre trois ou quatre jours sans le moindre aliment leur paraît chose toute simple et naturelle. Très souvent ces privations se prolongent jusqu'à sept ou huit jours (2). "

Les sauvages ont le teint cuivré, ce qui leur a valu le nom de *Peaux-Rouges;* ils ont les pommettes des joues saillantes ; ils ont peu ou point de barbe. " Leur taille est de beaucoup au-dessus de la moyenne, surtout si on la compare avec celle des habitants de l'Europe méridionale. Tous les sauvages que j'ai vus ont les yeux noirs, et cet organe, comme celui de l'ouïe, acquiert chez eux une puissance très grande par suite de l'exercice (3). "

" Le sauvage est un homme qui mange, boit, dort et marche : qui mange énormément quand il a de quoi satisfaire son appétit, tout comme il se passe de nourriture au besoin ; qui boit souvent avec excès surtout *l'eau-de-feu*... Il dort ; il dort comme les autres paresseux, le jour, la nuit, quand il n'a rien qui l'occupe ; puis aussi, il veille plus que qui que ce soit que je connaisse. Il marche, ce bipède aux jambes un peu croches, aux pieds tournés en dedans par habitude, et il marche comme un

---

(1) *Esquisse*...., p. 243.

(2) *Ibid.*, p. 243.

(3) *Ibid* , p. 245.

véritable chien de chasse. Il court même, et cela au point d'atteindre les cerfs dans les déserts et au milieu des forêts (1). ”

Les familles vivent en général dans la plus grande indépendance les unes à l'égard des autres, tantôt isolées, tantôt groupées en camps plus ou moins considérables. Les enfants sont dès le jeune âge, dans la plus grande liberté avec leurs parents. Les tribus n'ont en général ni gouvernement, ni lois; cependant dans quelques-unes, particulièrement dans les plus guerrières, certains chefs prennent un ascendant d'ailleurs très variable selon leurs qualités et les circonstances.

Au point de vue des mœurs, il faut distinguer entre les *sauvages des bois* et les *sauvages des prairies.* “ Les sauvages des prairies qui sont les Pieds-Noirs, les Assiniboines, les Cris et une grande partie des Sauteux, sont de la pire espèce, et je crois qu'il n'y a pas d'exagération à dire que c'est l'homme descendu au dernier degré de l'échelle humaine. Cet état de dégradation et de méchanceté vient de leur manière de vivre: ils sont ordinairement réunis en gros camps de 60 à 80 loges et souvent davantage, et mènent une vie errante et oisive à la suite des innombrables troupeaux de bisons qui leur donnent la nourriture et l'habillement. Quand on a sous les yeux la vie dégoûtante de ces sauvages, on comprend que le travail qui a été imposé à l'homme comme une pénitence après son péché, l'a été pour son bonheur plutôt que pour son malheur... Si les tribus des prairies sont devenues la sentine de tous les vices qui dégradent l'homme, si le vol, le meurtre et par-dessus tout une dissolution épouvantable, sont devenus une occupation journalière pour le grand nombre de ces barbares, c'est parce qu'un travail assidu leur est inconnu (2). ”

Les *sauvages des bois,* qui sont les Montagnais et une partie des Cris, des Maskégons et des Sauteux, “ ont une manière de vivre bien différente des précédents. La pauvreté des terres qu'ils habitent les force à vivre éloignés les uns des autres et il

---

(1) *Esquisse....*, p. 246.

(2) M. Laflèche, *Etat général des Missions de la Rivière-Rouge, 9 avril 1855.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.



CHEF CRI.

n'y a pas de pays où la population soit plus clairsemée : on serait tenté de croire, en parcourant ces contrées pour la première fois, que l'homme n'y a pas encore fixé son séjour, tant on y trouve peu de traces de son passage. Ils n'ont point, comme les précédents, d'innombrables troupeaux de bisons pour leur donner à manger quand ils ont faim, et les couvrir quand ils ont froid. Quelques rares et prudents orignaux leur offrent une proie qu'il est difficile d'atteindre. Des bandes nomades de caribous tombent quelquefois dans leurs lacets, mais il leur faut du temps et de la patience pour y réussir. La pêche aussi dans certaines rivières vient leur offrir une ressource contre le jeûne. En sorte que ces nations sont obligées de mener une vie beaucoup plus active que les autres sous peine de disparaître bientôt. Il est rare de trouver plus de deux ou trois familles ensemble, et ces familles sont toujours parentes entre elles. C'est à cette vie active et retirée qu'il faut attribuer la différence de mœurs qu'on remarque entre les sauvages des bois et ceux des prairies. Ils sont à peu près en paix avec tout le monde, ont le vol et le meurtre en horreur, autant pour le moins que les blancs. Quoique la polygamie soit en usage parmi eux, ils sont cependant bien loin d'être aussi dissolus que les autres, et on ne rencontre pas de ces crimes contre nature si fréquents chez ceux des prairies (1). ”

Chez les sauvages du Nord-Ouest, avant leur conversion au christianisme, la femme était traitée très durement. “ Toutes les tribus que j'ai vues à l'état d'infidélité, atteste celui dont nous écrivons la vie, m'ont forcé à considérer la femme sauvage comme l'être le plus malheureux que l'on puisse imaginer. Cette infortunée est non seulement le porte-faix de la famille, elle en est littéralement la bête de somme. Toutes les corvées sont pour elle, et presque invariablement les plus petits adoucissements lui sont refusés. Sa position est rendue plus pénible encore par les mauvais traitements, le mépris le plus profond et

---

(1) M. Laflèche, *Etat général des Missions. . .*, *ibid.*

l'état d'abaissement dans lequel elle est tenue... Chez les Pieds-Noirs un grand nombre de femmes portent les marques très visibles des excès de la colère de leurs maîtres impitoyables. C'est le nez de la femme qui est le point de mire: bien des figures sont privées de cet important organe: un coup de couteau ou de dent a suffi à l'opération... " Que de fois mon cœur a été navré d'amertume en voyant la misère profonde dont j'étais témoin! Comme j'ai béni et remercié le bon Dieu qui, entre autres bienfaits, a donné à nos mères la position qu'elles occupent au milieu des nations chrétiennes! Comme ils étaient ignorants et insensés ceux qui, pour blasphémer contre la religion régénératrice, rêvaient l'existence dans les forêts d'Amérique d'un peuple primitif, jouissant d'un bonheur imaginaire (1)."

" Si donc, écrira le missionnaire à sa mère dans les premières années de son séjour parmi les sauvages (2), votre cœur de mère vous fait supporter avec peine l'absence de votre fils, j'espère que votre cœur de femme se consolera de ce qu'il ne s'est éloigné de vous que pour adoucir la misère de ses semblables et entre autre la misère des personnes de votre sexe."

Les sauvages du département du nord, avant même l'arrivée des missionnaires parmi eux, avaient tous quelques notions religieuses, voire même quelques traditions bibliques, faciles à distinguer au milieu du grossier encadrement de folies et de superstitions qui les enveloppe. Tous les sauvages reconnaissent un être supérieur aux autres, auquel ils donnent différents noms. Le culte de cet être est souvent nul et toujours bien mal défini; quelques-uns rendent le culte le plus éclatant au soleil; la plupart, tout en reconnaissant l'esprit bon, servent et honorent de préférence l'esprit méchant, parce qu'ils le redoutent ou pour l'apaiser. Presque tous ont un polythéisme grossier, adressent leurs supplications à tous les êtres de la nature, à tous ceux surtout qui revêtent une forme singulière ou extraordi-

---

(1) *Esquisse sur les Missions du Nord-Ouest*, p. 244.
(2) Lac Caribou, 10 avril 1848.

naire. D'infâmes et absurdes superstitions captivent ces pauvres peuples (1).

Il y a parmi eux une classe d'hommes qui se livrent, par profession, à une multitude de pratiques puériles, extravagantes, superstitieuses: ce sont les *jongleurs* ou *sorciers*. Ces sorciers sont les *médecins* des sauvages; ils traitent les maladies par ces pratiques beaucoup plus que par les remèdes naturels. " D'ordinaire, ces *sorciers* ou *hommes de médecine* sont, de beaucoup, les plus mauvais de la nation; et l'esprit méchant, si Dieu le lui permet, trouverait son compte à les assister... Souvent j'ai demandé à voir ces tours de force des sorciers, et les acteurs s'y sont refusés, assurant eux-mêmes, qu'ils n'avaient plus aucune puissance en présence de *l'homme de la prière,* ou même auprès d'un objet pieux, comme le livre des Saintes Ecritures, une croix, une chapelet, etc... (2)."

" De qui descendent les sauvages? Ce sont des hommes, donc ils descendent d'Adam. J'ajouterai: Noé fut leur aïeul, Sem leur père, car la race rouge ou américaine se rattache à la race mongole, dont elle diffère moins que les races issues des trois fils de Noé, ne diffèrent entre elles. La question de peupler l'Amérique par des émigrations de l'Asie, ou même du nord de l'Europe, n'est plus un problème. Tout le monde sait combien la chose est facile, même en supposant qu'à l'époque de ces pérégrinations les voyageurs n'auraient pas eu d'autres facilités que celles qu'ils possèdent aujourd'hui. Cette dernière supposition n'est point probable; pour ma part, je suis convaincu que les sauvages ont été plus civilisés qu'ils ne le sont maintenant, qu'ils se sont abaissés par l'oubli des traditions qui les reliaient à Dieu, tout comme ils se relèveront en acceptant l'enseignement qui les rapproche de leur auteur et de leur fin (3)."

---

(1) *Esquisse....*, pp. 251-252.

(2) *Ibid.*, p. 252.

(3) *Esquisse....*, p. 252-253.

III. — *L'évangélisation des Pays d'en haut par Mgr Provencher et ses premiers compagnons.*

Mgr Provencher.

Nous avons dit que lord Selkirk entreprit d'établir, au confluent de l'Assiniboine avec la rivière Rouge, dans une terre de 120 milles de diamètre, une colonie qui fût comme " une oasis de civilisation au milieu des prairies et des forêts où erraient les tribus sauvages. "

" Pour civiliser, pour coloniser, il faut le sentiment chrétien. " Lord Selkirk, quoique protestant, admirait la puissance de l'Eglise catholique à fonder des œuvres durables et à aider tous les vrais progrès. Il s'adressa donc à l'évêque de Québec et lui demanda deux prêtres.

" La demande du noble lord fut accueillie favorablement. Le 19 mai 1818, MM. *Joseph-Norbert Provencher* et *Sévère Dumoulin,* ainsi qu'un jeune séminariste, s'embarquèrent à Montréal sur un canot d'écorce pour aller porter dans le Nord-Ouest la bonne nouvelle du salut et dire à ces peuplades nomades qu'en cherchant le royaume de Dieu et sa justice, elles recevraient tout le reste par surcroît. Après cinq semaines d'une navigation pénible et dangereuse, les envoyés évangéliques atteignaient la limite orientale de l'immense district où ils allaient exercer leur zèle ; trois semaines après, ils remontaient la rivière Rouge qui donnait son nom à ce district, et puis le 16 juillet ils débarquaient sur la rive gauche de cette rivière au Fort Douglas, en face de Saint-Boniface qu'ils venaient fonder. Chemin faisant, ils avaient vu trois stations dans leur district ; le Fort Douglas était la quatrième. Ils étaient les premiers prêtres qui venaient s'établir à l'ouest du lac Supérieur. " Les vertueux prêtres se mirent à l'œuvre avec un courage et un zèle dignes de l'héroïsme qu'ils avaient manifesté en acceptant la mission exceptionnellement difficile de porter l'Evangile dans ces immenses contrées (1). " Ils commencèrent selon les ins-

(1) Rapport de Mgr Taché à MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi, 16 juillet 1888. — L'Eglise d'Angleterre a envoyé ses premiers

1er Vol. — p. 48.



Loges sauvages.

tructions de Mgr Plessis, leur évêque, à bâtir une église, une maison pour loger les missionnaires et une école.

En 1822, Mgr Plessis partagea son immense diocèse en plusieurs districts, dont l'un des plus étendus fut le district de la Rivière-Rouge, tel que nous l'avons décrit précédemment. M. Provencher, mandé à Québec, fut sacré évêque de *Juliopolis, in partibus infidelium,* dans l'ancienne église paroissiale des Trois-Rivières, et reçut la charge de ce district *comme auxiliaire de l'évêque de Québec.*

Nous n'avons pas à raconter ici le détail des œuvres du héros; sa vie a été écrite avec talent et est entre les mains de tous au Canada. Dès le premier hiver, il fit un voyage de près de 400 milles pour aller à Qu'Appelle faire quelques baptêmes et quelques mariages. Il alla dix fois à Québec, pour solliciter du secours en hommes et en argent, faisant en canot un total de 18000 milles ou environ 29.000 kil.; il traversa deux fois la mer à la même fin; durant plusieurs années il ne mangea pas de pain, se contentant tantôt d'un peu de poisson, tantôt d'un peu de viande séchée au soleil. Comme saint Paul, " il éprouva la faim, la soif, la nudité, le froid, " humble, patient, débonnaire, poursuivant dans ces pays " d'un immense avenir " l'œuvre de Dieu avec une indomptable persévérance.

" Le 16 avril 1844, le Saint-Siège détacha du diocèse de Québec le district de la Rivière-Rouge pour l'ériger en vicariat apostolique, qu'il confia tout naturellement à Mgr Provencher, lui conservant son titre d'évêque de Juliopolis, mais lui confiant une juridiction indépendante de celle de l'évêque de Québec. C'est à Québec même que le nouveau vicaire apostolique apprit les changements qui avaient lieu. Il en était à son cinquième voyage à Québec et à son deuxième en Europe. Le vicaire apos-

---

ministres en 1820. En 1844, l'évêque anglican de Québec visita la colonie d'Assiniboia et demanda la création d'un siège anglican pour la Rivière-Rouge. Ce siège fut établi en 1849 par lettres patentes royales, qui conférèrent au titulaire le titre de *Lord Bishop of Rupert's land.* L'évêque anglican continue d'exercer sa juridiction sur toute l'ancienne terre de Rupert.

Les ministres méthodistes wesleyens arrivèrent en 1840, et les ministres presbytériens en 1857.

tolique du Nord-Ouest reprit son canot d'écorce et se remit en route pour Saint-Boniface (1)," emmenant avec lui deux jeunes prêtres du diocèse de Québec, MM. Laflèche et Bourassa. Il emmenait aussi avec lui quatre sœurs de la Charité, dites *Soeurs Grises,* professes de l'Hôpital général de Montréal, les sœurs Marie-Louise Valade, supérieure, Marie-Eulalie Lagrave, Gertrude Coutlée, Edwidge Lafrance: c'étaient les premières religieuses qui se rendaient au delà du lac Supérieur. Le nouveau vicaire apostolique arriva à Saint-Boniface le 21 juin 1844.

Depuis 1818 jusqu'à cette date, dix missionnaires seulement étaient venus aider Mgr Provencher dans son immence district, envoyés par l'évêque de Québec et rappelés par ses ordres. " Six d'entre eux, MM. Dumoulin, Destroismaisons, Harper, Boucher, Poiré et Demers avaient déjà laissé le district lorsqu'il fut érigé en vicariat apostolique. Il n'en restait plus que quatre, MM. Belcourt, Thibault, Mayrand et Darveau (2)." Mgr Provencher venait d'en amener deux autres MM. Laflèche et Bourassa; mais cette même année-là, M. Darveau se noyait ou était tué, et l'année suivante, M. Mayrand retournait à Québec (3). Mgr Provencher avait débuté avec un seul compagnon; le nombre en fut porté à deux et trois jusqu'à ce qu'en 1841 il atteignit le chiffre de quatre (4)."

" On est étonné quand on se rend compte de l'immensité du travail que se sont imposé ces prêtres dont on ne saurait assez louer le zèle, et qui ont porté la nouvelle du salut jusqu'à des dis-

(1) *Rapport de 1888.*

(2) *Ibid.*

(3)

Sévère Dumoulin,	arrivé en 1818,	parti en 1823.
Th. Destroismaisons,	" en 1820,	" en 1827.
Jean Harper,	" en 1822,	" en 1832.
F. Boucher,	" en 1827,	" en 1833.
Th.-Ed. Poiré,	" en 1832,	" en 1839.
M. Demers (évêché de Vancouver),	" en 1837,	" en 1838.
G.-F. Belcourt,	" en 1831,	" en 1859.
J.-B. Thibault,	" en 1833,	" en 1872.
Jos.-C. Mayrand,	" en 1838,	" en 1845.
Jos.-E. Darveau,	" en 1841,	noyé ou tué en 1844.
J. Laflèche,	" en 1844,	parti en 1856.
Jos. Bourrassa,	" en 1844,	" en 1856.

(4) *Ibid.*

1er Vol. — p. 50.



Mgr Joseph-Norbert Provencher,
Premier évêque de Saint-Boniface (1787-1853).

tances étonnantes, franchissant tout l'espace qui se trouve entre la rivière Assiniboine et le Missouri, descendant tous les cours d'eau qui mènent des Etats-Unis à la Baie d'Hudson, s'élençant à travers les interminables plaines de l'Ouest jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, se multipliant de mille manières, à l'exemple de leur chef, pour atteindre les chrétiens disséminés dans ces déserts sans fin et tenter la conversion des tribus infidèles qui erraient en tous sens, à la suite des troupeaux d'animaux sauvages qu'elles poursuivaient (1). "

Mais l'héroïsme ne pouvait suppléer au nombre. En 1844, il y avait une seule station où il y eût des missionnaires résidants ; c'était Saint-Boniface. Mgr Provencher y faisait sa résidence habituelle ; les autres missionnaires venaient souvent s'y reposer près de leur évêque. Saint-Boniface avait en 1844 " une jolie église en pierre, de 100 pieds sur 44, avec deux tours surmontées de deux clochers (2). " Mgr Provencher venait d'amener les Sœurs Grises pour en faire les institutrices et les hospitalières de la Rivière-Rouge ; il allait leur bâtir, dans quatre ans, au delà de sa cathédrale, un couvent en bois de 100 pieds sur 40 ; en attendant, elles logeaient dans une partie de l'évêché.

Une autre station avait une église de 83 pieds sur 33 et un petit presbytère et avait possédé par intervalles un missionnaire résidant : c'était la *Prairie du Cheval-Blanc* ou *Saint-François-Xavier,* sur la rivière Assiniboine, à 6 lieues à l'ouest de Saint-Boniface, dont la fondation remontait à 1824 (3). M. Belcourt avait aussi construit une petite maison à la *Baie Saint-Paul,* au delà de Saint-François-Xavier.

---

(1) *Rapport de 1888.*

(2) M. Laflèche, *État général des Missions de la R.-R., 9 avril 1855.*

(3) M. Dumoulin établit sa résidence à Pimbina, comme Mgr Provenceer à Saint-Boniface : Pimbina alors faisait partie de la colonie de la Rivière-Rouge. Mais "le tracé des lignes internationales ayant démontré que Pimbina se trouvait dans les Etats-Unis, le groupe de population qui s'y était fixé voulut rester dans les domaines de l'Angleterre ; c'est pourquoi il abandonna Pimbina et alla se fixer à 19 milles à l'ouest de Saint-Boniface." Telle est l'origine de la paroisse de Saint-François-Xavier. — *Rapport de Mgr Taché en 1888.*

C'était tout: toutes les autres chapelles de la colonie, même celle de *Saint-Norbert,* ont été bâties après la mort de Mgr Provencher.

Mgr Provencher et ses missionnaires avaient converti tous les métis français. En l'absence de tout prêtre catholique pendant un long espace de temps, la plupart d'entre eux étaient tombés dans une complète infidélité et n'étaient pas baptisés; mais ils avaient entendu dire à leurs pères qu'un jour " les hommes de la prière " viendraient dans le pays, et qu'il y aurait deux signes pour les reconnaître: ils porteraient " une robe noire " et ils n'auraient pas de femmes. Quand les prêtres catholiques arrivèrent, les métis reconnurent les envoyés que leurs pères leur avaient annoncés, et allèrent à eux.

Les missionnaires travaillèrent à convertir les Sauteux qui vivaient dans la colonie même d'Assiniboïa et tout alentour, jusqu'à plusieurs centaines de milles. M. Belcourt entreprit même de leur apprendre l'agriculture et commença le célèbre établissement de Vabassimong, sur la rivière Winnipeg, conçu sur le plan des Réductions de l'Amérique méridionale. Mais " cette nation se montra très rebelle à la grâce: la lumière si douce de l'Evangile parut trop vive à des yeux habitués à s'arrêter sur les obscurités de la matière et des sens (1)." Nous allons voir Mgr Provencher ordonner à ses missionnaires de secouer la poussière de leurs pieds contre ces sauvages endurcis.

La plupart des autres sauvages n'avaient point vu les missionnaires arriver jusqu'à eux ni surtout s'établir au milieu d'eux; mais cependant le son de leur voix était parvenu à presque tous de quelque manière: " assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, " ils avaient entrevu la lumière qui brillait à Saint-Boniface et qui de là envoyait quelques lueurs jusqu'aux extrémités les plus reculées.

Voici de nouveaux apôtres auxquels Dieu va dire: " Je vous ai choisis pour être la lumière des nations, pour porter le salut jusqu'aux extrémités de la terre (2)."

(1) Mgr Taché, *Rapport de 1888.*

(2) Is., XLIX, 6.

CHAPITRE IV

VOYAGE DU FRÈRE TACHÉ A LA RIVIÈRE-ROUGE, 1845.

I. — *Choix des deux premiers Oblats pour la Rivière-Rouge.*

Mgr Provencher, nous venons de le voir, avait multiplié les sollicitations et les voyages pour obtenir des missionnaires ; en 26 ans, 12 prêtres séculiers seulement étaient venus lui apporter leur concours dans l'immense district qu'il avait à évangéliser ; encore, la plupart d'entre eux, après 1, 2, 5, 10 ans de séjour, étaient retournés dans le diocèse de Québec, épuisés ou dégoûtés. " Je ressemble, disait un jour tristement le prélat à l'un de ses missionnaires, je ressemble à un chêne qui demeure seul debout au milieu d'une plaine où l'orage emporte tous les autres arbres (1). "

Difficulté de Mgr Provencher à trouver des missionnaires séculiers.

Il parut plus difficile encore à Mgr Provencher de trouver des prêtres dans le diocèse de Québec après l'érection du district de la Rivière-Rouge en vicariat apostolique. Désormais en effet, l'évêque de Québec, débarrassé de la charge de ces missions devant Dieu et devant l'Eglise, n'aurait plus la même obligation à leur trouver et à leur envoyer des apôtres.

Mgr Provencher comprit qu'il lui fallait chercher dans une congrégation religieuse les coopérateurs dont il avait besoin.

Nécessité de missionnaires réguliers.

Puisqu'il est le vicaire du Pape, il lui convient de demander au Pape lui-même les milices soumises à son autorité immédiate pour les nécessités de l'Eglise universelle. Auxiliaire de l'évêque de Québec, il avait été aidé par les prêtres de cette Eglise particulière ; vicaire de " l'apôtre " universel (2), c'est-

(1) Paroles dites à Mgr Laflèche, qui nous les a rapportées lui-même.

(2) Nous n'apprenons à personne qu'au moyen-âge le Pape était souvent appelé "l'apôtre," comme maintenant encore on appelle son siège le *Siège apostolique*.

à-dire du Souverain Pontife, il devait se faire aider par les corps religieux, immédiatement dépendants du Chef de l'Eglise.

Aussi bien, ces nouveaux auxiliaires tiendront plus longtemps sur le champ de bataille. Un religieux, lié par ses vœux, établi dans le renoncement par une volonté que les épreuves du noviciat ont longuement mûrie et que fortifient sans cesse les grâces de sa vocation, est mieux à l'abri des défaillances de la nature parmi des difficultés et des privations sans cesse renaissantes.

Enfin, une congrégation, ce n'est pas un individu, c'est une *légion*. Or, pour conquérir d'immenses territoires, il faut une armée, avec son nombre et sa discipline. Les individus n'ont point des vues uniformes et, en disparaissant, emportent avec eux dans d'autres pays ou dans la tombe leurs projets et trop souvent les premiers essais des entreprises les mieux concertées. "Des prêtres séculiers, écrivait Mgr Provencher, iront lentement; il n'y a pas d'ensemble dans leurs vues, outre qu'ils ne mettent la main à la charrue que pour un temps qu'ils trouvent toujours trop long (1)." Une congrégation, elle, ne varie pas, comme elle ne meurt pas, toujours la même, toujours à la même tâche.

Ces pensées s'étaient présentées depuis longtemps à l'esprit de Mgr Provencher; mais elles prirent, lorsqu'il fut devenu vicaire apostolique, une vivacité et une insistance irrésistible. Il continua de demander des prêtres séculiers pour ses missions. "Travaillez tous à l'évêché (de Québec), écrivait-il l'année même de l'érection du vicariat apostolique, à me procurer des prêtres pour l'année prochaine: avant qu'ils soient capables de parler, bien des sauvages iront en enfer, outre ceux que les méthodistes détourneront de venir à nous." Mais il était bien convaincu que les missions sauvages ne prendraient un grand développement qu'avec des missionnaires appartenant à l'état religieux (2).

---

(1) Lettre à M. C.-F. Cazeau, secrétaire de l'évêque de Québec, 30 juin 1844, Les lettres de Mgr Provencher ont été copiées dans un grand registre qui se trouve à l'archevêché de Saint-Boniface. C'est ce registre que nous citerons.

(2) Mgr Provencher appartenait au clergé séculier, si vénérable au Canada

Entre toutes les congrégations soumises immédiatement au Chef de l'Eglise, se distinguait alors, par la ferveur de son esprit et l'éclat de ses services, un institut récent, fondé peu après la tourmente révolutionnaire par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, et établi dans le Canada depuis trois ans, les Oblats de Marie Immaculée.

Acceptation des Oblats.

Mgr Provencher, après s'être longtemps recommandé à la protection de la Vierge Immaculée et des saints, s'était adressé au vénérable fondateur lui-même, en allant à Rome, pour lui demander quelques-uns de ses fils spirituels. Mgr de Mazenod, dont le cœur était grand comme le monde, consentit à jeter une fondation jusqu'à la Rivière-Rouge, contrée alors presque entièrement inconnue en France. Il donna ses instructions au R. P. Guigues, provincial des Oblats au Canada, plus tard premier évêque d'Ottawa. Celui-ci désigna le P. Aubert pour les missions de la Rivière-Rouge.

Le F. Taché, nous l'avons dit, faisait alors son noviciat. Il venait d'obtenir la guérison de sa mère en s'offrant au Sauveur du monde pour l'évangélisation des tribus sauvages de l'Ouest. Dès qu'il connut la demande de Mgr Provencher, il alla s'offrir, malgré sa jeunesse pour ces missions lointaines et sollicita avec instance la permission de leur consacrer toute sa vie. "La manifestation de l'ardent désir qui m'animait, écrivait-il plus tard à sa mère, fut regardé comme l'effet de la volonté de Dieu; mes offres furent acceptées. Le R. P. Guigues, provincial des Oblats du Canada, me désigna pour compagnon du R. P. Aubert, à qui on remit le soin de fonder la mission (1)." Il avait 21 ans révolus, manquait de quelques mois pour être ordonné diacre et reçu à la profession religieuse; il avait l'air plus jeune encore qu'il ne l'était.

---

par ses lumières et ses vertus ; mais il avait pour l'état religieux et les personnes consacrées par les vœux de religon cette profonde estime qu'on trouve au Canada si généralement dans le clergé. Ayant entendu dire que quelques-uns avaient critiqué l'appel des Oblats de France, il écrivit à M. Cazeau : " Si ces prêtres ne veulent pas d'étrangers, qu'ils entrent eux-mêmes dans le corps régulier." — Lettre du 20 juin 1855. — *Copies* à l'archevêché de Saint-Boniface.

(1) *Saint-Boniface, 25 août 1845.*

Observation.

Ce fut un grand jour dans l'histoire de toute l'Eglise que celui où ce jeune homme, d'autres diraient, cet enfant fut accordé, avec le P. Aubert, au vénérable évêque de la Rivière-Rouge.

Jésus-Christ a été envoyé en ce monde pour *souffrir* et pour *choisir ses apôtres:* pour *souffrir principalement:* " C'est pour cela, dit-il, que je suis venu à cette heure (1) ; " mais aussi pour *choisir ses apôtres* et les envoyer à toutes les nations de la terre ; car lui-même ne devait évangéliser qu'un petit coin du monde ; " la parole " au contraire des apôtres " devait retentir par tout l'univers et le son de leur voix pénétrer jusqu'aux extrémités de la terre (2). " Mgr Provencher, lui aussi, a été envoyé aux *Pays d'en haut* pour y *souffrir* et y *introduire des apôtres:* pour y *souffrir* d'abord, car les Eglises particulières, comme l'Eglise universelle, " sont plantées dans le sang " ou les larmes ; mais aussi *pour y amener des apôtres,* qui parcourront ces immenses régions dont il n'a évangélisé qu'une petite partie. Ces apôtres, nous en avons vu les précurseurs dans ces dix admirables prêtres de Québec que nous avons nommés plus haut et qui trouveront encore dans le clergé séculier de dignes et nombreux émules ; mais nous les vénérons surtout, durant la seconde moitié du XIXe siècle, dans les Oblats de Marie Immaculée, et, à cette heure, nous les saluons dans le Père Aubert, leur premier supérieur à la Rivière-Rouge, et dans le Frère Taché, qui héritera bientôt de la houlette de Mgr Provencher et deviendra dans " cette terre de la vision " le père d'un grand peuple.

II. — *Voyage.*

La route des canots.

Il y a 1400 milles environ de Montréal à Saint-Boniface (3) Au XXe siècle, le voyageur qui veut se rendre de Montréal à la Rivière-Rouge, monte dans les chars de la voie ferrée et 45 ou 50 heures après, est à Saint-Boniface. Mais il n'en était pas ainsi

(1) Joan., XII, 27.

(2) Ps. XVIII, 5.

(3) 1 424 milles, par la ligne ferrée du Pacifique Canadien.

1er Vol. — p. 57.



Demi-portage (chemin des canots).

en 1845; alors il n'y avait point de chemin de fer traversant le Canada; bien plus, sur une grande partie du trajet, il n'existait pas de voie où l'on pût faire rouler un véhicule quelconque.

C'est pourquoi on se rendait dans l'Ouest par eau, non point en vaisseau, car il n'y a pas d'océan entre Montréal et Saint-Boniface, mais en *canot,* sur les fleuves, les rivières et les lacs qui se suivent presque sans interruption entre ces deux points.

Cependant les bâtiments à vapeur commençaient à cette époque à sillonner quelques points de l'Ottawa; il n'était pas rare que les canotiers montassent sur le bâtiment et y chargeassent leur frêle embarcation; mais ces heures de délassement étaient bien rares encore; le canot demeurait à peu près l'unique et constant véhicule.

Portages et demi-portages.

Ce qui était plus fréquent, c'était de ne pouvoir user du canot lui-même, sans avoir à sa disposition aucune autre embarcation. Souvent, en effet, il fallait passer d'une rivière dans une autre, distante de la première; ou bien il fallait franchir une chute ou un rapide que le canot ne pouvait monter ou descendre: chaque fois, il fallait faire *portage:* ce n'était plus le canot qui *portait* les voyageurs et les bagages; c'étaient les voyageurs qui *portaient* le canot et les bagages. Ailleurs les rapides étaient moins violents; le canot pouvait les franchir, mais à condition d'être allégé. Les voyageurs descendaient à terre; on déchargeait les bagages en tout ou en partie et on les portait. C'était ce qu'on appelait un *demi-portage.* Entre Montréal et Saint-Boniface il y avait 72 portages et presque autant de *demi-portages* (1).

Journées et nuits.

La journée se passait ordinairement en canot, la nuit sur terre. Le matin, quand le temps était favorable, le guide donnait de bonne heure le signal du réveil; au bout d'un quart d'heure, tous étaient dans le canot et les avirons jouaient. Vers 8 heures, le canot faisait halte, on descendait à terre et on déjeunait. On se rembarquait ensuite en on voguait jusque un peu après-midi. On débarquait alors de nouveau pour dîner, puis

(1) C'est Mgr Taché qui donne ces nombres dans son Rapport de 1888 aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi.

on remontait une troisième fois en canot. Le soir, il fallait quelquefois prolonger la marche pour trouver un lieu favorable au campement de la nuit. Enfin, à une heure plus ou moins avancée, les rames s'arrêtaient de nouveau, tous débarquaient, élevaient la tente, allaient à la chasse ou préparaient le repas. Quand les apprêts du festin étaient terminés, on se réunissait autour de la marmite, et on faisait honneur au cuisinier et à la cuisine, car le rude métier de rameurs et le grand air des rivières, des lacs et des forêts stimulaient l'appétit plus efficacement que les apéritifs des pharmacies.

La conversation se prolongeait, le plus souvent, au milieu d'une joie qui ne se trouve nulle part plus grande que dans les déserts. Puis, si les voyageurs étaient catholiques, si surtout il y avait des prêtres, on terminait la journée par la prière en commun. Les passagers passaient la nuit sous la tente, quelquefois sur les rochers nus; les hommes de l'équipage renversaient le canot sur la terre et se couchaient dessous, précaution qu'ils prenaient pour que le vent ne leur enlevât pas à leur insu leur nécessaire véhicule. Tous dormaient d'un sommeil profond jusqu'à ce que la voix du guide vînt convoquer tout le monde à de nouveaux labeurs. Les journées étaient loin d'être uniformes: le mauvais temps, le vent contraire prolongeait quelquefois les haltes pendant des journées entières; des maladies, des avaries faites à l'embarcation, des accidents divers imposaient des campements imprévus et quelquefois prolongés.

Service des canots établi par la Cie de la Baie d'Hudson.

La Compagnie de la Baie d'Hudson avait établi depuis longtemps un service assez régulier de canots entre la capitale commerciale du Canada et les immenses territoires qu'elle exploitait à l'ouest du lac Supérieur. Deux fois par année, les lettres, les journaux même et les voyageurs se rendaient du Bas-Canada dans les *Pays d'en-haut* par la voie des canots. C'était la voie qu'avait suivie Mgr Provencher pour se rendre la première fois dans la terre de son lointain apostolat, la voie qu'il avait suivie dix fois pour venir demander des missionnaires à Montréal, à Québec et en France. C'est la voie que vont prendre les premiers Oblats qui ouvrent à leur congrégation la route de l'Ouest et

portent au grand vieillard de la Rivière-Rouge le secours si longtemps désiré.

Le P. Aubert avait été désigné par le R. P. Guigues, provincial du Canada, pour commencer ces missions lointaines. Le F. Taché, nous l'avons vu, après avoir obtenu la guérison de sa mère, avait sollicité et reçu la faveur de lui être adjoint pour compagnon. Il était novice, avait 21 ans et 11 mois, et avait été récemment ordonné sous-diacre.

Le départ avait été fixé au 24 juin 1845. Adieux du F. Taché à sa mère.

Le F. Taché se rend à Boucherville le 22 juin pour voir une dernière fois sa mère. Le fils et la mère ne pensaient pas se revoir jamais sur la terre; ils firent donc à Dieu un sacrifice qu'ils croyaient bien l'un et l'autre devoir être perpétuel. "Quels sentiments j'éprouvai en ce moment! disait-il encore douloureusement quinze ans après au souvenir des déchirements de cette heure pénible. Grand Dieu! que la terre me parut grande et déserte!" Que la pensée de ne plus vous voir me fut cruelle! Telle était alors ma conviction (1)."

Le jeune homme si sensible, qui aimait sa mère comme Jésus avait aimé la Vierge, pleura; la mère pleura davantage encore. Tous les deux voulaient le sacrifice: "De tout mon cœur je veux ce que Dieu veut," disait aussi la mère, mais elle pleurait et Dieu ne condamnait point ces larmes; au contraire le sacrifice lui était d'autant plus agréable que les larmes coulaient plus abondantes et plus brûlantes. Adieux du F. Taché à sa mère.

(1) Lettre à sa mère, 24 juin 1880. — M. de la Broquerie-Taché, de Saint-Hyacinthe, fils de M. Louis Taché, possède un recueil de 124 lettres écrites par Mgr Taché à sa mère, depuis son départ de Boucherville jusqu'à la mort de Mme Taché, c'est-à-dire de 1844 à 1871. Nous citerons souvent ce recueil. La même collection renferme en outre 19 lettres de Mgr Taché à son oncle, Joseph de la Broquerie, dont 16 ont été écrites de la mort de Mme Taché à la mort de M. de la Broquerie. Il se trouve aussi dans la même collection 16 autres lettres écrites par Mgr Taché à son frère Louis, à sa tante, Hertel de Rouville, ou à d'autres personnes, ou bien écrites par le P. Aubert, le P. Lestanc ou d'autres fils spirituels du prélat à Mme Taché.

C'est un recueil de 159 lettres, extrêmement précieux, que nous avons non seulement lu, mais étudié, et que nous citerons souvent. *Les Cloches de Saint-Boniface*, depuis deux ans, reproduisent chaque semaine une de ces lettres. Celle que nous venons de citer occupe, dans la collection, le n° 70.

Ces deux cœurs purifiés et grandis encore par leur mutuel sacrifice, s'aimeront à l'avenir plus tendrement encore, si c'est possible. Le fils sera loin de la mère et la mère loin du fils; mais la pensée de la mère sera toujours présente au cœur du fils et celle du fils au cœur de la mère.

Messe à l'autel de l'Archiconfrérie du S. Cœur de Marie.

Le 23 juin, lundi, le P. Aubert se rendit avec le F. Taché, à la cathédrale de Montréal et célébra la messe dans la chapelle de l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie. Deux Sœurs de la Charité, les Sœurs Whitman et Cusson, postulantes au noviciat de la maison mère, devaient faire le voyage avec les deux Oblats et se rendre à la Rivière-Rouge auprès des quatre Sœurs fondatrices qui y étaient allées l'année précédente: elles assistèrent et communièrent à la messe du P. Aubert. Les futurs missionnaires mettaient ainsi leur long voyage sous la protection de la Mère des chrétiens (1).

Départ de Longueuil et de Montréal.

Enfin, le mardi 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, à 4 heures du matin, le R. P. Guigues disait au P. Aubert et au F. Taché: *Ite, frates dilectissimi, ad oves quae perierunt domus Israel* (2). Puis il voulut les accompagner lui-même chez le saint évêque de Montréal, Mgr Bourget. Celui-ci bénit tendrement les deux missionnaires. Le P. Aubert et le F. Taché allèrent à l'église "pour recevoir la bénédiction du Très Saint-Sacrement." Ils y trouvèrent un grand nombre de personnes réunies pour voir partir les missionnaires et prier pour eux. "Les larmes de quelques bonnes femmes qui se trouvaient près de nous, écrit le F. Taché à sa mère, me touchèrent bien sensiblement. Je supposais qu'elles pleuraient et priaient pour celle à qui mon départ causait le plus de peine. Je joignis mes prières aux leurs et je suppliai Dieu de récompenser ma mère pour le sacrifice qu'il exigeait d'elle (3)."

Le P. Aubert célébra la sainte messe à la maison mère des

---

(1) L'année précédente, les quatre sœurs fondatrices avaient déjà, sur l'invitation de Mgr Bourget, entendu la messe et communié à ce même autel.

(2) Allez, mes frères très chers, aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël.

(3) Journal de Mgr Taché relatant son voyage de Boucherville à la Rivière Rouge en 1845.

Sœurs Grises. Le F. Taché y communia. Tous les deux déjeunèrent dans la communauté. Puis, vers les 10 heures du matin, juste au moment des plus grandes démonstrations religieuses et patriotiques qu'amène la fête de saint Jean-Baptiste, les deux missionnaires montèrent dans des voitures pour se rendre à Lachine, où devait avoir lieu l'embarquement. Le P. Léonard accompagnait ses frères en religion. Joseph de la Broquerie et Louis Taché conduisaient leur neveu et leur frère, qu'ils ne pensaient plus jamais revoir. Plusieurs personnes distinguées avaient voulu leur faire escorte. Les deux Sœurs partantes étaient accompagnées de la Sœur Mallet, qui fut plus tard fondatrice et première supérieure de l'importante communauté des Sœurs Grises à Québec, et de la Sœur Deschamps qui devait être pendant 25 ans, Supérieure générale des Sœurs de la Charité.

Les voyageurs arrivèrent à Lachine vers midi. On devait se mettre en marche le soir; mais le vent était très fort; ils furent obligés d'attendre jusqu'au lendemain: ce fut le premier contretemps. La plupart de ceux qui les avaient accompagnés, s'en retournèrent, sans les avoir vus monter dans le canot; M. de La Broquerie fit ses adieux à son neveu; seul, Louis Taché resta et ne retourna à Montréal qu'après avoir vu son jeune frère installé dans la frêle embarcation. En effet, le lendemain, mercredi, 25 juin, le vent était tombé; le canot se mit en marche de grand matin: " les rameurs entonnèrent leurs gais refrains; la nacelle légère commençait une course qui ne devait se terminer qu'après 62 jours (1). " **Départ de Lachine.**

L'équipage se composait d'un guide iroquois, nommé Charlot, d'un Canadien-Français, marié à une sauvagesse du Sault-Saint-Louis, comme gouvernail et de quatre Canadiens-Français, comme rameurs, " tous rompus aux fatigues des voyages, doués de fort belles voix et sachant par cœur le répertoire de toutes les chansons canadiennes (2). " **L'équipage et le canot.**

---

(1) Mgr Taché, *Vingt-cinq années de Missions dans le N.-O. de l'Amérique*, p. 24.

(2) Le P. Aubert, *Voyage à la Rivière-Rouge*, dans les *Annales de la Cong. des Oblats*, t. II, p. 181.

Le canot portait donc six hommes outre les deux Oblats et les deux Sœurs, et avait un chargement de 2 mille livres, bagages et provisions, fusils et munitions pour la chasse, lignes pour la pêche, couvertures de laine, vivres, etc. Il mesurait 33 pieds de long, 5 pieds de large et 2 pieds de profondeur.

Il était fait d'écorce de bouleau. Le F. Taché décrit ainsi à sa mère le mode de construction. "On coud ensemble de grandes écorces de bouleau; au lieu de fil, on se sert de racine d'épinette appelée par les voyageurs *watap*. L'écorce est garnie à l'intérieur de très minces planches de cèdre ou de quelque autre bois léger; ce sont *les lisses*. Sur le travers des lisses, à 5 pouces à peu près de distance, sont les courbes qui tiennent tout le canot; ces courbes portent le nom de *varangues*. Leurs extrémités sont fixées dans une pièce de bois qui règne tout autour du canot et dont les bouts sont repliés pour former les pinces; cette pièce de bois prend le nom de *maître* (1)."

"Le gouvernail", c'est-à-dire celui qui tient le gouvernail, est seul debout en arrière. Le guide est seul aussi en avant. Les autres hommes appelés *milieux,* sont placés deux à deux, sur des bancs pour ramer.

Tel qu'il est construit, le canot d'écorce de bouleau joint une grande légèreté à beaucoup de solidité et de capacité; il peut porter une charge considérable, flotte sur les moindres ruisseaux, traverse les lacs les plus étendus. "Six rameurs font sans peine 20 lieues par jour", peuvent en faire jusqu'à 30, "et l'on ne s'aperçoit du mouvement qu'ils lui impriment qu'aux objets qui semblent fuir sur la rive. Puis, quand la navigation devient impossible, deux hommes chargent aisément l'esquif sur leurs épaules (2)."

Départ.

"Nous devions, sur cette fragile nacelle, écrit le P. Aubert, vivre pendant deux mois et parcourir d'immenses pays, presque partout inhabités (3)."

---

(1) Journal du F. Taché.

(2) Lettre du P. Aubert à son frère. — *Annales de la Propag. de la Foi*, t. XVIII, p. 442.

(3) *Ibid.*

Le canot commença à remonter la rivière Ottawa. Mais le vent était contraire; le canot s'arrêta, à une demi-lieue seulement de Lachine, " dans la plus grande des îles Dorval. " Nous espérions en repartir aussitôt, écrit le F. Taché; mais impossible, le vent soufflait toujours avec une grande violence; il fallut se résigner à passer la journée et même la nuit dans cet endroit, agréable d'ailleurs (1). " Le soir, " près d'un brasier ardent, poursuit le jeune missionnaire, nous fîmes tous ensemble la prière du soir. Le spectacle de tout ce que la nature a de plus attrayant, joint aux invocations vives et animées de tout un équipage en prière, fit sur mon cœur une impression qui ne s'effacera pas de sitôt. Mille pensées diverses m'agitaient en ce moment; celle surtout du choix que Dieu a fait de moi, malgré mon indignité, pour une si noble mission, m'affectait singulièrement. Puis il me semble que je priai comme il faut, la bonne Mère que j'ai au ciel de prendre soin de la bonne mère que j'ai sur la terre (2). " L'âme du jeune missionnaire se révèle bien telle qu'elle est, dans cette scène du premier campement au désert, ouverte aux émotions de la religion, sensible, aimante, portant partout les joies de l'immolation et le souvenir de sa mère. **Voyage de Montréal et Ottawa.**

Le jeudi, 26 juin, les voyageurs firent cinq lieues et campèrent à Sainte-Anne du Bout de l'Ile, à peu de distance de l'église, " près d'un vieux fort en ruine, en un endroit tout à fait pittoresque et très agréable où il fallut passer la journée et la nuit (3); " car le vent soufflait avec violence.

Le vendredi matin, 27, le P. Aubert dit la messe à l'autel de la grande patronne des Canadiens. Le vent soufflait toujours; il y avait en ce lieu un bateau à vapeur: on en profita; on chargea sur le bateau le canot, les voyageurs et les bagages et on arriva ainsi à Carillon. " De là, nous reprîmes notre canot jusqu'à Grenville. A Grenville, comme il y avait lieu de craindre encore le vent, notre sagesse décida qu'il fallait mettre le canot et ses

---

(1) Le F. Taché, *Lettre à sa mère, 29 juin 1845.*—Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 1.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

habitants sur un autre steamboat: c'était la seconde et dernière fois qu'ils étaient transportés dans " les chars flottants de la civilisation. Ils arrivèrent ainsi à Bytown ", aujourd'hui Ottawa, le samedi dans l'après-midi (1).

Les Oblats étaient établis depuis quelque temps à Bytown. Ils n'y avaient encore qu'une pauvre église en bois. Le P. Aubert et le F. Taché allèrent saluer leurs frères. " Quelques heures d'une aimable hospitalité, raconte celui-ci, rendirent plus sensible la séparation et l'isolement. A part le P. Aubert, je devais être plus de trois ans sans voir un Oblat (2). "

Voyage d'Ottawa au Sault-Ste-Marie.

Le dimanche, 29 juin, de bonne heure, les deux Pères se rendirent à Aylmer " dans une belle et grande voiture fournie gratuitement et généreusement par une dame de Bytown (3). " La pluie les retint plusieurs heures auprès du digne curé de ce lieu, M. Desautels, qui leur donna la plus cordiale hospitalité. Le F. Taché profita de ce contre-temps pour écrire une première lettre à sa mère (4). " Bonne Maman, lui dit-il, consolez-vous de mon absence, le bon Dieu vous bénira et nous bénira tous à cause de ce sacrifice mutuel. La nature vit, mais n'oublions pas qu'il faut la faire souffrir pour être heureux et surtout pour plaire à Dieu. Bonne Mère, pardonnez-moi le sacrifice que je vous fais faire et soyez persuadée qu'il vous sera utile. Puis je suis bien, notre voyage est vraiment agréable; nos Sœurs prennent de nous un bien grand soin et nous avons en abondance tout ce qui nous est nécessaire ou utile. Si on savait tout ce que notre voyage a d'agréable, tout le monde voudrait le faire (5). "

Le 30, lundi, " le temps était très favorable; " à 2 heures de l'après-midi, les voyageurs avaient fait " dix lieues et campaient au Portage-des-Chats (6). "

---

(1) Le F. Taché, *Lettre à sa mère, 29 juin 1845.*

(2) *Vingt années de Missions....*, p. 24.

(3) *Aylmer, 29 juin 1955.*

(4) Lettre citée plusieurs fois, n° 1, de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(5) *Ibid.*

(6) *Postscriptum* de la lettre précédente, écrit au crayon, " sur une valise, à la pluie."

Le lendemain, 1er juillet, le F. Taché assista et prit part pour la première fois à un grand portage; ce spectacle l'intéressa vivement.

Portage des Chats. Détails sur les grands portages et les petits portages.

Voici la description qu'il fait d'un grand portage. " Le canot est déchargé; deux hommes le transportent sur leurs épaules nues; deux autres les accompagnent pour les remplacer de temps en temps. Le reste de l'équipage suit avec une partie des effets. Viennent ensuite les missionnaires avec quelques débris de la cargaison. Les hommes ont pour ces portages des espèces de harnais nommés *colliers.* Ces colliers sont composés d'une large bande de cuir qu'ils s'appliquent sur le front; aux extrémités de cette bande en sont cousues deux autres plus étroites et beaucoup plus longues qui servent à lier les fardeaux: ce sont *les branches du collier.* Les bagages sont divisés en poids d'environ 100 livres. Chaque homme doit porter deux de ces pièces. Il se trouve des voyageurs qui peuvent en porter jusqu'à cinq; mais ce sont de bien rares exceptions et la très grande majorité en a assez de deux. Chacun lie une pièce avec les branches de son collier et se la met sur le dos avec le collier sur le front, puis il en applique une seconde sur la première, en sorte qu'elle s'appuie sur le cou. Cette seconde pièce paraît peu disposée pour la consolation du voyageur; cependant elle lui aide, en ce sens qu'elle forme un contre-poids qui empêche la première de tirer trop la tête en arrière. Malgré cette pesante précaution, il est arrivé que des voyageurs trop faibles ont été renversés et se sont brisé la tête sur les pierres. Cet accident ne peut arriver que dans les côtes escarpées.

" C'est ainsi que les hommes transportent tous les effets; ils font pour cela jusqu'à trois et quatre voyages.

Petit portage.

" Si le rapide n'est pas trop considérable, on le monte ordinairement *à la cordelle.* Les passagers vont par terre si la chose est possible. *Les bouts de canot* saisissent leurs longues perches, seules armes dont ils se servent en pareilles circonstances. On lie fortement la pince du canot avec une longue corde, à l'extrémité de laquelle vont se placer *les milieux,* dans l'eau ordi-

nairement, où ils se consument en efforts violents pour hâler le canot au signal donné par le guide.

" Je n'ai jamais vu cette opération, écrit le F. Taché à sa mère, sans un sentiment de déplaisir. Il y a dans le bruit des vagues qui se brisent sur les rochers, dans la voix émue du guide qui donne ses ordres, dans la peine et le travail de ceux qui tirent la cordelle, dans le danger que court le canot, suspendu par un fil au-dessus de l'abîme, il y a, dis-je, dans tout cela, quelque chose qui fatigue et qui ferait préférer les portages, si ce dernier mode n'était pas plus long.

" Il faudrait avoir des cœurs de bronze, ajoute le sensible missionnaire, pour n'être pas touché de la misère de ces malheureux et j'ai toujours vu avec peine la fatigue de nos hommes (1)." Aussi, " avec quelle reconnaissante sympathie et quelle admiration parlera-t-il toute sa vie de ces bons serviteurs ! On aurait dit que son cœur souffrait encore dans sa vieillesse de ce qu'il leur avait vu endurer quarante ans auparavant (2)."

Quelques détails sur le voyage.

Le guide donnait le matin de bonne heure, ainsi que nous l'avons dit, le signal du départ, toutes les fois que le temps était propice. Dès que Charlot avait crié de sa voix de Stentor : "Lève ! Lève !" il entendait que tout le monde sortît à l'instant de sa couche, comme un maître des novices l'exigerait dans le noviciat le plus fervent. Le moindre retard le mettait de mauvaise humeur, et on l'entendait aussitôt dire en mauvais français : " Va-t-on passer l'hiver icit (3) ? "

" Comme tout le monde se couche habillé, on est bientôt debout. L'équipage met le canot à l'eau, le charge immédiatement et enlève les effets du campement : tout cela dure au plus un quart d'heure. Durant ce temps, les voyageurs plient leur lit, abattent leur tente et s'embarquent, remettant à l'heure du déjeuner les soins de toilette. Le canot, mis à l'eau le matin, n'en est plus retiré que le soir, à moins qu'il ne se rencontre

(1) Journal de voyage.

(2) *Notes des Sœurs Grises.*

(3) Récits de la Sœur Cusson.

quelque portage, ou qu'il ne se déclare une voie d'eau, accident qui arrive fréquemment (1). "

Nous avons dit que tous les soirs la prière se faisait en commun avant le coucher. Tous les matins, elle se faisait aussi sur le canot, après le départ. Dans la journée on récitait le chapelet sur la barque, et un des missionnaires faisait, à haute voix, une lecture pieuse.

Chaque fois que l'on passait d'une rivière dans un lac ou d'un lac dans une rivière, le P. Aubert donnait de l'eau bénite à tout l'équipage; tous se signaient et l'on entonnait l'*Ave Maris stella* ou un cantique (2).

Toute la journée, les chants animaient la solitude. Les cantiques revenaient souvent; le reste du temps était donné aux " chansons des joyeux avirons. " " Ces chansons n'excellent pas sous le rapport de la poésie, écrit le F. Taché; leur grand mérite consiste dans la beauté des airs, dont la cadence est en parfaite harmonie avec le mouvement de l'aviron, ce qui aide beaucoup les voyageurs. En effet, aussitôt que l'on chante, il semble que la rapidité de la marche est doublée. On va beaucoup plus vite sans que les hommes s'aperçoivent de la fatigue (3). " Aussi l'on chantait autant pour aider les rameurs que pour satisfaire la piété et entretenir la joie.

Tout le monde chantait. Là, comme ailleurs, le jeune novice était le premier à donner l'entrain. Pour égayer les voyageurs, il leur chantait souvent ce refrain:

Quand trois poules s'en vont aux champs,
La première passe en avant,
La deuxième suit la première,
La troisième passe la dernière, etc. (4)

Tout n'est pas gai cependant dans ces voyages à travers les déserts. " Lorsqu'un orage vous surprend, il vous mouille jusqu'aux os. La réflexion du soleil ardent sur l'eau vous brûle les

(1) Le P. Aubert, Voyage à la Rivière-Rouge, dans les *Annales de la Congrégation des Oblats*, t. II, p. 181.

(2) *Ibid.*

(3) Journal du F. Taché.

(4) Récits de la Sœur Cusson.

mains et le visage et vous rend, en peu de jours, semblables au Peaux-Rouges. Les campements du soir, après une journée de pluie, sont peu confortables; il arrive même quelquefois que vous trouvant envahi par les eaux durant la nuit, votre lit se trouve tout à coup transformé en baignoire. Comme les chemins des portages et surtout des demi-portages ne sont pas précisément des routes royales, il faut souvent se frayer une voie à travers les broussailles, qui mettent vos habits en lambeaux. Quelquefois le sol que vous foulez est si rocailleux qu'il met vos chaussures hors de service; ce qui pourtant est moins désagréable que de traverser un bourbier, ce à quoi il faut bien encore savoir se résigner de temps à autre. Si durant la nuit, il s'élève un vent violent, la tente est bientôt jetée à bas, et vous vous trouvez alors couché à la belle étoile." Ce sont là "les petites misères." Ce qui est bien autrement redoutable, "ce sont les piqûres des maringouins et des autres insectes qui s'acharnent pour tourmenter les pauvres voyageurs: c'est là un fléau qui quelquefois n'est pas tolérable."

Le dimanche était aussi pour les voyageurs le jour du Seigneur. Ce jour-là, "une tente mieux parée que de coutume devenait, dans la solitude des forêts, l'église du Dieu vivant; on y élevait un autel sur des troncs d'arbre couchés près du rivage; des fleurs sauvages l'ornaient de leurs couleurs et répandaient tout alentour leurs parfums. Là descendait la victime qui partout s'immole pour le salut du monde (1)."

Pendant deux mois, les voyageurs n'auront sous les yeux que "des arbres, des rochers et des eaux (2)." A peine trouveront-ils çà et là des traces de l'homme, "des huttes de sauvages échelonnées à de grandes distances sur les bords des lacs et des rivières," et "quelques postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson (3)," consistant le plus souvent en une maison de bois et en quelque hangar.

---

(1) Lettre du P. Aubert à son frère. — *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XVIII, p. 444.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Les missionnaires avaient des lettres de recommandation qui enjoignaient aux chefs des postes de leur fournir les provisions nécessaires. Le F. Taché loue plusieurs fois la générosité et la courtoisie des employés de l'honorable Compagnie.

La Compagnie exigeait rigoureusement que lorsqu'un canot passait vis-à-vis d'un de ses forts, les rameurs avertissent de leur passage en entonnant une de leurs gaies chansons. Une fois, nos voyageurs, en passant près d'un fort, ne donnèrent point le signal convenu. Les employés effrayés, craignant que ce fussent des ennemis, envoyèrent en toute hâte un canot à la poursuite. Les passants comprirent; mais, cédant à un mouvement d'humeur joviale, au lieu d'entonner une chanson, ils se mirent à ramer plus fort; puis, ralentissant subitement les avirons, ils se laissèrent approcher et saluèrent gracieusement ceux qui les poursuivaient. Ceux-ci comprirent qu'ils avaient affaire non à des ennemis, mais à des plaisants, rendirent le salut et rebroussèrent chemin (1).

Les détails que nous venons de donner concernent l'ensemble du voyage. Revenons au point où nous avons laissé les missionnaires.

Le 2 juillet, fête de la Visitation, nos voyageurs vont saluer les deux missionnaires des Allumettes, tous les deux prêtres; ils les trouvent fort pauvres, possédant à peine les choses les plus nécessaires à la vie.

Le plus âge était Irlandais, le plus jeune Canadien-Français; celui-ci était un ancien condisciple du F. Taché. Ce fut une grande joie pour les deux amis de se revoir dans les déserts, au service des pauvres sauvages. Le P. Aubert, qui ne savait pas encore l'anglais, conversait en latin avec le prêtre irlandais, tandis que les deux confrères d'études parlaient avec entrain leur idiome maternel. Les missionnaires avaient auprès d'eux un bon serviteur, qui, tout étonné de rencontrer des Sœurs, leur faisait l'honneur d'une demi-génuflexion, réservant de la faire

---

(1) Récits de la Sœur Cusson.

plus profonde chaque fois qu'il passait devant le F. Taché ou le P. Aubert (1).

Le 3, ils passent au petit fort William, et entrent dans la rivière Creuse.

Le 5, ils sont au portage de la Roche-Capitaine et y voient l'endroit où un voyageur avait été tué par son canot. Ce voyageur avait une des pinces du canot sur l'épaule; il se trouvait sur le chemin, d'un côté une grosse pierre, de l'autre un arbre: en voulant éviter l'un et l'autre, il trébucha, le maître du canot lui tomba sur le cou et lui sépara la tête du tronc.

Le 6, ils étaient au fort *Mattawa.* C'était le dimanche. Durant tout le voyage, le P. Aubert célébra la sainte messe le dimanche et les fêtes de la Sainte Vierge. Il dit la messe ce jour-là, près du fort, dit le F. Taché, avec "nos valises pour autel et notre tente pour sanctuaire." "Nous nous proposons, ajoute-t-il, de chanter les vêpres après-midi dans le canot; vous pouvez croire que j'en ferai en grande partie les frais."

Le P. Aubert baptisa en ce lieu un métis qui, contre la coutume, avait pour mère une Canadienne-Française et pour père un sauvage. Le F. Taché fut parrain; une des Sœurs fut marraine. "Je vous assure, dit-il à sa mère, que mon filleul n'est pas très blanc." Il lui donna, en souvenir de sa mère, le nom d'Henri. Il profita de quelques instants de loisir pour écrire à sa mère (2): "Nous sommes à 120 lieues de vous, lui dit-il, mais mon cœur n'en est pas loin et tous les jours je prie beaucoup pour ma mère (3)."

Les voyageurs avaient jusqu'alors navigué dans l'Ottawa.

Les rives de la grande rivière étaient alors partout ombragées de magnifiques forêts. Il y avait des chantiers établis sur tout son parcours, jusqu'à Mattawa et plus haut encore pour l'exploitation du bois de haute futaie. Plus de 5.000 hommes travaillaient en 1845 à la coupe et au transport des billots.

---

(1) Récits de la Sœur Cusson.

(2) *Mattawa,* 15 *juillet* 1845. — Collection de la Broquerie-Taché, n° 2.

(3) *Ibid.*

“ Ces pauvres gens, si mal famés en Canada, sous le nom d’hommes de cage, dit le F. Taché à sa mère, ne sont pas plus méchants que les autres ; seulement, l’abandon dans lequel ils se trouvent, autorise parmi eux la licence. Il suffirait de quelques missionnaires pour en faire de très bons sujets. La foi bien vive en eux leur fait voir avec plaisir et respect les ministres de la religion. Nous eûmes l’occasion d’en voir un grand nombre qui tous se conduisirent à notre égard de manière à nous ôter la mauvaise opinion que nous avions d’eux avant de les connaître (1). ”

“ Il y a sur une élévation près du fort Mattawa un arbre bien singulier. Cet arbre a parfaitement la forme d’une croix très régulière. La nature semble s’être plu à placer là l’arbre du salut, pour que sa vue pût inspirer aux sauvages de ces endroits, la pensée de marcher à la suite de cet étendard glorieux (2). ”

Quoique le jour du Seigneur soit saintement observé partout où flotte le pavillon britannique, le canot d’écorce reprit sa course le dimanche dans l’après-midi. Il quittait l’Ottawa pour remonter son affluent, *la rivière Mattawa.*

Le voyage à travers la rivière Mattawa.

“ La rivière Mattawa, dit le F. Taché, n’a de remarquable, que la quantité de ses rapides, qui nécessitèrent neuf portages complets et autant de demi-portages. Les rives sont en général très escarpées. Dans un des rochers qui les bordent, se trouve l’ouverture d’une caverne profonde que les sauvages nomment *porte d’enfer.* Ce nom lui vient de ce que ces braves gens croient que le diable habite ce réduit. La preuve qu’ils en donnent, est que plusieurs personnes ayant tenté de s’y introduire, s’en sont senties repoussées et que les flambeaux qu’elles portaient, ont été éteints malgré toutes leurs précautions (3). ”

A travers la rivière des Vases.

De la rivière Mattawa, le canot s’engagea dans la rivière des Vases “ qui pendant près d’une lieue, n’a que la largeur du

---

(1) Journal du P. Taché.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

canot. L'exiguité de cette rivière, remarque le F. Taché, donne naissance aux trois portages des Vases (1). "

Les maringouins et la légende des voyageurs.

On était à la saison des moustiques; ils abondaient dans ces régions désertes. " Ils nous accueillirent avec tant d'empressement, écrit le jeune Oblat, que nous en eûmes le cou enflé pendant plusieurs jours (2). "

Le F. Taché distingue trois espèces de moustiques: 1° les *maringouins,* que certains voyageurs appellent cousins; 2° les *moustiques* proprement dits, " qui au moins ont assez de savoir-vivre pour se retirer au déclin du jour"; 3° les *brûleaux,* ainsi nommés parce que leur piqûre cause à peu près le même effet qu'une étincelle tombant sur la peau. Ces derniers " exercent leur talent " depuis le haut du jour jusqu'assez tard dans la nuit. Le F. Taché donne la palme aux maringouins, parce qu'ils ne laissent de trêve aux pauvres humains ni le jour ni la nuit et que leur triste bourdonnement se joint à leurs piqûres pour empêcher de dormir.

" Les voyageurs, ajoute le narrateur, expliquent ainsi l'origine de ces moucherons. Une sainte, disent-ils, vivait retirée au fond des bois; mais comme elle n'éprouvait que des consolations, elle demanda à Dieu de lui fournir les moyens de faire pénitence et par là d'acquérir des mérites. Dieu, docile à sa voix, lui envoya et les maringouins et les moustiques et les brûleaux, mais en si grande abondance qu'ils la firent mourir, avant qu'elle eût le temps d'en demander le rappel. Depuis ce temps, tous ces insectes, fidèles à leur mission, agissent comme si tous ceux qu'ils rencontrent avaient un grand attrait pour la pénitence (3). "

Traversée du lac Nipissing.

Le mardi, 8 juillet au soir, la petite troupe campait sur les bords du lac Nipissing, " grand et magnifique lac, mais fort dan-

---

(1) Lettre à sa mère, *Sault-Ste-Marie,* 16 *juillet* 1845. — N° 3 de la collection de M. de la Broquerie-Taché. — Publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface*, n° 12, septembre 1902; par erreur, la lettre a été reproduite dans les *Cloches de Saint-Boniface* sous la date du 18 juillet.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

gereux pour la navigation (1).” Le lendemain elle le traversa sans accident “ grâce à Dieu et à sa sainte Mère (2). ” “ En doublant une pointe qui est à l’extrémité de cette traverse, nos hommes, dit le F. Taché, nous racontèrent le trait suivant. Trois canots de voyageurs étaient campés tout près de cette pointe ; il faisait un vent très fort. Les guides délibérèrent si l’on pouvait avancer sans danger. L’un d’eux se décida pour l’affirmative, malgré les conseils de ses camarades qui ne voulaient pas suivre son exemple. A peine fut-il à l’endroit où nous nous trouvons, qu’il reconnut son imprudence et déclara à son équipage qu’il se trouvait dans un danger imminent. A cette nouvelle, un bourgeois qui était dans le canot, transporté d’un barbare désespoir, saisit son fusil et, s’adressant au guide : “ Malheureux, lui dit-il, puisque tu nous a mis dans le danger, il faut que tu périsses ! ” En disant ces mots, il tire le coup fatal ; la balle meurtrière perce l’infortuné guide et l’étend sans vie aux pieds de ses compagnons de voyage. Le canot, privé du seul homme qui pût le tirer du péril, ne tarda pas à être la proie des flots et quatorze hommes devinrent les victimes de l’imprudence du guide et de la barbarie du bourgeois. Un seul fut assez heureux pour gagner terre.

Les croix près du lac Nipissing et ailleurs.

“ Déjà bien des hivers, poursuit le jeune Oblat, sont venus glacer le rocher témoin de cet affreux accident et dix croix sont encore là, pour attester l’événement et avertir les voyageurs en canot que leur embarcation est très faible et qu’ils ont besoin de beaucoup de prudence. Comme nous déjeunâmes sur cette même pointe de rocher, nous allâmes visiter ces croix, en redresser quelques-unes et prier pour ces infortunés. A bien des endroits, pendant tout le voyage, nous avons vu des croix plantées sur les tombes de personnes noyées ou mortes en voyage par quelque autre accident. La religion, qui est toute de charité, ne nous permet jamais de passer près de ces croix sans prier pour ceux qu’elles couvrent et auxquels peut-être personne ne pense (3). ”

---

(1) Lettre à sa mère, *Sault-Sainte-Marie*, 16 *juillet* 1845.

(2) *Ibid.*

(1) Journal du F. Taché.

Descente de la rivière des Français.

Le mercredi soir, les voyageurs entrèrent dans la rivière des Français, " belle et large rivière, où se trouvent une multitude d'îles (1). " Le jeudi, raconte le F. Taché, " nous sautâmes des rapides toute la journée ; c'est peut-être ce qu'il y a de plus agréable dans le voyage : la force de l'eau nous entraîne avec la rapidité de la flèche. La plus âgée de nos Sœurs, poursuit-il, éprouve une frayeur incroyable lorsque l'on arrive à ces rapides ; elle saisit avec avidité tout ce qui se présente sous sa main ; mais la plus jeune a un courage vraiment héroïque, elle n'a peur de rien (2). " " Quant à nous, nous nous rassurions sur l'habileté et la force de notre guide, auquel, outre ces qualités, nous connaissions beaucoup de prudence.

" Lorsqu'il n'était pas certain d'un rapide, il se dressait sur le maître du canot, pour reconnaître son adversaire ; puis, lançant un regard de feu sur tout l'équipage, il poussait un cri perçant pour encourager son monde à ramer fortement. Nous saisissions nous-mêmes nos avirons, si nous ne les avions déjà, et nous joignions nos efforts à ceux de nos hommes ; car plus le canot va vite, plus il y a de facilité à le guider. Alors le canot passe comme un trait. Le rapide fini, on se félicite de l'heureux succès et l'on continue gaiement sa route. Il y a pourtant un véritable danger à sauter ainsi les rapides et l'on est quelquefois de cinq ou six pouces d'un rocher ou d'un *bouillon,* qui, l'un et l'autre, pourraient être cause de notre perte ; mais on se confie en la Providence et pour ma part je n'aurais voulu avoir que des rapides à sauter (3). "

Le vendredi matin, 11 juillet, la petite troupe quittait la rivière des Français, pour entrer dans le lac Huron, " une de ces mers d'eau douce sur lesquelles la vue se perd dans un lointain que l'œil ne peut plus atteindre (4). " Le grandiose de ce lac, ajoute le jeune missionnaire, est beaucoup orné par un nombre

(1) *Sault-Ste-Marie*, 16 *juillet* 1845.

(2) *Ibid.*

(3) Journal du F. Taché.

(4) Lettre à sa mère, *Sault-Ste-Marie*, 16 *juillet* 1845.

presque infini d'îles. Le secrétaire du Gouverneur vient de nous dire qu'il y en a jusqu'à 42.000 (1). " Le P. Aubert dit la messe au fort de la Cloche, sur l'île Manitouline; une vingtaine de catholiques habitant cette île assistèrent au service divin. Il y avait en ce lieu un missionnaire, M. Proulx, pour lequel le F. Taché avait des lettres; mais il n'eut pas le temps d'aller le trouver; il remit les lettres à des commissionnaires sûrs (2).

Les voyageurs mirent cinq jours et demi à traverser le lac Huron, et arrivèrent au Sault-Sainte-Marie le 16 juillet, à midi, le 22e jour après leur départ de Lachine. C'était un mercredi; il pleuvait.

Le F. Taché exprime souvent sa reconnaissance envers les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour la gracieuse hospitalité qu'ils exerçaient envers les missionnaires. Au Sault-Sainte-Marie, M. Ballender, bourgeois de l'honorable Compagnie, leur donna " une hospitalité digne d'un vrai gentilhomme anglais (3). "

Il profita de quelques instants de repos auprès de leur hôte aimable, pour écrire une troisième lettre à sa mère (4).

Traversée du lac Supérieur.

Le soir, la pluie s'arrêta; le vent soufflait toujours. Le canot fit son entrée dans le lac Supérieur. Mais, poursuit le F. Taché, " à peine étions-nous en route que la pluie vint nous assaillir et force nous fut d'aller du *côté américain*, dans une espèce de marais où il fallut faire de la terre neuve pour placer les tentes: c'est le plus chétif campement que nous ayons eu de tout le voyage et la Providence semblait ne nous avoir fait jouir de l'aimable réception de M. Ballender que pour nous faire sentir plus vivement l'inhospitalité des forêts américaines (5). "

---

(1) Lettre à sa mère, *Sault-Sainte-Marie*, 16 *juillet* 1845.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Nous l'avons déjà citée plusieurs fois, *Sault-Ste-Marie*, 16 *juillet* 1845.

(5) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 26 *août* 1845. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 41, publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface*, n° 13, 1er octobre 1902.

Le canot mit 13 jours et ½ à traverser le lac Supérieur; mais " sur ces 13 jours et ½, il y en a eu 5 de *dégras* (1). "

Les campements sur le rivage du lac Supérieur furent souvent bien peu confortables; d'ordinaire, les voyageurs ne trouvaient que de grosses pierres ou des souches d'arbres. Le soir, en mettant pied à terre, on commençait par faire du feu. " Le P. Aubert, raconte le F. Taché, aimait à préparer le bois, et moi j'étais le grand Lucifer. Nous faisions des feux à brûler la terre entière. Trois perches liées ensemble forment l'élégant trépied auquel sont suspendues des chaudières qui annoncent aux voyageurs que bientôt il leur sera donné de réparer dans un repas plus ou moins abondant, mais pris avec appétit, les forces qu'ils ont perdues par le travail. Le feu, si gai de sa nature; des tentes, asile de repos des voyageurs; un canot renversé dont on répare les brèches; un équipage et des passagers parlant ensemble de mille choses, mais surtout du pays et des amis, tout cela forme un ensemble charmant (2). "

Le 21 juillet, le P. Aubert fit 9 baptêmes à la rivière Michipicoton. Plusieurs fois, sur les rives et sur le lac lui-même, les voyageurs virent les sauvages qui habitaient en ces régions. " Ces Indiens, écrit le F. Taché à sa mère, appartiennent à diverses tribus de la nation des *Sauteux,* qui tirent leur nom du Sault-Sainte-Marie, qu'ils habitaient autrefois. Ces sauvages sont en général des hommes bien faits et ils ne diffèrent des blancs que pour la couleur. Ils laissent croître leurs cheveux d'ébène. Quelques-uns même les nattent, comme le faisaient, il y a quelques années, nos demoiselles canadiennes. Le costume de ces sauvages est très léger en été. Les hommes se contentent d'une bande de drap, d'à peu près six pouces de large et d'une brasse de long, liée aux reins par une petite corde. La plupart pourtant, dans les circonstances solennelles, joignent au brayet des mitasses, une chemise ou une couverte; quelques-uns même ont tout le costume canadien. Les femmes s'habillent d'une

---

(1) *Dégrader, regrader, reculer*, ou du moins ne plus avancer sous l'influence du vent.

(2) Journal du F. Taché.



Indiens Sauteux (Lac-des-Bois), diocèse de Saint-Boniface.

façon différente. Elles prennent une brasse de drap, dont elles cousent les extrémités; s'introduisant dans ce fourreau, elles le lient à peu près vers la taille, ayant soin de le laisser passer quelques pouces au-dessus de la ceinture... La chevelure des deux sexes est quelquefois ornée de petits boutons blancs, de morceaux de cuivre ou de grains de collier. Puis l'éclat de leur teint est de beaucoup rehaussé par une épaisse couche de vermillon, dont ils aiment beaucoup à se barbouiller... Ces sauvages sont tous très pauvres. En été, la chasse et la pêche leur fournissent une nourriture assez abondante; mais en hiver ils ne vivent que très difficilement, et ils mourraient tous s'ils n'étaient habitués dès l'enfance à des jeûnes rigoureux... Le sort des femmes est tout à fait pénible. Elles sont plutôt les esclaves que les compagnes de leurs maris. Elles sont chargées des travaux les plus durs; puis les coups de bâton et autres plus douloureux encore viennent souvent leur rappeler qu'elles ont un maître cruel à servir. Une chose qui m'a toujours étonné, c'est de rencontrer ces Indiens, sur les lacs, par de gros vents, dans des canots dont on peut à peine se figurer la légèreté et voguant avec leur femme, leurs enfants, leurs chiens et tout le ménage. Quand on passe auprès d'eux, ils s'approchent ordinairement, et si on leur fait la politesse de s'arrêter, ils nous donnent de grosses et cordiales poignées de mains, accompagnées d'un salut à la française: Bojou, Bojou, Bojou: un mot que tous savent et qu'ils ne manquent pas de répéter à l'envi. S'ils ont du poisson ou du gibier, on échange ces articles pour quelques autres et on se sépare bons amis (1). "

" A la fin du lac, il y a un passage dangereux, c'est la Baie du Tonnerre." Le canot s'y trouvait le lundi 28 juillet; mais la violence du vent le força à aborder à l'île aux Lièvres. Pendant deux jours, l'ouragan le tient cloué sur cette île déserte. Enfin, le mercredi, 30 juillet, le guide, "après avoir passé la nuit debout à attendre un moment favorable," donna le signal du départ

(1) Journal du F. Taché.

vers 5 heures du matin. Tous se hâtèrent d'embarquer. Mais ils étaient à peine à " une lieue de terre, " que le vent se leva de nouveau avec plus de fureur. " Il était impossible de retourner en arrière. Pendant quatre heures, le canot fut battu par des vagues d'une hauteur épouvantable : la mince embarcation craquait ; le guide, avec ses deux bras de fer, tenait les bords du canot ; un homme avait peine à vider l'eau qui entrait par les brèches. Le danger était imminent : quand le canot était sur le haut d'une vague, il semblait que dans sa descente, il allait s'engloutir dans l'abîme (1). " " Chaque lame, dit le F. Taché, en se brisant sur la petite embarcation, nous arrosait de la façon la plus désagréable. Un silence profond régnait parmi nous ; nos voyageurs, ordinairement si gais, étaient en ce moment tristes et mornes (2). " " Quoique habitués aux fureurs du lac Supérieur, ils paraissaient ne plus attendre que la mort (3). " " Nous n'entendions que le bruit des vagues et des avirons ; nous nous consumions en efforts presque impuissants ; nous avions encore deux lieues pour gagner terre : ce fut le moment le plus pénible de tout le voyage (4). " " Tout le monde priait. Le pieux novice oblat de Marie Immaculée, avec un élan de foi et de confiance, demanda qu'on chantât l'*Ave maris stella* (5), " " pour attirer la protection de celle que tout le monde se plaît à nommer la protectrice des affligés ; (6). " Puis chacun continua sa prière en invoquant le saint auquel il avait le plus de confiance. " Je crois, dit le F. Taché, que sainte Anne passa un mauvais moment, car c'est la sainte favorite de la sœur Withman, et la bonne sœur avait une peur telle qu'elle avait déjà fait son dernier acte de contrition (7). "

---

(1) Récits de la Sœur Cusson.

(2) Lettre du F. Taché à sa mère, *Saint-Boniface*, 26 *août* 1845.

(3) Récits de la Sœur Cusson.

(4) Lettre citée du F. Taché.

(5) Récits de la Sœur Cusson.

(6) Lettre du F. Taché.

(7) *Saint-Boniface*, 26 *août* 18 5.

Enfin, par la protection de la Vierge Immaculée et de sa miséricordieuse Mère, la petite troupe peut mettre pied à terre, " les passagers couverts d'eau, les hommes accablés de fatigue, tous brisés d'émotions (1) " et " faisant sans regret leurs adieux au lac Supérieur (2). " C'était le 36e jour du voyage.

Ce jour-là, le guide Charlot n'avait su prévoir la tempête ou n'avait pu l'éviter. Il avait cependant, comme les sauvages habitués au lac Supérieur, un merveilleux instinct pour prévoir l'orage. Citons un fait qui s'était passé quelques jours auparavant.

Le temps était calme; rien ne paraissait annoncer une tempête. Cependant on demeurait au campement; Charlot regardait de temps en temps le lac ou le ciel, semblait les interroger avec son flair d'Iroquois, et ne donnait pas le signal du départ. Le P. Aubert, mécontent de voir le temps se perdre, du moins il le croyait, se mit à témoigner de l'impatience et à montrer son désir de partir. Charlot, blessé dans son honneur de guide, cria aussitôt de sa plus forte voix: " Embarque ! " Puis, tout courroucé il se mit à grommeler entre les dents et annonça à voix basse aux hommes de l'équipage que la tempête arrivait. Les passagers périront, tant pis, c'est leur faite; nous autres habitués à nager, nous saurons bien échapper. "

Le jeune novice avait remarqué la colère du guide et compris ce qu'il avait dit aux conducteurs. Il alla faire part à son supérieur des paroles échappées à l'Iroquois et lui insinua, bien délicatement, qu'il était périlleux de vouloir conduire ces gens-là, qui, mieux que personne, connaissaient les dangers. Le P. Aubert rétracta tout aussitôt sa plainte; le guide satisfait retira son ordre. Deux heures n'étaient pas écoulées qu'éclatait la plus violente tempête. Que seraient devenus les missionnaires et les Sœurs s'ils eussent été sur le redoutable lac? Le bon supérieur

---

(1) Récits de la Sœur Cusson.

(2) Lettre du 26 août.

bénit la Providence de lui avoir donné un sauveur dans son novice (1).

A la hauteur des terres.

Après la tempête dont nous avons parlé, les voyageurs se reposèrent quelques heures " au joli fort William (2), " où ils furent reçus par M. McKenzie, facteur de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils changèrent leur canot, qui était vieux, contre un autre qui avait moins servi. Mais ils regrettèrent cet échange, car le nouveau canot faisait beaucoup d'eau, ce qui retarda la marche au lieu de l'avancer. Le P. Aubert baptisa plusieurs sauvages en ce lieu. Le chef de la tribu, quoique aveugle, vint leur rendre visite, et leur exprima sa peine pour l'absence de son fils, qui lui avait succédé au pouvoir. Les sauvages avaient construit près du fort une grande cabane qui leur servait de chapelle et où ils se réunissaient deux ou trois fois chaque dimanche pour y réciter le chapelet et les prières qu'ils connaissaient et y chanter les louanges de Dieu. Ces exercices se faisaient en commun et étaient présidés par le chef. Une jeune sauvagesse sollicita avec larmes la grâce d'être baptisée; mais comme elle était encore dans une complète ignorance des mystères chrétiens, le P. Aubert ne voulut point consentir à sa prière. " Que le sort de ces pauvres gens est triste, s'écrie le jeune Oblat, et qu'il devrait faire rougir tant de chrétiens à même de profiter de tous les secours de la religion (3). "

Le soir même du 30 juillet, les voyageurs se rembarquèrent pour remonter la rivière Kaministigoya.

Entre le bassin du lac Supérieur et du Saint-Laurent et celui de la Baie d'Hudson, " court, du nord-est à peu près au sud-ouest, " une chaîne de montagnes, " dont la pente, du côté du Canada, sans être escarpée, est cependant assez rapide. " On eut à faire un grand nombre de portages, dont le dernier qui a près d'une lieue, s'appelle le Portage des Chiens. Le 2 août, les voyageurs campaient à l'extrémité du joli lac des Chiens " en-

(1) Récits de la Sœur Cusson.

(2) *Ibid.*

(3) Journal du F. Taché.



Fort William en 1845, et bouche de la Kaministiquia (Ont.).

cadré de rochers et d'arbres agrestes et sur les bords duquel règne le silence du tombeau." Ils remontaient les derniers affluents du lac Supérieur et par conséquent du Saint-Laurent. Il y avait un dernier portage à faire pour passer dans le premier affluent du bassin opposé de la Baie d'Hudson.

Le P. Taché, avant de traverser la hauteur des terres qui allait le séparer davantage, lui semblait-il, de sa mère et des lieux de son enfance, s'assit au bord des eaux que le canot venait de remonter; il voyait en elles comme un trait d'union entre lui et sa mère; l'émotion le gagna, il se mit à pleurer.

"Nous arrivions, racontait-il plus tard dans une page où il a fait passer toute son émotion, nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent; nous allions laisser le grand fleuve, sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau pour la dernière fois; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, pour qu'il fût un bon Oblat, un saint missionnaire. Je savais que toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'au moindre murmure du nord-ouest, jusqu'au moindre bruit de la vague comme pour y découvrir l'écho de sa voix demandant une prière, promettant un souvenir (1)."

Continuation du voyage.

Les voyageurs franchirent à pied la hauteur des terres, portant le canot et les bagages. C'était un ancêtre du P. Taché, généreux et sensible comme lui, qui avait le premier, au nom de l'Eglise et de la France, découvert les territoires qui s'étendent au delà du lac Supérieur, l'illustre Varennes de la Vérandrye. Le souvenir du grand découvreur et de ses hardies expéditions, animait son courage. Il se rappelait ce P. Messager, compa-

---

(1) *Vingt années de Missions....*, pp. 24-25.

gnon de Varennes de La Vérandrye, qui offrit le premier le divin sacrifice au delà du lac Supérieur. Il se rappelait le P. Auneau, second missionnaire des Pays d'en haut, tué en 1736 avec un fils de La Vérandrye qu'il accompagnait. Il voyait dans le lointain, Mgr Provencher et ses quelques missionnaires lui tendre les bras et lui dire comme le Macédonien à saint Paul: " Venez à notre secours: *adjuva nos* (1) ! "

Le spectacle de la nature inculte et sauvage qui entourait de toutes parts le missionnaire, était à ses yeux l'image de l'infidélité et de la misère spirituelle où étaient les tribus disséminées dans ces immenses régions. Il fallait les secourir: c'était pour cela qu'il s'était mis en route: c'est à cette tâche qu'il voulait consacrer toute sa vie. Le missionnaire renouvela pour elles le sacrifice de ses affections et l'offrande de sa vie. " Je compris en ce moment, dit-il, toute la grandeur du sacrifice imposé au missionnaire; j'en calculai, ou du moins, j'en comptai toutes les conséquences. Je fis à ma patrie des adieux que je croyais devoir être éternels, et je vouai à mon pays adoptif un amour et un attachement auxquels je ne voulais et ne veux donner d'autres termes que ceux de ma vie. Dieu accepta, je l'espère, le sacrifice qu'il m'inspira, la prière que je lui adressai (2). " Oui, car il va présider pendant cinquante ans à cette œuvre d'apostolat, qui fera de la moitié occidentale du Canada une province de l'Eglise catholique et une terre sacrée, où retentira à jamais la plus belle langue de la civilisation chrétienne.

Les voyageurs descendirent les premiers affluents de la Baie d'Hudson, traversèrent le lac de la Croix, saluèrent en passant l'île où, croyaient-ils, fut massacré le P. Auneau avec le fils de La Vérandrye et ses compagnons et invoquèrent le premier martyr des Pays d'en haut (3).

Ils continuèrent leur voyage à travers la rivière la Pluie, où

---

(1) *Et visio per noctem Paulo ostensa est: Vir macedo quidam erat stans et deprecans eum, et dicens: Transiens in Macedoniam, adjuva nos.* (ACT. XVI, 9).

(2) *Vingt années de Missions*, p. 25.

(2) *Ibid.*, p. 26.

le F. Taché rapporte qu'il avait été question d'établir la colonie qui fut fondée à la Rivière-Rouge, puis à travers le lac la Pluie. Au fort de ce lac, ils trouvèrent des provisions que Mgr Provencher leur avait envoyées; c'était temps: ils allaient manquer de vivres. Ces provisions consistaient principalement en *pémikan;* le F. Taché fut le premier à en manger, et gaiement il en fit goûter aux autres passagers (1)."

Le 15 août, le canot entrait dans le lac des Bois, puis descendait "la redoutable rivière Winnipeg." Le 20, les voyageurs saluèrent en passant la mission de Wabassimong (Chien Blanc) établie par M. Belcourt, et en visitèrent la chapelle. Le 23 août, ils faisaient leur dernier adieu au 72e portage. "Nos voyageurs, dit le F. Taché, enfermèrent leurs colliers en se félicitant de n'avoir plus à s'en servir avant leur arrivée à la Rivière-Rouge (2)." Le 24, ils se trouvaient à l'embouchure de la rivière Rouge; c'était le dimanche: le P. Aubert offrit le saint sacrifice.

Il allait y avoir le lendemain 62 jours qu'ils étaient partis de Lachine. Durant tout ce temps, ils n'avaient tendu la voile que pendant 6 heures; presque continuellement, le vent leur avait été contraire, plusieurs jours, jusqu'à les empêcher d'avancer.

Quelques observations sur le voyage.

a. Contemplation.

Ce long voyage avait été pour le jeune missionnaire Oblat comme une sorte de noviciat, d'un genre à part, qui grava pour jamais dans son âme agrandie l'empreinte du désert.

---

(1) Récits de la Sœur Cusson.

"La viande de ces animaux (des bisons) a toujours fourni les provisions nécessaires pendant les voyages. Les parties les plus délicates de l'animal sont desséchées au feu ou au soleil, après avoir été réduites en tranches très minces, et portent le nom de *viande sèche,* tandis que le reste, plus fortement desséché et pulsérisé, se nomme *viande pilée;* cette viande pilée, mêlée avec le suif fondu de l'animal, dans les proportions de 2 à 4, forme une espèce de pâte dont la croûte est remplacée par la peau crue de l'animal. On roule ainsi la viande dans cette peau pour la préserver et la conserver, souvent pendant plusieurs années. On livre ainsi cette singulière nourriture au commerce ou au bon vouloir des affamés sous le nom de *pémikan,* mot sauvage qui signifie *mélange dans lequel la graisse entre pour une large part.*" — Mgr Taché, *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique,* p. 61, 2e édition.

(2) Journal du F. Taché.

Le désert en effet éveille dans l'âme baptisée, à un degré merveilleux, le sentiment religieux, surtout lorsque la nuit couvre la terre de ses ombres. " Alors les objets, vus seulement d'une manière vague, prennent de plus grandes proportions ; les forêts paraissent plus profondes ; un silence presque mystérieux règne partout ; il n'est troublé que par le bruit des flots qui se brisent contre les rochers et par ces harmonies indéfinissables que produisent les arbres lorsque le vent agite leur cîme flexible. Loin de tout lieu habité, et n'étant plus distrait par la vue des ouvrages de l'homme, le cœur sent plus vivement la présence de Dieu et est saisi plus fortement par la grandeur de ses œuvres (1). "

Presque chaque soir, on avait vu le jeune novice prolonger ses promenades solitaires, pour savourer les délices de la contemplation et de la prière. " Le plus souvent, raconte la Sœur Cusson, après que les ténèbres de la nuit avaient commencé à envelopper la terre de leur voile, pendant que ses compagnons réparaient leurs forces par un doux repos, il se promenait longtemps seul sur le bord des lacs ou des rivières, récitant son rosaire, prolongeant sa méditation jusque fort avant dans la nuit (2). "

Les Livres Saints racontent que Isaac " méditait " le soir "dans les champs" lorsque Eliézer lui amena Rébecca ; le fervent novice entend dans le silence de la nuit des voix mystérieuses qui le convoquent aux chastes embrassements de la Sagesse Eternelle.

La jeune âme du futur Evêque reçoit cette haute éducation du désert après celle du séminaire, après celle du noviciat, dans la ferveur et les lumières que le séminaire et le noviciat ont développées en elle, avec la pureté et la sensibilité que les plus héroïques renoncements lui ont communiquées. Aussi le désert s'empreint pour jamais dans son âme avec ses grandeurs et ses profondeurs, avec ses harmonies et ses magnificences, et lui

(1) Le P. Aubert. *Voyage à la Rivière-Rouge*, dans les *Annales de la Cong. des Oblats*, t. II, p. 185.

(2) Récits de la Sœur Cusson.

donne quelque chose de simple et de sublime, de recueilli et d'expansif qu'il portera partout jusqu'à la mort.

b. Charité active pour ses compagnons.

Ce goût de la contemplation ne le rend que plus gracieux et plus serviable pour ses compagnons. Chaque soir, il préparait tout pour le campement de la nuit : " C'était lui, raconte la Sœur Cusson, qui toujours montait la tente, allait chercher le foin et les herbes qu'il étendait sous ces abris de toile, prodiguant avec son dévouement, l'aimable courtoisie qu'il tenait de lignée. Dans tous les travaux que nécessitait le voyage, il en faisait toujours plus que sa part et ne dédaignait pas de se mêler aux hommes de service, se jetant à l'eau et même dans la boue, selon que les circonstances le demandaient, égayant l'équipage de ses saillies spirituelles comme il l'édifiait par sa piété (1). "

En même temps qu'il vivait uni à Dieu, et servait ses compagnons avec une active charité, il avait comme continuellement présent à son esprit et à son cœur tout ce qu'il avait aimé jusqu'alors, son foyer domestique et sa cellule de religieux, le grand fleuve auprès duquel s'étaient écoulés les beaux jours de son enfance et de sa jeunesse, tout son cher Canada, surtout sa mère. " Le désir de travailler au salut de mes semblables, écrit-il à celle-ci, a bien pu me faire faire un sacrifice immense ; mais Dieu n'exige pas que l'on foule aux pieds les sentiments de la nature. Aussi, je les nourris, je les entretiens, ces sentiments ; et tous les jours, bien des fois par jour, le souvenir de ma mère vient faire battre mon cœur d'une émotion qu'il n'éprouve qu'en pensant à elle. J'ai redit votre nom à toutes les rives, à toutes les ondes des rivières et des lacs que j'ai traversés (2). " Mais il ne sent si vivement l'amour de sa mère et de son pays que pour l'immoler à l'amour supérieur de Jésus-Christ et de son Eglise. Ce jeune apôtre voguant vers un continent dont il est devenu la gloire la plus pure, apparaît tout baigné dans ses larmes, mais resplandissant de lumière, dans un buisson ardent qui l'enveloppe de ses flammes, et les anges de Dieu qui présentent sans

(1) Récits de la Sœur Cusson.
(2) Lettre du 26 août 1846.

cesse à Dieu ses larmes et les ardeurs de sa charité, s'écrient devant lui: *Ecce quam pulcher es!* (1) O jeune homme, futur époux d'une grande Eglise, que vous êtes beau!"

Le soir du 24 août, nos voyageurs campèrent à une distance d'environ quatre milles de Saint-Boniface. "C'était notre dernier campement, dit le jeune Oblat. Cette pensée m'affecta si vivement que je pus à peine dormir de la nuit. Je me trouvais sur les bords de la Rivière-Rouge, dans les limites du pays que le ciel m'assignait pour patrie, en remplacement de celle où il m'a fait naître. Il y a bien dans cette idée de quoi affecter le cœur, et le mien n'y fut pas insensible (2)."

"Le lendemain matin, le réveil fut retardé. Chacun refit un peu sa toilette, parce qu'on devait arriver dans quelques heures (3)."

Une dernière fois, les rameurs saisirent leurs avirons. "A chaque pas que nous faisions dans cette rivière, dit le F. Taché, le cœur me battait d'une bien vive émotion. Un peu avant-midi, il nous fut donnà de voir l'église de Saint-Boniface (4)." Enfin, "vers 1 heure de l'après-midi, le canot s'arrêta au bas de la côte en face de la cathédrale (5)."

Arrivée à la R. Rouge.

Quelques habitants avaient vu passer le canot et étaient courus avertir Mgr Provencher. Celui-ci était au rivage avec M. Mayrand et les Sœurs Grises pour recevoir "les deux missionnaires que la Congrégation des Oblats avait choisis afin d'aller annoncer au pieux prélat que désormais notre chère famille dirait avec lui: "*Hæc pars hæreditatis meæ et calicis mei* (6)."

Les deux missionnaires se prosternèrent devant le vénérable évêque, qui lès bénit et les releva. Le P. Aubert, après avoir donné son nom, donna celui de son compagnon, Frère Taché, sous-diacre. "Sous-diacre!" se récria vivement Mgr Proven-

---

(1) CANT., I, 15
(2) Journal du F. Taché.
(3) Récits de la Sœur Cusson.
(4) Journal du F. Taché.
(5) Récits de la Sœur Cusson.
(6) *Vingt années de Missions......*, p. 26.

cher, se rappelant un sous-diacre qui lui avait été envoyé moins pour l'aider, que pour débarrasser ses supérieurs ecclésiastiques. " Sous-diacre ! Mais ce sont des prêtres qu'il nous faut ! " " Je le sais, Monseigneur, reprit le P. Aubert ; mais il n'avait pas l'âge canonique pour être ordonné diacre lorsqu'il est parti de Montréal ; comme le voyage a été long, il a maintenant cet âge : Votre Grandeur pourra l'ordonner diacre et prêtre quand elle le voudra." "A la bonne heure ! répondit le prélat : il nous est venu des ecclésiastiques qui n'étaient pas capables d'être prêtres, qui même ont donné du scandale ! je craignais déjà... Ici il faut du premier choix. " Un instant après, jetant un regard furtif sur le sous-diacre dont la physionomie exprimait un âge moindre encore qu'il n'était, l'évêque s'échappa à dire : " On m'envoie des enfants ! Ce sont des hommes qu'il nous faut. "

Mgr Provencher ne tardera pas à revenir de ses premières impressions. Il écrira bientôt à l'évêque de Québec : " Des Taché et des Laflèche, vous pouvez m'en envoyer sans crainte. " Bientôt même il prendra ce sous-diacre et cet enfant pour lui confier ce qui lui est plus cher que la vie, son Eglise de Saint-Boniface et la tâche de travailler à l'évangélisation de tout l'Ouest.

Les deux premiers Oblats arrivaient à la Rivière-Rouge le 25 août, fête de saint Louis, roi de France. Le saint roi souriait du haut du ciel, à ces pacifiques conquérants qui venaient continuer dans les Pays d'en haut "*les gestes de Dieu par les Francs.*"

Le Nunc dimittis du grand vieillard de la R. Rouge.

Le dimanche suivant, Mgr Provencher monta en chaire et d'un cœur débordant de reconnaissance pour Dieu, il répéta les paroles du saint vieillard Siméon : " *Nunc dimittis servum tuum, Domine,... quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum :* " je puis mourir maintenant que je vois les religieux arriver dans ce pays et apporter le salut à toutes les tribus sauvages qui y sont répandues. " A la pensée que la lumière se répandrait parmi toutes les nations de son immense vicariat, une profonde émotion s'empara du cœur de l'apôtre de la Rivière-Rouge, les sanglots étouffèrent sa voix et les larmes de tout son peuple se joignirent aux siennes (1). "

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 26.

CHAPITRE V

LE PREMIER SÉJOUR A SAINT-BONIFACE.

I. — *Ordination sacerdotale, profession religieuse, première messe.*

Jésus-Christ est "le médiateur de Dieu et des hommes (1)," présentant à Dieu "les dons et les sacrifices pour les péchés (2)," rapportant aux hommes les grâces de Dieu. Mais Jésus-Christ ne meurt pas, "toujours vivant pour interpeller en notre faveur (3)," choisissant des hommes qui le rendent visible et présent au milieu des hommes, parce que revêtus de son caractère, ils offrent son sacrifice, administrent ses sacrements, distribuent sa parole et communiquent sa grâce. **Une observation.**

Depuis l'enfance, le Frère Taché avait senti l'appel divin à cette vocation sublime. Par une secrète disposition de la Providence divine, il devait recevoir le sacrement du diaconat et celui de la prêtrise dans les pays où il allait être si longtemps médiateur entre Dieu et les hommes, et de la main du premier médiateur envoyé à ces régions lointaines et dont il devait être lui-même le glorieux successeur.

A son départ de Montréal, il n'avait pas l'âge d'être ordonné diacre; mais il l'avait en arrivant à la Rivière-Rouge.

Il fut ordonné diacre le dimanche qui suivit son arrivée, 31 août. **Ordination au diaconat et à la prêtrise.**

Mgr Provencher avait besoin de prêtres. Usant des larges pouvoirs que l'évêque missionnaire tenait du Saint-Siège, il l'ordonna prêtre le dimanche 12 octobre suivant. L'ordinand avait 22 ans, 2 mois et 19 jours. Le souvenir de sa mère l'avait accompagné dans tout son voyage, il lui revint à l'esprit dans

---

(1) *Mediator Dei et hominum homo C. J.* — I Tim., 11, 5.

(2) *Ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* — Heb., V, 1.

(3) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* — *Ibid.*, VIII, 25.

son ordination. Une ordination en effet n'est-elle pas " un beau jour pour une mère ? " Et la sienne n'était-elle pas à 700 lieues de lui " pendant ce moment fortuné ?" "Aussi, écrit-il à sa mère, lorsqu'après la cérémonie, je me trouvai seul, votre souvenir vint me presser le cœur et des larmes brûlantes coulèrent de mes yeux; je priai alors, ce me semble, avec beaucoup de ferveur, pour celle qui a fait tant de sacrifices à mon occasion (1). "

Oblation. Mais si le prêtre de la loi nouvelle connaît encore ceux qui sont dans la chair, il ne les connaît plus " selon la chair (2). " Car Jésus-Christ, nous dit saint Paul, est " sans père, sans mère, sans généalogie (3). " Il invite ceux qui veulent être ses disciples, surtout ceux qui doivent le représenter et le continuer sur la terre, à quitter leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, leurs maisons, leurs champs, et tout ce qu'ils possèdent, pour l'amour de Dieu et de l'Evangile, leur promettant le centuple en ce monde même avec des persécutions, qui sont la grâce suprême du chrétien (4). "

Le P. Taché a compris que pour être prêtre parfait, il faut être religieux, il faut s'engager " à la perfection de la charité par la perfection du sacrifice : " il s'est présenté dans cette Congrégation nouvelle qui fait de tous ses membres des *oblats* et des *hosties* du Dieu vivant. Il a commencé son noviciat un an auparavant, il l'a continué dans son canot d'écorce, " s'en allant comme un autre Abraham loin de sa terre, et de sa parenté, et de la maison de son père " pour devenir le père d'un grand peuple ; il l'a achevé sur les bords de la rivière Rouge, dans cette terre promise à sa soif du sacrifice. Il faut maintenant qu'il fasse par vœu son renoncement universel, perpétuel, absolu ; il faut qu'il le fasse avant de monter à l'autel afin " d'imiter ce qu'il va faire", (5) afin de se faire Oblat avant de présenter le

(1) *Saint-Boniface de la Rivière-Rouge*, 26 *décembre* 1845. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 5.

(2) Cor., V, 16.

(3) Héb., VII, 3.

(4) Marc, X, 39.

(5) *Imitamini quod tractatis.* — Pontif.

grand Oblat du Père, et de se sacrifier avant de sacrifier l'agneau. Le lundi 13 octobre 1845, " je fis à mon Dieu, écrit-il, le sacrifice entier de moi-même, je m'enrôlai sous la bannière de Marie, et je promis à cette tendre mère d'être son serviteur tout dévoué: j'étais Oblat (1)." Le P. Taché prononçait ses vœux entre les mains de son supérieur, le P. Aubert. Ce furent les premiers vœux de religion prononcés dans les Pays d'en haut par un Oblat ou même par un membre de l'Eglise catholique; l'Epouse Immaculée du Christ offrait à Dieu, en la personne du futur grand évêque, les prémices du sacrifice non sanglant de la vie religieuse, qui est fécond pour fonder les églises à l'égard du sacrifice sanglant des martyrs. Et, circonstance bien digne de remarque, les premiers vœux qui sanctifièrent en ce jour la Rivière-Rouge, " étaient faits par l'un des arrière-neveux de celui qui avait le premier découvert cette rivière et les pays avoisinants. Non seulement en effet une partie de la rivière Rouge, mais la plus grande partie de l'immense bassin du lac Winnipeg fut découverte par le sieur Varennes de la Vérandrye, lié par sa mère et par l'une de ses nièces à la famille de la Broquerie, ancêtres maternels du P. Taché (2)."

Le même jour, le P. Taché, aussitôt après sa propre oblation, fit pour la première fois l'oblation de la sainte Victime. La première messe est une de ces circonstances de la vie où Dieu a coutume de visiter ses serviteurs par des grâces exceptionnelles, comme il les visite au jour de la première communion, au jour du baptême, au jour de la mort; mais la parole est bien faible pour exprimer ce que l'âme ressent dans ces visites de son Dieu. Aussi le jeune missionnaire qui faisait volontiers sa pieuse mère la confidente de toutes ses joies, comme aux jours où il se jouait sur ses genoux, se contente de lui écrire: " Les sentiments éprouvés pendant ma première messe ne peuvent s'exprimer que par le silence. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je priai **Première messe.**

(1) Lettre du 26 décembre 1845.

(2) *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique.*

beaucoup pour ma mère et pour tous ceux qui me sont chers (1). ”

“ Les pieuses Sœurs Grises, ajoute le nouvel oint du Seigneur, firent tous leurs efforts pour relever l'extérieur de cette fête, et elles y réussirent parfaitement bien ; puis leur bonté ordinaire prit, ce semble, un nouveau caractère de prévenance et de délicatesse. C'était, me disaient-elles, pour me dédommager en partie de votre absence. Elles avaient raison de dire *en partie*, car il est impossible de remplacer une mère : elles firent au moins tout leur possible et je serais ingrat si je ne leur en témoignais pas ma reconnaissance (2). ”

II. — *Premier hiver passé à la Rivière-Rouge.*

La Providence retient le P. Taché à la R. R. durant l'hiver.

Mgr Provencher pensait envoyer le nouveau prêtre auprès de M. Belcourt, établi dans le pays depuis 13 ans, pour qu'il se mît aussitôt à l'étude des langues sauvages et se formât à la vie de missionnaire. Mais M. Belcourt arriva auprès de son évêque pour passer l'hiver avec lui. Par suite de cette circonstance imprévue, le P. Taché demeura, durant les mois qui suivirent son ordination sacerdotale et sa profession religieuse, à la Rivière-Rouge, dans la société intime de Mgr Provencher. La Providence ne pouvait lui ménager de meilleure place pour un noviciat de missionnaire.

Cathédrale et palais épiscopal.

La cathédrale, nous l'avons dit, était l'unique édifice en pierre qui s'élevât à l'ouest du lac Supérieur. Le palais épiscopal était en bois, suffisamment grand pour loger, non seulement tous les missionnaires de l'immense vicariat apostolique et quelques hôtes, mais encore les Sœurs Grises.

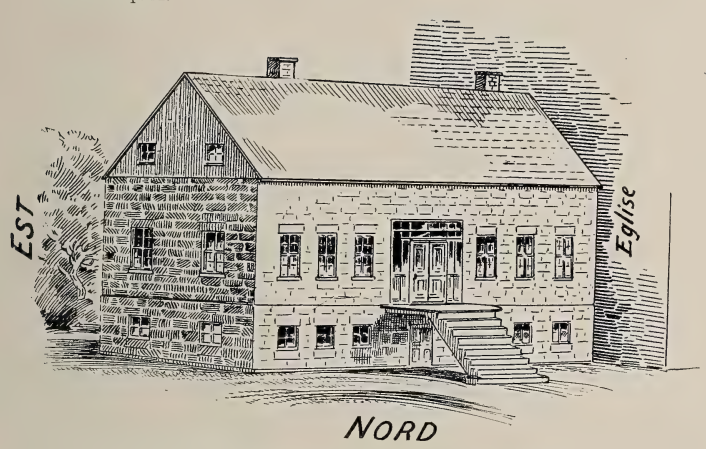
Habitants du palais épiscopal.

Jusqu'alors cet humble palais n'avait vu que des prêtres séculiers autour de l'évêque ; cette année, pour la première fois, deux religieux prenaient place auprès des missionnaires séculiers et composaient avec eux une même communauté, telle qu'elle va

(1) Lettre du 26 décembre 1845.

(2) *Ibid.*

1er Vol. — p. 92.



L évêché de Saint-Boniface en 1845. — Vue d'ensemble.

existér désormais autour de l'évêque, dont les membres n'ont pas la même règle et ne gardent pas les mêmes observances, mais sont étroitement unis par une même charité, douce et expansive, pleine d'égards et de sainte liberté.

Cette communauté comprenait, cet hiver-là, cinq personnes: Mgr Provencher, le P. Aubert et son jeune compagnon, M. Laflèche et M. Belcourt. " Monseigneur joint à une bonté particulière, écrit le P. Taché, une somme remarquable de connaissances utiles et agréables: ce qui rend sa compagnie très agréable (1). " M. Belcourt était un missionnaire d'une haute intelligence et d'une indomptable énergie, qui passa dans le Nord-Ouest avec la puissance du génie; mais, faut-il le dire? (et pourquoi ne le dirions-nous pas?) il manquait de cette soumission d'esprit et de jugement, à laquelle est attaché le succès des œuvres de Dieu: aussi toutes ses entreprises, malgré son grand talent, présentèrent tôt ou tard le spectacle de la " maison bâtie sur le sable. " Mais, durant cet hiver, le P. Taché ne vit guère que les remarquables qualités du missionnaire. " M. Laflèche est un de ces charmants caractères qui gagnent l'estime et l'affection de tous ceux qui vivent avec lui (2); " il devait être pour celui dont nous écrivons l'histoire, l'ami de cœur de toute la vie, et quoique plus âgé et plus faible de santé, il devait lui survivre et prononcer devant sa dépouille mortelle son oraison funèbre.

Le P. Taché, après avoir peint à sa mère les personnes avec lesquelles il est si heureux de passer l'hiver, ajoute plaisamment: " Joignez à tout cela le petit contingent de mes amabilités personnelles, et vous aurez une idée à peu près complète des charmes qu'offre notre société (3). "

Le P. Taché s'appliqua tout l'hiver avec ardeur à l'étude du sauteux. M. Belcourt est le professeur, dit-il; le R. P. Supérieur (le P. Aubert), M. Laflèche et moi sommes des élèves très obéissants, très appliqués (4)." " Il y a classe deux fois par Occupations.

(1) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface, 26 décembre* 1845.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

jour, écrit Mgr Provencher, et étude assidue le reste du temps. Les progrès sont rapides (1). ” Cette étude n'avait rien d'attrayant pour la nature. “ De toutes les études, écrit le P. Taché à son frère, je crois que celle des langues sauvages est la plus désagréable : il n'y a rien qui puisse y nourrir l'esprit et le cœur (2) ;” mais le missionnaire vit de sacrifices. Tout en consacrant à l'étude du sauteux la plus grande partie de son temps, le P. Taché donnait quelques moments à d'autres études, continuant de s'enrichir de cette grande variété de connaissances que tout le monde admira en lui toute sa vie. “ Monseigneur, dit-il, a une bibliothèque assez nombreuse et bien choisie. Ce digne prélat est parvenu à pourvoir la Mission de tout ce qui lui est nécessaire ; de fait, nous sommes, pour bien des choses, dans une abondance qui ferait envie à plus d'un curé canadien (3). ”

“ Les récréations sont employées à de douces et joyeuses causeries ; très souvent aussi les clarinettes et les autres instruments résonnent, car tous ces messieurs sont musiciens (4). ”

“ Plusieurs jolis chevaux sont à notre service, en sorte que nous avons la liberté de faire la promenade en carriole, quand bon nous semble. Vous voyez, conclut le jeune Père, que nous ne sommes pas à plaindre, et qu'à part la présence de la bonne maman, nous avons à peu près tout ce qu'un missionaire peut demander raisonnablement (5). ”

Le missionnaire commençait à remplir les fonctions de son ministère auprès des chrétiens établis autour de l'évêque. Le P. Taché avait peu d'aptitude pour le plain-chant ; aussi il plaisante sur ses débuts à la Rivière-Rouge : “ J'ai à vous apprendre, écrit-il à sa mère, une nouvelle aussi consolante qu'inattendue.

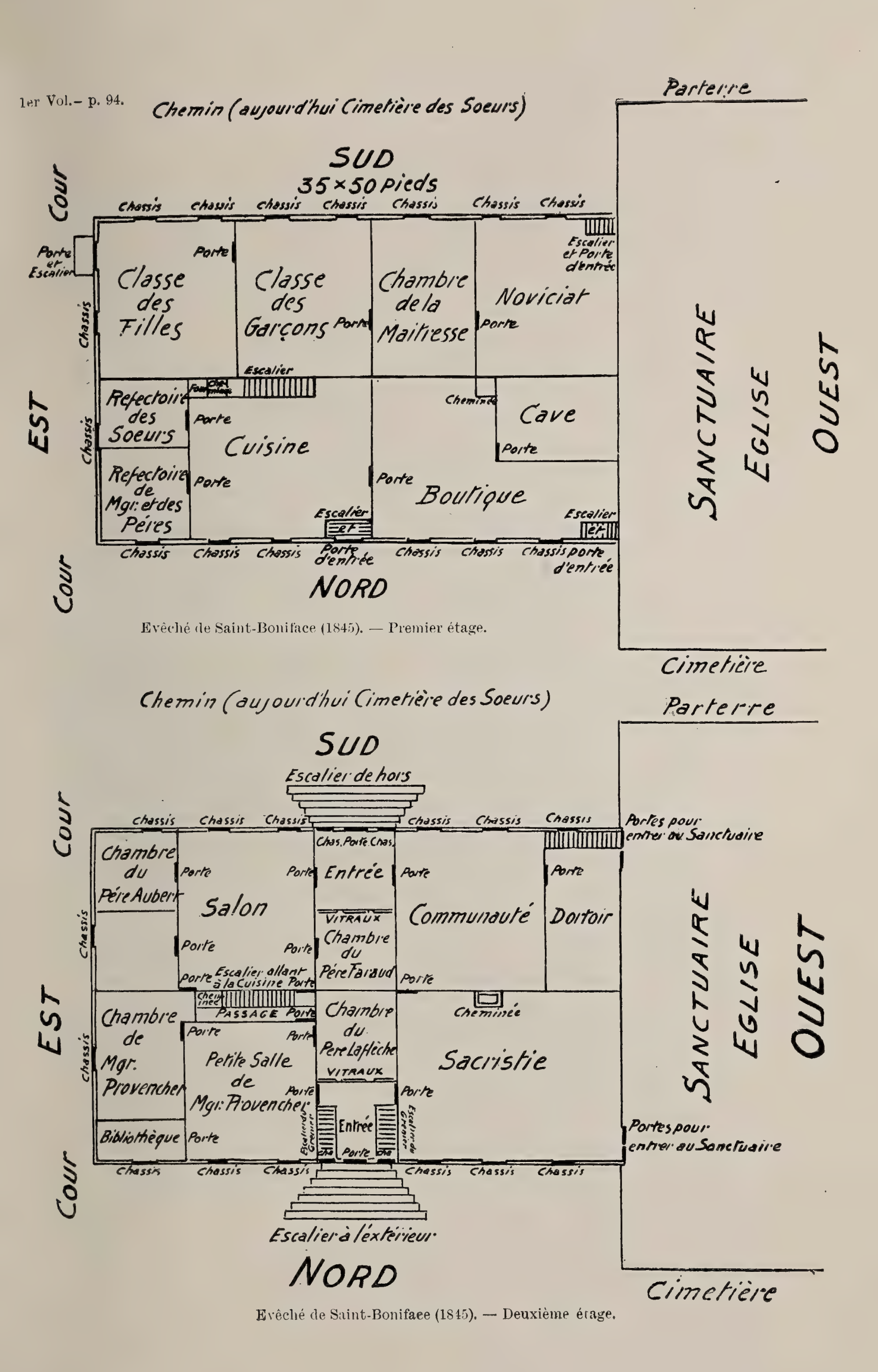
(1) Lettre à Mgr Bourget, décembre 1845.

(2) *Saint-Bonface*, 15 *juin* 1842. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 6.

(3) *Saint-Boniface*, 26 *décembre* 1845.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*



Evêché de Saint-Boniface (1845). — Premier étage.

Evêché de Saint-Boniface (1845). — Deuxième étage.

O merveille ! je n'ose le dire, j'ai *chanté,* et, ce qui est plus surprenant encore, j'ai chanté non seulement *une,* mais *plusieurs* grand'messes. C'est le 19 octobre, que pour la première fois les heureux habitants de la Rivière-Rouge purent entendre une voix presqu'exceptionnelle. A la pensée d'un pareil effort, une forte fièvre tierce s'était emparée de moi depuis le jeudi précédent; et, ce jour-là, elle était augmentée au point d'imprimer à ma voix un léger tremblement qui en relevait de beaucoup le charme et l'agrément. Si j'étais resté en Canada, je n'aurais jamais osé chanter, et voilà qu'ici tout le monde est obligé de m'entendre (1)."

Le P. Taché allait de temps en temps faire les offices à la *Prairie du Cheval-Blanc* ou *Saint-François-Xavier,* seul poste en dehors de Saint-Boniface où il y eût alors un service régulier le dimanche et les fêtes. Il y chanta et y prêcha le 27 décembre 1845 : "J'arrive du *Cheval-Blanc,* frais et dispos, écrit-il à sa mère le lendemain. J'ai chanté *une très belle messe* et fait pleuvoir sur mes auditeurs les flots de mon éloquence : c'était mon début dans la carrière oratoire ; tout le monde en a bâîllé d'une sainte admiration (2)." Le P. Taché, avec son esprit éminemment français, aime à plaisanter ; mais nous sommes persuadés qu'avec l'abondance de son esprit surnaturel, il fournit ce jour-là une nourriture spirituelle des plus substantielles à son auditoire de pauvres métis.

Auprès de la cathédrale, faisant un même corps de bâtiment **Sœurs Grises.** avec l'évêché, était le couvent des Sœurs de la Charité, arrivées au pays depuis une année. "Les Sœurs font un bien remarquable, écrit le P. Taché ; on s'aperçoit d'un changement bien grand dans la population depuis leur arrivée. Elles ont cinq postulantes : deux venues avec nous et trois natives du pays... Ces trois petites métisses sont de charmantes enfants, et la connaissance qu'elles ont des langues sauvages les mettra à même de rendre

(1) Lettre du 26 décembre 1845.

(2) *Ibid.*

de grands services par la suite... Les dignes Sœurs sont chargées ici de deux écoles, l'une de garçons et l'autre de filles; ces écoles marchent parfaitement. La sœur Lagrave... a pour partage la destruction de toutes les infirmités. Plus que tous les autres nous sentons l'avantage d'avoir des Sœurs. Elles prennent de nous un soin étonnant. Si elles apprennent que quelqu'un a le rhume, même à l'extrémité de la paroisse, il faut de suite mettre la moutarde aux pieds, prendre force bouillon à la reine (lait de poule), à tel point que les cent et quelques poules de Monseigneur ne peuvent suffire à faire les œufs employés pour ce délicieux breuvage. Le plaisir de médicamenter est tel pour ces dévouées religieuses que c'est leur procurer une vraie jouissance que de leur donner l'occasion de nous soigner. Nous sommes constamment environnés d'un triple rempart de médecines et de petits soins, en sorte qu'il est impossible à la maladie de nous atteindre. Puis ces bonnes Sœurs chantent à ravir même les oreilles les moins musicales, ce qui relève de beaucoup la pompe de nos cérémonies religieuses (1). "

Nous citons ces paroles comme un premier témoignage de la reconnaissance, de l'affection et de la vénération que le grand fondateur nourrira toute sa vie pour ces admirables épouses de Jésus-Christ.

Les Métis. Le P. Taché, dès son arrivée à la Rivière-Rouge, s'éprit aussi pour les métis d'une sympathie qui ne se démentira jamais. " Le peuple est bon, écrit-il à sa mère, très bon. Les métis ont à peu près les usages de nos vieux Canadiens. Nous sommes parfaitement en famille (2). "

Cette année-là, les métis et les autres habitants de la Rivière-Rouge eurent l'abondance. " La récolte a été bien bonne, tous les grains sont parvenus à une parfaite maturité. De plus la chasse " de la vache " (*bison* ou *buffle*) a été et est encore très abondante; ceux qui veulent s'en donner la peine vivent largement. En général ce pays offre des ressources immenses (3). "

(1) Lettre du 26 décembre 1845.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre du 26 décembre 1845.

Les Sauteux, nous l'avons dit, étaient mêlés aux métis sur les bords de la rivière Rouge. Un certain nombre d'entre eux avaient reçu l'Evangile; mais le plus grand nombre, dégradés par l'abus des liqueurs enivrantes et livrés à tous les vices, s'endurcissaient dans l'infidélité. **Les Sauteux.**

L'un d'eux se rendit coupable d'un double meurtre le dimanche même qui suivit l'arrivée des deux premiers Oblats et fut ensuite l'objet de la première exécution capitale qui ait eu lieu sur les bords de la rivière Rouge. Ces événements y causèrent autant d'émotion qu'une grande guerre dans les cités anciennes.

Reproduisons le récit du P. Taché: il nous peint naïvement les habitants de la Rivière-Rouge avec leurs mœurs d'alors.

" Il y a dans le territoire de la Rivière-Rouge, outre nos métis ou Bois-Brûlés, de nombreuses tribus sauvages connues sous le nom de Sauteux; plus loin dans les Etats-Unis sont les Sioux. Les Sauteux et les Sioux sont constamment en guerre. L'automne dernier nos métis étaient allés à la chasse de la " vache "; les Sioux leur déclarèrent la guerre et tuèrent l'un d'entre eux. Alors nos Bois-Brûlés, au lieu de faire la chasse au bison, la firent aux hommes et immolèrent huit Sioux. Cet acte de vengeance pouvait attirer d'épouvantables représailles. Cependant comme tous les sauvages redoutent beaucoup les métis, les Sioux crurent plus avantageux de chercher la paix: et dix de leur nation arrivèrent ici, le 31 août, pour conclure un traité. Comme ils étaient des personnages importants, ils voulurent aussi visiter les éminences du pays, en sorte que l'évêché fut honoré de la visite de ces dix ambassadeurs. Leurs figures étaient empreintes d'une noblesse et d'une grandeur bien marquées. Une digne et majestueuse gravité contrastait d'une manière frappante avec la jeunesse de plusieurs d'entre eux. Ils avaient l'air d'être convaincus de l'importance de leur mission; puis des carquois bien fournis, de longs arcs, et quelques fusils se trouvaient en leurs mains pour montrer que lors même qu'ils venaient demander la paix, ils ne prétendaient point être traités comme des lâches, mais bien comme de vaillants et courageux guerriers. Ce qu'ils avaient de singulier, c'est le costume. L'un d'eux avait assez de

plumes sur la tête pour en faire un bel oreiller; leurs longs cheveux, leurs vêtements, aussi variés pour la forme que pour le fond, formaient un ensemble indéfinissable. **Monseigneur Provencher** leur fit servir à manger, et c'était un spectacle assez singulier de voir des ambassadeurs mangeant assis sur le plancher, sans autres ustensiles que leurs mains. Après nous avoir laissés jouir assez longtemps du coup d'œil qu'offrait leur présence, ils se retirèrent. Vingt minutes étaient à peine écoulées que nous entendîmes un coup de fusil. Un Sauteux, héritier de la haine de ses ancêtres et désirant venger la mort de son père, venait d'immoler un Sioux. La balle meurtrière ayant traversé le corps de ce sauvage, atteignit un jeune Sauteux qu'elle perça aussi et alla retomber dans les habits d'une femme. La chose se passa en plein jour, à deux pas d'ici, au milieu d'une nombreuse assemblée.

" Le meurtrier sentant son crime et craignant d'être appréhendé, rechargea son fusil pour augmenter le nombre des victimes de sa fureur; mais un intrépide métis ne lui en laissa pas le temps et lui enleva son arme. Alors le Sauteux crut devoir s'enfuir; mais quelques Bois-Brûlés se mirent à sa poursuite et l'atteignirent; puis on le mit en prison.

" Pendant ce temps, quelques Sauteux trempèrent leurs mains dans le sang du Sioux et s'en frottèrent la poitrine; l'un d'eux alla jusqu'à lécher la trace du sang de cet infortuné.

" On fit entrer les neuf autres Sioux dans le Fort, car ils pouvaient tous devenir les victimes de l'irritation et du trouble que causa ce double meurtre.

" Les métis se comportèrent si bien dans cette circonstance qu'ils gagnèrent l'amitié des Sioux. Une paix durable fut conclue entre les uns et les autres. "

Le meurtrier fut condamné à être pendu. " La sentence de mort fut exécutée samedi dernier, c'est la première fois que la peine de mort est infligée dans ce pays. " Le coupable avait autrefois goûté les enseignements de M. Belcourt, mais à l'âge des passions il s'était adonné au vice. " Après son incarcération, il devint un tout autre homme; la peine de mort le changea com-

1er Vol. — p. 98.



Type sauteux : — Kiwish (celui qui est revenu), sauvage chrétien sauteux de la Montagne de Lime (Assa.).

plètement: il demanda M. Belcourt, fut baptisé quelques instants avant de monter sur l'échafaud" et mourut en prédestiné.

"Vous allez peut-être croire, poursuit le P. Taché, que notre vie ici est en danger; mais de grâce, bonne Mère, rassurez-vous. Les Sioux ou les Sauteux n'attaquent jamais les métis, quand ces derniers sont chez eux; ils les redoutent excessivement. Il n'y a pas de danger pour les prêtres; les chrétiens nous aiment et nous respectent beaucoup; puis les infidèles nous prennent pour des magiciens et comme ils sont excessivement superstitieux, ils se garderaient bien de nous faire la moindre des choses, dans la crainte que nous leur jetions des sorts: en sorte que nous sommes aussi en sûreté que dans quelque pays que ce soit (1).

Perpétuelles effusions de tendresse à sa mère.

Ces détails sont pris des lettres du P. Taché à sa mère. Les récits sont à chaque instant mêlés des effusions de sa tendresse filiale. "Il me semble, lui dit-il aimablement, que si j'étais petit oiseau, je partirais quelqu'un de ces jours de grand matin pour aller passer une petite soirée à Boucherville. Je vous dirais, ce me semble, mille choses que je suis obligé de vous taire parce que ma lettre s'en va bientôt pleine (2)." Il écrit encore une page, puis pensant aux larmes que sa mère répand à cause de son éloignement et par crainte des voyages que les missionnaires du Nord-Ouest sont forcés de faire dans les déserts par des températures de 30 ou 40 degrés au-dessous de zéro, il lui dit: "Ne vous affligez pas trop de notre séparation; c'est Dieu qui la veut; puis je suis content, très content de mon sort. Il y a tant de bien à faire dans ces vastes contrées. D'ailleurs, il n'y a pas de misère à avoir. On sait si bien voyager dans ces pays-ci, et on évite par ce talent tout ce qui pourrait paraître pénible à ceux qui ignorent nos ressources. Par exemple, coucher dehors en hiver paraît une chose bien pénible, et cependant rien de plus agréable: les voyageurs préfèrent les campements de l'hiver à

---

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, 10 septembre 1845.

(2) Lettre du 26 décembre 1845.

ceux de l'été. Ainsi ne vous inquiétez pas de moi, je ne suis point du tout à plaindre (1). " Il ajoute encore une page de choses et d'autres; enfin il conclut: " Adieu, bonne et tendre mère, je ferme ma lettre, j'y mets mon cœur, puissiez-vous l'y trouver et puisse cette longue épître vous dire combien je vous aime (2)! "

Que le missionnaire est grand, conservant en lui-même et immolant sans cesse à Dieu des sentiments si nobles! Quelles consolations pour la mère, parmi les sacrifices de la séparation, de se sentir tant aimée par un si grand cœur!

---

(1) Lettre du 26 décembre 1845.

(2) *Ibid.*

1er Vol. — p. 100.



Types Sauteux. — Kijikawpinès (l'oiseau du jour) et Depit (David), sauvages païens Sauteux de la Montagne de Tondre (Assa.), diocèse de Saint-Boniface.

CHAPITRE VI

VOYAGE A L'ILE-A-LA-CROSSE.

Ouverture des missions du Nord-Ouest par MM. Thibault et Bourassa.

Un des missionnaires les plus anciens de Monseigneur Provencher, le vénérable M. Thibault, écrivait au prélat : " Quand le dernier bison sera mort, ou pourra alors tenter quelque chose du côté des prairies. " C'est-à-dire, il est inutile d'essayer la conversion des Sauteux et des sauvages des prairies, tant qu'ils auront l'abondance du gibier. Le missionnaire demanda à son évêque la permission de porter ses pas vers les sauvages des bois, au nord-ouest de Saint-Boniface. Il se rendit au *Lac du Diable* et eut la consolation d'y trouver des cœurs bien mieux disposés. C'était en 1842. M. Bourassa lui fut donné pour compagnon. Les deux missionnaires établirent là une mission très florissante, à laquelle ils donnèrent le nom de Sainte-Anne, en l'honneur de la chère patronne des Canadiens.

De là les missionnaires poussaient des reconnaissances dans les régions voisines. Au printemps de 1845, M. Thibault se dirigea vers le Fort de l'Ile-à-la-Crosse, à environ 150 lieues de distance de Sainte-Anne ; il y arriva après beaucoup de fatigue n'ayant rien mangé depuis quatre jours. Mais l'accueil cordial qu'il reçut du respectable Roderick McKenzie, bourgeois (1) en charge de ce district, et d'un grand nombre de sauvages réunis au Fort, lui fit bientôt oublier ce qu'il avait souffert. M. McKenzie était protestant ; mais nous le verrons constamment témoigner aux missionnaires catholiques les plus grands égards.

" Les pauvres sauvages, tout joyeux de voir enfin un envoyé du maître de la vie, dont ils avaient entendu parler depuis si longtemps, le pressèrent de se rendre au portage la Loche. Il y alla et passa six semaines avec eux (2). " Au Fort de l'Ile-à-

---

(1) On appelle *bourgeois*, au Canada et dans le Nord-Ouest, le chef d'un poste de traite.

(2) M. Laflèche, *Etat général des Missions du diocèse de Saint-Boniface, territoire de la Rivière-Rouge.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

la-Crosse et au Portage la Loche, il baptisa un certain nombre de sauvages et reconnut qu'ils avaient tous un sincère désir de s'instruire et d'embrasser l'Evangile. "Il en écrivit en conséquence à Mgr Provencher et dès lors le bon évêque prit les mesures nécessaires pour établir au plus tôt la résidence de l'Ile-à-la-Crosse (1)."

Choix de M. Laflèche et du P. Taché pour établir la mission de l'Ile-à-la-Crosse.

"Le choix de ce poste s'indiquait tout naturellement. Il se trouvait peu éloigné du Portage la Loche où se faisait le grand rendez-vous des brigades de la rivière MacKenzie avec celles du Fort Garry. L'Ile-à-la-Crosse se trouvait donc sur la grande voie de l'Ouest et du Nord et à la porte des trois grands lacs de l'extrême nord (2)."

Mgr Provencher voulut envoyer dès l'année suivante des missionnaires à l'Ile-à-la-Crosse; il désigna pour cette lointaine mission le P. Taché et M. Laflèche.

Séparation des missionnaire avant le dégel.

Nous avons vu ces deux missionnaires passer l'hiver à Saint-Boniface, dans la société de leur évêque, avec le P. Aubert et M. Belcourt. Celui-ci partit, avant le dégel, le mercredi 18 mars, pour aller à la Baie-Saint-Paul, où il avait établi une résidence depuis plus de vingt ans. Le même jour, M. Laflèche se mit en marche pour visiter la mission de la Baie des Canards et ensuite celle du Pas.

Réception par le P. Taché des premières lettres de sa famille.

Le P. Taché devait le rejoindre trois mois après dans cette dernière mission et se rendre avec lui à l'Ile-à-la-Crosse; en attendant, il devait aller à la Baie-Saint-Paul, auprès de M. Belcourt, pour continuer l'étude du sauteux auprès de son maître de l'hiver.

Le samedi 21 mars, dans l'après-midi, il alla à la Prairie du Cheval-Blanc. Il y fit les offices le dimanche. "Déjà il était tard, raconte-t-il, l'isolement profond dans lequel je me trouvais, joint à l'attente des lettres", — car c'était l'époque de l'express, "et au souvenir du pays, tout cela me plongea dans une pénible rêverie." Sur ces entrefaites, le maître d'école de Saint-

---

(1) *Etat général......*

(2) L'hon. juge Prud'homme, *Cinq ans après*, courte notice sur Mgr Taché, p. 3.

François-Xavier vient lui apporter plusieurs lettres de sa mère si chère, de son oncle de la Broquerie, de son frère Louis. " Je les reçus d'une main tremblante. Rentré dans ma chambre, je me mis à genoux, pour remercier Dieu du bonheur qu'il m'accordait et aussi pour me préparer à tout événement, car quand on est loin, observe-t-il, on a bien des craintes. J'ouvris ensuite ces lettres et je les lus avec un sentiment de plaisir que je ne saurais t'exprimer, dit-il à son frère, mais que tu sauras bien comprendre (1)." Il y avait près de dix mois qu'il avait quitté ceux qui venaient lui faire leur première visite par lettres à Saint-François-Xavier. Les nouvelles étaient bonnes en général ; cependant, dit-il à son frère, " tu as fait brèche à mon cœur, selon ta propre expression, par la nouvelle de la mort de plusieurs personnes qui m'étaient chères " : deux vieilles tantes et un oncle.

Le lendemain, il fait la sépulture d'une vieille sauvagesse, et se met en route pour se rendre à la Baie-Saint-Paul auprès de M. Belcourt, mais quel n'est pas son étonnement de rencontrer sur son chemin M. Laflèche !

Séjour de quelques semaines à la Baie St-Paul.

Celui-ci " avait été trompé par rapport à ses chiens, " avait vu ses guides lui manquer, s'était trouvé en présence de difficultés insurmontables et avait été forcé de revenir sur ses pas. " Ce petit contre-temps nous contraria d'abord, écrit le P. Taché ; mais comme il n'était pas de notre faute, nous nous en consolâmes, dans la pensée que nous voyagerions ensemble tout l'été, car il est pénible de voyager seul (2) et M. Laflèche eût été réduit à cette pénible nécessité pendant trois mois. "

Les deux amis se rendirent ensemble à la Baie-Saint-Paul.

" Pendant notre séjour chez M. Belcourt, raconte le P. Taché, nous fûmes témoins de la crue subite des eaux de la rivière Assiniboine. Comme il avait peu neigé de tout l'hiver, la glace était

---

(1) Lettre à son frère Louis, *Saint-Boniface de la Rivière-Rouge*, 15 *juin* 1846. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 6.

(2) Lettre à son oncle, *Rivière Rouge*, 25 *juin* 1846. — Collection de M. de la Broqerie-Taché, n° 8.

très épaisse, en sorte qu'elle se forma en digue dans les sinuosités de la rivière. Cette cause, jointe à la quantité de neige, tombée dans le haut de la rivière, fit monter l'eau d'une manière considérable. En peu d'instants, toute la terre fut couverte autour de la maison; l'eau vint même toucher le plancher sans pourtant passer par dessus. La maison de M. Belcourt était hors de l'eau et formait, avec les autres, de petites îles dans ce vaste lac. Le dimanche, le perron de l'église servait de quai à ceux qui venaient à la messe en canot. Cette inondation ne fit presque point de tort, et après deux ou trois jours l'eau se retira bien honnêtement (1)."

Nous verrons, 35 ans plus tard, l'église et la paroisse de la Baie-Saint-Paul, déplacées par les inondations de l'Assiniboine, devenir l'église et la paroisse de Saint-Eustache.

Offres du Gouverneur.

Les deux jeunes missionnaires demeurèrent auprès de M. Belcourt jusqu'au milieu de mai. A cette époque, ils revinrent à Saint-Boniface faire les préparatifs du départ pour la lointaine mission que leur avait assignée Monseigneur Provencher. Ils comptaient d'abord partir en canot au commencement de juin; mais le Gouverneur offrit à l'évêque, pour les deux missionnaires, "un passage gratuit sur les barges de la compagnie." Mgr Provencher accepta avec empressement des propositions si généreuses. Le départ des missionnaires se trouva retardé d'environ un mois. "Nous partirons du Fort de Pierre, en petits bâtiments, écrit Mgr Taché le 25 juin, pour nous rendre à la Rivière aux Brochets, et là prendre les barges de l'Ile-à-la-Crosse qui devront nous conduire à ce poste pour le mois de septembre, assez tôt pour que nous puissions nous bâtir avant l'hiver, non pas un palais, mais une maison à la façon des voyageurs (2)."

Lettre à Mgr de Mazenod.

Avant de partir il écrit à ceux qui lui sont si chers et dont il va s'éloigner encore. Il écrit à son frère Louis, le 15 juin, une lettre toute pleine d'affection fraternelle autant que de joyeuses

---

(1) Lettre du P. Taché à son oncle, *Rivière-Rouge*, 2 *juin* 1846.

(2) *Ibid.*

saillies (1). Il écrit à son oncle de la Broquerie, le 25 juin, une lettre remplie de vénération, où il lui donne beaucoup de renseignements sur ses occupations pendant l'hiver et au printemps (2). Il écrit à sa mère, le 25 juin et le 7 juillet, des lettres, toutes d'abandon et de tendresse (3). " Tous les jours, dit-il à la fin de la seconde, je pense à la meilleure des mères et je m'estime heureux, d'être votre fils affectionné. " Avec la première, il lui envoie le Journal de son voyage de Boucherville à la Rivière-Rouge, qu'il qualifie de " longue et chétive production (4), " et avec la seconde une carte du pays.

Il écrit aussi sa première lettre au vénérable fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod : " Vous le savez, Monseigneur, lui dit-il, les jeunes gens aiment ardemment : les glaces de nos contrées n'affaiblissent point en moi cette douce nécessité. En dotant mon pays d'une Congrégation religieuse, vous m'avez mis à même de trouver dans son sein un bonheur et un contentement après lesquels j'avais en vain soupiré pendant longtemps. Je ne compte encore que quelques mois de profession à la suite d'un noviciat de voyageur autant que de religieux, et cependant j'ai déjà eu bien des fois occasion de remercier le bon Dieu de la consolation et de la joie que je goûte dans la famille qui a le bonheur de vous avoir pour père (5). "

Epidémies à la R. Rouge.

Pendant que les deux jeunes missionnaires faisaient leurs préparatifs pour leur lointain apostolat, trois épidémies se succédaient dans la colonie d'Assiniboïa. C'était d'abord une épidémie de grippe ; elle atteignit un grand nombre d'habitants,

---

(1) Publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface*, t. I, nos 16 et 17, 15 nov. et 1 déc. 1902.

(2) Publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface*, t. II, n° 2, 13 janv. 1903.

(3) Nos 7 et 9 de la collection de M. de la Broquerie. — Publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface*, nos 1 et 3, 6 et 20 janv. 1903.

(4) Un résumé de ce journal, avec de nombreux extraits, a été publié par l'hon. juge Prud'homme dans la *Revue Canadienne*, mars 1895, pp. 154 à 167.

(5) *Saint-Boniface de la Rivière-Rouge*, 14 *mai* 1845. — Archives de la Maison générale des Oblats.

mais presque personne ne mourut (1). Ce fut ensuite une épidémie de rougeole; tous ou presque tous en furent atteints; mais personne n'en mourut (2). Une troisième épidémie succéda à la seconde; ce fut une dyssenterie contagieuse: celle-ci fit beaucoup de victimes. " Dans l'espace d'à peu près trois semaines, 43 personnes moururent à la Prairies du Cheval-Blanc et 23 chez M. Belcourt, " à la Baie-Saint-Paul, " sans compter une vingtaine d'infidèles; " chiffre énorme " pour une population de 400 personnes (3). " La population de ces deux places étaient de 800 habitants; mais la moitié d'entre eux étaient allés " dans la prairie " à la chasse " de la vache. " " Ces infortunés sont partis, dit le P. Taché, avec le germe de la maladie, et ils n'étaient en marche que depuis deux jours, lorsque ce germe produisit son fruit pernicieux. Ils envoyèrent demander un prêtre; M. Belcourt se mit à leur poursuite (4). " Beaucoup moururent. La rougeole et la dyssenterie s'abattirent ensuite sur la population de Saint-Boniface et y firent les mêmes ravages.

Départ de M. Laflèche et du P. Taché pour l'Ile-à-la-Crosse.

" C'est le mercredi 8 juillet que M. Laflèche et le P. Taché recevaient la bénédiction du vénérable évêque de Juliopolis et la mission d'aller aussi loin que possible porter la bonne nouvelle du salut aux peuples sauvages du Nord-Ouest. Les adieux empruntèrent aux circonstances douloureuses où se trouvait la Rivière-Rouge un caractère particulier de *peine* et *d'encouragement:* de *peine,* car la colonie se trouvait en proie à une maladie épidémique, la dyssenterie, qui faisait de nombreuses victimes; et cette circonstance même était un *encouragement* aux jeunes missionnaires, puisque Mgr Provencher, vieillard infirme, consentait à demeurer seul ecclésiastique dans toute cette colonie (5), aimant mieux s'exposer aux fatigues et aux dangers

---

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, *Rivière-Rouge, 7 juillet, 10 h. p. m.,* 1846. — N° 9 de la collection de M. de la Broquerie Taché.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Le P. Aubert était parti le mardi précédent, 30 juin, pour Wabas-

et répondre seul aux exigences du ministère que de retarder la conversion des sauvages. Dans l'espace de trois semaines, l'évêque de la Rivière-Rouge demeuré seul, donna la sépulture ecclésiastique à 96 personnes (1)."

Nous avons vu les prêtres séculiers et les Pères oblats mener pendant l'hiver une même vie dans le palais de l'évêque; nous voyons ici un prêtre séculier et un prêtre oblat associés au même voyage et à la même entreprise. Il aurait peut-être été plus agréable au P. Taché d'être avec un de ses frères en religion; mais il n'avait que des joies à voyager et à travailler avec "l'excellent M. Laflèche, prêtre selon le cœur de Dieu, doué des dons les plus précieux, des qualités les plus aimables (2)."

Il y avait plus de 300 lieues entre Saint-Boniface et l'Ile-à-la-Crosse. Des cours d'eau et des lacs réunissaient, par une chaîne presque continue, le point de départ au terme. Les deux missionnaires allaient s'y rendre en barge.

Quelques détails sur le voyage: 1. De St-Boniface à Norway-House.

Nous donnerons sur le voyage quelques détails empruntés aux lettres du P. Taché. Maintenant que les lignes de chemin de fer sillonnent la partie la plus fertile du Nord-Ouest, il est bon de se rappeler tout ce qu'il a fallu d'héroïsme aux missionnaires dans ces temps-là, pour franchir de si grandes distances, et tout ce qu'il leur en faut encore dans les régions si vastes qui sont demeurées étrangères aux progrès de la civilisation.

Le P. Taché et M. Laflèche se rendirent à cheval de Saint-Boniface au Fort de Pierre.

---

simong, que M. Belcourt lui abandonna. Mais les sauvages ne voulurent pas entendre parler de religion. "Le P. Aubert vendit "les animaux qui n'étaient pas morts pendant l'hiver" et revint à Saint-Boniface. — "J'avais toujours pensé, cru et dit, ajoute Mgr Provencher, écrivant ces détails à Mgr Turgeon, évêque de Sidyme et coadjuteur de Québec, que tout l'ouvrage de M. Belcourt s'écroulerait, comme malheureusement je le vois : je suis loin de me réjouir d'avoir si bien prophétisé." (Saint-Boniface, 4 décembre 1847).

(1) Mgr Taché, *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest*, pp. 28-29.

(2) *Ibid.*, p. 28. L'historien ajoute : "Que ne m'est-il permis de dire à ce zélé missionnaire, à ce digne ami toute la reconnaissance que mon cœur lui doit ! Il est du moins permis de vous dire, à vous, mon Révérendissime Père (le Supérieur général des Oblats), et à toute la Congrégation, que ce vertueux ecclésiastique a fait un bien immense à plusieurs de vos enfants et bien mérité de toute la famille!"

Laissons la parole au P. Taché.

“ Nous y fûmes reçus par le Gouverneur, Sir George Simpson, qui nous traita avec toutes les politesses d'usage et nous remit des lettres de recommandation pour les bourgeois dont les services pourraient nous être utiles (1). ”

“ Le soir, nous montâmes à bord ” sur la rivière Rouge. Notre petite flotille se composait de deux bien petits bâtiments. Nous étions les passagers de l'un; sur l'autre se trouvaient un commis de la compagnie et un jeune Monsieur du Haut-Canada qui voyageait comme touriste dans ces contrées. ”

“ Nous ne fîmes que quitter le port pour nous aller ancrer plus bas. Comme la chaleur était excessive, nous ne crûmes pas indigne de nous, de suivre l'exemple du grand apôtre des Indes et nous couchâmes sinon sur les cordages, du moins sur les voiles de notre vaisseau. Les *maringouins,* avides de jouir des agréments de notre société, se liguèrent pour nous empêcher de nous livrer au sommeil; puis une pluie abondante qui survint tout à coup, nous força d'entrer dans notre cabane. Malheureusement nos chers *cousins* s'en étaient constitués les propriétaires; et, jaloux de leurs droits, ils n'eurent pour leurs hôtes aucun égard. Il me fut impossible de clore l'œil toute la nuit.

“ Le lendemain, 9 août, nous fîmes quelques lieues et nous nous arrêtâmes devant *Swampy,* village peuplé de sauvages Maskégons (*Maskekak,* dans les marais). Cette tribu de Sauteux porte ce nom parce que le pays qu'il habite, est très marécageux.

“ Le 10, nous allons mouiller à l'embouchure de la rivière Rouge. Le vent contraire et le calme nous retiennent quatre jours au même endroit.

Le 12 était un dimanche. Il faisait un temps magnifique.

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, intitulée: *Mon Itinéraire, Fort de l'Ile-à-la-Crosse* (*Rivière aux Anglais*), *janvier* 1847. — N° 13 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

L'original de cette lettre n'a plus que le haut et le bas des pages; le milieu a disparu. Nous avons rétabli le texte ancien sur une copie conservée à l'archevéché de Saint-Boniface.

Mon Itinéraire a été publié dans les *Cloches de Saint-Boniface,* t. II, nos 6 et 13, 10 février et 31 mars 1903.

L'éclat du soleil était affaibli par ces légers nuages qui errent souvent dans l'atmosphère pendant les chaleurs d'été, et qui répandaient une teinte de tristesse qui me plaît singulièrement. Le souvenir du Canada et de Saint-Boniface se présenta bien fortement à ma pensée, j'étais presque triste. Il est pénible de voir le jour du Seigneur et de ne pouvoir rien faire à sa gloire. Nous ne pouvions célébrer les saints mystères, et cette privation m'était sensible.

" Le 14, le vent se trouvait favorable. Je fus éveillé par le mouvement de notre équipage : les quatre hommes dont il se composait, parlaient, criaient et agissaient de leur mieux pour profiter de la brise. Un moment après, nous entrions, à pleine voile, dans le lac Winnipik. C'est l'un des grands lacs de l'Amérique ; il a 100 lieues de long et 40 dans sa plus grande largeur. Ses eaux, surtout dans la partie méridionale, sont, comme son nom l'indique, sales et peu agréables au goût : ce qui est dû aux eaux de la rivière Rouge qui lui paient un tribut digne d'elles (1). Il y a dans le lac Winnipik plusieurs îles qui m'ont paru très bien boisées.

" Nous voyageons heureusement toute la journée, toute la nuit et le lendemain jusqu'à minuit. Mais notre *amiral* appréhende de n'être pas rendu au bord du lac avant la nuit, et, ne voulant pas en effectuer la sortie pendant les ténèbres, ordonne de mouiller dans les îles Georges. Là j'éprouve ce que c'est que le ballottement d'un vaisseau en mer, il me fallut rendre mes hommages à la maladie des marins.

---

(1) " La rivière Rouge coule sur un lit d'argile qui la charge souvent au point de la rendre boueuse ; plusieurs sources saumâtres donnent à ses eaux une saveur désagréable ; leur couleur forme un contraste singulier avec le nom qu'elle porte. On dit que ce nom doit son origine à un combat sanglant que se sont livré les sauvages sur les grèves du lac Rouge ; de là le nom de ce lac qui, étant un des principaux tributaires de la rivière dont nous parlons, lui a appliqué la même appellation..... La plus grande longueur de la rivière Rouge est d'environ 400 milles par une ligne que suivrait sa direction générale ; les sinuosités de son cours lui donnent en réalité une longueur presque double de cette ligne droite. La largeur moyenne est de 150 à 200 mètres." — Mgr Taché, *Esquisse sur le NordOuest de l'Amérique*, p. 59.

“Le 18, le vent continue d’être favorable : nous reprenons notre route et franchissons les vingt lieues qui nous restaient. Dans tout cet espace, il n’y a pas d’îles et là seulement on perd totalement de vue les côtes.

“Un peu avant le coucher du soleil, nous atteignons l’extrémité du lac. Je comprends alors pourquoi nos matelots redoutaient si fort cet endroit. Le lac Winnipik se termine par une baie remplie de rochers à fleur d’eau. Il faut toutes les précautions du monde et une grande connaissance des lieux pour passer sans accident au milieu de ces mille écueils.

“C’est ce que nous faisons heureusement. Le vent soufflait à peine ; nous sommes forcés de nous arrêter par delà le détroit qui joint le lac Winnipik au petit *Play Green Lake.* Ce détroit est la seule décharge du grand lac : sa largeur, la rapidité du courant, tout annonce qu’il y passe une grande masse d’eau.

“*Play Green Lake* est tout tapissé de rochers, comme la baie par laquelle on y pénètre. Plusieurs de ces rochers ne sont recouverts que de quelques pouces d’eau, comme s’ils étaient en embuscade pour surprendre le voyageur inattentif ; les autres avec plus de franchise apparaissent hors de l’eau, et découvrent leur surface lisse, diaprée de jaune, de rouge et de blanc. Ces derniers sont la résidence du noir cormoran, de la criarde et agile mauve ; l’énorme pélican, au long bec, au vol pesant, réclame aussi l’empire de ces lieux, qui à la vérité ne semblent faits que pour eux. Tout y est en effet de la plus sèche aridité.

“A sept lieues du détroit, un peu vers l’est, se trouve la petite rivière aux Brochets. Elle coule entre des rochers arides, qui ne semblent s’être écartés les uns des autres, que pour offrir un refuge aux innombrables brochets, habitants de ces eaux.

“A sept lieues à peu près plus loin, en descendant la rivière, on aperçoit un établissement de la compagnie, *Norway House,* qui est on ne peut plus agréablement situé, sur des rochers à la vérité, mais des rochers dont l’aridité forme un charmant contraste avec les petits et verts bosquets qui les séparent ; puis, la rivière s’élargit en une charmante petite baie qui offre un asile, aussi sûr que commode, à toutes les barges des différents dis-

tricts (1). " Norway House en effet est un centre où se réunissent les voyageurs des différentes parties du Nord-Ouest. C'est un poste plein de vie; les barges arrivent ici de toutes les directions avec les pelleteries que presque tous mènent à York, où ils prennent les marchandises dont ils ont besoin pour la traite dans les différents postes. C'est ici aussi que les deux vaisseaux qui viennent de la Rivière-Rouge déposent leur cargaison, composée exclusivement de provisions; ils reçoivent en échange une partie des marchandises dont il y a besoin dans la colonie. Toutes ces allées et ces venues se font dans un ordre admirable (2). "

" Il est question d'ouvrir un canal entre la rivière aux Brochets et la Factorie d'York. Je ne crois que difficilement à un pareil projet; mais si le gouvernement l'effectuait, il rendrait un service éminent à la Rivière-Rouge. Tout ce qui s'y trouve actuellement y est rendu sur le dos des voyageurs, et l'on comprend aisément qu'un pareil mode de transport facilite peu l'importation et surtout l'exportation. "

Les missionnaires arrivent à Norway-House le samedi 10 juillet, dans l'après-midi. Ils y trouvent la brigade du lac la Pluie, comprenant " 22 hommes, presque tous catholiques (3). " Quelques-uns d'entre eux n'avaient pas vu de prêtre depuis plusieurs années. Nous leur donnons une espèce de mission (4), " ainsi qu'aux employés catholiques de Norway-House (5). " " Puisse-t-elle avoir contribué au bonheur de ces pauvres gens (6). "

2. De Norway-House à l'Ile-à-la-Crosse.

A Norway-House, M. Laflèche se trouve attaqué de la mala-

(1) *Mon Itinéraire.*

(2) Lettre du P. Taché à sa mère, *Norway House, Rivière-aux Brochets, 18 juillet* 1846. — N° 9 de la collection de M. de la Broquerie-Taché, publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface*, t. III, n° 10, 27 janvier 1903.

(3) *Ibid.*

(4) *Mon Itinéraire.*

(5) Lettre du 18 juillet 1846.

(6) *Mon Itinéraire.*

die qui cette année exerçait ses ravages à la Rivière-Rouge et dont il avait probablement pris les germes en administrant une trentaine de colons avant son départ. " Une nuit, la fièvre fut tellement intense qu'il eut le délire. Durant la maladie, le P. Taché ne quitta point son chevet ni le jour ni la nuit (1). " Il parla plusieurs fois dans la suite " des angoisses mortelles qu'il éprouva lorsqu'il vit son compagnon de voyage en danger de mort, à la pensée qu'il était jeune missionnaire, à des centaines de milles de tout confrère, envoyé pour convertir un pays immense (2). "

Mais les soins du P. Taché, " quelques remèdes heureusement apportés de Saint-Boniface, réussirent à arrêter la dyssenterie et après quatre ou cinq jours, le malade fut en état de voyager (3). "

Le P. Taché écrit à sa mère, tout en prêchant la mission et en soignant M. Laflèche. " Voilà la troisième journée, lui dit-il, que cette lettre est commencée, sans qu'il m'ait été possible de l'avancer davantage." Il ajoute en finissant: "M. Laflèche, qui écrit sur la même table que moi, me prie de vous présenter ses respects et de vous assurer en même temps qu'il aura de votre fils tout le soin possible. Ce bon Monsieur a bien raison, car il semble que sa bonté augmente en voyage et je remercie de tout mon cœur le ciel de m'avoir donné un tel compagnon (4). "

Les missionnaires partent de Norway-House le lundi 27, " dans de nouvelles embarcations. " " Ce sont, en termes du pays, des *barges,* espèce de bateau que 6 ou 7 hommes mettent en mouvement au moyen de grandes rames. Ces barges sont plus commodes que les canots; on y est plus à l'aise, et elles portent la charge de 5 ou 6 canots; seulement les portages sont longs et difficiles à exécuter avec de pareilles voitures (5). "

---

(1) Notes de l'hon. juge Prud'homme sur Mgr Taché.

(2) *Ibid.*

(3) *Mon Itinéraire.*

(4) Lettre du 18 juillet 1846.

(5) Lettre du P. Taché à sa mère, *En route,* 31 *juillet* 1846, n° 11 de la collection de M. de la Broquerie-Taché, publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface,* t. II, n° 5, 3 février 1903.

La petite flottille comprenait deux barges, " montées l'une par sept rameurs, et l'autre par six. Ces barges étaient chargées chacune d'environ 100 pièces (5 tonnes de marchandises). Cette fois encore nous étions passagers sur la même embarcation; sur l'autre se trouvait M. MacKenzie, bourgeois de l'Ile-à-la-Crosse en charge de la Rivière aux Anglais, que nous connaissions déjà, " vieillard de 72 ans marchant avec des béquilles, " puis son fils qui est à la tête de l'un des postes du même district. Ces deux messieurs parlent facilement le français. " Les égards qu'ils eurent pour nous et leur bonté nous rendirent leur compagnie pleine d'agréments (1). "

" Nos hommes, ajoute le P. Taché, tous employés de l'Ile-à-la-Crosse, sont aussi de braves gens et paraissent se réjouir de nous avoir avec eux. Il y a entre autres trois Montagnais qui se montrent très zélés pour apprendre leurs prières *en français* et qui sont nos précepteurs dans leur langue, véritable jargon qui, pour la prononciation, offre des difficultés qu'on a peine à comprendre avant d'y avoir goûté. Nous ne perdons pourtant pas courage, et avec le secours de vos prières, nous espérons en venir à bout. Seulement M. Laflèche m'exprimait ces jours derniers la crainte de se déraciner la luette, tant il faut que la pauvre langue fasse de contorsions dans la bouche. En dédommagement de ces difficultés, les Montagnais sont, comme je vous l'ai dit, de très bons sauvages, qui désirent s'instruire et qui ont une très grande facilité. Deux de ceux qui sont ici n'ont passé que huit jours avec M. Thibault l'été dernier et en ce court espace de temps, ils ont appris toutes les prières nécessaires à la récitation du chapelet, et cela *en français,* quoiqu'ils ne sachent pas cette langue (2). "

Les barges remontent la rivière aux Brochets, franchissent de nouveau *Play Green Lake,* mettent plus d'une journée à traverser le détroit. Le 30, elles entrent de nouveau dans le lac Winnipik et en longent la côté nord (3).

(1) *Mon Itinéraire.*
(2) Lettre du 31 juillet 1846.
(3) *Mon Itinéraire.*

“ Là nous voyons ce qu'on appelle les *Ecores.* Pendant plusieurs lieues, la côte est coupée verticalement et très élevée, en sorte que cet endroit devient dangereux quand on y est surpris par le vent (1). ”

Le soir, les voyageurs campent dans la petite île McIntosh. Lors des rivalités de la Compagnie du Nord-Ouest avec celle de la Baie d'Hudson, parmi les pillages et les batailles qu'elles amenèrent, un bourgeois de la première, nommé McIntosh fut fait prisonnier par les employés de la Baie d'Hudson : ceux qui l'emmenaient campèrent dans cette petite île, tout exprès pour prévenir une évasion ; mais le prisonnier réussit à s'évader. Depuis lors, l'île a pris le nom du prisonnier fugitif.

“ Le vent nous retient près de trois jours sur cette petite île. L'eau soulevée par l'impétuosité du vent nous force deux fois à planter ailleurs nos tentes, et, à la fin, nous n'avons à la surface de l'île que l'espace absolument nécessaire pour nous loger (2). ”

Les missionnaires emploient ces trois jours “ à catéchiser les Montagnais, à leur apprendre les prières et à étudier un peu leur *ratapias.* ” Le P. Taché écrit une nouvelle lettre à sa mère (3). “ La troisième journée était un dimanche, nous avons tout le loisir possible de faire l'office divin ; notre basilique retentit de nos chants d'allégresse et des instructions que nous donnons à notre petit peuple (4).

“ Sur le soir, le vent s'étant un peu calmé, nous quittons sans regret l'île McIntosh. Pour réparer le temps perdu, nos hommes rament toute la nuit et le lendemain à midi nous arrivons au Grand Rapide formé par la rivière Siskatchiwan, à l'endroit où elle se décharge dans le lac Winnipik (5).

“ Cette rivière est un des grands cours d'eau de notre Amérique. La masse d'eau qui passe au Grand Rapide est énorme ;

(1) *Mon Itinéraire.*
(2) *Ibid.*
(3) *En route*, 31 *juillet* 1846.
(4) *Mon Itinéraire.*
(5) *Ibid.*

de là beaucoup de difficulté d'avancer, pour les petites embarcations. Les trois quarts à peu près de ce rapide se montent au câble par demi-charge. Celui qui tient le gouvernail demeure à son poste; celui qui est à l'avant de la barge, s'arme de sa longue perche; les autres hommes, avec leurs colliers vont s'atteler sur le câble, où ils halent de toutes leurs forces. Il est pénible de voir des hommes condamnés à un travail qui bien certainement n'est fait que pour de robustes bêtes de somme.

" Nos pauvres hommes ne laissèrent le collier que sur les 8 heures: ce qui leur faisait 27 heures du travail le plus pénible, sans une seule minute de sommeil et avec un seul repas pris bien à la hâte.

" Le lendemain, il s'agissait de faire portage pour passer le reste du rapide. Comme l'eau était très forte, il fallait traîner les barges par terre, ce n'était pas bagatelle. Heureusement qu'il se trouvait là quelques sauvages qui prêtèrent main-forte à notre équipage. Une vingtaine d'hommes attelés encore sur un câble suffirent à peine à cette manœuvre (1).

" Vint ensuite le port des pièces, ce qui se faisait comme dans les voyages en canot. Je ne prétends pas donner des avis; mais il me semble, dans mon opinion, que quelques chevaux ou bœufs, placés en cet endroit pour l'été, épargneraient à l'espèce humaine une misère qu'elle n'a pas besoin d'ajouter à tant d'autres qui sont son apanage (2).

" Il faut plus de deux jours pour passer ce rapide, qui n'a certainement pas deux lieues (3).

Quand le portage fut terminé, " les bouts des barges " réparèrent les embarcations, avant de continuer le voyage. Pendant ce temps, écrit le P. Taché à sa mère, " je suis assis sur le bord d'une grande côte, je vous écris sur mes genoux, exposé à un gros vent dont j'ai besoin pour tempérer la chaleur. Ma position n'est pas très favorable, et elle contribue peut-être un peu

(1) *Mon Itinéraire.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

à la création des sublimes idées dont cette lettre va se trouver enrichie. Quoi qu'il en soit, poursuit-il, j'ai le plaisir de communiquer avec la plus tendre mère, et cela seul suffit pour me dédommager d'une position bien plus pénible encore. Pauvre maman, je n'aimerais pas à vous voir faire les portages ; mais je serais bien aise de vous y rencontrer ; il me semble qu'alors je ne les trouverais pas longs et que je jouirais bien autant que nos hommes fatiguent ; mais le bon Dieu ne le veut pas, il aime mieux mettre toutes ces jouissances à intérêt, afin de nous les rendre plus sensibles ensuite, quand il lui plaira de nous réunir (1). "

Les voyageurs se rembarquent et commencent à remonter la rivière, qui pendant plusieurs lieues n'est qu'une suite de rapides, dont l'un nécessite un petit portage (2).

" Après quelques lieues, nous arrivons à un lac dont les bords agréables semblent inviter les hommes à le tirer de l'abandon dans lequel il est laissé. Ce lac peut avoir une douzaine de lieues sur deux ou trois de largeur ; l'eau en est très limpide : sa profondeur commune est de douze brasses. " Il fut découvert par la Vérandrye en 1734. " Nos pères lui donnèrent le nom de lac *Bourbon ;* mais les Anglais ont changé ce nom en celui de *Cedar Lake.* Nos voyageurs canadiens, toujours amis des rois de France, lui conservent son ancien nom. C'est avec le lac *Dauphin* les seuls vestiges de la puissance française en ces contrées (3).

" Le 10 août, lundi, nous passons au *Pas.* C'est une des missions catholiques. M. Darveau s'y rendait quand il perdit la vie ; l'été dernier, M. Laflèche y séjourna six semaines ; mais le peu d'empressement des sauvages et l'extrême rareté des missionnaires forcèrent Monseigneur de renoncer à ce poste, du moins pour un temps. C'est une triste nécessité, dont l'hérésie saura profiter. Nous y vîmes quelques personnes : elles nous mon-

(1) *En route,* 31 *juillet* 1846.

(2) *Mon Itinéraire.*

(3) *Ibid.*

trèrent combien elles sont peu dignes du bienfait qui leur a été offert pendant plusieurs années. D'autres au contraire témoignèrent à M. Laflèche, les larmes aux yeux, combien il leur était pénible d'être privées de leur missionnaire. Ce spectacle était bien fait pour émouvoir; mon zélé confrère n'y fut pas insensible. Il leur promit que Sa Grandeur penserait à eux, qu'ils ne seraient pas longtemps sans secours; mais que pour lui son devoir l'obligeait à aller ailleurs porter la bonne nouvelle. Il y a au *Pas* un ministre anglican; il n'a pas, je crois, beaucoup d'ouailles; mais comme il a plus d'argent que nous, il réussit à en gagner quelques-unes. Le zèle des associés de la Propagation de la Foi est admirable; mais il est pénible de le voir souvent au-dessous de celui de nos frères séparés (1). "

Les voyageurs remontent ensuite la rivière Siskatchiwan jusqu'à 70 ou 80 lieues du Grand Rapide. Puis ils la laissent et s'engagent dans le chenal des Anglais. " Les lacs et les bouts de rivières qui le composent ont des noms particuliers; mais le tout n'en a point; je l'ai pourtant entendu nommer la Petite Rivière aux Anglais. "

Le 13 août, ils arrivent au lac Cumberland. Une des barges se rend au fort pour y prendre les provisions nécessaires au reste du voyage. M. Laflèche y va ensuite pour administrer un malade et baptiser quelques enfants.

Le lendemain, poussés par un très bon vent, ils franchissent rapidement le lac Cumberland, puis celui des Anglais, qui n'en est séparé que par un très petit détroit. Dans l'après-midi, ils atteignent l'entrée de la rivière *Maligne.* Ils mettent 3 jours à remonter cette rivière, que l'on descend en une demi-journée. " Il n'y a cependant que 5 petits portages; mais dans tous, il faut aller au câble ou à la traîne, le tout avec beaucoup de fatigue pour les hommes. C'est cette difficulté qui lui a fait donner son nom qu'elle mérite véritablement. " Quelques membres de l'équipage se trouvaient malades en sorte que les autres suffisaient à peine pour cette besogne. " Plus d'une fois même leurs efforts furent vaincus par la violence du courant . "

(1) *Mon Itinéraire.*

Le mardi 18, les missionnaires passent le petit lac Castor. Le Portage de la *Pente,* à l'extrémité de ce lac, devient le théâtre d'un événement qui touche vivement le P. Taché et tous ses compagnons, la mort d'un des hommes de la petite troupe. " Le 14 au soir, dit-il, il faisait froid; le vent était glaçant; nos hommes firent un portage difficile qui dut les échauffer beaucoup. Le lendemain, un jeune sauvage montagnais se trouvait indisposé; nous ne fîmes que peu de cas de cette maladie. Le 18 au matin, il souffrait beaucoup; dans l'après-midi, il entreprit de passer le portage; je lui donnai le bras et il y réussit. A l'extrémité du lac, il demanda son " ballotin, " se revêtit en neuf des pieds à la tête et parut alors un peu mieux. Son pouls était très agité, et quoiqu'il fût inondé de sueur, il avait néanmoins les mains très froides. Cependant notre peu de connaissance en médecine nous faisait croire qu'il n'était pas en danger. Il s'éloigna ensuite et alla s'asseoir dans le portage. Je le vis et je lui demandai ce qu'il y faisait. Il me répondit qu'il était occupé à faire du feu. Je crus que mon interprète comprenait mal, et je ne pris pas garde à cette singulière réponse. Pendant ce temps, les hommes étaient occupés à monter les barges et nous les examinions vaincre vigoureusement les difficultés qu'offre ce rapide. Le premier qui mit pied à terre s'écria: " Le Montagnais est mort! " Nous courûmes à lui, il était sans connaissance; néanmoins nous crûmes sentir quelques palpitations de son cœur: M. Laflèche lui donna le baptême sous condition et, un instant après, il ne donnait pas le moindre signe de vie. Ainsi, en moins de 4 jours de maladie, un jeune homme d'une vingtaine d'années, plein de force et de vigueur, ne laissa entre nos mains qu'un cadavre inanimé... Nos voyageurs furent d'autant plus affectés que plusieurs d'entre eux étaient atteints de la même maladie et avaient lieu d'appréhender le même sort. Ce jeune Montagnais, en nous voyant pour la première fois, avait dit: " Je suis content de voir des prêtres " et de voyager avec eux; j'ai été bien malade à York; ce que " je redoutais le plus, c'était de mourir sans baptême; si je re- " tombe malade je ne serai point privé de ce bonheur. " Le bon

jeune homme retomba malade et mourut au milieu de nous. Son désir ardent aura attiré sur lui, je l'espère, la miséricorde du Dieu de bonté. Nous fîmes le lendemain la cérémonie de la sépulture. Pauvre jeune homme! Il est mort subitement, loin des siens, en voyage! Je compris alors combien il est vrai de dire que nous sommes tous voyageurs sur la terre. Peu de morts, conclut le narrateur, ont fait sur moi une aussi vive impression (1)."

Les barges remontent ensuite quelques rapides et passent plusieurs lacs "qui n'ont rien de remarquable." Le dimanche 23, elles arrivent au Portage du Fort de Traite. Ce portage est à la hauteur des terres qui séparent la Grande Rivière aux Anglais de la Petite. Il y a au milieu du portage un petit lac "qui est la source de cette dernière et qui lui-même, du moins je le crois, est alimenté souterrainement par la première." Le portage a 360 verges de longueur.

Le premier blanc qui passa l'hiver au Fort de Traite se nommait Frobischer, l'un des premiers et des plus entreprenants commis de la Compagnie du Nord-Ouest. C'était en 1776. "Il faillit y périr de faim et de misère et ne dut son salut qu'à l'industrieuse activité de l'un de ses hommes nommé Fagnaud." Ce portage a reçu le nom qu'il porte, parce que "pendant plusieurs années il a été l'endroit le plus reculé où se faisait la traite des pelleteries. Il n'y a plus maintenant de fort, mais seulement une bien petite habitation, où le commis du lac Caribou se tient pendant l'été, ainsi que les femmes de ce dernier poste. L'excessive rareté des vivres, même du poisson, leur rappelle souvent les aventures de Frobischer (2)."

"Les équipements du lac Caribou se trouvaient dans nos barges. Beaucoup de sauvages de ce lac étaient venus pour recevoir divers objets contre les pelleteries qu'ils avaient apportées;" plusieurs étaient malades de la rougeole. Pendant que

(1) *Mon Itinéraire.*

(2) *Ibid.*

“ le respectable bourgeois ” livrait ces effets et réglait les affaires de ce poste, les missionnaires se mettaient en relation avec ces sauvages, en trouvaient plusieurs suffisamment instruits ; ils administrèrent le sacrement de baptême à 8 d'entre eux et bénirent 1 mariage. Les sauvages prièrent les missionnaires de ne point les négliger. M. MacKenzie engagea vivement le commis du lac Caribou, métis anglais, nommé Charles Thomas, à répondre aux bonnes dispositions des sauvages et à seconder le ministère des missionnaires. Nous verrons l'année prochaine le P. Taché porter l'Evangile au lac Caribou même.

Les missionnaires reprennent leur marche après un jour d'arrêt, le mardi 25 août. “ C'était, remarque le P. Taché à sa mère, l'anniversaire de mon arrivée à la Rivière-Rouge et la fête d'un de vos patrons. Cette circonstance ne m'a pas échappé et quoique votre souvenir me suive partout dans mes voyages, veuillez bien croire, ma bonne Mère, qu'il se présenta à moi d'une manière encore bien plus vive. Le soir en mesurant le Grand Rapide du Fort de Traite, je redis votre nom à chacune des 600 verges que nous y trouvâmes (1). ”

Le lendemain les barges arrivent à la rivière Rapide. Cette rivière prend sa source dans le lac La Ronge et se jette dans la rivière aux Anglais ; elle forme la plus jolie cascade que nous ayons vue dans notre voyage ”, d'environ 30 pieds.

Au lac La Ronge, au point où la rivière en sort, il y a un établissement de la Compagnie. Les barges se déchargent d'une partie de leur cargaison “ dans le hangar qui sert de dépôt à ce poste, ” et continuent leur marche.

Toute la Grande Rivière aux Anglais ainsi que la Petite, n'est qu'une suite de lacs plus ou moins grands, réunis les uns aux autres par des rapides et des chutes dont les plus curieuses sont fort peu remarquables. Ces lacs, jusqu'à deux jours de marche de l'Ile-à-la-Crosse, sont bordés de rochers dont l'aridité naturelle est encore augmentée par la destruction presque complète des forêts qui les ont autrefois ombragés. Le feu allumé par

(1) *Mon Itinéraire.*

les sauvages a détruit tout le bois de ce vaste pays. Partout l'on voit des débris dont quelques-uns attestent une richesse qu'on ne soupçonnerait pas, à voir la désolation qui l'a remplacée."

Les missionnaires touchaient au terme de leur voyage. Le P. Taché résume ses impressions dans quelques propositions dont nous détacherons celles-ci: "La nature sauvage offre sans doute des beautés auxquelles je ne suis pas indifférent; mais quand on voyage des mois entiers sans rencontrer de traces d'habitations, ni même de civilisation, le modeste clocher d'un village réjouirait peut-être plus que les sublimes horreurs de la nature dans son état primitif. Ne pensez pas cependant que le voyage m'a été pénible; je ne voyageais pas comme amateur et je ne souffrais pas de l'absence de ce que je ne cherchais point. Au contraire, pendant tout ce voyage, j'ai été content et satisfait de ma position. Plusieurs choses qui me répugnaient la première fois, m'étaient devenues indifférentes ou même agréables. Par exemple la tente que je n'aimais pas en arrivant à la Rivière-Rouge, se trouvait maintenant pleine de charmes, et tous les soirs en y entrant, j'éprouvais une jouissance que ne goûtent certainement pas les monarques à la vue de leurs lambris dorés. On s'habitue facilement aux petites misères du voyage; puis quand on voyage sur des eaux qui ne doivent pas passer sur la rive qu'habite sa mère, il semble que le cœur d'un fils est moins sensible à ce qui n'est pas de son goût. D'ailleurs la vue d'un vieillard de 72 ans, armé de deux béquilles et se résignant à toutes les fatigues d'un aussi long voyage, et cela pour l'amour de quelques centaines de louis tout au plus, cette vue est plus que suffisante pour encourager un jeune missionnaire à surmonter volontiers les difficultés de la noble carrière dans laquelle il est entré (1)."

3. Arrivée à l'Ile à la Crosse.

Le mercredi, 9 septembre, après plusieurs jours d'un vent froid, de pluie, de neige, les barges entrèrent dans le lac de l'Ile-à-la-Crosse. Ce lac peut avoir douze lieues de long. A la faveur d'un gros vent du Nord, elles franchirent rapidement la moitié

(1) *Mon Itinéraire.*

du lac. " Mais le vent augmenta à tel point qu'il y avait lieu d'apprehender quelque accident. Les ténèbres augmentaient encore l'embarras de notre position. Nous pûmes néanmoins gagner terre; nous avions, sans nous en apercevoir, passé l'endroit où étaient campés nos compagnons: pour la première fois nous nous trouvâmes éloignés d'eux. Le lendemain le vent continua de souffler violemment et de nous contrarier; mais enfin, dans l'après-midi nous arrivons au port (1)." Les missionnaires avaient mis 2 mois et 2 jours pour se rendre de Saint-Boniface à l'Ile-à-la-Crosse.

" Encore cette année, bonne mère, écrit le P. Taché à celle dont le souvenir le suit partout, j'ai ajouté à la distance qui nous sépare: heureusement que la terre est ronde et j'ai l'espérance d'en faire le tour, et après quelques années comme celles-ci, de revenir à l'endroit d'où je suis parti (2)."

Qu'ils sont beaux les pieds de ces missionnaires qui viennent de franchir plus de 300 lieues pour annoncer l'Evangile à de pauvres peuplades! *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*

---

(1) *Itinéraire.*

(2) *Fort de l'Ile-à-la-Crosse*, 6 *janvier* 1847. Cette lettre accompagnait l'envoi de *Mon Itinéraire.* — N° 12 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE ANNÉE PASSÉE A L'ILE-A-LA-CROSSE, OU FONDATION DES MISSIONS DE SAINT-JEAN-BAPTISTE, DE SAINT-PIERRE ET DE LA NATIVITÉ.

1847.

Historique du fort de l'Ile-à-la-Crosse.

" *L'Ile-à-la-Crosse* est une butte de sable, d'environ une lieue de circuit, située dans un élargissement de la rivière aux Anglais vers le 55°25 de latitude septentrionale et le 108° de longitude occidentale (méridien de Greenwich). Elle n'a jamais été peuplée et n'est pas susceptible de l'être; seulement, la tradition porte que les Cris, campés dans le voisinage, s'y réunissaient autrefois pour *jouer à la crosse;* d'où lui vient son nom (1)."

La compagnie du Nord-Ouest y établit un poste de bonne heure, dans l'endroit même où nous allons voir les missionnaires bâtir leur église et leur résidence. Plus tard, la compagnie de la Baie d'Hudson voulut avoir sa part dans " les dépouilles de la gent bestiale." Là, comme ailleurs, la rivalité donna lieu à des excès déplorables jusqu'à la fusion des deux grandes compagnies en une seule.

Le fort que trouvèrent les missionnaires, était bâti à l'extrémité méridionale de l'Ile. C'était un fort principal, comprenant plusieurs maisons, des hangars entourés d'une palissade. Il est le centre d'un " vaste district du même nom qui embrasse une superficie presque égale à celle de la France entière," où errent des sauvages montagnais et cris, dont le nombre " ne s'élève certainement pas à deux mille âmes:" " c'est bien là cette brebis égarée qu'il faut chercher à travers de vastes solitudes (2)." Trois autres forts moins importants sont établis

---

(1) Lettre du P. Taché à Mgr de Mazenod, *Lac Caribou*, 4 *avril* 1848. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Ibid.*

dans le district, au lac Vert, au lac La Ronge et au lac Caribou (1).

Nature du sol. Produits.

“ Les environs de l’Ile-à-la-Crosse présentent, de distance en distance, des buttes de sable ; entre ces buttes et derrière elles, sont des marais sans nombre ; quelques-uns, plus profonds que les autres, portent le nom de lacs. La nature, dans ce coin du monde, semble n’avoir pas terminé son œuvre ; l’ordre donné au troisième jour de la création, n’a pas encore trouvé ici son parfait accomplissement ; l’eau n’est pas encore séparée d’avec la terre. Aux bords des grands lacs, il y a une lisière de terre cultivable par endroits. Le fond de cette terre est de sable et de cailloux, mélange peu fertile de sa nature ; cependant l’eau qui, je crois, ne s’est retirée que depuis quelques années, a déposé certaines substances, qui produisent beaucoup plus qu’il n’est permis de le soupçonner par la nature du sol. Le blé, l’orge, les patates y viennent très bien (2). ” “ Nos forêts sont très pauvres. Le pin, ce roi des forêts, ne secoue point ici son épaisse chevelure. Le chêne, cet autre géant de la forêt, méprise une terre que dédaigne son glorieux rival. L’érable, le bon érable, n’offre pas à nos sauvages une douceur qui leur serait si agréable. L’épinette blanche est assez commune ; surprise de se trouver au premier rang, elle croît ici plus gracieuse et plus élancée qu’ailleurs. C’est le seul bois de construction que nous ayons. Les seules autres espèces sont : l’épinette rouge, le sapin, le cyprès, le peuplier, le tremble et le bouleau. La Providence a placé ce dernier partout où il y a des sauvages ; son écorce leur est nécessaire pour la construction de leurs légères embarcations (3). ”

Nous donnons ces détails, parce que, dans ces contrées du nord placées si loin des pays civilisés, les missionnaires construisent eux-mêmes souvent leur habitation et demandent à la terre, par

---

(1) Lettre du P. Taché à Mgr de Mazenod, *Lac Caribou, 4 avril* 1848.... Archives de la maison générale.

(2) *Mon Itinéraire.*

(3) *Ibid.*

leur propre travail, une partie souvent considérable de leur subsistance.

M. Laflèche et le P. Taché, nous l'avons dit, arrivèrent au fort de l'Ile-à-la-Crosse le 10 septembre; c'était un jeudi. La saison était trop avancée pour que les missionnaires pussent se bâtir une demeure. Ils logèrent donc au fort; le Gouverneur M. Simpson, avait donné des ordres à cet effet. M. MacKenzie, qui leur avait témoigné les plus grands égards durant le voyage, ne cessa de combler ses hôtes de prévenances pendant tout l'hiver. **Les missionnaires logent au fort.**

Les sauvages du Nord-Ouest ont la coutume de se réunir autour des forts au mois de septembre, avant de partir pour les grandes chasses de l'hiver, afin de se procurer les objets divers dont ils auront besoin dans la nouvelle saison. **Premières relations avec les sauvages.**

Aussi les deux missionnaires trouvèrent dès leur arrivée, un grand nombre de sauvages réunis. Ils se mirent aussitôt en rapport avec eux.

“Nous les trouvâmes aussi bien disposés qu'il était possible, écrit M. Laflèche, et passablement instruits déjà par M. Thibault (1).” “Comment redire ce qui se passa dans l'âme des missionnaires, dit de son côté le P. Taché, en touchant la main à des centaines de pauvres sauvages avides d'entendre parler de Dieu et remerciant à grands cris ceux qui venaient continuer l'œuvre commencée par M. Thibault (2).” “Malheureusement, nous n'avions point d'interprète et toutes nos instructions se bornaient à apprendre les prières en français (3).”

Le concours des sauvages dura un mois (4). Les missionnaires ne savaient pas la langue des sauvages, ni les sauvages celle des missionnaires; mais les missionnaires gagnèrent le cœur des sauvages par leur charité et les sauvages celui des missionnaires par leur confiance.

---

(1) *Etat des Missions du Diocèse de Saint-Boniface, territoire de la R. R., avril* 1855.

(2) *Vingt années de Missions*....., 2e édition, p. 29.

(3) Lettre du P. Taché à sa mère, *Fort de l'Ile-à-la-Crosse*, 6 *janvier* 1847.

(4) *Ibid.*

Petit voyage à la recherche d'un meilleur emplacement.

Le P. Taché fit ensuite un petit voyage, dans le but de trouver un emplacement plus favorable pour l'établissement de la mission. Nous avons vu que le lac était tout entouré de buttes de sable. On dit aux missionnaires " qu'à une journée de marche," il y avait des terres plus fertiles. Le P. Taché s'y rendit en explorateur. " Comme ce n'était qu'un très petit voyage, dit-il, je ne voulus point m'embarrasser d'un gros bagage, je ne pris que mon couteau de poche. Je fus reçu par une espèce de chef. Les sauvages, informés que je devais me rendre là, se réunissent pour me voir et faire baptiser quelques enfants. Mon hôte avait fait chasse, quelques jours auparavant, et m'avait réservé les trois parties les meilleures d'un orignal. Je fis festin dans sa loge; mais je me trouvai embarrassé de n'avoir point de fourchette; je voulus y suppléer par un bois pointu; la femme de mon hôte crut alors devoir m'offrir une alène; je l'acceptai et pendant que je m'en servais, il me vint cette pensée: Si maman me voyait! Je fus sur le point de m'éclater de rire et j'eus toutes les peines du monde à garder un sérieux conforme à la gravité du personnage qui m'était assigné. Je passai là une journée, je fis quelques baptêmes, donnai une petite instruction à mes sauvages et, après avoir reçu force remerciements, je me remis en route. Cette place offre sans doute des avantages, continue le narrateur, mais comme elle n'est pas commodément située pour les sauvages, nous préférons nous fixer auprès du fort (1). "

Etude des langues sauvages.

La principale occupation des missionnaires durant tout l'hiver, fut l'étude des deux langues sauvages parlées dans ces régions, le montagnais et le cris. Ils avaient pour professeur " un aveugle ", métis cris, qui possédait très bien la langue montagnaise, fait rare parmi les cris, mais qui ne savait pas " un mot de français (2) ", ce qui rendait bien pénible l'étude de deux langues inconnues. " Jamais si pauvre professeur n'eut des élèves mieux doués (3). " " Le cris n'est pas une langue

---

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, *Fort de l'Ile-à-la-Crosse*, 6 *janv.* 1847.

(2) *Ibid.*

(3) L'hon. juge Prud'homme, *Cinq ans après*, p. 4.

très difficile, observait le P. Taché; mais le montagnais, quant à la prononciation, surpasse tout ce que j'avais imaginé de difficultés en ce genre (1). " " Néanmoins, ajoute-t-il, nous ne nous décourageons pas; avec le temps et la persévérance, nous réussirons, je l'espère (2). "

Le jour de l'an à l'Ile-à-la-Crosse.

A l'Ile-à-la-Crosse, comme dans les pays civilisés, " le jour de l'an " fut l'occasion de cérémonies et de réjouissances. En ce jour, écrit le jeune Oblat à sa mère, les employés du fort viennent tous, en grande cérémonie, donner une poignée de main au bourgeois, prendre un *coup* et même trois, recevoir un bout de tabac, puis ils se retirent à la complète satisfaction des deux parties. Cette année, au lieu d'une poignée de mains, ils en avaient trois à donner, deux en notre faveur. Belle, je vous assure, fut la fête. Quelques sauvages, réunis au fort pour la circonstance, viennent prendre leurs ébats à la suite des gens du fort. Si vos élégants, conclut-il, ont épuisé toutes les modes de faire des visites, ils n'ont qu'à venir ici prendre une leçon et à coup sûr je leur promets du nouveau (3). "

L'express d'hiver.

L'Ile-à-la-Crosse recevait et envoyait ses correspondances deux fois par année, par l'express d'hiver et par l'express d'été. L'express d'hiver arrivait ordinairement en février; mais cette année-là, par suite d'une occasion extraordinaire, les lettres du Canada arrivèrent aux missionnaires dès le mois de novembre (4). Le 6 janvier 1847, le P. Taché répond à sa mère. Il lui adresse le récit de son voyage de Saint-Boniface à l'Ile-à-la-Crosse; nous l'avons cité et résumé plus haut.

" Hier au soir, écrit-il dans une longue lettre dont il accompagne cet envoi, j'ai terminé une sublime pièce de poésie, que j'ai intitulée *Mon Itinéraire.* Ce soir, je vais quitter les hauteurs du Parnasse, que j'habite depuis plusieurs jours, et m'asseoir simplement au coin du feu, pour tirer avec vous le fameux

---

(1) L'hon. juge Prud'homme, *Cinq ans après*, p. 4.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

gâteau royal. La cérémonie est déjà faite! et à ma grande surprise je suis roi. Mon sceptre est ma plume, et mes prérogatives, le plaisir si doux de m'entretenir avec la plus tendre et la meilleure des mères, et j'avoue que plus d'un roi du jour ne verra pas, sous son règne, un aussi joyeux événement. Veuillez bien le croire, vous écrire est pour moi un plaisir d'autant plus doux qu'il est plus rare, et c'est avec une bien vive satisfaction que je vois arriver un de ces moments fortunés où il m'est donné de franchir l'espace qui nous sépare et de vous dire l'attachement que vous porte votre fils (1). " Il commence alors avec sa mère une longue et aimable causerie, toute pleine de tendresse naturelle, de piété surnaturelle, enrichie de récits, de traits d'esprit, de commissions diverses. " J'ai reçu de ma mère, lui dit-il aimablement, une trop forte portion de sensibilité, pour ne point regretter la présence de celle que je dois chérir à tant de titres; mais comme nous nous le sommes dit bien des fois, c'est là l'œuvre de Dieu, et nous n'avons qu'à bénir ses volontés adorables (2). " Et plus loin: " Oh! oui, ma Mère, consolez-vous de l'absence de votre fils. Dieu vous récompensera de ce sacrifice et l'en récompense lui-même. Je jouis d'un bonheur et d'une tranquillité que je n'ai jamais connus. Les missions offrent des consolations que l'on peut difficilement apprécier. Seulement, je regrette de n'être pas plus fidèle aux grâces de Dieu. Demandez-lui donc instamment qu'il me donne le zèle et les vertus qui font les vrais missionnaires (3). "

Il remercie avec effusion son frère Louis de ses lettres si affectueuses. Quant à son frère Charles, ajoute-t-il, " je n'ai pas encore reçu un seul mot de sa main: je sais pourtant qu'il m'aime, mais j'aimerais bien à le lui entendre dire (4). " Puis, quand il a rempli quatre grandes pages de son écriture fine et serrée, il termine par ces mots qui sont la couclusion de son

---

(1) L'hon. juge Prud'homme, *Cinq ans après*, p. 4.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

Itinéraire et de la lettre qui l'accompagne : " C'est avec regret que je me vois forcé de finir cette lettre : les douze pages qu'elle contient ne vous disent rien, ce me semble, des sentiments que je nourris pour vous, et, en finissant, je suis tenté de croire que je n'ai pas encore commencé (1). " Car, c'est la vérité, son cœur filial est un abîme que rien au monde ne saurait épuiser.

Nous avons dit que les missionnaires passèrent l'hiver au fort. M. MacKenzie paraissait éprouver une véritable jouissance à la conversation et au commerce d'hommes si distingués. Il aimait à les retenir longtemps après les repas ; le P. Taché et M. Laflèche, en hôtes reconnaissants, se prêtaient volontiers à ses désirs. Mais le bourgeois ne se contentait pas de ces entretiens du midi et du soir. Il montait souvent dans leurs chambres, pour occuper auprès d'eux ses loisirs ; les deux missionnaires ne refusaient pas ordinairement de payer la courtoisie de leur hôte par leur propre courtoisie. Quelquefois cependant les visites se multipliaient au point de prendre aux prêtres un temps précieux. Les missionnaires recouraient alors à une industrie fort innocente pour le congédier sans lui imposer la peine d'un refus. Quand le bruit des béquilles leur annonçait l'ascension du bon vieillard, les deux amis se mettaient à genoux. Le visiteur arrivait à la porte demeurée ouverte, les voyait en prière : quoiqu'il ne priât pas beaucoup, il avait le plus grand respect pour cet acte de religion : il rebroussait chemin en assourdissant sa marche le plus possible et ne manquait pas de dire au premier qu'il rencontrait : " Ces prêtres sont toujours à prier ; les sauvages ont bien raison de les nommer les hommes de la prière. "

M. MacKenzie n'était pas très instruit ; il avait cependant assez d'intelligence pour apprécier les connaissances variées de ses deux hôtes. Il les questionnait sur beaucoup de choses, était surpris et reconnaissant des réponses.

Un jour M. Laflèche se servit d'un graphomètre qu'il avait apporté ou construit pour mesurer la hauteur d'un arbre. Le

(1) L'hon. M. Prud'homme, *Cinq ans après*, p. 4.

bourgeois ne put comprendre qu'on mesurât un objet sans s'en approcher. Quand les deux missionnaires se furent retirés, il appela un de ses commis, lui donna une corde et le faisant monter au-dessus de l'arbre, en mesura avec lui par ce moyen la hauteur: la mesure se rencontra avec celle de M. Laflèche, à un pouce près. " Ces prêtres catholiques savent tout, " dit-il tranquillement.

Visite du P. Taché au Lac Caribou.

Au printemps, les missionnaires décidèrent que l'un d'eux demeurerait à l'Ile-à-la-Crosse et que l'autre irait faire des courses évangéliques auprès des sauvages des régions voisines, pour étendre les progrès de l'Evangile.

a. Achat d'une traîne à chiens.

M. Laflèche, dont le corps était plus délicat, demeura à l'Ile-à-la-Crosse. Le P. Taché eut le partage des courses apostoliques.

Il commença par acheter des chiens. " Les chiens sont en effet les bêtes de somme du pays, du moins dans les voyages de long cours. Il y a bien des bœufs et des chevaux pour travailler auprès des forts; mais comme il n'y a point de routes tracées pour aller au loin, il devient nécessaire de recourir à l'emploi des chiens. Ces derniers marchent facilement dans les pistes des raquettes; ils sont recommandables d'ailleurs par la vigueur avec laquelle ils résistent à un travail qui n'a pas l'air proportionné à leurs forces. Un autre avantage, c'est qu'il suffit de les soigner une fois par jour. Des chiens peuvent même marcher pendant deux ou trois jours sans prendre la moindre nourriture et sans en paraître sensiblement incommodés (1).

" Les chiens s'attellent à la suite les uns des autres, toujours dans le même ordre suivant la manière dont on les a dressés, car un chien peut être excellent devant et ne valoir rien au milieu ou derrière. Les harnais sont des traits de cuir. On ne les guide point au moyen de rênes comme les chevaux, mais pour cet objet on emprunte très modestement le vocabulaire de messieurs les charretiers, *U, Djià,* etc. Certains de ces chiens sont si

---

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, *Ile-à-la-Crosse,* 23 *juillet* 1847, n° 14 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché. — Publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface,* n°s 17 et 19, 28 avril, et 12 mai 1903.



Le P. Taché en traîne à chiens.

bien dressés qu'au moyen de ces trois ou quatre mots on les conduit où l'on veut avec la plus grande facilité (1).

"Le nombre des chiens placés sur une traîne varie suivant la volonté d'un chacun." L'usage à l'Ile-à-la-Crosse était d'en atteler quatre. Le P. Taché acheta donc quatre chiens pour sa traîne. Mais "pour suivre les enseignements de la sainte pauvreté, qu'il avait vouée, il choisit les moins chers, c'est-à-dire les moins bons. Sur les quatre, deux étaient tellement fatigués, même avant de partir, qu'ils ne furent que très peu utiles (2)" et qu'il en résulta, comme nous le dirons, de grandes fatigues pour le missionnaire.

Bonnes dispositions des sauvages.

Les raquettes aux pieds, escorté de sa pauvre traîne, le jeune Oblat "alla d'abord au lac Vert, à 30 lieues environ de l'Ile-à-la-Crosse, baptiser un vieux chef Cris malade, qui, à l'arrivée du missionnaire, avait protesté qu'il ne se ferait jamais chrétien, mais que la grâce avait gagné (3)."

Quatre jours après être revenu du lac Vert, il se mettait en route pour le lac Caribou, situé au nord-est de l'Ile-à-la-Crosse, à 100 lieues environ par le chemin d'hiver, à 160 au moins par le chemin d'été. Le lac Caribou n'avait jamais été visité par les envoyés de l'Evangile. Nous avons vu les sauvages inviter les missionnaires l'année précédente. Ils réitérèrent au cours de l'hiver le désir de voir les hommes de la prière. M. MacKenzie montra beaucoup d'empressement pour favoriser le voyage. Il écrivit à son fils, Samuel MacKenzie, chef du poste La Ronge, de ne pas manquer de faire sa visite annuelle à l'Ile-à-la-Crosse pour emmener lui-même le prêtre; il écrivit à M. Thomas de se rendre au lac La Ronge ou d'envoyer un homme de confiance pour y prendre le missionnaire et le conduire du lac La Ronge au lac Caribou. Il aimait en effet et admirait le P. Taché et M. Laflèche et cherchait à les obliger par tous les moyens possibles. "Toutefois, ajoutait plus tard le P. Taché, il faut faire

---

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, *Ile-à-la-Crosse*, 23 *juillet* 1847.

(2) Mgr Taché, *Notice sur la Mission du lac Caribou.*

(3) *Vingt années de Missions*, p. 29.

une petite part au motif d'intérêt. Il croyait, et avec raison, qu'une mission au lac Caribou y attirerait les sauvages et *leurs pelleteries* (1). "

Le P. Taché partit de l'Ile-à-la-Crosse le mardi, 9 mars, en compagnie de Samuel MacKenzie. Celui-ci avait 3 hommes à son service; la mission était trop pauvre pour fournir un domestique au missionnaire: il en résulta que " le P. Taché eut l'honneur d'être servi par un prêtre (2). "

Ordre de la marche.

" Notre petite caravane, écrit-il à sa mère, se composait comme suit: 5 hommes et 4 traînes. L'ordre de la marche est celui-ci: l'un des hommes prend le devant, c'est ordinairement le guide. Quand la neige est une peu haute, c'est une position très fatigante; il faut tracer le chemin, ce qui s'appelle *lever la neige,* et l'on comprend facilement que, quoique pourvu de raquettes, celui qui marche en tête trouve cette besogne difficile et surtout pénible. Il n'y a que bien peu d'hommes qui puissent ainsi lever la neige un jour entier; quand il y a plusieurs hommes, ils se succèdent les uns aux autres. A la suite du guide, viennent les traînes, suivies chacune de son maître respectif. Dans le bois ou lorsque les chemins sont mauvais, il faut toujours être auprès de sa voiture pour la décrocher quand elle s'embarrasse dans les branches, ou la relever quand elle perd l'équilibre. On marche ainsi du matin au soir, tantôt sur les raquettes, tantôt sur les pieds, selon que la nature des chemins l'exige. Quand la charge n'est pas trop considérable, on monte de temps en temps sur la traîne, et j'avoue que c'est là le plus beau moment de la journée (3). " Malheureusement, le P. Taché ne put pas s'accorder souvent cette douceur: à cause de la faiblesse de ses chiens, il fut forcé de marcher presque continuellement pendant tout le voyage.

Le campement.

" Un peu avant la nuit, poursuit-il, on songe à établir son

---

(1) Mgr Taché, *Notice sur la Mission du lac Caribou.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ile-à-la-Crosse*, 23 *juillet* 1847.

campement. Tous les endroits ne sont pas également avantageux; il y a deux choses à considérer, s'il y a du bois sec et du sapin, puis si on est un peu abrité contre le vent. Quand le guide a déterminé un endroit convenable, on fait halte, chacun dételle ses chiens et l'on procède à l'établissement du foyer. Pendant que les uns coupent le bois, les autres préparent ce qu'on appelle proprement le campement. Une raquette sert de pelle, on enlève la neige de façon à laisser la terre à peu près à nu. Cette partie est couverte d'une épaisse couche de branches de sapin et environnée d'une petite enceinte de même nature. Cette dernière sert à protéger contre le vent; la couche de branches est une précaution essentielle pour défendre du froid. Le campement fini, on allume un grand feu; on fait dégeler le poisson que l'on donne ensuite aux chiens, 5 ou 6 livres à chacun; il y a des contrées où les chiens sont nourris à la viande. Un copieux souper est ensuite le partage des voyageurs. Puis, après avoir parlé un peu de temps, des chemins, de la route qu'il reste à parcourir, etc., chacun se dispose au sommeil dont il a besoin pour réparer ses forces. Pour dormir ainsi, en plein air par les froids les plus rigoureux, il semble qu'on n'aurait pas trop de toutes les fourrures du nord, et cependant tous nos voyageurs n'ont jamais qu'une seule couverte et pas toujours une bien bonne. Je ne comprends pas comment ils s'arrangent, car je souffris du froid malgré deux couvertes et une robe de bœuf (1)."

C'est le premier grand voyage que le P. Taché faisait l'hiver, dans les frimats et les neiges du Nord, marchant tout le jour, campant à la belle étoile.

Il passa par le lac La Ronge, où il s'arrêta quelques jours. Malheureusement, un maître d'école protestant était déjà rendu, et les sauvages, prêchés surtout par le commis du Fort, se croyaient dans l'impossibilité d'écouter le prêtre catholique, auquel ils témoignaient beaucoup de respect et même du regret

(1) *Ile-à-la-Crosse*, 23 *juillet* 1847.

du sort qui leur était échu en partage (1). " Il continua sa route avec deux hommes envoyés exprès par M. Thomas.

Enfin, " le 25 mars, jour de l'Annonciation " après une marche pénible de 11 jours, " arrivait au lac Caribou celui qui le premier venait y annoncer la bonne nouvelle du salut (2). "

" En ce jour, un messager céleste annonçait à la plus pure des Vierges qu'elle allait être la mère du Sauveur des hommes ; le missionnaire se rappelait que lui aussi était porteur de l'heureuse nouvelle, puisqu'il venait l'annoncer à des peuples qui l'avaient ignorée jusqu'alors. Il trouva dans cette pensée des consolations qui le dédommagèrent amplement de toutes les fatigues de la route (3). "

Arrivée.

" Une salve de *Merci, Merci,* répétée par deux ou trois femmes montagnaises, qui se trouvaient au fort et une cordiale poignée de mains échangée avec le commis, fut tout le cérémonial de la réception. Le personnel du fort se composait du commis et de sa famille, protestants ; d'un homme engagé, aussi protestant ; d'un autre engagé et de sa famille, les seuls catholiques de la région ; d'un sauvage et de sa famille, infidèles. M. Thomas ne négligea rien de ce qui était en son pouvoir pour recevoir convenablement son hôte : il mit à sa disposition le meilleur de ses deux appartements ; il avait fait faire tout exprès une table et une chaise. Cette dernière était la seule qu'il y eût dans le fort, en sorte qu'on pourra aisément se figurer quelle en était la richesse et le luxe. Pendant tout son séjour, le P. Taché n'eut qu'à se féliciter de la manière dont il fut traité. Il eut même lieu de s'étonner qu'une personne d'une croyance différente et de bien médiocre éducation sût l'entourer de tant d'égards et de générosité (4).

" Le lac Caribou, comme l'Ile-à-la-Crosse, est visité par les Cris et les Montagnais, mais en petit nombre, à peine par 40

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 32, 33.

(2) *Ibid.*

(3) Mgr Taché, *Notice sur la Mission du lac Caribou.*

(4) *Ibid.*

familles. Les montagnais semblaient tous vouloir de la religion, tandis que les cris, à peu d'exception près, témoignaient plutôt de l'éloignement (1). "

Peines du missionnaire.

" Les sauvages n'étaient pas encore réunis à l'arrivée du P. Taché ; ils vinrent bientôt et firent preuve des plus heureuses dispositions, en écoutant avec une patience presque égale à celle dont le missionnaire lui-même avait besoin, les quelques instructions qu'il pouvait leur balbutier dans leur langue (2). "

" L'Oblat n'avait guère encore que cinq mois d'étude: c'est à peine suffisant pour dévorer les premières aridités des deux langues sauvages, surtout du montagnais, si difficile; aussi il s'étonnait lui-même qu'il pût enseigner quelque chose. En particulier, il se risquait à parler sauvage, mêlant le cris et le montagnais, au point d'être souvent inintelligible pour le plus grand nombre. En public, ce mode n'était point praticable. Aussi fallait-il en adopter un autre, celui de parler par interprète. Malheureusement,il n'avait personne qui fût qualifié pour cet emploi. M. Thomas voulait bien servir d'interprète auprès des cris. Comme il possédait bien le cris et assez le français, il traduisait aux sauvages de cette tribu les enseignements du Père. Toutefois, s'il n'était point protestant fanatique, il ne croyait pas aux dogmes catholiques; or peut-on être éloquent et persuasif quand on ne croit pas à ce que l'on dit? Mais la difficulté était bien plus grande pour le montagnais: pas un seul montagnais ne savait passablement le cris; un seul le comprenait un peu, et c'était un des plus mauvais sujets; un autre, meilleur et incliné vers la religion, en savait quelque chose: un de ces deux montagnais servait d'interprète à M. Thomas, qui lui-même servait d'interprète au missionnaire; c'est-à-dire, le P. Taché parlait français à M. Thomas, qui traduisait ses paroles en cris, tandis qu'un des deux montagnais traduisait en leur langue la traduction crise de M. Thomas. Qu'on juge des difficultés, et

---

(1) Mgr Taché, *Notice sur la Mission du lac Caribou.*

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 32.

même des désagréments que la multitude des interprètes, et de tels interprètes apporta au missionnaire (1). " Aussi il ne se servait d'interprète que pour les réunions plus nombreuses du dimanche; toute la semaine, il communiquait directement avec les sauvages.

Consolations.

" Les consolations de Dieu accompagnent partout ceux qui travaillent pour sa gloire (2). " Il réussit à faire entendre et goûter les principaux mystères aux montagnais. " Je vous annonçais l'année dernière, dit-il plaisamment à sa mère, que je chantais des messes de façon à ravir; mais je n'ai point borné là mes progrès dans la musique. Le temps, les circonstances, l'impérieuse nécessité m'ont fait plus que chantre durant toute ma mission du printemps; j'ai été maître au lutrin, et de nombreux élèves venaient tous les jours soumettre leurs heureuses dispositions aux dociles enseignements que je leur donnais dans cette branche. Les beaux concerts qui étaient la suite et de l'habilité du professeur et de la docilité des élèves!... Vos prières ne m'ont point obtenu encore le don des langues; j'ai néanmoins fait quelques progrès et vous auriez du plaisir à m'entendre parler et surtout chanter en montagnais (3). "

Le fervent Oblat éprouvait une joie ineffable à répandre la connaissance " du vrai Dieu et de son Fils Jésus-Christ. " " La vie du missionnaire est sans doute parfois pénible, dit-il dans la même lettre; mais l'exercice du saint ministère procure des jouissances que l'on ne trouve pas ailleurs. Oui, bonne Mère, vous le savez, un de mes plus ardents désirs a toujours été de faire du bien à mes semblables. Eh bien, cet heureux penchant, où peut-on le satisfaire plus facilement que dans la vie de missionnaire? Bien des fois, en réfléchissant au changement heureux que la connaissance de la religion allait apporter

(1) *Notice......*

(2) *Ile-à la-Crosse*, 23 *juillet* 1847.

(3) *Ibid.*

parmi ces pauvres tribus, je me suis dit : " C'est le bon Dieu qui " fait tout cela, mais c'est toi que, malgré ton indignité, il a choi- " si pour être l'instrument de ses miséricordes ; " et cette pensée, que j'aurais quelque part à un si grand bien, me remplissait d'une consolation que je ne saurais exprimer et qui m'avait été jusqu'alors inconnue. Si la tendresse que vous avez pour votre fils vous fait supporter avec peine son éloignement, pensez, je vous prie, au bien qui peut en résulter pour la plus grande gloire de Dieu, et je suis convaincu que cette pensée offrira à votre bon cœur une consolation puissante (1). " Le pieux missionnaire ajoute : " Une chose seulement me fait de la peine, c'est qu'après tant de bontés de la part de mon Dieu, je ne sois pas meilleur. Priez donc bien ce Dieu de miséricorde, qu'il me rende digne de ma sublime vocation et plus fidèle à ses grâces (2). "

Le P. Taché demeura deux mois au lac Caribou, " occupé du matin au soir à l'instruction de " ses " bons néophytes (3). " Il donna à cette mission le nom de *Saint-Pierre.* "Les Montagnais supplièrent le missionnaire de les visiter encore l'année suivante, promettant de se réunir en grand nombre et voulant à cet effet inviter la tribu de leur nation connue sous le nom de *Mangeurs de Caribou.* L'apôtre, s'engagea volontiers à revenir. Il désirait trop consacrer ses faibles efforts à faire connaître Dieu pour négliger un champ qui, quoique petit, semblait devoir être fertile (4). "

Il partit le 26 mai (5) du lac Caribou avec M. Thomas, et se rendit au Fort de Traite, où il passa quelques jours pour instruire les sauvages qui s'y trouvaient ; il attendait d'ailleurs les hommes qui devaient monter son canot et qui étaient sur les barges de l'Ile-à-la-Crosse. Le 15 juin, (6) il était de retour à **Retour.**

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) Mgr Taché, *Notice......*
(5) C'est la date donnée dans la lettre du 23 juillet 1847 à sa mère.
(6) Date donnée dans la même lettre.

l'Ile-à-la-Crosse, après " une absence d'un peu plus de trois mois. " Je trouvai mon charmant compagnon, dit-il à sa mère, en bonne santé et occupé à la construction de notre maison. Depuis ce temps nous travaillons à nous préparer un logement, que nous habiterons, j'espère, dans un mois (1). "

Il ajoute quelques détails : " Notre maison, sans être bien belle, sera passable pour le pays. Notre petit champ de patates promet de nous dédommager de l'absence du pain. A deux longueurs de canot de notre porte. le poisson se presse en foule dans nos rêts. La plus belle vache du troupeau nous est destinée, sans compter quelques chiens pour aller chercher de la viande dans le bois. Tout cela, n'est-ce pas ? va à merveille. Puis, pardessus tout, la joie, la paix, le contentement, le bonheur : n'en voilà-t-il pas assez pour satisfaire les désirs les plus ambitieux ? Nous n'avons point d'argent, mais il n'a pas cours en ce pays, et par conséquent ce manque n'est pas une privation. Nos amis, nos parents, ma mère est loin, bien loin, voilà sans doute un chagrin ; mais telle est la volonté de Dieu, et ce maître libéral sait bien m'en récompenser. "

Séjour de six semaines à l'Ile-à-la Crosse.

Il traçait ces lignes le 23 juillet, anniversaire de sa naissance, avant le départ de l'exprès d'été. " Je suis bien aise, disait-il à celle qui lui était si chère, de choisir ce beau jour pour accorder à mon cœur une des plus douces satisfactions dont il lui est permis de jouir, celle de s'entretenir avec la plus tendre des mères et de lui dire un peu combien je l'aime, et combien il m'est doux de penser à elle dans l'éloignement où je me trouve (2). "

Le P. Taché passe six semaines environ avec son angélique compagnon, étudiant avec lui les langues, et l'aidant dans la construction de leur résidence et dans le défrichement d'un jardin.

Visite du P. Taché au lac Athabaska.

Le vendredi 20 août, (3) le P. Taché se mit de nouveau en marche pour se rendre au lac Athabaska, situé à 130 lieues envi-

(1) Lettre précédente à sa mère.

(2) *Ile-à-la Crosse*, 23 *juillet* 1847.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, *Lac Caribou*, 4 *avril* 1848.

ron au Nord-Ouest de l'Ile-à-la-Crosse. Il fait le voyage en petit canot, avec deux sauvages et un jeune métis, qu'il emmène pour servir sa messe (1).

Il côtoie d'abord le lac de l'Ile-à-la-Crosse, traverse la vaste baie qui le termine au Nord-Ouest et qui se nomme Athabaska, parce qu'elle est sur le chemin du véritable Athabaska, remonte la rivière Creuse, " aux bords enchanteurs, " qui coule " entre des tapis de verdure, " traverse le lac Clair, ainsi appelé à cause de la limpidité de son onde, nommé aussi le lac aux Oeufs " à cause de la quantité prodigieuse d'œufs que l'on trouve sur les îles de ce lac. " " En été, dit le P. Taché à sa mère, cette nourriture offre une précieuse ressource aux sauvages. On comprend qu'ils ne doivent pas toujours les manger frais ; mais ce que vous comprendrez plus difficilement, c'est que monsieur votre fils fasse comme les sauvages : après avoir ôté le petit du coin de l'œuf, il en mange le reste presque aussi volontiers que s'il était frais ; les premières fois, j'éprouvais une répugnance presque insurmontable ; mais j'ai ensuite reconnu qu'en ceci comme en bien d'autres choses, l'éducation fait naître des préjugés qu'il est quelquefois bon de fouler aux pieds (2). " Voyage.

Le canot passe du lac aux Oeufs dans un détroit resserré, sur les bords duquel les deux missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse avaient eu d'abord la pensée d'établir la mission, et entre dans le lac du Bœuf, où le P. Taché et ses compagnons faillirent trouver la mort, nous ne savons au juste dans quelles circonstances. Jamais le P. Taché ne repassera en ce lieu " sans éprouver une vive émotion, dit-il, au souvenir du danger que j'ai couru et de la protection spéciale qui m'a arraché à ce danger. "

Le missionnaire continue son voyage sur le lac du Bœuf en suivant longtemps des yeux une montagne d'abord presque imperceptible à l'horizon, puis qui se dessine et qui, dominant tout

---

(1) Lettre du P. Taché à un Père de sa Congrégation, *Lac Caribou*, 16 *avril* 1848. Nous ignorons si l'original existe encore.

(2) *Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse*, 3 *janvier* 1850. Cette lettre a été publiée autrefois ; nous avons entre les mains une copie qui est dans les archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

le paysage, lui rappelle le Mont-Royal ou Boucherville : c'est la Montagne du Bœuf. Il entre ensuite dans la Rivière la Loche. " Ce filet d'eau offre à peine un chenal assez profond pour les légères embarcations en usage dans le pays ; il dit assez que le fleuve que l'on remonte depuis longtemps touche bientôt à sa source et que le voyageur ne tardera pas à atteindre la hauteur des terres : tout dans la nature semble se ranimer et vivre d'une vie plus forte, avant d'expirer. Les nombreux tributaires de l'Océan suivent cette loi générale : après avoir remonté un long cours d'eau, le voyez-vous subitement se rétrécir et diminuer excessivement ses proportions ? un lac vient-il vous inviter à voguer sur son onde paisible, dites sûrement : La source n'est pas loin. Cette observation, j'ai eu occasion de la faire ici comme ailleurs."

Et en effet, le canot passe bientôt de la rivière La Loche dans le lac du même nom, " que l'on pourrait appeler un vivier, tant le poisson y abonde. " Il remonte encore " un petit bout de rivière. " Puis il faut sortir du canot et le porter.

Le missionnaire est à un des plus célèbres *portages* du Nord-Ouest, le Portage La Loche, nommé, dans la charte de Charles II, comme l'extrémité du domaine qu'il accorde au Prince Rupert et à ses compagnons, au sommet des terres qui divisent le bassin de la Baie d'Hudson du bassin de la mer Glaciale. Ce portage a environ 13 milles. " On comprend assez qu'une pareille distance est capable d'éprouver les forces des pauvres voyageurs, qui ont à y transporter sur leur dos les cargaisons des barges. " " Ces dernières années, ajoute le narrateur, la Compagnie y entretient des chevaux, ce qui n'est pas facile, à cause de l'excessive rareté du fourrage. "

Un Montagnais offre son cheval au P. Taché ; mais celui-ci le refuse pour jouir à son aise du spectacle de la nature et suivre librement le cours de ses méditations en ces contrées si éloignées de la civilisation.

Il marche trois heures, se repose quelque temps auprès d'un petit lac situé vers le milieu du portage et qui n'a ni source ni issue apparente, tout en étant d'une limpidité remarquable,

“placé là tout exprès, il semble, par cette bonne Providence, qui offre toujours un soulagement à toutes les misères et un remède à tous les maux.”

Continuant sa marche, il contemple les plus riants paysages, descend des sommets escarpés, bordés de précipices, et arrive à la naissance du premier cours d'eau du bassin opposé. “C'est la rivière du Cygne ou du Pélican, plus souvent appelée Petite Rivière Athabaska.”

Le canot coule rapidement sur ses eaux et arrive au grand fleuve MacKenzie, appelé dans cette région la Rivière La Biche “parce que, autrefois surtout, de nombreux troupeaux de cerfs se plaisaient sur ses bords (1).”

Séjour de 4 semaines au lac Athabaska.

Enfin le P. Taché arrive au fort du lac Athabaska le 2 septembre, après quatorze jours de navigation et de marche. Le premier blanc venu au lac Athabaska était un marchand des Etats-Unis, nommé Pond, membre de la Compagnie du Nord-Ouest, qui y arriva dans l'automne de 1778 pour faire avec les sauvages la traite des pelleteries. Le premier prêtre catholique qui y vient est le P. Taché. Il y offre pour la première fois le sang rédempteur le 5 septembre.

Avidité des sauvages pour la parole de Dieu.

“Sur les bords du lac Athabaska et de la grande rivière du même nom, écrit le missionnaire, habitent de nombreux Montagnais et quelques Cris,” environ 200 chasseurs de la première nation, ce qui faisait 1.000 âmes, et 20 chasseurs ou 100 personnes de la seconde. “Ils me firent un accueil auquel j'étais loin de m'attendre et qui prouvait combien leurs cœurs étaient bien disposés. “Voilà notre frère, me répétaient-ils tous à l'envi; depuis longtemps nous le désirons; prends-nous en pitié et enseigne-nous à devenir bons.” Quelques-uns de ces sau-

---

(1) Le P. Taché ajoute en cet endroit de sa narration une remarque qui continue d'avoir son application dans le Nord-Ouest au XXe siècle : “Ce mot *Biche* vous surprend peut-être; c'est que dans ce pays-ci on désigne plus souvent les animaux les plus utiles par le nom de la femelle. Dites par exemple un *cerf* et on ne vous comprendra pas, tandis que le mot *biche* est entendu de tous. On dit aussi : la *vache*, en parlant des troupeaux de *buffles*.”

vages avaient vu M. Thibault quand il vint à l'Ile-à-la-Crosse la première fois, et depuis ce temps tous soupiraient après le moment heureux où quelqu'un leur serait envoyé pour ouvrir leurs yeux à la lumière et leur enseigner leurs devoirs. Vous comprenez qu'avec des gens ainsi disposés, il n'est pas besoin de longs arguments pour les convaincre de la nécessité d'embrasser la religion et de changer de vie. La seule difficulté est de ne pouvoir point se multiplier, afin de satisfaire le zèle ardent qu'ils ont d'apprendre. Le jour ne suffisait point à cette ardeur ; il fallait y consacrer une partie de la nuit et ils l'eussent passée toute entière auprès de moi, si je ne me fusse trouvé dans la nécessité de les congédier moi-même (1)."

Dans une autre lettre, le P. Taché atteste qu'il n'a pas pu "être libre une fois avant 11 heures du soir (2)."

Un trait va nous montrer l'avidité des sauvages pour la parole de Dieu aussi bien que leur caractère naïf. "On avait eu la bonté de me donner l'hospitalité au Fort, raconte le missionnaire, et je prenais mes repas avec l'employé. Je croyais de stricte convenance de rester après le repas pour m'entretenir avec mon hôte pendant quelques instants ; c'était le seul moment de la journée où je pouvais le voir. Un jour, il n'y avait pas encore cinq minutes que nous avions fini de dîner. Le domestique ôtait la table. Un des sauvages que j'avais emmenés s'aperçut que le repas était terminé ; il entra brusquement dans l'appartement et m'adressa la parole en montagnais d'un ton joliment sévère : "Que fais-tu là ? me dit-il ; tu parles inutile-"ment avec ce petit chef, tandis qu'il y a dans la chambre un "grand nombre de Montagnais qui t'attendent, tu ferais mieux "de les rejoindre et de les instruire." Je traduisis la répri-

---

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse*, 20 *janvier* 1848. — N° 15 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché. — Publiée dans les *Cloches de Saint-Boniface*, nos 20 et 22, 19 mai et 2 juin 1903.

(2) Lettre du P. Taché à un Père de sa Congrégation, *Lac Caribou*, 16 *avril* 1848. — Copie aux archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

mande à mon hôte; elle me servit d'excuse pour cette fois et pour bien d'autres (1). "

" Il serait difficile de peindre la joie qu'éprouvaient ces pauvres infidèles en voyant au milieu d'eux un ministre de la vraie religion. On eût dit que, malgré leur ignorance profonde, ils comprenaient tout ce que la mission d'un prêtre renferme de grand et de saint et qu'ils éprouvaient tout le bonheur que leur promettait la connaissance de l'Evangile. Les mères voulaient faire partager l'allégresse générale à leurs petits enfants. Elles les conduisaient au missionnaire, regardant comme un bonheur qu'ils pussent toucher sa main. " Voilà, leur disaient-elles, le père des Montagnais, celui qui vient de loin pour nous rendre bons et nous enseigner la loi de Dieu (2). "

" Tous ces sauvages, dit-il, savaient déjà leurs prières en français, quoiqu'ils ne comprissent pas un mot de cette langue. La joie de ces bonnes gens était extrême de voir que j'étais en état de leur montrer quelques prières en leur propre langue. On voyait toutes les figures s'épanouir quand ma voix harmonieuse —l'auteur parle par antiphrase,—faisait retentir à leurs oreilles les sons cadencés des cantiques montagnais. Je passai près de quatre semaines avec eux (3). " **Résultats.**

Durant cet espace de temps, le missionnaire " eut le bonheur de baptiser 194 infidèles et d'inaugurer dans cet important district l'ère nouvelle de la foi et de la religion (4). " La plupart pouvaient dire tout ou presque tout le chapelet en français et quelques prières dans leur langue naturelle. Cette chrétienté nouvelle naissait dans le mois où l'Eglise célèbre la Nativité de la Mère de Dieu, et en quelque sorte dans les grâces de ce mystère: c'est pourquoi l'apôtre donna à la mission le nom de *la Nativité*. Nous l'avons déjà dit, " Athabaska est visité par **Puissance de la grâce.**

(1) Lettre du 16 avril 1848.

(2) *Notes sur l'établissement de la Nativité à Athabaska.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

(3) Lettre à sa mère du 20 janvier 1848.

(4) *Vingt années de Missions*......, p. 35.

quelques familles crises et par un grand nombre de Montagnais. Ces derniers n'avaient pas la réputation de douceur que méritent à juste titre leurs frères de l'Ile-à-la-Crosse. On annonçait au missionnaire qu'il y avait des dangers à courir de la part de ces sauvages; qu'en vain on tenterait de les gagner à l'Evangile; que tous les ans ils donnaient de vives inquiétudes à leurs traiteurs, qui ne devaient leur salut qu'à des établissements fortifiés; qu'ils avaient toujours les menaces à la bouche, et l'arme à la main. Ces dernières assertions étaient vraies; mais ceux qui les redoutaient tant, calculaient sans le secours de la grâce, qui, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, se montra si forte et si triomphante que, depuis, on n'a jamais entendu parler à Athabaska, de soulèvements, de conjurations, de menaces, de meurtres, ni de quoi que ce soit de semblable. Ceux mêmes qui donnaient les plus vives inquiétudes sont devenus chrétiens fervents, aussitôt qu'ils ont entendu le Prince de la paix leur dire: " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (1). "

" J'aime Athabaska, écrivait l'Oblat à sa mère, non pas certes à cause des agréments qu'offre la nature du pays; ils sont peut-être encore moindres qu'à l'Ile-à-la-Crosse; mais parce qu'en cet endroit peut-être plus que partout ailleurs, j'ai goûté les saintes consolations attachées à l'auguste ministère qui m'est confié (2). "

Gracieuseté de M. Ermatinger.

Le P. Taché avait logé au Fort, recevant l'hospitalité la plus gracieuse de l'agent de la compagnie, M. Ermatinger. " C'est pour le missionnaire un bien doux soulagement à ses fatigues, observait-il, que l'accueil gracieux qui lui est fait partout. A Athabaska, j'ai reçu des témoignages d'amitié dont je ne perdrai jamais le souvenir (3). " " En général, dit-il ailleurs, les membres de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, non seulement nous ont rendu service, mais même, dans bien des

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 35.

(2) *Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la Crosse, 3 janvier* 1850.

(3) *Ibid.*

circonstances, se sont montrés des amis sincères et dévoués... Les tableaux les plus brillants ne sont point sans ombres, les règles les plus générales sans exception; mais il n'en est pas moins vrai que, les choses prises dans leur ensemble, les officiers de l'honorable Compagnie ont des titres certains à notre reconnaissance et à notre estime, et que, pour une raison ou pour une autre, nous leur devons une partie du succès de nos missions (1)." L'Eglise catholique s'est toujours montrée reconnaissante envers tous ses bienfaiteurs: elle est fidèle ici à sa tradition, dans la personne d'un de ses plus généreux missionnaires.

Le P. Taché, durant son séjour à Athabaska, contempla sur le lac, des troupes immenses d'oies, ressemblant à des flots écumants qui viennent expirer plaintifs sur la rive," ou "à des bancs de neige ou de glace luttant encore avec les premiers rayons du soleil de juin." "Le nombre en est si grand que des centaines quittent leurs escadrons, sans paraître les affaiblir et viennent, au-dessus de nos têtes, exécuter leurs joyeuses évolutions." "Tous les ans, au printemps et à l'automne, ces oiseaux viennent, en quantité prodigieuse, passer un mois à l'embouchure de la grande rivière Athabaska et dans tous les environs, pour se préparer aux deux grandes émigrations qu'ils doivent accomplir. Pendant ces deux mois, les sauvages vivent presqu'exclusivement à leurs dépens, sans qu'on puisse remarquer des diminutions, sans que la guerre acharnée qu'on leur fait, puisse les décider à déserter des lieux qui, sans aucun doute, leur offrent une nourriture abondante et profitable: tous les membres de cette grande famille voyageuse ne sont nullement gras lorsqu'ils arrivent; mais huit jours suffisent pour qu'ils prennent un degré d'embonpoint qui fait de leur chair une nourriture succulente (2)." **Les oies à Athabaska.**

"Le contentement" qu'éprouvait le jeune Oblat lui "faisait désirer de prolonger son séjour à Athabaska; les pressantes sol- **Adieux du missionnaire aux néophytes.**

---

(1) *Vingt années de missions......*, p. 41.

(2) Lettre du 3 janvier 1850.

licitations qui " lui " étaient adressées augmentaient encore ce désir "; mais la saison avançait: il dut songer à son retour à l'Ile-à-la-Crosse. " Le " lundi " 27 septembre, raconte-t-il, après avoir recommandé à mes chers néophytes de ne point perdre de vue les instructions que je leur avais données, de s'efforcer d'exciter de plus en plus l'amour du bon Dieu dans leur cœur, je leur fis mes adieux. Les larmes abondantes que plusieurs versaient me disaient bien clairement la sincérité de leur affection. Ils me promirent de ne point oublier ce que je leur avais dit du maître de la vie et de mettre en pratique sa loi sainte. Je les quittai alors le cœur ému, bénissant la miséricorde de Dieu qui voulait bien disposer d'une manière si admirable les cœurs de ces pauvres infidèles (1)."

Occupations de M. Laflèche pendant l'été.

Pendant que l'apôtre de Marie Immaculée jetait les fondements des missions de Saint-Pierre et de la Nativité au lac Caribou et au lac Athabaska, M. Laflèche, demeuré à l'Ile-à-la-Crosse ou à Saint-Jean-Baptiste, partageait son temps entre le soin des néophytes de cette région, l'étude des langues sauvages, la construction de la première maison de Dieu et de ses serviteurs et le défrichement d'un jardin.

Il continuait de voir tous les jours les sauvages qui résidaient auprès du lac ou qui venaient au fort, et de leur expliquer, dans de courtes catéchèses, l'ensemble des vérités du salut, si lumineux par lui-même quand il est présenté dans sa simplicité à des intelligences naïves. Les Montagnais avaient tous embrassé l'Evangile; les Cris, qui s'étaient montrés d'abord plus défiants, " étaient maintenant plus dociles à l'inspiration de la grâce (2). "

En même temps, M. Laflèche s'appliquait avec ardeur à apprendre le montagnais et le cris sous le professeur aveugle, dont nous avons parlé, qui n'entendait pas un mot de français, mais savait ces deux langues sauvages (3). "

---

(1) Lettre du 20 janvier 1848 à sa mère.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 35.

(3) *Etat général des Missions de la Rivière-Rouge*, 9 *avril* 1855.

Le bourgeois du Fort, M. MacKenzie avait fait élever, pour les deux missionnaires, une petite maison de 36 pieds de longueur sur 24 de largeur, (1) construite en *logs*, c'est-à-dire en pièces de bois surperposées, à la façon du pays. Quand le gros de la construction fut terminé, il en fit don aux prêtres, leur disant gracieusement : " Je ne fais pas entrer le coût de cette bâtisse dans les livres de compte de la compagnie ; car elle est si piètre, que je craindrais d'encourir des reproches. "

La maison-omnibus de l'Ile-à-la-Crosse.

La maison valait les autres constructions du pays ; elle vaudra celles que les Oblats élèveront dans toutes leurs nouvelles missions ; mais telle qu'elle était, elle se recommandait surtout par sa pauvreté. Elle renfermait un appartement unique, ayant le toit pour plafond, ne présentant aucune division intérieure.

M. Laflèche, que la nécessité rendit pour la circonstance menuisier et charpentier, fit, au fond de l'appartement unique, une espèce d'alcôve, où il plaça " la grande consolation du missionnaire. " A droite et à gauche de l'alcôve, il fit deux petites chambrettes, où il y avait à peu près juste la place de mettre une petite couchette : c'étaient les cellules des deux prêtres. Le reste de la maison était destiné à servir de cuisine, de réfectoire, de parloir. Aux heures de la prière, l'alcôve s'ouvrait et toute la maison devenait une église.

Ce type sera reproduit dans toutes les missions que fonderont les Oblats, et servira de demeure à Dieu et à ses ministres pendant les premières années et souvent durant de longues périodes : c'est ce qui s'appelle, dans la langue des missionnaires du Nord-Ouest, la *maison-omnibus*.

Cette maison s'élevait à un mille du Fort, sur l'ancien emplacement du premier établissement de la Compagnie du Nord-

---

(1) Ces dimensions sont données par le P. Taché dans une lettres à sa mère, en date du 4 août 1849.. — N° 22 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.

Ouest, en un lieu célèbre par les désordres qui s'y étaient commis (1).

Le P. Taché, à son retour d'Athabaska, trouva son confrère "installé dans la maison qui, tout l'été, lui avait coûté tant de sueurs et qui, depuis un an, était l'objet de tant de désirs." C'était le 15 octobre (2); quatre jours après, la gelée prenait les rivières et les lacs. La maison était encore toute ouverte au froid : car les interstices des pièces de bois n'étaient point encore fermés, ou, dans le style du pays, la maison n'était pas "*bousillée.*" Les deux missionnaires se mirent à l'œuvre.

[B]ousillage [de] la maison par les deux mission-naires.

"Pendant plus de quinze jours, M. Laflèche et moi, raconte le P. Taché, nous avons pétri de la terre avec du foin ; ce mélange porte le nom de *torche ;* appliqué entre les pièces de la maison, il remplace, mais assez désavantageusement, le mortier de chaux. Au lieu de ces riches peintures dont on enduisait votre palais de Longueuil, nous avons, à l'approche des froids, trempé modestement un torchon" de foin "dans un mélange de terre et de cendre et puis frotté de notre mieux tout l'intérieur de notre chaumière, tant pour la décorer que pour fermer les ouvertures qui semblaient promettre un passage trop facile au froid. Mais voilà que l'air extérieur, mécontent de ce que nous lui refusons l'hospitalité, entreprend de se venger d'une manière bien cruelle : il se niche dans la cheminée et nous renvoie au nez toute la fumée. Après 15 jours de souffrances, nous étions à la veille d'être métamorphosés en jambons, ce qui nous décida à construire une autre cheminée (3)."

Cependant, si les missionnaires n'avaient pas tout le confortable désirable, "ils étaient chez eux, pauvres et dénués de

---

(1) Mgr Grandin nous racontait qu'étant un jour à Ottawa, alors qu'il résidait à l'Ile-à-la Crosse, il fut mandé à l'hôpital par un Canadien-Français, nommé Laroque, qui avait rempli autrefois les fonctions de bourgeois en ce poste. Le malade lui demanda où était l'église ; le prélat le lui expliqua. Alors l'ancien bourgeois se mit à pleurer, en disant : "Est-ce possible que le bon Dieu demeure en un lieu où il a tant été offensé autrefois ?"

(2) Lettre du 20 janvier 1848 à sa mère.

(3) Lettre du P. Taché à un Père de sa Compagnie, 16 avril 1848.

tout " il est vrai, " mais heureux de leur sort et persuadés que leur œuvre allait se consolider et prendre une extension nouvelle (1). "

" Le bonheur et la satisfaction qui souvent n'habitent point les palais des grands, écrit le P. Taché, règnent dans notre cabane et nous dédommagent amplement des richesses qui ne s'y trouvent point (2). "

" Comme pénible compensation à ces jouissances, la santé de M. Laflèche, ajoute-t-il, se trouva très compromise. Un travail excessif avait développé le germe d'un mal opiniâtre qui, pendant plusieurs années, mit au grand jour une vertu rendue plus sensible par la constance et la générosité avec lesquelles elle subit cette nouvelle épreuve (3). " Le jeune prêtre " souffrait depuis plusieurs années d'un rhumatisme dans une jambe et un bras. " Ce rhumatisme, par l'effet des fatigues de l'été, ou peut-être sous l'influence des marécages du pays, " se changea en bosses, puis en plaies " aussi incommodes que pénibles. " Le P. Taché fut bien surpris de le retrouver boitant (4).

Rhumatismes de M. Laflèche.

M. Laflèche attribuait plaisamment sa maladie à la paresse qui l'avait retenu tout l'été sédentaire à l'Ile-à-la-Crosse. " Pour me punir de ma paresse, écrivait-il huit ans plus tard, le bon Dieu m'envoya un rhumatisme qui me tourmenta longtemps, et pour m'empêcher d'oublier la leçon, il a eu soin, en le retirant, de me laisser boiteux (5). "

Le P. Taché au contraire semblait être devenu plus vigoureux par ses grandes courses apostoliques de l'été. " Mes flancs minces, écrit-il à sa mère, sont recouverts d'une épaisse couche qui m'arrondit de la façon la plus plaisante, et je pourrais, comme le petit bonhomme gris de Paris, me dire *dodu et joufflu comme une pomme*. Le voyage, loin d'affaiblir ma santé,

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 35.

(2) Lettre du 20 janvier 1848 à sa mère.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 35.

(4) Lettre du 20 janvier 1848 à sa mère.

(5) *Etat général des Missions de la Rivière-Rouge, 9 avril* 1855.

ne fait que la fortifier et je finirai peut-être par devenir un bon voyageur (1). ”

Et en effet, il sera durant de longues années, “ un voyageur infatigable et qui, dans plus d'une circonstance, rendit des points aux traiteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce n'était pas commode d'aller camper plus loin que lui ou de le dépasser sur la route. Les raquettes, comme les canots, semblaient pour lui pleins de charmes (2). ”

Les rôles changeront un jour: le grand voyageur sera condamné à l'immobilité dans son palais et même sur sa chaise. pendant que l'ancien infirme parcourra les continents et traversera les mers sans fatigue.

---

(1) Lettre du 20 janvier 1848.

(2) L'hon. juge Prud'homme, *Cinq ans après*, p. 3.

CHAPITRE VIII

DEUXIÈME ANNÉE PASSÉE A L'ILE-A-LA-CROSSE, 1848.

Les pêches du P. Taché pendant l'hiver.

Les missionnaires, pendant le premier hiver passé à l'Ile-à-la-Crosse, avaient été les hôtes du bon MacKenzie; mais le second hiver, ils avaient leur demeure propre. S'ils avaient les avantages d'être plus libres, ils avaient l'inconvénient d'avoir à trouver leur subsistance.

Le P. Taché, dans une lettre à sa mère, énumère bien " les richesses agricoles " de l'établissement des missionnaires; mais ces richesses consistent en " 10 minots de patates " recueillis l'automne pour 2 minots de semences, et en " une magnifique vache, véritable fille des premières que Pharaon vit sortir du Nil, qui nous abreuve tous les jours, dit-il, de son blanc lait et nous fournit un peu de beurre pour effleurer la surface de nos galettes (1). " Evidemment, il faut d'autres ressources pour vivre.

Le lac est très poissonneux; le P. Taché est courageux; il se met à imiter l'industrie des sauvages pour demander au lac la nourriture quotidienne. " La neige avait déjà enveloppé la terre de son blanc manteau, écrit le P. Taché, et l'hiver avait jeté ses solides ponts sur les lacs; cependant il nous fallait trouver notre nourriture dans ces mêmes lacs. Que faire donc? Tout simplement percer cette épaisse glace et introduire dessous 6, 8 et jusqu'à 10 rets, et tous les matins, par des froids de 35° et plus au-dessous de zéro, aller dérober les poissons qui avaient le bon esprit de s'y embarrasser. Voilà la façon de vivre de ces pays-ci. Il faut avouer qu'elle incommoderait plus d'un homme élevé dans les pays chauds; mais les robustes enfants du Nord se font à cette besogne. J'ai été moi-même aux rets bien des fois; on

---

(1) Lettre du 20 janvier 1848.

souffre les premiers jours; mais l'habitude adoucit ce tourment et je finirai peut-être par devenir un bon pêcheur (1). "

M. Laflèche, nous venons de le dire, avait été affligé de rhumatismes et de plaies à la fin de l'été; il se trouva plus mal l'hiver et fut obligé de demeurer auprès du foyer pendant toute la saison froide. Puis l'exprès d'hiver lui apporta la triste nouvelle de la mort de sa mère. " Ce cher confrère, écrivait le P. Taché le 16 avril, a été bien visité cette année par l'épreuve: à la triste nouvelle de la mort de sa mère est venue se joindre une infirmité qui l'a forcé de garder la maison tout l'hiver. Des plaies se sont formées dans une jambe et un bras, ce qui l'incommode beaucoup et privera peut-être bientôt les missions des secours qu'elles peuvent recevoir de ce zélé et vertueux prêtre (2). "

Le missionnaire oblat aimait tendrement ce compagnon que Dieu lui avait donné et qui " possédait tous les titres capables de concilier l'estime et le respect. " Il ressentit vivement la douleur qu'il éprouvait en apprenant la mort de sa mère et s'appliqua à le consoler par les attentions délicates d'une sincère affection. " Dans les circonstances où nous nous trouvons, écrit le P. Taché à sa mère, c'est bien sans doute ce qu'un fils peut apprendre de plus cruel. " " O mon Dieu, ajoute-t-il, conservez-moi ma mère (3). "

Le P. Taché infirmier.

Le P. Taché s'appliqua plus encore à soigner le corps de son compagnon. Comme la sœur de charité la plus dévouée, il se mit à panser ses plaies le matin et le soir, avec un savoir-faire et des délicatesses que le cœur plus encore que l'esprit lui suggérait et qu'il agrémentait d'une multitude de traits d'esprit. Mgr Laflèche n'oubliera jamais les soins empressés de son infirmier de l'Ile-à-la-Crosse et il en parlera jusqu'à sa mort avec admiration. De son côté le P. Taché arrivera auprès de son

(1) *Lettre du P. Taché à un Père de sa Congrégation*, 16 *avril* 1848.

(2) *Ibid.*

(3) *Ile-à-la-Crosse*, 20 *janvier* 1848. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

ami, aux heures douloureuses de la vie, pour revendiquer comme un droit, l'office de donner à son cœur broyé par les épreuves, le vin et l'huile qu'il avait autrefois répandus sur ses plaies corporelles.

Il chantait la messe tous les dimanches, afin d'épargner à son compagnon la fatigue du jeûne; M. Lafièche occupait le lutrin. Voici à cette occasion une anecdote que celui-ci aimait à raconter plus tard. " Pendant que la messe se chantait, la cuisine se faisait dans le même appartement; c'est-à-dire qu'une chaudière contenant le poisson était suspendue dans la cheminée, car il n'y avait pas alors de poêle. Après la post-communion, le célébrant se tourne pour dire: *Dominus vobiscum*, et voit son chantre en surplis tenant dans sa main, à l'aide d'un torchon quelconque, la chaudière et en agitant le contenu pour l'empêcher de brûler, tout en répondant à l'officiant. Les assistants ne voyaient rien de risible ni de surprenant dans la manœuvre. M. Lafièche cumulait, presque sans s'en douter, les fonctions assez disparates de chantre et de cuisinier: le P. Taché, lui, eut peine à garder son sérieux (1). "

Visite à un sauvage malade.

Au commencement de l'hiver, le soir même de la Toussaint, le P. Taché voit arriver à lui un sauvage, le père même du Montagnais qui lui avait fait la petite semonce au lac Athabaska. " Mon frère se meurt, dit-il; il demande que tu viennes le baptiser. " Le sauvage venait de loin et était fatigué; il faisait nuit; le missionnaire n'avait pas de raquettes: il était impossible de partir le soir même. Le lendemain matin, le P. Taché envoie chercher des raquettes au fort et se met en marche. Il traverse une partie du lac en canot, le reste en raquettes sur la glace recouverte d'eau; dans le bois il mesure deux pieds et demi de neige tombée la veille. La nuit surprend les voyageurs avant qu'ils soient rendus à la loge du malade. Le lendemain, à la pointe du jour, ils se remettent en route, et avant le lever du soleil, le missionnaire est auprès du malade. Il lui rappelle les

(1) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

principales vérités et, connaissant ses bonnes dispositions, lui confère le sacrement de la régénération. Mais, continue le P. Taché, " le moindre retard pouvait rendre mon retour impossible. Je repartis de suite à la faveur de notre chemin de la veille. J'arrivai chez nous le même soir, un peu fatigué, mais heureux d'avoir gagné une âme rachetée au prix du sang de mon Sauveur." Le sauvage guérit et vint quelque temps après remercier les missionnaires (1).

Etude des langues sauvages.

Durant tout l'hiver, M. Laflèche et le P. Taché employèrent leurs moments de loisir à étudier les deux langues sauvages de ces régions du Nord-Ouest. M. Thibault avait réuni les premiers éléments d'un dictionnaire et d'une grammaire crise; mais on ne possédait encore aucun manuscrit sur la langue montagnaise. Les deux prêtres commencèrent à rédiger une grammaire et un vocabulaire montagnais.

Expédition du docteur Richardson.

Un événement occupa quelque peu les pensées des missionnaires et même de leurs néophytes durant cet hiver: ce fut l'expédition du docteur Richardson.

Le 26 mai 1845, le capitaine John Franklin était parti d'Angleterre avec deux navires, *l'Erebus* et la *Terror*, dans le but d'explorer la mer Glaciale, d'arriver à la mer de Behring par le détroit de Davis, la mer de Baffin, les détroits de Barrow et de Lancaster, en un mot de résoudre le problème du passage du Nord-Ouest qui depuis tant d'années excitait l'intérêt des savants. Plus de deux années s'étaient écoulées sans qu'on eût eu aucune nouvelle de l'expédition.

Toute l'Angleterre s'émut. Trois expéditions furent organisées pour aller à la découverte de *l'Erebus* et de la *Terror*. Une de ces expéditions avait à sa tête le Docteur John Richardson, âgé de 72 ans, ami du capitaine Franklin, et le Docteur Rae.

Le P. Taché parle de cette expédition dans plusieurs de ses lettres. " Les hommes de cette expédition, écrit-il à sa mère au

---

(1) Lettre du P. Taché à un Père de sa Congrégation, 16 avril 1848.

mois de janvier, hiverneront assez près d'ici au fort Cumberland ; ils passeront ici au printemps et Sir Richardson, qui doit partir de Montréal en canot, y passera au milieu de l'été (1). "

" J'ai vu dimanche dernier, écrit-il le 29 juin, Sir John Richardson et le Docteur Rae, en route qu'ils sont pour aller à la recherche du capitaine Franklin (2). " Dans une lettre écrite à Athabaska le 2 novembre, le missionnaire donne beaucoup de détails sur les recherches du Docteur Richardson depuis le MacKenzie jusqu'à la rivière Coppermine.

Mais, observait le P. Taché dès le principe, " je crois cette expédition absolument inutile, car le capitaine Franklin est rendu en Angleterre ou a péri dans les glaces (3). " Il n'était pas rendu en Angleterre, mais il était mort le 7 juin 1847 sur la terre du Roi Guillaume ; tous ses compagnons avaient péri de froid et de misère cette même année et l'année suivante : c'est ce que constatèrent plus tard d'autres explorateurs.

Le P. Taché s'intéressait volontiers à ces sortes d'expéditions ; car elles favorisaient les progrès de la science et de la civilisation. Mais surtout il y puisait des motifs de travailler avec ardeur à la gloire de Dieu. " Voilà des hommes, disait-il, qui s'exposent à toutes sortes de fatigues et de dangers, à la mort même pour acquérir un titre de noblesse, une pension, la gloire : que ne dois-je point faire pour sauver les âmes ? " Il y trouvait un autre enseignement, celui de mépriser et de fuir la gloire de ce monde. Le monde parle avec admiration de " ces faiseurs de découvertes " ; il n'a souvent que du mépris pour de pauvres missionnaires qui ont cependant des ambitions plus hautes : si nous voulons être dans la vérité, ne suivons point les jugements du siècle, mais les jugements de l'éternelle vérité. Qu'on les loue, je ne m'y oppose pas, mais je ne leur porte pas envie : " je ne changerais point mon sort contre le leur (4). "

---

(1) *Ile-à-la-Crosse*, 20 *janvier* 1848.

(2) *Ile-à-la-Crosse*, 29 *juin* 1848.

(3) Lettre du 20 janvier 1848.

(4) *Ibid.*

Deuxième visite au lac Caribou.

Avant la fonte des neiges, dès le 8 mars, jour des Cendres, l'Oblat de Marie Immaculée se mit en route pour le lac Caribou, afin de visiter et de fortifier ses premiers néophytes et de travailler à augmenter leur nombre. " La maladie de M. Laflèche et une plus grande aptitude pour tout ce qu'exigeait le soin d'une mission établie, lui commandant une espèce d'inamovibilité, les délices de la promenade revenaient de droit à son compagnon. " Mais, " s'il y a un certain attrait, quand on est jeune et actif, à mesurer l'espace, voire en raquettes, avouons que cette fois la besogne avait perdu de ses charmes. De mémoire d'homme, on n'avait jamais tant vu de neige dans le pays. Cette circonstance suffisait pour rendre les chemins épouvantables (1). "

M. Thomas était arrivé à l'Ile-à-la-Crosse avec M. Samuel MacKenzie pour emmener le P. Taché au fort dont il était commis. Mais la pauvreté de la mission ne permit point à celui-ci de prendre un domestique, et malgré la bienveillance de ses deux compagnons jusqu'au lac La Ronge, et de M. Thomas, du lac La Ronge au lac Caribou, il n'eut que sa pauvre traîne pour transporter son bagage, et ses propres jambes pour franchir les vastes distances qui séparent l'Ile-à-la-Crosse du lac Caribou et pour lutter contre la neige ; il fut même réduit, à certains moments, à tirer sa traîne de ses propres mains. " Je partis du lac La Ronge, dit-il, le 21 mars ; nous étions cinq hommes : les chemins étaient affreux dans la première partie : la glace affaissée par la neige était couverte d'une couche d'eau d'à peu près deux pieds d'épaisseur, ce qui formait avec la neige un mélange de la plus embarrassante nature. Le troisième jour, nous nous mîmes en route de bon matin, et malgré cela, à midi, nous n'étions pas à plus de deux lieues de notre campement. Nous passâmes presque tout ce temps sur un petit lac. Il y avait en cet endroit encore plus d'eau qu'ailleurs. Nous fûmes obligés de dételer les chiens et de nous constituer humblement leurs remplaçants. Les

(1) *Vingt années de Missions*......p. 37.

efforts que nous faisions pour enlever nos traînes, ajoutant à notre pesanteur naturelle, nos raquettes n'étaient pas assez grandes pour nous soutenir : de temps en temps il nous fallait mesurer la profondeur de l'eau et prendre des bains de pied, bien propres à nous défendre des ardeurs du soleil (1)." "Certains jours, le missionnaire se trouva tellement fatigué qu'il lui était impossible d'aller plus loin. La fatigue du voyage lui causa des douleurs de jambes, qui l'incommodèrent pendant environ un mois (2)."

"L'année précédente, la distance entre l'Ile-à-la-Crosse et le lac Caribou avait été parcourue facilement en 10 jours; cette année, elle le fut bien difficilement en 14. Cette fois encore, c'est le jour de l'Annonciation que la Providence avait désigné pour l'arrivée, au milieu des pauvres indiens du lac Caribou, du messager de la bonne annonce (3)." "Je signale les difficultés de ce voyage, remarque l'auteur *des Vingt années de missions,* pour faire ressortir un fait qui se reproduit presque toujours dans nos courses apostoliques. Celles qui nous coûtent le plus de fatigues, de privations, de souffrances physiques, sont d'ordinaire celles où le cœur goûte les joies les plus sensibles, les consolations les plus abondantes. Toujours cette main si libérale et si miséricordieuse du Père Céleste qui, même dès ici-bas, rend le centuple de ce peu qu'on lui donne (4) !"

"Presque tous les sauvages qui sont dans l'habitude de visiter le fort Caribou arrivèrent (5) ;" ceux que le missionnaire avait vus l'année précédente, "témoignèrent de leur affermissement dans la foi (6)." Il vint un nombre égal de *Mangeurs de Caribou;* ceux-ci montrèrent peut-être plus d'empressement encore pour embrasser l'Evangile (7).

---

(1) Lettre à sa mère, *Lac Caribou,* 10 *avril* 1848. — N° 16 de Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) Mgr Taché, *Notice......*

(3) *Vingt années de Missions,* pp. 37-38.

(4) *Ibid*

(5) Mgr Taché, *Notice......*

(6) *Vingt années de Missions......,* p 38.

(7) *Notice......*

Le P. Taché logeait dans la maison du commis. " Je suis traité, écrit-il, avec toutes sortes d'égards et de politesses. Mon hôte, protestant de naissance, persévère dans sa croyance, parce qu'il pense que le protestantisme est la doctrine que saint Paul a prêchée en Angleterre, pendant que saint Pierre en enseignait une autre à Rome; mais il est loin d'être fanatique, respecte notre religion et traite ses ministres bien mieux que ne feraient un grand nombre de catholiques eux-mêmes. Il assiste tous les dimanches à la messe, et d'après ses offres, je l'ai établi mon unique chantre au lutrin. Tous les jours, pour satisfaire son goût pour la musique, je lui donne une leçon de chant (1). " Durant la semaine, " craignant d'importuner son hôte, dont la femme était malade, (2) " il allait, comme saint Paul, dans les maisons particulières, " passant toute la journée à instruire les sauvages dans leurs pauvres cabanes. Ceux-ci demandèrent avec empressement le baptême pour leurs enfants; il en baptisa 61 (3).

" Les sauvages, visités l'année précédente, témoignèrent de leur affermissement dans la foi, et un grand nombre d'autres venus des terres des Caribous tout exprès pour voir l'homme de la prière, manifestèrent les plus heureuses dispositions. "

" Il n'y a, observait le missionnaire, qu'une seule chose qui me fasse de la peine: c'est de parler très imparfaitement la langue de ceux que j'ai occasion d'instruire. On a besoin là du cris et du montagnais, et ce n'est pas l'affaire d'un jour d'acquérir la connaissance de ces langues. Les occupations auxquelles nous avons été obligés de nous livrer, pendant l'hiver, afin de subsister, nous avaient empêchés de nous occuper, autant que nous l'aurions désiré, de l'étude des langues. Le temps apportera

---

(1) Lettre du 10 avril 1848 à sa mère.

(2) Mgr Taché, *Notice......*

(3) Lettre du 21 mai à sa mère. Cette lettre est la continuation de celle du 10 avril, et porte le même numéro dans la collection de M. de la Broquerie-Taché.

sans doute remède à ce mal, et alors il me semble que les missions n'auront rien de pénible (1). "

L'Oblat de Marie Immaculée demeura au lac Caribou jusqu'à la fin de mai, ayant constamment " un gros feu dans sa cheminée (2) ; " Le lundi, 22 mai, il se remit en route pour l'Ile-à-la-Crosse, " remerciant Dieu des consolations qu'il avait goûtées et le priant de bénir de plus en plus le troupeau confié à ses soins (3). "

Avant de prendre congé de ses néophytes et de ses catéchumènes, le missionnaire leur donna rendez-vous pour le printemps suivant à l'extrémité septentrionale du lac Caribou, parce que les sauvages assuraient que cet endroit offrait des ressources alimentaires, " tandis qu'à l'extrémité méridionale, le P. Taché avait vu les sauvages endurer, cette année-là, " les angoisses de la faim (4) et avait dû souvent lui-même remplacer le dîner par " un gros nœud fait à sa ceinture (5). "

Le retour fut pénible comme l'aller. Il pensait revenir en 12 **Retour.** jours ; " mais la saison extrêmement tardive dérangea son " calcul " et il dut mettre 21 jours. Les rivières étaient libres ; mais les lacs ne l'étaient pas. Il était venu en traîne à chiens, incommodé par l'eau ; il s'en retourne en canot, incommodé par les glaces. " Plusieurs lacs, raconte-t-il, étaient encore couverts de glace, circonstance peu favorable aux voyages en canots. Dès le jour de notre départ, nous arrivâmes sur le soir à un lac dans lequel le passage était entièrement obstrué. Les deux sauvages qui m'accompagnaient, après avoir reconnu que la glace était assez solide pour nous porter, firent une sorte de traîneau, sur lequel nous plaçâmes notre canot et nos petits bagages et nous attelant tous trois, nous passâmes ainsi et heureusement ce petit lac. En d'autres endroits, la glace étant détachée du rivage,

---

(1) Lettre précédemment citée du 16 avril 1848.

(2) Lettre du 21 mai à sa mère.

(3) *Vingt années de Missions*....., p. 38.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

nous côtoyions les bords des lacs, employant des heures entières à faire le tour de baies que nous eussions franchies en deux ou trois minutes. Au détour des pointes surtout, la glace étant amoncelée, il nous fallait la rompre, ou bien, si elle était trop forte, suppléer par un portage au passage que nous ne pouvions pas nous frayer (1). ” Le missionnaire s'arrêta 3 jours au lac La Ronge. Il en repartit le 2 juin. Ce jour-là, “ une neige abondante et un froid presque intense nous reportèrent, pour ainsi dire, au cœur de l'hiver et nous prouvèrent clairement que cette saison se plaît dans nos parages et qu'elle ne les abandonne qu'à regret (2). ”

Arrivée du P. Faraud.

De retour à l'Ile-à-la-Crosse, le P. Taché “ eut la consolation de trouver M. Laflèche un peu mieux qu'il ne l'avait quitté (3). ” Cependant, pendant l'absence de son compagnon, “ il avait dû, pour visiter ses malades, faire un voyage de plus de 50 lieues, par un froid très vif, couchant dehors, comme toujours, quand on voyage ” en ce pays, “ et ne pouvant, durant tout ce temps, panser les plaies qui torturaient sa jambe et son bras malades (4). ” La belle saison avait amené une amélioration ; mais néanmoins on craignait de plus en plus que l'infirmité ne forcât le missionnaire à quitter un genre de vie qui paraissait au-dessus de ses forces.

“ Les vives inquiétudes que donnait la santé de M. Laflèche, la presque certitude de la nécessité de son départ prochain, furent compensées par la joie que répandit à l'Ile-à-la-Crosse, l'arrivée d'un autre Père. Le R. P. Henri Faraud, parti de Saint-Boniface au mois de juin, arrivait au mois de juillet, plein de jeunesse, de force et de bon vouloir (5). ”

Le P. Taché n'avait pas vu d'Oblat depuis plus de deux ans. “ Aussi, comme il le dit, grande fut sa joie, et bien réel fut son

---

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, *Ile-à-la-Crosse, 29 juin* 1848. — N° 18 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Vingt années de Missions*, p. 39.

(5) *Ibid.*

bonheur " en embrassant un frère en religion. " M. Laflèche, qui voulait bien fermer les yeux sur les nombreux défauts du pauvre P. Taché,—n'oublions pas que c'est le P. Taché lui-même qui parle,—aimait les Oblats, qu'il croyait, avec raison, tous bien plus parfaits que celui qui avait tant besoin de son indulgence. Lui aussi reçut le nouveau venu comme un frère, et la pauvre cabane des missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse vit trois existences se confondre en un seul et même sentiment d'une affection sincère, d'un même désir du bien et de la gloire de Dieu (1). "

Le P. Taché passa deux mois à l'Ile-à-la-Crosse, partageant son temps entre la prière, l'exercice du saint ministère, l'étude des langues et les travaux manuels. " Nous sommes en ce moment occupés, écrit-il à sa mère le 29 juin, à la construction d'une petite maison pour nos hommes, la nôtre étant insuffisante pour eux et pour nous (2). " Cette maison avait 20 pieds de long sur autant de large (3). " Nous commencerons ensuite, poursuit-il, une église ou chapelle, qui certainement ne sera pas un chef-d'œuvre, mais dans laquelle, je l'espère, des prières ferventes s'élèveront vers celui qui est le Dieu des pauvres, comme celui des riches. " Cette chapelle ne se bâtira que dans plusieurs années, par suite d'événements que nous aurons à raconter. " Notre petit établissement, couclut-il, prend tous les jours une tournure de plus en plus agréable, et si nous pouvons mettre tous nos plans à exécution, nous serons, sinon aussi richement, du moins plus heureusement établis que Sa Majesté le Roi des Français," Louis-Philippe, dont il venait d'apprendre le détrônement. " Nous avons 12 minots de patates en terre ; elles ont une mine superbe et j'espère que nous en aurons en abondance. Dame notre unique vache promet de nous donner bientôt quelque individu de son espèce, et avec lui, du lait, et, avec ce lait, du

Deux mois de séjour à l'Ile-à-la-Crosse.

Construction d'une 2e maison.

---

(1) *Vingt années de Missions*, page 39.

(2) *Ile-à-la-Crosse*, 29 *juin* 1848.

(3) Autre lettre à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse*, 4 *août* 1849. — N° 22 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.

beurre pour rendre encore plus succulente la galette de chaque repas. Puisque j'en suis à parler d'économie domestique, je vous prie de m'envoyer une recette très détaillée sur la manière de faire le fromage; qui sait si un jour nous n'aurons point sur notre table quelque chose qui ressemble au Gruyère (1)? "

2e visite du P. Taché à Athabaska.

Le P. Taché quitta ses deux compagnons le 28 août pour visiter une seconde fois Athabaska. Il y arriva le 20 septembre, sur les barges de la Compagnie avec le Bourgeois d'Athabaska, M. Ermatinger. " Les heureuses espérances conçues pendant une première visite s'étaient réalisées: la rosée des grâces célestes avait fait germer les meilleures dispositions; les rayons du soleil de justice promettaient de faire mûrir une moisson abondante de fruits de salut. L'enthousiasme extrême manifesté la première fois avait pourtant diminué; mais ce n'est pas un malheur; car, outre la fatigue excessive que cet enthousiasme occasionne au missionnaire, il ne permet pas toujours de juger de la réalité des dispositions. Il en est de la vocation à la foi comme de la vocation à l'apostolat: l'enthousiasme n'est pas la voie ordinaire. Le calme sensé de la réflexion, soutenu par la force de la grâce, offre plus de sûreté, plus de garantie que l'exaltation d'une imagination qui ne comprend pas, ou d'un cœur qui oublie trop sa faiblesse.

" En 1848, les sauvages d'Athabaska se montrèrent moins enthousiastes, mais, en réalité, beaucoup plus chrétiens que l'année précédente. L'enseignement divin, recueilli avec une pieuse avidité par des esprits qui ne le connaissaient pas, avait été examiné, discuté, apprécié avec une justesse qui étonnerait tous ceux qui n'ont pas l'habitude de relations de ce genre avec les sauvages. Le cœur qui, chez l'enfant des bois comme chez l'enfant de la civilisation, est si souvent le grand contradicteur de la saine raison, faisait encore ses objections pratiques. Néanmoins, le triomphe de la foi était assuré (2). "

Les sauvages se trouvaient réunis quand l'Oblat de Marie Immaculée arriva à Athabaska. Il passa " environ un mois "

---

(1) Lettre du 29 juin 1848.

(2) *Vingt années de Missions*, p. 40.

avec ses " chers sauvages, " revit " tous ceux de l'année dernière, et un grand nombre d'autres (1) ; " il baptisa 86 personnes, " presque tous enfants de parents qu'il n'avait pas vus l'année dernière, " dont l'un mourut quelques jours après son baptême (2). Il vit arriver des sauvages de deux nouvelles tribus, les uns venus du Grand Lac des Esclaves et qui le prièrent instamment de se rendre à ce lac pour annoncer la religion aux sauvages de cette région. " Si je suis le missionnaire d'Athabaska l'année prochaine, dit l'apôtre, j'espère pouvoir me rendre au Grand Lac des Esclaves (3). "

Témoin des puissants effets de la grâce dans les âmes, l'Oblat de Marie Immaculée " remerciait Dieu qui seul peut être l'auteur d'un pareil prodige ; remerciait Marie, la Vierge Immaculée qui, " forte comme une armée rangée en bataille ", supplée à la faiblesse des ministres de son divin Fils, et les aide à renverser les escadrons du prince des ténèbres (4). "

Prolongation du séjour au lac Athabaska.

Le P. Taché pensait d'abord quitter Athabaska et retourner à l'Ile-à-la-Crosse " aux premières neiges, époque la plus favorable aux voyages à pied (5) ; " mais, écrit-il à sa mère, " M. le bourgeois d'Athabaska m'a invité d'une manière si gracieuse et si pressante à prolonger mon séjour dans son fort que je n'ai pas pu me dispenser d'accepter. Ce qui m'y a déterminé surtout c'est que je puis être utile aux personnes du fort. Les sauvages à la vérité sont déjà tous dispersés : j'en verrai néanmoins quelques-uns de temps à autre ; mais les employés des forts forment une population quelquefois aussi peu instruite et souvent plus mauvaise que les sauvages eux-mêmes, en sorte que ce n'est pas un temps perdu que celui qu'un prêtre emploie à les instruire et à les rappeler à leurs devoirs (6). "

---

(1) *Fort Tchipeweyan, Lac Athabaska, 2 novembre* 1848. — N° 19 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Vingt années de Missions*, p. 40.

(5) Lettre du 2 novembre 1858.

(6) *Ibid.*

" Je ne partirai donc, poursuit-il, qu'avec l'exprès d'hiver, le lendemain du jour de l'an. La distance de l'Ile-à-la-Crosse ici est plus considérable que celle qui sépare les autres forts. Ce n'est jamais moins de 15 et souvent plus de 20 jours de marche. C'est assez, n'est-ce pas? pour exercer les jambes d'un pauvre malheureux, et 17 ou 18 nuits à la belle étoile, au mois de janvier par des froids de 40° ou 50° au-dessous de zéro sont du moins suffisantes pour raffraîchir le teint. Malgré cela, l'habitude des voyages est telle dans ce pays-ci qu'on se détermine à entreprendre une route de cette nature beaucoup plus facilement que vous ne vous décidez à aller de Boucherville à Montréal. Une couverte, une hache, une chaudière, une paire de raquettes et quelques livres de viande sèche ou de pémikan (taureau), voilà tout l'attirail de nos voyageurs. Une dignité telle que la mienne requiert de plus une seconde couverte et une traîne de chiens. Avec cela, on parcourt le monde septentrional, souvent un peu fatigué, quelquefois glacé, mais toujours de bonne humeur (1). "

Le missionnaire oblat demeura donc deux mois encore à Athabaska, voyant tous les sauvages qui venaient au fort, catéchisant les employés de celui-ci, administrant les sacrements et pressant les uns et les autres de " vivre dans la justice, la piété et la tempérance. "

Pour la première fois à Athabaska, le jour de Noël fut célébré avec des cérémonies religieuses. " Quel contraste pénible, écrivait l'Oblat de Marie Immaculée, entre la pompe sainte de ce grand jour de fête dans les pays chrétiens et l'excessive pauvreté à laquelle nous étions réduits. Ce jour, comme les autres, ma chambre à coucher me servait d'église; la table sur laquelle je vous écris ces lignes, surmontée de ma chapelle de voyage, me servait d'autel. Une pauvre croix de bois, de six pouces de long, attachée à la pauvre muraille de mon appartement, en formait l'unique décoration. Au lieu de ces chœurs de musiciens, dont la douce harmonie

---

(1) Lettre du 2 novembre 1858.

donne une idée des concerts des anges entonnant leurs joyeux cantiques, je n'avais pour chantre qu'un jeune Iroquois du Sault-Saint-Louis, assez peu habile et bien mal secondé par celui qui aurait dû être en état de le guider. En montant au saint autel ou plutôt en m'en approchant, j'éprouvai un vif sentiment de peine, et cette extrême pauvreté me parla au cœur, peut-être plus fortement que toutes les richesses saintes auxquelles je la comparais alors. Ce pauvre oratoire, tout comme l'étable de Bethléem, fixa les regards de notre divin Sauveur, et il voulut bien y renouveler la preuve de son amour infini pour les hommes. Plusieurs personnes eurent le bonheur de s'approcher de la sainte table. Trois d'entre elles le faisaient pour la première fois. Ces trois personnes, déjà mariées, avaient été bien involontairement privées jusqu'alors de ce bonheur. Aussi, semblaient-elles, par l'ardeur de leurs sentiments, vouloir se dédommager de cette longue privation. Le soir du même jour, neuf infidèles courbaient leurs fronts pour y recevoir l'eau de la régénération et se faisaient recevoir au nombre des enfants du Dieu incarné pour le salut de tous. L'expression du bonheur qui rayonnait sur ces figures remplissait mon cœur d'un sentiment difficile à peindre et qui, à lui seul, vaut ce centuple promis à ceux qui quittent tout pour Dieu, et surtout pour lui gagner des âmes. Le lendemain six des nouveaux baptisés étaient au pied du saint autel et imploraient du Dieu des bénédictions celle qu'il daigne répandre sur ceux qui s'unissent en son nom. Je leur expliquai les obligations étroites que contractent ceux qui se marient; ils firent volontiers le serment d'y être fidèles: puissent les grâces attachées au sacrement leur en faciliter l'exécution (1)! "

Dans l'antiquité ecclésiastique, les néophytes communiaient le jour de leur baptême; ici, l'apôtre d'Athabaska fait faire ou renouveler le contrat de mariage aux sauvages, à cause des habitudes de polygamie et de divorce si répandues parmi eux; mais il n'ose les recevoir à la table sainte avant de longues prépara-

(1) Lettre du 2 janvier 1858.

tions ; ceux qu'il y reçoit sont des blancs ou des métis habitués à garder l'unité et l'indissolubilité du mariage. Nous verrons le même missionnaire devenu évêque, adopter, en ces mêmes lieux, une pratique différente, sur les conseils du vénérable fondateur des Oblats de Marie Immaculée et admettre plus tôt les sauvages à la communion.

Le 27 décembre, un métis baptisé l'année précédente, dont le père était de Boucherville même, amène sa femme, pour lui procurer le bienfait du baptême. " Cette pauvre femme, déjà vieille, avait quitté sa demeure il y avait dix jours, marché depuis ce temps, couchant dehors toutes les nuits, supportant le froid et les autres inconvénients d'un pareil voyage, pour pouvoir être admise au nombre des chrétiens (1). " " Le baptême est sans doute une grâce inappréciable, remarque le missionnaire ; mais je crois qu'il est difficile de faire plus pour témoigner le désir que l'on peut avoir de le recevoir (2). " Aussi il la baptisa deux jours après, le 29 décembre, et lui fit renouveler son mariage le 30. " Son mari fit présent au missionnaire d'une traîne attelée de trois jolis et bons chiens, " " ce qui, observe celui-ci, est un cadeau d'un grand prix à la veille d'un voyage comme celui que je vais entreprendre (3). "

Enfin le renouvellement de l'année devait être suivi presque aussitôt du départ. " J'avoue (pardonnez-moi cette faiblesse,) écrit le missionnaire à sa mère, que je ne voyais pas sans inquiétude le moment où j'allais entreprendre un voyage d'environ 130 lieues, sans presque autre support que mes jambes, sans autre abri que le firmament, dans un pays où le thermomètre de Farenheit descend quelquefois jusqu'à 50°. Ce qui m'inquiétait le plus, c'est que l'hiver précédent, j'avais souffert beaucoup du mal de jambes, en me rendant au lac Caribou. Dans l'appréhension de ne pouvoir peut-être pas suivre les porteurs de

---

(1) *Fort Tchipeweyan, Lac Athabaska,* 27 *décembre* 1848. — N° 20 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

l'exprès, obligés de faire diligence, j'engageai un sauvage avec lequel je me proposais de rester en arrière, si ma faiblesse l'exigeait. Mais je ne fus point dans cette humiliante nécessité. J'avais six chiens, tous excessivement petits, trois sur un traîneau avec la plus grande partie de nos provisions et les leurs, et les trois autres sur une carriole, où se trouvaient les autres objets nécessaires à notre voyage, et sur laquelle je devais monter de temps en temps, pour satisfaire ma lâcheté et mon amour du repos.

" Le 2 janvier, de grand matin, nous terminâmes les préparatifs de notre départ, ce qui donna à l'aurore le temps de poindre. Il faisait un temps magnifique. Je fis mes adieux aux gens du fort et à un bon nombre de sauvages réunis pour la circonstance. Il serait inutile de vous dire que ces adieux m'affectèrent. Je voyais des larmes dans les yeux de ceux que je quittais et je n'ai jamais été indifférent à une marque d'attendrissement. Tout à coup l'horizon se rembrunit, un vent violent souleva une " poudrerie " qui " nous déroba la vue du ciel et de la terre. J'allai alors offrir mes remerciements et mes souhaits à celui qui y avait tant de droit, " le chef du fort. " Me voyant partir, malgré ce trouble de la nature, il me dit d'un ton vivement affecté : " Voilà de la misère de prêtre. " Je me mis ensuite en route, le cœur gros et un peu préoccupé de cette misère que tout semblait m'annoncer. Mais je me trompais, en écoutant trop cette crainte puérile. Si comme on venait de me le dire, il y a une misère particulière pour le prêtre, j'eus bientôt occasion de reconnaître qu'il y a aussi une *Providence spéciale* en sa faveur. Je fis presque tout le trajet, étonné même d'être si peu fatigué ; deux fois pourtant j'éprouvai plus que de la lassitude ; mais les courts instants que je pouvais passer dans ma carriole suffisaient pour me délasser. Il fit, durant tout le temps de notre voyage, un froid excessif ; mais, je dois le dire, je ne l'appris qu'après mon arrivée, lorsque mes confrères me donnèrent l'état du thermomètre. J'en avais si peu soupçonné l'intensité que tous les jours je me félicitais de la douceur de la température, eu égard à la saison

et aux lieux. J'ai conclu de là que la graduation de mon thermomètre naturel n'est pas exacte. Mon sauvage s'y entendait mieux que moi, car tous les jours il nous répétait que l'hiver était excessivement rigoureux (1)."

---

(1) Lettre du 3 janvier 1850.

CHAPITRE IX

TROISIÈME ET QUATRIÈME ANNÉES PASSÉES A L'ILE-A-LA-CROSSE, 1849-1850.

Le P. Taché arriva à la résidence des missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse après quinze jours de marche, le mardi 16 janvier 1849, " au moment même, dit-il, où mes chers confrères s'apitoyaient sur la mauvaise nuit " que j'allais passer, " par le froid intense qu'il faisait (1). " " L'affection que je leur porte à tous deux, ajoute-t-il, me les fit revoir avec le plus vif sentiment de plaisir; j'avais souffert d'être près de cinq mois absent de notre pauvre chez nous (2)," sans voir de confrère ni pouvoir me confesser durant tout ce temps. Retour à l'Ile-à-la-Crosse.

Les lettres du P. Taché, le lecteur a pu s'en convaincre, sont pleines d'intérêt. Son maître de noviciat, le R. P. Allard, plus tard vicaire apostolique du Natal, en publia plusieurs dans le but d'intéresser les populations si chrétiennes des rives du Saint-Laurent aux travaux des missionnaires. Le P. Taché se plaint plusieurs fois de cette publication. " Sans reproche, mon cher petit frère, écrit-il le 15 juin 1846 à son frère Louis, ta dernière lettre m'annonce que vous avez pris un moyen efficace de faire lire mes lettres, en les mettant bon gré mal gré devant les yeux de tous les lecteurs de gazettes. Reproduire ma lettre du 8 septembre m'a paru une chose prodigieuse et je ne me l'explique que d'une façon. Maman m'a dit que c'est là l'œuvre du P. Allard : le brave homme, en habile maître des novices, a voulu me faire supporter cette petite humiliation (3). " **Publication des lettres du P. Taché.**

" J'ai appris avec surprise, dit-il à sa mère dans la lettre citée plus haut, que le R. P. Allard avait trouvé à propos de faire

---

(1) Lettre à sa mère, *Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse*, 3 *janvier* 1850.

(2) *Ibid.*

(3) *Saint Boniface de la Rivière-Rouge*, 15 *juin* 1846.

publier encore une de mes lettres. Je vous ai déjà exprimé la répugnance que j'éprouve à me voir ainsi affiché sur les journaux. En voici la raison. Monsieur le public a trop d'esprit, il en a même à vendre; malheureusement je suis loin des centres où il débite cette précieuse marchandise et la petite provision que j'en avais faite est complètement épuisée, en sorte que je n'aime point à inviter la foule à assister aux funérailles de mon intelligence, dont mes lettres ne sont que l'oraison funèbre (1)."

Cette oraison funèbre, grâces à Dieu, se prolongera encore bien des années; et jusqu'à la fin, nous la trouverons digne du héros.

Lettre du P. Aubert.

A cette époque, nous l'avons déjà remarqué, le courrier arrivait deux fois seulement par année à l'Ile-à-la-Crosse et aux établissements de la Baie d'Hudson dans le Nord-Ouest: c'étaient, on le comprend aisément, des jours désirés des missionnaires, et où leurs cœurs se trouvaient ordinairement comme à un festin.

Or, pendant que les trois missionnaires jouissaient ensemble des douceurs de la vie commune, le courrier d'hiver arriva; mais cette fois il leur apporta une lettre du P. Aubert, qui répandit "la consternation" parmi eux.

Le P. Aubert écrivait au P. Taché et au P. Faraud: "La révolution survenue en France tarira peut-être les ressources de la Propagation de la Foi; peut-être aussi serons-nous obligés de laisser l'œuvre commencée: ne poussez donc pas plus avant; mais bornez à l'Ile-à-la-Crosse vos soins et vos travaux (2)."

Quelle plus grande affliction pour un père que d'être menacé de se voir arraché à sa famille! "Les Pères Taché et Faraud réunis en conseil, se demandèrent: Que ferons-nous? Parce que nous manquons de ressources, abandonnerons-nous les pauvres sauvages? Ayons seulement du vin pour dire la messe: vivons,

---

(1) Lettre à sa mère, 3 janvier 1850.

(2) *Rapport de Mgr Faraud sur le Vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie.* — Dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXXVI, p. 382.

s'il le faut, sous la hutte indienne, mais ne quittons pas la partie : la gloire de Dieu et le salut des âmes le demandent (1). "

D'un commun accord, ils répondirent au R. P. Aubert à peu près dans les termes suivants : " Mon Révérend Père, la nouvelle que contient votre lettre nous afflige, mais ne nous décourage pas ; nous savons que vous avez à cœur nos missions ; et nous, nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes et nos nombreux catéchumènes ; nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous fournir des pains d'autel et du vin pour le Saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose, la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence et les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas (2). "

Les deux serviteurs de la mission furent renvoyés ; les missionnaires se chargèrent de faire la cuisine, de pêcher, de bêcher, de bâtir les maisons, etc. Leur magnaminité devait sauver les missions.

Départ de M. Laflèche.

Cependant, par le même courrier, Mgr Provencher rappelait M. Laflèche à la Rivière-Rouge, nous verrons bientôt dans quel dessein. Les infirmités du digne prêtre lui faisaient désirer à lui-même un voyage à Saint-Boniface pour essayer du changement d'air et recevoir des soins particuliers ; le P. Taché croyait de son côté que son ami devait quitter pour un temps les missions du Nord-Ouest, afin de n'être pas perdu pour toujours à la grande œuvre qu'il avait si bien dirigée.

Le P. Taché se met en route pour le lac Caribou.

" C'est au commencement de juin 1849, que la mission et les missionnaires durent subir cette épreuve. M. Laflèche partit, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Estimé, respecté, chéri de tous, il put voir, aux larmes abondantes versées à son départ, qu'il n'avait pas travaillé pour des ingrats. Ses compagnons, plus que tous les autres, avaient été à même d'apprécier ses aimables qualités (3). " Le P. Taché

---

(1) *Rapport de Mgr Faraud, etc., ibid.*

(2) *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, pp. 42-43.

(3) *Ibid.*, p. 43.

et le P. Faraud ne vivront plus, contre leurs espérances, avec M. Laflèche; mais revêtus un jour, comme lui-même, de la dignité épiscopale, ils continueront de l'aimer tendrement et d'être aimés par lui avec la même fidélité, et compteront toute leur vie, parmi leurs plus beaux jours, ceux qu'ils avaient passés dans sa douce société.

Cependant le P. Taché passa encore quelques jours dans la compagnie de son saint ami. Il avait promis, l'année précédente, aux sauvages du lac Caribou de les visiter cette année à l'extrémité septentrionale du lac. Il prit passage sur les barges de la Compagnie qui emmenaient M. Laflèche. Les deux amis voyagèrent ensemble jusqu'à la Rivière-au-Rapide, où ils arrivèrent le 14 juin.

Contretemps. Il avait été convenu, nous venons de le dire, que les sauvages se réuniraient à l'extrémité septentrionale du lac et " que l'un d'eux viendrait au devant du missionnaire pour lui servir de guide. " Mais l'Oblat ne trouva pas le guide promis. M. Thomas, venu en cet endroit, l'assura qu'il lui était impossible d'en trouver un. De plus, " la pauvreté de la mission de l'Ile-à-la-Crosse n'avait permis au missionnaire d'engager que deux hommes;" or l'un était tombé malade. Enfin " quelques Montagnais, réunis en ce lieu, protestaient de l'inutilité du voyage, " assurant que " par suite de la disette qui avait régné au lac Caribou dans le cours de l'hiver, les sauvages ne pourraient se réunir au printemps (1). " " Le P. Taché se trouva dans le plus grand embarras. Il craignait de manquer à son devoir; puis d'un autre côté, il lui semblait moralement impossible d'atteindre le but proposé. L'absence d'un guide surtout lui semblait un obstacle insurmontable. La crainte de compromettre les intérêts d'une mission qu'il avait à cœur, l'eût peut-être dé-

(1) Lettre du P. Taché à sa mère, *Portage de la Rivière-Rapide*, 14 *juin*. — N° 21 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.
Vingt années de Missions......, p 43.
Mgr Taché, *Notice sur la Mission du lac Caribou*.

cidé à tenter le peu de chance de succès qui lui restait, si M. Laflèche ne lui eût conseillé de se désister de son entreprise. Il se décida à rebrousser chemin, le cœur gros de regrets, la conscience agitée par l'appréhension de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait de lui (1). "

Interruption du voyage.

" Ce qu'il y a de certain, poursuit l'Oblat de Marie Immaculée, c'est que cette conduite fut préjudiciable à la mission du lac Caribou. Les sauvages qui avaient manqué à la promesse d'envoyer un guide au devant du missionnaire, n'avaient pas manqué à celle de se réunir en bon nombre. Ils attendirent assez longtemps, et ne voyant pas arriver le missionnaire, au lieu de se reprocher de n'être pas allés le chercher, ils l'accusèrent d'infidélité (2). " Pendant plusieurs années, il demeura dans leur esprit des impressions fâcheuses.

Retour à l'Ile-à-la-Crosse.

Le P. Taché, qui entrevoyait ces conséquences funestes, ne renonça qu'avec beaucoup de peine à poursuivre sa route. " Je regrette ce contretemps, écrivait-il à sa mère le jour même, d'autant plus que les dépenses pour mon voyage sont déjà faites et que je suis presque à la moitié de ma route. Le P. Faraud, ajoutait-il, qui est resté seul à l'Ile-à-la-Crosse, ne sera peut-être pas fâché, lui, de mon retour. Je l'aiderai à faire le foin nécessaire pour notre précieuse vache et sa triple progéniture (3). "

Le P. Taché fit ses adieux à M. Laflèche et se remit en route pour l'Ile-à-la-Crosse, où il arriva " le 21 juin à minuit, sans autre résultat, dit-il, que d'avoir perdu 14 jours de mon temps et les frais de voyage (4). "

Arrivée du F. Dubé.

La richesse la plus précieuse peut-être des missions est la présence d'un Frère convers humble et dévoué. Le P. Taché, qui avait renvoyé les hommes de service à la nouvelle de la révolution de France, eut la joie, quelques semaines après son re-

---

(1) *Notice sur la Mission du lac Caribou.*

(2) *Notice......*

(3) *Portage de la rivière Rapide*, 14 *juin après-midi.*

(4) Lettre à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, 4 août* 1849.

tour, de voir arriver à l'Ile-à-la-Crosse un Frère convers, l'angélique F. Dubé.

Ce Frère était pour le P. Taché un compatriote. " Vous vous souvenez peut-être, écrit-il à sa mère en lui faisant part de cette bonne nouvelle, qu'à notre départ de Kamouraska en 1830, un tout petit garçon conduisit la voiture dans laquelle nous étions jusqu'à l'entrée de la rivière Ouelle. Le F. Dubé est précisément ce petit garçon, qui me rendit alors ce service et qui m'en rend actuellement bien d'autres. Ce bon Frère est pour moi un compagnon, d'abord parce que nous sommes unis par les liens de la charité mutuelle qui doit animer tous les membres d'un corps religieux, et ensuite parce qu'ayant été élevé à Kamouraska et ayant demeuré deux ans à Longueuil, nous pouvons parler ensemble de bien des personnes qui me sont très chères et de lieux qui m'intéressent (1). "

L'arrivée du F. Dubé amena comme une révolution dans la vie intime des missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse. Laissons le P. Taché nous conter l'événement.

Généreux jusqu'aux limites du possible, les deux Pères " firent volontiers au nouveau venu, l'abandon complet des marmites, chaudrons, vaisselle et autres admirables instruments que l'art de la gourmandise a inventés à profusion. Leur libéralité alla jusqu'à se démettre sans regret des nobles fonctions de cuisiniers, qu'ils exerçaient eux-mêmes depuis leur entrée en scène sur le théâtre des missions. Leur abnégation à cet égard reçut de suite et par la suite une abondante récompense, puisque le bon frère les traitait mieux qu'ils ne se traitaient eux-mêmes. Leur amour-propre subit en retour l'humiliation de voir que le nouveau cuisinier était plus habile que les anciens. Les petits plats et les desserts (desserts de rien) firent irruption *au château Saint-Jean,* comme on l'appelait alors. Le bon F. Dubé ne voulut plus permettre aux missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse de savourer à si grands traits les saintes délices de la mortification.

---

(1) Lettre à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste*, etc., 4 *août* 1849.

Sans être encore " aux petits soins, aux attentions fines ", on commença à goûter un bien-être auquel on n'était pas habitué. A ces services, le F. Dubé en joignit bien d'autres; malgré sa santé si faible et si délicate, il fut d'un puissant secours.

" Hâtons-nous de dire, poursuit le narrateur, que les missionnaires n'ont jamais vu se réaliser les craintes que leur charitable supérieur exprimait à leur égard. Non seulement ils ne manquèrent jamais du nécessaire; mais des secours plus abondants ajoutèrent encore à tout ce que le F. Dubé faisait pour améliorer leur condition (1). "

Transformation de la 1re maison en chapelle. Construction d'une 3e maison.

Le P. Taché avait eu d'abord le désir de construire une petite chapelle à l'Ile-à-la-Crosse; mais les ressources des missions ne le permettaient pas.

" Cette pénible nécessité m'afflige beaucoup, écrit-il. Je m'étais toujours flatté qu'un petit clocher s'élèverait dans notre mission, pour attester que la religion avait assis son empire pacifique au milieu des épaisses forêts que nous habitons. Une petite église, quand elle n'eût été ni belle ni élégante, mais seulement un tant soit peu propre, eût été pour nous le sujet d'une bien vive consolation et d'un grand encouragement pour nos sauvages. Mais hélas! ce désir, qui certainement n'avait rien de déréglé, ne peut point obtenir sa réalisation (2). "

Cependant les missionnaires avaient " absolument besoin " d'un local " pour réunir les sauvages (3). " Ils avaient jusqu'alors logé eux-mêmes dans la maison que M. MacKenzie avait fait construire pour eux. " Je la cède au bon Dieu, dit le P. Taché, mais à regret, puisqu'elle n'a que des enduits de terre et des châssis de parchemin, et que de plus je n'ai pas une seule planche pour en habiller l'intérieur et la rendre quelque peu digne du saint usage auquel elle va être consacrée (4). "

---

(1) *Vingt années de Missions*....... pp. 43-44.

(2) Lettre du 4 août 1849.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

Les missionnaires établirent leur demeure dans la maison de 20 pieds par 20 pieds qu'ils avaient construite l'année précédente de leurs propres mains.

Depuis la lettre du P. Aubert, ils n'avaient plus de serviteurs proprement dits, mais seulement " de petits jeunes gens " ne sachant à peu près rien faire, mais ne leur coûtant guère que la nourriture. Le P. Taché et le P. Faraud construisirent pour eux " noblement et habilement " une demeure " dont les vastes parois avaient chacune 15 pieds (1). " Cette petite construction devait servir en même temps de cuisine.

" C'est là par conséquent, ajoute plaisamment le P. Taché, que se prépareront chaque jour les mets suaves, mais simples qui satisfont l'ardeur de mon appétit et me font regorger de santé. " " Vive le Nord ! conclut-il en philosophe chrétien ; je crois que c'est le pays du monde où l'on apprend le plus efficacement et le plus pratiquement combien il faut peu de choses pour rendre l'homme heureux et combien sont insensés ceux qui cherchent leur satisfaction dans ce qui fait véritablement le tourment de la vie, par les mille soucis et inquiétudes auxquels il exige qu'on se livre (2). "

Ces constructions et ces aménagements occupèrent les missionnaires pendant deux mois environ. " Nous ne nous occupons, écrit-il le 4 août, que de planches et de cloison, qu'il faut, bien entendu, confectionner de nos propres mains (3). "

Visite du P. Faraud à Athabaska.

La mission d'Athabaska, fondée par le P. Taché les deux années précédentes, devint en 1849, " le partage du P. Faraud, qui l'accepta avec toute la générosité qu'inspirent un zèle ardent et une généreuse abnégation. " Il partit pour Athabaska dans les derniers jours d'août. Le bon Dieu, qui prépare aux vocations saintes par le sacrifice, broya son cœur sensible, avant le départ, par la pénible nouvelle de la mort de sa mère. " Nous

---

(1) Lettre du 4 août 1849.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

qui connaissions, dit le P. Taché, tout ce que cette perte avait de cruel et d'amer pour son cœur aimant, nous avons admiré le courage avec lequel il se soumit à la sainte volonté de Dieu. Nos cœurs battaient trop à l'unisson pour que nos larmes pussent ne pas se confondre (1).

" Hélas ! ajoute le P. Taché, que les desseins de Dieu sont impénétrables ! Qui eût pu soupçonner qu'un jour ces deux jeunes Pères dirigeraient comme premiers pasteurs les missions qui en ce moment leur échéaient en partage (2) ? " Nous allons en effet bientôt voir le P. Taché, évêque de Saint-Boniface et le P. Faraud vicaire apostolique d'Athabaska.

Le P. Taché, demeuré à l'Ile-à-la-Crosse, y passa l'automne et l'hiver. " Pour la première fois depuis que je suis dans le pays, écrit-il, je n'ai point eu de course considérable à faire cet hiver, si ce n'est un petit voyage de trois jours, pour aller porter les secours de la religion à un moribond qui, si comme je l'espère, il est au ciel, se souviendra un peu de celui qui, pour lui en ouvrir les portes. a perdu la peau de son nez et aussi celle de ses joues (3). " Tout le reste du temps, il le passa à l'Ile-à-la-Crosse, en compagnie du bon Frère Dubé, priant, étudiant, catéchisant les sauvages, s'occupant des travaux de menuiserie ou de culture, ne voyant aucun prêtre pendant près d'une année. **Séjour de 11 mois à l'Ile à la Crosse.**

Les sauvages étaient l'objet d'un dévouement sans bornes. " Chaque jour et même bien des fois le jour, dit-il, j'ai reçu des visites ", des " visites de sauvages " ou " des visites sauvages " comme vous voudrez (4). Il accueillait les Montagnais et les Cris avec empressement, il leur apprenait avec un zèle que rien ne lassait, le catéchisme, les prières, des cantiques. Voici, à ce sujet, une anecdote qui fait connaître la nature de son tempérament autant que la grandeur de son

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 45.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre au Dr Pierre Boucher de la Bruère, *Lac de la Truite, 7 juin* 1850.

(4) *Ibid.*

zèle. “Un soir il faisait le catéchisme à des sauvages, pendant que le F. Dubé travaillait à son ménage ordinaire. Le Père lui dit: “Mon Frère, le sommeil me gagne: je vais commencer un cantique, et pendant que les sauvages chanteront le refrain, je dormirai;” car le P. Taché dormait avec une facilité extraordinaire et pouvait faire un somme pendant un *Ave Maria.* “A la fin du refrain, marchez-moi sur le pied pour me réveiller. Ainsi la chose se passa-t-elle (1).”

Départ de M. McKenzie.

Nous venons de dire que le missionnaire oblat demeura près d'une année sans voir de confrère. D'une part, “ses dispositions pour l'ermitage (2),” ainsi qu'il parle, lui rendaient la solitude non seulement supportable, mais douce. D'autre part, c'était une vraie privation de n'avoir pas de confesseur pendant un temps un peu prolongé. “Il y a plus de neuf mois que je ne me suis point confessé, écrit-il à sa mère le 6 juin 1850, et je ne pourrai pas le faire avant un mois et demi. C'est passablement long, surtout pour moi qui, en travaillant au salut des autres, ne pense pas toujours assez au mien. Je me rassure pourtant, ajoute-t-il, parce que le bon Dieu n'est point un sauvage et qu'il doit avoir une miséricorde particulière pour ceux qui, malgré leur faiblesse, désirent lui gagner des âmes (3).”

L'Oblat de Marie Immaculée avait alors un autre chagrin, “le plus poignant” de ceux qu'il eût éprouvés depuis son départ du Canada. “Je vous ai parlé bien des fois, dit-il à sa mère, de M. MacKenzie, respectable bourgeois de l'Ile-à-la-Crosse et de sa famille, dont les bontés toutes paternelles ont beaucoup contribué à adoucir aux missionnaires du district de la Rivière-aux-Anglais, les difficultés inévitables de nouveaux établissements dans ces régions barbares et inhospitalières. Cette année plus que jamais encore, j'ai été de leur part l'objet de soins et d'attentions délicates, auxquelles certainement je ne

(1) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) Lettre du 4 août 1849.

(3) Lettre à sa mère, *Lac Serpent, 6 juin* 1850. — N° 23 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.

pouvais pas raisonnablement m'attendre. Je m'étais toujours flatté que le bon Dieu récompenserait lui-même le bien fait à son indigne ministre, en accordant à mes bienfaiteurs d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité catholique. J'ai passé l'hiver en neuvaines à la Bonne Mère dans ce but; mais mes prières trop faibles n'ont point encore été exaucées (1)."

M. MacKenzie allait avoir un remplaçant à l'Ile-à-la-Crosse et quitter ce fort, au mois de juin 1850, avec sa famille. Quelques jours avant son départ, il fut "frappé d'une nouvelle maladie" et "privé complètement de l'usage d'une de ses jambes," en sorte que ses deux béquilles devinrent "insuffisantes pour l'aider à faire même quelques pas." Il allait se mettre en route dans cet état, "avec tous les inconvénients qu'offre la manière de voyager en ces pays (2)." "Vous savez de quelle nature je suis, ajoute-t-il; ce n'est pas ma faute si le bon Dieu a calqué mon caractère sur celui de ma mère (3)." "Je souffre beaucoup de le voir ainsi souffrir. Le bon Dieu veut peut-être me punir par là de l'attachement trop vif que j'ai pour cette famille; mais pourquoi ne suis-je pas la seule victime?" Je souffre plus encore de ne point le voir revenir à la vérité. "Bonne Mère, priez donc instamment pour que l'heure de la miséricorde sonne en faveur des bienfaiteurs signalés de votre fils (4)."

Au printemps de 1850, les sauvages se réunirent autour du fort et de l'église de l'Ile-à-la-Crosse après les chasses de l'hiver, comme ils le faisaient chaque année. Le P. Taché profita de leur réunion pour leur donner la mission. Il les trouva tous de plus en plus attachés à la religion et à toutes les obligations qu'elle impose. Ce fut une grande consolation pour son cœur d'apôtre (5). **Réunion des sauvages à l'Ile-à-la-Crosse.**

Mais la famine ne permit pas aux sauvages de demeurer longtemps réunis. "On n'a jamais vu, raconte le P. Taché, une **Disette et souffrances parmi les sauvages.**

---

(1) Lettre à sa mère, *Lac Serpent*, 6 *juin* 1850. — *Ibid.*

(2) Lettre du 6 juin 1850.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

disette aussi générale. Les prairies qui, par leurs immenses troupeaux de buffles, formaient comme le grenier du nord, ont été désertées presque complètement. Un fort assez proche de l'Ile-à-la-Crosse ne possède que 3 sacs de pémikan au lieu de 3 à 400 qui s'y trouvent presque tous les ans à pareille époque. A l'Ile-à-la-Crosse, nous n'avons point eu à souffrir: tout à la vérité y a été plus rare que de coutume; mais la récolte de pommes de terre y a été très abondante l'automne dernier, le poisson n'a pas déserté nos plages: pour ces causes, nous avons vécu sinon dans l'abondance, du moins avec le nécessaire. Mais les sauvages qui visitent ce poste n'ont pas été aussi heureux que ceux qui l'habitent; presque tous ont eu à souffrir de la faim, et les cas de familles passant 4, 6, 8 et même 10 jours sans manger, n'ont été malheureusement que de trop commune occurrence. On n'a pas dans les autres pays l'idée de la misère qui règne dans ceux-ci, et ce qu'on appelle pauvreté ailleurs serait ici presque de l'opulence. C'est un spectacle à déchirer le cœur que de voir la population au milieu de laquelle nous vivons: de la voir, de l'aimer, d'en être chéri, et, malgré tout cela, de n'avoir pas même un poisson à partager à cette foule affamée ou une guénille pour vêtir les plus nus. Et après cela, messieurs les philanthropes font de longues dissertations pour éclairer la foule aveugle et lui dire que les ministres du Seigneur la séduisent, pour lui arracher l'obole hebdomadaire qui devra ouvrir le ciel à tant d'infortunés, privés, je ne dis pas du superflu que mépriseraient ces grands amateurs de l'humanité, mais même du strict nécessaire à leur vie (1)."

Voyage du P. Taché au Portage du Fort de Traite.

Aussitôt après avoir donné la mission aux sauvages réunis à l'Ile-à-la-Crosse, le P. Taché se mit en route pour le lac Caribou avec l'exprès d'été (2). Nous avons vu combien il lui en avait coûté de ne pouvoir s'y rendre l'année précédente. Il loua un canot et deux hommes pour tenter d'y aller en 1850. Mais M. MacKenzie qui partait de l'Ile-à-la-Crosse par l'exprès lui

---

(1) Lettre du 6 juin 1850.

(2) *Ibid.*

offrit un passage sur ses barges; le missionnaire accepta. “Mon canot me suit, écrit-il, et je me constituerai passager à son bord au Portage du Fort de Traite, où il me faudra faire mes adieux à M. MacKenzie (1).” Il se trouva donc compagnon de M. MacKenzie de l’Ile-à-la-Crosse au Portage du Fort de Traite, comme une année auparavant de M. Laflèche.

Au lac Serpent, il profite d’un arrêt forcé pour écrire à sa mère une lettre que nous avons plusieurs fois citée. “Les voyageurs, lui dit-il en commençant, n’aiment point ordinairement les *dégras;* aujourd’hui cependant je ne suis point de l’avis de mes confrères. Je suis *dégradé* par le vent et la pluie, mais bien aise de cette circonstance, parce qu’elle me donne la facilité de m’acquitter d’un devoir que des occupations trop multipliées ne m’avaient point permis de remplir avant mon départ (2).”

Aux Rapides du Diable, il trouve le temps d’écrire à sa tante, Madame Hertel de Rouville: “Pour me dédommager de la mauvaise compagnie en laquelle je me trouve ce soir, lui dit-il, je vais vous adresser quelques mots et faire ainsi diversion à l’horreur du lieu où je viens de dresser ma tente. Nos chers voyageurs canadiens, dans le désespoir que leur inspiraient les difficultés excessives d’une longue suite de rapides, leur ont donné le nom de *Rapides du Diable.* Il faut avouer que ces rapides ont quelque chose d’affreux et que l’ennemi des hommes semble y être en embuscade pour saisir quelque proie. Nous venons de passer tous ces rapides, non sans difficultés, ni même sans dangers. J’ai encore le pouls agité par suite des efforts vigoureux que j’ai faits pour aider les hommes de la barge que je monte, à nous arracher de l’un de ces rapides, où l’inexpérience de notre gouvernail nous avait encloués (3).”

Arrivé au Portage du Fort de Traite, l’Oblat de Marie Immaculée y trouva quelques sauvages du lac Caribou, mais en très petit nombre. Il reconnut qu’un voyage au lac Caribou serait

(1) Lettre du 6 juin 1850.

(2) *Lac Serpent*, 6 *juin* 1850.

(3) *Rapides du Diable*, 8 *juin* 1850. — N° 24 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.

inutile, parce que la famine tenait les sauvages dispersés. Il promit qu'un missionnaire se rendrait l'année suivante au lac Caribou, lui ou un autre, et chargea les sauvages venus au Portage du Fort de Traite d'annoncer sa visite.

Retour du P. Faraud.

Ce voyage du P. Taché au Portage du Fort de Traite fut son unique course cette année-là. Il revint à l'Ile-à-la-Crosse, où il trouva le P. Faraud. "Ni l'un ni l'autre n'avaient vu de prêtre depuis plus de dix mois qu'ils s'étaient séparés; aussi comme elle fut vive la joie de se rencontrer! Il faut avoir compté les mois d'isolement, il faut, jeune et sans expérience, avoir ressenti toutes les incertitudes, toutes les craintes qu'inspire la solitude, à des centaines de lieues de tout confrère, pour comprendre les émotions de l'âme, les battements du cœur, lorsqu'on voit se combler ce vide immense dans lequel on s'agite et se trouble lors même que d'ailleurs on est content de son sort (1)." Oh! alors surtout "il est bon et agréable pour des frères d'habiter ensemble!"

Arrivée des Pères Tissot et Maisonneuve.

Ces joies saintes augmentèrent encore quelques semaines plus tard. Au mois de juillet, deux nouveaux Pères arrivèrent à l'Ile-à-la-Crosse, les Pères Tissot et Maisonneuve. "Au bonheur toujours si grand de saluer et de connaître des frères, venait se joindre la consolante assurance que les missions allaient se développer davantage, et que leurs apôtres seraient moins exposés à la terrible menace: *Vœ soli!* (2)."

L'Ile-à-la-Crosse, menacée l'année précédente de demeurer sans missionnaire, possédait en ce moment cinq Oblats. Il y en avait dans le diocèse de Saint-Boniface un sixième, le P. Bermond, qui était à Saint-Boniface même, où il avait remplacé dans la qualité de supérieur, le P. Aubert, (3) rappelé cette année-là auprès de Mgr Guigues, évêque de Bytown et Provincial de tous les Oblats du Canada.

---

(1) *Ibid.*

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 47.

(3) Rappelé en 1847 à Montréal, le P. Aubert est supérieur de la maison de Saint-Pierre, pendant dix ans, retourne ensuite en France, occupe la place d'assistant-général jusqu'en 1885, et meurt à Paris en 1890, à l'âge de 76 ans.



Le R. P. Aubert, premier Supérieur des Oblats à la Rivière Rouge.

CHAPITRE X

LA FAMILLE PRIVILÉGIÉE DU MISSIONNAIRE.

Le P. Taché vient de passer quatre ans à l'Ile-à-la-Crosse: il a évangélisé les sauvages, à une distance de plusieurs centaines de milles: un certain nombre d'entre eux appartiennent à la nation des Cris; mais le plus grand nombre sont Montagnais. Les Montagnais sont beaucoup plus nombreux à l'Ile-à-la-Crosse, au lac Caribou, au lac Athabaska; ils ont reçu la parole de Dieu avec avidité; ils se sont convertis en grand nombre; leur conversion a été suivie d'un profond changement dans leurs mœurs. Ces conversions si nombreuses ont causé une immense joie au grand vieillard de la Rivière-Rouge; elles ont ouvert aux missions sauvages une ère toute nouvelle.

Avant de voir le P. Taché s'éloigner à son tour de l'Ile-à-la-Crosse et de le suivre dans la nouvelle carrière qui va s'ouvrir devant lui, assistons à un de ses entretiens sur ses chers Montagnais. Toute sa vie, il les portera dans son cœur comme ses plus tendres enfants d'adoption; il les nommera dans toutes les églises du Canada, où il fera entendre les sons émus de sa voix si pénétrante; il les rendra célèbres dans les chaires des cathédrales de France, où un peuple avide se disputera un jour le bonheur de l'entendre. Nous aussi, arrêtons-nous auprès de ce " conteur sympathique " et écoutons-le nous peindre l'état où il a trouvé ces enfants des bois et ce qu'ils sont devenus par ses travaux et ceux des autres missionnaires.

Nous avons déjà dit que les Montagnais étaient les plus honnêtes de tous les sauvages du Nord-Ouest et même de toute l'Amérique Septentrionale.

" Nos Montagnais, écrit le missionnaire, sans autre lumière que celle de leur raison, avaient une connaissance de Dieu pure de ce mélange grossier d'absurdités que l'on rencontre dans les

peuples les plus éclairés de l'antiquité." Ils croyaient en un Etre Souverain, de qui tout dépendait, qui punissait le crime et récompensait la vertu. Seulement ils lui donnaient une forme humaine "dont les proportions gigantesques répondaient à son pouvoir absolu, avec une délicatesse des organes qui lui permettait de tout voir et de tout entendre du haut du ciel."

Cependant ils n'avaient presque pas de culte pour honorer cet Etre Suprême. "Aux réunions, surtout aux festins, quelqu'un des vieillards exhortait l'assemblée à reconnaître la libéralité de Dieu, à éviter le mal qui seul peut suspendre le cours des bienfaits du Tout-Puissant. Suivait une fervente prière pour demander la santé, le succès à la chasse et les autres choses nécessaires à la vie présente. On jetait ensuite au feu et on enterrait sous le foyer quelques bouchées des aliments qui devaient être offerts aux conviés. Quelques sacrifices plus considérables avaient aussi lieu, mais si rarement qu'ils n'étaient, pour ainsi dire, point d'usage (1)."

Les *jongleurs* n'avaient point chez les Montagnais l'influence qu'ils avaient chez les autres peuples sauvages; les jongleries n'étaient guère que "des prières accompagnées de plus de bruit que les autres;" elles "n'avaient jamais les résultats fâcheux qu'elles ne présentent que trop souvent chez les peuples voisins."

Les missionnaires trouvèrent des Montagnais qui, avant leur conversion, adressaient tous les jours des prières à Dieu." J'ai entendu raconter, dit le P. Taché, plusieurs exemples, qui prouvent combien les prières de ces âmes simples étaient puissantes auprès de celui qui a dit: "Demandez et vous recevrez." Voici un fait entre plusieurs. J'examinais un jour la main d'un vieillard privé de son pouce. S'étant aperçu de mon attention, il me dit d'un ton de conviction qui me toucha: "Vois cette main: "j'étais un jour à la chasse, en hiver, loin de ma loge. Il faisait "froid. Je marchais, tout à coup j'aperçois des caribous; je les

---

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

“ approche, je les tire, mon fusil éclate et m'emporte le pouce. “ Déjà beaucoup de mon sang avait coulé; en vain je m'efforçais “ de l'arrêter: impossible. Peu à peu je prenais froid; j'essayai “ d'allumer du feu, impossible. Alors, j'eus peur de mourir; “ mais me souvenant de celui que tu nommes Dieu et que je ne “ connaissais pas bien, je lui dis: Mon Grand Père, on dit que “ tu peux tout, regarde-moi et puisque tu es le Puissant, secours-“ moi. Tout à coup, plus de sang, ce qui me permit de mettre “ ma mitaine. Je regagnais ma loge où je tombai de faiblesse “ en entrant. Je compris alors, ajouta-t-il profondément ému, “ quelle est la force du Puissant. Depuis ce moment-là, j'ai “ toujours désiré le connaître. C'est pourquoi, ayant appris que “ tu étais ici, je suis venu de bien loin pour apprendre de toi à “ servir celui qui m'a sauvé cette fois et qui seul peut nous faire “ vivre tous (1).”

Les Montagnais croyaient à une multitude d'esprits méchants, en guerre avec le Grand Esprit, sur lequel ils avaient quelquefois l'avantage, auteurs, selon eux, des revers, des maladies et surtout de la mort, quand elle arrive avant la décrépitude de l'âge. Mais ils pensaient que ces esprits n'existaient que depuis le déluge. Ils les supposaient en union étroite avec les animaux ennemis de l'homme ou qui lui font horreur, particulièrement les serpents. Ils avaient soin de ne rien dire contre ces animaux, pour ne pas exciter leur colère et s'attirer leur vengeance. Quoique très bornés dans leurs connaissances historiques, comme tous les sauvages de l'Amérique du Nord, les Montagnais avaient conservé quelques souvenirs relatifs à la chute de l'homme par la femme, au déluge, à l'existence des géants, à la dispersion des peuples. “ Dans l'histoire de leur déluge, ils remplacent l'arche par une petite île flottante, sur laquelle quatre personnes, des animaux et des oiseaux échappèrent à la ruine générale.” Deux géants selon eux en vinrent un jour aux mains; l'un d'eux fut tué et tomba à la renverse entre le grand lac glacé (la Mer Gla-

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

ciale) et l'autre rive: sur ce corps comme sur un pont les caribous passèrent d'un bord à l'autre. Légende remarquable, qui paraît être un vestige de la tradition de ces sauvages sur leur origine asiatique. D'autres légendes attestaient la multiplicité des émigrations (1). Les ustensiles de métal étaient inconnus des Montagnais lors de la première arrivée des Européens; mais "ils se rappelaient d'en avoir perdu l'usage à une époque assez rapprochée." En général "le vice principal de leurs narrations était le manque de chronologie; mais ce défaut ne surprend pas dans un peuple, dont chaque membre ignorait son âge et celui de ses enfants (2)."

Les Montagnais n'ont aucune arithmétique: leur langue elle-même ne peut exprimer les nombres au-dessus des centaines." "Le soleil, la lune, les constellations de la Grande-Ourse et d'Orion sont leurs chromomètres." "Constamment exposés aux intempéries des saisons, ils savent prévoir les variations de l'atmosphère et en apprécier la température: la nature leur sert de baromètre et de thermomètre. On est souvent surpris de les trouver si bien d'accord avec ces instruments." Tous les Indiens sont meilleurs naturalistes, non seulement que le peuple de nos campagnes, mais même que la portion éclairée de nos populations. Dès l'enfance ils sont initiés à ces connaissances. Un sauvage de 14 ans connaît le nom de tous les animaux de son pays: quadrupèdes, oiseaux, poissons, de plus, leurs instincts, leur manière de se nourrir, leurs habitudes. Le plus petit insecte n'échappe point à son œil observateur (3)."

La langue des Montagnais, au premier abord, paraissait assez désagréable. "Impossible d'imaginer, disait le P. Taché, un pareil assemblage de sons bizarres, rauques et étranges: des interruptions subites au milieu des mots, des aspirations outre mesure; des gutturales qui ne sont égalées que par les sifflantes

---

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

qui les accompagnent, des kyrielles de consonnes entre lesquelles se perdent quelques voyelles qu'on peut à peine saisir; un ensemble de prononciation qui excite le rire de ceux qui l'entendent pour la première fois." Mais cette langue possédait comme toutes les langues sauvages, une grande richesse d'expressions. Le P. Taché et M. Laflèche furent les premiers missionnaires qui étudièrent cette langue, en pénétrèrent les formes et en préparèrent un vocabulaire et une grammaire.

Ce qui distinguait le plus les Montagnais après leur respect de Dieu, c'était la douceur de leurs mœurs. "Il n'est peut-être pas de nation, dit le P. Taché, qui ait plus l'horreur du sang et de tout acte d'une violente cruauté. Le meurtre est inconnu parmi eux et il inspire un éloignement extrême. L'esprit de vengeance trouve place sans doute partout où les divines leçons descendues de la Croix ne font pas taire le sentiment naturel; néanmoins les Montagnais se contentaient d'une légère satisfaction. Quelques coups de poing et quelques cheveux arrachés à la tête de leur adversaire, étaient une compensation satisfaisante des plus sanglants outrages (1)."

Mais la douceur du Montagnais dégénérait même en lâcheté. "Il n'est pas rare de voir des partis considérables prendre la fuite, parce qu'une femme ou un enfant aura cru entendre un bruit semblable à celui que fait la détente d'un fusil, ou encore parce que quelques feuilles de la forêt leur paraissent porter l'empreinte d'un pied étranger (2)."

Par contre, les Montagnais, comme tous les autres sauvages de l'Amérique du Nord, étaient durs pour leurs femmes. "On a vu de ces sauvages si doux envers les hommes, assommer leurs femmes et les traiter constamment avec une rigueur qui tient de la barbarie." Mais la religion chrétienne eut une efficacité merveilleuse pour changer ces dispositions et "réussit peu à peu à effacer jusqu'aux traces de ce mal (3)."

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Les Montagnais se livraient aux derniers accès du désespoir à la mort de leurs proches. C'étaient " des pleurs sans fin et sans bornes " et tous les signes de la plus violente douleur. " J'ai été témoin de l'une de ces scènes, au milieu de gens que je ne faisais que commencer à instruire : je vous assure qu'il eût fallu un bien impertubable sang-froid pour ne pas être ému à la vue des contorsions et des hurlements auxquels se laissaient aller le père et la mère de la défunte (1). " Saint Paul recommandait aux premiers chrétiens de ne pas s'abandonner aux excès du deuil, à la façon des païens de son époque ; les missionnaires réussirent à amener plus de modération dans le deuil de leurs néophytes.

Avant la conversion des Montagnais, " la mère n'avait pas d'autorité sur ses enfants, surtout sur ses fils ; ces derniers la voyaient se livrer tous les jours aux travaux les plus rudes sans songer même à la soulager. Le père avait de l'autorité, mais tant que ses forces physiques lui donnaient la supériorité : l'âge ou quelque accident venait-il à le priver de cet avantage, il perdait tout ascendant ; il lui fallait à son tour obéir à celui de ses fils qui se chargeait de le faire vivre (2). " Le christianisme restaura parmi eux le respect de l'autorité paternelle, sans faire disparaître la grande indépendance des enfants.

Chez les Montagnais, plus peut-être encore que chez les autres sauvages, il n'existait guère d'autre autorité que celle du père, elle-même très réduite, ainsi que nous venons de le dire. " Ce peuple est essentiellement républicain, observe le P. Taché, et on peut lui appliquer en toute vérité, ce que les Livres Saints disent du peuple juif à une certaine époque de son histoire : " En ce temps-là, il n'y avait pas de roi, chacun faisait ce qui lui plaisait. "

" On dit proverbialement : *Effronté comme un Montagnais.* Chez les Montagnais rien, absolument rient qui ressemble à de la

---

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

(2) *Ibid.*

politesse, à ce sentiment délicat qui répand tant de charmes dans les rapports que chacun doit avoir avec ses semblables. Ces sauvages conservent dans leurs relations entre eux et avec les étrangers un caractère de rusticité qui les accommode autant qu'il embarrasse les autres. Point de rang, ni de distinction. L'enfant et le vieillard, le père et le fils, se traitent d'égal à égal, se reprennent mutuellement et se rient l'un de l'autre, tout comme si l'âge et la nature ne commandaient pas le respect (1). "

Ils sont singulièrement indiscrets et importuns dans leurs demandes. " Leur accordez-vous une première demande, elle est instantanément suivie d'une seconde, celle-ci d'une troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin un refus ou même plusieurs les forcent de s'arrêter. Donner à un, c'est presque faire invitation aux autres d'accourir à votre libéralité... J'étais un jour en mission, un Montagnais m'aborde et me dit: " Donne-moi une chemise. " Je m'en excusai sur ma pauvreté. Il insista, puis, cherchant du doigt le collet de ma chemise: " En voici une, dit-il, qui est presque propre, et tu dois en avoir une autre pour la remplacer quand elle sera sale: donne-moi donc celle que tu as sur toi et mets la propre (2). "

Mais si les Montagnais demandent avec importunité, jamais ils ne dérobent rien. " Le vol est en abomination parmi eux; celui qui s'en rendrait coupable serait perdu dans l'esprit de ses frères. On n'en connaît qu'un qui ait volé; il est montré au doigt partout, et tout le monde évite sa société. On a vu de ces sauvages extrêmement pauvres, trouver quelques petits objets égarés dans les bois, et venir de deux ou trois jours de marche, demander aux gens des forts s'ils n'appartenaient pas à quelqu'un d'eux (3). "

Aussi, " si tous les hommes leur ressemblaient, on n'eût jamais songé à se mettre sous la protection des verrous et à inventer des serrures (4). "

---

(1) Lettre du 4 janvier 1851.
(2) *Ibid.*
(3) Lettre à Mgr Mazenod, *Lac Caribou, 4 avril* 1848.
(4) Lettre du 4 janvier 1851.

" Ici comme partout chez les sauvages, l'immoralité était la grande plaie sociale, plaie dégoûtante, plaie générale. La femme n'était aux yeux des hommes qu'un instrument pour se satisfaire; on ne lui faisait pas même l'honneur de la consulter. Des luttes fréquentes, mais plus ridicules que dangereuses, mettaient au grand jour l'ardeur des amants: la prétendue devenait la proie du vainqueur, qui s'en emparait de gré ou de force, devant la parenté impassible: cet usage avait force de loi...

Les liens sacrés du mariage étaient aussi faibles que le caprice qui les avait formés. La polygamie paraissait aux Montagnais aussi naturelle que la monogamie. Les bons chasseurs se croyaient autorisés à prendre autant de femmes qu'ils en pouvaient faire vivre; ils en avaient ordinairement deux, souvent trois, rarement quatre et presque jamais au delà. On en a vu cependant un en avoir jusqu'à dix (1).

La religion chrétienne a changé ces tristes mœurs; mais les Montagnais, avant leur conversion, ignoraient ces vices contre nature, si fréquents chez d'autres peuplades sauvages, ou même dans les peuples civilisés (2).

" Nos sauvages habitent dans des loges ou tentes faites de peaux. La forme en est conique, le diamètre de la base du cône varie suivant le nombre de ceux qui l'habitent. Le feu est au milieu. Tous sont assis à la mode orientale ou couchés suivant la coutume aussi des mêmes peuples. Ces loges me paraissent la dernière habitation désirable. Pour ma part, je ne puis m'y faire, je n'en suis jamais sorti sans y avoir pris la crampe. Quoiqu'il y ait un certain ordre dans la distribution des places, néanmoins cet ordre varie. J'ai remarqué avec peine qu'il n'y a que les vieilles qui aient une place fixe: c'est la plus mauvaise, à l'entrée, où il leur faut disputer, avec tous les chiens de la famille, la petite portion qui leur est assignée (3). "

---

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Le costume des hommes est assez semblable à celui de nos paysans; ils se procurent leurs habits dans les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson, où ils arrivent tout confectionnés d'Angleterre. Les pantalons seuls sont peu en usage; ils se remplacent par les mitasses et un inexplicable lambeau de drap, auquel on donne le nom de *brayet*... Ils n'ont aucun goût pour les vaines parures: jamais de rassades, de colliers, de pendants d'oreilles, ni rien de semblable; aucun ornement dans leur chevelure: elle pend en désordre sur leurs épaules. Les hommes rasent leurs cheveux à la hauteur des yeux, sur toute la largeur du front (1).

" L'art de la parfumerie n'a point encore atteint ici un haut degré de perfectionnement. Il consiste tout simplement à prendre un morceau de graisse quelconque et à s'en frotter les cheveux, le visage et les mains avec une prodigalité sans bornes: hommes, femmes, enfants, tous aiment le brillant poli qui résulte de cette opération. Il faut avouer qu'elle a un précieux avantage, celui de détruire la surabondance de la population qui, retranchée dans la forêt de leur chef, envoie de nombreuses colonies peupler jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'individu (2). "

Avant que les Montagnais fussent en relation avec les Européens, " la dépouille des animaux, surtout celle des caribous, leur servait exclusivement de vêtements. Je ne sais pas trop quelle pouvait en être la forme: il y a tout lieu de croire qu'elle n'était guère sujette aux capricieuses variations de la mode. J'ai pu me procurer plus de renseignements par rapport aux différents ustensiles dont ils faisaient alors usage. Leurs haches étaient faites avec le bois du caribou, leurs couteaux crochus avec les dents de castor, leurs autres couteaux, leurs instruments à percer la glace, leurs hameçons et leurs dards étaient des pierres dures et tranchantes; leurs alènes et leurs aiguilles étaient des

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

(2) *Ibid.*

épines de poisson doré; leurs cuillers étaient faites de bois ou de la corne du bœuf musqué. Comme les inventeurs des allumettes phosphoriques n'avaient point encore fait part au monde de leur précieuse découverte, nos sauvages se contentaient bonnement de tirer l'étincelle du choc de deux cailloux. Outre l'hameçon, les Montagnais connaissaient l'usage du rets, ils remplaçaient le fil par de la *babiche*. J'ai vu de ces rets, ils sont mieux que je ne l'aurais cru. Leurs armes pour la chasse et la guerre étaient l'arc, la flèche et quelques dards. N'ayant point de chaudières, ils faisaient bouillir leur nourriture dans des plats d'écorce, de bois ou de pierre, au moyen de cailloux rougis au feu. Souvent, même actuellement, la panse d'un animal leur rend cet important service: ils y renferment la viande avec de l'eau et suspendent le tout au côté du brasier; ils lui impriment ensuite un mouvement de rotation, jusqu'à ce que le tout soit en complète ébullition (1).

"Nos Montagnais sont excessivement gourmands. Leur sert-on quelque chose, ils commencent par palper le tout; puis ils choisissent les parties les plus succulentes, qu'ils dévorent avec une gloutonnerie dégoûtante. La viande grasse et la graisse sont leurs mets favoris. L'usage de la fourchette est inconnu parmi eux; voici comment il y suppléent. Ils prennent la viande de la main gauche, la saisissent entre les dents, puis le couteau arrive pour accorder à la bouche tout ce qu'elle peut contenir. Les premières fois que je fus témoin de ces scènes, je croyais à tout moment voir tomber quelque bout de nez dans le plat; mais non, leur habileté en ceci n'est égalée que par la vivacité avec laquelle l'opération s'exécute. Un morne silence règne tout le temps, on voit qu'il y va de la vie. Quand la portion est épuisée, chacun se lèche les doigts et les essuie à sa chevelure. On se regarde avec complaisance quand le repas a été copieux: alors les propos recommencent (2)."

En général, les sauvages vivent au jour le jour, alternativement dans l'abondance ou dans la disette, selon les hasards de la

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

(2) *Ibid.*

chasse ou de la pêche. " Nos Montagnais, beaucoup plus prévoyants que les autres, sont, à la vérité, moins exposés à des privations inévitables. Néanmoins il arrive souvent que la pauvreté des temps et des lieux met leur prévision à défaut. Je demandais un jour à l'un d'entre eux, s'il avait déjà été jusqu'à trois jours sans manger. Il partit d'un éclat de rire, et ajouta: " Tu n'as pas beaucoup d'esprit pour un homme de ta position: tu ne sais donc pas comment nous vivons: j'ai été jusqu'à huit jours sans prendre une seule bouchée, ni moi, ni ma femme, ni mes enfants. " Celui qui parlait ainsi était peut-être le meilleur chasseur du district (1).

Ces jeûnes longs et fréquents ruinent leur constitution. Les cas de commune longévité sont rares.

" Pour avoir une idée complète de la misère de ces sauvages, il faut ajouter à la privation si fréquente de nourriture, l'excessive pauvreté des vêtements. J'en suis encore à me demander comment il leur est possible de résister à la rigueur du climat qu'ils habitent, sans autres ressources que celles qu'ils ont à leur disposition. Il faut que l'habitude contractée dès l'enfance leur fasse perdre la sensibilité à un point qu'il est difficile d'imaginer. Par les froids les plus rigoureux, ils couchent dehors, sans feu, avec une simple couverte, souvent beaucoup plus courte qu'eux-mêmes. Un sauvage qui m'accompagnait m'avait déjà donné plusieurs échantillons de sa capacité à cet égard. La veille de notre arrivée à l'Ile-à-la-Crosse, le thermomètre Réaumur marquait 32 degrés au dessous de zéro, renforcés d'un vent impétueux. Pendant la nuit, plusieurs frissons m'avertirent que ma couche n'avait pas été suffisamment bassinée. A mon réveil, je tremblais de tous mes membres, les dents me claquaient dans la bouche. J'aperçus mon Montagnais les pieds nus, sortis de dessous sa petite couverte, exposés à l'air et séparés de la neige par une branche de sapin. Je ne pus retenir un cri de surprise, craignant qu'il ne fût gelé. Mes autres compagnons l'éveil-

---

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

lèrent, mais avec difficulté. Il nous avoua alors qu'il avait froid. " Ils sont tellement pauvres que le plus petit adoucissement leur paraît un luxe. Quand je voyage en hiver, je prends ordinairement deux couvertes pour m'abriller, tandis que mon capot me sert de matelas. Je ne pensais pas qu'un pareil lit pût offrir quelque chose de superflu quand il faut coucher dehors. Eh bien, le croirait-on? je n'ai peut-être pas un seul soir préparé cette couche, si simple en elle-même, sans entendre les sauvages qui m'accompagnaient, faire des réflexions sur le bonheur de ma position, sur l'avantage d'être aussi bien fourni de toutes les choses nécessaires à la vie: deux couvertes pour un seul homme leur semblent un trésor que des étrangers à leur nation peuvent seuls posséder (1)."

Nous nous contenterons de ces vues sommaires sur la famille d'adoption du P. Taché, celle qui a reçu les prémices de son sacerdoce, celle à laquelle il pensait consacrer toute sa vie, celle qui a toujours occupé dans son cœur une place privilégiée.

La religion a donné à ces sauvages, par le dévouement du grand missionnaire et de ses frères en religion, *l'unique nécessaire;* peut-être réussira-t-elle un jour à leur donner le surcroît d'une civilisation supérieure. Mais dès maintenant les Montagnais ont renoncé à leurs superstitions, observent les saintes lois du mariage, " adorent Dieu en esprit et en vérité (2)." " Qu'il est beau et consolant le spectacle qu'offrent aujourd'hui les forêts qui avoisinent nos missions! Sillonnées en tous sens par leurs habitants, naguère sauvages barbares et aujourd'hui pour la plupart chrétiens fervents, elles les voient découvrir leurs fronts rouges, que blanchissent bientôt les frimas, et affronter toutes les intempéries des saisons pour se prosterner en terre, adorer, remercier, prier et aimer le Dieu qu'ils ont méconnu trop longtemps (3)."

---

(1) Lettre du 4 janvier 1851.

(2) JOAN., IV, 32.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854.

Le P. Taché écrivait, le 7 juin 1850, à son oncle de la Bruère : " Voilà déjà cinq ans que je vous ai quittés, cinq ans écoulés depuis mon départ du Canada, ce Canada que j'aime tant, et dans combien d'années le reverrai-je?... Pays chéri et vous tous que j'aime toujours si tendrement et si vivement, je vous reverrai quand la volonté de Dieu me rappellera auprès de vous? " Il ajoutait dans la même lettre : " Les choses vont véritablement grand train chez vous. Que n'en est-il ainsi dans le Nord? Pas le moindre espoir, pas l'ombre d'apparence qu'un jour à venir, l'aimable civilisation vienne s'établir sur les différentes pointes où nous plantons nos tentes et où nous l'invitons à étendre ses rameaux bienfaisants (1). " Dans quelques années, la civilisation arrivera, lui apportant des joies, mais aussi des douleurs ; auparavant, dans le mois même où il trace ces lignes, la voix du Pape va lui commander de quitter les missions du Nord pour recevoir l'onction des pontifes.

---

(1) Lettre au Dr Pierre Boucher de la Bruère, *Lac de la Truite, 7 juin* 1850.

1er Vol. — p. 197.

Indiens Chippewa ou Montagnais

LIVRE SECOND

L'EVEQUE MISSIONNAIRE

CHAPITRE XI

ÉLECTION ET CONSÉCRATION ÉPISCOPALE.

I. — *Election.*

Choix de M. Laflèche pour coadjuteur.

M. Laflèche avait quitté, nous l'avons dit, l'Ile-à-la-Crosse dans l'été de 1849. Mgr Provencher l'avait rappelé à Saint-Boniface dans le dessein de le faire nommer son coadjuteur avec future succession.

Le Saint-Siège avait érigé le vicariat apostolique de la Rivière-Rouge en diocèse, sous le titre assez vague de *Nord-Ouest* (1), le 4 juin 1847. Les bulles de cette érection arrivèrent à Saint-Boniface un an après, le 4 juin 1848.

Mgr Provencher se voyait vieilli et infirme. Dans les Pays d'en haut, si étendus et si peu peuplés, où deux voisins sont souvent à 50, 100, 200 milles de distance, où les voyages se font, non point en chemin de fer ou en voiture confortable, mais à pied, à cheval, en canot, en carriole à chiens, l'évêque ne peut visiter les âmes qui lui sont confiées s'il n'est vigoureux et alerte.

---

(1) "Je n'ai plus de nom... Nord-Ouest est inconnu ici ; on entend par ce mot la feu Compagnie du Nord-Ouest. Il n'y a point de place de ce nom ici ; c'est une position géographique que l'on trouve partout où l'on est... Il me semble plus naturel de prendre le nom de l'objet le plus marquant de l'endroit." — *Lettre de Mgr Provencher à Mgr Turgeon, évêque de Sidyme, coadjuteur de Québec, juin* 1848.

"J'aimerais mieux signer : l'évêque de Saint-Boniface ou de la Rivière-Rouge, si vous le voulez. Je le demanderai à Rome." — *Lettre à Mgr Bourget, juin* 1848.

Nous allons voir, en effet, le titre d'évêque, d'église et de diocèse de Saint-Boniface substitué à celui d'évêque et de diocèse du Nord-Ouest.

C'est pourquoi le vénérable prélat désirait depuis plusieurs années se faire donner un coadjuteur plein de jeunesse et de force. " Je pense, écrivait-il en 1848 à Mgr Bourget, évêque de Montréal, je pense à me pourvoir d'un coadjuteur jeune qui pourrait courir au loin, pendant que j'expédierais la besogne ici. " Toutes les lettres de cette époque révèlent la même préoccupation.

Il estimait singulièrement les deux missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse, qui évangélisaient avec tant d'ardeur et de succès les pauvres sauvages de la rivière Churchill et de la rivière Athabaska. Son choix se fixa d'abord sur le plus ancien des deux, M. Laflèche. " Celui que je voudrais avoir pour coadjuteur, écrivait-il à Mgr Bourget, est M. Laflèche, que j'ai emmené dans cette intention. " " M. Laflèche est celui que je demanderai, dit-il à Mgr Turgeon ; sans contredit, il l'emporte de beaucoup sur tous les autres. Des étrangers ne doivent pas être mis sur les rangs de longtemps. Le P. Aubert est pour lui du plus grand cœur. Je sais qu'il n'acceptera pas volontiers ; il fera comme bien d'autres, il pliera beaucoup pour accepter le fardeau, plus réel ici qu'en bien d'autres places. Il passera 30 ans avant que la destinée qu'on lui prépare s'accomplisse. Il est bien instruit dans les sciences de collège, il est studieux, il est un peu initié dans trois langues sauvages, parle passablement l'anglais, est doué d'un riche caractère. Ce qu'il y a de beau en lui, c'est qu'il ne sait pas ce qu'il est ; du moins rien ne l'annonce dans sa conduite (1). "

Hésitations de Mgr Provencher.

Mais, au moment où il va prendre les dernières mesures pour le faire nommer, il apprend qu'il est infirme. Cette nouvelle l'afflige beaucoup. Doit-il poursuivre son dessein ? Ou faut-il différer ? " Il est grandement à désirer qu'un coadjuteur soit sacré avant la fin de l'année, écrit-il le 18 juillet 1848 à Mgr Turgeon ; mais qui sait mieux que Dieu ce qui peut procurer sa

---

(1) Lettre à Mgr Turgeon, évêque de Sidyme, 14 juin 1847. — *Copies...*, t. II, pp. 218-219.

gloire? S'il veut M. Laflèche, il le guérira et je le demanderai; sinon, je le prie d'en faire connaître un autre (1)." Cependant, il incline à poursuivre un projet mûrement délibéré, tant que Dieu n'a pas manifesté une volonté contraire. "J'aurais bien dessein de le demander, dit-il dans la lettre que nous venons de citer, sans avoir obtenu son consentement. Je sais qu'il ne voudra pas. Il sait que je pense à lui; il me prie instamment de n'y pas penser, vu sa mauvaise santé. Si elle se rétablit, j'ai envie de demander des bulles pour lui. Qu'en dites-vous? Il ne sera pas le premier auquel on jouera ce tour (2)."

Quelques jours après avoir tracé ces lignes, il reçoit des nouvelles de l'Ile-à-la-Crosse, apprend que "M. Laflèche est mieux et que des médecins qui ont passé par là ont déclaré que son mal n'est pas dangereux." Il avait déjà auparavant prévenu le cardinal Franconi, Préfet de la Propagande, qu'il demanderait M. Laflèche pour coadjuteur "aussitôt qu'il aurait des nouvelles de son rétablissement." Il écrit une seconde fois au cardinal Préfet, cette fois pour le demander expressément. "J'ai écrit par Londres, dit-il à Mgr Turgeon au mois d'août suivant (1848); ma lettre peut être rendue en ce moment. J'ai demandé une réponse rendue à Montréal au commencement d'avril pour ne pas être retardé d'un an. Cette mesure devient de plus en plus pressante. Favorisez cette mesure. Tâchez que je ne meure pas sans coadjuteur; il en résulterait de grands inconvénients. Je vais donner ordre à M. Laflèche de venir l'été prochain; je vais le faire grand vicaire, administrateur de mon diocèse en cas de mort, sans lui en parler. Le P. Aubert, par une lettre cachetée, a déjà cette charge; je ne révoquerai pas ses pouvoirs: deux sont plus sûrs qu'un (3)."

---

(1) Cette lettre et toutes celles que nous avons citées ou que nous allons citer, sont aux archives de l'archevêché de Québec.

L'archevêché de Saint-Boniface en possède les copies réunies en plusieurs in-folios.

(2) Copies de l'archevêché de Saint-Boniface, t II, p. 243.

(3) *Copies......*, t. II, pp. 276-277.

Appel de M. Laflèche à la Rivière-Rouge.

En effet, il donne à M. Laflèche, ainsi que nous l'avons dit, l'ordre de revenir à la Rivière-Rouge. Le missionnaire de l'Ile-à-la-Crosse arrive à Saint-Boniface dans l'été de 1849. "M. Laflèche est arrivé bien portant, écrit Mgr Provencher le 28 août, mais cependant boitant du pied gauche: il ne peut pas appuyer du talon à terre; il n'a pas de plaie, il ne souffre pas non plus; il s'appuie sur le bout du pied et se sert d'une petite canne pour se moins fatiguer, quoiqu'il puisse s'en passer. Il redoute le froid. Il va hiverner à la Prairie du Cheval Blanc avec le P. Maisonneuve, qui étudiera le cris et l'exemptera autant que possible d'aller au froid; il fera le catéchisme en cris aux enfants et aux autres qui voudront l'écouter. Je n'ai point parlé à M. Laflèche des avances que j'ai faites à Rome; il profiterait de son état pour tout jeter bien loin (1)." Il ajoute tristement: "Il était véritablement mieux l'année dernière quand on m'écrivait la lettre d'après laquelle je me suis déterminé à écrire à Rome. Que va-t-il arriver? Sans doute les bulles vont être adressées à l'Archevêque (de Québec)? Celui pour qui elles seront adressées sera-t-il capable de les accepter? Que faire s'il ne peut pas les accepter? Faudra-t-il le consacrer boiteux? Dieu a-t-il d'autres vues (2)?"

Il est bien difficile de consacrer un boiteux, quand on veut précisément un évêque qui puisse voyager. C'est ce que M. Laflèche objecte à Mgr Provencher.

Objections de M. Laflèche.

"Vous voulez un coadjuteur vigoureux et je suis infirme; vous avez besoin d'un coadjuteur qui puisse parcourir à votre place ces immenses régions et je suis plus incapable de voyager que vous. Durant les trois années que je viens de passer à l'Ile-à-la-Crosse, il m'a fallu garder la maison et laisser les courses à mon compagnon, le P. Taché."

L'objection est en effet sérieuse. "J'avais ce qu'il me fallait dans mon humble opinion, écrit le vieil évêque à Mgr Bourget;

---

(1) Lettre du 28 août 1849 à Mgr Turgeon, évêque de Sidyme. — *Copies* de l'archevêché de Saint-Boniface, t. II, p. 280.

(2) *Ibid.*

Dieu qui ne juge pas comme les hommes, l'a rendu infirme; je ne sais plus maintenant où porter mes vues.

Le saint prélat ajoute avec autant de charité que d'humilité: " Je mérite bien d'avoir des chagrins sur mes vieux jours; mais je demande que Dieu ne punisse pas les autres pour moi. Qu'il leur donne un pasteur selon son cœur. "

Oui, Dieu a son élu; il va dire à l'évêque de Saint-Boniface, comme autrefois le prophète Samuel au père de David: " Sont-ce là tous vos fils? Ne vous en reste-t-il pas d'autres? En effet, il en restait un autre occupé au fond d'un désert, à garder les brebis: mais il était si jeune qu'on n'osait le faire venir (1). "

Mgr Provencher avait déjà jugé le P. Taché capable de porter la mitre, mais dans l'avenir: " Voici, écrivait-il à Mgr Turgeon, comme je visais à arranger les choses: prendre M. Laflèche pour mon coadjuteur; son règne pourrait être long. Après ma mort, il prendrait le P. Taché pour le sien. Par là les Oblats deviendraient chargés du diocèse. Ces deux évêques peuvent mener loin (2). "

Mais, puisque M. Laflèche est infirme, ne pourrait-on appeler plus tôt le P. Taché à la charge épiscopale? Le vieil évêque recule d'abord devant la jeunesse de l'Oblat: " J'ai bien, dit-il, le P. Taché qui est celui qui a le plus de talents; mais il ne fait que de naître (3). " Bientôt il est plus frappé du mérite que de la jeunesse. " C'est un homme de grands talents, écrit-il, connaissant le pays, les missions et les langues. " Puis il est Oblat; c'est sur les Oblats que le grand missionnaire compte pour l'évangélisation du Nord-Ouest: n'est-il pas convenable que le chef soit pris d'entre ceux qui sont à la peine? Si l'évêque est Oblat, la congrégation toute entière ne sera-t-elle pas plus étroitement liée à la grande œuvre? Il y a une objection, une seule, les 27 ans du jeune missionnaire; mais " c'est un défaut dont le

---

(1) Rév. G. Dugas, *Mgr Provencher et les Missions de la Rivière-Rouge*, p. 254.

(2) Lettre du 28 août 1849. — *Copies......*, t. II, p. 282.

(3) Lettre à Mgr Bourget.

Saint-Siège dispense, dont l'élu se corrigera, même trop rapidement."

A l'automne, M. Laflèche n'était pas mieux. "Décidément, écrit Mgr Provencher à l'évêque de Montréal, il ne faut plus songer à M. Laflèche." Son choix est arrêté sur le P. Taché: "Il connaît le pays, les missions, les langues, dit-il à Mgr Bourget; il est fort et robuste. Je le propose à l'évêque de Québec et à ses suffragants. J'en fais aussi la demande à Mgr l'évêque de Marseille comme à son supérieur."

"J'ai jeté les yeux sur un de vos enfants," écrit-il à ce dernier, pour être mon coadjuteur et mon successeur: "c'est le R. P. Alexandre Taché, que V. G. n'a jamais vu et qui est depuis 1846 à l'Ile-à-la-Crosse et à Athabaska. Il a fait d'excellentes études classiques; il a étudié la théologie chez les Sulpiciens de Montréal, et depuis qu'il est employé dans les missions, il a appris deux langues, avec la connaissance desquelles il peut évangéliser les nations sauvages presque jusqu'au pôle. Outre cela, il sait passablement l'anglais, langue nécessaire partout dans ce pays. Il a réussi, au delà de mes espérances, à faire connaître Dieu aux nations des Cris et des Montagnais. Il avait pour compagnon M. Louis Laflèche, qui a appris les mêmes langues que lui. J'avais demandé ce dernier pour coadjuteur, et tous ceux qui avaient droit de se mêler de cette importante affaire, c'est-à-dire les évêques du Canada, applaudissaient à mon choix. Déjà, des démarches avaient été faites; mais, à notre grand désappointement, nous sommes arrêtés par les infirmités de ce digne sujet, qui est loin d'en demander la guérison, tant il redoute le fardeau de l'épiscopat. Mon intention était de lui faire faire un règne qui devait être long, puisqu'il n'a que 31 ans; il aurait pu prendre le P. Taché pour coadjuteur, et par là charger la famille des Oblats de tous les détails des missions dans le pays. Dieu n'a pas jugé comme moi, et je pense qu'il veut le P. Taché au timon des affaires des missions, quelques années plus tôt que je n'avais pensé. Il connaît les missions mieux que

personne ; je le propose et je le demande à V. G. comme à son supérieur général (1). "

Les bulles qui nommaient M. Laflèche, avaient été envoyées à l'archevêque de Québec. A la demande de Mgr Provencher, l'archevêque de Québec et les évêques du Canada sollicitèrent du Saint-Siège la substitution du nom du P. Taché à celui de M. Laflèche.

Préconisation du P. Taché.

Le Souverain Pontife accepte la demande. Le 24 juin 1850, il nomme Alexandre-Antonin Taché évêque d'Arath *in partibus infidelium*, coadjuteur de Mgr Provencher avec future succession.

Le P. Taché apprend son élection.

Dès que le vieil évêque sait que sa demande a été agréée du Souverain Pontife, il écrit au P. Taché pour lui apprendre que Dieu, par l'organe de ses supérieurs, l'appelle à devenir son coadjuteur et son successeur et lui ordonner de se mettre le plus tôt possible en route pour Saint-Boniface.

Cette lettre lui parvient à l'Ile-à-la-Crosse au mois de janvier 1851 par l'exprès d'hiver. Il avait ignoré jusqu'alors les projets et les démarches de son évêque. " Aussi que l'on juge de son étonnement, à l'arrivée du courrier d'hiver, lorsque, ouvrant avec empressement les lettres de l'évêque de la Rivière-Rouge, et commençant la lecture des lignes tracées par la main vénérée et chérie du vieux Pontife, il apprit que lui-même avait été choisi pour l'épiscopat, en remplacement de son ancien compagnon et ami (2). " Il est vrai que les jeunes Pères, arrivés les derniers à l'Ile-à-la-Crosse, qui, lors de leur passage à Saint-Boniface, avaient pu constater l'opposition de M. Laflèche à sa nomination, et l'estime de l'évêque pour le P. Taché, avaient plusieurs fois dirigé quelques allusions plaisantes aux futures grandeurs de celui qu'ils voyaient si richement doué des dons

---

(1) Lettre de Mgr Provencher à Mgr de Mazenod, 29 *novembre* 1849. C'est, comme on le voit par les excuses du commencement, la première lettre qu'écrivit Mgr Provencher au fondateur des Oblats.

(2) Mgr Taché, *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, p. 48.

de la nature et de la grâce; mais il était si loin de penser que son évêque pût le prendre pour son coadjuteur, qu'il n'avait donné aucune attention à ces propos. " La nouvelle lui arrivait donc comme un coup de foudre (1). "

Les sentiments intimes du P. Taché en apprenant le choix de ses supérieurs.

Quels furent les sentiments intimes qu'elle éveilla dans son âme?

Laissons-lui la parole: son récit fournit de nobles enseignements.

" Le nouvel élu, dit-il d'abord, avait malheureusement assez de vanité pour être flatté du choix qu'on avait fait de lui (2). " Cet aveu ressemble à celui de saint Hugues, abbé de Cluny, avouant au concile de Reims, devant le Pape saint Léon IX, qu'il avait eu la tentation d'entrer dans sa dignité par la voie de la simonie: les contemporains du saint ont remarqué qu'il attestait, par l'aveu d'une inclination involontaire, que le baptême et l'exercice des vertus les plus héroïques n'avaient point encore effacé en lui toutes les traces du péché originel. Nous tirons la même conclusion des paroles du grand missionnaire, en admirant la candeur de son âme ingénue, qui confesse devant toute l'Eglise une faiblesse indélibérée comme il le ferait aux pieds du ministre de la pénitence.

Poursuivons.

" Malgré cette faiblesse, et pour des motifs d'un ordre plus élevé, continue-t-il, il avait toujours désiré se conformer aux vues et aux desseins de ses supérieurs; ses supérieurs lui donnaient une marque non équivoque de leur estime et de leur confiance; un sentiment qui vaut mieux qu'une sotte vanité, lui causa une satisfaction véritable (3). " Il est très doux, en effet, au religieux qui trouve sa nourriture, comme le Sauveur " à faire la volonté de ceux qui l'ont envoyé, " de voir qu'il a donné satisfaction à ses supérieurs et les a réjouis par ses travaux et son immolation.

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 48.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

“ Mais ce n’est pas tout, poursuit-il, l’élévation à l’épiscopat n’éteint pas jusqu’aux dernières lueurs de la raison. Nonobstant sa vanité, nonobstant même une certaine et noble complaisance, il restait au nouvel élu assez de sens pour croire que l’épiscopat, si lourd de sa nature, est vraiment un fardeau écrasant pour des épaules et une tête de vingt-sept ans. Il avait travaillé assez consciencieusement pour savoir que les devoirs sont une charge, et que c’est se torturer soi-même que d’accepter une plus grande responsabilité (1). ”

“ Que pensaient les autres? Ceux qui ne connaissent pas nos missions, qui ignorent la longueur et la nature des courses que doit faire ici le premier pasteur, durent hausser les épaules en voyant que l’on choisissait un tout jeune prêtre pour en faire un prince de l’Eglise. Eût-on même dit que c’était une sottise, que nous ne nous en étonnerions pas. ”

Non, personne, croyons-nous, ne haussa les épaules, personne ne blâma le choix du vénérable évêque de la Rivière-Rouge; mais tous, les missionnaires comme les fidèles, les habitants du pays comme les étrangers, dirent unanimement: *Digitus Dei est hic:* l’élu de Monseigneur Provencher est bien l’élu de Dieu.

Il ne restait au P. Taché d’autre parti à prendre que de se rendre à Saint-Boniface; c’est ce qu’il fit. Mais laissons-le raconter lui-même et les événements extérieurs et les dispositions intérieures de son âme.

“ Que fit le P. Taché? dit-il de lui-même à la troisième personne. Si sa tête était accessible à la vanité, son cœur ignorait l’ambition; il l’ignorait pour lui-même, il l’ignorait pour les autres; il n’y avait même jamais rêvé. Il ignorait aussi les faux-fuyants et les arrière-pensées. Quand on est jeune, sans duplicité comme sans expérience, sans connaissance des hommes et des choses, on marche droit vers le but légitime auquel on tend, ne se doutant point qu’à chaque pas on peut se heurter contre un obstacle, déchirer son cœur aux ronces et aux épines qui partout bordent le chemin de la vie.

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 48.

“ L’évêque du diocèse, les bulles du Souverain Pontife en main, commandait à son coadjuteur de se rendre auprès de lui. Le supérieur régulier de ce dernier écrivait dans le même sens, supposant que tout allait se faire suivant le plan qui avait été indiqué par l’Ordinaire. Sur ces données, le P. Taché, croyant reconnaître la volonté de ses supérieurs, partit au mois de juin pour la Rivière-Rouge, non pas pour aller se faire sacrer, mais pour aller s’assurer, d’une manière positive, des sentiments de ceux auxquels il avait voué obéissance, qu’il regardait comme les juges de sa position, de ses objections, de toute son existence (1).

II. — *Le sacre.*

Arrivée du P. Taché à St-Boniface.

Le P. Taché arriva à Saint-Boniface le 4 juillet 1851. Mgr Provencher l’embrassa avec tendresse; mais à ses objections il répondit simplement qu’il avait bien réfléchi à tout et que la volonté du ciel était manifeste.

Le rappel des Oblats rétracté par suite de l’élection du P. Taché.

Oui, la volonté de Dieu était manifeste. Le vieil évêque missionnaire trouvait dans le jeune élu toutes les qualités nécessaires à la mission qu’il voulait lui confier. “ M. Laflèche, écrivait-il à cette époque, a l’estime de tous dans le pays, même de la bourgeoisie, qui s’aperçoit qu’il la domine ou surpasse en talent; c’est en même temps l’homme le plus simple et uni dans tout ce qu’il fait. Il boite sans souffrir, n’ayant plus de plaie. Cependant je pense que le P. Taché sera plus propre à l’épiscopat: il aura plus de détail, l’autre est un peu oublieux. Ils sont amis; je souhaite que M. Laflèche l’assiste comme grand vicaire et tout ira bien. J’ai cru faire un bon coup en le demandant; je désire que Dieu soit aussi content que moi. Je suis persuadé qu’il n’y avait guère moyen de faire mieux (2). ”

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 50.

(2) Lettre à Mgr l’archevêque de Québec, 21 juillet 1851. — *Copies* de l’archevêché de Saint-Boniface, t. II, pp. 292-293.

La volonté de Dieu était manifeste d'une autre manière encore. La nomination du P. Taché venait de sauver les missions du plus redoutable danger. Mgr de Mazenod, à la suite de divers rapports qui lui avaient représenté les missions de la Rivière-Rouge comme présentant des difficultés inouïes et n'ayant pas de chances de succès sérieux, avait écrit à Mgr Provencher qu'il était décidé à rappeler tous ses sujets. Mais voilà qu'il apprend la préconisation de l'un d'eux. L'évêque de la Rivière-Rouge, nous l'avons vu, lui avait écrit pour lui demander la permission de prendre le P. Taché comme coadjuteur; la lettre ne lui était pas parvenue: ce sont les feuilles publiques qui lui annoncent qu'un de ses enfants est appelé à partager la charge du vieil évêque missionnaire. Ce choix est un grand trait de lumière pour son esprit: il comprend que c'est la volonté de Dieu que ses fils persévèrent dans le rude labeur des missions du Nord-Ouest. Il écrit immédiatement au P. Taché d'accepter l'épiscopat, de se rendre auprès de lui à Marseille, mais de n'y venir qu'avec le titre de " Père Taché, " parce qu'il veut avoir la consolation de lui donner la consécration épiscopale.

" Si la détermination d'abandonner les missions eût été mise à exécution, Mgr Provencher, observe son historien, en serait mort de douleur (1). " " Que serait devenu le pays, écrivait le vénérable évêque, avec tous ses sauvages abandonnés tout à coup? Ces missions n'auraient jamais repris. La perspective avait apparemment effrayé, car personne, avant le R. P. Taché et M. Laflèche, n'avait mis la main à la charrue. Elles sont pénibles, à la vérité, ces missions; mais Dieu a permis et semble bénir ce grand projet. Je n'en reviens pas! Pendant que nous étions tranquilles ici, on méditait au loin notre destruction. "

Mgr Provencher était comme dans une espèce d'épouvante en voyant le coup qui avait menacé ses chères missions; mais il bénissait Dieu d'avoir paré ce coup en permettant la maladie de M. Laflèche pour rendre nécessaire le choix du P. Taché. " L'é-

---

(1) Rév. G. Dugas, *Mgr Provencher et les Missions de la Rivière-Rouge* p. 268.

vêque de Marseille, disait-il, m'a écrit qu'il était décidé à rappeler tous les Oblats et que je lui avais joué un tour en ne le prévenant pas à temps du choix que j'avais fait de Mgr Taché pour mon coadjuteur. Moi, je crois que c'est Dieu qui lui en a joué un plus beau, en le mettant dans la nécessité de ne pas abandonner un de ses enfants."

Appel du P. Taché en France pour y être sacré.

Toutefois, si le choix du P. Taché avait sauvé les missions en changeant la détermination de Mgr de Mazenod, la volonté que témoignait le fondateur des Oblats, de consacrer lui-même le jeune élu, dérangeait les plans de Mgr Provencher.

M. Laflèche et le P. Taché avaient converti beaucoup de sauvages à l'Ile-à-la-Crosse, au lac Caribou et à Athabaska; mais qui ne sait l'inconstance des néophytes, surtout quand ces néophytes sont des sauvages? M. Laflèche avait dû s'éloigner; si le P. Taché s'absente pour longtemps, qui le remplacera? Le P. Faraud commence seulement à balbutier les langues sauvages; les Pères Tissot et Maisonneuve les ignorent encore.

Mgr Provencher avait rappelé le P. Taché de l'Ile-à-la-Crosse; mais c'était son dessein qu'il allât recevoir la consécration épiscopale dans la province ecclésiastique de Québec et qu'il retournât à la hâte dans les missions du nord, pour continuer de cultiver le champ du Seigneur et ne pas permettre à "l'homme ennemi," par une trop longue absence, "de semer l'ivraie." L'ordre donné au P. Taché par Mgr de Mazenod de se rendre en France pour y être sacré ne s'accordait pas avec ses désirs.

Départ de St-Boniface.

Mgr Provencher était habitué à soumettre sa volonté aux ordres de la Providence. Il dit au P. Taché: "Partez pour la France: Dieu pourvoira au reste."

"Mais il était si pauvre qu'il n'avait pas un sou à lui remettre pour le voyage (1)." "Je n'ai rien à lui donner en passant, écrivait-il, que le droit de mettre la main dans ma bourse, si bourse il y a, en Canada (2)."

---

(1) Rév. G. Dugas, *Mgr Provencher......*, p. 265.

(2) *Ibid.*

Mgr Provencher envoyait l'élu pour être sacré ; lui se mettait en route pour aller présenter des objections contre son élévation à une dignité dont il se sentait de plus en plus indigne.

Le P. Taché se rendit en canot de Saint-Boniface au Sault-Sainte-Marie. Là, il prit un bâteau à vapeur pour se rendre à Détroit, puis à Montréal.

Il passa quelques jours dans le Canada. On lui fit de grandes instances pour qu'il consentît à être sacré immédiatement, dans le Canada même, en présence de ses amis et de ses parents, et qu'il partît pour l'Europe revêtu de la dignité épiscopale. Il répondit invariablement : " Le religieux s'en tient à l'ordre de ses supérieurs, comme le soldat à la consigne de son général : j'ai un ordre pour me rendre en France simple prêtre : si je suis jamais sacré évêque, je ne puis être sacré ailleurs. " " Je puis assurer Votre Grandeur, écrit-il à Mgr de Mazenod, que toutes ces instances, loin de prévaloir, ne m'ont pas même fait hésiter un instant (1). " **Instances pour que le sacre eût lieu au Canada.**

L'élu revit sa mère. Cette mère qui avait fait six ans auparavant, à ce fils si cher, des adieux qu'elle pensait éternels, ne pouvait en croire ses yeux : elle revoyait sur la terre celui qu'elle aimait tant et dont l'absence lui avait fait verser tant de larmes : elle le voyait appelé à cette haute dignité pour laquelle elle avait une si grande vénération. Son cœur maternel était envahi par des joies que les larmes seules peuvent exprimer : elle pleura beaucoup. Je ne pensais pas vous revoir jamais, bonne maman, lui disait-il de son côté : je vous vois et " je vous reverrai encore. Que le ciel soit à jamais béni de cette faveur ! Il a eu pitié de ma jeunesse, il a consolé votre tendresse maternelle et satisfait ma piété filiale (2). " **Visite à sa mère.**

---

(1) *A la vue du Havre*, 11 novembre 1851.

(2) Lettre à sa mère, 24 juin 1860.
Le P. Aubert, rappelé en Canada, avait écrit à Madame Taché peu de temps après la préconisation de son fils : " ... Je vous félicite, Madame, de ce que votre bien-aimé fils a été élevé à la haute dignité de l'épiscopat, et que cet honneur, qui est grand devant Dieu et devant les hommes, ne lui est attiré que par sa vertu, son zèle et son talent... Je dois vous

Traversée.

Le P. Taché s'embarqua à New-York le 18 octobre, fête de l'évangéliste saint Luc, après avoir écrit, le jour même, une lettre d'affection à sa mère (1).

Il fit la traversée avec Mgr Prince, évêque de Martyropolis, coadjuteur de l'évêque de Montréal, nommé l'année suivante premier évêque de Saint-Hyacinthe; M. Joseph Larocque, son ancien professeur de rhétorique, nommé en 1852, évêque de Cydonia et coadjuteur de Montréal, plus tard deuxième évêque de Saint-Hyacinthe; M. Desautels, curé canadien et M. Fréchette.

Le mal de mer, qui l'avait attaqué sur les lacs mêmes de l'Amérique, l'éprouva durant toute la traversée, " malgré la clémence de l'Océan. " " Les trois semaines passées au pays, écrit-il à sa mère, ont été trop fécondes en émotions de tous genres pour être une préparation favorable aux secousses maritimes: mon cœur était trop plein, aussi la moindre chose le rendait trop gros: espérons qu'au retour il ira mieux (2). " " ç'aurais aimé, ajoute-t-il, à vous parler de la mer et de ses belles horreurs; mais comme j'ai été tout le temps et suis encore comme sous l'impression d'un vomitif, je vous assure que j'ai l'imagination bien mal montée, et j'espère que vous me pardonnerez (3). "

Observation.

Dans le monde cultivé du Canada, un voyage d'Europe est regardé comme un couronnement indispensable de l'éducation: il est en quelque sorte un cours de hautes études, qui donne à l'esprit et même au cœur, la formation dernière et le fini d'une culture supérieure. Le P. Taché est appelé, à 27 ans, après avoir ouvert aux missions une ère toute nouvelle par six ans d'héroïques travaux, à recevoir ce complément de haute éducation, au

---

dire, pour votre consolation, que durant les cinq années que j'ai été son supérieur, il ne m'a jamais donné l'occasion de me plaindre de lui. J'ai toujours trouvé en lui un ami dévoué, et je dois avouer que j'ai peu trouvé de cœur aussi délicat et aussi bon que le sien. Je n'ai qu'à donner des éloges à toute sa conduite." — *Bytown*, 29 *nov.* 1850. — 26e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(1) *New-York*, 18 *oct.* 1851. — 26e lettre *ibid.*

(2) *Sur l'Océan*, 30 *oct.* 1851. — 27e lettre *ibid.*

(3) *Ibid.*

temps même où il va être revêtu de la plénitude des grâces du Saint-Esprit pour des travaux plus étendus et non moins féconds. Il portera partout, dans ce vieux monde, où il y a tant à étudier et à admirer, mais aussi à condamner, cette intelligence vive et puissante, ce cœur d'une sensibilité exquise: les personnes et les choses passeront devant lui, jugées de haut, éveillant en lui des impressions profondes, multipliant les leçons les plus variées: et toute cette Europe, bien que vue rapidement, demeurera gravée en caractères ineffaçables dans son présent et dans son passé, au sein de sa prodigieuse mémoire, pour venir lui donner, aux heures opportunes, pendant tout le reste de sa vie, les enseignements à la fois les plus divers et les plus lumineux.

Nous devons faire cette remarque générale avant d'entrer dans le récit des principales circonstances du voyage.

Lorsque l'élu se trouva en face des côtes de la France, la fille aînée de l'Eglise, la patrie de ses ancêtres, le berceau de son ordre, d'où lui étaient venus des frères si chers, et où l'attendait son supérieur général pour lui dire le dernier mot du ciel sur sa destinée, il éprouva une grande émotion. "Que d'impressions parlent fortement à mon cœur! écrit-il à Mgr de Mazenod avant de fouler ce sol si ardemment désiré. Est-il bien possible que dans huit jours je sois à Marseille? Oh oui! J'ai franchi plus de deux mille lieues et n'en ai plus que deux cents avant de tomber dans les bras d'un père que je ne connais que par la tendresse religieuse que j'éprouve pour lui (1)." En face de la France.

Le P. Taché débarqua au Havre "le jour de la Toussaint, à 4 heures de l'après-midi: (2)" c'était un samedi. Il y passa le dimanche et en partit le soir. Le lendemain, Commémoraison des morts, il célébra la sainte messe pour son père et tous les défunts de sa famille dans la cathédrale de Rouen: "Que d'émo- Voyage du Havre à Marseille.

---

(1) *A la vue du Havre*, 1er *nov.* 1851.

(2) Lettre à sa mère, *Hôtel des Missions étrangères*, *Paris*, 8 *nov.* 1851. — 28e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

tion j'éprouve, écrit-il à sa mère, en voyant ces belles églises, preuve manifeste de la piété de ceux qui les ont élevées (1) ! "

Le 3 novembre, il arrivait " dans la grande capitale de la France, dans ce Paris, dont j'avais entendu parler, dit-il, mais dont j'étais loin d'avoir une idée (2). " " Que notre Canada me paraît jeune ! ajoute-t-il ; mais que notre peuple doit être heureux, comparé à ceux du vieux monde (3), " parce qu'il est demeuré plus moral et plus religieux, et partant plus libre et plus heureux !

" Il faudrait, observe-t-il, au moins un mois à Paris pour en avoir quelque connaissance, et je n'y passe que deux jours (4). " Il se remet en route le vendredi matin. On construisait alors la grande voie ferrée entre Paris et Marseille. Le missionnaire arrive à Marseille, le dimanche, 9 novembre dans l'après-midi " après être demeuré 52 heures dans la même voiture, traînée tantôt par des chevaux, tantôt par des locomotives (5). "

Un instant après, il est aux pieds et dans les bras de Mgr de Mazenod. Le saint vieillard sembla reverdir devant ce fils si jeune, appelé à de si grandes destinées, comme le patriarche Jacob à la vue de Joseph.

La première entrevue du fondateur et de l'élu.

" Tu seras évêque, lui dit-il.

— " Mais, Monseigneur, mon âge, mes défauts, telle et telle raison...

— " Le Souverain Pontife t'a nommé, et quand le Pape parle, c'est Dieu qui parle.

— " Monseigneur, je veux rester Oblat.

— " Certes, c'est bien ainsi que je l'entends.

— " Mais la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse !

---

(1) Lettre du 8 novembre 1851.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Lettre à sa mère, *Marseille*, 13 *nov.* 1851. — 29e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.



Mgr de Mazenod,
Evêque de Marseille, fondateur des Oblats de Marie Immaculée.

“ Comment! la plénitude du sacerdoce exclurait la perfection à laquelle doit tendre un religieux! ”

“ Puis, se dressant avec la noble fierté et la religieuse grandeur qui le caractérisaient, il ajoute:

“ Personne n'est plus évêque que moi, et, bien sûr, personne “ n'est plus Oblat non plus. Est-ce que je ne connais pas l'esprit “ que j'ai voulu inspirer à ma congrégation? Tu seras évêque, “ je le veux, ne m'oblige pas d'en écrire au Pape et tu n'en seras “ que plus Oblat pour tout cela, puisque, dès aujourd'hui, je te “ nomme supérieur régulier de tous ceux des nôtres qui sont “ dans les missions de la Rivière-Rouge (1).” Des larmes abondantes coulaient des yeux du P. Taché; les battements de son cœur semblaient prêts à briser sa poitrine.

Singulier bienfait de l'élection du P. Taché pour les missions de l'Ouest.

Mgr de Mazenod voulut fortifier le courage de son jeune fils en lui montrant que son élection venait de rendre un service signalé aux missions de la Rivière-Rouge.

“ Console-toi, mon fils, lui dit-il en l'embrassant avec tendresse; ton élection, il est vrai, s'est faite à mon insu; mais elle paraît toute providentielle et sauve les missions dans lesquelles vous avez tant travaillé. Des lettres m'avaient représenté ces missions sous un jour si défavorable, que j'étais déterminé à les abandonner et à vous rappeler tous; la décision en était prise en conseil, lorsque j'ai appris ta nomination à l'épiscopat. Je veux que tu obéisses au Pape, et moi aussi je veux lui obéir; puisque le Vicaire de Jésus-Christ a choisi l'un des nôtres pour conduire plus tard cette Eglise naissante, nous ne l'abandonnerons pas (2).”

“ Personne, dira un jour l'élu, n'est plus à même que moi de connaître ma propre indignité; cependant, s'il a fallu pour sauver nos missions, ce contre-sens d'un évêque si indigne, je me réjouis d'avoir été choisi, car l'abandon de nos missions me paraîtrait un malheur encore plus grand que ceux qui résultent

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 51.

(2) *Ibid.*

nécessairement du choix de ma personne pour cette haute dignité (1). ”

Non, dirons-nous cinquante ans après l'événement, l'élection du P. Taché, en sauvant les missions de l'Ouest canadien, annonçait bien par ce signalé service, les immences bienfaits qu'un épiscopat de quarante-quatre ans allait leur procurer.

“ Je n'ai jamais connu ni désiré connaître, observe le P. Taché, l'auteur ou les auteurs des déplorables ” lettres écrites contre nos missions : “ J'ignore même s'ils étaient des membres ou des ennemis de la famille. Ecrire de façon à compromettre toutes les missions de cet immense territoire, quelle injustice ! quelle cruauté ! quelle responsabilité ! Prions Dieu de pardonner à ces écrivains ; car, certainement, “ ils ne savaient ce qu'ils faisaient. ” J'ai même la conviction qu'ils ne voulaient pas ce qu'ils ont presque fait accomplir (2). ”

Cérémonie du sacre.

A la suite de ses premiers entretiens avec Mgr de Mazenod, l'élu écrivait à sa mère : “ Monseigneur n'a point reçu mes objections et me force d'accepter le lourd et redoutable fardeau de l'épiscopat (3).” Il ne lui restait qu'à s'incliner devant la volonté de Dieu : il le fit.

Le fondateur des Oblats avait voulu sacrer son jeune fils. Il choisit pour l'assister Mgr Guibert, cet autre fils de son cœur, alors évêque de Viviers, plus tard archevêque de Tours, puis de Paris et cardinal, et Mgr Prince, venu du Canada avec le P. Taché.

Il fut décidé que le sacre aurait lieu dans la cathédrale de Viviers. “ Cette antique église de Viviers, où la Providence amenait de si loin un apôtre du nouveau monde pour recevoir l'onction des pontifes, n'avait pas vu de sacre d'évêque depuis plus d'un siècle, c'est-à-dire depuis le sacre de Mgr de Lamo-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 51.

(2) *Ibid*, p. 53.

(3) *Marseille*, 13 *nov.* 1851. — 29e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

the, l'illustre et saint évêque d'Amiens, qui avait eu lieu le 4 juillet 1734 (1). ”

“ Le chœur gothique et monumental de la cathédrale, où le sacre a été célébré, écrivait *l'Univers,* favorisait admirablement la beauté et la pompe de cette cérémonie. Nous ne pouvons en faire la description; qu'il nous suffise de dire qu'elle a été tout à la fois des plus majestueuses et des plus touchantes. Il y a eu des moments d'un saisissement inexprimable. Plusieurs fois l'émotion du prélat consécrateur, dont la voix était étouffée par les larmes, s'est communiquée à l'assemblée tout entière; bien des pleurs ont coulé; et, du milieu de cette foule si nombreuse de fidèles pieusement attendris, des vœux et des prières fervente n'ont cessé de monter vers le ciel, pour appeler l'abondance des bénédictions sur l'élu du Seigneur et sur son apostolat (2). ”

“ Après avoir officié pontificalement à vêpres, poursuit le narrateur, le nouvel évêque est monté en chaire; et, quoique sa parole de missionnaire ne se fût adressée jusqu'ici qu'à de pauvres sauvages, il a su dépeindre avec des traits éloquents l'action merveilleuse de la Providence dans l'établissement du christianisme, et dans l'effusion continue de l'Evangile jusqu'aux contrées les plus reculées du globe (3). ”

Mgr Taché était sacré le 23 novembre 1851, un an, cinq mois moins 1 jour après sa préconisation. Il avait juste 28 ans et 5 mois. “ Je ne saurais trop vous dire ce qui se passe en moi dans cette circonstance solennelle, écrit-il à sa mère. Il me semble parfois que je suis dans un rêve; il me faut pourtant bien croire à la réalité. Du moins, bonne mère, priez bien le bon Dieu pour que ces nouvelles faveurs ne soient pas la cause de ma ruine et de celle des âmes qui me sont confiées (4). ”

La Providence avait voulu qu'il reçût la consécration en France même, des mains d'un prélat de France, lui destiné à

---

(1) L'*Univers* n° du 27 novembre 1851.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

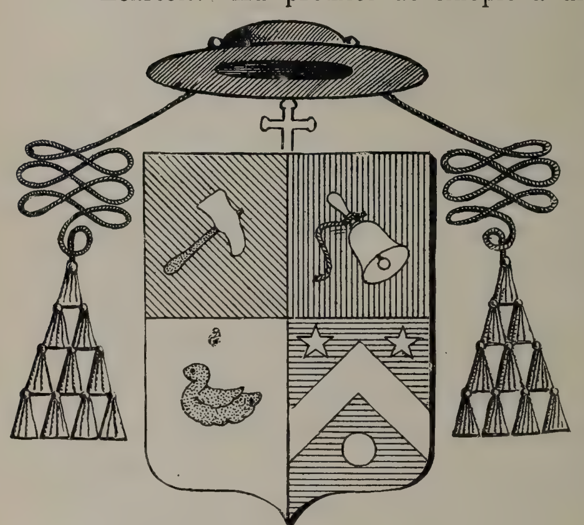
(4) *Viviers,* 25 *novembre* 1850. — 30e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

“ dilater la gloire de Dieu et celle de la France (1) ” et répandant sur un immense territoire la religion, la langue et la civilisation de la fille aînée de l'Eglise.

Blason et sceaux de Mgr Taché.

Mgr Taché, aussitôt après son sacre, pria sa mère de vouloir bien lui envoyer le blason de la famille de la Broquerie, parce que le consécrateur voulait lui composer des armes épiscopales avec celles de sa famille maternelle (2). Mgr de Mazenod fit en effet au jeune Evêque un blason qui est celui-là même de la famille de la Broquerie à peine modifié dans quelques accessoires :

Ecartelé. Au premier de sinople à un marteau d'argent emmanché en bande de sable. Au deuxième, à une cloche d'argent bataillée d'or et cordée de sable. Au troisième, d'argent à une merlette de sable. Et au quatrième, chevron d'argent accosté en chef de deux étoiles d'or en pointe d'un besant du même. L'écu timbré d'un heaume de duc taré de front, orné de ses lambrequins.



Pour Mgr Taché, comme pour les anciens preux, l'ensemble et tous les détails du blason devaient lui rappeler sans cesse les vertus de sa race et de son ordre : “ L'écu *ovale* signifie l'esprit religieux et la piété ; *sinople* signifie victoire, abondance, civilité ; *azur*, ciel, pureté, loyauté ; *argent*, vérité,

(1) *Dilatavit gloriam populo suo.* 1 MACH., III, 3.

(2) Lettre à sa mère, *Viviers*, 25 *novembre* 1851.

gentillesse, franchise, pureté, espérance, humilité; *marteau*, noblesse du travail ; *cloche*, religion, service divin ; *merlette*, innocence ; *chevron*, insigne de chevalerie et esprit chevaleresque ; *étoiles*, génie, vigilance, sollicitude ; *besant*, richesse et charité."

Nous trouvons ces explications consignées de sa main dans les papiers de famille.

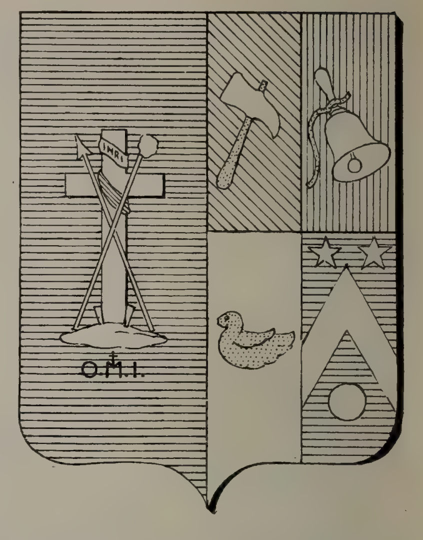
" Les armoiries de certains grands hommes sont quelquefois prophétiques, écrivait plus tard un de ses amis. Celles-ci le sont. Voyez, ses armes de bataille sont variées : au premier, de sinople, simple champ d'espérance ; au marteau d'argent, réprimer les abus ou frapper discrètement sans éclat pour obtenir gain de cause ; au troisième, de gueules, champ de bataille, où la cloche, la voix de l'Eglise, se fait entendre pour obtenir ses droits et ceux de l'opprimé ; au deuxième, d'argent, l'innocence pour champ, l'humble merlette de sable, qui, dans l'ardeur du combat, y perd son bec, ses ailes et ses pattes. Mgr l'archevêque est mort à la peine. Au quatrième, d'azur, le noble champ de l'Eglise, où se voient le chevron, l'éperon du combattant, qui se dresse sagement éclairé de la lumière d'en haut, deux étoiles d'or, puis le besant d'or, monnaie byzantine dont on se servait pour racheter les esclaves. Ce prix des âmes est sous l'égide du fier défenseur. Ne dirait-on point que toute la vie de l'archevêque de Saint-Boniface est écrite dans ce cachet ? Vie de nobles combats, il meurt pour les siens qu'il a tant aimés, et il n'obtient du pouvoir que de mortelles blessures (1)."

Plus tard, Mgr Taché composa lui-même un autre blason, dans lequel il conserve les armes de la Broquerie, en y introduisant celles de sa chère famille religieuse :

Partie, au premier, aux armes de la Congrégation des O. M. I., d'azur, à la croix d'or, à la lance et éponge, du

1) Rév. G. Bouillon, chanoine d'Ottawa.

même en sautoir, couronne d'épine simple ; au second, écartillé, tel qu'il a été décrit plus haut.



Sceau de l'Archevêché de St-Boniface.

Il composa aussi un sceau, qui est encore en usage à l'archevêché de Saint-Boniface, et où la croix des Oblats, la merlette des la Broquerie et divers emblèmes empruntés à la Rivière-Rouge, expriment, dans une harmonieuse expression, tous les vœux de son cœur à l'égard de sa jeune Eglise. Le voici :

Champ d'or à une rivière vivrée posée en bande de gueules adextrée en chef d'une croix de gueules. Au centre dextre à un arbre de sinople fruité d'or, fusté de sable, et terrassé du premier. Au senestre, à un roseau de sinople terrassé de sable, de la tige duquel s'élance vers la croix en chef une colombe volante au naturel. Et en pointe, une tente indienne de sable ouverte et terrassée du même.

CHAPITRE XII

RETOUR A SAINT-BONIFACE.

Mgr Taché est pressé de retourner à l'Ile-à-la-Crosse, où le rappellent ses sollicitudes les plus tendres et les intérêts de ses néophytes. Il leur a promis de se retrouver au milieu d'eux au mois de septembre prochain: il aimerait mieux subir toutes les privations que de manquer à sa promesse. Cependant, il peut disposer de quelques semaines en Europe: il va le faire de manière à satisfaire sa piété et son amour des missions du Nord-Ouest. **Voyage à Rome.**

Deux jours après son sacre, il se rend à Marseille dans la compagnie de son consécrateur et demeure auprès de lui douze jours.

Le 9 décembre, il s'embarque sur la Méditerranée pour se rendre à Rome. " Dame Méditerranée, écrit-il, me traita avec beaucoup de bonté; je n'eus pas à souffrir du tout; il paraît que tout est doux à Marseille, même l'onde amère (1)." " Grâce à la bonté du docteur They," il visite les plus beaux monuments de Gênes, voit Livourne, se rend à Pise pour en " admirer la cathédrale " et se " convaincre, à la vue de la tour, que l'on peut quelquefois être solide sans être d'aplomb (2)."

" Le 12, dans la nuit (3)," il arrivait " à la Ville éternelle," où il reçut l'hospitalité, sur la recommandation de Mgr de Mazenod, chez M. l'abbé Hérauld. " Il faudrait une autre plume que la mienne, écrit-il trois semaines après à sa mère, pour vous peindre ce que Rome a de beau, de noble et d'imposant: c'est bien le centre du catholicisme, où la foi et la piété s'unissent **Visite de St-Pierre.**

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, *Rome*, 20 *décembre* 1851. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à sa mère, *Rome*, 2 *janvier* 1852. — 31e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

pour éclairer le génie, le féconder et lui faire produire des merveilles que l'on ne se lassera jamais d'admirer (1). "

Sa première visite fut pour Saint-Pierre. " Quel moment, dit-il à Mgr de Mazenod, que celui que l'on passe auprès du tombeau des saints apôtres ! Ma pauvre Ile-à-la-Crosse, mon cher Canada, mon heureux séjour à Marseille, etc., vinrent assaillir mon pauvre cœur et me causer des émotions si vives que je pris un violent mal de tête. Enfin, après plusieurs heures d'admiration, je quittai à regret ce centre de tant de merveilles (2). " " Les glaces du pôle, dit-il ailleurs, m'ont refroidi l'imagination, je ne suis pas enthousiaste ; mais à la vue de la basilique sainte, je ne puis me défendre d'un sentiment d'admiration qui me ravit à moi-même. Tout ce qu'on en a dit, et tout ce qu'on en peut dire, ne peut en donner une vraie intelligence : il faut la voir, pour apprécier à sa valeur cet incomparable chef-d'œuvre (3). "

Première audience du Pape.

Cependant, observe-t-il, "Rome serait bien petite encore s'il n'y avait que Saint-Pierre ; mais on y trouve quelque chose de bien plus grand, "le successeur du chef des apôtres, le vicaire de Jésus-Christ, le chef visible de l'Eglise. " Le chef de l'Eglise était alors cet incomparable Pontife, qui fut, pendant 32 ans, l'objet de l'admiration du monde et de l'ardent amour des catholiques. Mgr Taché tenait plus à voir Pie IX qu'à contempler toutes les autres merveilles de Rome, à être béni par le saint Pape qu'à recevoir tous les trésors du monde. " J'ai vu le Saint-Père, qui m'a accueilli avec une tendresse vraiment paternelle, écrit-il à Mgr de Mazenod, le 29 décembre. Vous savez, Monseigneur, ce qu'éprouve le cœur du pontife lorsqu'il lui est donné de voir le premier des évêques, le centre unique vers lequel convergent tous les rayons de la vérité et de la communion catholique (4). "

---

(1) Lettre du 2 janvier 1852.

(2) *Rome*, 20 *décembre* 1851.

(3) Lettre à sa mère, *Rome*, 2 *janvier* 1852.

(4) Lettre à Mgr de Mazenod, *Rome*, 29 *décembre* 1851. — Archives de la Maison générale des Oblats.

“ Quel bonheur, ajoute-t-il à sa mère, de contempler les traits vénérés du Saint-Père ! Quel bonheur d'être admis auprès de lui ! Qu'il y a de grandeur dans la noble simplicité avec laquelle on est accueilli par ce souverain couronné d'un triple diadème ! Aussi un des beaux jours de ma vie, est celui où j'ai été admis en audience particulière par Pie IX. Comme elle me fut un gage de bonheur la bénédiction que je lui ai demandée pour moi et pour les miens (1) ! ”

Autres visites.

“ A Rome, on compte les églises par centaines et toutes renferment des trésors et des chefs-d'œuvre (2). ” Le pieux évêque les visitait avec délices. Il célébra les saints mystères dans les grandes basiliques, à la Prison Mamertine, etc (3) ; il recommandait à tous les saints dont il visitait les reliques, son cher Canada, et surtout ses missions de l'Ouest. Souvent ses yeux se remplirent de larmes (4).

Il visita avec une avide curiosité les monuments de l'antiquité ! “ Que j'aime à voir, dit-il, les ruines de la splendeur de Rome païenne ! Que d'enseignements cette vue m'apporte (5) ! ”

Demandes à la Propagande.

En même temps, il s'occupait des intérêts de ses missions.

Nous avons vu Mgr Provencher devenir, en 1847, évêque titulaire, sous le titre d'évêque du Nord-Ouest. Ce nom lui déplaisait, nous l'avons remarqué, et avec raison. Mgr de Mazenod conseilla au coadjuteur de demander au Saint-Siège que “ le nom si vague de diocèse du Nord-Ouest fût changé en celui plus précis de diocèse de *Saint-Boniface,* déjà titulaire de la cathédrale (6). ” La Congrégation de la Propagande ne fit aucune difficulté d'accepter le titre nouveau. Désormais, nous dirons toujours, *évêque, église* et *diocèse de Saint-Boniface.*

---

(1) *Rome,* 2 *janv.* 1852.

(2) *Ibid.*

(3) Lettres diverses.

(4) *Ibid.*

(5) *Rome,* 2 *janv.* 1852.

(6) *Vingt années de Missions......*, p. 54.

Il fit quelques autres demandes, en faveur des missions du Nord-Ouest canadien; mais, écrit-il à Mgr de Mazenod, " je crains bien de ne pas faire fortune à Rome: dans mes idées, il y a ici assez de mendiants, sans que je me mette dans la partie (1)."

Prolongation de séjour à Rome.

Mgr Taché avait promis à son consécrateur d'être de nouveau à Marseille le 11 janvier; mais Mgr Barnabo, avec lequel il s'était lié d'une amitié que la mort seule pourra rompre, voulut le retenir pour une séance de l'Académie des langues, fixée précisément au 11 janvier. L'évêque missionnaire refusa à plusieurs reprises. " Malheureusement, dit-il, je ne suis pas assez versé dans la diplomatie (2)." A la fin, il dut céder, et différer son départ de quelques jours.

Deuxième audience de Pie IX.

Mgr Barnabo s'appliqua à le récompenser de ce sacrifice en lui procurant la grâce qui lui était la plus précieuse, celle d'une seconde audience du grand Pape. " Le Saint-Père, écrit-il à sa mère, a bien voulu m'accorder une seconde audience, dans laquelle il a joint à ses bontés ordinaires, un joli cadeau pour ma mission (3)."

" La vue du Chef de l'Eglise, dit-il à l'Archevêque de Québec, a je ne sais quoi de majestueux qui va au cœur et lui procure de bien douces jouissances (4). Aussi, " j'ai goûté à Rome un bonheur et une satisfaction qui ne se trouvent que là (5).

Derniers jours passés à Rome.

" Rome n'est semblable qu'à Rome, " remarque-t-il dans une lettre à Mgr de Mazenod (6)." L'évêque missionnaire profita avec soin des journées que lui ménageait la Providence pour " visiter le plus possible " la Rome chrétienne et la Rome

(1) Lettre du 29 décembre 1851.

(2) *Ibid.*

(3) *Calais*, 18 *fév.* 1852. — 32e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(4) *Montréal*, 13 *avril* 1752. — Archives de l'archevêché de Québec.

(5) *Ibid.*

(6) Lettre du 29 décembre 1851.

païenne, voir " les merveilles de l'art accumulées par la piété de nos pères, " pour " étudier les institutions de bienfaisance, " pour prier et pleurer dans les églises. " Il y a loin, dit-il, de la sombre solennité de nos forêts à la brillante majesté des églises de Rome ; mais quand le pauvre missionnaire, enveloppé de l'écrasante splendeur de la basilique sainte, dit la messe, tout comme il la disait sous la modeste tente de voyageur, il comprend, pour ainsi dire, mieux que tout autre, la divine unité de la religion sainte dont il est l'apôtre (1). "

Nouveau séjour à Marseille.

Mgr Taché laissa la Ville éternelle " le 12 janvier au soir. " Le 17, il était à Marseille. Mgr de Mazenod l'accueillit de nouveau avec tout son cœur. Il lui donna, pour les missions du diocèse de Saint-Boniface, le P. Henri Grollier, que nous verrons établir sa tente près du Cercle Arctique et y mourir jeune encore, usé par les travaux et les souffrances. Il lui promit de lui envoyer, dans le cours même de l'année, les Pères René Rémas et Valentin Végreville, avec un Frère convers. Le fondateur le nomma son vicaire dans le diocèse de Saint-Boniface, ce qui ajoutait à ses pouvoirs d'évêque, ceux de *supérieur régulier* à l'égard de tous les Oblats qui y travaillaient. Le P. Bermond, auparavant supérieur, lui fut donné pour premier consulteur et moniteur ; les Pères Faraud, Tissot et Maisonneuve complétèrent le conseil vicarial.

Départ de Marseille.

Le fondateur aurait désiré garder plus longtemps ce fils qui lui était si cher (2) ; " Il eût été bien agréable " aussi au jeune évêque, de prolonger son séjour à Marseille. Quand on a déjà respiré l'air de la forêt pendant plusieurs années consécutives, dit-il, il est assez naturel de soupirer après l'air moins vif, mais plus parfumé, de la civilisation ; quand on a été si éloigné pendant longtemps, on sent, dans son cœur comme dans son esprit, le besoin de se reposer au milieu de ses frères, surtout quand ce délicieux repos peut se prendre auprès d'un père vé-

---

(1) Lettre du 29 décembre 1851.

(2) Lettre à sa mère, *Calais*, 18 *fév.* 1852.

néré, qu'on aime d'autant plus qu'on a été plus longtemps sans le connaître. "

Mais Mgr Taché devait se hâter, s'il voulait être au milieu de ses sauvages pour l'époque annoncée.

Voyage à travers la France.

Il quitta Mgr de Mazenod le 26 janvier (1), en pleurant comme un enfant qui se sépare de son père pour toujours. Son cœur demeura gros. " L'octave des grandes solennités, écrit-il huit jours après au vénérable évêque, a à peu près toute la pompe de la fête elle-même; l'octave de mon départ de Marseille laisse mon cœur en proie à la douleur que j'éprouvai en me séparant de celui que je suis si heureux de pouvoir appeler mon père (2). "

Il se rendit à Viviers, où il avait été sacré, et passa deux jours auprès de son frère en religion et dans l'épiscopat, Mgr Guibert; il lui remit une croix pectorale de la part de Mgr de Mazenod, et reçut de lui en présent " la plus belle de ses mitres. " " Ce beau cadeau, dit-il, fut accompagné de plusieurs autres, bien dignes de la générosité des donateurs. Tout, pendant les deux jours que je passai à Viviers, fut de nature à resserrer les liens qui m'unissent à cette cité et à ses généreux habitants (3). "

De Viviers, il se rendit à Montélimart, où il entendit un discours de l'abbé Comballot, et, " par une diligence fort peu diligente, " à Notre-Dame de l'Osier. Là, il reçut l'oblation de deux jeunes Pères, qui lui exprimèrent le désir d'aller se consacrer aux missions de l'Ouest canadien, les aumônes de " quelques-uns des pauvres habitants, " dont la charité le toucha profondément, et toutes sortes de témoignages d'affection des Pères Burfin, Richard et de tous ses frères en religion. Oui, dit-il, qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter avec des frères!... Je m'estime heureux d'avoir été à l'Osier: ma bourse y a gagné, et mon cœur aussi (4). "

---

(1) Lettre à sa mère, *Calais*, 18 *fév.* 1851.

(2) *Lettre datée de Lyon*, 4 *fév.* 1852. — Archives de la Maison générale.

(3) *Ibidem.*

(4) Lettre à Mgr de Mazenod, *Lyon.* 4 *fév.* 1852. — Archives de la Maison générale des Oblats.

Il passa trois jours à Lyon (1), y vit le président et le secrétaire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et assista à une réunion du Conseil. "J'ai lieu d'espérer, écrit-il à Mgr de Mazenod, que nos missions n'y perdront pas (2)."

Il passa dix jours à Paris, occupé comme à Lyon des intérêts de ses chères missions (3). Il y était, depuis trois jours, quand tout à coup, "à sa grande surprise", il voit entrer dans sa chambre MM. Desautels et Fréchette, qu'il avait laissés à Rome et qui "avaient fait diligence tout exprès" pour le saluer une dernière fois. Ils lui donnèrent des nouvelles de Mgr Prince et de M. Larocque qu'ils avaient laissés partant pour Naples (4).

Mgr Taché quitta Paris, le 17 février, en compagnie du P. Grollier, "aimable jeune homme, écrit-il à sa mère, qui, lui aussi, *laisse sa mère veuve* pour venir travailler à la mission de l'Ile-à-la-Crosse."

Embarquement.

Le 18 février, il était à Calais, et le 19, à Londres, où il séjourna plusieurs jours.

Mgr d'Arath s'embarqua à Liverpool, dans les derniers jours de février (5). Il souffrit du mal de mer; néanmoins, il trouva que l'Océan l'avait traité "avec assez de gentillesse (6)."

Il débarquait au Canada vers le milieu de mars. "Je me suis hâté de revenir, écrit-il, à l'archevêque de Québec, parce qu'il me faudra bientôt me hâter de partir. Je devrai quitter notre Canada dans la première quinzaine de mai: c'est bien vite, mais puisque je n'ai aucune des qualités nécessaires à un évêque, il me faut du moins ne pas manquer à la résidence (7)."

---

(1) Lettre à sa mère, *Calais*, 18 *fév.* 1852.

(2) *Lyon*, 4 *fév.* 1852.

(3) Lettre à sa mère, *Calais*, 18 *fév.* 1852.

(4) *Ibid.*

(5) Il écrivait de Calais le 18 février: "Je m'embarquerai le mercredi ou le samedi de la semaine prochaine, c'est-à-dire le 25 ou le 28 février."

(6) Lettre à Mgr de Mazenod, *Berthier*, 23 *mars* 1852. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(7) *Montréal*, 13 *avril* 1852. — Archives de l'archevêché de Québec.

Séjour au Canada.

Durant tout le voyage, il avait porté le souvenir de sa mère dans les lieux de pèlerinage, dans les sanctuaires pieux, au saint autel surtout. Il avait trouvé le temps de lui adresser des lettres fréquentes, toutes pleines de ces effusions de son cœur si grand et si tendre, car, il aimait sa mère " autant dans la vieille France que dans la nouvelle (1). " Il alla la voir à Boucherville. Il faut savoir tout ce qu'il y a de vénération dans la femme canadienne à l'égard de l'évêque, pour comprendre les sentiments de Madame Taché en présence de son fils " revêtu de la vertu d'en haut : " ce fut un respect, une tendresse et des joies qui pouvaient lui donner l'intelligence des rapports de la Vierge divine avec son adorable Fils.

Il se rendit à Berthier, pour porter des consolations suprêmes à une tante malade de sa dernière maladie, Madame de Rouville, qui mourut bientôt, " après avoir puisé à longs traits dans la coupe des tribulations (2). "

Première rencontre de Mgr Taché avec le P. Lacombe.

A Berthier, Mgr d'Arath rencontra un jeune prêtre, qui avait passé une année à la mission de Pembina, et se trouvait alors vicaire dans cette paroisse. Pressé intérieurement du désir de consacrer toute sa vie aux missions, le jeune prêtre vint offrir ses services au coadjuteur de Saint-Boniface, en demandant en même temps la grâce d'être admis dans les rangs des Oblats de Marie Immaculée. L'évêque missionnaire reçut avec transport la demande du jeune vicaire de Berthier, destiné à devenir, sous le nom de Père Lacombe, un des plus grands héros du Nord-Ouest.

Trois visites au Séminaire de Saint-Hyacinthe.

L'évêque missionnaire était dès le samedi 21 mars, dans son cher séminaire de Saint-Hyacinthe. " Notre vieux collège, lisons-nous dans la chronique de l'établissement, à la date du 28 mars, a revêtu un air de fête qui ne lui est pas ordinaire. Nous sommes véritablement dans une réjouissance de famille. La réception a été aussi solennelle et aussi splendide que nous la pouvions faire. Nous avons déployé drapeaux de toutes di-

(1) Lettre à sa mère, *Paris*, 8 *nov.* 1851.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, *Berthier*, 23 *mars* 1852.

mensions et de toutes couleurs. Aux fanfares joyeuses s'est mêlée la voix majestueuse du canon avec sonnerie à grandes volées des cloches de la ville (1)." Le 28 mars, dimanche de la Passion, le jeune évêque ordonna diacre, dans la chapelle du séminaire, M. Berthelet, un des professeurs de philosophie, avec lequel il avait été élève une année; puis il alla prêcher à l'église de Saint-Hyacinthe. Dans l'après-midi, il vint se mêler aux élèves dans la salle de récréation; l'un d'eux, Ad. Jacques lui lut une adresse de félicitation, à laquelle il répondit "en termes remplis d'affection et de reconnaissance pour ses anciens maîtres;" il félicita les élèves de recevoir leur éducation dans une si sainte maison et les excita à bien profiter des grâces de Dieu, "le tout avec des paroles affectueuses et entremêlées des souvenirs les plus attendrissants: aussi, plus d'une paupière s'est sentie humectée de larmes montant du cœur (2)."

Mgr Taché revint passer les premiers jours de la Semaine Sainte, au collège de Saint-Hyacinthe.

"Je suis à Saint-Hyacinthe, écrit-il au P. Aubert le Mercredi Saint: une éruption d'humeurs dans une jambe m'a forcé de me faire traiter. Le médecin dit que c'est le besoin de repos et qu'il n'y a pas lieu de craindre aucune conséquence funeste (3)." Le Jeudi Saint, Mgr d'Arath "chante la grand'-messe et fait tout l'office, qu'il termine par le lavement des pieds (4)." "Monseigneur, dit la chronique du Séminaire, emporte avec lui non seulement nos plus vives sympathies, mais encore celles de tous les habitants de la ville et de la paroisse, qu'il a intéressés au suprême degré par ses prédications si saisissantes et en même temps si attendrissantes: aussi, ne part-il pas les mains vides, il a reçu d'abondantes aumônes pour ses missions (5)."

---

(1) Chronique rédigée par M. Thibault.

(2) *Ibid.*

(3) *Séminaire de Saint-Hyacinthe*, 7 *avril* 1852. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) Chronique citée plus haut.

(5) *Ibid.*

Il vint une troisième fois à Saint-Hyacinthe, le mardi 27 avril, " avec plusieurs prêtres, ses amis et les nôtres, dit le chroniqueur, et fit, le 28 avril, des adieux qui furent " attendrissants de part et d'autre. " " Le jeune et affectueux Pontife répand sur nous ses bénédictions en implorant celles du ciel. La voix plaintive de David, par son psaume *In convertendo,* s'unit à notre voix sanglotante. La procession est formée; elle ressemble à un convoi funèbre. Sur une estrade, près de la gare, notre fanfare soupire une mélancolique symphonie, interrompue par le cri strident de la vapeur. Le convoi s'ébranle et s'éloigne. Il emporte avec lui l'objet de notre affectueuse tristesse; mais il ne saurait nous enlever son aimable et précieux souvenir (1). "

Ceux qui n'ont pas connu Mgr Taché, seront peut-être tentés de croire à une légère exagération dans les descriptions du chroniqueur de Saint-Hyacinthe. En réalité, il ne fait que peindre le jeune évêque, répandant fréquemment des larmes et les faisant couler sur les visages qui l'entourent.

Demande de Frères enseignants pour la R. Rouge.

Mgr Taché dira à la fin de sa carrière: " Le tourment de ma vie a été les écoles (2); " en effet, " la charité de Jésus-Christ l'a pressé (3) " toute sa vie à l'égard de l'enfance.

A peine sacré, il travaille à procurer des Frères enseignants à la Rivière-Rouge. Mgr Provencher a peur des dettes, même quand il s'agit de procurer des instituteurs aux enfants; mais son coadjuteur pense que pour cette œuvre on peut compter extraordinairement sur la Providence. La nécessité est, en effet, urgente (4). Les Sœurs Grises ont une école très florissante où la plupart des filles du pays, non seulement les catholiques, mais même les protestantes, spécialement celles des bourgeois de tout le Nord-Ouest, reçoivent une éducation soignée. Leur école est

---

(1) *Ibid.*

(2) Nous avons entendu nous-même ces paroles sur les lèvres du grand évêque.

(3) *Charitas enim Christi urget nos.* II COR., V, 14.

(4) Lettre de Mgr Taché à Mgr Bourget, évêque de Montréal, 22 juillet 1852.

ouverte aux petits garçons; mais un grand nombre d'entre eux n'y vont pas.

" L'éducation des garçons, écrit-il à Mgr de Montréal, est excessivement négligée chez nos catholiques de la Rivière-Rouge: la chose est d'autant plus pénible que nos frères séparés nous font la leçon. Les métis n'aiment point le gouvernement des femmes, ce qui peut contribuer à ce que les enfants ne vont pas à l'école (1). " " Oh! dit-il dans une autre lettre, il m'est difficile de vous exprimer ce que je souffre. Je vois d'un côté des métis et même des sauvages élevés par des protestants et qui ont un degré bien passable d'instruction, tandis que parmi les nôtres, il y en a si peu que ce n'est véritablement pas la peine d'en parler. On nous le reproche, on nous accuse d'être la cause de cet état de choses, et, ce qu'il y a de plus pénible, on en accuse notre sainte religion (2). "

Mgr d'Arath fit de vives instances auprès de Mgr Bourget, pour obtenir " des Frères bien formés et en état d'enseigner convenablement le français et l'anglais (3). " Ces efforts furent couronnés de succès. Nous verrons bientôt les Frères des Ecoles chrétiennes à la Rivière-Rouge.

L'évêque d'Arath partit de Montréal, le lundi 10 mai, avec M. Lacombe et le P. Grollier, non plus comme il y a sept ans, en canot d'écorce, mais sur un bateau à vapeur. **Voyage de Montréal à St-Boniface.**

Le vénérable évêque de Montréal trouvait " beaux les pieds " de ce jeune évêque revenant de Rome et de la France, avec les grâces de sa récente consécration et s'en allant " comme l'éclair " jusqu'aux extrémités du couchant " pour annoncer l'Evangile de paix (4): " il avait voulu, par honneur, l'accompagner à travers les rues de la ville jusqu'au bateau. Désormais il y aura entre les deux évêques une amitié profonde qui sera

---

(1) Lettre au même, 22 mai 1851. — Copie dans les archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

(2) Lettre au même, 22 *juillet* 1852.

(3) *Ibid.*

(4) Is., LII, 7.

l'appui de l'un et de l'autre parmi les difficiles devoirs de l'épiscopat, le jeune prélat vénérant Mgr Bourget comme son maître, le vieil évêque admirant son jeune collègue comme un beau soleil qui se levait au firmament de l'Eglise.

Les voyageurs traversèrent le lac Ontario par " un temps magnifique. " Ils eurent le temps, sans retarder leur route, " de visiter à loisir les admirables chutes du Niagara. " " Je ne suis point poète, écrit Mgr d'Arath à sa mère; cependant si je voulais vous dire toutes les émotions que j'ai éprouvées, je trouverais bien à remplir mes quatre pages. " " Je vous envoie, ajoute-t-il, une toute petite croix, comme souvenir de cette visite des Chutes: elles est faite avec de la pierre du Niagara même (1). "

Ils arrivèrent le 12 mai à Buffalo, où ils passèrent un jour auprès de leurs frères en religion et où Mgr Taché, " quoique encore au début de son long voyage ", trouva le temps d'écrire une lettre de consolation à sa tendre mère (2).

Le 15 au matin, samedi, ils arrivaient à Détroit. Il avaient à traverser le lac Huron, et à se rendre au Sault-Sainte-Marie, pour y prendre les canots qui se rendaient de cette ville à Saint-Boniface par le lac Supérieur, la rivière Winnipeg et la rivière Rouge, et sur lesquels leur passage était retenu. Mais il ne se trouva point de bateau prêt à partir pour le lac Supérieur; force leur fut d'attendre. L'évêque de Détroit était au concile de Baltimore; ils furent accueillis " très cordialement " par " ces messieurs de l'Evêché " et y passèrent la journée du dimanche et celle du lundi (3). Enfin, le mardi, 18, il vint " un bien beau vaisseau " sur lequel ils s'embarquèrent l'après-midi. Mais il survint une autre cause de retard: " un fort vent " contraria la marche du bâtiment. Ils arrivèrent au Sault-Sainte-Marie, le

---

(1) *Buffalo*, 13 *mai* 1852. — 33e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) C'est la lettre que nous venons de citer.

(3) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Détroit*, 18 *mai* 1852. — 34e lettre de M. de la Broquerie-Taché.

vendredi, 21, au matin. " Il était trop tard: " la condescendance des employés, " contrairement à ce qui se pratiquait communément en cas semblable, " n'était pas allée jusqu'à les attendre (1). " " Les canots étaient partis le 19 après-midi (2). "

Grand fut le désappointement de l'Evêque et de ses missionnaires, en se voyant à l'entrée du lac Supérieur, sans les moyens de continuer leur route, comme ils l'espéraient, par cette direction.

" Mais un vieux nord-ouest n'est déconcerté par aucun accident de voyage (3). " " L'action vaut mieux que les délibérations (4). " " Nous ne pouvons aller à Saint-Boniface par la voie des canots, à travers le lac Supérieur et la rivière Winnipeg, dit l'Evêque à ses compagnons; nous nous y rendrons par Galéna, Saint-Paul et les prairies, en chemin de fer, à cheval et en charrettes. "

Aussitôt, ils se rembarquent sur le vaisseau qui vient de les amener et retournent à Détroit, où ils passent la journée du dimanche, 23 mai, recevant de nouveau la plus cordiale hospitalité au palais épiscopal (5).

Le lundi, ils s'acheminent vers Chicago, par le chemin de fer " qui s'inaugurait ce jour-là même (6). "

A minuit, ils sont à Chicago. " Le mardi matin, " ils en partent " pour franchir les immenses plaines des Illinois. Ces plaines ont la plus grande ressemblance avec celles de la Rivière-Rouge. " Nous jouissons, M. Lacombe et moi, écrit Mgr Taché à sa mère, de cette ressemblance. Tout à coup, pour augmenter

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, *la Rivière-aux-Brochets*, 21 *juillet* 1852. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Détroit*, 23 *mai* 1852. —35e lettre de la collection de M. la Broquerie-Taché.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre du 21 juillet à Mgr de Mazenod.

(5) *Ibid.*

(6) *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, p. 55.

le rapprochement, nous apercevons un faisan, oiseau qui ne se trouve que dans ces prairies et les bois du Nord: jamais la vue d'un oiseau ne me fit plus d'impression: c'est le premier que je voyais depuis mon départ de la Rivière-Rouge: triste, solitaire, au milieu d'une vaste plaine, ce pauvre oiseau me semblait un emblème de ma propre position et un envoyé de Saint-Boniface qui venait nous inviter à nous hâter de nous rendre où la volonté adorable de la Providence nous appelle (1)."

Mgr Taché arrive à Galéna le mercredi après-midi, 26 mai. Il s'embarque sur un bateau et, deux heures après, entre dans le Mississipi. "Quoique l'habitude de vivre dans les forêts, dit-il, m'ait un peu rendu insensible aux beautés de la nature, néanmoins je n'ai pu me défendre d'un sentiment très vif de plaisir en remontant ce grand fleuve. Je comprends l'enthousiasme de Chateaubriand. Les rives du Mississipi sont en général très escarpées et offrent une variété indéfinissable de points de vue (2)."

Le samedi soir, 29, les voyageurs sont à Saint-Paul. "Là, écrit Mgr Taché, il fallait faire nos adieux aux chemins de fer, aux bateaux à vapeur et à toutes ces inventions humaines dont le voyageur est bien aise de profiter (3)."

Il loue deux voitures, cinq chevaux et deux hommes. Il lui en coûte £75. "Si nous joignons à cela, écrit-il à Mgr Bourget, £25, que nous a coûté notre voyage du Sault ici et £20 de Montréal au Sault, nous aurons la somme de £120 (environ 3.000 francs): c'est une bagatelle pour un lord, mais c'est bien gros pour un missionnaire (4)." "Cette dépense me pèse sur le cœur, ajoute-t-il; peut-être que j'ai été coupable en prolongeant mon séjour en Canada jusqu'au 10 mai. Il est vrai que j'avais l'espoir d'arriver à temps; mais peut-être que la jouissance du pays

(1) *Saint-Paul* (*Minnesota*), 31 *mai* 1852. — 36e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre du 21 juillet 1852.

(4) *Saint-Paul* (*Minnesota*), 31 mai 1852.

grandissait à mes yeux cet espoir et que plus de générosité de ma part eût ménagé aux missions un argent qui leur est si nécessaire. ”

Le mercredi, 2 juin au matin, la petite caravane part de Saint-Paul; elle comprend, outre les 2 hommes de service, Mgr d'Arath, M. Lacombe, le P. Grollier et M. Sinclair, de Saint-Boniface, revenant de la Californie. Les uns sont à cheval, les autres sont hissés sur les voitures, par-dessus les bagages (1).

Lẹs cinq premiers jours, les voyageurs ont d'assez beaux chemins, “ parce que, dit le narrateur, nous étions encore dans les arrirère-retranchements de la civilisation (2). ” “ A ma grande surprise, écrit-il à sa mère le cinquième jour du voyage, le monde civilisé va plus loin que je ne pensais : je m'étais figuré que la civilisation mettait à l'ancre à Saint-Paul; mais non : elle vient jusqu'ici, ” Ile-au-Corbeau ou Crowing; “ on peut se rendre par *steamboat* ou *stage* (voiture publique) jusqu'à deux lieues d'ici (3). ”

Mais ensuite, la caravane entre en plein “ dans la sauvagerie (4). ” “ Nous ne rencontrerons plus d'habitation avant Pembina (5) ” écrit-il à sa mère. Les maringouins et moustiques commencent à être plus nombreux que nous ne le voudrions; espérons pourtant qu'ils nous traiteront avec égard; sinon, nous leur ferons *un petit boucan* et force leur sera de nous épargner (6).” Il ajoute : “Il y a aujourd'hui quatre semaines que j'ai quitté Montréal, bonne Maman; je pourrais bien vous dire que la plaie du départ est encore toute fraîche, mais la divine Providence l'adoucit. Déjà depuis plusieurs jours, nous rencon-

---

(1) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Ile-au-Corbeau* (*Crowing*), 7 *juin* 1852. — 37e lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, 21 *juillet* 1852.

(3) Lettre du 7 juin 1852.

(4) Lettre à Mgr de Mazenod du 2 juillet 1852.

(5) Lettre à sa mère du 17 juin 1852.

(6) *Ibid.*

trons des bandes de sauvages; je vous assure que la vue de ces infortunées peuplades est propre à exciter le zèle de jeunes missionnaires. Pauvres nations!... Pauvre humanité d'avoir des membres si peu au niveau de sa noble origine et de ses hautes destinées."

Pour se rendre à Saint-Boniface, deux routes s'offraient devant les voyageurs, "l'une par les prairies, plus belle, mais plus dangereuse" depuis la guerre entre les Sioux et les Américains, parce que les Sioux y commettaient à tout instant des pillages et des meurtres, "l'autre par le bois, plus sûre, mais abominable à l'époque des hautes eaux (1)." Par crainte des Sioux, la petite caravane, qui avait longé le Mississipi depuis Saint-Paul, le traversa à l'Ile-au-Corbeau, le 10 juin, et s'engagea dans le chemin des bois.

Cette année-là, le dégel et les pluies avaient amené dans le bassin du Mississipi et dans celui de la rivière Rouge un déluge comme on n'en avait pas vu depuis 1826. Les eaux s'étaient déjà considérablement retirées; mais dans les endroits bas, le sol en était encore recouvert; ailleurs, la terre, spongieuse depuis le dégel et détrempée par les eaux, ne présentait point assez de fermeté pour porter les chevaux et les voitures; les chevaux enfonçaient dans la vase jusqu'au poitrail et les voitures jusqu'aux essieux: ils *embourbaient,* selon l'expression du pays. "Nous avons voyagé, écrit l'Evêque d'Arath à sa mère, dans *l'eau,* dans la *boue* et sur la *terre.* Je n'avais pas encore l'idée qu'on pût voyager par de tels chemins. La Providence a cependant eu soin de nous, le tout s'est réduit à nous *mouiller* et à nous *salir.* C'était une chose assez singulière de voir un évêque et deux prêtres plongés dans la boue jusqu'à la ceinture et faisant l'humble métier de bêtes de somme, pour arracher de la boue et les chevaux et les voitures, et cela non pas une fois, mais des centaines de fois; nous en étions pour un peu nous laver, en nous réjouissant d'avoir échappé à un marais et en nous préparant à

(1) Lettre à sa mère du 17 juin 1852.

en traverser un autre (1). " "On trouverait étrange à Marseille et même ailleurs, dit-il à Mgr de Mazenod, de voir un évêque et deux prêtres enfoncés dans des bourbiers jusqu'aux genoux, ou dans l'eau jusqu'à la ceinture, attelés à des charrettes. Eh bien, tel a été littéralement notre genre de vie, pendant 18 jours: non pas une fois seulement par jour, mais quelquefois des journées entières. Nous avons vu jusqu'à vingt fois en un même jour, nos chevaux s'enfoncer tellement dans la boue, qu'il leur était presque impossible de s'en arracher, même sans leurs fardeaux; et, comme les deux hommes à notre service ne suffisaient pas à la besogne, vos chers enfants et très humbles serviteurs étaient obligés de leur venir en aide et de se constituer modestement les remplaçants des chevaux (2)." L'Evêque, ajoute plaisamment: "M. H... me conseillait, l'année dernière, de ne pas abaisser ma grandeur jusqu'à la *jevalerie:* cette fois, je l'ai abaissée plus bas, parce que nous avons fait ce que les chevaux ne pouvaient pas faire (3)." "Plus qu'indigne de la sublime dignité à laquelle j'ai été élevé, écrit-il à Mgr de Québec, j'étais bien aise d'abaisser ma personne à des fonctions plus en rapport avec mon peu de vertu que les devoirs sacrés de l'épiscopat (4)."

Le P. Grollier trouvait sans doute que les chemins d'Amérique ne valaient pas ceux de France. Quant à M. Lacombe, il s'était constitué, dit Mgr Taché, "notre valet de poste: les besognes désagréables et fatigantes ne nous arrivaient qu'après avoir épuisé ses ressources: sa gaiété, sa complaisance et ses égards pour nous" durèrent autant que les peines du voyage (5).

Le 25 juin, vendredi, la caravane est à Pembina. "Me voici encore une fois dans une habitation, écrit l'évêque missionnaire

---

(1) *Pembina*, 25 *juin* 1852. — N° 38 de la collection de M. de la Broquerie-Taché. Cette lettre a été imprimée.

(2) Lettre du 21 juillet 1852.

(3) Lettre à sa mère, 25 juin 1852.

(4) *Saint-Boniface*, 2 *juillet* 1852.—Archives de l'archevêché de Québec.

(5) Lettre à Mgr de Mazenod, 26 décembre 1852.

à sa mère, après 18 jours de sauvagerie (1)." Les voyageurs en repartent le samedi à midi. "Le lundi matin, dit le P. Taché à sa mère, un homme fut tué et un autre blessé par les Sioux, qui se trouvaient en embuscade. Ils auraient bien pu nous en faire autant, si nous avions été quelques jours en retard. Ceci doit vous rassurer, ajoute-t-il, en vous prouvant que Dieu a soin de nous, et qu'il ne nous arrivera que ce qu'il plaira à sa sainte volonté (2)."

Cependant, le dimanche, 27 juin, Mgr Taché et ses deux compagnons arrivaient à Saint-Boniface.

"La joie du retour, écrit le jeune Evêque, fut bien diminuée par la vue du désastre qui venait de fondre sur la colonie de la Rivière-Rouge. Un déluge à peu près égal à celui de 1826, a emporté un très grand nombre de maisons, de granges, d'étables et toutes les clôtures et mis la majorité des habitants dans l'impossibilité de semer du blé. C'est un spectacle bien triste que celui que présentent les ruines occasionnées par ce fléau. L'eau est venue jusqu'au niveau du sanctuaire, quoique l'église soit dans un des points les plus élevés. Les bonnes Sœurs allaient en canot dans leur maison (3)." L'eau avait monté de 25 pieds environ au-dessus de son niveau ordinaire (4), et tenu Mgr Provencher "plus d'un mois prisonnier" dans son propre palais. "Il y avait cinq pieds d'eau, écrivait-il à Mgr de Québec, autour de ma maison; encore 2 ou 3 pouces de plus, et elle était sur le plancher du 2e étage (5). Je ne suis pas sorti, mais j'étais comme sur un vaisseau en pleine mer; j'entendais jour et nuit des vagues poussées par des vents furieux battre les murs du premier étage de ma maison, comme je les ai entendues dans

---

(1) Lettre du 25 juin 1852.

(2) *Rivière-aux-Brochets*, 23 *juillet* 1852. — N° 39 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(3) Lettre citée à l'archevêque de Québec, 2 juillet 1852.

(4) Lettre de Mgr Provencher à Mgr de Mazenod, 21 juillet 1852.

(5) Style canadien. Au Canada, on compte pour le premier étage ce qu'on appelle en France le rez-de-chaussée.

mes voyages d'outre-mer. L'eau a monté jusqu'au 20 mai. Les gens et les troupeaux s'étaient réfugiés au loin dans les prairies. Personne n'a péri. On n'a pu semer de l'orge que vers la fin de juin, ainsi que les patates; tout cela mûrira si Dieu nous donne une saison exprès. L'église et ma maison ont servi de hangars publics; toutes les autres maisons étaient en danger d'être emportées (1)." Les semailles n'avaient pu avoir lieu, ce qui faisait redoubler la famine. "L'inondation, disait Mgr Provencher, a ruiné notre pays déjà si pauvre (2)."

A toutes ces tristesses, s'étaient jointes de vives inquiétudes quand on avait vu arriver les canots sans l'évêque d'Arath et les missionnaires attendus, sans une seule lettre qui expliquât la cause de cette absence.

L'arrivée de Mgr Taché, du P. Grollier et de M. Lacombe changea la tristesse en joie. Le vénérable évêque éprouva un grand bonheur à la vue du renfort qu'il recevait et de celui qui lui était annoncé. "Je vais me trouver plus riche en prêtres que jamais, écrivait-il quelques jours après à l'archevêque de Québec: je pourrai faire opposition à l'évêque" anglican "de Rupert's land, qui ordonne métis et sauvages: je crains plus la bourse que le personnel du personnage: l'argument du ventre amène à lui les sauvages (3)." Il éprouva surtout une immense consolation en voyant son jeune coadjuteur que remplissaient les grâces du Saint-Esprit et que louaient toutes les bouches de la renommée: il bénissait Dieu qui daignait lui donner une si grande joie avant de mourir. "Il paraît, disait-il à l'archevêque de Québec, que mon coadjuteur a été bien vu partout où il a passé. On me dit mille bonnes choses sur son sompte, je m'en réjouis beaucoup. Prions Dieu qu'il lui fasse produire des fruits abondants pendant un ministère qui peut de beaucoup dépasser le mien, vu sa jeunesse; je le souhaite. Je désirais un

---

(1) Lettre du 6 juillet 1852. — *Copies* de l'archevêché de Saint-Boniface, t. 2, pp. 296-297.

(2) *Ibidem.*

(3) Lettre du 6 juillet 1852. — *Copies* de l'archevêché de Saint-Boniface.

coadjuteur plus capable que moi, je ne doute pas de l'avoir trouvé. Il possède les langues pour se faire entendre de tout son peuple, il a l'activité de la jeunesse, la prudence de plus d'un vieillard. Je ne crois pas que l'expédition des affaires le gêne. On dirait que Dieu s'en est mêlé, je l'en remercie bien, qu'il le prenne sous sa sainte garde (1). " "Je suis charmé, écrivait le vieil évêque à Mgr de Mazenod, de la bonne opinion que V. G. a conçue pour mon jeune coadjuteur: jeune, robuste, très actif, je le crois très bien *calculé* pour sa place. Je ne doute pas qu'avec l'aide des prières de sa Congrégation, il ne produise des fruits abondants parmi les infidèles et les fidèles qui lui sont confiés. Tous ceux qui ont eu occasion de le connaître, me félicitent sur mon choix et font force louanges sur la personne choisie. " Il ajoute en faisant allusion aux circonstances de l'élection de son coadjuteur: "Vous dites que je vous ai joué un tour: c'est sans malice et sans volonté de ma part... Moi, je pense que c'est Dieu qui vous en a joué un bien plus beau et qui tourne à mon avantage. Si ma lettre vous fût parvenue à temps, vous auriez peut-être mis opposition à l'émission des bulles: le coup aurait été manqué et le diocèse abandonné, puisque vous aviez résolu de rappeler tous vos sujets. Tâchez de ne plus donner entrée chez vous à une si mauvaise inspiration. La première se serait exécutée, il paraît, sans qu'on en eût rien su ici. Je n'ai plus que quatre prêtres séculiers; les évêques du Canada n'en ont pas assez pour eux; on n'a pas grande chance à en faire venir de loin quand ils n'appartiennent pas à un corps. Laissez donc vos enfants exploiter cette partie de la vigne du Seigneur: elle est d'une pénible culture. Tous les pays de mission ont leurs misères, le froid, le chaud, la faim, les prisons, la mort, selon leur situation sur le globe. Le principal est de s'assurer le ciel; le chemin part d'ici comme de partout ailleurs (2). "

---

(1) Lettre du 6 juillet 1852, p. 299.

(2) Lettre de Mgr Provencher à Mgr de Mazenod, 19 novembre 1582.

CHAPITRE XIII

NOUVEAU SÉJOUR A L'ILE-A-LA-CROSSE. 1852-1853.

Rapports défavorables sur les sauvages de l'Ile-à-la-Crosse.

Mgr Taché, nous l'avons déjà dit, était pressé de se rendre à l'Ile-à-la-Crosse. Son départ de ce lieu, suivant de près celui de M. Laflèche, avait éprouvé les sauvages. Ceux-ci en effet, s'étaient beaucoup attachés à leurs deux premiers missionnaires: les ayant perdus bientôt, ils s'imaginaient qu'il en serait toujours ainsi. "Les nouveaux Pères n'avaient pas eu le temps d'apprendre les langues, ce qui rendait le changement plus sensible (1)." "Les sauvages, qui ne connaissaient rien des délicatesses de la politesse, leur avaient fait souvent des compliments comme ceux-ci: "Mais que tu es bête! Que tu parles mal! Tu parles plus mal qu'un enfant;" Peut-être avaient-ils dit: "Tu n'as pas d'esprit comme le P. Taché." Les missionnaires se voyant méprisés par les sauvages, étonnés que leur premier amour de la vérité et de ses ministres se fût refroidi, ne firent aucun effort pour les attirer: ils en vinrent même à prendre pour règle de ne refuser personne, mais de n'aller au-devant he personne (2)," s'abandonnant à un sentiment qui ressemblait à du découragement. Tous ceux qui connaissaient "l'inconstance naturelle de l'Indien", avaient de vives inquiétudes sur la persévérance des néophytes.

Anxiétés de Mgr d'Arath.

Mgr d'Arath, père de cette famille spirituelle, informé à plusieurs reprises du travail qui se remarquait en elle, éprouvait les angoisses de saint Paul devant les périls qui menaçaient la foi des Galates. "Est-il possible, écrivait-il, que ces pauvres âmes qui coûtent si cher à mon Sauveur, consentent à se perdre de gaieté de cœur? Faut-il que de si beaux commencements n'a-

---

(1) Lettre du 19 novembre 1852.

(2) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr Taché, O. M. I.*

boutissent qu'à une si triste fin? La pure et douce lumière de l'Evangile aurait-elle déjà fatigué des yeux trop longtemps habitués aux ténèbres? Mes supérieurs, en m'éloignant pour un temps de ma chère mission, se seraient-ils trompés au point de ruiner l'œuvre que j'ai tant à cœur? Dieu, irrité de voir parmi les prélats de son Eglise un sujet aussi indigne de l'épiscopat que je le suis, aurait-il châtié dans son peuple les fautes du pasteur par la suppression des grâces nécessaires au bonheur de l'un et de l'autre (1)? "

Derniers adieux de Mgr Provencher.

Mgr Provencher aurait bien aimé retenir plus longtemps son coadjuteur (2); mais il partageait ses sollicitudes comme son amour pour les sauvages: il le laissa aller à ses chers enfants.

" En prenant congé du vénérable vieillard, le jeune Evêque, agenouillé devant lui, demandait sa bénédiction. Cette bénédiction provoqua les paroles prophétiques qui suivent et qui n'eurent qu'une trop prompte réalisation: " Il n'est pas d'usage " qu'un évêque en bénisse un autre; mais comme je vais mourir " bientôt et que je ne vous reverrai plus, je vous bénis encore une " fois ici-bas, en attendant que je vous embrasse au ciel (3). "

Mgr d'Arath quitta Saint-Boniface le jeudi, 8 juillet (4) 1852, " sixième anniversaire (5) " de son premier départ pour l'Ile-à-la-Crosse. Il ne devait revenir à la Rivière-Rouge que deux ans et demi après. Il laissait à Saint-Boniface le P. Bermond et emmenait avec lui le P. Grollier, qui devait le suivre jusqu'à l'Ile-à-la-Crosse et M. Lacombe qui devait s'arrêter au

---

(1) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse*, 5 *janvier* 1853. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 40. Cette lettre a été imprimée.

(2) *Vingt années de Missions*... .., p. 56.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *La Rivière-aux-Brochets*, 23 *juillet* 1852. Cette lettre a été imprimée. C'est par erreur que les *Vingt années de Missions* placent le départ au 10. On sait que Mgr Taché, en écrivant ce dernier ouvrage, se plaignait de manquer de plusieurs documents nécessaires.

(5) Lettre du 23 juillet 1852.

1er Vol. — p. 240.



Les derniers adieux du grand vieillard à son jeune Coadjuteur.

fort Cumberland et aller de là au fort des Prairies ou Edmonton et au lac Sainte-Anne, pour y remplacer M. Thibault.

L'Evêque suivit la même route que dans son premier voyage. A Norway-House ou Rivière-aux-Brochets, il dut s'arrêter quinze jours pour attendre les barges qui devaient le conduire à l'Ile-à-la-Crosse et qui étaient allées faire leur chargement à la Factorie d'York.

Arrêt à Norway-House.

Il profita de cet arrêt pour écrire plusieurs lettres, à Mgr de Mazenod, à sa mère, à d'autres. " Il y a aujourd'hui 29 ans, écrit-il à sa mère le 23 juillet, en me prodiguant les premières expressions de votre tendresse, vous bénissiez le ciel de vous avoir donné un fils, dont vous ne prévoyiez certainement pas les destinées, mais qui vous donnait les espérances dont une mère se flatte toujours. Aujourd'hui, je bénis le ciel de m'avoir donné une mère que je ne connaissais pas alors, mais que j'ai pu apprécier par la suite et que je suis heureux de chérir aujourd'hui plus que jamais. A la sainte messe, j'ai remercié Dieu de cette faveur, et l'ai prié de bénir ma mère (1). "

Fin du voyage.

Le 5 août, il partit avec les barges venues d'York, que conduisait une ancienne connaissance, Samuel MacKenzie. Au fort Cumberland, il se sépara de M. Lacombe, qui s'en alla commencer au fort des Prairies une vie toute d'héroïsme.

" Tout notre voyage, écrit-il à sa mère, fut on ne peut plus heureux: pas un instant de maladie, pas de maringouins, en sorte que nous fûmes exempts de faire " le petit boucan; " des provisions en abondance, et de bonne qualité; un temps superbe, sans chaleur excessive. Le vent souvent favorable a épargné à nos hommes une bonne partie de la besogne. En un mot, nous avons eu un des meilleurs passages que l'on puisse désirer. Actions de grâces à la bonne et divine Providence, qui ne cesse de nous combler de faveurs et qui ne veut pas même nous laisser

---

(1) Trente-neuvième lettre de la collection de M. de la Broquerie-Taché. Cette lettre a été imprimée dans le temps.

souffrir assez pour qu'on puisse se flatter d'avoir quelque chose à lui offrir en sacrifice (1) ! "

Emotions du jeune Evêque devant l'autel de l'Ile-à-la-Crosse.

L'Evêque arriva à l'Ile-à-la-Crosse avec le P. Grollier dans la nuit du 10 au 11 septembre. " C'était précisément le sixième anniversaire de la première nuit passée à l'Ile-à-la-Crosse (2). "

" Il me serait difficile de vous exprimer, écrit-il à Mgr de Mazenod, ce qui se passa en moi quand je mis le pied dans notre pauvre chapelle. C'est au pied de cet autel que j'avais demandé la bénédiction de Notre-Seigneur, en partant pour un voyage qui devait avoir une si grande influence sur ma destinée pendant le temps et pendant l'éternité; et c'est au pied de ce même autel que je venais le remercier de m'avoir arraché à tous les dangers d'un voyage de plus de cinq mille lieues. J'étais parti prêtre, et je revenais évêque: il y avait en cela plus qu'il ne fallait pour me suggérer de profondes réflexions. Puis le souvenir des misères passées et une certaine appréhension vague et involontaire des misères futures; ce séjour au milieu des bois que je venais chercher de si loin, et pour lequel j'avais sacrifié tous les charmes d'un monde qui n'a encore que trop d'attrait pour mon cœur; la vue surtout de confrères aimés, qui avaient tant eu à souffrir et à travailler, pendant que je goûtais toutes les douceurs de la civilisation: tout cela fit sur mon cœur une impression profonde. J'étais au milieu de ces sauvages, au bonheur desquels j'ai consacré mon existence, de ces sauvages qu'on me disait s'être montrés, pendant mon absence, si indignes des grâces de Dieu et des sacrifices qu'ils nous coûtent. Oh! Monseigneur, il est dans la vie de ces moments indéfinissables, pendant lesquels le cœur, siège des impressions diverses que lui cause une grande joie mêlée d'une profonde tristesse, est la victime de l'une et de l'autre. Mon arrivée à l'Ile-à-la-Crosse fut un de ces moments (3). "

---

(1) Lettre du 5 janvier 1852.

(2) Lettre à Mgr Mazenod, 26 décembre 1852. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(3) *Ibid.*

Des larmes abondantes coulèrent longtemps des yeux de l'Evêque missionnaire, " au pied de ce pauvre autel " qu'il avait " fait lui-même " et qu'il retrouvait " tel qu'il l'avait laissé, " s'offrant de nouveau au Dieu d'amour " pour faire connaître et bénir son saint nom (1). " " Que nous sommes heureux de pouvoir prier ! La prière, cette douce fille du Ciel et de la charité, est toujours prête à répandre le baume de ses consolations sur les plaies les plus cuisantes et à calmer les douleurs les plus vives. Mon cœur froissé, brisé, pour ainsi dire, par tout ce que suggère une position telle que celle dans laquelle je me trouvais, retrouva bientôt le calme (2). "

Sollicitude pour les sauvages.

Les premiers soins de l'Evêque d'Arath furent pour ses chers sauvages. Comme nous l'avons dit, " l'ennemi du salut, si attentif à profiter des moindres circonstances pour nuire, s'était efforcé de tirer de l'absence " du père de famille " ainsi que du voisinage d'un ministre protestant, tout l'avantage possible. Quelques-uns de ces pauvres Indiens avaient été les victimes de cette malice infernale. " Les missionnaires effrayés de ces défections, s'étaient laissés aller jusqu'à dire " que la mission était sans espoir et que les néophytes ne voulaient plus de Dieu ni de sa loi sainte (3). "

Mais, raconte l'Evêque, " je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il y avait beaucoup d'exagération dans tout ce qu'on m'avait dit. Non seulement la mission n'est pas sans espoir, mais j'ai même la confiance que les traces du mal seront bientôt complètement effacées (4). " Heureusement le père était de retour au milieu de ses convertis au temps qu'il avait fixé ; " non pas, ajoute-t-il modestement, que je sois plus en état qu'un autre de faire progresser la mission, mais parce que le fait même de mon arrivée détruisit les prétextes suggérés par le démon (5). " Mgr d'A-

---

(1) Lettre à sa mère, 5 janvier 1853.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

rath revit les uns après les autres, tous ses chers sauvages, leur adressa des reproches, des avis, des prières et les attacha pour jamais à la vraie foi. Il apprit aux missionnaires à ne pas attendre des sauvages " les raffinements de la politesse ; " " avant de les avoir civilisés, il faut s'attendre à en recevoir des grossièretés. " " Si vous vouliez, leur disait-il, " des attentions fines, " il vous aurait fallu solliciter une chapellenie de Visitandines, au lieu de demander une mission chez les sauvages. "

Envoi du P. Grollier au P. Faraud.

Le P. Faraud était, depuis plus de deux ans au lac Athabaska, sans y avoir vu, durant tout ce temps, un seul prêtre, même pour faire sa confession annuelle. Il était allé, durant le dernier été, donner au Grand Lac des Esclaves, une mission qui avait été couronnée du plus beau succès. " Les différentes tribus qui visitent ce poste, et qui soupiraient depuis longtemps après l'homme de la prière, avaient rivalisé de zèle et d'ardeur (1). " " Vraiment, remarque à ce propos Mgr Taché, c'est chose admirable que les dispositions des peuplades indiennes qui n'ont pas encore abusé de la grâce. Comme il fait bon alors d'être missionnaire ! La besogne pourtant est fatigante ; le jour ne suffit pas à leur zèle, il faut y consacrer une partie des nuits ; les malheureux ne sont jamais assez proches de l'envoyé de Dieu : on sent que c'est le même Evangile qui pressait le peuple juif autour du premier missionnaire (2). "

Au mois d'octobre, l'Evêque d'Arath envoya le P. Grollier à Athabaska pour résider avec le P. Faraud. Celui-ci, de retour du Grand Lac des Esclaves, où il avait goûté tant de consolations, n'éprouva pas une moindre joie en retrouvant la vie commune, dont il était privé depuis si longtemps.

Retraite.

A la fin d'octobre, Mgr Taché fit sa retraite annuelle avec les Pères Tissot et Maisonneuve et le F. Dubé. Les maisons saintes, même celle d'un évêque missionnaire, composée d'hommes qui ont quitté leur pays comme Abraham, pour devenir les

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 58.

(2) *Ibid.*

pères des croyants, ont besoin de réforme. Mgr d'Arath voulut que cette retraite fût suivie d'une plus fervente pratique des exercices communs, et d'une plus grande régularité, autant que le comportaient les lieux et les temps (1). Après comme avant la retraite, l'Evêque et ses compagnons employaient le temps à la prière, à l'étude, au ministère des sauvages, aux travaux manuels. Le P. Tissot consacrait ses matinées entières, " à faire l'école et le catéchisme, besogne très pénible et dont il s'acquittait à la satisfaction de tout le monde (2) " spécialement de son Evêque. Celui-ci descendait aux plus humbles travaux; mais le soin des sauvages avait toujours ses préférences. Il leur donna à l'automne une mission qui eut un grand succès. Pendant l'hiver, il fit une visite au lac Vert. Tous les jours, il prodiguait son temps au plus humble sauvage qui désirait lui parler. Une sauvagesse mariée à un employé du fort était tombée malade; Mgr Taché la confessa plusieurs fois, lui administra la confirmation et l'extrême-onction; il ne put la communier, à cause des vomissements qu'elle éprouvait. Elle supplia le dévoué prélat de la visiter souvent. " Je la visitais deux ou trois fois par jour, dit-il à sa mère; à bien des reprises, pendant ces visites, elle détachait ma croix pectorale, et la baisait avec un respect sensible et affectueux; elle en faisait autant à ma croix d'oblation, répétant les Saints Noms de Jésus et de Marie et priant avec une ferveur qui m'édifia et me consola beaucoup (3). " L'Evêque oblat l'assista durant toute sa maladie et jusqu'à son agonie. Pendant l'agonie, il se retira pour aller prier avec ferveur. Voici pourquoi. " Elle ne devait pas mourir seule, dit-il, elle était au sixième mois de sa grossesse, et cette circonstance me rendait sa position doublement pénible.

Occupations quotidiennes.

---

(1) Lettre de Mgr Taché à Mgr de Mazenod, 26 décembre 1852. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, 2 mai* 1853. — N° 42 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

“ Quoi ! me dis-je alors en versant des larmes brûlantes, serait-il possible que cet enfant mourût sous mes yeux sans être baptisé ? Serait-il possible, que pendant toute l'éternité, cette mère infortunée fût séparée de son enfant, tandis que je ne me suis éloigné de la mienne pendant le temps que pour leur procurer le bonheur d'être réunis au ciel (1) ? ” Quand elle eut rendu le dernier soupir, l'apôtre, “ à force de sollicitations, ” obtint d'une femme présente “ qu'elle fît ce qu'exigeaient les circonstances. ” Ses pleurs, raconte-t-il, me dirent assez quelle était sa répugnance ; mais, poussée par les motifs de religion, elle fit l'opération, ondoya l'enfant qui donna ensuite des signes certains de vie, me laissant dans le doux espoir que réuni à sa mère dans le ciel, il priait avec elle pour une autre mère et un autre enfant, à la séparation desquels ils doivent peut-être leur bonheur. Des consolations de ce genre, conclut l'Evêque, ne sont pas journalières : le bonheur du missionnaire serait trop grand et trop complet : il suffit qu'elles se présentent de temps en temps pour le consoler, le fortifier et lui rendre sa position agréable (2). ”

Un malheur survenu à un sauvage le trouvait toujours sensible. “ Je viens d'apprendre une triste nouvelle, écrit-il à sa mère ; une jeune sauvagesse est morte subitement. Elle avait, ainsi que ses parents, enduré un jeûne excessivement rigoureux ; ces derniers tuèrent un bœuf ; la jeune personne en prit quelques bouchées, mais son estomac était trop épuisé et elle tomba morte. Je regrette cette pauvre enfant ; elle m'avait donné bien de la consolation à la mission de l'automne dernier, elle s'y est confessée plusieurs fois et paraissait désirer vivement de s'instruire. Puisse le bon Dieu lui avoir fait charité ! Elle est morte loin d'ici. Son beau-père, qui avait eu déjà la mâchoire cassée par un ours, a eu encore cette année à lutter contre un de ces redoutables adversaires et a perdu une jambe (3). ”

---

(1) Lettre du 2 mai 1853.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

“ Au jour de ma consécration, écrit-il à Mgr de Mazenod, une main aussi vénérée que chérie, m’a remis l’anneau pastoral, emblème de l’affection que je dois à l’Eglise, à laquelle elle m’unissait. Cette pauvre Eglise peut paraître une Epouse bien laide, bien hideuse, bien mauvaise à ceux qui ne l’envisagent que d’après les froids calculs de l’ambition ; mais l’amour rend aveugle, et mon cœur d’époux ferme les yeux sur les défauts de celle qu’il voudrait corriger, mais qu’il ne répudiera pas (1). ”

M. Deschambeault.

Mgr Taché avait la joie de voir un de ses compatriotes “ bourgeois ” de l’Ile-à-la-Crosse, M. Deschambeault, originaire de Boucherville même, qui était depuis de longues années au service de la Compagnie de la Baie d’Hudson dans les forts du Nord-Ouest, et qui arriva comme chef cet automne même, au commencement d’octobre, dans le poste important de l’Ile-à-la-Crosse. “ A mille lieues et plus de Boucherville, écrit le prélat à sa mère, le chef spirituel (ayamiken okima) et le chef temporel (okima) sont tous deux de Boucherville. Nous parlons souvent de Boucherville, en sorte que son voisinage m’offre beaucoup d’agrément (2). ”

Ce qui le réjouissait plus encore, c’est que ce pieux laïque contribuait par sa conduite édifiante à relever la religion aux yeux des sauvages. “ C’est un grand avantage pour notre mission et une douce consolation pour moi de l’avoir, dit-il encore à sa mère. Il est exemplaire, ainsi que sa dame et ses sept enfants. Trois viennent à l’école, ce sont de jolis enfants pleins de talents (3). ”

Les jardins de l’Ile-à-la-Crosse.

Pendant l’absence de Mgr Taché, les deux Pères et leur Frère convers s’étaient livrés à des travaux pénibles, mais qui furent couronnés d’un grand succès. “ Nos jardins, écrit l’Evêque à sa mère, donnent dans le progrès, de toute la vigueur du terrain qu’ils occupent. Nous avons cueilli près de 200 minots

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 26 déc. 1852.

(2) Lettre à sa mère, 5 janvier 1853.

(3) *Ile-à-la-Crosse,* 1er *janvier* 1854.

de pommes de terre, en sorte que si nous ne devenons pas Irlandais, ce sera faute de foi, et non manque de patates. Trois minots d'orge nous ont donné l'espoir qu'en cultivant davantage, nous récolterons suffisamment pour notre besoin. Pas encore de blé, nous en sèmerons au printemps. Tous les vendredis presque, nous mangeons une purée aux pois ou une soupe aux fèves, comme en pays civilisé. Ce sont les pois et les fèves de Maman, qui ont réussi on ne peut désirer mieux. Quelques tresses de beaux gros oignons mêlent leur piquante saveur à nos nombreux ragoûts. Un régiment complet des plus gros choux de Siam que j'aie vus de ma vie, prouve que cette place de l'Ile-à-la-Crosse n'est pas si stérile que le pourrait faire croire la paresse des anciens habitants. La vue trouve aussi à se reposer agréablement dans notre jardin. Plusieurs des fleurs que vous cultivez avec tant de complaisance ouvrent ici aussi leur calice embaumé: des pétales aux couleurs vives et douces disent assez que le voisinage du pôle n'enlève point au roi du jour sa puissante influence sur les objets de la nature. Toute cette culture donne à notre établissement un certain petit air de civilisation, qui ne manque pas d'agréments. Plus que tout autre, je dois y être sensible, puisque ces plantes viennent presque toutes de vous. Aussi, j'ai regardé souvent ces fleurs avec un sentiment de complaisance, auquel vous aviez la plus grande part. Il n est une surtout que j'aime plus que les autres, c'est la *pensée:* comment, en effet, un fils pourrait-il ne pas aimer la pensée de sa mère? Déjà le froid d'octobre avait desséché les autres fleurs, déjà leurs tiges, sans sève, se repliaient vers la terre, d'où elles étaient sorties; la pensée seule, la pensée de ma mère conservait toute sa fraîcheur et son parfum; toujours élevée vers le ciel, il ne fallait pas moins que l'épais manteau de l'hiver, emblème naturel de la mort, pour la soustraire à ma vue, et moi je disais: Oui, à l'hiver de ma vie, à la mort seulement s'effacera la pensée de la meilleure des mères (1)."

---

(1) *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, 4 janvier* 1853. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 40.

L'Evêque missionnaire donne d'autres détails sur le temporel de la mission qu'il a fondée. Nous croyons intéresser le lecteur en les transcrivant : ils nous font assister aux progrès de la civilisation dans ces pays sauvages, par les hommes de la prière, partis des deux Frances : " Vous ne m'en voudrez pas, dit-il à sa mère, de vous conduire un instant à notre étable, puisque c'est une des gloires de notre établissement, et un des plus puissants soulagements de notre existence ; partons donc. Quel noble édifice ! Ce n'est plus cette misérable bicoque, dans laquelle notre belle vache blanche, indignée de se voir si mal logée, n'a voulu donner naissance qu'à un être de son sexe, mais bien au contraire une longue, large et belle étable, qui a coûté bien des sueurs à mes chers confrères, et qui ne coûte à moi que le plaisir d'en jouir. C'est ici que quinze bêtes ont la vie et le mouvement ; cinq à la vérité n'ont pas encore ouvert les yeux à la lumière ; mais nous hâtons, par nos désirs, le moment où leurs mères pourront satisfaire leur tendresse maternelle, à la vue de leurs nouveau-nés. Au printemps, nos deux *blancs taureaux* viendront tendre d'eux-mêmes leurs fronts au joug accoutumé. Trois cent dix livres de beurre prouvent que nos *deux* vaches ne sont pas de la pire espèce, et qu'il n'est pas besoin de se reporter à l'âge d'or, pour voir couler des ruisseaux de lait. Que sera-ce l'été prochain, puisque, à moins d'accident, nous en aurons cinq ? **L'Etable.**

" Je vous assure que la parcimonieuse avidité de notre Frère est presque satisfaite ; ce qu'il y a de certain, c'est que le succès dépasse mes espérances. Nous avons aussi mangé quelques bons fromages. Etait-il content, ce cher Frère, quand je lui ai remis de la présure ! je regrette maintenant de ne pas avoir tout emporté. Vous voyez donc que notre position est de beaucoup améliorée, et c'est pour consoler vos inquiétudes maternelles que je vous fais le détail de nos prospérités. Nous ne sommes plus au temps où du bouillon de poisson faisait nos délices. A l'absence près du pain, nous sommes beaucoup mieux que vous ne pensez peut-être ; je trouve même quelquefois que nous sommes trop bien : puisse le bon Dieu me pardonner ces petits excès ! La Providence est mère, sur quelque coin du monde que l'on se trouve ; **Amélioration générale.**

et vous savez que les mères, même sans s'en douter, gâtent les enfants ; c'est une suite naturelle de leur tendresse : aussi je puis bien dire que je suis l'enfant gâté de la Providence, qui a toujours ménagé les circonstances pour éloigner de moi des peines et des misères qui affligent d'autres. Le bon Dieu connaît ma faiblesse et en a pitié. Aidez-moi à le remercier de ses bienfaits, et priez pour que l'ingratitude ne prenne pas dans mon cœur la place d'une reconnaissance due à tant de titres (1). "

Palais épiscopal.

Oui, l'Evêque d'Arath est l'enfant gâté de la Providence, mais à cause des privations et de la pauvreté qui sont son partage continuel, bien plus qu'à raison du progrès qu'il vient de décrire avec tant de complaisance. Voyez un peu le palais qu'il habite ; c'est lui-même qui en fait la description dans une lettre à l'évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Prince. " J'ai un palais épiscopal, aussi qualifié pour cet emploi, que je le suis pour le mien. Le dit palais a vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept de haut. Il est enduit en terre. Cette terre n'est point imperméable, en sorte que la pluie, le vent et les autres misères atmosphériques y ont libre accès. Deux châssis, de six verres chacun, éclairent l'appartement principal ; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système luminaire. Dans ce palais, où tout peut vous paraître petit, tout au contraire est empreint d'un caractère particulier de grandeur. Ainsi mon secrétaire est évêque, mon valet de chambre est évêque, mon cuisinier lui-même est quelquefois évêque. Ces illustres employés ont tous de nombreux défauts ; néanmoins leur attachement pour ma personne me les rend chers et me les fait regarder avec complaisance.

Voyages.

" Quand ils paraissent fatigués de leurs emplois respectifs, je les mets tous sur le chemin, et me joignant à eux, je m'efforce de faire diversion à leur ennui. Il faut avouer que j'ai de vastes domaines à parcourir : de l'Ile-à-la-Crosse pour centre, j'ai pour rayon moyen la minime distance de quatre cents lieues. Une

(1) Lettre du 5 janvier 1853.

autre consolation, c'est que les épouvantables voies ferrées et les dangereux bateaux à vapeur n'ont point encore fait explosion dans nos parages. Si je meurs en route dans mon diocèse, je vous assure que votre intéressant journal n'aura pas à insérer mon décès sous le titre d'*Accident à la Vapeur.* Nous avons en retour un fameux mode de transport, et voici en peu de mots ce en quoi il consiste en hiver. Deux souliers de trois ou quatre pieds de longueur chaussent Sa Grandeur, vraies pantoufles épiscopales parfaitement adaptées à la finesse du tissu du blanc tapis sur lequel il faut marcher. Elles conduisent mon individualité avec toute la vitesse que peut leur imprimer ma force musculaire. Sur le soir, cette force égale à peu près zéro, et alors la marche est suspendue. Une heure de travail suffit pour improviser mon habitation. La neige si belle, si blanche, est déblayée avec une minutieuse précaution; quelques branches de sapin et d'autres arbres forment l'élégant parquet de mon nouveau palais. Le dôme, c'est le ciel; la lune et les étoiles en sont les brillants et riches flambeaux. Un horizon sans bornes ou une épaisse forêt en sont les lambris somptueux; mes quatre chiens, les gardiens fidèles; les loups et les hiboux se chargent de la partie musicale. La faim et la fatigue font tressaillir à la vue de tant d'apprêts. Les membres, engourdis par le froid, font bénir le foyer bienfaisant qu'alimentent les cadavres des géants de la forêt. Après avoir pris possession d'une si riche habitation, les propriétaires s'invitent à un festin commun. Les chiens sont les premiers servis. Vient ensuite Monseigneur. Celui-ci a pour table ses genoux, pour ustensiles de cuisine un couteau de poche, un pot et un plat de fer-blanc; il conserve aussi précieusement un vieil outil de famille, c'est une fourchette à cinq fourchons qui, dans maintes circonstances, lui a déjà rendu les services les plus signalés. Le *Benedicite omnia opera Domini Dominum* ne tarde pas à retentir à l'oreille des voyageurs: la nature est trop belle, trop grande, malgré ses rigueurs, pour qu'on puisse oublier son auteur: aussi vives, fortes et touchantes sont les pensées qui m'occupent dans ce campement. C'est un devoir de les communiquer à mes compagnons de voyage et de les in-

viter à aimer le créateur de tant de merveilles et l'auteur de tant de bienfaits. Après nos devoirs rendus à notre Dieu, chacun songe à réparer ses forces et à se préparer aux fatigues du lendemain. Le valet de chambre de Monseigneur dépouille alors Sa Grandeur du capot (1) qu'elle portait pendant le jour; il l'étend de son mieux et lui donne le nom de matelas; les mitaines et le *casque* (2), à la faveur des ténèbres, prennent les noms d'oreillers. Deux couvertes de lit doivent défendre au vent, au froid et à tout le reste de troubler le sommeil du prélat. Menacent-elles de ne point réussir, la Providence vient à leur secours, en envoyant une aimable petite couche de neige qui nivelle les conditions et étend sur l'évêque et sa suite un manteau protecteur, sous lequel tous dorment d'un sommeil profond, sans même comprendre la surprise qu'éprouverait un des enfants de la civilisation, si reculant cette neige, il trouvait dessous, évêque, sauvages et chiens.

“ Avouez, Monseigneur, conclut le narrateur, que s'il me manque bien des choses que vous possédez, j'en ai en retour bien d'autres dont vous êtes privé (3). ”

Plusieurs missionnaires eurent beaucoup de peine à se faire à ce régime: il y en avait qui ne parvenaient à s'endormir que fort tard dans la nuit. Mgr Taché, plus heureux, s'endormait rapidement et dormait profondément. “ Toutefois il avouait qu'il y avait une chose qu'il avait toujours trouvée extrêmement pénible: c'était le réveil au lever du soleil en plein air et la transition subite de la chaleur du lit formé des peaux de buffalo à une température de 40° ou 50° au-dessous de zéro (4). ”

---

(1) On appelle *capot* au Canada un grand *surtout* en drap ou en fourrure qui se porte l'hiver en dehors des habitations. Son usage est semblable à celui de la *capote* du soldat en France.

(2) Le *casque* est une coiffure chaude qui couvre toute la tête, spécialement les oreilles et souvent une partie du cou.

(3) Lettre à Mgr Prince, évêque de Saint-Hyacinthe, 10 avril 1854.

(4) *Notes* de M. le juge Prud'homme sur Mgr Taché.

CHAPITRE XIV.

EPREUVES. MORT DE MGR PROVENCHER.

La vocation à l'épiscopat est une vocation à la souffrance.

Nous venons d'entendre l'Evêque missionnaire parler de sa pauvreté et des misères de sa condition avec le *sel gaulois* et la *plaisanterie française.* " Le ton de ces descriptions, qui domine presque toujours en ces sortes de voyages, dit-il lui-même, prouve que, après tout, on n'est pas si malheureux. Ce ne sont pas les fatigues ni les privations qui éprouvent l'âme: *les tortures du cœur* ont leur source ailleurs (1)."

Or les *tortures du cœur* sont nécessaires à un évêque qui fonde des églises; car " personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été établi par Dieu lui-même, et qui est le Christ Jésus " et sa croix.(2). C'est pourquoi, à l'époque même où nous sommes, aimé des sauvages et de tous ceux qui l'approchent, admiré de tous ceux qui ont les yeux vers les missions de la Rivière-Rouge, il a à savourer dans le silence de grandes amertumes, un calice de peines très vives, qui déchirent douloureusement son cœur doué d'une sensibilité si délicate.

Quelques épreuves intérieures.

Nous ne voulons pas raconter le détail de ces épreuves intérieures qui se prolongeront, d'une manière ou d'un autre, toute sa vie. Disons seulement qu'il a été accusé par plusieurs de ses frères des deux Frances, de ne pas aimer la Congrégation à laquelle il appartenait, de ne pas en estimer les membres et les œuvres, d'éviter pour cela d'en parler avantageusement, de donner toujours ses préférences à ceux qui n'étaient pas de sa famille religieuse, etc. Puis il a rencontré quelquefois parmi ceux qu'il aimait et sur lesquels il comptait, de la défaveur et des défiances.

---

(1) *Vingt années de Missions dans le Nord Ouest de l'Amérique*, p. 68.

(2) Cor., III, 3.

A-t-il eu des torts? Nous ne le pensons pas. Tout au plus pourrait-on lui reprocher quelques vivacités dans les paroles ou les manières à l'égard d'hommes qui ne comprenaient pas l'œuvre de Dieu, ou n'y apportaient pas le dévouement convenable. Encore, le vit-on toujours se reprocher les saillies où il craignait d'avoir laissé dominer la nature, et s'en aller demander pardon à ses inférieurs eux-mêmes, à genoux et les larmes aux yeux.

D'autre part, ceux qui se sont plaints de lui étaient-ils condamnables? Oui, quelquefois, et même le plus souvent; mais d'autres fois, ils ont pu être exempts de toute faute. Il arrive souvent, dit saint Alphonse de Liguori, que Dieu, en appelant deux chrétiens, fussent-ils même saints, à vivre ensemble, dispose les caractères de manière que l'un serve d'exercice à l'autre. Nous voyons, dans les Actes des Apôtres, saint Paul et saint Barnabé se séparer à la suite d'une contestation. "Dieu a livré le monde aux disputes des hommes (1)." Les entreprises les plus nobles, les familles religieuses, les personnes consacrées à Dieu, quelque intime que soit la communion des saints, n'échappent pas toujours à cette loi d'infirmité. Il a donc pu y avoir entre l'Evêque et ses inférieurs ou même ses supérieurs, des divergences de voir et de sentir permises entre des hommes qui recherchent tous la plus grande gloire de Dieu.

Nous voulons nous abstenir de rechercher combien de fois, sur quels sujets, et de quelle manière ces divergences se sont produites. Ce que nous tenons seulement à constater ici, c'est que le cœur du prélat a été broyé chaque fois que l'un quelconque des siens lui a témoigné un dissentiment ou même seulement a souffert à son occasion. Son âme sensible s'épanouissait vers tous ceux qui traitaient avec lui: quand il rencontrait, au lieu d'une parfaite concordance de sentiments, une opposition ou une antipathie, il y avait en lui comme de l'angoisse. "Ces coups divers, écrit-il à propos de peines de ce genre au vénérable fondateur des Oblats, ne frappent pas sur un airain insen-

---

(1) Eccl., III., 11.

sible. Mon cœur en souffre, et en est quelquefois accablé. Ma sensibilité s'est peut-être émoussée au contact des glaces polaires; mais elle a laissé de trop nombreuses et trop profondes racines pour n'être pas piquée vivement par tous ces aiguillons (1). " Dieu le prenait par cette sensibilité excessive et " le tourmentait merveilleusement (2) " pour purifier son âme et lui faire acquérir d'immenses mérites.

Ce que nous constatons encore, c'est que ces divergences d'opinion et de sentiment n'ont jamais été, de son côté, un effet de la chair et du sang, n'ont pas été des affections ou des impressions de la nature, mais lui ont toujours été dictées par la conscience d'un devoir. " J'ai été six ans dans les missions du diocèse de Saint-Boniface avant d'être appelé en Europe, écrivait-il à Mgr de Mazenod: je ne crois pas m'être plaint une seule fois de ma position ni de la manière dont les choses étaient dirigées. Simple rameur à bord de la barque, je travaillais de mon mieux, sans m'inquiéter de la direction: quand j'étais tenté de croire que la route suivie n'était ni la plus facile, ni la plus courte pour atteindre le but proposé, je me contentais de redoubler mes efforts pour vaincre la résistance, me confiant à l'habileté du pilote. Devenu timonier à bord de la même embarcation, j'ai cru que mes obligations étaient changées, que la principale était de fixer mes regards sur la boussole. Plus que jamais, je suis convaincu que l'obéissance est cette aiguille magique qui me conduira infailliblement au port; aussi, tout en me permettant quelques recherches sur l'appareil pour trouver la cause de ce qui me semblait des déviations de cette aiguille, je n'ai jamais pensé que je pouvais me diriger sans elle, je n'ai jamais eu la pensée de m'écarter de la ligne qu'elle me trace. Nommé supérieur d'une mission, je me suis cru tout simplement obligé de réclamer contre ce qui me semblait contraire aux intérêts de

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 10 avril 1853. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Job, X, 16.

cette mission, propre à en décourager les sujets, à neutraliser le bien possible, et à causer certaines misères dont il est inutile de parler, parce que la distance qui nous sépare les rend inintelligibles (1). "

Ce qui lui fut le plus pénible à l'époque où nous sommes, ce fut de voir que quelques-uns de ses frères en religion doutaient de son attachement et de son dévouement à sa Congrégation, à ses membres et à ses œuvres. Dans plusieurs lettres au vénérable fondateur de sa famille religieuse, à Mgr Guigues et à d'autres, il épanche cette peine de son cœur.

" A mon retour en Canada " après ma consécration épiscopale, " plusieurs ont prétendu que je n'étais plus Oblat: j'ai protesté hautement et fortement contre cette assertion; j'ai dit à tous ceux qui ont voulu m'entendre que j'étais Oblat et que je n'aurais jamais été évêque, s'il avait fallu cesser de l'être. Aujourd'hui que je suis évêque titulaire, si l'avantage de la Congrégation demande mon abdication, vous n'avez qu'à me le notifier, et à l'instant je déposerai le bâton pastoral et j'accepterai volontiers l'emploi qu'il vous plaira de m'assigner, quand ce serait celui de frère convers (2). "

" Je n'ai consenti à être évêque, dit-il ailleurs, qu'à la condition expresse que je resterais dans la Congrégation; aussi c'est au nom de la Congrégation et pour elle que je veux administrer ce diocèse: je lui en fais l'hommage, à tel point que l'on me rendrait un bien grand service, si l'on me permettait d'abdiquer en faveur de quelque autre membre de notre famille, plus capable que moi de remplir les terribles et difficiles obligations de l'Ordinaire (3). "

" Monseigneur, répète-t-il, faites nommer un autre évêque de Saint-Boniface plus digne que moi de ce titre; je serai son coad-

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 10 avril 1853. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 21 juillet 1853. — Archives de la Maison générale des Oblats.

juteur : il m'enverra, s'il trouve à propos, terminer mon existence au milieu de mes chers sauvages, et je vous promets qu'il n'aura pas à se plaindre de moi ; je lui céderai cathédrale, palais, etc. Pourvu que je reste dans la Congrégation et que je travaille à la gloire de Dieu, c'est tout ce que je demande (1). "

" Le soupçon que je n'aime pas ma Congrégation m'est trop sensible, s'écrie-t-il ; je suis entré dans son sein, malgré les préventions qui existaient dans mon pays, malgré les sollicitations de parents et d'amis qui me sont chers et auxquels j'ai préféré la famille à laquelle on me croît traître (2). "

Et encore : " Pardon, Monseigneur, de n'être pas un membre plus utile que je le suis à la Congrégation ; pardon de n'être pas un fils plus digne de votre tendresse. Mais souffrez que je vous le dise, je n'ai pas le cœur assez mauvais, ni le cerveau assez dérangé pour mériter un pareil reproche (de n'être pas attaché à la Congrégation et à ses membres) . . . Depuis plus de neuf ans, que j'ai franchi pour la première fois, le seuil de l'une de nos maisons, j'ai eu des sentiments et des pensées bien diverses, j'ai éprouvé des tentations de tous les genres, néanmoins je n'ai pas eu un quart de minute l'idée de laisser la famille qui m'a adopté (3). " " Je suis plus Oblat que ceux qui me croient traître à mon devoir (4). "

Nous nous plaisons à entendre l'Evêque répandre son cœur envers sa mère selon la nature ; ces effusions de tendresse envers sa mère spirituelle et sa famille religieuse nous paraissent aussi touchantes.

De quelque côté que vinssent ces épreuves et quelle qu'en fût la nature, cet homme rempli de foi y voyait un effet de la miséricorde divine. " Je remercie le bon Dieu, écrit-il à celui auquel

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 21 juillet 1853.

(2) Lettre à Mgr Guigues, 26 juillet 1853.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 15 décembre 1853. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) Lettre à Mgr de Mazenod, 14 novembre 1854. — Archives de la Maison générale des Oblats.

il confiait ses plus intimes pensées, de me ménager ces épreuves. Moi aussi, j'ai une forte pente à l'amour-propre. L'élévation de ma position, la confiance de mes supérieurs, le respect et l'estime dont je jouis dans le pays, les petits succès de mon ministère, tout cela me ferait monter le sang au cerveau, et pourrait produire la folie de l'orgueil; mais les chagrins sont autant de sangsues qui me purifient le sang ou du moins le sens, et font équilibre à une disposition funeste. C'est pourquoi je me réjouis de ce que j'ai quelque chose à souffrir (1). "

Mort de Mgr Provencher.

Une autre épreuve vint affliger le cœur de l'Evêque d'Arath en chargeant ses épaules d'un fardeau redouté.

Mgr Provencher, en le bénissant pour la dernière fois, lui avait donné rendez-vous au ciel. Et en effet, le premier évêque de Saint-Boniface mourut doucement dans son pauvre palais, le 7 juin 1853. " Le vénérable prélat ne succomba à aucune maladie aiguë; il s'éteignit insensiblement, épuisé; il ne fut retenu au lit que quelques jours, mourut dans le parfait usage de ses facultés et préoccupé jusqu'au dernier instant du soin de ses missionnaires et des succès de leur œuvre commune. Il était âgé de 66 ans et avait passé 35 ans à la Rivière-Rouge (2). "

Quelques fleurs jetées par Mgr Taché sur la tombe de son père.

Le P. Végreville et le F. Alexis Raynard en apportèrent la nouvelle à l'Ile-à-la-Crosse, en y arrivant un mois plus tard. Mgr Taché pleura le premier évêque de la Rivière-Rouge, son évêque et son père, avec toute la sensibilité de son cœur. On sent des larmes dans toutes les lettres qu'il écrivit à cette époque, à Mgr de Mazenod, à Mgr Bourget, à sa mère, aux membres des Conseils de la Propagation de la Foi, etc. Le lecteur nous saura gré, croyons-nous, de recueillir quelques-unes de ses paroles: c'est comme une couronne de fleurs que nous déposons, au nom du fils, sur la tombe du père.

" Permettez-moi d'appeler votre attention, écrit-il aux membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi, sur une

(1) Lettre au même, 20 janvier 1856. — *Ibid.*

(2) Mgr Taché, *Lettre à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 16 juillet* 1888. — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface. Cette lettre est demeurée manuscrite.

perte qui est un deuil pour nos missions et, pour moi en particulier, le sujet d'une filiale douleur. Mgr Provencher, premier apôtre et premier évêque de Saint-Boniface, n'est plus. Le 7 juin dernier, le Seigneur l'a ravi à l'amour de son troupeau, pour récompenser au ciel les longs et importants services qu'il avait rendus à l'Eglise... Lorsque la voix de son évêque l'appela à porter l'Evangile dans les régions lointaines qu'arrose la rivière Rouge, cette vaste contrée, presque égale à la moitié de l'Europe, était alors, sous le double rapport de la civilisation et de la foi, une des plus déshéritées de l'univers. Les nombreuses tribus de sauvages qui habitaient ce désert étaient toutes plongées dans l'infidélité. Quelques chrétiens, il est vrai, étaient venus y dresser leurs tentes; mais leur présence, loin de répandre quelque lueur consolante sur ce triste tableau, ne faisait que l'assombrir davantage, tant ils étaient la personnification du vice. Aussi, dès son arrivée, le cœur du jeune apôtre fut-il profondément navré en sondant toutes ces plaies. Qu'on joigne à cette douleur sacerdotale les plus rudes fatigues et les privations de tous genres, et l'on aura une faible idée de ce qu'eût à souffrir le premier missionnaire de la Rivière-Rouge. La rigueur du froid, le tourment de la faim, l'excès de la misère qui allait parfois jusqu'au manque de vêtement, étaient souvent les moindres de ses croix... En 1822, Mgr Provencher fut sacré évêque de Juliopolis et auxiliaire de l'évêque de Québec. Cette dignité ne changea rien aux rudes labeurs qu'il s'imposait pour donner à son peuple des leçons d'agriculture et l'exemple du travail, en même temps qu'il semait dans les âmes la connaissance et l'amour de nos vérités saintes. Les efforts du pieux prélat se concentrèrent d'abord dans un rayon aussi restreint que ses ressources. Ce ne fut qu'après la naissance de l'Œuvre de la Propagation de la Foi qu'il put, aidé de vos généreux secours, donner un plus vaste essor à son zèle. Autour de Saint-Boniface, devenu une église florissante, restaient à convertir les nations sauvages; c'étaient des loups qu'il fallait changer en agneaux. Mais pour cet apostolat difficile, les prêtres manquaient, bien que le diocèse de Québec eût fourni plusieurs missionaires aussi distin-

gués par leurs talents que par leurs vertus. Ce fut alors, que Mgr Provencher conçut un projet, qu'il appelait son chef-d'œuvre, celui de doter son vicariat d'une communauté d'hommes apostoliques... Son choix, inspiré par la pauvreté physique, morale et intellectuelle de ses diocésains, se porta sur les Oblats de Marie Immaculée (1). "

Il écrit à l'évêque de Montréal: " Celui que nous regardions à juste titre comme notre père et notre modèle nous a été enlevé par la mort... "Cette nouvelle m'a été très pénible, parce qu'elle m'impose un fardeau bien au-dessus de mes forces. Me voilà en effet évêque de Saint-Boniface, pas plus qualifié pour ce titre que je ne l'étais pour celui d'Arath... Je suis plus qu'inquiet, je ne suis pourtant pas découragé. Je ferai sans doute bien des fautes, mais mon cœur me rend le consolant témoignage que je n'en ferai aucune de propos délibéré... Si ma barque donne sur quelque écueil, ce ne sera que parce que les forces et l'adresse me manqueront, nullement faute de bonne volonté. "

Il écrit à sa mère: " Mgr Provencher n'est plus! Dieu l'a ravi à notre tendresse, à l'amour de son peuple et au bien qu'il opérait... Cette mort est regardée comme une calamité publique. Il n'est pas jusqu'à nos frères séparés qui y soient insensibles. Tous s'unissent à nous, pour faire l'éloge de celui qu'ils regrettent comme nous. Mgr Provencher avait su se concilier le respect et l'estime de tout le monde. Aussi toute la colonie de la Rivière-Rouge a été plongée dans le deuil, et a pleuré celui qu'elle regardait avec tant de raison comme son père, son ami, son soutien. Cette perte, si sensible pour tout le monde, devient plus pénible pour moi que pour tout autre, parce qu'en me privant de notre pasteur, elle m'impose l'obligation de recevoir le fardeau qu'il a porté si généreusement et que je ne ferai que traîner. Voici votre pauvre Alexandre évêque titulaire avec toutes les responsabilités attachées à cette dignité. Vous prierez

---

(1) Lettre à Messieurs les membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris. *Des bords de la rivière la Loche*, 22 *juillet* 1853. Cette lettre a été publiée dans les *Annales de la Propogation de la Foi*, t. XVI, pp. 68-72.

donc beaucoup pour lui. Vous prierez aussi pour mon prédécesseur, quoique, nous pouvons l'espérer, Dieu ait déjà récompensé sa vertu et le bien qu'il a fait dans l'Eglise (1)."

Etat du diocèse de St-Boniface à la mort de Mgr Provencher.

Mgr Taché devenait, par la mort de Mgr Provencher, le second évêque titulaire de Saint-Boniface. Il avait alors 30 ans moins 16 jours.

Le diocèse dont il héritait, comprenait un évêque,—c'était lui-même;—quatre prêtres séculiers, MM. Thibault, Bourassa, Laflèche et Lacombe; sept Oblats prêtres, les Pères Bermond, Faraud, Tissot, Maisonneuve, Grollier, Végreville, Rémas; deux Frères convers, les Frères Dubé et Raynard; deux couvents de Sœurs Grises, celui de Saint-Boniface, ayant onze religieuses et celui de Saint-François-Xavier en ayant deux; cinq résidences de missionnaires, à Saint-Boniface, Saint-François-Xavier, lac Sainte-Anne, Ile-à-la-Crosse, Athabaska ou la Nativité; six églises ou chapelles, dans les mêmes lieux et en outre à là Baie-Saint-Paul; un collège classique, à Saint-Boniface; un hospice pour les orphelins et les vieillards, et où l'on distribuait des remèdes pour les malades, au couvent même de Saint-Boniface; trente stations où les missionnaires faisaient des visites, mais où il n'y avait pas d'église ni de résidence (2).

Six stations avaient été abandonnées après leur établissement, toutes situées parmi les sauvages les moins éloignés de Saint-Boniface, les Sauteux (3).

" Le nombre total des baptêmes faits dans les résidences sauvages ", en dehors de Saint-Boniface et de Saint-François-Xavier, " s'élevait, le 1er janvier 1854, au chiffre de 4309. "

---

(1) *Des bords de la rivière la Loche*, 23 *juillet* 1853. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 41.

(2) Nous empruntons tous ces chiffres à un remarquable Rapport de Mgr Taché adressé à MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi et demeuré manuscrit, 16 juillet 1888. — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

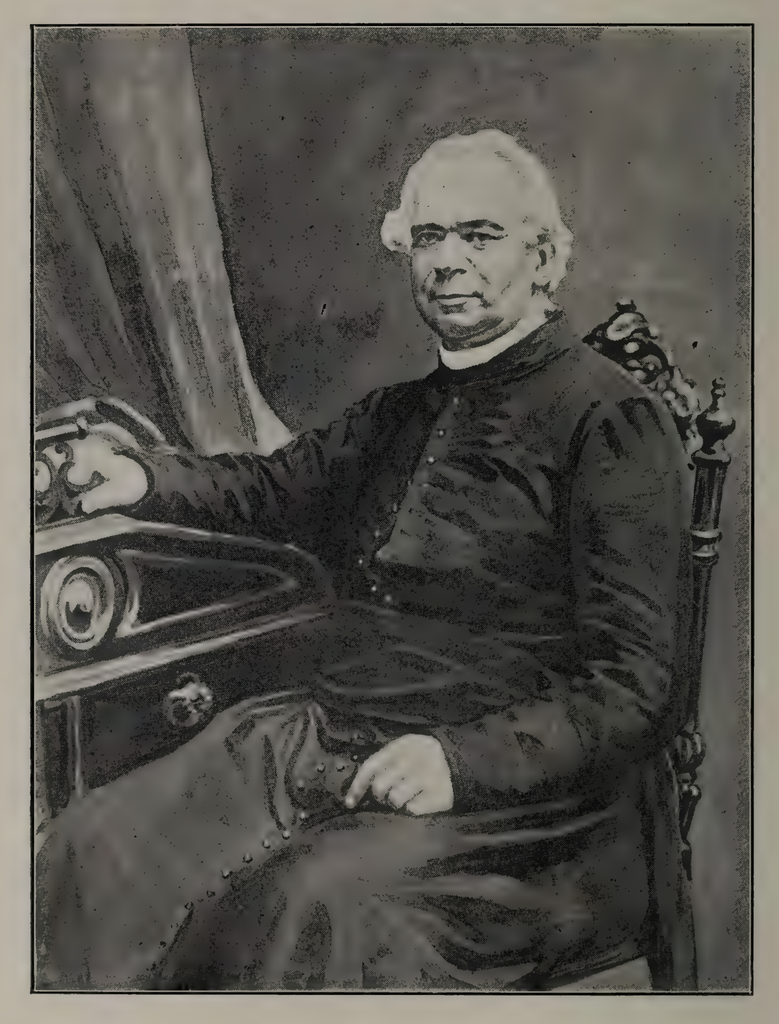
(3) Rapport de 1888.

"Mgr Provencher a fondé une Eglise dans le désert, au milieu d'obstacles sans nombre; il ne l'a pas dotée d'établissements nombreux, parce que le personnel à son service était restreint, parce que les ressources dont il disposait étaient minimes. Il a suppléé à tout cela en voyageant et en faisant voyager beaucoup, pour jeter partout la semence évangélique, laquelle, il le savait, serait plus tard fécondée par la rosée des grâces célestes et donnerait un jour des moissons que mûriraient les rayons du divin soleil (1)."

Nous allons voir ces moissons croître et se multiplier d'une manière admirable sous l'épiscopat de son successeur.

(1) Rapport de 1888.

1er Vol. — p. 263.



Rév. M. Thibault,
Vicaire général de Mgr Taché, et fondateur de Saint-François-Xavier, Manitoba.

CHAPITRE XV

VISITE DES MISSIONS SAUVAGES. 1853-1854.

Premiers actes administratifs.

Mgr Provencher avait nommé vicaire général M. Laflèche, qu'il gardait auprès de lui pour le service spirituel de Saint-Boniface. Mgr Taché, devenu évêque de Saint-Boniface, lui continua les mêmes pouvoirs et le chargea des mêmes fonctions.

Mgr Provencher avait aussi nommé vicaire général M. Thibault, le plus ancien des missionnaires de la Rivière-Rouge, qui depuis 1852 séjournait ordinairement à Saint-Francois-Xavier. Le nouvel évêque lui conserva le même titre.

Mgr Taché donna aussi les pouvoirs de vicaire général au P. Bermond, qui demeurait à l'évêché de Saint-Boniface avec M. Laflèche, afin qu'il fût son principal représentant à l'égard des Oblats du diocèse. Il aurait préféré remettre à un prêtre séculier l'administration temporelle des biens de l'évêché; mais M. Laflèche éprouvait une grande répugnance pour cet office (1). Il remit au P. Bermond la caisse épiscopale et le pria " de disposer de tout le temporel comme bon lui semblerait pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la religion (2). " Il l'établit ainsi, comme il le dit plaisamment, mais véritablement, " ministre des finances, garde champêtre, garde forestier, possédant plusieurs autres petits titres honorifiques que l'on ne connaît pas même au sein des grandes cités (3). "

Il donna des lettres de grand vicaire à Mgr Guigue, évêque de Bytown, le 26 juillet 1853 (4).

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 21 juillet 1853.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 64.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 25 juillet 1855. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) Lettre à Mgr Guigue, 25 juillet 1853. — *Copie* aux archives de la Maison générale des Oblats.

Lettre de consolation aux Sœurs Grises.

Dès les premiers jours, il écrivit à ses chères Sœurs Grises de Saint-Boniface, qu'il savait bien affligées de la mort de Mgr Provencher, une lettre pleine de sainte affection, qu'elles conservent religieusement dans leurs archives. " Vous êtes orphelines, mes bonnes Sœurs, leur disait-il; vous ne sauriez assez apprécier la tendresse toute paternelle de celui que nous pleurons. Celui qui le remplacera n'a pas ses vertus; mais, mes bonnes filles, il a pour vous la même tendresse, et la même reconnaissance pour le bien que vous opérez dans ce diocèse. Le R. P. Bermond continuera à vous diriger... Mes bonnes filles, l'obéissance avant tout; c'est le centre unique vers lequel doivent converger toutes vos actions comme tous vos désirs. Dites un mot d'encouragement à vos petites pensionnaires avec un *Deo gratias* si elles veulent bien prier pour moi. Vous toutes, mes bonnes Sœurs et chères filles, je vous bénis et bénis encore. Aimez bien le bon Dieu, respectez vos supérieurs et leur obéissez ponctuellement, conservez entre vous la sainte et aimable charité! Priez, oh! priez beaucoup pour moi, afin que la lumière d'en haut me guide à travers les épaisses ténèbres de mon inexpérience et de mon inhabileté (1). "

Demande de missionnaires.

Ce qui était le plus nécessaire à l'immense diocèse de Saint-Boniface, c'étaient des ouvriers évangéliques. Rien ne fut plus à cœur au nouvel évêque, durant tous le cours de son épiscopat, que d'en trouver, soit au Canada, soit en France. Dans ses lettres à Mgr de Mazenod, il ne cesse de le supplier, avec toutes les instances possibles, de lui envoyer des missionnaires.

" Je vous prie, Monseigneur, lui dit-il aussitôt après la mort de Mgr Provencher, de nous envoyer au printemps prochain un Père parlant facilement l'anglais, deux autres Pères et des Frères. Les protestants font des efforts incroyables: le moindre retard peut compromettre l'existence de quelques-unes de nos missions, et puisque la congrégation est évêque de Saint-Boni-

(1) Archives de la Maison vicariale de Saint-Boniface.

face, j'espère qu'elle voudra bien fournir des sujets à son diocèse (1)."

" J'espère, dit-il six mois après, que vous avez accueilli favorablement la demande que je vous ai faite de nous envoyer des Pères et un Frère au moins, au printemps de 1854; je vous demanderai encore deux Pères et un Frère pour le printemps de 1855. Si ce sont des sujets qui craignent les ardeurs d'un climat brûlant, vous pouvez leur dire que depuis dix jours notre température moyenne est de-37°$\frac{1}{3}$; nous avons eu un matin-43°. Il faudrait pourtant leur ajouter qu'avec cette température nous avons moins froid qu'à Marseille (2). "

" Oh! Monseigneur, s'écrie-t-il une autre fois, le manque de prêtres est une des plus cuisantes épines de la noble, mais douloureuse couronne dont vous avez ceint mon jeune front (3). "

" Pourquoi donc sommes-nous si peu nombreux? dit-il tristement. Pourquoi n'être que dix dans un diocèse égal à la moitié de l'Europe?... Quoi? L'amour de notre divin Sauveur n'amènerait pas ici un certain nombre d'Oblats, tandis que l'amour d'une faible récompense pécuniaire inonde le pays de ministres des différentes sectes protestantes, " tandis que le désir du lucre y amène de nombreux trafiquants (4)?

Il insiste sans cesse: " J'ai déjà plus de Pères que je n'en puis conduire; néanmoins je n'en ai pas assez pour le nombre d'âmes que je dois conduire au ciel. *Envoyez, envoyez, envoyez encore* (5). "

Il réfute plusieurs fois la principale objection: " Ce qui effraie le plus, c'est le froid, dit-il. Quand à Marseille on entend parler de 40° et de 45° centigrades au-dessous de zéro, de suite la poitrine se rétrécit et le sang se glace;... mais à Marseille,

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 21 juillet 1853. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre au même, 23 janvier 1854. *Ibid.*

(3) Lettre au même, 4 avril. *Ibid.*

(4) Lettre au même, 25 juillet *Ibid.*

(5) Lettre au même, 20 janvier 1856. *Ibid.*

comme dans tous les pays méridionnaux, on ne sait pas combattre le tyran du nord, tandis qu'ici on sait le combattre et le vaincre... Un fait certain, quelque incompréhensible qu'il puisse paraître, c'est que l'hiver, dans les maisons d'Athabaska ou d'ici, est moins rigoureux que dans les maisons de Marseille. Le mois de ma vie où j'ai trouvé le froid le plus incommode est celui que j'ai passé à Marseille, et encore plus celui que j'ai passé à Rome... La plus froide des provinces de la Congrégation est celle du Canada, le vicariat à la température la plus rigoureuse est celui de la Rivière-Rouge. Nos Pères sont en Canada depuis 14 ans, ils y sont en assez bon nombre; ils sont à la Rivière-Rouge depuis dix ans, et pas un, que je sache, n'a encore succombé. Les climats réputés doux de Ceylan et du Texas n'ont été visités par nos missionnaires qu'à une époque bien postérieure, leur nombre est moins grand et déjà le nombre des victimes est porté à un chiffre déplorable et excessivement pénible pour nous tous (1)."

Mgr de Mazenod, comme nous le verrons, lui envoya de nombreux missionnaires; l'âme de l'évêque tressaillit chaque fois d'une indicible joie. Mais plus tard les envois devinrent très rares; ce fut la cause d'une des plus grandes peines qui abreuvèrent son cœur de tristesse.

Départ pour le lac Athabaska.

Mgr Provencher avait recommandé à son coadjuteur de demeurer dans les missions du Nord " jusqu'à ce que les nouveaux missionnaires fussent au courant des affaires et de la langue, " " et ce, avait-il ajouté, quand même il me prendrait envie de mourir, " car, disait-il, " un prêtre suffit à mener la barque à Saint-Boniface. "

Mgr Taché est fidèle à ces conseils. La nuit même où il apprend la mort de son vénérable prédécesseur, le 19 juillet, à 4 heures du matin, il se met en route pour le lac Athabaska par les barges mêmes qui ont amené, avec le courrier d'été, le P. Végreville et le F. Alexis. Il prend avec lui ce dernier, qui ne sé-

---

(1) Lettre au même, 25 juillet 1855 *Ibid.*

journa ainsi que quelques instants à l'Ile-à-la-Crosse. " Je suis en route pour Athabaska, où se trouvent les Pères Faraud et Grollier, écrit-il à Mgr de Mazenod le 21 juillet du lac du Bœuf. Le F. Alexis Raynard dort paisiblement à mes côtés; je suis dans mon palais de toile, que le vent agite de son mieux, ce qui me donne un nouveau titre à votre indulgence. Si V. G. me voyait en ce moment, elle ne m'en voudrait pas de lui barbouiller ainsi mes pages: je suis assis sur la terre; je n'ai pour table qu'une petite malle; ma bougie ne m'offre qu'une lumière vacillante. Je suis accablé de sommeil; la nuit est froide; je suis transi de froid, quoiqu'en juillet; j'ai peine à tenir la plume. Comme nous voyageons tout le jour, il me faut profiter de la nuit pour écrire; les embarcations sur lesquelles je suis, sont précisément celles qui porteront mes lettres à York, (1) " déposant les voyageurs et les cargaisons au portage la Loche, et se chargeant là de nouveau pour redescendre les rivières et les lacs jusqu'à la Factorie d'York.

Le lendemain, 22 juillet, dans des circonstances à peu près semblables, il écrit aux conseils centraux de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris, une lettre qui a été publiée dans les *Annales* de l'Œuvre, et dont nous avons cité un extrait plus haut, pour payer un digne tribut d'éloges à Mgr Provencher et communiquer à la France catholique, à laquelle il était si profondément uni d'esprit et de cœur, ses regrets, ses craintes et ses espérances.

Il arrive à Athabaska dans les premiers jours d'août. " C'était la première visite d'un évêque en ces lieux, et l'évêque lui-même était le premier prêtre qui avait commencé à en évangéliser les sauvages six ans auparavant (2). " Visite des Pères d'Athabaska.

Le but de l'Evêque dans ce voyage était moins de voir les sauvages que les missionnaires, les Pères Faraud et Grollier, et " de

---

(1) Archives de la Maison générale, à Paris.

(2) *Rapport de Mgr Taché à Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi*, 16 *juillet* 1888. — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

combiner" avec eux "les mesures à prendre pour agrandir le royaume de Jésus-Christ. C'est pendant cette visite qu'il fut convenu que le P. Grollier irait jeter les fondements" de la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, "à l'extrémité orientale du lac Athabaska, en faveur d'une tribu indienne connue sous le nom de *Mangeurs de caribou* (1)."

Retour à l'Ile-à-la-Crosse.

"Puis le prélat remonta dans son canot d'écorce, conduit par deux sauvages, pour revenir à l'Ile-à-la-Crosse. Dix-sept jours de navigation le ramenaient de cette première visite épiscopale faite dans ce qui allait devenir bientôt le vicariat apostolique d'Athabaska-MacKenzie (2)."

Quelques détails sur la mission de l'Ile-à-la-Crosse.

Mgr Taché passa la seconde moitié de l'année à l'Ile-à-la-Crosse. Le P. Maisonneuve avait été malade durant tout l'hiver précédent; on craignait même qu'il eût un cancer au nez: il venait de partir pour la Rivière-Rouge afin d'y recevoir les soins nécessaires (3). Le P. Végreville ne savait pas encore les langues sauvages: l'évêque se partageait le soin des néophytes avec le P. Tissot; il leur prodiguait son temps et ses peines avec un dévouement égal à sa tendresse. Le P. Tissot le secondait avec zèle, spécialement dans l'enseignement du catéchisme et la tenue de l'école.

En même temps, le prélat travaillait, avec le frère Dubé, à améliorer la condition des missionnaires. "Je suis quelquefois tenté, écrit-il à sa mère, de trouver notre table trop bien fournie pour des religieux (4)." Il demanda à sa mère "de la présure," parce que le bon Frère "a le tour du fromage et en a déjà fait deux douzaines de bien bons;" à son oncle "de la graine le trèfle" pour "améliorer les propriétés sablonneuses" de la mission, "des graines d'oignon" et même "quelques graines de fleurs." "Notre troupeau, ajoute-t-il, va toujours

(1) *Vingt années de Missions*......, p. 64.

(2) Rapport de 1888.

(3) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Des bords de la rivière la Loche, 23 juillet* 1853. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(4) *Ile-à-la-Crosse*, 2 *mai* 1853. *Ibid.*

croissant, quoique le fer assassin ait déjà commencé à le décimer (1). " Durant l'été, " le F. Dubé fit environ 500 livres de beurre (2). " " Non seulement, observe l'Evêque, nous en avons assez pour notre usage, mais même nous pouvons en donner et en vendre (3). " Aussi " la mission est prospère à tous égards, (4) " pour le temporel comme pour le spirituel.

Lettre du 1er jour de l'an à sa mère et à son oncle.

Le 1er janvier 1854, à 7 heures du matin, " en laissant l'autel " où il a offert " les mystères sacrés " pour toutes ses ouailles, et pour tous ceux qui lui sont chers, il écrit à sa mère. " Que d'enfants en ce moment, lui dit-il, sont aux pieds de leurs parents pour en solliciter d'amples bénédictions. Une distance infranchissable me prive de ce bonheur; mon cœur et mon esprit seuls pourront en jouir, ni l'un ni l'autre ne connaissent les distances. Mon rang dans la hiérarchie sainte veut que je bénisse, tout comme mon cœur exige que je courbe le front devant celle qui, dans la hiérarchie de la famille, a droit à une primauté de respect et d'affection, que je suis si heureux de lui reconnaître. Que nos cœurs donc, bonne et tendre mère, se réunissent aujourd'hui pour l'échange de ce sentiment mutuel et se confondent dans une prière réciproque. Que l'auteur de toutes bénédictions donne à la mère et au fils vie, santé, bonheur, pour que l'un et l'autre soient heureux; qu'il leur donne surtout la résignation à sa volonté sainte, afin qu'ils soient prêts pour les épreuves qu'il peut leur ménager. Et vous, mon bien cher et bien bon oncle, serez-vous étranger à cette communication entre deux cœurs qui vous aiment si vivement? La position d'une mère est unique envers son fils; néanmoins je puis dire que votre générosité et votre tendresse vous ont acquis des droits que la nature semblait vous avoir refusés. A vous donc aussi le res-

---

(1) *Ile-à-la-Crosse*, 2 *mai* 1853. *Ibid.*

(2) Lettre à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile à-la-Crosse*, 1er *janvier* 1854. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 43.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre à sa mère, *Ile-à-la-Crosse*, 2 *mai* 1853.

pect et le dévouement d'un neveu devenu fils par adoption et plus encore par l'ensemble d'une conduite qui a été trop noble pour ne pas m'imposer impérieusement la douce obligation de la reconnaissance (1). "

Préparation du bois pour une nouvelle église et d'autres constructions.

Mgr Taché désirait depuis longtemps construire une église plus convenable, ainsi qu'une nouvelle maison pour les missionnaires. Il avait fait venir pour cela pendant l'été un charpentier de Saint-Boniface. Pendant l'hiver, il engagea plusieurs hommes et les envoya couper le bois de construction, ou, selon l'expression canadienne, *faire chantier* à la forêt. Au mois de mars, l'Evêque partit un matin avec le P. Végreville, pour visiter les bûcherons. Il comptait dîner au chantier. " Mais voyant que les provisions étaient à peine suffisantes pour la semaine, jusqu'au dimanche, il prit le parti de retourner à la mission sans rien manger. Or il n'avait fait le matin qu'un petit déjeuner au poisson. Après avoir marché quelques milles à la raquette, il fut pris de faiblesse: les sueurs l'aveuglaient et bientôt il s'évanouit. Il revint à lui; mais comme le froid le saisissait, il dut reprendre la marche. Bientôt il s'évanouit de nouveau. Revenu à lui une seconde fois, il dit au P. Végreville: " Vous n'avez qu'un moyen de me sauver: si je retombe, faites " un trou dans la neige et m'y ensevelissez; retournez à la mis- " sion aussi vite que vous pourrez, et envoyez un homme avec des " chiens pour me chercher. " Bientôt il fallut en venir là, et le P. Végreville, après avoir enseveli son Evêque, se hâta d'aller chercher du secours. Monseigneur, qui était tout en nage quand son compagnon l'ensevelit, recouvra bien vite ses sens, comprit le danger où il était de mourir de froid. Il sortit de son tombeau et se mit à marcher, en prenant toutes les précautions possibles pour marcher assez vite afin de se réchauffer et pas trop vite pour ne pas s'évanouir une quatrième fois. Il arriva ainsi sur le bord du lac; il voyait au large un abri de pêche; il se

Danger que court l'Evêque en visitant le chantier.

---

(1) Lettre citée plus haut, n° 43 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

disait : “ Si je puis me rendre jusque-là, je pourrai me reposer “ en m’enveloppant du morceau de loge lui-même qui composait “ cet abri. ” Sur le point d’y arriver, il aperçut l’homme et les chiens qui venaient à sa rencontre. Ceux-ci l’eurent bientôt ramené à la mission. Il était sauvé (1). ”

Deux mois après, le P. Grollier, s’étant égaré sur les bords du lac Athabaska, demeura cinq jours sans manger. Lorsqu’il fut retrouvé, il avait perdu l’intelligence et demeura privé de sa raison pendant une dizaine de jours.

Ces deux faits, arrivés à une même époque, suffisent pour juger “ de la poésie des missions dans le Nord de l’Amérique (2).”

Départ pour les autres missions du Nord.

A la fin de l’hiver, Mgr Taché voulut visiter les missions qu’il n’avait pas vues l’année précédente. Il avait engagé dès l’automne deux sauvages montagnais. “ Enfin, écrit-il à Mgr de Mazenod, je vis arriver le jour que j’avais fixé pour mon départ. Ce ne fut pas sans une certaine appréhension. Pardon de tant de lâcheté, je souffrais de douleurs assez vives dans un pied, et la grande quantité de neige tombée pendant l’hiver m’annonçait que nous aurions des chemins affreux, et que mes jambes seraient la seule ressource pendant au moins les dix premiers jours de mon voyage. Plusieurs personnes essayaient de me dissuader de mon entreprise, alléguant précisément la difficulté des chemins. Je ne crus pas devoir me rendre à leur avis. Un de vos enfants peut savoir craindre, mais pour peu qu’il soit fidèle à vos leçons et à vos exemples, il ne reculera devant les difficultés que quand il sera convaincu qu’elles sont absolument insurmontables (3). ”

Départ.

Le vendredi après la Septuagésime, 27 février, l’Evêque dit de bonne heure sa messe devant M. Deschambault et tous les sauvages des environs ; il fit ses adieux aux Pères Tissot et Vé-

---

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854. — Publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi.* Cf. une autre lettre à Mgr de Mazenod, 4 avril 1854, pp. 66 et suivantes.

Détails généraux sur le voyage.

greville et au F. Dubé; il y avait des larmes dans tous les yeux. La petite caravane se mit en marche. " Les deux sauvages, le fusil à l'épaule, la hache à la main, attelés chacun à un petit traîneau sur lequel se trouvaient leurs provisions, montés sur leurs grandes raquettes, ouvraient la marche; derrière eux, votre pauvre enfant monté sur des raquettes plus petites, à cause de la faiblesse de ses jambes; puis quatre des plus jolis chiens du pays, attelés à une traîne sur laquelle se trouvaient ma batterie de cuisine, mon lit, ma garde-robe, ma sacristie, ma chapelle, ma dépense, celle de mes chiens, *leurs souliers* ainsi que les effets d'un jeune métis, qui fermait la marche et à qui était confié le soin des chiens et du traîneau. Cet ordre fut un peu dérangé le premier jour, parce que l'excellent M. Deschambault voulut bien m'envoyer conduire par un de ses employés. Celui-ci avait de très bons chiens, en sorte que je m'étais proposé de ne point marcher de tout le jour. Ce paresseux projet fut bientôt déjoué. Dans l'après-midi, les chiens trouvèrent trop lourd l'honorable fardeau qu'ils traînaient, en sorte que force fut à Sa Grandeur de descendre de voiture, de chausser ses raquettes et de fouler la neige devant ses faibles coursiers. Cette besogne, au reste, devait être mon partage pendant neuf autres jours (1). "

Les voyageurs prolongèrent leur marche bien avant dans la soirée pour arriver à la loge d'un chrétien très fervent. Ils furent accueillis par lui " avec toute la courtoisie qu'on peut attendre d'un Montagnais qui n'a rien (2). " Dans les voyages d'hiver, on se lève ordinairement longtemps avant l'aurore. On commence par rendre à Dieu les devoirs qui lui sont dus; puis, " chacun a le soin de se munir d'un copieux déjeuner, du moins quand les provisions ne manquent pas. Cette précaution est nécessaire, parce qu'il faudra marcher tout le jour sans s'arrêter, ou tout au plus en ne prenant qu'un repas. D'après ce que j'ai vu à Marseille et à Rome, on s'étonnerait, je suppose, de

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854.

(2) *Ibid.*

trouver a quatre heures du matin, un évêque assis au côté d'une marmite, travaillant des mains et des dents à faire disparaître la copieuse portion qui lui est échue en partage, sans même se soucier qu'il n'a ni pain, ni entremets, sans s'effrayer de ce que près de deux livres de viande devront faire les frais de son précoce déjeuner. Je n'aurais jamais pu comprendre la capacité d'un estomac voyageur, si l'habitude n'était venue me rendre ordinaire ce que j'étais d'abord étonné de voir dans les autres. Quand on marche à la raquette tout le jour, qu'ensuite on se couche sur la neige, à la belle étoile, par un climat comme celui que nous habitons, il faut, pour se soutenir, une nourriture qui effrayerait ceux qui ne connaissent pas ce genre de vie.

" Après ce déjeuner, chacun plie ses couvertures, les lie à son traîneau, chausse ses raquettes, jette un coup d'œil de complaisance et de regret sur le foyer bienfaisant, auquel il a tant d'obligations et dont il aurait souvent tant de besoin, et se remet en route. On marche ainsi tout le jour sans s'arrêter; d'autres fois quand les voyageurs sont ou moins courageux ou moins forts, ils s'arrêtent vers midi pour prendre un peu de nourriture et se délasser.

" Le soir il faut préparer son habitation pour la nuit, c'est ce qu'on appelle faire le campement. Tous les endroits ne sont pas également avantageux, ce qui fait qu'on ne s'arrête pas toujours à la même heure; c'est ordinairement vers le coucher du soleil, afin de pouvoir terminer sa besogne avant la nuit. Quand un endroit réunit les conditions voulues pour un campement, on s'arrête. Les chiens reçoivent leur liberté et en jouissent pour dormir immédiatement sur la neige. Leurs maîtres, plus délicats et plus difficiles, ne peuvent pas tout à fait se contenter à si peu de frais. Il leur faut une bonne heure de travail pour improviser leur demeure d'une nuit. La neige est déblayée. Puis la cognée vigoureuse décime les rois déchus de la forêt; leurs cadavres gigantesques sont amoncelés avec profusion. Le briquet fait jaillir l'étincelle bienfaisante et longtemps désirée. Le beau tapis de verdure qui a remplacé la neige invite les voyageurs a prendre possession de leur nouvelle demeure. Chacun

se range à côté du feu, pour satisfaire le plus impérieux des besoins, celui de réchauffer ses membres engourdis par le froid; on se frotte le menton, les joues, le nez, pour rétablir la circulation; puis, quand les lèvres ont repris leur souplesse ordinaire, on se fait part et des aventures et des impressions de la journée. Les chiens, qui se sont réveillés et n'ont rien mangé depuis la veille, attendent avec impatience la ration qu'on se hâte de leur distribuer. Ce fidèle compagnon de l'homme nous rend ici les services les plus signalés. Il est difficile de croire ce que les bons chiens peuvent endurer de fatigues et de privations. Ils sont souvent plusieurs jours sans manger et après avoir sué, haleté tout le jour, la neige est leur seul lit comme le ciel est leur seule couverture.

" Après que les chiens sont soignés, les maîtres doivent penser à eux-mêmes. Les apprêts du souper terminés, chacun s'empresse de lui faire honneur, sans craindre les indigestions ni les autres misères de ce genre (1)."

" Cependant, comme une lampe d'or dans l'azur suspendue, la lune est venue mêler sa tendre et douce lumière aux éclats brillants du foyer embrasé. Cette double clarté se projette entre les arbres de la forêt, qu'elle dessine sur la neige comme des ombres mourantes. Les étoiles si belles, si lumineuses dans nos régions glacées, semblent se disputer la voûte des cieux, tant elles sont nombreuses et brillantes. Dans une région inférieure, l'indéfinissable phénomène des aurores boréales fixe l'attention pendant presque toutes les nuits: des traînées de feu, des jets de lumière sillonnent l'atmosphère en tous sens et exécutent leurs danses joyeuses, au son d'une musique qui leur est propre. Les sauvages croient que ces aurores boréales sont les danses des âmes des défunts, dont les voix sifflantes causent le bruit qui accompagne souvent ce phénomène. Il est difficile, Monseigneur, d'imaginer le spectacle qu'offre la vue du firmament dans ces régions septentrionales, surtout en hiver. Souffrez que je vous

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854.

dise que votre beau ciel de Marseille n'est pas capable d'en donner la moindre idée. La plus brillante description, tout en restant loin de la réalité, semblerait un rêve d'imagination (1). "

Mgr Taché, avec son âme toute de religion et de poésie, ne se lassait d'admirer, même dans les soirées les plus rigoureuses, ces grands spectacles de la nature. C'était avec peine qu'il s'arrachait à cette contemplation pour prendre le repos que commandait la fatigue du jour écoulé et du jour qui allait suivre.

En été, le missionnaire emportait une tente de toile; en hiver, ce serait un trop lourd fardeau: il n'a d'autre abri que la voûte du ciel. " Coucher ainsi en plein air lorsque le thermomètre baisse à 40 degrés au-dessous de zéro, dit-il au vénérable évêque de Marseille, semble peut-être incroyable à un Marseillais. Ce n'est pourtant pas pour moi la partie la plus pénible des voyages d'hiver. Un rhumatisme auquel j'aurais volontiers donné un passe-port à l'étranger, au moins pour vingt ans, me rend très pénibles les marches prolongées (2). "

Après dix jours de marche, l'Evêque de Saint-Boniface arriva au fort Pitt, sur la rivière Saskatchewan. Il y demeura six jours qu'il employa à l'instruction du petit nombre de catholiques qui s'y trouvaient. Il administra le sacrement de confirmation à quatre personnes, dont l'une était une jeune convertie, qui avait eu le bonheur d'être reçue dans l'Eglise catholique l'année précédente; il baptisa sept enfants et communia six personnes.

" Je ne puis passer sous silence la peine que j'ai éprouvée au fort Pitt à la vue des nombreux sauvages qui visitent ce poste et sont encore plongés dans toutes les turpitudes de l'infidélité. Le vol, le meurtre, l'ivrognerie et la plus profonde dégradation morale sont les habitudes privilégiées de ce peuple. Il ne prend pas pour lui la défense du roi prophète: *Nolite fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus* (3), et certainement... que

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 4 avril 1854. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Ibid.*

(3) Ne devenez point semblable au cheval et au mulet privés de raison. — Ps. XXI, 9.

la brute n'est jamais descendue si bas dans l'échelle du mal (1). "

"Hélas! que cette vue me fut pénible! Ces infortunés sont les misérables victimes du commerce infâme des boissons enivrantes. Leur amour pour ces sortes de liqueurs est indéfinissable "et forme le plus grand obstacle à leur conversion (2)." L'évêque missionnaire prit la résolution de ne rien négliger pour faire diminuer et abolir, s'il était possible, "cet injuste moyen de s'enrichir aux dépens des malheureux Indiens, qui ne peuvent contrôler le penchant irrésistible qui les porte à l'abus de l'eau de feu (3).

Mgr Taché partit du fort Pitt "le cœur gros d'émotion" et mit six jours pour arriver au fort Auguste ou fort des Prairies, chef-lieu du district de la rivière Saskatchewan. "Durant ces six jours, dit-il, nous voyageâmes à travers les plaines immenses qui s'étendent à plusieurs centaines de lieues au sud de la rivière que je viens de nommer et aussi un peu au nord. Ces vastes prairies sont la patrie des buffles qui les traversent en tous sens par troupeaux innombrables. Ces troupeaux ont été si nombreux cette année dans la partie que j'ai parcourue, que la neige était partout durcie sous leurs pas. Nous en vîmes tous les jours un grand nombre, mais cette vue ne me fit guère d'impression, car il est dans ces prairies d'autres bandes errantes, dont la pensée captivait toute mon attention: je veux dire, ces pauvres nations sauvages, abandonnées elles aussi sans guides et sans pasteurs et qui errent à l'aventure dans tous les sentiers du vice, pour arriver à l'abîme affreux où s'engloutit leur pénible existence (4)."
Ce sont, outre les Cris, les Sarcis, les Gens du Sang, les Pieds-Noirs, les Piéganes, les Assiniboines, les Sauteux (5).

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854.

(2) Lettre au même, 4 avril 1854.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 68.

(4) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854.

(5) *Ibid.*

L'Evêque arriva au fort Auguste le mercredi, 22 mars au soir. " Il était temps, car dès le lendemain, les chemins devenaient impraticables, à cause de la fonte des neiges qui est extrêmement subite dans les plaines. " Il n'était attendu qu'un jour plus tard, il arrivait de nuit, " en sorte que j'échappai, dit-il, au brillant cérémonial de réception qui m'avait été préparé. " En retour et ce qui lui procura beaucoup plus de plaisir, il trouva M. Lacombe venu exprès du lac Sainte-Anne et qui le reçut avec les transports d'un cœur débordant de joie. Le représentant de la Compagnie de la baie d'Hudson, M. Rowand, traita l'évêque missionnaire avec des égards tout particuliers. " Le lendemain, dès le point du jour, le pavillon d'allégresse flottait dans les airs et le bruit du canon répété par les échos des collines voisines, tentait en vain de troubler le repos dont j'avais tant besoin (1). "

Mgr Taché demeura six jours au fort Auguste et les employa à donner l'instruction aux sauvages, de concert avec M. Lacombe, et à leur administrer les sacrements. A la fête de l'Annonciation, il confirma 17 personnes.

Puis le prélat, accompagné de M. Lacombe, se rendit au lac Sainte-Anne, qui est " à une grosse journée de marche. " La première personne qu'il rencontra fut le pieux P. Rémas ; celui-ci pleura de joie en voyant son Evêque, l'Evêque pleura avec lui. Et en effet, observe le prélat, " les distances qui nous séparent les uns des autres, rendent bien doux le plaisir de nous revoir (2). "

Visite à Ste-Anne.

Mgr Taché demeura au lac Sainte-Anne " près de trois semaines (3), " jusqu'au lundi après Pâques, tant à cause de la difficulté des chemins que pour ne pas voyager pendant la Semaine Sainte. " Je prêchai, confessai et catéchisai tous les

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854.

(2) Lettre à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste, 26 mai* 1854. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 44.

(3) *Ibid.*

jours (1)," "bien occupé, mais bien consolé au milieu de la pieuse population qui y était réunie. Vous ne sauriez croire le bonheur que j'éprouvai, écrit l'Evêque, à la vue de ces fervents chrétiens qui naguère étaient des infidèles plongés dans tous les vices (2)," dont plusieurs étaient des Cris semblables à ceux qu'il avait vus auparavant au fort Pitt: "preuve évidente, observe-t-il, que tous ne seraient pas si mauvais, si on pouvait leur donner des missionnaires (3)." "La Semaine Sainte, continue-t-il, fut bien belle pour nous. Nos cœurs de missionnaires burent à longs traits à la coupe des saintes délices dont Dieu veut bien quelquefois récompenser nos faibles efforts. Je confirmai 98 personnes. Le Samedi Saint, je fis couler l'eau du baptême sur le front de 22 adultes, dont 4 étaient des protestants que j'avais le bonheur de réconcilier avec l'Eglise (4)."

"Je ne puis vous cacher, écrit-il dans une autre lettre à Mgr de Mazenod, les douces émotions que j'ai éprouvées" le dimanche des Rameaux. "Un temps magnifique favorisait la cérémonie. La modeste, mais décente petite chapelle se remplit complètement d'un peuple de vrais adorateurs. Je bénis les palmes saintes. Comment vous dire ce que j'éprouvai pendant la cérémonie quand j'entendis toutes ces voix (personne n'était silencieux) répéter à l'envi dans leur idiome sauvage, les chants glorieux de l'Eglise?... De toute cette foule religieuse, à deux ou trois exceptions près, il y a quinze ans, pas un n'était baptisé, pas un ne connaissait son Dieu, pas un ne bénissait son saint nom. Le lac sur les bords duquel est l'église s'appelait *le lac du Diable,* et les habitants de ses rives semblaient ambitionner le malheur d'être dignes d'un tel patron. Que le changement est consolant! Le même lac se nomme le lac *Sainte-Anne;* ses habitants sont chrétiens; rien ne leur est plus doux que de chanter

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854.

(2) Lettre à sa mère, 26 mai 1854.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854.

(4) *Ibid.*

les louanges du Dieu qu'ils ont ignoré si longtemps. Aussi le bonheur que j'éprouvai fut une bien douce et bien ample compensation pour les fatigues de mon voyage (1). "

" Le lundi de Pâques," 17 avril, l'Evêque "après avoir célébré les saints mystères dans cette chapelle du lac Sainte-Anne " où il avait été plusieurs semaines " le témoin et l'instrument de tant de grâces, " prit congé " du bon peuple " qui l'avait " accueilli et écouté avec une tendresse respectueuse " et pour lequel il avait ressenti lui-même " tout ce que la charité d'un père peut inspirer. " Les sauvages lui témoignèrent avec des expressions naïves leur respect et leur reconnaissance. Lui, de son côté, leur promit de réitérer sa visite le plus tôt qu'il le pourrait : " J'étais trop profondément ému, dit-il, pour que cette promesse ne fût pas l'expression d'un vif désir (2). "

Mgr Taché se mit en route pour le lac la Biche avec le P. Rémas, destiné à séjourner dans cette mission. M. Lacombe voulut les accompagner quelques heures pour abréger d'autant " les longs jours de son isolement. " Douze heures de course à cheval ramenèrent l'Evêque et sa suite au fort Auguste. Il y séjourna un jour, réunit le soir les employés catholiques du fort, les encouragea à profiter avec soin des visites fréquentes de leurs missionnaires et partit le mercredi. M. Rowand voulut l'honorer au départ en faisant jouer de nouveau " les batteries de la place. " M. Lacombe l'accompagna encore quelques heures ; mais enfin, il fallut se séparer. Quoiqu'il ne fût point encore de la famille des Oblats par la profession, il lui appartenait déjà par le désir et était uni à son Evêque et à tous les Oblats par la plus tendre affection. " Nous l'embrassâmes, dit Mgr Taché, avec ce sentiment pénible qu'éprouvent en se quittant tous ceux qui s'aiment en Dieu et pour Dieu. " Il reprit seul le chemin de sa mission ne regrettant qu'une chose, c'est de n'avoir pas un compagnon, pour partager les peines et les saintes joies de son

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 4 *avril* 1854. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre au même, 7 juillet 1854.

apostolat. Le P. Rémas pleurait, il avait été touché des procédés généreux de M. Lacombe à son égard ; et comme tous deux aiment le bon Dieu et travaillent à sa gloire sans arrière-pensée, ils s'étaient compris et liés d'une étroite et sainte amitié.

" Quant à moi, Monseigneur, ajoute-t-il, je n'ai pas besoin de vous dire ce qui se passait dans mon cœur. Je n'ai que quatre prêtres séculiers dans mon trop vaste diocèse, et quoique certes, je doive aimer avant tout mes frères en religion, néanmoins ceux-là aussi ont un trop juste droit à mon estime pour que je puisse ne pas les chérir et ne pas apprécier leur dévouement (1). "

Le soir, les voyageurs traversaient, presque à la nage, la jolie rivière qui décharge le lac Sainte-Anne, et campèrent sur un magnifique plateau de la rive droite.

" Encore en proie aux émotions de la journée, nous étions tristes auprès de notre foyer, lorsqu'une pluie abondante vint faire diversion à nos pensées, sans trop les adoucir. Nous n'avions ni tente ni abri, en sorte que nous pûmes à loisir nous convaincre que la pluie du printemps est encore plus désagréable que la neige d'hiver. Ni l'une ni l'autre pourtant n'effraie le missionnaire voyageur, quoiqu'il n'ait pour s'en garantir que sa couverture en laine. L'heure du repos arrivée, nous nous enveloppâmes de notre mieux dans les nôtres, en nous souhaitant le bonsoir par cette réflexion, qui nous est familière : " Je ne sais ce que dirait Mgr de Marseille, s'il nous voyait ici. " C'est, mon Révérendissime Père, que votre souvenir nous suit partout, et que connaissant votre tendre sollicitude pour vos enfants, nous savons que vous vous inquiétez plus de leurs petites misères qu'ils ne s'en inquiètent eux-mêmes (2). "

L'Evêque et son cortège étaient à cheval. Ils traversèrent d'anciennes forêts dévastées par des incendies répétés et qui étaient en voie de faire place à de vastes prairies. Cependant ils durent payer tribut aux troncs à demi calcinés qu'ils traver-

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1884.

(2) *Ibid.*

saient. " Plusieurs lambeaux de nos vêtements restèrent suspendus aux branches des arbres, pour attester notre passage. Il fallait exécuter maintes évolutions, et multiplier les inclinations profondes pour conserver ses yeux intacts: plusieurs égratignures au nez et aux joues firent couler un sang indigne du martyre. Nous passâmes deux jours avec des sauvages que nous rencontrâmes, et six en marche, pendant trois desquels, ainsi que pendant trois nuits, nous eûmes des averses continuelles. Un matin, le bon P. Rémas, qui n'avait été rien moins qu'à son aise, parce que nous avions eu une pluie battante toute la nuit, s'étonna beaucoup qu'un de nos compagnons pût dire à son réveil: " Je n'ai jamais été mieux de ma vie. " Ce cher Père me fit bien rire en comparant notre brillant équipage à celui des charbonniers bretons, conduisant leurs longues files de mulets (1).

" Le 26 avril, nous arrivâmes au lac la Biche, dédié à notre bonne Mère, sous son glorieux titre de N. D. des Victoires. C'est là que je devais laisser le P. Rémas; c'est là qu'il s'était rendu l'automne précédent, qu'il avait passé quatre mois et souffert beaucoup pour le divin Maître qu'il sert si fidèlement. " Il avait habité dans une petite maison de 12 pieds carrés sur 6 de hauteur, que lui avait prêtée un homme du pays. Visite au lac la Biche.

" Ce fut le palais épiscopal qu'il offrit à son Evêque. L'unique siège était un tronc d'arbre: il servit de trône à Sa Grandeur. " Là, comme ailleurs, dit Mgr Taché, je n'eus pas pour partage les richesses de la terre; mais je trouvai le trésor inépuisable des consolations dont la divine bonté est prodigue envers ceux qui travaillent à sa gloire." Les sauvages s'étaient réunis de toutes parts; la plupart étaient catholiques. L'Evêque prêcha tous les jours à un auditoire pauvre, mais avide de la parole de Dieu; il les confessa presque tous lui-même, car il savait leur langue, que le P. Rémas commençait seulement à balbutier; il en admit un certain nombre pour la première fois au banquet eucharistique et en confirma seize. Parmi ces derniers " se

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1884.

trouvait un vieux Canadien, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, que le bon Dieu semblait avoir réservé pour cette grâce. Ce bon vieillard pleurait de joie, tant à cause de son bonheur que pour celui de sa postérité, qu'il voyait sortir de l'infidélité. Parti de Montréal, comme tant d'autres, au service des traiteurs qui viennent ici acheter les pelleteries des sauvages, Cardinal,—c'est son nom,—avait fini par épouser une femme sauvage, dont il a eu un grand nombre d'enfants. Ces derniers voient croître sous leurs yeux leurs arrière-petits-fils. Ces cinq générations, en se contemplant, prouvent que notre climat glacé ne dévore pas ses habitants. Ce vieux Cardinal a enduré toutes les misères et privations qu'un homme peut supporter. Néanmoins, âgé de près d'un siècle, il jouit parfaitement de toutes ses facultés physiques et intellectuelles. Sa mémoire est prodigieuse, il est l'histoire vivante du pays. J'aime à vous citer ce fait, afin que, si quelque jour vous apprenez que j'ai perdu la tête ou la santé, vous ne puissiez pas en accuser le climat(1). "

L'Evêque s'occupa de procurer un logement au missionnaire. Le 1er mai, il chanta la messe à l'intention d'attirer la protection spéciale de la Sainte Vierge sur l'entreprise, et se rendit à l'endroit choisi pour la mission avec une troupe d'hommes de bonne volonté. Là, un cantique fut chanté en langue sauvage: c'était le prélude des travaux. En Europe, l'évêque pose lui-même la première pierre de l'église à construire; au lac la Biche, l'Evêque abattit de ses mains le premier arbre destiné à la construction du saint édifice.

Un obstacle préoccupait Mgr Taché; cet obstacle, disait-il tristement, " nous allons bientôt le trouver partout;" c'est la présence des prédicants de l'erreur " à doigts dorés (2). " " A défaut de ministres, les sociétés protestantes avaient envoyé au lac la Biche, un métis de leur secte pour attirer les sauvages dans le chemin de l'erreur. Celui-ci travaille avec un zèle et un

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 *juillet* 1854.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, 4 *avril* 1854.

courage dignes d'une meilleure cause, et a le pitoyable succès d'empêcher quelques infidèles d'embrasser le catholicisme. Espérons, prions, pour que notre glorieuse Dame remporte la victoire sur ce nouvel ennemi (1). "

Le 8 mai au matin, lundi, Mgr Taché fit ses adieux au P. Rémas. " Quels sentiments j'éprouvais, dit-il, en le bénissant et en l'embrassant ! Hélas ! pauvre missionnaire, seul au fond des bois, sur les bords de son beau lac, au milieu d'un peuple de la langue duquel il ne balbutie que quelques mots ; loin, bien loin de sa belle France, de sa famille chérie, de Votre Grandeur qu'il aime comme son père ; sans même être associé à un de ces frères nombreux, qu'il a adoptés par sa profession religieuse ! quel beau dévouement ! quelle noble générosité ! O sainte Religion, que tu es puissante sur le cœur de l'homme, puisque tu peux rompre à la fois tant de liens formés par la nature et l'habitude (2). "

Retour à l'Ile-à-la-Crosse.

L'Evêque avait trouvé la neige incommode à son départ de l'Ile-à-la-Crosse ; elle lui servit pour le retour. " La fonte avait grossi les eaux de la rivière aux Castors, qui prend une de ses sources à quelques pas de la résidence du P. Rémas et qui se décharge dans le lac de l'Ile-à-la-Crosse, en face de l'établissement des missionnaires (3). " Le prélat la descendit dans tout son cours en canot d'écorce. " Huit jours d'une heureuse et prompte navigation " le ramenèrent à sa " chère Ile-à-la-Crosse." Il y arriva " le 16 mai au matin ", " 79 jours après en être parti (4). "

Pour aborder à l'établissement des missionnaires, il dut se frayer un passage au milieu des glaces qui bordaient encore la rive. Les Pères Tissot et Végreville, le F. Dubé et une troupe

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 *juillet* 1854.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, 4 *avril* 1854.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 7 *juillet* 1854. — Lettre à sa mère, 26 *mai* 1854.

(4) *Ibid.*

de fidèles le reçurent sur le rivage et " unirent leurs voix et leurs sentiments aux siens pendant la messe d'action de grâces qu'il célébra aussitôt dans la pauvre chapelle de saint Jean-Baptiste."

Il écrit huit jours après, au vénérable fondateur des Oblats: " O Monseigneur, que ne m'est-il permis de vous faire part du bonheur que j'ai éprouvé et que j'éprouve chaque jour! Nous sommes trois et n'avons pas une minute à nous. Demain, je serai seul: les Pères Tissot et Végreville vont se mettre en route chacun pour une mission qui leur prendra presque tout l'été (1). "

Le P. Tissot se rendit en effet, au Portage la Loche, où les Montagnais se réunissent en grand nombre, y séjourna environ deux mois et y trouva de grandes consolations. Le P. Végreville alla " essayer ses premières armes au lac Froid, " puis se rendit au lac la Biche et passa le mois de juillet avec le P. Rémas, pour égayer sa solitude, " en lui rappelant ses souvenirs du séminaire, du noviciat, du scolasticat et du voyage (2). "

L'Evêque ajoute, renouvelant une fois de plus encore son ardente prière: " L'objet de mes grands regrets, c'est le petit nombre de Pères. De grâce, Monseigneur, envoyez-nous du renfort. Si vous pouviez voir les choses de vos yeux, vous ne me refuseriez certainement pas ce que je demande. Hélas! Tant d'infidèles bien disposés qui languissent dans leur infidélité ou embrassent le protestantisme, parce qu'ils sont trop longtemps avant de voir des prêtres, qu'ils désirent ardemment (3). "

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 28 *mai* 1844. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 72.
Le P. Rémas et le P. Végréville célébrèrent ensemble, le 25 avril 1901, à Saint-Albert, le cinquantième anniversaire de leur oblation. Le P. Rémas mourut peu de temps après. Le P. Végréville survécut deux ans.

(3) Lettre du 28 mai 1854.

CHAPITRE XVI

PREMIER SÉJOUR DE L'ÉVÊQUE A SAINT-BONIFACE; NOVEMBRE 1854—JUIN 1855.

Demeuré seul à l'Ile-à-la-Crosse, Mgr Taché fit les fonctions quotidiennes du curé, disons mieux, de l'évêque à l'égard de ses chers sauvages, offrant chaque jour le saint sacrifice et la prière liturgique au milieu d'eux, leur administrant les sacrements, les catéchisant.

Construction de l'église de l'Ile-à-la-Crosse.

Pendant l'été, l'Evêque fit commencer les constructions qu'il avait fait préparer durant l'hiver: bientôt l'Ile-à-la-Crosse posséda une église, élégante et gracieuse, avec un joli clocher. " Elle est couverte, écrit-il à sa mère, le 19 juillet; le clocher est fait: les châssis se posent. Nous la trouvons fort jolie. Ce n'est pourtant pas la huitième merveille du monde, mais c'est la première merveille de l'Ile-à-la-Crosse (1). " Ce ne fut cependant que l'année suivante qu'elle put être achevée et livrée au culte.

Départ pour St-Boniface.

Plus d'une année s'était écoulée depuis la mort de Mgr Provencher: il était temps que le nouvel Evêque parût au milieu de son Eglise de Saint-Boniface, de l'Eglise principale dont il portait le titre, qu'il occupât sa chaire au milieu de cette Eglise, offrît le saint sacrifice dans sa cathédrale et donnât la communion et les sacrements à son peuple.

Le P. Tissot et le P. Végreville revinrent à la fin de l'été à l'Ile-à-la-Crosse. Mgr Taché donna avec eux, pendant le mois de septembre, une mission aux sauvages de la région; puis, comme la saison avançait, sans attendre que la mission fût terminée, le mercredi 20 septembre, (2) il fit ses adieux aux Pères

(1) *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, 19 juillet* 1854. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 45.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, 14 *novembre* 1854. — Archives de la Maison générale des Oblats.

et aux sauvages et se mit en route pour Saint-Boniface, en compagnie de deux Montagnais.

Souffrances du voyage.

Il plut à Dieu qu'il allât à son Eglise dans le mystère de la croix. Ce voyage, dit-il, fut " le plus pénible de tous ceux que nous avons faits depuis que nous sommes dans le pays (1). " Il descendit la rivière aux Anglais: puis par le fort Cumberland et le lac Bourbon, il alla au lac Winipagons. Forcé de dévier de sa route, il remonta la rivière Platte, traversa le lac du Cygne et se rendit à travers les terres jusqu'à la baie des Canards.

Durant ce long trajet, non seulement il eut à souffrir des intempéries de la saison et du froid, exceptionnel cette année-là, mais à plusieurs reprises il faillit mourir de faim. Les provisions faisaient complètement défaut; les Montagnais qui l'accompagnaient n'avaient pas de fusil, mais un simple arc: avec cette arme unique, l'un d'eux tuait quelques lièvres, quand il réussissait à en rencontrer. Les sauvages, habitués aux longs jeûnes, pouvaient résister longtemps; plusieurs fois, l'Evêque fut en danger; chaque fois cependant la Providence vint à son secours d'une manière extraordinaire.

Citons un exemple. Les deux Montagnais ne connaissaient pas le lac Winipagons, sur lequel ils n'avaient jamais navigué: ils se mirent à en longer la rive occidentale et s'enfoncèrent dans la grande baie qui s'étend à l'ouest. On arriva à la Pointe à la Biche. Personne n'avait rien mangé depuis plus d'un jour.

" Pendant que les deux sauvages faisaient un tour de chasse, Monseigneur coupa la pointe et aperçut deux bateaux à voile qui étaient sur le point de quitter le rivage. C'étaient plusieurs familles métisses qui se préparaient à traverser le lac pour se rendre à la baie des Canards, où elles voulaient passer l'hiver occupées de pêche et de chasse. Michel Chartrand, encore vivant aujourd'hui, était du nombre, ainsi que le chef actuel de Pine Creek, Jean-Baptiste Napakisit, alors jeune homme. Déjà tout le monde était embarqué, hommes, femmes et enfants.

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 72.

L'Evêque missionnaire, arrivant sur la pointe, vit les deux bateaux. Montant aussitôt sur une roche, il se mit à agiter son mouchoir et à les appeler. A la première vue, les femmes prirent peur et s'écrièrent: "Windigo! Windigo! L'anthropophage! L'anthropophage!" Mais en examinant mieux, tous reconnurent l'Evêque et poussèrent des cris de surprise: "Mgr Taché! C'est Monseigneur!" Alors ils débarquèrent et entourèrent leur père, en se mettant à genoux et en baisant ses mains. Mgr Taché éclata en sanglots, en se voyant secourir si extraordinairement par la bonté divine. Puis il leur demanda à manger; car il souffrait de la faim. Michel Chartrand munit ensuite les voyageurs de provisions et leur donna un guide pour les conduire jusqu'à la Pointe-de-Chênes, au fond du lac Manitoba (1)." De là l'Evêque se rendit à Saint-François-Xavier et enfin à Saint-Boniface.

Il s'était mis en route dans l'espérance de célébrer la fête de la Toussaint et la Commémoration des morts dans sa cité épiscopale. Mais à cause "de la faim, du froid" et des contretemps, il arriva après ces solennités. C'est "le 3 novembre 1854" seulement, jour de vendredi, "après un voyage de 37 jours (2)" qu'il s'agenouillait dans sa cathédrale pour y offrir au Seigneur le désir de le servir et pour le prier de féconder ses désirs (3)." Le dimanche suivant, 5 novembre, il prenait solennellement possession de son siège épiscopal devant tout son peuple (4). Installation.

Mgr Taché retrouvait à Saint-Boniface le P. Bermond, qui, en son absence, avait administré tous les biens temporels de l'évêché et du diocèse, desservait les fidèles de Saint-Boniface et Personnel de l'évêché.

---

(1) Notes du P. Camper sur Mgr Taché.

(2) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 13 *novembre* 1854. — Collection de M. de la Broquerie Taché.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 73.

(4) "C'est le 5 courant que j'ai pris possession de ma cathédrale." — Lettre à Mgr l'archevêque de Québec, *Saint Boniface*, 18 *novembre* 1854. — Archives de l'archevêché de Québec.

confessait les Sœurs Grises; M. Laflèche, qui donnait aussi ses soins aux fidèles de Saint-Boniface; le P. Maisonneuve, dont la santé allait beaucoup mieux, qui allait faire le catéchisme à la *Rivière Sale,* c'est-à-dire dans la future paroisse de Saint-Norbert.

La communauté de l'évêché comprenait en outre le P. Vital Grandin, arrivé de France le 1er août, qui va jouer, pendant cinquante ans, un si grand rôle dans les missions du Nord-Ouest, que ses qualités si aimables avaient déjà rendu populaire à Saint-Boniface, qui, écrit son évêque, " mécontent d'être le dernier venu, veut au moins avoir l'air d'un ancien missionnaire et s'est pris à grisonner de la belle manière " malgré ses 25 ans. Un Frère convers, le F. Bowes, venu avec le P. Grandin, destiné à être de longues années le charpentier et le menuisier des missions, complétait la pieuse communauté.

Voyage de M. Laflèche au Canada.

M. Laflèche se trouvait dans un état de fatigue qui confinait à la maladie; des affaires de famille le rappelaient dans le Canada; il demanda à son Evêque la permission d'y aller passer l'hiver. Son ami le lui permit, mais " à la condition bien expresse et bien formelle " qu'il reviendrait au printemps. M. Laflèche partit de la Rivière-Rouge le 15 novembre. " Je regarde la présence de M. Laflèche, écrit l'Evêque de Saint-Boniface à l'archevêque de Québec, comme indispensable au bien, et ce serait une peine bien sensible pour moi s'il ne revenait pas, mais il reviendra. J'ai à cette fin chanté une grand'messe ce matin: les habitants l'ont demandée comme un témoignage de leur reconnaissance, pour prier Dieu de veiller sur des jours chers à leurs cœurs (1). " Mgr Taché chargea M. Laflèche de lui trouver deux prêtres " pour reprendre la mission de la Baie des Canards, tombeau de M. Dorvau, " où les protestants exerçaient un redoutable prosélytisme (2). Il le pria de rendre une visite à sa mère: " Vous le savez, écrit-il à celle-ci, les grands

---

(1) *Saint-Boniface,* 13 *novembre* 1754. — Archives de l'archevêché de Québec.

(2) *Ibid.*

vicaires ne font qu'une personne avec l'évêque, en sorte qu'en recevant M. Laflèche, vous recevrez Monseigneur de Saint-Boniface, et si votre cœur allait vous dire que non, je commande à votre foi de lui dire que oui (1). " "Toujours est-il que vous verrez un de mes meilleurs amis et un bien digne et bien zélé missionnaire : priez beaucoup pour que le bon Dieu lui rende la santé et nous le renvoie au printemps (2). "

Arrivée des Frères des Ecoles chrétiennes.

Le jeune Evêque n'avait cessé depuis son sacre d'avoir des négociations avec Mgr Bourget pour établir des Frères enseignants à la Rivière-Rouge. Ses ardents désirs avaient été accomplis pendant l'été : trois Frères des Ecoles chrétiennes arrivèrent à Saint-Boniface avec le convoi qui amena le P. Grandin et le F. Bowes. "L'arrivée des Frères des Ecoles chrétiennes, écrit-il à l'archevêque de Québec, est pour moi la source de bien des consolations et d'un vif espoir de voir le bien s'augmenter (3). " Mgr Taché partagea avec eux son logement et sa table ; l'école se faisait dans une salle de l'évêché. L'année suivante, (4) Mgr commença à leur bâtir "une belle et spacieuse maison" de 60 pieds par 34, "dans laquelle 58 garçons" recevaient "leur éducation en 1858 (5). " Cette maison a porté successivement les noms de *collège, vieux collège* et *Académie Provencher.* Elle a reçu en différents temps diverses transformations et sert aujourd'hui (1904), comme à son origine, d'école vrimaire pour les petits garçons de Saint-Boniface.

Remarquons-le en passant, cet établissement fut le fruit de la charité de l'évêque et de la ville de Montréal. "En 1852, un incendie épouvantable détruisit une portion considérable de la

---

(1) *Saint-Boniface*, 13 *novembre* 1843. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 56.

(2) *Ibid.*

(3) *Saint-Boniface*, 13 *novembre* 1854.

(4) "Nous avons commencé cette semaine la construction de leur maison." — Lettre à sa mère, *1er juin* 1855.

(5) Lettre de Mgr Taché à M. Dawson, 9 *février* 1858. Nous parlerons plus loin de cette lettre.

ville. Les fidèles de Montréal, avertis par leur premier pasteur de fléchir par de bonnes œuvres le courroux du ciel qui venait de les frapper d'une façon si terrible, voulant ensuite remplir une des conditions exigées par le Souverain Pontife pour se procurer la grâce du jubilé, firent en faveur de la Rivière-Rouge une collecte qui s'éleva à la somme de £364 (près de 10.000 fr.) et qui devait être employée à fonder une école (1). "

Commencements des paroisses de St-Norbert et de St-Charles.

Jusqu'ici une seule paroisse existait auprès de Saint-Boniface, la paroisse de Saint-François-Xavier, alors desservie par MM. Thibault et Bourassa, qui y résidaient. En 1854, une nouvelle paroisse commence à se former, à deux lieues de Saint-Boniface, *la paroisse de la rivière Sale* ou *Saint-Norbert.* Cette année-là en effet, écrit M. Laflèche, " les premiers matériaux y sont réunis pour la construction d'une église et d'un presbytère (2). " Mgr Taché écrit à sa mère le 1er juin 1855 : " La semaine prochaine, on commencera les travaux d'une église pour une nouvelle paroisse (3). " Il parle là de Saint-Norbert. Un prêtre de l'évêché s'y rendait dès lors de temps en temps pour y faire le service divin.

En 1854 aussi, écrit M. Laflèche, on construisit auprès de la *rivière Esturgeon,* ou à *Saint-Charles,* un petit presbytère destiné à servir provisoirement de chapelle (4) ; mais quatre ans plus tard, Mgr Taché atteste qu'il n'y a encore, à Saint-Charles, ni presbytère, ni église, ni école (5) : les premiers développements de cette nouvelle paroisse furent en effet très lents. Un prêtre y allait dire la messe de temps en temps de Saint-François-Xavier.

Correspondance avec sa mère.

En revenant à Saint-Boniface, Mgr Taché s'était rapproché

---

(1) Lettre du 9 février 1858.

(2) M. Laflèche, *Etat général des Missions du Diocèse de Saint-Boniface, territoire de la Rivière-Rouge, 9 avril* 1854. — Archives de l'archevêché de Saint-Bonface.

(3) *Saint-Boniface,* 1*er juin* 1855. — N° 50 de la Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(4) M. Laflèche, *Etat général......*

(5) Lettre précédemment mentionnée à M. Dawson, 9 février 1858.

du Canada, de ce Canada si cher, où était cette mère qu'il aimait d'un immense amour et dont la pensée l'accompagnait partout. Nous avons encore les lettres qu'il lui écrivit le 13 novembre, et le 19 décembre 1854, le 2 janvier, le 12 mars, le 26 mai, et le 1er juin 1855 (1). Il lui donne les détails qui peuvent l'intéresser et l'édifier sur ses occupations, sur ses missionnaires, sur les bonnes Sœurs Grises, sur les Frères des Ecoles chrétiennes, sur les cérémonies saintes, sur les maladies et les morts survenues à la Rivière-Rouge, sur les progrès de l'œuvre de Dieu à Saint-Boniface et dans les missions. L'âme si délicate du prélat se répand souvent en effusions de tendresse envers sa mère.

" Aujourd'hui que je suis à même de contempler les misères de la vie, lui dit-il, je comprends les larmes, les inquiétudes et les chagrins que j'ai dû vous causer, trop heureux de pouvoir vous en dédommager un peu par les consolations que votre tendresse veut bien goûter dans les rapports qui nous unissent malgré les distances (2). "

" Bonne année, Maman. Oui, bonne et bonnes années : encore un jour de l'an loin de vous, mais encore un jour de l'an proche de vous par une affection toute spéciale et toute filiale (3). " " Le courrier est à la veille de partir et je ne vous ai pas encore écrit. Je ne le manquerai pas : pourtant il vous dira du moins que votre Alexandre vous aime toujours, qu'il se porte bien et qu'il est heureux, presqu'autant qu'un évêque peut l'être, car les gros bonnets sont toujours les plus pesants et les plus fatigants (4). " " Priez bien, je vous en conjure, pour le pauvre peuple confié à mes soins. Hélas ! je crains que mon indignité ne soit la cause de sa perte. Bonne Mère, demandez pour moi à Dieu les vertus qui font les saints évêques et le zèle qui fait les missionnaires. Priez bien pour Alexandre, le plus indigne des évêques et peut-être le plus affectueux des fils (5). "

---

(1) Collection de M. la Broquerie-Taché.
(2) Lettre du 19 décembre 1854.
(3) Lettre du 2 janvier 1855.
(4) Lettre du 13 mars 1855.
(5) *Ibid.*

“ Je n’ai que le temps de vous dire un seul mot, le mot du cœur, bien souvent répété, mais toujours doux à dire et à entendre. Ce mot c’est celui qu’un fils ne saurait assez répéter à la mère qu’il chérit. Oui, bonne Maman, votre Alexandre vous aime toujours et partout (1). ”

Nous serons plus sobre à l’avenir de ces sortes de citations; mais nous avons cru jusqu’ici nécessaire d’en faire quelques-unes. Le monde en effet, qui est l’égoïsme même, accuse volontiers les religieux et même les saints de ne pas aimer leurs proches; il est bon de lui montrer que les cœurs les plus généreux pour Dieu sont les plus tendres envers tous ceux auxquels ils sont unis par la nature.

Quelques observations.

Tous les missionnaires et les religieuses de l’Ouest partageaient le respect et la sainte tendresse de leur Evêque pour sa mère. Beaucoup de missionnaires passaient à Boucherville en allant de la France ou du Canada dans le diocèse de Saint-Boniface ou en revenant. Les Oblats, les Sœurs Grises lui écrivaient quelquefois, en l’appelant leur mère ou leur grand’mère.

De son côté, elle suivait dans le plus grand détail l’évangélisation des immenses pays confiés à son fils; elle savait le nom de tous les missionnaires, de la plupart des Frères convers et des religieuses; tout ce qui se faisait à la Rivière-Rouge était connu à Boucherville; c’était le thème ordinaire des conversations, comme des pensées intimes. Cette grande chrétienne, qui employait chaque jour de longs moments à la prière, portait devant Dieu “ la sollicitude ” de son fils et “ de toutes les églises ” confiées à celui-ci. Qui dira toutes les bénédictions divines, spirituelles et temporelles, descendues par la puissance de cette continuelle et fervente intercession, sur les ouvriers de l’Evangile et sur leur œuvre de salut? La divine Vierge a été laissée longtemps à la terre, après l’Ascension du Sauveur, pour former l’Eglise naissante par la toute-puissance de sa prière et d’une influence profonde, quoique privée; Madame Taché a eu, croyons-

(1) Lettre du 26 mai 1855.

nous, et a saintement rempli une mission semblable à l'égard des Eglises en formation dans l'immense Ouest canadien.

Admirons dans l'union de ces deux vies les mystères de la miséricorde divine sur ces pays d'un grand avenir. Mgr Taché en se donnant à ces pays, a conservé l'existence à sa mère; cette existence prolongée est un don continuel fait aux mêmes contrées; le fils est à la mère, la mère est au fils, et tous les deux ne vivent que pour faire de l'Ouest une terre catholique: double vocation qui se confond par l'origine et par la fin, rappelant, nous le répétons, l'union du Fils de Dieu lui-même et de sa sainte Mère.

Correspondance avec Mgr de Mazenod.

A Saint-Boniface, le prélat se trouvait plus près aussi de la France, de cette France chérie où était celui qu'il vénérait le plus en ce monde, le généralissime dont il se regardait lui-même comme un officier. Il y eut, pendant son séjour à Saint-Boniface, six courriers qui en partirent pour l'Atlantique: à chacun d'eux (1) il confia une lettre pour "soulager son cœur (2)."

Il lui parle, à lui aussi, avec tendresse, comme au plus aimé des pères. "L'amour ne se paie que par l'amour, lui dit-il; acceptez, je vous en prie, celui du plus indigne de vos enfants (3)." "Votre cœur vous dit assez que je vous aime, et le mien m'assure que je vous aimerai toujours (4)." "Permettez à votre enfant de se prosterner à vos pieds pour recevoir votre bénédiction, pour baiser cette main chérie qui a fait couler sur mon front l'huile sainte (5)."

Il lui demande des directions: Quand est-il tenu de réunir ses deux conseillers? Est-il toujours tenu de suivre leurs avis? Si un conseiller est absent, l'avis de l'autre prévaut-il sur le sien? Si les deux conseillers sont absents, ne peut-il prendre des

---

(1) Lettres du 14 novembre 1854; du 18 décembre 1854; du 9 février 1855; du 11 mars 1855; du 10 mai 1855; du 4 juin 1855. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre du 14 novembre 1854.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Lettre du 10 mai 1855.

décisions importantes? Ces résolutions seront-elles annulées si les conseillers les désapprouvent ensuite? Appellera-t-il dès maintenant les Jésuites, pour lesquels il professe une si grande estime?

Il le presse surtout de lui envoyer des missionnaires. "Vous me reprochez, Monseigneur, de laisser nos Pères seuls. Souffrez que je dise que c'est à V. G. qu'il faut adresser ce reproche, et non pas à moi. J'ose espérer que nous sommes à la veille de ne pas le mériter l'un et l'autre (1)." "Quelque peu aimable que je sois, si je pouvais me diviser en quatre, j'offrirais volontiers un de mes quartiers à chaque station. Mais impossible: quoique mon cœur soit partout, mon corps ne peut être qu'à une seule place. Au nom de la tendresse que vous avez pour tous vos enfants, ne nous laissez pas plus longtemps sans secours (2)." "Veuillez, Monseigneur, ne pas être surpris si je crie misère, si je sollicite à temps et à contre temps un secours qui m'est si nécessaire (3)."

Quelques peines: 1. Pas de réponses à ses lettres.

Le prélat attendait quelque lettre de ceux qu'il aimait; mais, écrit-il le 11 mars 1855, "je suis ici depuis plus de quatre mois, et, quoique nous ayons eu plusieurs courriers, je n'ai pas reçu un seul mot des personnes avec lesquelles je suis en correspondance (4)."

Il avait surtout besoin de recevoir des lettres du vénérable Supérieur général des Oblats. Il était venu à la Rivière-Rouge précisément "pour régler plus facilement les affaires de" son "pauvre diocèse"; il s'était "flatté que de nombreuses lettres" lui "faciliteraient l'accomplissement de" son "important devoir". Aussi c'était "une déception" pour lui "de n'en recevoir aucune (5)." Lorsqu'un courrier était annoncé, il reportait sur lui ses espérances: "J'attends ce bonheur", de recevoir

(1) Lettre du 10 mai 1850.

(2) Lettre du 9 février 1855.

(3) Lettre du 4 juin 1855.

(4) Lettre du 11 mars 1855.

(5) *Ibid.*

une lettre de vous, lui dit-il, “ plus que jamais la semaine prochaine : un courrier doit arriver, et je ne puis point croire que cette fois encore je serai trompé dans mon attente : il me tarde de savoir quelle décision vous aurez prise par rapport à nos chères missions et quel secours vous vous proposez de nous envoyer cette année (1). ” Il reçut en effet, par ce courrier, de Mgr de Mazenod, une lettre datée de Rome, mais très laconique, qui ne l'éclairait sur aucune de ses incertitudes. L'Evêque devra se remettre en voyage et retourner dans les missions du nord sans avoir reçu les lettres qu'il attendait.

Il nous est facile de nous représenter la peine dont cette privation affligea son cœur si sensible dans le grand isolement où se trouvait alors la colonie de la Rivière-Rouge, et dans l'isolement plus grand auquel il allait être condamné pendant une nouvelle visite des missions éloignées.

2. Plaintes et reproches de quelques frères.

D'autres peines, plus graves, l'affligèrent pendant son séjour à Saint-Boniface. Il voyait quelques-uns de ses frères en religion garder leurs préventions et leur défiance à son égard, l'accuser de partialité pour les missionnaires de nationalité canadienne, lui reprocher de ne pas se soucier assez des intérêts de sa Congrégation et spécialement de ne ménager aucun pied-à-terre à ses frères en religion, qui, après avoir consumé leurs forces et usé leur santé dans une vie excessivement pénible, n'avaient aucun asile pour s'y retirer et y soigner leurs infirmités, et qui, lors d'un changement d'évêque, pouvaient être brusquement renvoyés du diocèse, sans recevoir même l'argent nécessaire à leur voyage (2).

Ces plaintes l'affectaient sensiblement, en attribuant à un défaut d'affection de sa part ce qui tenait à une situation qu'il ne pouvait changer.

3. Départ de M. Bourassa.

Cependant un de ses prêtres, M. Bourassa vint lui demander son congé pour retourner dans le Canada. L'Evêque ne put lui

---

(1) Lettre du 11 mars 1855.

(2) Notes à nous communiquées par Mgr Grandin.

persuader de demeurer plus longtemps au service des missions de la Rivière-Rouge et dut lui permettre de partir. Il avait si peu d'ouvriers pour l'immense moisson que le père de famille lui avait confiée. Cette demande et ce départ firent à son cœur une douloureuse blessure.

4. Péril de ruine entière pour les couvents de la Rivière-Rouge.

Une autre affaire vint lui créer les plus vives inquiétudes en menaçant l'œuvre qui lui était peut-être la plus chère.

Un concile de Québec, auquel Mgr Provencher n'avait pu assister et dans lequel il n'avait point été représenté, avait décidé que les Sœurs Grises de chaque diocèse canadien feraient une congrégation indépendante sous l'autorité de l'évêque: ce qui permettrait à chaque évêque de les mieux adapter aux besoins particuliers de son diocèse. A la suite de ce décret, la maison mère de Montréal écrivit aux Sœurs de la Rivière-Rouge qu'elles pouvaient ou demeurer dans le pays où elles étaient, ou revenir à leur berceau, mais que la maison mère ne pouvait plus désormais pourvoir au recrutement des maisons situées en dehors du diocèse de Montréal. Or le diocèse de Saint-Boniface, peuplé presque exclusivement de métis et de sauvages, n'était point assez avancé dans la vie et la civilisation chrétienne, pour qu'on pût y trouver un nombre suffisant de vocations religieuses: le couvent de Saint-Boniface était donc condamné à disparaître, d'autant plus vite même que plusieurs des religieuses qui y étaient se croyaient obligées de rentrer à la maison mère.

On ne saurait dire quelles poignantes inquiétudes et quels ennuis mortels affligèrent le grand Evêque; car il voyait dans les Sœurs Grises les auxiliaires nécessaires de l'évêque et du prêtre, les institutrices intelligentes et dévouées qui formaient l'enfance à la vie chrétienne et à la vie civilisée, les infirmières et les hospitalières qui en soignant les corps, guérissaient les âmes et les portaient à la vertu et à la piété. Aussi il multiplia les sollicitations pour arrêter les effets désastreux du décret qui rompait les liens entre le couvent de Saint-Boniface et l'Hôpital général de Montréal. Enfin, grâce au zèle tout apostolique de Mgr Bourget, les deux maisons de Montréal et de Saint-Boniface firent une union qui sauva de la ruine celle de Saint-Boniface:

le couvent de Saint-Boniface demeura sous l'autorité de la *Supérieure* de l'Hôpital général de Montréal, avec une supérieure locale, qui prit le titre de *vicaire* de la première (1).

Ministère à St-Boniface.

L'évêque doit avant tout son cœur, son temps et ses soins à l'église principale dont il a le titre. Ainsi l'a toujours compris Mgr Taché.

Retraite annuelle.

A peine a-t-il pris possession de son trône, il se met en retraite avec ses frères en religion, ainsi qu'avec les prêtres séculiers voisins, MM. Thibault et Bourassa, pour se retremper avec eux dans la vie spirituelle. Le P. Bermond prêche la retraite; l'Evêque assiste à toutes les instructions et en retire, disait-il au P. Grandin, " un grand profit pour son âme. "

Chaque année Mgr Taché aura soin de se donner à lui-même et de procurer à tous ses prêtres les grâces d'une bonne retraite. Lui-même en donnera souvent les instructions; quand il ne sera pas le prédicateur, il sera l'auditeur le plus attentif.

Visite de toutes les familles.

Il y avait alors à Saint-Boniface plus de mille habitants (2). L'Evêque voulut, pendant son premier séjour, visiter ses ouailles. " J'ai commencé, écrit-il à sa mère le 2 janvier, la visite de toutes les maisons catholiques de la Rivière-Rouge. Cela va me prendre un peu de temps; mais je connaîtrai mieux ceux au bonheur desquels je suis obligé de pourvoir: le bon pasteur doit connaître ses brebis (3). " Il visita en effet toutes les familles, " les plus pauvres comme celles qui étaient plus à l'aise (4). "

---

(1) Notes de Mgr Grandin.

(2) Mgr Taché, dans la lettre à M. Dawson que nous avons déjà citée, porte à 1,400 le nombre des habitants trois ans après, en 1858.

D'après un recensement fait par la Compagnie de la baie d'Hudson, la colonie d'Assiniboïa renfermait, en 1856, 1.095 familles, dont 513 catholiques et 553 protestantes, composant une population de 6,691 personnes. Il y avait 933 maisons, 1,191 étables, 409 granges, 8,806 acres en culture, 2.681 chevaux, 9,619 bêtes à cornes, 1,245 moutons, 4,929 cochons, 590 charrues, 18 moulins à vent, 9 moulins à eau, 1 moulin à carder, 8 moulins à battre, 2 moissonneuses, 2.108 charrettes. — (Recensements recueillis par le Dr Taché, frère de Mgr Taché, dans le *Métis*, n° du 22 juin 1876).

(3) Lettre du 2 janvier 1855. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(4) Notes que nous ont fournies les Sœurs Grises de Saint-Boniface, d'après leur Chronique.

Il y eut beaucoup de malades à Saint-Boniface cet hiver-là. Le dévoué prélat administra les derniers sacrements à un grand nombre d'entre eux (1). Beaucoup d'enfants moururent au printemps : il bénissait lui-même les fosses où on déposait leurs corps innocents et rendait visite aux familles affligées (2).

Le bon pasteur connaît toutes ses brebis.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Mgr Taché connut en détail toutes les personnes de Saint-Boniface, canadiens, métis ou sauvages, hommes ou femmes, enfants ou vieillards. Chaque chef de famille le mettait au courant non seulement de ses affaires spirituelles, mais de ses affaires temporelles.

" Il s'intéressait, dit un témoin qui a vécu de longues années dans son intimité, il s'intéressait à chaque famille, à chacun des enfants, qu'il connaissait tous par leurs noms : progrès aux écoles, début dans une carrière, succès dans la vie, rien ne le laissait indifférent. Consulté souvent au sujet des unions matrimoniales, il donnait de sages et judicieux conseils qui étaient généralement suivis (3). "

Il accordait à tous, avec une inépuisable prodigalité, son temps, son intelligence et surtout son cœur, souvent aussi l'argent, les vêtements et les vivres.

Nous ne croyons pas qu'au XIXe siècle, il s'est rencontré, dans le monde entier, un prélat qui ait connu avec plus de détail toutes les familles de sa cité épiscopale, ait partagé plus intimement les peines et les joies de toutes ses ouailles, ait été, à un degré supérieur, le conseiller et le guide de tous.

Il avait des attentions continuelles et de toutes sortes pour ses chères Sœurs Grises, les seules religieuses établies à la Rivière-Rouge ; il visitait souvent leur école, leur orphelinat : il les voulait saintes et travaillait avec un zèle actif à leur en procurer les moyens ; il s'occupait de leurs affaires temporelles, s'enquérant à tout instant si elles avaient le nécessaire, partageant au besoin avec elles le pain de sa table.

---

(1) *Chronique* des Sœurs Grises.

(2) *Ibid.*

(3) L'hon. juge Dubuc, *Mémoire manuscrit sur Mgr Taché.*

Il était vraiment évêque, dans toute la plénitude du mot, époux de son Eglise, chef, pasteur et père de tous ses membres, les plus humbles comme les plus élevés. Ainsi est-il à la force de l'âge, le premier hiver qu'il passe à la Rivière-Rouge; ainsi demeurera-t-il dans les infirmités de la vieillesse et jusqu'à la mort.

Quelques détails sur sa charité. 1. Zèle pour les âmes.

Sa grande et continuelle préoccupation était le salut des âmes. " On le voyait, par les froids les plus rigoureux, parcourir la campagne, cherchant les brebis perdues pour les ramener au bercail. Un jour qu'il rentrait dans son palais tout transi de froid, on lui apprend que N., pécheur scandaleux, est dangereusement malade. Tout aussitôt l'infatigable pasteur se remet en route pour aller arracher cette âme à l'enfer. On pourrait citer une multitude de traits du même genre (1). "

" Que de particuliers, que de familles doivent à son zèle d'être demeurés catholiques ou d'être revenus de leurs égarements! Un grand nombre de protestants ont abjuré l'hérésie et sont devenus de bons catholiques, attirés par ses manières insinuantes, touchés de l'onction de sa pénétrante éloquence (2). "

Ce zèle apostolique le porta cette année-là à établir à la Rivière-Rouge la société de tempérance pour arracher son peuple à la grande plaie de l'ivrognerie, si redoutable dans les climats froids. " C'est pour moi une bien grande consolation, écrit-il, de voir l'extension de cette société: j'espère que notre peuple va se régénérer en faisant ce généreux sacrifice (3). " Il établit à la même époque *l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement* pour rattacher davantage les âmes à la source de vie, et leur faire rechercher " le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges (4). " " J'espère, de cette institution, disait-il, des fruits abondants de salut (5). "

---

(1) Notes des Sœurs Grises.

(2) Notes des Sœurs Grises.

(3) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 12 *mars* 1855.

(4) *Ibid.*

(5) Lettre à sa mère, 12 *mars* 1855.

2. Sollicitude pour l'enfance.

Les enfants pauvres, orphelins, exposés à tomber entre les mains des protestants, étaient les objets d'une sollicitude capable de tous les dévouements. Que de fois on vit ce bon père revenir ayant dans sa voiture jusqu'à trois et quatre enfants sales et déguenillés qu'il avait ramassés ici où là! Sûr de trouver toujours dans les dignes émules de sa charité, ses chères Sœurs Grises, des mères compatissantes pour tous les infortunés, il arrivait tout joyeux à leur convent, pour déposer entre leurs mains, disait-il plaisamment, " la nichée de son cœur. "

L'éducation de la jeunesse, comme nous l'avons déjà remarqué, était l'objet de ses constantes sollicitudes. Dans " ce bon vieux temps " de la Rivière-Rouge, " temps de justice et de liberté, les écoles catholiques sont sous le contrôle bienfaisant autant que souverain de l'évêque: les pouvoirs publics, comme les vœux des particuliers, les placent sous sa surveillance paternelle. Il visite souvent lui-même les écoles, connaît tous les élèves par leurs noms, les interroge tous, examine tous les cahiers. Lorsqu'il est à Saint-Boniface lors des examens, il quitte toutes ses autres occupations, quelque importantes qu'elles soient, et les préside du commencement à la fin. Avec quelle joie il constate que son zèle pour l'éducation est compris et secondé! Comme sa joie fait épanouir tous les visages et encourage les maîtres et les élèves! Dans sa correspondance, il annonce les résultats des examens, comme la grande nouvelle de la Rivière-Rouge. " Nos écoles vont bien, écrit-il à sa mère à la suite d'un examen à l'époque où nous sommes. J'ai eu la consolation aux examens de voir les progrès étonnants qu'ont faits nos enfants. L'arrivée des Frères fait époque dans notre histoire (1). "

Nous avons souvent eu l'occasion de parler de l'attachement de Mgr Taché pour sa mère. Son dévouement à l'enfance était tout pénétré du souvenir de sa mère et de la reconnaissance qu'il lui devait: " Quand je rencontre des enfants qui ont de bons parents, lui écrivait-il, je remercie le ciel de m'en avoir donné de

---

(1) Lettre du 1er juin 1855 — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

tels que je n'ai rien à envier à qui que ce soit. Quand au contraire, j'ai l'occasion de reconnaître les tristes effets d'une mauvaise éducation de famille, il me semble que je suis entre vos bras, vous qui avez tant veillé sur mon bonheur, tant pleuré, tant prié et tant souffert pour me le procurer (1). "

3. Compassion pour tous les souffrants.

Tous ceux qui souffraient excitaient aussitôt sa compassion. Si en hiver, il rencontrait une vieille femme transie de froid, il la faisait monter dans sa voiture, l'enveloppait avec soin dans ses fourrures et allait la descendre à la porte de sa cabane. Une pauvre sauvagesse, objet un jour de cette faveur, s'en allait disant partout : " Ce n'est pas la Dame du Gouverneur qui peut, comme moi, embarquer dans la voiture de Monseigneur et être conduite par ce grand personnage jusqu'à la porte de sa demeure. "

" Monseigneur donnait toujours dans son propre palais l'hospitalité à quelques vieillards infirmes et délaissés auxquels il portait un tendre intérêt. Il les visitait souvent et leur portait son propre dessert ou bien du tabac, des pipes, etc. Qu'on juge du bonheur de ces heureux pauvres. Durant leurs maladies, il multipliait ses visites (2).

Une femme rongée à la figure par un cancer hideux et infect était la pénitente préférée du grand Evêque, qui l'admettait dans ses appartements avec une bonté touchante (3). Comme elle demeurait assez loin de l'église, le prélat lui dit de venir coucher à l'évêché quand elle devait s'approcher des sacrements. Or un jour d'hiver, elle se présente pour passer la nuit à l'évêché, on lui dit qu'on n'avait pas de couverture à lui donner pour son lit, et on l'invita à en aller chercher une dans une maison voisine. Mais elle savait que tout le monde croyait son mal contagieux et répugnait à lui prêter des objets ou à lui donner l'hospitalité. Elle se résolut donc à retourner chez elle. Comme

---

(1) *Rivière-Rouge*, 12 *février* 1858. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 66.

(2) Notes des Sœurs Grises.

(3) Cette personne vit encore et est guérie : elle est à Prince-Albert.

elle s'en allait, elle rencontra le bon prélat qui lui demanda où elle portait ainsi ses pas. La malade lui raconta son aventure. "Venez, lui dit ce tendre père tout ému; je vous trouverai bien une couverture." Il monta dans sa chambre, prit la couverture qui était sur son lit et la rapporta à la vieille femme, en lui disant: "Voici qui est chaud, vous serez bien, priez pour moi", et il se déroba vite à ses remerciements. La pauvre malade se mit à fondre en larmes de confusion et de reconnaissance (1).

Le compatissant Evêque s'intéressa aux enfants de cette malheureuse, mais vertueuse chrétienne. Il plaça ses trois filles à l'orphelinat des bonnes Sœurs Grises, prit son fils à l'évêché, et comme l'enfant avait des dispositions pour l'étude, il l'envoya faire son cours classique dans son cher collège de Saint-Hyacinthe où il avait été élevé.

Le prélat a rendu le même service à plusieurs autres jeunes gens. Il a souvent pris son nécessaire pour procurer le bienfait d'une instruction supérieure à des adolescents pauvres, mais donnant des espérances (2).

4. Esprit de pauvreté.

Afin de multiplier ses aumônes, il vivait lui-même dans la plus stricte économie. Toutes les personnes de l'évêché s'étudiaient à imiter son esprit de pauvreté et s'interdisaient soigneusement toutes les dépenses qui n'étaient pas rigoureusement nécessaires. Mgr Grandin raconte que c'est pendant ce premier séjour de l'Evêque à la Rivière-Rouge, qu'on cessa d'user de sucre à sa table. Les missionnaires eux-mêmes demandèrent à prendre le thé sans sucre; un seul des commensaux protesta: c'était un Frère des Ecoles chrétiennes qui abandonna plus tard son saint état et se maria. On continua de mettre le sucrier devant ce Frère jusqu'à son départ; ensuite, il ne parut plus sur la table. Mgr Taché et tous les autres convives n'usaient de sucre qu'aux grandes fêtes. Cette pratique de pauvreté et de mortification dura de longues années, pendant vingt-cinq ans environ, à l'é-

(1) Notes des Sœurs Grises.

(2) Notes des Sœurs Grises.

vêché de Saint-Boniface, jusqu'à ce qu'un économe crut que les progrès de la civilisation demandaient la présence quotidienne du sucrier sur la table (1).

Mgr Taché était le suprême consolateur de tous les affligés, la providence de tous les malheureux. Sa bonté était si connue, qu'on recourait à lui dans toutes les nécessités, de quelque nature qu'elles fussent, la nuit comme le jour. Par une nuit froide et ténébreuse d'automne, un homme vient frapper à la porte de l'évêché. Monseigneur se lève et va ouvrir : " Qu'y a-t-il, mon ami ? " — " Je viens vous demander, Monseigneur, de me prêter un fanal, pour aller à la recherche de N... qui tarde à rentrer chez lui, ce qui fait que sa femme s'alarme sans bon sens. " C'était une famille canadienne récemment arrivée à la Rivière-Rouge qui avait une grande peur des sauvages. L'Evêque va chercher la lanterne, y met lui-même de la bougie, l'allume et la remet au solliciteur en lui disant de l'attendre un instant : " J'irai avec vous, dit-il, pour rassurer cette femme désolée qui croit sans doute son mari mangé par les sauvages. " Monseigneur part en effet ; sa présence et ses paroles rassurantes calment les angoisses de la pauvre femme, qui ne sait exprimer ses remerciements que par ses larmes. Bientôt le mari arrive et Monseigneur retourne seul à son palais. 5. Encore sur la charité de l'évêque.

" Une famille écossaise, composée de la mère et de sept enfants, cinq garçons et deux filles, qui avait abjuré l'hérésie au fort des Prairies, aujourd'hui Edmonton, grâce au dévouement apostolique du P. Lacombe, vint s'établir à St-Boniface. " La mère tomba malade peu de temps après l'installation de l'Evêque dans sa cathédrale et le fit appeler. " A ma troisième visite, raconte le prélat à sa mère, je l'administrai. Bientôt après elle perdit connaissance " et mourut. " En apprenant cette mort, ma première pensée fut pour les enfants qui restaient sans appui, sans ami, sans parents. Le plus jeune enfant fut adopté par sa marraine, qui est fortunée ; l'aîné était déjà en-

(1) Notes de Mgr Grandin.

gagé; nos bonnes Sœurs Grises voulurent bien se charger des deux filles," dont l'une devint religieuse dans le même couvent; "je pris ici deux petits garçons qui sont pensionnaires à l'école des Frères. Restait un jeune homme de 13 ans; je voulais l'adopter aussi; mais voilà que Dieu veut le réunir à sa mère; il est mort hier en disant: "Priez pour moi, je suis heureux de partir, le bon Dieu vient me chercher." Je l'avais administré deux ou trois heures auparavant (1)." "Plus tard deux des enfants de cette femme vinrent mourir à l'évêché, où Monseigneur leur prodigua les soins du meilleur des pères (2)."

Dans une de ses tournées apostoliques, l'Evêque se trouvant à cheval aperçut au loin dans la prairie une petite cabane, d'où s'échappait un peu de fumée: ce qui indiquait qu'elle était habitée. Il s'y rend et y trouve un pauvre sauvage qu'une lèpre purulente et infecte tient relégué de toute habitation, privé par conséquent de tout secours. Emu d'une tendre compassion, il adresse au malheureux des paroles de consolation et d'espérance, puis retourne en toute hâte à l'évêché, et fait partir une voiture pour aller chercher le malade. Il lui fait de suite préparer une chambrette dans les dépendances de son palais. Là le pauvre malheureux est visité, consolé et assisté tous les jours jusqu'à sa mort par le compatissant prélat et reçoit les soins dévoués des bonnes Sœurs Grises, qui se trouvent soutenues et encouragées dans leur besogne rebutante à la nature par l'exemple de leur premier pasteur (3).

---

(1) *Saint-Boniface*, 19 *décembre* 1854

(2) Notes des Sœurs Grises.

(3) *Ibid.*



Vue de Winnipeg et de Saint-Boniface en 1855.



Archevêché de Saint-Boniface à la mort de Mgr Taché.

CHAPITRE XVII.

TROISIÈME SÉJOUR A L'ILE-A-LA-CROSSE. 1855-1856.

Pembina et Saint-Joseph, quoique situés dans les Etats-Unis et faisant partie du diocèse de Saint-Paul, avaient toujours eu les relations les plus étroites avec la colonie de la Rivière-Rouge et continuaient d'être desservis par des missionnaires envoyés de Saint-Boniface. A la demande de Mgr Cretin, évêque de Saint-Paul, Mgr Taché visita ces missions au printemps de 1855. Il partit de Saint-Boniface pour cette visite le 3 mai et était de retour le 9 (1). **Visite à St-Joseph.**

Le lendemain, il va " voir les autorités du pays pour leur faire modifier une loi qui était de nature à empêcher la sanctification du jour de l'Ascension (2)." Dès lors Mgr Taché jouissait d'une si grande considération auprès du gouvernement, que ses demandes étaient toujours reçues avec respect et ordinairement exécutées.

M. Laflèche revint du Canada à la fin de mai. Son retour réjouit vivement l'Evêque et tous les habitants de la Rivière-Rouge. Les esprits les plus soucieux des progrès de la foi donnaient alors une grande part de leurs sollicitudes aux missions du Nord-Ouest: ils avaient profité de la présence de M. Laflèche dans le Canada, pour lui demander un exposé général de l'état de ces missions, destiné à être imprimé avec d'autres études du même genre. L'humble missionnaire était persuadé que Mgr Taché aurait fait ce travail avec plus de perfection et d'autorité; il s'excusa d'abord, mais comme les solliciteurs n'avaient pas le temps d'attendre, il se rendit à leurs prières. Grâce à son travail, nous possédons les détails les plus précis sur l'état **Retour de M. Laflèche. Absence de M. Thibault.**

---

(1) Lettre à Mgr. de Mazenod, *Saint-Boniface*, 10 *mai* 1855.

(2) *Ibid.*

du diocèse de Saint-Boniface au commencement de l'année 1855 (1).

Mais M. Laflèche n'avait pu aller voir la mère de son ami. " Je dis au bon Dieu, écrit celui-ci : Prends ce petit sacrifice et rends ma mère heureuse (2). "

M. Thibault demanda à son tour la permission de faire un voyage au Canada pour voir son vieux père. L'Evêque le lui permit (3).

Départ pour l'Ile-à-la-Crosse.

Mgr venait de passer sept mois dans son église principale ; il désirait porter de nouveau les grâces de l'épiscopat aux missions du Nord-Ouest. Le 4 juin, il fit ses adieux aux bonnes Sœurs Grises. Le 5 juin au matin, il embrassa les Pères Bermond et Maisonneuve, et les Frères des Ecoles chrétiennes. " Une foule nombreuse se pressait autour de la cathédrale ; des larmes coulaient de bien des yeux ; " le " cœur " du père, toujours si sensible " était profondément ému (4). " Pendant ce premier hiver passé à la Rivière-Rouge depuis qu'il était évêque, il avait pour jamais conquis toutes les affections et toute la confiance de son peuple : celui-ci ne peut plus le voir s'éloigner, même pour quelques mois seulement, sans verser des pleurs. Mais, ajoute l'Evêque, " la grande voix du devoir, toujours plus forte que celle de la nature, ajouta un nouveau sacrifice à ceux qu'elle m'a déjà imposés (5). "

Il se mettait en route pour l'Ile-à-la-Crosse : c'était la troisième fois qu'il s'y rendait depuis son arrivée à la Rivière-Rouge, la seconde fois depuis qu'il était prince de l'Eglise.

Il emmenait dans les missions du nord le P. Grandin, déjà populaire à Saint-Boniface, qui " quoique jeune et sans expé-

---

(1) *Etat général des Missions du diocèse de Saint-Boniface, territoire de la Rivière-Rouge*, 9 *avril* 1855.

(2) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 1*er juin* 1855. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre à sa mère, *Ile-à-la-Crosse*, 23 *juillet* 1855. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, nº 51.

(5) *Ibid.*

rience, avait su, pendant un séjour de neuf mois, se faire aimer, respecter et regretter de tous (1). " "Je regrette, écrit Mgr Taché au fondateur des Oblats, d'être obligé de l'éloigner d'ici, il y ferait tant de bien; mais nos chères missions sauvages sont dans un si grand besoin, que je suis obligé de sacrifier les intérêts de la population de Saint-Boniface (2). " "Sans respect pour les jeunes cheveux blancs de ce cher Père, écrit-il une autre fois, je lui ai assigné le plus froid de nos postes, celui d'Athabaska (3). " En effet, il n'y avait encore que deux missionnaires, les Pères Faraud et Grollier, dans l'immense bassin d'Athabaska-Mackenzie; les sauvages étaient bien disposés et demandaient avec instances les hommes de la prière: l'Evêque voulait profiter de ces bonnes dispositions et joindre aux deux missionnaires de ce district, un Père, faible, il est vrai, de santé, mais richement doué des dons de la nature et de la grâce.

Mgr Taché emmenait aussi aux missions du nord l'industrieux F. Bowes, pour en construire et en orner les églises.

M. Laflèche accompagna son Evêque la première journée, pour visiter avec lui l'ancien bourgeois de l'Ile-à-la-Crosse, M. Mac-Kenzie, qui demeurait à six lieues de Saint-Boniface. Les deux amis passèrent la nuit chez leur ancien hôte. "Nous eûmes la douleur, raconte Mgr Taché, de le trouver au lit, dans les étreintes d'une goutte cruelle, qui ne lui permet pas le moindre mouvement. En nous voyant, cet aimable vieillard sembla oublier son mal pour ne se souvenir que de notre amitié, rire et plaisanter avec nous, comme il le faisait aux jours où il nous accordait si généreusement l'hospitalité. A la douleur de le voir souffrir, ajoute le pieux prélat, se joignit pour nous la peine cruelle de le voir approcher de son éternité sans qu'il y pense le moins du monde, pas plus que s'il n'y avait pas d'autre vie, pas plus que s'il n'avait pas d'âme. De grâce, bonne et tendre mère,

Visite à M. McKenzie.

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, *Ile-à-la-Crosse*, 25 *juillet* 1855. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre à sa mère, 9 *février* 1855. *Ibid*

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 25 *juillet* 1855.

priez et faites prier pour ce pauvre monsieur. Sera-t-il dit que nous n'obtiendrons pas de la Sainte Vierge la conversion de celui qui a fait tant de bien à votre Alexandre et à notre chère mission? Recommandez-le à toutes les bonnes personnes de votre connaissance, et tous ensemble faisons une sainte violence au bon Dieu, afin que nous conduisions au ciel celui qui a fait tant de bien sur la terre et dont la conversion jetterait tant d'éclat sur notre sainte religion et la dévotion à l'Immaculée Mère de Dieu (1)."

Hélas! M. MacKenzie mourra en 1859, presque nonagénaire, visité jusque dans ses derniers jours par Mgr Taché, gardant toujours la même admiration pour les missionnaires catholiques et la même indifférence à embrasser leur foi.

Le lendemain, Mgr Taché prit congé de M. Laflèche, avec beaucoup d'émotion de part et d'autre, et il continua sa route avec le P. Grandin et le F. Bowes. Le voyage dura 41 jours. Comme dans les deux voyages précédents, il descendit la rivière Rouge, traversa le lac Winnipeg, s'arrêta à la Rivière-aux-Brochets ou Norway-House, où il reçut plusieurs lettres, une entre autres de Mgr de Mazenod, et y répondit. Traversant de nouveau le lac Winnipeg, il remonta la rivière Saskatchewan, puis la Grande Rivière aux Anglais, avec ses lacs multiples. "Dans les difficultés du voyage, racontait plus tard Mgr Grandin, j'ai vu Mgr Taché travailler de toutes ses forces; je l'ai vu dans les portages porter ses bagages. Je me souviens qu'une fois entre autres, après avoir porté moi-même je ne sais quel objet à l'extrémité du portage, retournant au point de départ, je rencontrai le prélat avec son lit emballotté et fixé sur sa tête. Je le priai de me laisser son fardeau. "Je ne vous croyais pas ambitieux, Père Grandin, dit-il: voilà bien que vous réclamez ma mitre!" Je ne m'attendais pas à cette objection, poursuivait Mgr Grandin: elle me déconcerta. Je lui laissai sa mitre et je m'en allai en chercher une autre." Quand, dans les mauvais pas, il fallait

(1) Lettre à sa mère, *Ile-à-la-Crosse*, 25 *juillet* 1855.

ramer, prendre la perche pour avancer, l'Evêque était toujours prêt. Quelquefois le vent nous empêchait d'avancer: il en profitait pour faire un point de couture à sa soutane où à d'autres parties de son vestiaire. Nous ne pouvions dire la messe que le dimanche et les jours où il se rencontrait un portage à faire le matin. Le dimanche soir, nous disions le chapelet en commun, et Mgr de Saint-Boniface faisait une instruction, très courte et très pratique (1)."

Nouvelle église et nouvelle maison des missionnaires.

Mgr Taché arriva à l'Ile-à-la-Crosse le 16 juillet, "sans autre accident durant le voyage, écrit-il à sa mère, que d'avoir eu besoin quelquefois "*d'un peu de boucane;*" mais à la façon des sauvages, je m'endurcis sinon le cœur du moins la peau (2)." "Beaucoup de sauvages étaient réunis à l'arrivée de l'Evêque; on lui fit une réception solennelle; le P. Végreville entonna un cantique en montagnais; tous les sauvages répondirent avec force; je répondis en sanglotant, raconte le P. Grandin: c'était la première fois que j'entendais chanter en sauvage (3)."

Jusqu'alors les missionnaires et leur hôte divin avaient logé dans les pauvres masures bâties les premières années. Mgr Taché avait fait commencer en 1854, nous l'avons dit, la construction d'une église et plus récemment, celle d'un presbytère distinct à deux étages. L'église se trouvait très avancée, le presbytère moins.

La vieille église servait encore au culte: "elle était éclairée de quatre châssis de parchemin, dont deux peints en vert et deux en rouge; l'autel servait en même temps de meuble pour les ornements; le toit était recouvert d'écorce et de terre. La maison que les Pères habitaient était du même genre que la chapelle; elle se composait d'une grande salle pour la réception des sauvages et de deux cellules à l'extrémité (4)."

---

(1) Notes de Mgr Grandin.

(2) Lettre à sa mère, *Ile-à-la-Crosse, 23 juillet* 1855.

(3) *Notes sur Mgr* A. *Taché, O. M. I.*

(4) *Ibid.*

L'arrivée de l'Evêque et du F. Bowes, habile menuisier, donna un nouvel élan aux constructions. Au bout de deux semaines, l'église fut en état d'être bénite et livrée au culte. Ce fut " une grande consolation " pour le prélat " de sortir le Saint Sacrement du réduit obscur où l'avait confiné, disait-il, sa " maladresse " et de " l'exposer dans un lieu plus convenable (1). " " Cette chapelle, ajoute-t-il, n'est pas certainement un monument archéologique ; " comme " elle est belle cependant avec sa flèche argentine qui se dessine si gracieusement sur le fond de verdure de la forêt (2) ! " " Je ne contemple jamais " cette flèche, " sans me sentir pénétré d'une vive émotion : si loin, au fond des bois, un élégant petit sanctuaire a un langage éloquent pour le cœur du missionnaire : aussi je ne saurais assez vous dire combien je remercie le bon Dieu de m'avoir mis en état de l'élever à sa gloire (3). "

Le presbytère ne put être achevé l'automne ; Mgr Taché passa donc l'hiver dans la vieille maison, (4) qu'il qualifiait lui-même " d'épouvantablement pauvre (5). " Au printemps on put rendre le presbytère logeable et les missionnaires y transportèrent leur séjour.

Jardins et ferme.

Mgr Taché trouva les jardins moins prospères que les années précédentes. " Les vers, écrit-il à sa mère, ont fait une guerre à mort à nos pommes de terre, oignons, choux de Siam, etc. " " Qu'y faire ? ajoute-t-il. Remercier le bon Dieu de ce qu'il nous donne et le remercier encore de ce qu'il nous ôte. " Mais " si notre jardin est vide, notre basse-cour est pleine ; 21 messieurs habillés de soies en font l'ornement et feront, je l'espère, la con-

---

(1) Lettre à sa mère, *Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, 1er janvier* 1851. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 53.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Lettre du 23 juillet 1855.

solation de nos estomacs (1)." Deux petits porcs en effet, avaient été envoyés de Saint-Boniface à l'Ile-à-la-Crosse dans l'été de 1853; les missionnaires se félicitaient des résultats. Mais nourris au poisson seulement, ils contractèrent des maladies qui allèrent en augmentant et il fallut renoncer à leur élevage.

Développement de l'établissement du lac la Biche.

En arrivant à l'Ile-à-la-Crosse, Mgr Taché n'y trouva que le P. Végreville. Le P. Tissot en était parti, six semaines auparavant, pour se rendre au lac la Biche, en vue d'y commencer une grande entreprise que le prélat méditait depuis longtemps. Laissons-le nous exposer lui-même son plan. "Jusqu'à ce moment, dit-il dans les *Vingt années de Missions*, le transport des objets indispensables aux missionnaires s'était toujours fait sur les embarcations de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. La multiplicité de nos établissements, jointe aux exigences du commerce, pouvait, à un jour donné, créer des embarras, le mode de transport étant très difficile, et par conséquent très limité. On songea à fonder au lac la Biche un établissement sur une plus grande échelle, pour mettre à profit les avantages et les ressources de ce lieu, puis, par la suite, s'il en était besoin, organiser un système de transport qui aurait sans doute ses difficultés, mais offrirait au moins quelques garanties. Pour obtenir ce but, il fallait au lac la Biche des hommes doués d'une aptitude particulière pour la direction et le soin d'un matériel considérable de ferme, bestiaux... etc.: autant de choses en dehors, ce semble au premier aspect, de notre sainte vocation, mais, de fait, indispensables dans le pays où nous vivons. Ici, il faut non seulement que le missionnaire se suffise en tout, il lui faut de plus donner l'exemple aux autres, leur apprendre à développer les avantages de leur position, les ressources de leur pays, pour les préparer à changer leurs habitudes nomades et aventurières... Les Pères Maisonneuve et Tissot avaient prouvé pratiquement qu'ils étaient doués des qualités nécessaires à la fon-

(1) Lettre du 23 juillet 1855.
Il termine ces détails par une plaisanterie : "Je ne sais pas si c'est du progrès, mais nous remplaçons la *sauvagerie* par la *co...rie*."

dation d'un établissement tel qu'on en désirait un à Notre-Dame des Victoires (1)."

Parti de l'Ile-à-la-Crosse le 11 juin, le P. Tissot arriva au lac la Biche le 24 du même mois (1), après avoir remonté tous les cours d'eau et traversé tous les lacs qui mènent au lac la Biche. "Il espérait y trouver le P. Rémas, qui y résidait auparavant, pour recevoir de lui les instructions nécessaires, tant pour le temporel que pour le spirituel. Mais ce Père était parti pour le lac Sainte-Anne (2)." Un voisin avait bu le vin de messe; d'autres avaient enlevé les vivres que le P. Rémas avait laissés, le peu de meubles qui s'y trouvaient, et jusqu'aux chevaux de la mission (3). Le P. Tissot ne trouva personne à N.-D. des Victoires, "ni fidèles, ni infidèles, ni domestiques, ni étrangers, personne", il ne trouva rien non plus, "et le pauvre Père resta seul pendant plusieurs semaines, savourant à satiété les amertumes et les délices de sa triste position (4)."

Le P. Maisonneuve, qui lui avait été assigné pour compagnon, partit de Saint-Boniface le 2 juillet et arriva au lac la Biche à la fin de septembre, après un voyage de prés de trois mois. "Son arrivée réjouit beaucoup le P. Tissot, sans pourtant apporter à sa triste position tous les adoucissements désirables (5)." Mgr Taché, ayant connu leur grand dénuement, leur envoya les objets les plus indispensables à la vie.

Noviciat du P. Lacombe au lac Ste-Anne.

Nous venons de voir le P. Rémas se rendre de Notre-Dame des Victoires au lac Sainte-Anne, où résidait déjà M. Lacombe.

Celui-ci sollicitait depuis longtemps la faveur d'être reçu parmi les Oblats. Le Vicaire de la Congrégation résolut de ne pas lui faire attendre plus longtemps cette grâce. Le P. Rémas était un religieux d'une tendre piété, d'une profonde humilité, d'une

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 74-75.

(2) *Notice historique de la Mission de N.-D. des Victoires.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

(3) *Ibid.*

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 75.

(5) *Ibid.*

ferveur constante et toujours égale à elle-même; Mgr Taché le donna pour maître de noviciat au P. Lacombe. Quelques-uns pourront trouver un peu extraordinaire qu'un noviciat soit fait parmi les travaux et les dérangements d'une mission placée au milieu des sauvages; Mgr de Mazenod lui-même, avait conseillé d'envoyer le P. Lacombe dans le Canada, pour lui faire faire au moins six mois de noviciat dans une maison régulière; mais il aurait fallu abandonner durant dix-huit mois une mission importante, dans laquelle l'Evêque n'avait personne à envoyer; il fut donc résolu que le P. Lacombe ferait son noviciat dans sa mission même, sous la direction du P. Rémas. Il en commença les exercices le 23 septembre 1855. Ce novice, écrit Mgr Taché au vénérable fondateur des Oblats, " pratique, au rapport de son Père maître, des vertus dignes des saints canonisés; ce qui ne m'étonne pas, d'après ce que je connais de lui (1). "

Départ du P. Grandin pour Athabaska.

Nous avons vu le P. Grandin arriver à l'Ile-à-la-Crosse avec son Evêque. Il ne demeura à la mission de Saint-Jean-Baptiste que quatre jours. Le 20 juillet, il se remit en route pour Athabaska, où il arriva le 5 août. Sa venue apporta une grande joie aux Pères Faraud et Grollier et au F. Alexis: les quatre Oblats jouirent pendant quelques jours des douceurs de la vie commune à la mission de la Nativité.

Départ du P. Grollier pour N.-D. des Sept-Douleurs.

Mais bientôt ils se séparèrent pour porter à un plus grand nombre d'âmes les bienfaits de leur ministère apostolique.

Le P. Grollier partit le premier, dès le mois de septembre, pour se rendre à Notre-Dame des Sept-Douleurs et aller passer l'hiver avec ses chers Mangeurs de caribou.

Visite du P. Faraud au Grand Lac des Esclaves et établissement de la mission de St-Joseph.

Le 11 avril, le P. Faraud faisait à son tour ses adieux au P. Grandin et au F. Alexis, " chaussait ses raquettes, saisissait son fouet et criait à ses chiens: Marche! Puis Pani, Saresto ou quelques autres de la gentille race canine se rangeaient derrière les guides, traînant le petit bagage du missionnaire, qui allait

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 17 *janvier* 1856. — Archives de la Maison générale des Oblats.

revoir le théâtre de ses travaux antécédents, visiter les excellents sauvages qu'il avait commencé à évangéliser en 1852 (1)."

Il fit une petite halte à la Rivière au Sel, chez un personnage devenu presque légendaire dans l'histoire des missions du Nord-Ouest, "le bon vieillard Beaulieu, autrefois la terreur des maîtres du pays, et aujourd'hui l'enfant soumis de l'homme de la prière, qu'il sert toujours avec empressement et générosité, versant des larmes sur les années passées dans l'infidélité, et s'efforçant par une vie admirable de foi et de piété, de racheter le temps perdu (2)." Il fut en effet baptisé par le P. Taché en 1848, quand il était déjà vieillard.

Puis le P. Faraud reprend sa marche à la raquette, et arrive péniblement au terme de son voyage, le Grand Lac des Esclaves, "cette autre mer intérieure dont les immenses proportions ne sont pas même soupçonnées de plusieurs géographes (3)."

Il s'arrête devant le fort Résolution. "Dans ces pays si profondément isolés, le moindre fait devient un événement. Un sauvage, un chien qui arrive, met en émoi tout un établissement. Que l'on juge par là des proportions que prend l'arrivée d'un missionnaire. Cette fois, pourtant, tout était silencieux au fort Résolution. L'officier de charge avait vu arriver le ministre du Seigneur; il était rentré dans ses appartements, en proie à un malaise extrême (4)."

Mgr Taché et ses missionnaires ont souvent loué publiquement la bienveillance des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson envers eux. "M. J. A. (Anderson) (5) à la tête de l'immense district de la rivière MacKenzie, avait voulu se donner le triste privilège de faire exception

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 77.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Mgr Taché ne le nommait en 1866 que par la première lettre de son nom, A. Aujourd'hui, nous sommes plus libre, étant plus éloigné des événements.

à cette honorable règle. Après avoir déclaré aux missionnaires qu'il ne les recevrait pas dans son district, il avait défendu à ses sous-officiers de leur accorder l'hospitalité. Celui qui était en charge au fort Résolution se voyait dans la triste alternative ou de désobéir à son supérieur, ou de faire des grossièretés au Père qui arrivait; sa position était connue dans son établissement; c'est ce qui explique l'espèce de torpeur dans laquelle se trouvaient tous les gens du fort. La difficulté fut bientôt levée (1). "

Mgr Taché avait commencé par annoncer poliment à M. Anderson, son intention d'établir une mission fixe dans la région du Grand Lac des Esclaves. Mais, à cette nouvelle, le bourgeois avait montré beaucoup de mauvaise humeur. L'Evêque lui répondit " vivement et fortement: Il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes. " " Je m'attirai par là, écrit le prélat à Mgr de Mazenod, la disgrâce de ce monsieur; mais comme ses bonnes grâces ne me sont pas nécessaires pour aller au Ciel, je fis peu de cas de son mécontentement. J'écrivis à ce sujet au Gouverneur, qui me répondit d'abord à la façon des potentats, croyant probablement que je m'inclinerais humblement devant toutes ses assertions. " Mais l'Evêque prit le ton des Apôtres et parla avec autorité à celui qui voulait l'intimider. Le Gouverneur modifia presque sur le ton des excuses les reproches qu'il faisait d'abord aux missions catholiques, et, au lieu de la vive opposition qu'il apportait d'abord à l'établissement d'une mission au Grand Lac des Esclaves, envoya " à Monseigneur Taché, une lettre de recommandation pour le commis du poste, lui enjoignant de traiter le missionnaire avec bonté et de le favoriser dans l'établissement de la mission (2). "

Le P. Faraud présenta au chef du fort Résolution la lettre obtenue du Gouverneur par l'Evêque. L'employé ne pouvait désobéir au Gouverneur pour plaire à un subalterne: il s'empressa de donner l'hospitalité au missionnaire. " Ce nuage qui sem-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 78.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, 9 *février* 1855.

blait d'abord gros d'orage contribua aux succès de la mission. Tout le monde voulut faire oublier les premières dispositions; l'accueil fut d'autant plus cordial qu'il avait menacé d'être plus froid (1)."

"Le P. Faraud se mit de suite à l'œuvre et commença sa mission, qui lui procura les plus douces et les plus abondantes consolations. Les pauvres Indiens furent admirables. Un zèle ardent et un courage héroïque caractérisèrent tous leurs rapports avec l'envoyé de la bonne nouvelle. Le P. Faraud passa trois mois à la mission du Grand Lac des Esclaves, qu'il confia à la protection de l'humble Epoux de Marie. La mission de *Saint-Joseph* fut établie sur l'Ile de l'Orignal, tout près du fort Résolution.

"L'avidité des sauvages absorbait tous les instants du missionnaire, qui, à force de courage, sut pourtant se ménager quelques instants pour assurer à cette importante mission un caractère de stabilité plus grand qu'une simple visite. Il entreprit et effectua la construction d'une maison où pourraient de suite se loger ceux qui viendraient continuer son œuvre (2)." Les Pères de Saint-Joseph, comme ceux de la Nativité, habitèrent longtemps la maison construite par les mains auxquelles la Providence confia plus tard la houlette pastorale de cet immense district. "La main qui les bénit, écrivait Mgr Taché dans les *Vingt années de missions* (3), est celle qui les a logés."

Occupations de Mgr Taché à l'Ile-à-la-Crosse.

Pendant que ces pacifiques conquérants étendaient la domination du Christ dans des contrées nouvelles ou l'affermissaient dans les anciennes, le général qui animait et soutenait leur courage, demeurait à l'Ile-à-la-Crosse avec le P. Végreville, remplissant lui-même à l'égard des sauvages de ce district toutes les fonctions du plus humble des missionnaires.

Mission donnée aux sauvages.

Au mois de septembre, avant les chasses de l'hiver, il convoqua les sauvages à une grande mission. Ils arrivèrent de toutes

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 78.

(2) *Ibid.*, p. 78.

(3) *Ibid.*, p. 78.

parts, de 50, 100, 150 milles. “Depuis un mois, écrit le prélat au 10 octobre, je suis environné d’un grand nombre de sauvages : notre pointe s’est changée en village pour quelques semaines. Mais l’approche de l’hiver va bientôt me faire rentrer dans ma solitude accoutumée. La faim, dit-on, fait sortir les loups du bois ; on pourrait ajouter : La faim y fait rentrer les sauvages (1).” “J’ai éprouvé beaucoup de consolations, ajoute-t-il, notre pauvre peuple s’est montré plein d’heureuses dispositions et d’amour du bon Dieu. Comme j’étais heureux de voir une *pleine* église de monde, chantant autant de cœur que de bouche les louanges du Dieu qu’il y a dix ans, pas un de ces fervents néophytes ne connaissait ! A d’autres, d’autres jouissances : quant à moi, les consolations de mon saint ministère suffisent à mon bonheur et à mon ambition (2).”

Expédition de M. Stewart.

Les exercices de la mission touchaient à leur fin, quand arrivèrent une troupe d’explorateurs envoyés à la recherche de ce célèbre capitaine Franklin dont il a été question lors du premier séjour des missionnaires à l’Ile-à-la-Crosse : ils avaient à leur tête M. Stewart, de Québec. Ils avaient passé l’été sur les bords de la mer Glaciale, sur laquelle ils étaient allés se promener “en canot d’écorce.” Ils retournaient au Canada “pour dire à l’univers” qu’ils avaient “trouvé quelques morceaux de bois et de cuivre qui avaient appartenu aux infortunés navigateurs, objet de tant de trouble et de recherche.” “La mort du capitaine Franklin et de ses compagnons d’infortune, ajoute l’Evêque, est pour moi un fait depuis longtemps indubitable et à la certitude duquel cette dernière découverte vient ajouter une nouvelle preuve (3).” Cependant, ce ne fut que plus tard que l’on put découvrir où et comment étaient morts le capitaine Franklin et ses compagnons. En tout cas, Mgr Taché profita du passage de M. Stewart pour envoyer une lettre à sa mère (4). “Vous

(1) Lettre à sa mère, *Ile-à-la-Crosse*, 10 *octobre* 1855. — Collection de M. de M. de la Broquerie-Taché, n° 52.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

connaissez, lui dit-il en commençant, ma vieille habitude d'écrire à toutes les occasions; je ne veux point y déroger: aussi je m'empresse de saisir celle qui s'offre à ma grande surprise et satisfaction."

Visite du P. Végreville au lac Vert.

Aussitôt après la mission donnée à l'Ile-à-la-Crosse, avant l'hiver, Mgr Taché envoya le P. Végreville au lac Vert pour en voir les sauvages. "Malheureusement la saison se trouvait trop avancée pour qu'il pût y prolonger longtemps son séjour. Néanmoins cette apparition au milieu des infidèles eut l'heureux effet d'en déterminer quelques-uns à ouvrir leurs cœurs à la grâce (1)." "Il suffit, remarque l'évêque missionnaire, de se montrer aux sauvages pour en convertir quelques-uns et de demeurer avec eux pour les convertir tous. Hélas! pourquoi faut-il que nous soyons si peu nombreux (2)?"

Maladies du P. Végreville.

Le P. Végreville revint à l'Ile-à-la-Crosse au commencement de l'hiver. Peu de temps après son retour, il fut saisi par un rhume opiniâtre, qui fut, cette année-là, "universel dans le pays (3)." Il avait réussi à s'en débarrasser, "lorsqu'il fut attaqué d'une maladie plus violente que la première" et qui donna beaucoup d'inquiétude, parce qu'elle présentait "les symptômes d'une attaque d'apoplexie; le sang montant à la tête, l'estomac embarrassé, un bourdonnement continuel dans les oreilles, des cauchemars fréquents, une perte considérable de mémoire, une inaptitude à se livrer à toute occupation sérieuse, tous ces signes ne prouvaient que trop que le mal était grave (4)." Ce Père avait eu autrefois des saignements de nez fréquents qui avaient disparu depuis son arrivée dans le pays, mais qui semblaient présentement se convertir en un mal bien autrement redoutable. Durant deux mois, le P. Végreville ne put s'occuper du ministère. Mgr Taché remplit seul pendant ce temps toutes les fonctions spirituelles, comme il l'avait fait

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, *Ile-à-la-Crosse*, 17 *janvier* 1856.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

autrefois quand il était simple prêtre, persuadé qu'il n'était jamais plus évêque que lorsqu'il communiquait les dons divins aux petits et aux humbles.

Aux fêtes de Noël, les sauvages arrivèrent en grand nombre de toutes parts pour célébrer la naissance de leur Sauveur avec " le grand homme de la prière. " " Il en est, écrit Mgr Taché à son oncle de la Broquerie, qui sont venus de *cinq jours de marche* avec un froid de 38° au-dessous de zéro, (1) uniquement pour assister à la messe de minuit et y recevoir le divin Enfant en nourriture (2). " " Pauvre peuple, écrit-il à sa mère, autrefois plongé dans toutes les turpitudes de l'infidélité, aujourd'hui ouvrant son cœur à la grâce, ses yeux à la lumière et bénissant le jour heureux où l'on a commencé à dérouler devant lui le tableau si consolant des miséricordes du Seigneur. J'ai eu la consolation d'en admettre encore une quinzaine au bonheur si doux de la première communion. Leur piété, leur recueillement, leur générosité dans la pratique du bien, tout cela a de quoi émouvoir profondément (3). "

M. Deschambault, de Boucherville, dont nous avons déjà rencontré le nom, continuait d'être le bourgeois de l'Ile-à-la-Crosse. Au contact des missionnaires et tout spécialement de leur magnanime chef, il devenait de plus en plus pieux et fervent, venait à l'église presque tous les jours et donnait à tous les exemples de toutes les vertus chrétiennes (4). Il vint communier à la messe de minuit, avec tous les employés de son fort, sans aucune exception. " Pour quelqu'un qui a connu le pays, remarquait l'Evêque, c'est une chose prodigieuse de voir communier en un même jour, tout le monde d'un fort (5). "

---

(1) Il est sans doute question de —38° Farenheit, qui équivalent sensiblement à —39° Centigrade.

(2) *Mission de l'Ile-à-la-Crosse,* 4 *janvier* 1856. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 54.

(3) *Ile à-la-Crosse,* 1*er janvier* 1856. *Ibid.*

(4) Lettre à M. de la Broquerie, 4 *janvier* 1856.

(5) *Ibid.*

“ Comment vous dire, bien tendre Père, écrivait-il quelques jours après, au vénérable fondateur de sa famille religieuse, l’émotion que j’ai éprouvée au saint jour de Noël? Des sauvages, ” venus de 150 milles par les froids les plus rigoureux de la saison, “ recevaient le Dieu du ciel, venu du ciel par le degré incommensurable de son amour. Tous les employés d’un poste, dont l’immoralité était autrefois proverbiale même dans un pays dissolu, tous ces hommes, leur chef en tête, recevaient la chair du Fils de la plus pure des vierges. Ministre indigne des grandes miséricordes de mon Dieu, après m’être nourri de son corps sacré, je le distribuais à tout mon peuple, dont la ferveur me reprochait mon indifférence. Aussi quel jour, quelle nuit pour mon cœur! Le calme majestueux d’une forêt sans bornes; le silence éloquent de la nuit; un ciel tout de feu suppléant avec profusion à l’art et aux moyens d’illumination; avec des représentants de la civilisation des deux mondes, des membres de plusieurs nations sauvages ne formant qu’un peuple veillant, priant, chantant, adorant, aimant un Dieu auteur et fin de tant de merveilles et venant prendre naissance dans tous ces cœurs: tout cet ensemble formait un spectacle qui me rappela plusieurs fois ces paroles d’un poète profane: “ C’est assez pour qui doit mourir ”, et ces autres plus appropriées encore du poète sacré: “ *In convertendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati* (1).” Aussi, oubliant pour ainsi dire le mystère invisible du jour, ou plutôt m’en servant pour expliquer le mystère visible, dont nous étions témoins, je pris pour texte ces paroles: “ *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia* (2). ” Puis comme on est toujours assez éloquent quand on parle à des cœurs bien disposés, des larmes coulaient de bien des yeux, pour attester qu’on se croyait redevable à la surabondance des grâces du Seigneur pour le changement opéré dans le pays (3).”

---

(1) “ Seigneur, en changeant la captivité de Sion, vous nous avez rempli de consolation.” Ps. CXV, 1.

(2) “ Là où le péché a abondé, la grâce surabonde.” Rom. V, 20.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, *Ile-à-la-Crosse*, 17 *janvier* 1856.

Les sauvages se réunirent une troisième fois à l'Ile-à-la-Crosse après les chasses de l'hiver pour célébrer avec le grand chef de la prière le mois de Marie. "Je suis obligé de me cacher, écrit-il à sa mère, pour pouvoir vous tracer ces quelques lignes. Nos sauvages sont ici en grand nombre et ne me laissent pas un moment de trêve. Bonne mère, vous m'avez appris dès mon enfance à aimer la Reine des cieux; cette tendre dévotion m'a procuré trop de bonheur pour que je ne fasse pas mon possible afin de l'inspirer aux autres. A l'Ile-à-la-Crosse, comme à Boucherville, comme dans tout le monde catholique, nous faisons le mois de notre bonne Mère du ciel. Ce n'est pas une petite consolation pour moi de voir notre jolie petite église se remplir tous les soirs pour célébrer les louanges de Marie, comme elle se remplit tous les matins pour l'assistance au sacrifice de Jésus. Je ne regrette pas le genre d'occupation qui absorbe mes journées; travailler pour le bon Dieu, travailler à le faire connaître et aimer de pauvres sauvages qui ouvrent leur cœur à la grâce; je vous assure qu'il y a là une jouissance qu'on n'apprécie bien qu'en en goûtant la douceur (1)." Mois de Marie à l'Ile-à-la-Crosse.

Pendant ce mois de mai, quelques jours avant son départ, Mgr Taché fit le recensement de la population de l'Ile-à-la-Crosse. Le voici: Recensement de l'Ile-à-la Crosse.

Montagnais ...	350 chrétiens,	22 catéchumènes,	47 infidèles	= 599
Cris..........	100 —	30 —	100 (environ)	= 230
Métis	78 —	1 —	1 infidèle	= 80
Canadiens	6 —	0 —	0 —	= 6
	714	53	148	= 914

"Il n'y avait alors à ce poste que 5 protestants (2)."

Mgr Taché vient de passer près de onze mois à l'Ile-à-la-Crosse, onze mois de dévouement tout paternel et de douces con- Témoignage de Mgr Taché sur la population.

(1) Lettre à sa mère. *Ile-à-la-Crosse*, 19 *mai* 1856. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 55.

(2) Ce recensement est reproduit dans une lettre de Mgr Taché à M. Dawson, dont nous parlerons plus loin.

solations. " J'ai passé dix ans de ma vie à l'Ile-à-la-Crosse, écrira-t-il quelque temps après; je connaissais personnellement les sept cents chrétiens que j'y ai laissés et tous ceux qui y sont morts pendant mon séjour. L'affection que je porte à ces pauvres sauvages et qu'ils nourrissent, je crois, pour moi; la connaissance de leur langue; l'étroite obligation de ne rien négliger de ce qui pouvait contribuer à leur bonheur; toutes ces raisons m'ont fait vivre dans les rapports les plus intimes avec eux. Après cela, je crois n'être pas téméraire en assurant que je connais ces Indiens mieux que qui que ce soit au monde. J'ai vu avec douleur et j'ai regretté amèrement leurs défauts,—ils sont fils d'Adam, — mais, d'un autre côté, j'ai vu leurs qualités, et elles sont nombreuses. Pendant ce laps de dix années parmi ces sauvages qui, actuellement encore, vivent sans un code quelconque de lois, qui n'ont que le sentiment du devoir que nous leur avons inspiré, pour mettre un frein aux désirs si pervers de notre pauvre nature humaine; pendant ces dix ans, dis-je, il ne s'est pas commis un seul meurtre ou quelque acte notoire de cruauté; pas un vol considérable. Cinq enfants illégitimes ont reçu le jour, c'est sans doute beaucoup; mais c'est peu dans l'espace de dix ans, pour des sauvages qui naguère méconnaissaient complètement les lois sacrées de l'union conjugale, aux yeux desquels la polygamie et d'autres monstruosités de ce genre n'étaient pas un crime. En un mot, la conduite de nos chers néophytes est une preuve manifeste du changement opéré dans leurs cœurs (1). "

Ces paroles renferment un bel éloge des chrétiens de l'Ile-à-la-Crosse, mais aussi, nous le croyons du moins, de leurs missionnaires. Cette église sauvage gardera l'empreinte ineffaçable du grand Evêque: au XXe siècle, comme au milieu du XIXe siècle, elle est " le joyau des missions du nord (2). "

---

(1) Lettre à M. Dawson, 9 *février* 1859.

(2) Paroles à nous adressées par Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan.

Et cet Evêque, qui se dévouait avec tant d'humilité et de charité au salut de pauvres sauvages, craignait de ne point plaire assez à Dieu, parce que sa vie portait trop peu l'empreinte de la croix. " Général de ce petit bataillon d'élite, dit-il à Mgr de Mazenod après lui avoir fait le récit des travaux apostoliques de ses missionnaires, j'aimerais à vous raconter les hauts faits de son chef; mais, hélas! Monseigneur, permettez que je vous le dise, vous vous êtes trompé dans le choix, les soldats me devancent dans l'arène, c'est à peine si je puis me tenir à l'arrière-garde et arriver à temps pour partager avec eux le butin. Le butin des héros de l'armée du Seigneur, ce sont les croix, les tribulations, les peines et les souffrances. Je n'ai qu'une bien faible part à ces dépouilles remportées sur le démon terrassé. Le divin conquérant paye d'une autre monnaie les invalides de sa milice sainte. Aux faibles et aux lâches, il prodigue des consolations; aussi, si ces consolations ne contribuaient pas à sa gloire, je regretterais de vous dire que j'en ai trop. Je me trouve dans un des postes les mieux fournis de tout ce qui est nécessaire à la vie, ne souffrant ni du froid ni de la faim, ayant même physiquement ce qui devrait contenter tout homme raisonnable. D'autres sont dans l'isolement; moi, j'ai un excellent compagnon dans la personne du P. Végreville. Deux Frères " convers, les Frères Dubé et Bowes, " augmentent la famille et prennent pour eux le plus pénible de la besogne. Nos sauvages, presque tous convertis, nous rendent, par leur bonne conduite, les leçons que nos bouches leur ont données et nous dédommagent au centuple des sacrifices qu'ils nous avaient d'abord coûtés (1). "

Amour de la croix.

(1) Lettre du 17 janvier 1856. — Archives de la Maison générale des Oblats.

CHAPITRE XVIII

DEUXIÈME VISITE ÉPISCOPALE DES MISSIONS DU NORD.
26 MAI 1856—22 AOUT 1856.

Projet de se donner un coadjuteur.

"Dieu a placé l'évêque pour régir l'Eglise de Dieu, (1)" pour représenter Jésus-Christ docteur, pontife et roi, pour communiquer en son nom la vérité et la grâce, former le corps mystique du nouvel Adam, préparer et conduire à l'Agneau l'Epouse appelée aux noces éternelles. Mais, comme "le Père se réconcilie le monde dans son Christ (2)", ainsi le Fils de Dieu consomme les hommes dans la société des divines personnes par l'évêque. L'évêque est entouré de coopérateurs et d'aides; mais il garde l'autorité principale: comme son sacerdoce parfait est l'origine et la source de tous les autres ordres, son action doit précéder et diriger celle des prêtres et de tous les ministres.

Aussi les saints canons ont fait à l'évêque l'obligation de porter à toutes les églises et à toutes les âmes dont il a la charge, les influences supérieures de son sacerdoce principal. "J'hésitais presque, observe Mgr Taché, à faire des visites pastorales au milieu des indigènes, croyant que leurs missionnaires respectifs, qui avaient leur confiance et leur affection, y feraient plus de bien par eux-mêmes. Chacune de mes visites m'a prouvé, au contraire, et jusqu'à l'évidence, que l'Eglise est guidée par l'Esprit de Dieu, lorsqu'elle prescrit aux premiers pasteurs de voir personnellement les brebis confiées à leur sollicitude. J'ai eu le bonheur de me convaincre que la simple apparition du pontife au milieu des sauvages est une époque de renouvellement et de saint enthousiasme (3)."

---

(1) Act. XX, 28.

(2) II Cor., V, 19.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 84.

Mais, s'il importe que l'évêque dresse de temps en temps sa chaire dans chacune des églises rattachées à l'église principale dont il porte le titre, il est nécessaire que le nom et la dignité d'évêque soient multipliés autant que l'exige l'office de ces visites pastorales.

Nous verrons Mgr Taché conduit par ces principes à solliciter du Saint-Siège la division de son immense diocèse. A l'époque où nous sommes, ils le portent à demander un coadjuteur qui, comme lui revêtu du caractère épiscopal, aille comme lui d'église en église, pour donner la parole de Dieu, administrer les sacrements, soutenir et diriger les prêtres, porter partout la pleine opération de Jésus-Christ, pour que " tous reçoivent la vie et la reçoivent plus abondamment (1) : " il veut multiplier la source pour en étendre l'action.

Plan pour l'exécution de ce projet.

Depuis plusieurs années déjà, ses lettres laissent entrevoir son désir de partager la charge épiscopale avec un de ses frères en religion. Déjà il a fait part de ce dessein aux évêques du Canada et a sollicité leur concours : ceux-ci lui ont répondu qu'ils avaient besoin de le voir et de l'entendre pour prendre un parti. Il veut maintenant procéder à l'exécution de ce grand dessein. Il va commencer par faire une visite de toutes les églises qui lui sont confiées, de tous les missionnaires qui y président sous son autorité. Il se rendra ensuite dans le Canada pour demander au concile provincial d'émettre un vote favorable en faveur de la nomination d'un coadjuteur, et en Europe, auprès de Mgr de Mazenod, pour le prier de choisir un de ses fils qui reçoive cette dignité ; pour lui faire part de ses incertitudes, de ses peines et de ses désirs, prendre ses avis et ses directions. " Je partirai lundi prochain, écrit-il le 22 mai (2) au vénérable fondateur des Oblats, pour un bien long voyage : je veux cet été visiter toutes nos missions, voir tous nos Pères. C'est une visite pastorale d'à-peu-près mille lieues. C'est une revue de famille, dont je

---

(1) JOAN., X, 10.

(2) Qui cette année-là (1856) était un jeudi.

désire aller en personne donner un compte rendu au père commun. Oui, je commence lundi un voyage dont Marseille est le terme. Dieu aidant et Votre Grandeur le permettant, je ne m'arrêterai qu'à vos pieds pour recevoir votre bénédiction et sur votre cœur pour y verser une mesure déjà un peu trop pleine et qui a besoin de s'épancher (1). " " J'irai vous dire ce que nous sommes, ce que nous faisons, et Votre Grandeur décidera ce que nous avons à faire pour devenir ce que nous devrions être. Alors nous traiterons de l'importante question du choix de mon coadjuteur (2). "

Mgr Taché partit de l'Ile-à-la-Crosse le lundi 26 mai et se rendit d'abord au lac la Biche, où il arriva le 13 juin. Il y trouva les Pères Tissot et Maisonneuve, qui y demeuraient depuis l'année précédente, le P. Rémas et son novice le P. Lacombe, qui y étaient venus tout exprès de Sainte-Anne, pour épargner le temps très limité du prélat, afin qu'il pût les voir sans être obligé de se rendre à leur poste. Visite au lac la Biche.

" Quatre Oblats profès et un novice se trouvaient donc réunis pour passer ensemble quelques jours de consolations, de repos et de conversations qui aident toujours si puissamment au bien. Les Pères du lac la Biche avaient besoin d'un adoucissement à leurs peines, à leurs fatigues, à leurs privations (3). "

En effet, comme nous l'avons dit, l'établissement du lac la Biche avait été entrepris pour servir de centre de ravitaillement aux missions du Nord ; mais il en était encore à la phase héroïque des premiers commencements et du dénuement le plus complet, qui est l'apanage ordinaire des débuts. Les Pères Tissot et Maisonneuve y avaient beaucoup souffert pendant l'été et l'automne précédents. " L'hiver n'avait point amélioré leur position. C'est pendant cet hiver qu'ils se déterminèrent à changer le site de la mission, en l'éloignant d'environ six milles du fort

(1) *Ile-à-la-Crosse, 22 mai* 1856. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Ile-à la-Crosse,* 20 *janvier* 1856. *Ibid.*

(3) *Vingt années de Missions......,* p. 80.

de la Compagnie, auprès duquel elle se trouvait d'abord. Cette détermination ajouta, du moins momentanément, aux difficultés, puisque à l'endroit choisi il n'y avait rien de fait, et qu'on abandonnait une maison déjà construite. Le 18 février, le P. Maisonneuve alla planter sa tente à l'endroit qui avait semblé le plus convenable. Une tente de toile, au milieu des neiges, même sur un territoire britannique, ce n'est pas le fameux confort anglais. Aussi on se figure facilement tout ce que les missionnaires eurent à souffrir. Le jour même de l'arrivée de leur évêque, ils prirent possession de la cabane qu'ils avaient érigée avec tant de peine. Ils ne possédaient pas même une chaise; une bûche servit de fauteuil épiscopal (1)."

"Le travail et l'inquiétude n'avaient pas seuls éprouvé les missionnaires. La faim s'était mise de la partie, dans ce sens du moins qu'une nourriture aussi désagréable que précaire était leur seule ressource. Aussi nous fûmes profondément affligé en voyant ces deux chers confrères, maigres, fatigués, abattus. Nous espérions cependant, car nous connaissions au lac la Biche des ressources qui avaient fait défaut cette année, mais qui naturellement ne devaient pas manquer toujours. Les visiteurs avaient apporté quelques provisions et autres secours; puis, tous ensemble on se souvint de la promesse du divin Maître: "Si deux ou trois" etc., etc... Nous étions cinq, nous devions être exaucés. Une grand'messe fut recommandée et une neuvaine prescrite en l'honneur du grand apôtre pêcheur." Des médailles de saint Pierre furent attachées aux rets. "De suite, une pêche que l'on peut appeler miraculeuse procura une alimentation abondante et facile. Cette pêche n'a pas fait défaut depuis. Ajoutée aux autres ressources de la localité, le tout utilisé par le talent et le travail de nos Pères, et plus tard, du cher frère Bowes, a fait de cet endroit le plus prospère de nos missions.

"La misère, la souffrance, la privation semblent aujourd'hui impossibles à N.-D. des Victoires, poursuit l'auteur des *Vingt*

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 83.

années de Missions; mais, que ceux qui iront là plus tard ne l'oublient pas, ils devront ce bien-être à l'énergie et au travail de ceux qui les y auront précédés.

" Il faut avoir vu, ajoute l'Evêque, les commencements d'une mission; il faut même avoir tout fait de ses mains, tout arrosé de ses sueurs, tout arraché, comme par violence, à la rigueur de nos climats, aux désavantages si multiples de ces créations au milieu du désert, pour croire et comprendre ce qu'elles coûtent (1)."

A propos des souffrances et des travaux des missionnaires au lac la Biche, Mgr Taché fait les remarques suivantes à l'adresse de quelques écrivains superficiels: " On s'étonne que nous ne volions pas plus haut, dans les sphères intellectuelles et scientifiques; on trouve que nous n'écrivons pas assez, que même nous ne composons pas assez en langues indigènes. Avant de jeter un blâme trop sévère sur ceux qui usent leur vie dans les plus rudes travaux, de grâce, que l'on considère ce que nous avons de suspendu aux ailes de nos intelligences, et l'on verra qu'il ne leur est pas facile de prendre l'essor. La main qui, tout le jour, a dû manier la hache, la pioche, etc., n'est pas propre à orner la pensée qu'elle décrit, du brillant entourage des formes et des tournures élégantes, sans lequel on ne peut se flatter d'être lu. Un travail de mercenaire n'ôte pas au cœur de son dévouement, de son abnégation, de ses généreuses aspirations; mais ce travail tue l'imagination et condamne la pensée au positif, qui l'exclut nécessairement des cercles littéraires. " J'invite les successeurs de ceux de nos Pères qui ont fondé des établissements et en ont dévoré les premières difficultés, à ne pas oublier les efforts de ceux qui les ont précédés, et à se souvenir que, s'il leur est possible de donner cours aux heureuses et intelligentes dispositions que la Providence a mises en eux, ils doivent cette facilité au travail colossal que se sont imposé leurs prédécesseurs. La pensée que j'exprime ici, me vient avec le souvenir d'une réflexion qui m'a été faite par l'auteur d'un voyage pittoresque. Ce

(1) *Vingt années de Missions*......, pp. 80-81.

digne homme, que j'ai rencontré en France, se posait comme voulant travailler à l'émancipation scientifique des missionnaires catholiques de l'Amérique septentrionale. " C'est désolant, me disait-il avec une admirable naïveté, vos missionnaires n'écrivent point. J'ignore ce qu'ils font; mais il est certain qu'ils omettent une partie de leurs devoirs: l'étude des hommes et des choses. " Vint ensuite le développement de ces sublimes idées. J'admirai d'abord ses magnifiques théories; mais je les trouvai bien ridicules, quand j'en vis l'application dans son ouvrage, et je me dis: " Voilà ce que c'est que d'être missionaire auprès de son bureau, par les efforts d'une imagination exaltée. Je comparai ces scientifiques pages et le travail que naturellement elles avaient coûté avec la position de nos chers Pères, et en définitive, je demandais à Dieu de ne point envoyer de pareils génies dans nos missions (1). "

Je dois à ceux qui me sont confiés, ajoute l'Evêque missionnaire, la justice de dire que, s'ils n'ont point décrit la scène, ils ont du moins été les acteurs intelligents et dévoués du grand drame de la régénération des peuples qui leur sont confiés, et de la fondation des établissements nécessaires à cette régénération. S'ils ne sont pas écrivains, ce n'est pas le talent qui fait défaut, c'est le temps qui manque. Ce sont ces occupations si multiples, si accablantes qui absorbent notre vie et nous permettent à peine de répondre aux nécessités les plus impérieuses, aux devoirs les plus urgents. Les ressources si limitées de nos missions, les circonstances si exceptionnellement défavorables dans lesquelles nous vivons, la nécessité même de dompter les éléments, de demander la subsistance matérielle à la rigueur du climat, aux aridités du désert, voilà quelques-unes des raisons de notre silence; voilà si l'on veut, des pages que nous préparons aux plumes qui nous succéderont. C'est certainement déjà un grand talent et un grand mérite, au milieu de tant de difficultés, de trouver le temps et les moyens d'instruire nos ouailles, d'appren-

---

(1) Lui-même cependant portait le titre de "missionnaire apostolique." (Note de Mgr Grandin.)

dre leur langue, d'exercer notre ministère avec le zèle que Dieu a le droit de demander à ses apôtres (1). "

Oui, les douze premiers apôtres ont fait quelque chose de meilleur que d'écrire beaucoup de livres, ils ont converti le monde; de même les Oblats de Marie Immaculée, envoyés dans le Nord-Ouest de l'Amérique, et tout spécialement le plus illustre d'entre eux, ont une gloire meilleure que celle des compositions littéraires, c'est celle des œuvres: ils ont créé des centres catholiques et français, qui aimeront la France et parleront sa langue de siècle en siècle et surtout enverront au ciel une multitude d'élus jusqu'à la fin du monde.

Nous venons de faire une digression à l'occasion des privations et des souffrances où Mgr Taché trouva les missionnaires du lac la Biche. Le P. Rémas retourna au lac Sainte-Anne avec son novice, le vaillant P. Lacombe, qui devait y achever son noviciat et y faire sa profession au cours de l'année.

Le P. Tissot et le P. Maisonneuve se livrèrent à tous les travaux de ferme avec le courage qui les distinguait. Ils défrichèrent de vastes étendues de terrain, élevèrent d'autres constructions. Le P. Maisonneuve ouvrit un chemin du lac La Biche au fort Pitt. D'année en année, l'établissement prit plus d'importance. Un inventaire fait le 18 novembre 1864, énumère 18 chevaux, juments ou poulains, 11 bœufs de travail, 6 autres non domptés, 12 autres bêtes à cornes, dont 7 vaches à lait, 12 chiens, 10 charrettes, 1 moulin à eau, 1 moulin à bras, 2 scies de long, une scie ronde, 22 arpents de terre clôturée, 1.000 livres de pémikan, 1500 livres de graisse, 400 livres de viande sèche, 200 minots de pommes de terre, 130 minots de blé, 20 minots d'orge, 4 minots de pois, etc (2).

Revenons à l'année 1856.

Mgr Taché partit du lac la Biche le 24 juin et s'achemina vers Athabaska par une route nouvelle.

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 82-83.

(2) Archives de l'évêché de Saint-Boniface.

Visite à Athabaska.
a) Voyage.

“ L’établissement de Notre-Dame des Victoires avait été projeté afin de pouvoir, plus tard et au besoin, servir d’entrepôt pour les missions du Nord. Afin d’atteindre ce but, il fallait s’assurer de la possibilité de naviguer dans la partie du grand fleuve Athabaska-MacKenzie, connue sous le nom de Rivière à la Biche, et située entre les embouchures de la petite rivière qui décharge le lac la Biche et la rivière Athabaska. Cette partie du fleuve géant était décrite comme pleine de dangers et d’une navigation presque impossible (1). ” Deux canots de la Compagnie de la Baie d’Hudson y avaient fait naufrage, tous ceux qui s’y trouvaient avaient péri. Depuis lors, la Compagnie avait abandonné cette route et en avait pris une autre beaucoup plus longue et plus dispendieuse. Mgr Taché voulait voir par lui-même si la peur n’avait pas grossi les difficultés. “ Il eut le plaisir de constater qu’il y avait beaucoup d’exagération dans tous ces récits effrayants, et que cette rivière ressemble à tant d’autres sur lesquelles on navigue tous les jours (2). Après sept jours et deux nuits d’une marche heureuse, il arrivait à deux heures du matin pour donner le *Benedicamus Domino* aux missionnaires d’Athabaska. C’était le 2 juillet, joli jour pour une visite ! Les Pères Grollier et Grandin, et le Frère Alexis, réveillés en sursaut par la voix de leur Evêque, versèrent des larmes de joie, en voyant leur supérieur plus tôt qu’ils ne l’attendaient et échappé heureusement aux dangers prétendus, mais supposés réels de cette navigation (3). Tous les sauvages de la Nativité et même une partie de ceux de Notre-Dame des Sept-Douleurs s’étaient réunis dans les environs de la mission pour voir et entendre “ le grand homme de la prière. ”

b) Arrivée de l’Evêque.

c) La grande mission d’Athabaska.

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 83.

(2) Monseigneur a donné beaucoup de détails sur son voyage, et notamment sur les rapides de la rivière, dans une lettre écrite aux Pères Tissot et Maisonneuve qu’il venait de quitter. *Rivière Athabaska*, 18 *juillet* 1856. — Archives de l’archevêché de Saint-Boniface.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 83.

Le P. Grandin avait préparé les sauvages à la visite de l'Evêque par une longue mission de plus d'un mois. Il avait fait faire une grande croix destinée à être dressée sur un rocher, à côté de la mission, en souvenir de la première visite d'un Evêque dans le bassin d'Athabaska-MacKenzie. " Je n'avais pas oublié le trône, dit-il; le drap rouge, le coton blanc et quelques bouts de ruban m'avaient fourni les moyens de faire un trône qui, s'il n'était pas admirable, n'en fut pas moins admiré (1). "

Le P. Grandin, après avoir été réveillé par son Evêque à 2 heures du matin, et avoir reçu sa bénédiction, alla sonner la cloche; le soleil était déjà au-dessus de l'horizon: " malgré l'heure matinale, les sauvages arrivèrent aussitôt de toutes parts " et témoignèrent un incroyable empressement pour saluer et entendre " celui qu'ils avaient eu pour premier missionnaire et qui revenait à eux comme premier pasteur. "

La mission recommença le jour même. " Monseigneur faisait toutes les instructions; le P. Grollier et le P. Grandin se partageaient le chant et faisaient des catéchismes privés pour les sauvages qui allaient être reçus en grand nombre et à la confirmation et à la première communion (2). "

d) Les 1res communions à Athabaska.

Aucun sauvage n'avait encore reçu la confirmation; bien plus, ce qui étonnera peut-être, il y avait " tout au plus trois vieillards sauvages qui avaient été admis à communier (3). " Les missionnaires n'avaient point osé jusqu'alors accorder la sainte communion aux néophytes à cause des habitudes du divorce et de la polygamie, si profondément enracinées parmi les tribus sauvages de l'Amérique du Nord. Or, pendant que Mgr Taché était en France lors de son sacre, Mgr de Mazenod lui posa un jour cette question: " Avez-vous bien des communiants " parmi vos chrétiens?—Monseigneur, répondit le jeune Evêque, " nous n'avons encore osé admettre que quelques vieillards.—Que " me dites-vous? reprit avec étonnement le vénérable fondateur

---

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

“ des Oblats. Vous n’avez osé admettre que quelques vieillards “ et vous supposez pouvoir christianiser ce peuple? N’y comptez “ pas sans la sainte Eucharistie.” Ce jugement, tombé de si haut, fut pour l’Evêque missionnaire comme un oracle du ciel: il promit de recevoir plus facilement les néophytes à la participation de la chair et du sang du Sauveur (1).”

C’est en conséquence de ce conseil et de cette résolution qu’il avait écrit aux missionnaires d’Athabaska, de préparer les meilleurs néophytes, mais en grand nombre, à la sainte communion aussi bien qu’à la confirmation. De là, la mission et les catéchismes commencés longtemps à l’avance par le P. Grandin.

Celui-ci avait trouvé tous les sauvages remplis d’une grande estime pour l’adorable sacrement. Voici une anecdote qu’il cite à l’appui de cette assertion.

“ Les missionnaires avaient appelé, dit-il, le sacrement de confirmation “ la bonne médecine de Dieu, qui rend le cœur fort”; les néophytes avaient, d’eux-mêmes, étendu cette définition au sacrement de l’Eucharistie. Après le premier catéchisme que je fis à Athabaska pour préparer les sauvages à la sainte communion, avant l’arrivée de Mgr Taché, une pauvre femme resta assise sur les marches de l’église pendant que je disais mon bréviaire, pleurant tout le temps. Quand je passai auprès d’elle en sortant: “ Qu’as-tu donc à pleurer, ma grand’mère? lui dis-je. — “ Je pleure parce que je te trouve ici. Ce n’est pas toi que “ j’aurais voulu voir, car tu ne peux rien me dire; c’est notre Père qui aurait pu rendre mon cœur fort. — Mais, lui dis-je, “ je te comprends très bien. Dis-moi donc quelles sont tes “ peines.” Elle se leva et m’indiqua du doigt une île sur le lac. “ Tu vois là-bas cette île, me dit-elle. Je t’amenais mon fils “ mourant, pour que tu pusses prier sur lui avant sa mort. “ J’avais laissé en automne mon canot sur l’île et je me disais: “ Nous allons camper là et à la première ouverture de la glace “ nous nous rendrons en canot à la mission. Mais la glace a ré- “ sisté longtemps et pendant ce temps mon fils est mort. J’aurais

---

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché.*

" voulu au moins t'amener son corps pour que tu pusses prier " sur lui. N'ai-je pas raison de pleurer? ajouta-t-elle en pous- " sant un gros soupir.—Ton fils, lui dis-je, était-il baptisé? Se " souvenait-il du bon Dieu?—Oui, reprit-elle, et il aimait sa " mère." Je me permets d'attirer l'attention sur ce dernier mot, remarque le narrateur. Pour me prouver que son fils était bon chrétien, elle me dit qu'il aimait sa mère. C'est qu'en effet tout sauvage infidèle se regarde comme obligé de mépriser la femme. " Console-toi donc, lui dis-je: ton fils vit encore; sans " doute, son corps pourrira là-bas sur l'île, mais son âme t'at- " tend dans la demeure du bon Dieu.—Ta parole, reprit-elle, " rend mon cœur fort.—Eh bien, lui dis-je, pour te le rendre " encore plus fort, je te préparerai tous les jours pour faire ta " première communion lors du passage du grand prêtre, Mgr " Taché." Comme elle me regardait toute ébahie: " Me com- " prends-tu? lui dis-je.—Non, reprit-elle.—Je te dis que je vais " t'instruire sur la Sainte Eucharistie, pour que tu puisses com- " munier lors de la visite de Mgr Taché." Toujours la même réponse: " Je ne comprends pas." Déconcerté, j'appelle une femme métisse parlant français et montagnais: " Venez donc " à mon secours pour cette femme, lui dis-je. Elle me com- " prend pour tout, excepté pour une chose: Je lui dis que je la " préparerai pour sa première communion et elle me dit toujours " qu'elle ne me comprend pas." Quand mon interprète se fut expliquée, elle reprit: " Ha! Oui je comprenais; mais je suppo- " sais que le Père se trompait, me disant ce qu'il ne voulait pas " dire. Qui aurait pu supposer, en effet, qu'une pauvre vieille " sauvagesse pût être admise à la sainte communion?"

On comprend que des cœurs si bien disposés furent vite préparés à la sainte communion. Comme les sauvages d'Athabaska s'étaient portés autrefois avec ferveur vers l'instruction religieuse et le baptême, ainsi firent-ils alors pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie. " Peut-être plus de cent sauvages adultes, raconte le témoin que nous venons de citer, furent admis à la première communion et à la confirmation, et l'on peut dire

que c'est à partir de là que la mission a commencé à bien faire et les sauvages à se christianiser (1)." "Nous y sommes allés pourtant, poursuit l'historien, avec une certaine mesure, n'admettant d'abord que les personnes mariées, parce que le mariage chrétien était assez mal compris et que nous redoutions cette transition pour nos jeunes chrétiens. Après quelques années, nous avons pu avoir chez nos sauvages les premières communions d'enfants, surtout quand nous avons eu le secours des religieuses, et avec autant de solennité et de consolation qu'en France.

"Pendant la visite de Mgr Taché, bon nombre de cathéchumènes furent aussi admis au baptême, et ceux-là furent presque tous reçus à la sainte communion l'automne suivant (2)."

"Cette mission, conclut le même auteur, eut une solennité extraordinaire et remplit les sauvages d'enthousiasme et de bonheur (3)."

e) Erection de la croix.

La mission fut terminée par la bénédiction et l'érection de la grande croix préparée à l'avance. Mgr Taché la bénit au milieu de tous les sauvages profondément recueillis; puis elle fut portée solennellement par les meilleurs d'entre eux jusqu'au haut du rocher. "Là elle fut élevée et vénérée ensuite par l'Evêque et ses frères et tous les chrétiens présents. Au pied de la croix, Monseigneur fit ses adieux et donna ses derniers avis à ses chers sauvages (4)."

f) Rédaction définitive des premiers livres de prières montagnais.

Le Père Faraud arriva du Grand Lac des Esclaves le jour même de la plantation de la croix et de la clôture de la mission (5). "Les nouvelles de ses succès" auprès des sauvages de cette région "vinrent compléter la joie des missionnaires d'Athabaska et de leur Visiteur. Ils passèrent encore ensemble une de ces semaines comme on en goûte peu dans la vie. Les jours étaient

---

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

remplis par l'instruction des sauvages et les nuits se passaient à préparer à l'impression les quelques livres déjà faits en leur langue (1). "

Ce dernier travail était considérable; car il fallait retoucher profondément les premières ébauches. " On comprend que dans le principe les missionnaires, ne sachant que fort imparfaitement la langue, n'aient pu traduire correctement certaines idées théologiques ou liturgiques. Ainsi nous avions dans un de nos cantiques,—nos cantiques n'étaient autre chose qu'un catéchisme chanté, — nous avions, dis-je, l'impanation de Luther, ce que nous avons découvert quand nous avons mieux compris la langue. Donc, pendant les derniers jours, mais plus spécialement pendant les nuits, l'Evêque et ses trois missionnaires, aidés de quelques sauvages regardés comme les plus intelligents, corrigèrent prières, catéchisme et cantiques (2). "

g) Départ d'Athabaska.

En même temps, l'Evêque donna à chaque religieux son obédience: le P. Faraud demeurerait à la Nativité; le P. Grandin irait à N.-D. des Sept-Douleurs au Fond du lac; le P. Grollier se rendrait à l'Ile-à-la-Crosse pour le ministère des Montagnais, pendant que le P. Végreville aurait celui des Cris. Le P. Faraud avait construit une maison-chapelle au Grand Lac des Esclaves et avait promis aux sauvages qu'un Père irait y habiter pendant l'été de 1857: Mgr Taché prit note de cette promesse, afin de se mettre en état de l'exécuter.

Enfin l'heure de la séparation sonna: elle fut aussi pénible au cœur de l'Evêque qu'à celui de ses frères en religion. On en retrouve comme un souvenir douloureux dans les *Vingt années de missions*. " Le pauvre missionnaire, s'écrie l'historien, a bien souvent l'occasion de reconnaître combien les joies d'ici-bas sont éphémères. On ne se réunit que pour se séparer; on ne s'assemble que pour se rendre plus sensible le déchirement du départ; on ne se voit que pour sentir plus vivement les rigueurs de la solitude. O vous, mes Frères, qui vivez toujours en com-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 84.

(2) Mgr Grandin, *Notes......*

munauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent cette jouissance que pour en sentir davantage la privation. Priez pour vos frères isolés (1). ”

Après ces touchants adieux, Mgr Taché partit d'Athabaska avec le P. Grollier qu'il emmenait à l'Ile-à-la-Crosse. Il emmenait aussi un jeune Montagnais de 13 ou 14 ans, fort intelligent, auquel il désirait faire faire des études dans la province de Québec. Cet enfant avait servi de maître au P. Grandin pour la langue montagnaise et celui-ci en retour lui avait appris à lire et à écrire en français, “ au point, raconte celui-ci, d'émerveiller l'Evêque et les Pères, surtout le P. Grollier qui, l'automne précédent, avait ri aux éclats, lorsque j'avais parlé de former plus tard un clergé indigène (2). ” Disons dès maintenant que Mgr de Saint-Boniface confia cet enfant à sa mère. Celle-ci l'adopta comme son fils, l'envoya à l'école des Frères de Boucherville, où il fit de rapides progrès. Mais bientôt il tomba malade et mourut entre les bras de Madame Taché, sa mère adoptive, qui le soigna et le pleura comme un fils. “ Cet enfant qui avait résisté à toutes les misères et qui avait eu tant à souffrir, qu'on lui avait donné le nom même de *la Misère,* changea son nom en celui du curé de Boucherville et s'appela François Pepin. Nous avons remarqué, ajoute le futur coadjuteur de Mgr Taché, que les enfants montagnais sont très susceptibles d'instruction ; mais il ne faut pas les retirer tout à fait de la vie sauvage. Ils meurent même dans nos établissements, si nous ne leur accordons le grand air, certains travaux extérieurs et la nourriture des sauvages (3). ”

Retour à l'Ile-à-la-Crosse puis à St-Boniface.

Mgr Taché revint avec le plus de diligence possible à l'Ile-à-la-Crosse (4). Il ne séjourna en ce lieu que quelques jours, et continuant sa marche, arriva à Saint-Boniface le 22 août.

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 84-85.

(2) Mgr Grandin, *Quelques notes......*

(3) *Ibid.*

(4) Mgr Taché, dans la visite qu'il achève en ce moment, nota les baptêmes enregistrés dans chaque mission : Lac Sainte-Anne, 3,052 ; Ile-à-la-Crosse, 617 ; lac Caribou, 181 ; Athabaska, 704 ; Grand Lac des Esclaves, 309 ; lac la Biche, 84 ; N.-D. des Victoires, 180. — Total, 5,137.

M. Laflèche en était parti au commencement de juin, pour retourner définitivement au Canada, " allant demander à sa terre natale une santé épuisée par douze années d'un généreux dévouement, " laissant des regrets unanimes à la Rivière-Rouge. Départ définitif de M. Laflèche.

Cette perte avait été compensée par la venue du P. Lestanc, arrivé le 19 octobre précédent, que l'on appelait dès lors à Saint-Boniface " le second volume du P. Grandin, (1) " " l'un de ceux que la Providence a envoyés dans ce pays pour y faire le plus de bien et y donner les plus beaux exemples de vertu (2). " Arrivée du P. Lestanc.

(1) Lettre de Mgr Taché à Mgr de Mazenod, 22 *mai* 1856. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 76.

CHAPITRE XIX

DEUXIÈME VOYAGE EN EUROPE.

SEPTEMBRE 1856—NOVEMBRE 1857.

Départ de St-Boniface.

“ Dans l’espace de deux mois, ” Mgr Taché “ avait eu la consolation de voir tous les Oblats employés dans le diocèse de Saint-Boniface. ” Mais cette visite n’était que la première partie de son voyage. Après trois semaines passées à la Rivière-Rouge, il se remit en route le lundi 14 septembre, pour le Canada et pour l’Europe.

Séjour en Canada.

Le prélat s’arrêta quelque temps dans le Canada pour traiter avec ses collègues de la nomination d’un coadjuteur. Les évêques se trouvaient réunis pour la tenue d’un concile. Mgr de Saint-Boniface sollicita leur appui pour obtenir du Saint-Siège un coadjuteur; tous y consentirent et rédigèrent une supplique au Souverain-Pontife. “ Le diocèse de Saint-Boniface, disent-ils, comprend un territoire immense, puisqu’il a 1520 milles de long sur à peu près 1300 milles de profondeur. Ce vaste territoire est couvert de peuplades infidèles, dont on ne peut préciser le nombre, parce que ce sont des tribus nomades, mais que l’on estime être de 80.000 âmes. Il y a chez celles de ces tribus qui vivent loin du commerce des gens civilisés, de très heureuses dispositions pour la foi chrétienne, et elles sont les premières à demander avec instance les missionnaires. Il est d’autant plus urgent d’aller à leur secours en leur donnant de bons missionnaires que les ministres protestants font plus d’efforts pour s’établir parmi elles, et les attirer dans leurs funestes erreurs. Il est bien connu que ce qui fait surtout impression sur l’esprit de ces peuples grossiers et ignorants, c’est la visite de l’évêque, dont le ministère vivifiant se fait singulièrement sentir dans ces pays ensevelis dans les ténèbres de la mort. Cependant l’évêque actuel, malgré son zèle, quoique jeune et accoutumé depuis long-

temps à ce genre de ministère, n'a encore pu, depuis près de quatre ans qu'il a succédé à Mgr Provencher, de vénérable mémoire, visiter qu'une partie de ce même diocèse, quoique cette année même il ait fait un voyage de 2500 milles. Si un coadjuteur lui était donné, il pourrait établir sa résidence à Saint-Boniface pour surveiller de là toutes ses missions, se tenir en rapport avec l'Europe et l'Amérique, d'où il attend tous les secours nécessaires, pendant que son coadjuteur demeurerait dans un lieu central pour toutes les missions sauvages, nommé l'Ile-à-la-Crosse. Par cet arrangement, les deux évêques, se trouvant à 1200 milles de distance, pourraient plus facilement visiter toutes les missions du diocèse et sans autant de frais, puisqu'ils seraient sur les lieux plus immédiatement confiés à leur sollicitude. Puis, en cas de décès de l'évêque actuel, la distance des lieux et la difficulté des communications sont telles qu'il faudrait plus de deux ans avant qu'on pût lui donner un successeur. Ce long veuvage de l'Eglise de Saint-Boniface serait peut-être la ruine complète des missions sauvages, qui y sont nouvellement établies (1)."

Pour toutes ces raisons, les prélats prient le Saint-Père de donner à l'évêque de Saint-Boniface un coadjuteur avec future succession. Mgr Taché avait demandé à ses collègues de réserver la désignation du sujet au vénérable fondateur des Oblats: tous reconnaissaient la nécessité de prendre le coadjuteur parmi eux; "ils avaient sans doute appris que sans la nomination providentielle de Mgr Taché, le Supérieur général aurait retiré ses fils de l'immense territoire qu'ils évangélisaient, et ils voulaient par un nouveau choix, les attacher indissolublement à ces missions difficiles (2)." C'est pourquoi la supplique ne propose aucun nom. Elle est datée de "novembre 1856."

Tempête sur l'Océan.

L'Evêque s'embarqua le samedi, 22 novembre. La traversée dura 16 jours et fut orageuse. "Près des côtes de l'Irlande,

---

(1) Copie aux Archives de l'archevêché de Saint-Boniface, dans le *Recueil des Lettres de Mgr Provencher*, t. II, pp. 301-304.

(2) Mgr Grandin, *Quelques notes......*

raconte-t-il lui-même, nous avons essuyé une furieuse tempête qui faillit briser notre navire comme elle en a brisé tant d'autres. Il est difficile de se faire une idée du dégât causé à notre propre bord par les flots en furie. Un des canons, pesant à peu près 600 livres, fut démonté de son affût, qu'il brisa, quoiqu'il fût en fonte et fût très épais. Cette pièce, abandonnée à elle-même sur le pont, fut soulevée par les vagues ou le roulis à plusieurs pieds en l'air, passa par-dessus la cabine qui protégeait les mouvements, en cassa la surface, puis tomba au milieu de la machine à vapeur et ne s'arrêta qu'au fond de cale, après avoir rompu une plate-forme en fonte sur laquelle étaient les ingénieurs. Ceux-ci, qui auraient dû être tués, s'étonnent de leur préservation, et peut-être plus encore de ce que le canon, dans sa chute, n'endommagea pas les machines. On ne comprend pas en effet, comment une masse de ce poids et de ce volume ait pu passer entre les diverses parties d'une machine à vapeur sans rien endommager, sans causer une explosion qui eût été notre perte à tous (1). " "Je me trompe, reprend le narrateur, ce fait se comprend facilement : de pieuses âmes priaient pour nous ; vous priiez pour votre fils et Dieu a entendu vos prières. L'Etoile de la mer nous a protégés pendant cette nuit affreuse et la Providence a voulu nous donner sensiblement un titre de plus à notre reconnaissance (2). "

Malgré le mauvais état de la mer, Mgr Taché fut moins malade que " lors de son premier voyage. " Serait-ce, demande-t-il plaisamment, que je commence à devenir " marin (3) ? "

Il débarqua à Liverpool le dimanche soir, 7 décembre, après 16 jours de mer, avec " le sentiment agréable de ceux qui mettent pied à terre, à la suite d'une longue traversée (4). " Le lendemain, était la fête patronale des Oblats : il chanta la messe

Passage à travers l'Angleterre et la France.

---

(1) *Liverpool, 8 décembre* 1856. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 56.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

dans l'église que ses frères en religion possédaient à Liverpool (1).

Il passa deux jours à Liverpool, deux à Londres, huit à Paris. " Je vois de bien belles choses, écrit-il de Paris, dans la capitale de l'Empire français; mais ce qui m'y a plu davantage, c'est la tendre piété que j'ai remarquée dans l'église de Notre-Dame des Victoires. Quels beaux moments on passe dans ce vénérable sanctuaire! Le ciel semble y prodiguer un avant-goût de ses délices. La piété toute filiale de ceux qui viennent y prier Marie a un caractère de foi qui multiplie les prodiges. Aussi les miracles de grâce y sont, pour ainsi dire, à l'ordre du jour (2)."

L'Evêque canadien ajoute: " Il règne en France un ordre admirable. Le Souverain de ce beau pays paraît un homme providentiel. Je l'ai vu hier passant une revue: il est difficile de se représenter l'enthousiasme avec lequel les cris de *Vive l'Empereur!* ont retenti dans l'armée et dans la foule (3)." C'était alors l'époque de la guerre de Crimée, l'une des époques où la France a été la plus glorieuse et la plus prospère; mais hélas! Napoléon III, troublé par les bombes d'Orsini, allait adopter une politique révolutionnaire, qui devait le précipiter, avec toute la France, dans l'abîme.

Le prélat termine ses réflexions sur son séjour à Paris, par ces paroles qui renferment un bel éloge de la France et une prière pour elle: " Il se fait un bien admirable en France; la générosité et le dévouement sont des caractères distinctifs de la nation française; que Dieu la protège et la rende digne de la missions qui lui est réservée dans le monde (4)."

Arrivée à Marseille.

Mgr Taché partit de Paris le 19 décembre. Le lendemain, il arrivait à Marseille. Quelle ne fut pas sa joie de se retrouver auprès du vénérable fondateur des Oblats, le père de sa vie religieuse et de sa dignité pontificale! Avec quelle piété il lui de-

(1) *Liverpool,* 8 *décembre* 1856.

(2) Lettre à sa mère, *Paris,* 18 *décembre* 1856.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

manda de “ le bénir, de bénir tous ses enfants habitant les froides régions du Nord-Ouest de l’Amérique, de bénir toutes les œuvres confiées à leurs soins et objet de leur sollicitude (1). ” De son côté, le saint vieillard témoigna à son jeune fils “ une tendresse et une joie ” que “ beaucoup de pères selon la nature n’éprouvent pas même pour leurs propres enfants, ” épanchant sur lui “ tous les trésors de tendresse renfermés dans son grand cœur (2). ”

L’Evêque de Saint-Boniface commença aussitôt les négociations pour la nomination de son coadjuteur. Il demandait qu’il fût pris parmi les Oblats, qu’il fût jeune encore, “ doué d’un tempérament fort et vigoureux, d’une constance inébranlable sans raideur, d’un caractère conciliant (3). ” Si l’élu ne savait pas les langues sauvages, Mgr Taché s’offrait à lui “ abandonner sa cathédrale, afin qu’il fît sa résidence à Saint-Boniface, où les langues sauvages sont loin d’être aussi nécessaires que dans le reste du diocèse (4) ; ” Lui-même, qui savait plusieurs langues sauvages, prendrait pour son partage les missions du Nord-Ouest, où ces langues sont absolument nécessaires. N’hésitez pas, disait-il à Mgr de Mazenod, “ à m’enlever la plus grasse partie de mon gâteau pour la donner à mon coadjuteur : je ne reculerai jamais devant une mesure qui pourrait procurer le bien et la gloire de Dieu (5). ” Choix du coadjuteur.

Le Supérieur général, après avoir prié et réfléchi, “ inspiré de Dieu, désigna le jeune P. Vital Grandin comme le plus digne entre les dignes : *dignissimus inter dignos* (6). ”

On ne pouvait guère faire qu’une objection, celle de *l’âge* de l’élu : le P. Grandin n’avait en effet que vingt-huit ans. Mais,

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 88.

(2) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Jour de l’an au matin*, 1857. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 58.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 25 *juillet* 1855. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) *Vingt années de Missions.....*, p. 84.

observa Mgr de Mazenod, “la jeunesse est de tous nos défauts, celui qui se corrige le plus vite (1)!” “Puis, ajoute Mgr Taché, il faut bien s'en souvenir, avec la nécessité de nos marches et contre-marches, à des distances prodigieuses, le poids des années est un bagage un peu lourd pour la raquette (2).”

Le nom du P. Grandin fut envoyé à Rome. “Ce nom, par la raison que nous avons dite plus haut, ne se trouvait pas consigné sur la supplique des évêques de la province de Québec. Cette dérogation aux règles ordinaires retarda un peu la conclusion de cette importante affaire (3).” Car le Saint-Père, malgré toute la confiance qu'il avait dans Mgr de Mazenod et Mgr Taché, voulut avoir par écrit la délégation de l'archevêque et des évêques de la province de Québec, chargeant le Supérieur général des Oblats de présenter les noms. Il fallut du temps pour que cette délégation parvînt à Rome. “Ce ne fut que” le 11 décembre 1857 “que le Saint-Père signa les bulles érigeant la coadjutorerie de Saint-Boniface et préconisant le P. Vital Grandin comme coadjuteur avec le titre d'évêque de Satala *in partibus infidelium* (4).”

“Cet acte du Vicaire de Jésus-Christ, remarque Mgr Taché, nous procura une bien douce satisfaction. Car, outre qu'il nous délivrait de toute inquiétude sur le sort de notre diocèse, en cas d'une mort qui peut nous frapper chaque jour, il nous assurait le puissant et dévoué concours d'un pieux missionnaire, qui, nous en étions certain, ferait un saint évêque (5).” Pendant quarante-cinq années, la fontaine de salut ouverte par cette élection fortunée n'a cessé de répandre “ses bénédictions de douceur” dans ces contrées froides; pendant quarante-cinq ans les peuples ont entouré d'une vénération croissante “le saint du

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes......*

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 84.

(3) *Ibid.*, p. 89.

(4) *Vingt années de Missions.....* , p. 89.
Satala est un siège situé dans l'ancienne province ecclésiastique de Sébaste.

(5) *Ibid.*

Nord-Ouest." "Que Dieu soit béni! que la mémoire du vénéré fondateur des Oblats accepte les plus justes actions de grâces (1)" de toute l'Eglise et des deux Frances pour un choix qui a si efficacement contribué à étendre le règne de l'Evangile et à faire connaître et aimer le nom français.

Négociations pour la multiplication des couvents dans le Nord-Ouest.

"Une autre mesure, aux conséquences multiples et avantageuses pour nos missions, fut aussi arrêtée pendant le séjour du Vicaire à Marseille. Tous nos missionnaires avaient exprimé le désir de voir les plus avancés de leurs établissements enrichis d'un couvent des Sœurs de la Charité. Outre l'éducation des enfants, le soin des malades, il est mille détails de la vie, dans lesquels le prêtre missionnaire ne peut pas descendre, et dans lesquels il est bon pourtant qu'une main expérimentée et charitable vienne façonner le cœur de ceux qui, arrachés naguère à l'infidélité, ignorent combien est abondant le surcroît promis à qui "cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice." La femme missionnaire, la Sœur de Charité, peut remplir cette noble tâche, et seconder ainsi puissamment l'action du prêtre. Saint Paul n'oublie pas celles "qui ont travaillé avec lui dans l'établissement de l'Evangile." Ce genre de coopération est encore plus nécessaire à ceux qui exercent leur saint ministère en pays sauvages et incultes, où la belle et pure nature des grands rêveurs de la pseudo-philosophie a tant besoin d'être embellie et abluée. Les services des Sœurs de la Charité semblaient donc, avec raison, comme indispensables; mais ici, comme ailleurs, les nobles élans du cœur, les généreuses aspirations de l'âme, sont dépendants des nécessités de ce corps qui semble avoir toujours la bouche ouverte pour demander son alimentation; aussi le grand échec, la grande difficulté de toutes ces créations bonnes, pieuses, admirables même, c'est l'exiguïté des ressources pécuniaires. Les allocations de la Propagation de la Foi soutiennent seules nos établissements; leur adjoindre des couvents de religieuses, c'est demander aux missionnaires de partager avec ces

---

(1) *Vingt années de Missions*, p. 99.

héroïnes la maigre pitance qui les soutient; c'est demander à ces dernières le plus haut degré possible d'abnégation, le sublime de la charité et du dévouement. " Les missionnaires oblats consentaient volontiers à partager leur nourriture avec celles qui viendraient les seconder. Notre vénérable fondateur, après quelques objections prises en son bon cœur et sa haute prudence, consentit volontiers au projet proposé, en laissant au Vicaire de nos missions le soin de s'entendre avec les Sœurs de la Charité sur les mesures à prendre pour en assurer le succès (1). "

L'Evêque de Saint-Boniface, qui, dans toutes ses lettres à Mgr de Mazenod, ne cessait de demander des missionnaires, lui renouvela ses instances de vive voix et à plusieurs reprises.

Demande de missionnaires. Départ.

Le vénérable fondateur, " avec la bonté qui le caractérisait, voulut bien se rendre aux vœux de son enfant. Il promit que quatre Pères et quelques Frères seraient envoyés à Saint-Boniface dans le cours de l'année (2). "

Il y avait déjà des presses autographiques dans les missions du Nord-Ouest. Mgr Taché obtint que le F. Salasse, destiné à ces missions, fût exercé, avant son départ, à s'en servir.

Ce Frère, avec un autre convers, le F. Perréard, un scolastique, le F. Clut et le P. Le Floch s'embarquèrent à Liverpool le 3 juin pour Montréal, et arrivèrent à Saint-Boniface le 12 août, amenant du Canada un vaillant colon, M. Allard, qui a eu 20 enfants (3).

Durant le même été, mais un peu plus tard, les Pères Frain et Eynard et le F. Kearney s'embarquèrent aussi à Liverpool et, à travers " les montagnes de glace qui se promènent à loisir dans le détroit et sur la baie d'Hudson, " vinrent débarquer à la Fac-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 89-90.

(2) *Ibid.*, p. 91.

(3) J. M. Lefloch ou Le Floch, né en 1823 à Quimper, ordonné prêtre en 1855, envoyé aux missions de la Rivière-Rouge en 1857, exerça le ministère à la cathédrale jusqu'en 1868, fut envoyé en 1868 aux missions de Pembina et de Saint-Joseph, et y demeura jusqu'en 1877, exerça ensuite le saint ministère à Montréal, puis à Saint-Sauveur de Québec, fut affligé de paralysie pendant plusieurs années, et mourut à Québec le 28 janvier 1888.

torie d'York. C'est la première fois que les Oblats suivirent cette voie pour venir dans le Nord-Ouest; Mgr Taché, ainsi que nous le dirons plus loin, leur obtint un passage gratuit de Londres à York. Continuant leur route, les trois missionnaires arrivèrent à la Rivière-Rouge au commencement d'octobre (1).

Séjour à Marseille.

L'Evêque de Saint-Boniface passa près de trois semaines à Marseille, les derniers jours de 1856 et les premiers de 1857. La température était alors, sur les bords de la Méditerranée, ce qu'elle est " au mois de mai " à la Rivière-Rouge. " Nos habitants de Marseille, écrit-il à sa mère, ne peuvent pas comprendre que nous puissions vivre dans nos climats glacés, et encore moins que l'on puisse coucher à la belle étoile avec 45 degrés au-dessous de zéro (2). "

Tournées de prédications en France.

En 1857, l'Œuvre de la Propagation de la Foi n'avait point encore les développements qu'elle a obtenus depuis. Les Conseils centraux songèrent à profiter de la présence de cet évêque missionnaire, qui s'appelait lui-même quelquefois " le petit évêque sauvage, " pour faire connaître l'Œuvre et sa nécessité pour les missions. Qui s'intéressait plus à l'Œuvre de la Propagation de la Foi que cet apôtre au grand cœur, appelé à introduire l'Evangile dans un continent vaste comme la moitié de l'Europe? Qui pouvait mieux y intéresser la France que ce jeune évêque, si vif du regard, à la parole chaleureuse, dont le visage se baignait si facilement de larmes, qui évangélisait des terres autrefois françaises? Les Directeurs de Paris et de Lyon lui demandèrent donc d'aller de ville en ville, de diocèse en diocèse, pour parler des missionnaires et des missions et recommander l'Œuvre qui nourissait les uns et soutenait les autres.

Mgr Taché, dont la timidité naturelle égalait presque l'amabilité, éprouvait quelque répugnance pour " une mission qui devait le mettre en rapport avec tant de personnes incon-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 24.

(2) *Jour de l'an*, 1857.
—45° Far. équivaut à —42° $\frac{7}{9}$ C.

nues (1). ” Mais il avait l'occasion de servir les intérêts de la foi et de témoigner sa reconnaissance envers l'Œuvre qui fournissait le pain à ses missionnaires. Il accepta donc.

Pendant près de deux mois, “ le petit évêque sauvage ” parcourut les diocèses et les villes, peignant l'état malheureux des infidèles, les travaux des missionnaires et suppliant la généreuse France de donner son or pour assister les missionnaires dans la conversion des infidèles.

Il partit de Marseille vers le 10 janvier, prêcha successivement à Fréjus, Aix, Lumières, où un chœur de musiciens exercé par le P. Talmon vint exécuter en son honneur l'air national des Canadiens-Français “ *Vive la Canadienne!* ” puis à Viviers, Vienne, Montpellier, Bézier, Carcassonne, Toulouse, Tarbes, Montauban, Auch, Bordeaux (2). Il était à Poitiers le 3 février, y était accueilli par Mgr Pie, “ avec une bonté et une générosité bien capables de ” le “ dédommager des fatigues de tant de voyages ” et contracta avec le magnanime évêque une amitié que la parfaite conformité de vues et le même dévouement à l'Eglise rendirent inaltérable (3). Il continua ses prédications par Angers, Laval, le Mans (4). Du Mans, il se proposait d'aller voir à la Grande Trappe de Mortagne son ancien condisciple, le P. Fiset; mais une indisposition le priva “ d'une satisfaction qui eût été si douce (5). ” Il se rendit directement à Chartres, puis à Paris, où il continua de prêcher et de s'occuper des missions. “ Un redoublement de besogne ” le fatigua au point de le rendre malade deux jours (6). Le 25 février, il partit de Paris, prêcha à Lyon, Belley, Annecy, et Grenoble. Il fit un

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, 24 *janvier* 1857. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre à sa mère, *Poitiers*, 3 *février* 1857. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 60.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre à sa mère, *Paris*, 2 *février* 1857. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 61.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

nouveau séjour auprès du vénérable évêque de Marseille, le quitta le 16 mars, et revint à Paris en prêchant encore dans quatre ou cinq villes.

“Il faut avoir entendu Mgr Taché parler de ses missions, raconte un témoin qui a longtemps vécu dans son intimité, pour connaître tout le charme de ses récits, chargés d'anecdotes, de souvenirs, de rapprochements heureux et profondément instructifs (1).” Dans les cathédrales de France, “l'évêque sauvage” parla avec cette abondance et cette onction qui caractérisaient son éloquence; tout l'auditoire était suspendu aux lèvres de ce conteur si vite ému et toujours émouvant qui répandait des larmes et trouvait à tout instant les saillies d'un esprit tout français. Aussi ses prédications eurent un grand retentissement et contribuèrent puissamment au progès de la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. Cette année-là même, les recettes augmentèrent de 286 mille francs. Mgr Taché peut être considéré comme un des grands bienfaiteurs de cette institution salutaire.

Mais ces tournées de prédication imposèrent à l'évêque missionnaire un sacrifice qui lui coûta beaucoup. “A mon vif regret, écrivait-il à Mgr de Mazenod dès le 24 janvier, après avoir examiné ce qui me reste à faire en France et le peu de temps laissé à ma disposition, je reconnais qu'il me faut absolument renoncer à mon voyage de Rome: il m'en coûte d'en venir à cette détermination; mais les circonstances m'y forcent (2).” J'ai dû renoncer à mon voyage de Rome, ajoute-t-il à sa mère le 3 février; mon cœur y aura perdu de douces émotions, mais j'espère que l'Œuvre de la Propagation de la Foi y gagnera, et quand on fait le bien on est toujours assez heureux (3).”

Visite au pays de ses ancêtres.

Nous avons dit que la famille Taché était originaire de Garganvillars, dans la Guienne. L'Evêque de Saint-Boniface,

---

(1) L'hon Sénateur T.-A. Bernier, Préface à la 2e édition des *Vingt années de Missions*......, p. 6.

(2) Archives de la Maison générale des Oblats.

(3) Collection de M. de la Broquerie-Taché.

durant la tournée que nous venons de raconter, eut l'occasion de faire des recherches sur ses ancêtres, d'aller visiter leur église et même leur maison.

Laissons-le raconter lui-même ce pèlerinage au berceau et au tombeau de ses pères.

" A Montauban, écrit-il à sa mère, j'ai fait des recherches sur nos ancêtres. Ces recherches furent heureuses: j'ai pu connaître nos pères jusqu'à la septième génération. En passant à Garganvillars, j'ai vu la maison où sont nés nos aïeux, l'église où ils ont été baptisés; j'ai prié dans le cimetière qui renferme leurs restes mortels. Jugez de l'émotion universelle, tout le pays était sur pied et l'on considérait mon passage comme un événement, d'autant plus que le dernier des Tachés qui a habité cette paroisse, cousin issu du germain de mon grand'père, en est par son testament, que j'ai entre les mains, le bienfaiteur insigne, ayant laissé une somme considérable pour les pauvres et une autre pour la fabrique, afin qu'à perpétuité on prie pour les membres de sa famille. La branche de la famille Taché à laquelle nous appartenons, s'est éteinte avec ce zèlé et pieux chrétien.

" A deux lieues de Garganvillars est le village de Lapite, dont le maire est un Taché, mon cousin au sixième degré, chez lequel j'ai dîné avec un de ses frères, qui est curé dans le diocèse et qui est un bien digne ecclésiastique. Inutile de vous dire combien ces braves gens paraissaient heureux. Ils savaient qu'un Taché était allé au Canada, mais n'en avaient jamais eu de nouvelles (1). "

Relations avec les Boucherville de France et de l'Ile Maurice.

Nous ne savons si c'est pendant ce jour dans la patrie de ses ancêtres que l'Evêque canadien renoua des relations avec les rameaux de la famille de Boucherville établis en France et à l'Ile Maurice. En tout cas, nous le voyons depuis en relations avec Mme Dugas de Colombier, dans le Dauphiné, née de Boucherville, sa cousine au 5e degré, avec Anatole de Boucherville, de

---

(1) *Poitiers, 3 février.*

l'Ile Maurice, cousin au 5e degré aussi, et d'autres membres de ces familles distinguées. " Que Dieu est bon, écrivait-il un jour à Madame Dugas ! De tous les membres de notre famille au Canada, je suis celui qui ai paru le plus sacrifier les liens de famille qui pourtant m'étaient si chers ; et voilà que c'est par moi que cette même famille est entrée en relation avec ses membres d'outre-mer. Je regarde comme une grande récompense de quelques-uns de mes sacrifices de missionnaire d'avoir pu vous connaître, vous et les vôtres (1). "

Il s'estimait surtout heureux que ses relations avec ces parents lointains les eussent rendus plus religieux. " Jugez de mon bonheur, disait-il à cette occasion, moi qui ai renoncé à tout ce que j'aimais sur la terre pour faire du bien à de pauvres sauvages, aider à procurer le salut à des membres de ma famille (2) ! "

Visite aux familles de ses missionnaires.

" Mgr Taché avait une dévotion qu'il a communiquée plus tard à tous les évêques élevés à son école. Quand il allait en Europe ou seulement au Canada, il s'efforçait de visiter, toutes les fois qu'il le pouvait, les parents de ses missionnaires : " Nous allons " voir, disait-il, un bienfaiteur qui nous donne une somme d'ar- " gent, pour lui témoigner notre reconnaissance ; mais les pa- " rents qui nous donnent leurs enfants, leurs frères ou leurs " sœurs, sont bien en réalité les bienfaiteurs les plus méritants " de nos missions (3). "

L'Evêque missionnaire profita de ses voyages à travers la France pour voir le plus grand nombre possible des parents de ses missionnaires. Donnons quelques détails sur ses visites à la famille et aux amis de celui qui vient d'être désigné pour son coadjuteur.

" Avant de partir pour l'Europe, raconte celui-ci, Mgr de Saint-Boniface m'avait demandé les adresses des différents

---

(1) Lettre à Mme Dugas, née de Boucherville, *Saint-Boniface, Province de Manitoba, Canada, 15 janvier* 1878.

(2) *Ibid.*

(3) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

membres de ma famille qu'il était plus facile de rencontrer. J'avais mis en tête de ma liste le prêtre modèle par excellence, que je regardais comme mon père, parce que c'est grâce à sa charité que je suis prêtre et à sa direction spirituelle que je suis religieux et missionnaire," M. Sébaux, alors curé dans sa paroisse natale, Notre-Dame des Cordeliers, à Laval, depuis évêque d'Angoulême. Mgr Taché alla le voir. Cette visite fut accompagnée d'un incident qui prouva à l'évêque missionnaire qu'on tenait beaucoup à sa visite, même plus qu'il ne l'aurait voulu. M. Sébaux, ayant reçu Mgr Taché, conduisit son hôte faire une visite à Mgr Wicart, premier évêque de Laval. Celui-ci dit au curé: " Vous ne devriez pas ignorer, Monsieur le curé, que dans " une ville épiscopale, c'est à l'évêché qu'un évêque doit descen- " dre.—Je n'avais pas moi-même, répond M. Sébaux, l'honneur " de connaître Mgr Taché; mais à la demande d'un de ses mis- " sionnaires que je connais intimement, il est venu me voir, et me " donner de ses nouvelles.—Oui, recevoir des Evêques! reprit Mgr " Wicart." Et en même temps il dit à son domestique d'aller chercher la valise de l'évêque missionnaire et de l'apporter à l'évêché. Mgr Taché fut quelque peu embarrassé.

" Il eut la bonté, poursuit Mgr Grandin, de visiter les miens, ce qui fit un grand plaisir à tous, tout particulièrement à moi. J'avais alors à Evron une sœur mariée depuis quelques années et qui, de concert avec son mari, y tenait un modeste commerce. Ils fabriquaient des mouchoirs de poche pour la nombreuse et belle communauté des Sœurs de la Charité d'Evron. Ma sœur se trouvant à traiter d'affaires avec l'Econome de la Communauté, avait à déterminer un jour où elle la rencontrerait. L'économe proposa tel jour. " Non, un autre jour, reprit ma sœur, car ce jour- " là, j'attends la visite d'un évêque missionnaire chez lequel est " mon frère." La religieuse partit d'un éclat de rire, croyant ma sœur victime d'une mauvaise plaisanterie. " Comment, " Madame, lui dit-elle, pouvez-vous supposer qu'un évêque va " venir vous voir, parce que votre frère est dans les missions? " Vous n'avez qu'un moyen de le voir, c'est de vous rendre à la " gare, peut-être aurez-vous la chance de l'apercevoir." Mgr

Taché, accompagné de mon frère, vicaire dans le diocèse de Laval, passa plusieurs heures à Evron, bénit ma sœur, mon beau-frère et leur petite famille, passa peut-être quelques instants au couvent et au presbytère, puis continua sa route jusqu'à Sillé-le-Guillaume, laissant toute la famille de ma sœur bien heureuse et bien honorée et beaucoup des habitants d'Evron bien ébahis. Mon père n'était pas sur la ligne du chemin de fer; mais il avait été prévenu, et après avoir endossé son habit des dimanches, fit ses trois lieues à pied pour se rendre chez son fils à Sillé et attendre Sa Grandeur. Dire si tout le monde fut heureux et surtout honoré, ce n'est pas possible. Mgr Taché lui-même était très heureux, parce qu'il comprenait qu'il faisait des heureux. Il m'écrivait à moi-même: " J'ai vu le digne M. Sébaux, votre " sœur et sa famille, votre frère le prêtre et surtout votre véné-" rable père, vos autres frères et leurs enfants, sans compter vos " parents et amis du Mans. Tout ce monde vous aime bien, je " suis convaincu que vous n'en doutez pas. "

" Sans doute, conclut le narrateur, des scènes semblables se passèrent chez les parents des autres missionnaires. Je n'ai connaissance que de celles qui ont rapport à ma famille (1). "

Après avoir achevé sa tournée de prédication, Mgr Taché séjourna encore une dizaine de jours à Paris, dans l'intérêt des missions de l'Amérique du Nord. **Dernier séjour à Paris. Voyage en Angleterre.**

" Si à l'ombre de vos ailes, avait-il écrit à Mgr de Mazenod, je pouvais franchir le seuil impérial, j'aurais encore une raison de plus de vous être reconnaissant (2). " Il désirait en effet voir Napoléon III pour l'intéresser aux " gestes de Dieu par les Francs " dans le Nord-Ouest de l'Amérique. Mais par timidité ou par l'effet des circonstances, il passa en Angleterre sans avoir vu l'Empereur des Français.

Il demeura huit jours dans les Iles Britanniques, visitant les maisons de son ordre, tressaillant d'une sainte allégresse à la

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes......*

(2) *Lettre du* 26 *février* 1857. — Archives de la Maison générale des Oblats.

vue du bien qui s'y faisait, s'occupant des intérêts de ses chères missions. " Je suis arrivé à Leeds hier à 11 heures, écrit-il le 2 avril ; aujourd'hui, je suis allé à Lys-Marie, et demain matin je dois me rendre à Liverpool. Vous pouvez voir par là qu'en Angleterre comme en France, je ne suis qu'un oiseau de passage ; mais d'un autre côté, ici comme en France, je suis vraiment heureux de voir nos Pères, de voir le bien qu'ils opèrent et leur succès dans l'œuvre admirable de la régénération d'un peuple pauvre, mais dont la foi ardente mérite toutes nos sympathies (1). "

A Londres, l'Evêque de Saint-Boniface se mit en rapport avec le Comité de la Compagnie de la Baie d'Hudson. " Le gouverneur Simpson du Canada y était " et se montra très bienveillant. " Demandez, Monseigneur, dit-il au prélat, tout ce que vous voudrez et nous serons heureux de vous l'accorder. " Mgr Taché profita de ces dispositions " pour demander un passage de Londres à York-Factory pour deux Pères et un Frère (2). "

Retour et prédications au Canada.

L'Evêque s'embarqua à Liverpool le samedi 4 avril. La traversée dura douze jours ; la mer fut " moins impitoyable que de coutume, (3) " surtout qu'à l'aller ; il ne fut pas " très malade (4). "

Il débarqua à New-York le jeudi 16 avril et se rendit à Montréal.

Prédications dans le Bas-Canada.

A la demande des évêques de la province ecclésiastique de Québec, il fit pendant plusieurs mois, comme en France, une tournée de prédications pour intéresser les cœurs aux missions et à l'œuvre qui fournissait le pain aux missionnaires, l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Sur les bords du grand fleuve auprès duquel s'écoula sa jeunesse, comme en France, sa

---

(1) Lettre au R. P. Aubert, 2 *avril* 1857. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 29 *avril* 1857. Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) *Ibid.*

parole, toute vibrante de foi et d'amour, coulant abondante sous le flot des pensées qui le saisissaient et des émotions qui l'envahissaient, remuait profondément tous les cœurs et créait dans les populations si croyantes et si généreuses du Canada des courants de charité d'où sortirent de nombreuses vocations et des aumônes abondantes. " Nous avons souvent vu, raconte un illustre témoin, les poitrines se soulever, les yeux se mouiller de larmes quand, rappelant dans nos vieilles églises, les diverses péripéties de sa vie d'abnégation, il invoquait d'une part les prières du peuple canadien pour dompter les révoltes du sauvage à la grâce, et que, d'autre part, il bénissait Dieu de la persévérance des actes de piété et d'édification par lesquels ses néophytes parvenaient souvent à changer en allégresse ses plus poignantes angoisses (1). "

" J'ai fait tout en mon pouvoir au Canada, écrit-il à Mgr de Mazenod, pour exciter le zèle en faveur de la Propagation de la Foi ; je ne crois pas avoir perdu mes peines ; je suis très content du séjour que j'y ai fait (2). "

Au cours de ces prédications, de larges aumônes lui furent données à lui-même pour les missions du Nord-Ouest ; ce qui lui fut bien plus agréable encore, un jeune prêtre du diocèse de Montréal, M. Gascon, vint lui offrir ses services pour les missions. Le prélat accepta avec empressement son offre généreuse. Le jeune prêtre est entré depuis dans la Congrégation des Oblats et s'est dévoué aux missions sauvages avec l'héroïsme d'un saint.

Pendant que Mgr de Saint-Boniface allait de ville et ville et de paroisse en paroisse pour étendre l'Œuvre de la Propagation de la Foi, il négociait la fondation de nouveaux couvents dans son diocèse.

Mgr de Mazenod, nous l'avons vu, avait accueilli favorablement ce projet, mais en avait laissé l'exécution à l'Evêque de

---

(1) M. le sénateur Bernier, Préface à la 2e édition des *Vingt années de Missions....* , p. 6.

(2) *Hamilton*, 4 *octobre* 1857. — Archives de la Maison générale des Oblats.

Saint-Boniface. Tous les missionnaires du Nord-Ouest ambitionnaient pour leurs missions l'établissement des Sœurs. Mgr Taché, "ne pouvant se rendre au désir de tous en même temps, avait décidé que l'on suivrait dans ces fondations l'ordre chronologique " de l'établissement même des missions ; " que, par conséquent, l'on commencerait par le lac Sainte-Anne. "

Négociations pour la fondation de nouveaux couvents dans les missions.

Profitant de son séjour au Canada, Mgr entama les négociations avec la Supérieure générale des Sœurs Grises de Montréal. Celle-ci " promit que, dès l'année suivante, trois Sœurs destinées au lac Sainte-Anne seraient envoyées à Saint-Boniface, et qu'ensuite la maison mère pourvoirait, le plus tôt qu'il serait possible, au personnel des établissements projetés pour l'Ile-à-la-Crosse et les autres postes. Cette communauté se montra admirable de générosité et d'abnégation, non seulement en donnant ses sujets pour des missions si lointaines et si difficiles, mais en les donnant à la seule condition qu'on leur procurerait des secours spirituels, et qu'on faciliterait l'accomplissement de leurs saintes règles et obligations. Quand le Vicaire voulut faire observer que, les missions étant pauvres et les ressources incertaines, on ne pouvait pas promettre beaucoup ni promettre positivement, il lui fut répondu : " Nous savons bien que les bons Pères chargés des différentes missions ne laisseront pas souffrir nos " Sœurs ; nous ne demandons que le vêtement et la nourriture.— " Mais si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur " subsistance ?—Dans ce cas, nos Sœurs jeûneront comme eux et " prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres." Tel est le contrat stipulé entre deux communautés, qui quoique différentes dans leur vocation, vont confondre leurs efforts en dirigeant leur action vers une fin commune : la conversion et l'instruction des tribus aborigènes de ces vastes et infortunées contrées (1). "

Il s'occupa, durant son séjour, d'une autre négociation qui intéressait moins la gloire de Dieu, mais où se révèle la bonté de son cœur. Les Sœurs Grises de Saint-Boniface avaient à leur

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 103-104.

service une grosse voiture, comme celles qui étaient en usage dans le pays, une de ces fameuses *charrettes de la Rivière-Rouge.* Mgr dit un jour à sa mère que " ses petites filles " de la Rivière-Rouge usaient d'un véhicule bien dur pour elles. La bonne Dame leur acheta la voiture qui avait appartenu à Mgr Crétin, évêque de Saint-Paul : elle était commode et à ressorts ; puis, c'était comme une relique à raison de celui qui s'en était servi le premier. Madame Taché la fit parvenir à la Rivière-Rouge par les Pères Le Floch et Clut. Elle sert encore et servira longtemps aux Sœurs de Saint-Boniface, souvenir cher de ce séjour de leur père au Canada, et de la tendresse de sa charitable mère.

Impression des premiers livres montagnais et cris.

Une autre affaire occupa beaucoup plus l'Evêque missionnaire et le retint longtemps loin de son église : c'est *l'impression des livres sauvages.*

Nous avons vu Mgr Taché et ses missionnaires passer les nuits à Athabaska dans la correction des prières et du catéchisme traduits en montagnais et en cris. Le prélat fit imprimer les premiers écrits dans ces deux langues, les livres cris en caractères français, les livres montagnais en caractères syllabiques. Les missionnaires du Témiscaming lui fournirent les caractères pour l'impression des livres cris. M. Palsgrave, imprimeur de Montréal, fondit des caractères pour l'impression des livres montagnais (1). L'impression de ces premiers livres montagnais et cris est un témoignage bien illustre de la connaissance que l'ancien missionnaire de l'Ile-à-la-Crosse avait acquise de ces deux langues sauvages.

Malgré un séjour de près de cinq mois au Canada, l'impression n'était point tout à fait terminée au moment de son départ ;

---

(1) " Les caractères sauvages sont de deux catégories : ceux qui servent à imprimer le cris ne m'appartiennent pas ; ils sont aux missionnaires de Témiscaming, autrefois de la baie d'Hudson. Ceux qui complètent les précédents pour l'impression du montagnais m'appartiennent, et volontiers je vous en fais cadeau. M. Palsgrave, volontiers, je crois, ferait pour vous ce qu'il a fait pour nous, c'est-à-dire vous fondrait pour rien ou à peu près d'autres caractères pour le cris, d'autant plus facilement qu'il a, je suppose, gardé les *matrices* ou moules." — Lettre de Mgr Taché au P. Lacombe, 9 novembre 1872.

il en laissa le soin à son frère d'armes de l'Ile-à-la-Crosse, son ami de cœur, M. Laflèche.

Quelques autres faits.

Notons quelques autres faits de son séjour.

Mgr Taché assista, au mois de mai, aux funérailles de Mgr Gaulin, évêque de Kingston et y vit les évêques de Montréal, Saint-Hyacinthe, Bytown et Hamilton.

A la fin du mois d'août, il fit à Montréal une retraite qui, dit-il, lui a fait beaucoup de bien (1).

Sa pieuse mère le vit plusieurs fois durant ce long séjour. A la dernière entrevue, elle pleura beaucoup. L'Evêque, si sensible, pleura aussi; mais ses pensées étaient plus haut. "Je reprends avec joie, écrit-il à Mgr de Mazenod, la route de mes missions: les larmes de ceux que j'aime ont bien tenté une impression pénible sur mon cœur, mais *Dieu le veut* et sait alléger le fardeau qu'il m'impose (2)." Comme les croisés des anciens temps, ce chef d'une croisade nouvelle s'en va à ses conquêtes au cri de *Dieu le veut*.

Voyage de Montréal à St-Boniface.

Mgr Taché partit de Montréal, le samedi 3 octobre, par le chemin de fer, accompagné jusqu'à la Pointe Saint-Charles par le curé de Boucherville, M. Pepin. "Après 7 heures en chemin de fer", il était à Kingston, où il fut rejoint par M. Gascon et un Frère qui ne le quittèrent plus le reste du voyage. Le lendemain, "il sillonnait à pleine vapeur, les belles et grandes eaux du lac Ontario (3)." C'était le dimanche du Rosaire. Le batiment toucha à Toronto, mais un instant seulement: l'Evêque ne put descendre pour dire la sainte messe. Cette privation lui fut très sensible. "Tout le monde à l'église, se disait-il, et moi sur un vaisseau! Tout le monde assistant au saint sacrifice, et moi offrant au Dieu sacrifié la privation et la séparation qu'il

---

(1) Lettre à M. Cazeau, de Québec, 28 *août* 1857. — Archives de l'archevêché de Québec.

(2) Lettre à sa mère, *Hamilton*, 4 *octobre* 1857. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 63.

(3) *Ibid.*

m'imposait (1)! " Il se mit à réciter le rosaire. " La bonne Marie, " lui " procura la consolation dont " il avait " besoin. " " Qu'il est doux de prier! remarque-t-il. L'âme éprouve toujours ce besoin; mais ce besoin devient plus impérieux dans certaines circonstances et cette douceur par là même plus vive. Aujourd'hui je me trouvais bien dans une position à ressentir ce double sentiment (2). " " Quelle est douce, ajoute-t-il, qu'elle est consolante notre sainte religion! Comme elle sait changer en joie tout ce qui sans elle serait si triste (3)! "

L'Evêque de Saint-Boniface s'arrête un jour à Hamilton; il en repart le lundi 5 octobre à 9 heures et demie du matin. Le même jour, à 6 heures et demie du soir, il laisse Détroit. Le mardi matin, il quitte Chicago, remonte le Mississipi à bord du Milwauke, et arrive à Saint-Paul le jeudi matin, 8 octobre, quatre jours après son départ de Montréal. " Je n'ai passé qu'une nuit dans le chemin de fer, écrit-il à sa mère; les autres, je les ai passées dans de bons lits, où j'ai satisfait mon goût pour le quiétisme. " Aussi " je suis bien moins fatigué qu'à mon départ de Montréal (4). " " Je suis surpris, ajoute-t-il, de la facilité des communications entre Montréal et Saint-Paul: c'est un plaisir: seulement quatre jours, même en ne se pressant pas. Avec la même proportion, ajoute-t-il, on irait de Boucherville à Saint-Boniface en six jours. Cela se fera bientôt (5). "

Oui, bientôt, on ira de Montréal à Saint-Boniface en six jours et même en trois jours. Mais en attendant, il va mettre vingt-quatre jours pour aller de Saint-Paul à Saint-Boniface, quoique, le long du chemin, il soit " tout étonné du changement et des progrès qui se sont faits dans le pays depuis un an (6). "

---

(1) Lettre à sa mère, *Hamilton, 4 octobre* 1857.

(2) *Ibid.*

(3) *A bord du Milwaukee,* 8 *octobre* 1857. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 63.

(4) *Ibid.*

(5) Lettre à sa mère, *Crowing,* 18 *octobre* 1857. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 64.

(6) *Ibid.*

Il loue trois hommes et trois chevaux, pour conduire jusqu'à Pembina six cents livres de bagages et les provisions, laisse le reste de ses " effets " à Saint-Paul jusqu'au printemps suivant, et monte avec ses deux compagnons dans " une excellente voiture à quatre roues qui " lui " appartient " et que traînent " deux chevaux qui " lui " appartiennent aussi. " " Nous allons voyager, dit-il, comme de gros seigneurs. Il est vrai que ce voyage va nous coûter cher ; mais les aumônes recueillies en Canada me permettent de faire cette dépense (1). " La saison est déjà avancée ; le temps est " frais, " mais par ailleurs il est " très favorable ; " les chemins sont " beaux. " M. Gascon montre " un courage et une bonne volonté " qui font l'admiration de son nouvel évêque. Le Frère souffre des rhumatismes ; mais il les supporte avec une patience angélique ; " à l'entendre, on le dirait très bien (2). "

Parti de Saint-Paul le mercredi, 14 octobre, Monseigneur de Saint-Boniface est à Crowing le dimanche suivant, 18 octobre, s'arrête un jour à Pembina, auprès de M. Belcourt, qui est alors " dans une position très pénible " et arrive enfin dans sa cité épiscopale le vendredi 6 novembre 1857. Il a été absent un an, deux mois et vingt-deux jours. Il a passé comme une grande lumière en France, en Angleterre, au Canada. Malgré sa jeunesse, il est désormais un des évêques les plus révérés du monde entier.

---

(1) Lettre à sa mère, *Saint-Paul*, 13 *octobre* 1857. — *Ibid.*, n° 64.

(2) Lettre du 18 octobre à sa mère.

CHAPITRE XX

SÉJOUR A SAINT-BONIFACE. EXTENSION DES MISSIONS DANS LE NORD.

6 NOVEMBRE 1857—31 DÉCEMBRE 1858.

Mgr Taché trouva à Saint-Boniface neuf Oblats, à savoir les sept Pères ou Frères arrivés d'Europe dans le cours de l'année, et en outre le P. Lestanc et le P. Végreville. **Le palais épiscopal.**

Le P. Bermond avait quitté la Rivière-Rouge le 25 août, pour aller à Montréal et prendre la haute direction des missions de l'Orégon, dont il avait été nommé Visiteur. Le P. Lestanc fut nommé économe à sa place.

Mgr Taché se trouvait heureux de vivre dans une communauté aussi nombreuse. " Nous vivons, écrit-il à Mgr de Mazenod, dans la plus cordiale entente; la règle est observée; les esprits paraissent tranquilles et les cœurs contents. La retraite, que des circonstances particulières nous forcent de remettre au mois de décembre, ne pourra que fortifier nos bonnes résolutions et nous ménager les grâces dont nous avons besoin pour les mettre en pratique. Aussi, Monseigneur, je vous assure que je suis vraiment heureux et satisfait au milieu de notre communauté. Nous n'avons point d'étranger avec nous, et nous vivons en famille (1). " " Ce qui me procure une joie bien douce, c'est que tous nos Pères ont l'air contents de leur sort: leur bonheur fait le mien (2). " " Je suis heureux, très heureux, au milieu de mes Frères, écrit-il quelques mois plus tard; je n'ai jamais été plus heureux et je ne désire pas l'être davantage (3)." " Je suis heureux, écrit-il à sa mère, vivant au milieu de mes prêtres, comme un père au milieu d'enfants dévoués; je suis

---

(1) *Saint-Boniface*, 23 *novembre* 1857. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, *Saint-Boniface*, 8 *janvier* 1858. — *Ibid.*

(3) Lettre au même, *Saint-Boniface*, 10 *mars* 1858. — *Ibid.*

constamment l'objet de leurs attentions et de leurs bons offices. Nos chers Frères me donnent aussi beaucoup de consolation et font beaucoup de bien. Nos bonnes Sœurs, si pieuses, si dévouées, m'exhortent à la vertu par la pratique de leurs devoirs. Tout semble calculé par le bon Dieu pour me dédommager du sacrifice que m'a imposé mon départ du Canada (1). "

Anniversaire du sacre épiscopal.

Quelques jours après le retour du prélat, se trouvait l'anniversaire de son sacre. Au Canada, comme dans les anciennes Eglises, cet anniversaire est une fête pour le clergé et pour le peuple. Les Pères réunis à l'évêché et les fidèles de Saint-Boniface prodiguèrent ce jour-là à l'Oint du Seigneur les témoignages de leur vénération et de leur attachement. Cet épanchement spontané des cœurs de tous apporta à l'âme sensible du prélat de saintes et joyeuses émotions. " Nos Pères reposent et moi je veille, écrit-il la nuit suivante à son consécrateur : je veille parce que je ne veux pas laisser passer ce jour, sans vous adresser au moins quelques mots, sans vous faire part des impressions de la circonstance. C'est aujourd'hui le 23 novembre, il y a aujourd'hui six ans que vous avez fait couler sur mon front l'huile sainte, que vous m'avez remis le bâton pastoral, que vous m'avez fait asseoir au rang des princes de l'Eglise. Ce jour de l'anniversaire de mon sacre m'a naturellement porté à vos pieds, pour vous témoigner mon respect, mon attachement, je dirais, ma reconnaissance, si mes faibles épaules avaient été mieux disposées à recevoir l'honorable fardeau que vous leur avez imposé (2). "

Délais du sacre de Mgr Grandin.

Mgr de Saint-Boniface a demandé un coadjuteur au commencement de l'année qui va finir. Le Saint-Siège a donné le bref de sa nomination le 11 décembre. Si l'élu devait être sacré à Saint-Boniface, il pourrait l'être bientôt ; mais Mgr de Mazenod tient à donner lui-même l'onction sainte à ce fils de sa ten-

---

(1) *Rivière-Rouge,* 10 *janvier* 1858. — Collection de M. de la Rroquerie-Taché, n° 65 *bis.*

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, *Saint-Boniface,* 23 *novembre* 1857.

dresse, comme auparavant à Mgr Taché. Or le P. Grandin se trouve nécessaire aux missions du Nord. C'est pourquoi il faut différer le sacre. " Je tiens ce choix caché, écrit l'Evêque de Saint-Boniface à Mgr de Mazenod le 11 janvier 1858, et je vous prie d'en faire autant. Je comprends le désir que vous avez de sacrer vous-même ce cher enfant. Il faudra pour cela retarder le sacre, car il est impossible pour l'été prochain de déplacer ce bon Père Vital-Justin. L'été suivant, je me propose d'aller le remplacer, et alors je pourrai vous le prêter pour un hiver, pour que vous en fassiez un pontife animé de votre esprit, digne de votre cœur (1)."

Et en effet, l'élu connaîtra sa nomination à la fin de juin 1858, sera sacré au mois de novembre 1859, et ne sera de retour à Saint-Boniface qu'en juillet 1860 et à l'Ile-à-la-Crosse que le 4 octobre suivant. " Si tout n'est pas sage dans nos voies, pourra dire Monseigneur Taché, ce n'est pas l'excessive célérité qui en est le vice principal (2)."

Ordination du P. Clut.

En attendant, Mgr l'Evêque de Saint-Boniface, pour la première fois dans son diocèse, conférait les ordres à un autre Oblat destiné, lui aussi, à devenir l'un des princes de l'Eglise. Le F. Clut fut ordonné diacre à Saint-Norbert le dimanche qui suivit l'anniversaire du sacre de l'Evêque, et prêtre un mois environ après, le 20 décembre, dans la cathédrale de Saint-Boniface. " C'était la première ordination, " nous venons de le dire, " que Mgr Taché avait la consolation de faire dans son diocèse. Les pauvres évêques missionnaires, dit mélancoliquement le prélat, ne goûtent que bien rarement le bonheur de donner l'onction sainte aux collaborateurs dont ils ont pourtant un si grand besoin (3)."

Fondation de la paroisse de St-Norbert.

Nous venons de nommer *Saint-Norbert,* l'ancienne mission de la rivière Sale, à trois lieues de Saint-Boniface. On peut

(1) Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 94.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 13 *novembre* 1857. — *Vingt années de Missions......*, p. 94.

fixer la fondation définitive de cette paroisse, à l'époque où nous sommes, à la fin de l'année 1857. Jusqu'alors, son église avait été desservie par un prêtre envoyé chaque fois de Saint-Boniface. A la fin de 1857, Mgr Taché y plaça le P. Lestanc pour y résider continuellement, et lui adjoignit pour l'hiver le P. Eynard et le F. Kearney, que nous verrons partir ailleurs pendant l'été suivant.

Fondation du couvent de St-Norbert.

Une année plus tard, le 29 décembre 1858, Mgr Taché conduisit lui-même à Saint-Norbert deux Sœurs Grises, les Sœurs Laurent et Dandurand, pour y tenir l'école. Un certain nombre des principaux habitants de Saint-Norbert vinrent à la rencontre des Sœurs jusqu'à Saint-Boniface; tous les autres habitants se trouvèrent à leur arrivée près de l'église de Saint-Norbert pour les saluer par des hourras et des décharges d'armes à feu. Le cortège entra dans l'église, et Mgr Taché, dans une allocution sortie de son cœur si aimant, offrit aux fidèles, en guise d'étrennes, les religieuses qui venaient se dévouer à l'éducation de leurs enfants. L'Evêque donna à la communauté nouvelle un terrain de quatre chaînes de largeur sur la rue de l'église s'étendant en profondeur jusqu'à la rivière Rouge, et de plus, sur la rive orientale de cette rivière, une autre terre de six chaînes de largeur sur deux milles de profondeur (1).

Premiers commencements de Ste-Anne des Chênes.

Un certain nombre de métis s'étaient fixés vers 1856 à l'extrémité orientale des prairies de la Rivière-Rouge, sur la lisière de la forêt, à la Pointe-des-Chênes. Nommons J.-B. Perreault, Basile Laurence, T. Grouette, Jean Racine, John Porter, J.-B. Lemire, J.-B. Valiquette, Francis Nolin, etc. " Dans l'hiver de 1858, à l'occasion d'un accident qui coûta la vie à B. Laurence, le R. P. Simonet alla le premier en ce lieu offrir le saint sacrifice de la messe. En 1859, Mgr Taché chargea le R. P. Le Floch, alors curé de la cathédrale, de desservir la nouvelle mission, et au moins tous les mois, les bons et religieux habitants avaient la consolation de recevoir la visite du prêtre. Le bon

(1) Notes recueillies par les Sœurs Grises dans leur Chronique.

père Morin, comme on l'appelait alors, donnait toujours au prêtre une cordiale hospitalité, et c'est dans sa maison que le missionnaire disait la sainte messe et remplissait les différents offices de son ministère (1). " Les colons eux-mêmes venaient chercher chaque fois le prêtre à Saint-Boniface et l'y ramenaient. Le P. Le Floch, originaire de la Bretagne et dévot serviteur de sainte Anne, donna à la mission qu'il desservait le nom de la patronne si chère à sa patrie (2). Ce ne fut que plus tard, en 1864, que le zélé missionnaire fit construire la première chapelle à Sainte-Anne, dans le domaine de M. Morin, et plus tard encore, en 1870, que la paroisse eut un prêtre résidant.

Epreuves de l'Ile-à-la-Crosse.

Nous voyons, à l'origine de l'Eglise, " l'homme ennemi " semer l'ivraie dans l'Eglise de Corinthe et parmi les Galates après le départ du fondateur, l'Apôtre des Gentils. Quelque chose de semblable s'est produit à l'Ile-à-la-Crosse après le départ de Mgr Taché, le fondateur de cette chrétienté sauvage. Le P. Végreville, laissé par le prélat à la tête de la mission, se trouva bientôt, malgré son talent et son dévouement, en face de difficultés, de résistances et de défections étranges. Ne sachant que faire, il finit par quitter l'Ile-à-la-Crosse et retourner à Saint-Boniface. Le P. Grollier demeuré seul à la mission, ne savait comment lutter contre le mal.

Mgr Taché apprit ces événements, à son retour d'Europe, pendant qu'il était encore dans le Canada.

Il écrivit aussitôt au P. Grandin de se rendre le plus vite possible à l'Ile-à-la-Crosse. Il voulait à la fois secourir la mission de Saint-Jean-Baptiste par le missionnaire le plus richement doué des dons de la nature et de la grâce, et le rapprocher de Saint-Boniface pour pouvoir lui communiquer bientôt les desseins de ses supérieurs sur lui.

La lettre de Mgr Taché parvint au P. Grandin d'une façon bien extraordinaire. Le porteur de la malle, le bourgeois An-

---

(1) *Le Manitoba*, n° du 21 décembre 1893.

(2) *Ibid.*, n° du 22 mars 1888.

derson arriva à Athabaska, vit le P. Grandin et les autres Pères, oublia qu'il portait des lettres à leur adresse et repartit sans les leur remettre. Mais plus loin, il se ressouvint des lettres, les enveloppa soigneusement dans de l'écorce de bouleau, et les suspendit à un arbre, au milieu d'un portage, avec quelques mots d'explication et d'excuse à l'adresse du P. Grandin et des autres Pères d'Athabaska. Ces lettres, confiées de la sorte à la Providence ainsi qu'à la loyauté de tous les passants, furent trouvées par le P. Grandin lui-même. Ce Père s'était mis en route à la suite du commissionnaire oublieux, pour se rendre au Grand Lac des Esclaves, selon des instructions antérieures de son Evêque. Après plusieurs jours de marche, arrivant au portage, il remarqua le porte-feuille d'écorce, le déplia, y trouva la lettre à son adresse et la lut. Les nouvelles instructions de l'Evêque étaient très précises.

" Monseigneur, raconte-t-il, me donnait pour obédience de me rendre à l'Ile-à-la-Crosse, afin que le P. Grollier lui-même pût se rendre au Grand Lac des Esclaves. Je dus continuer pourtant ma marche vers le Grand Lac des Esclaves, jusqu'à la rivière au Sel, convaincu que chez Beaulieu je trouverais les moyens de m'en retourner. Mais le passage des barges avait épuisé les provisions de cette honorable famille.

" Père, me dit le vieillard, je n'ai que deux petits jeunes gens " à te donner; je les fournirai de plomb et de poudre et j'espère " qu'ils te feront manger du canard; mais, dans ces conditions, " tu ne pourras pas aller vite. " Les vieilles Montagnaises savent toujours garder une poire pour la soif; elles trouvent des réserves dans les besoins pressants. " J'ai encore en cache, dit " la vieille Beaulieu, un peu de viande pilée, et cette nuit, je " pourrai faire un petit pémikan pour le Père. " C'était fort heureux, car remontant le courant, s'il arrivait que le chasseur brisât l'aile du canard, ce canard blessé plongeait aussitôt et s'éloignait dans le sens du courant: il fallait alors y renoncer (1). " Après quelques jours, le P. Grandin était de retour à

(1) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

Athabaska, à la grande surprise du P. Faraud, ajoutons, à son grand embarras; en effet, "il fallait trouver un canot, des provisions et deux hommes capables," ce qui était très difficile à cette saison, car "tous les sauvages étaient éloignés." Le P. Faraud finit par trouver deux hommes, "dont l'un, le guide, était presque aveugle," et un canot "assez grand, mais vieux, qu'il fallait gommer à chaque instant," avec de la graisse et du poisson pilé, "un pémikan, inconnu des mangeurs de buffalo." "C'est ainsi équipé, continue le voyageur lui-même, que je pus partir le 1er septembre dans la direction de l'Ile-à-la-Crosse. J'arrivai le 14 au Grand Portage la Loche, après force incidents qui nous avaient fort retardés; par suite de pluies continuelles et de l'eau froide qui rentrait dans le canot, les nerfs d'une de mes jambes s'étaient raccourcis; je ne pouvais plus marcher qu'avec l'aide de béquilles improvisées. Au Portage la Loche, je me consolais par la pensée que j'avais fait un excellent chemin de croix. Continuant la route, j'arrivai à l'Ile-à-la-Crosse le dimanche 20 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Deux hommes allaient partir pour Fort Garry; je profitai de l'occasion pour écrire deux mots à mon Evêque: "J'arrive, lui disais-"je, mais je suis un homme fini pour les missions: je pourrai "encore travailler à poste fixe, mais il ne me sera plus possible "de voyager, car j'ai une jambe que je ne puis plus allonger." Heureusement, cette lettre n'arriva pas à destination: les hommes firent naufrage dans un rapide et furent bien contents de se sauver avec la vie: Mgr Taché eût été fort déconcerté s'il eût reçu la lettre que je lui adressais. Par ailleurs, le mal ne fut pas aussi grave que je le présumais: le bourgeois de l'Ile-à-la-Crosse, M. Deschambault, avait de l'eau-de-vie camphrée: après quelques jours de friction, ma jambe reprit son état ordinaire (1)."

Le P. Grandin donna aussitôt la mission aux Montagnais, pendant que le P. Grollier la donnait aux Cris. Après cette double mission, le P. Grollier se mit en route pour Athabaska et

---

(1) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr A. Taché.*

le Grand Lac des Esclaves. Demeuré seul à l'Ile-à-la-Crosse, le P. Grandin, malgré son état de faiblesse, grâce aux grandes qualités de son esprit et de son cœur, put, par une action toute de bonté et de douceur, faire peu à peu disparaître les semences de division et de mécontentement et réunir tous les esprits dans la charité: tout rentra dans l'ordre, pour un temps du moins. "Ces sauvages qui, disait-on, s'attachaient exclusivement à leur premier missionnaire, ne firent, raconte-t-il, aucune difficulté de m'écouter, quand je dus prendre la charge de la mission. Sous ce rapport, les changements se faisaient aussi facilement que dans les paroisses chrétiennes de nos pays, dès lors que le missionnaire pouvait se faire comprendre (1)."

Le P. Végreville reconnut humblement qu'il avait eu tort d'abandonner la mission de l'Ile-à-la-Crosse, alla se jeter aux pieds de son Evêque, quand celui-ci arriva à la Rivière-Rouge, lui demanda pardon et lui promit " de ne rien négliger pour mieux faire (2)." Mgr Taché l'employa pendant l'hiver à desservir la population de Saint-Charles, le chargea au printemps d'aller donner une mission aux chrétiens du lac Manitoba, puis, au commencement de juin 1858, content de son humilité et de ses services, (3) le renvoya à l'Ile-à-la-Crosse, auprès du P. Grandin. Celui-ci le chargea de passer l'automne au portage la Loche, où la Compagnie de la Baie d'Hudson avait établi un comptoir, et où les missionnaires commençaient une nouvelle mission, dite mission de la Visitation, pour les nombreux sauvages qui s'y rendaient. Là, comme à Saint-Charles et au lac Manitoba, le P. Végreville se conduisit avec autant de discrétion que de dévouement.

Extension des missions du Nord.

Cependant " le puissant renfort " amené par Mgr Taché d'Europe et du Canada, " assurait aux missions une plus grande extension, au bien à faire un plus grand développement, à "

---

(1) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr Taché.*

(2) Lettre de Mgr Taché à Mgr de Mazenod, *Saint-Boniface,* 8 *janvier* 1858. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(3) *Ibid.*

l'admirable "Congrégation" des Oblats une plus riche somme de mérites, de grâces et de bénédictions (1)." Ce fut surtout le bassin d'Athabaska-MacKenzie qui profita de cet heureux renfort.

"Il est bien connu de tous les ordres religieux que les missions d'Athabaska-MacKenzie sont, sans excepter, celles de la Chine, de la Corée et du Japon, les plus dures, les plus pénibles du monde entier (2)." Mais précisément parce qu'elles présentent continuellement la croix, elles attirent les héros de Marie Immaculée. **1. Les postes établis.**

Les Oblats y ont deux établissements, celui d'Athabaska ou de la Nativité, où est le P. Faraud, et celui du Grand Lac des Esclaves, auquel Mgr Taché vient de donner pour supérieur le P. Grollier, l'héroïque Oblat "qui va bientôt se diriger vers le pôle nord pour n'en plus revenir et y terminer sa noble carrière (3)."

Ce poste du Grand Lac des Esclaves "devenait d'une bien grande importance: important *par lui-même,* parce qu'il est le rendez-vous d'un grand nombre de tribus, dont les heureuses dispositions avaient déjà tant réjoui le cœur des apôtres de Jésus-Christ; important aussi, parce qu'étant le poste le plus avancé, il allait devenir *le foyer* d'où jaillirait la lumière bienfaitrice jusqu'aux régions les plus éloignées (4)."

Au commencement de juin 1858, Mgr Taché envoya dans le bassin d'Athabaska-MacKenzie deux Pères et deux Frères convers: le P. Clut et le F. Kearney pour rejoindre à la Nativité le P. Faraud; le P. Eynard et le F. Perréard pour renforcer le P. Grollier à la mission de Saint-Joseph. "Une circonstance de leur départ, écrit Mgr Taché, m'a singulièrement affligé: ils se sont mis en route en la compagnie d'un ministre protestant qui **2. L'archidiacre Hunter.**

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 95.

(2) L'hon. Prendergast, *Mgr Taché*, dans le *Manitoba*, n° du 28 juin 1894.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 96.

(4) *Ibid.*, p. 97.

s'en va *plus loin* qu'eux dans la rivière MacKenzie. Quel crève-cœur pour moi de voir des ministres de l'erreur auprès de sauvages qui nous demandent depuis près de dix ans ! Si j'avais eu quelques sujets de disponibles, ce malheur ne serait pas arrivé (1). ”

Et en effet, “ un archidiacre de l'Eglise d'Angleterre, habitant depuis longtemps dans ce pays, et fixé depuis quelque temps à la Rivière-Rouge, ” M. Hunter, “ partait, lui aussi, pour la rivière MacKenzie ” dans les barges mêmes qui emmenaient les missionnaires catholiques. “ Par une résolution dont la hardiesse nous étonna, poursuit Mgr Taché, il passa à l'Ile-à-la-Crosse, à Athabaska, au Grand Lac des Esclaves, où il savait que nous avions des établissements prospères, des chrétientés ferventes ; il alla d'un trait jusqu'au fort Simpson, chef-lieu et centre de la rivière MacKenzie, où nous n'avions pas encore pénétré. Voilà donc de l'ivraie qui va se semer dans le champ du père de famille. Voilà un autre point où les pauvres sauvages, encore ignorants des vérités du salut, vont être exposés aux séductions de l'erreur (2). ”

3. Lutte et succès contre le ministre protestant.

Nous avons parlé du représentant de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans le district du MacKenzie, ennemi des missions et des missionnaires catholiques. Cet employé avait été changé ; mais il avait eu un successeur qui avait des dispositions semblables, Bernard Ross, qui épousa ensuite la belle-sœur de l'archidiacre Hunter. Les chefs de tous les postes, subissant son influence, se réunirent au fort Simpson et firent un accueil enthousiaste à l'archidiacre anglican. “ De suite, de riches listes de souscriptions furent ouvertes en faveur de son œuvre. Quel zèle ! quelle gentillesse surtout ! se disait-on. Puis il était gros, gras, il devait dominer ; c'en était fait des prêtres catholiques ; aucun, bien sûr, n'oserait engager la lutte avec un si puissant antagoniste. L'un d'entre eux, qui avait nom Grollier, ne s'ef-

---

(1) Lettre à Mgr de Mazenod, *Saint-Boniface*, 12 *juin* 1858. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 98.

fraya pas des proportions colossales de son adversaire. Son zèle le fit s'élancer "*ut gigas ad currendam viam* (1)." Fort de la divine mission dont il était revêtu: *Ite docete omnes gentes,* (2) il prit la détermination de suivre le ministre jusqu'au fort Norman (63° de latitude). Au poste de la Grosse Ile, les sauvages n'écoutèrent que le prêtre. Au fort Simpson même, que le missionnaire confia au Cœur si aimant de Jésus, un succès semblable devait être la récompense de "l'envoyé de Dieu." Les malheureux Indiens, déjà un peu instruits par les sauvages du grand Lac des Esclaves, de l'esprit, de la tournure, et même de l'habit ecclésiastiques, surent distinguer entre le véritable homme de la prière, et celui qui en usurpait le nom (3)." Ils écoutèrent le prêtre catholique et se rangèrent de son côté "sans aucune exception (4)." "Les présents de toutes sortes étaient prodigués à nos Indiens par le ministre. Les Indiens lui disaient: "Tes présents sont bons, mais tu es mauvais; tu es un homme comme nous, tu n'es pas prêtre: nous n'écouterons pas ta parole (5)."

"La foi et le zèle de notre cher P. Grollier, continue Mgr Taché, avaient droit, ce semble, à cette consolation, et Dieu voulut bien la lui accorder. Il revint bientôt à la mission de Saint-Joseph, revoyant en passant le poste de la Grosse Ile, qu'il désigna sous la belle appellation: *Mission du Saint-Cœur de Marie,* confiant ainsi au Cœur de sa mère, les intérêts du Cœur de Jésus et suppliant ces deux Cœurs de garder les pauvres sauvages contre les séductions du ministre (6)."

Pendant que le P. Grollier portait l'Evangile aux sauvages du Nord et les défendait victorieusement contre les entreprises de Courses apostoliques du P. Faraud.

---

(1) Comme un géant dans sa carrière. Ps. XXVIII, 6.

(2) Allez, enseignez toutes les nations. MATTH., XXVIII, 19.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 99.

(4) Ce sont les expressions de Mgr Grandin, qui était alors rapproché d'Athabaska-Mackenzie et qui y a ensuite séjourné plusieurs années. Mgr Taché dit: "A de très rares exceptions près."

(5) *Rapport de Mgr Faraud sur le Vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie*, 1864: *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXXVII, p. 384.

(6) *Vingt années de Missions......*, p. 99.

l'hérésie, le P. Faraud allait prêcher la vérité aux sauvages de l'Ouest. Au commencement de l'automne, laissant à Athabaska le P. Clut, qui venait d'y arriver, il remonte la rivière à la Paix, va aux forts Vermillon et Dunvegun, visite la tribu des Castors, qui habitent la magnifique et riche vallée de ce nom et sollicitaient avec instance d'entendre l'homme de la prière. " C'étaient bien les petits enfants de la Foi " demandant le pain de la doctrine évangélique. Aussi comme ils furent heureux en voyant celui qui venait le leur rompre! Le P. Faraud revint en hiver, " marchant à la raquette pendant les dix-sept jours qu'il fut en route. " Il était de retour à la Nativité sur la fin de décembre.

Travaux des missionnaires du lac Ste-Anne.

" Au lac Sainte-Anne, les Pères Rémas et Lacombe se multipliaient pour avancer le règne de Jésus-Christ. Outre la visite des camps sauvages, à de grandes distances, le soin de la mission de Saint-Joachim ou du fort Edmonton les obligea à des voyages aussi nombreux que pénibles. Nous avons compté, que dans le cours d'une seule année, ces deux généreux pasteurs ont fait plus de 2.000 kilomètres pour desservir cette mission que dans le pays on considère comme n'en faisant qu'une avec le lac Sainte-Anne (1).

Le P. Frain fut donné pour aide aux Pères Rémas et Lacombe; mais il avait une santé débile. Mgr Taché espérait que, comme plusieurs autres missionnaires, " il se trouverait mieux des rigueurs de la sauvagerie que des douceurs de la civilisation; " malheureusement, sa santé ne se fortifia pas, et il fut peu en état d'aider ses confrères.

Travaux de l'Evêque.

L'Evêque, demeuré à Saint-Boniface, suivait de l'esprit et du cœur tous ses missionnaires. Il donnait à tous la direction, se réjouissait de leurs succès dans la propagation de l'Evangile, compatissait à leurs souffrances, les encourageait par les exhortations de sa parole apostolique et par les effusions de sa tendre charité.

Lui-même n'avait plus dans son palais que le P. Le Floch, qui était son conseiller. " Les visites du P. Lestanc, " qui demeu-

---

(1) *Vingt années de Missions*, p. 96.

rait à Saint-Norbert et avait été nommé *moniteur* du Vicaire, " portaient de temps à autre le conseil vicarial au grand complet. Les trois membres de ce conseil coulaient des jours heureux, partagés entre l'étude et le saint ministère, égayés par l'entente et l'affection les plus cordiales (1). "

Le P. Le Floch avait le goût des cérémonies saintes et était favorisé d'une belle voix. " Grand maître de chant, écrit Mgr Taché, il ajoute par lui-même et par ceux qu'il forme, une solennité particulière à nos cérémonies, ce qui est pour moi la source d'une bien douce jouissance (2). " Le P. Le Floch était en outre chargé de l'économat, pour lequel il avait des aptitudes spéciales.

Le prélat donnait la plus grande partie de son temps au soin des âmes, entrant dans tout le détail du ministère spirituel, comme le faisaient les saints évêques des premiers siècles, comme le ferait de nos jours le plus charitable des curés. " Mon pauvre peuple, dit-il, n'est pas tout ce qu'il pourrait, tout ce qu'il devrait être; mais pourtant le nombre des bons chrétiens est assez grand pour me dédommager des efforts que je fais afin de le rendre heureux (3). "

Soin des écoles.

Il portait, comme toujours, une continuelle attention aux écoles. Les Frères des Ecoles chrétiennes, qu'il appelait " les pieux et zélés membres de " son " petit clergé, " " rivalisent d'ardeur pour le bien " et lui procurent " les plus grandes consolations " par leur dévouement et leurs succès (4). "

Les Sœurs de la Charité lui donnent des joies égales par " la bonne tenue " de leur école, et de leur pensionnat, où sont élevées les jeunes filles de la classe éclairée, même protestante.

Envoi de trois enfants métis dans les collèges du Canada.

Mgr Taché envoya, en 1858, trois enfants métis pour être élevés dans trois collèges du Canada, Louis Riel, si fameux dans

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 102.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, *Saint-Boniface*, 10 *mars* 1858. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(3) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 12 *février* 1858. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(4) *Ibid.*

la suite, au collège de Montréal, Daniel McDougall, au collège de Nicolet, et Louis Smith ou Schmid, dit Laferté, au collège de Saint-Hyacinthe. Ces collèges avaient accepté généreusement de donner à ces enfants la nourriture et l'instruction gratuitement; Mgr de Saint-Boniface n'avait qu'à fournir le vêtement. " Je viens d'écrire à M. Laflèche " alors professeur à Nicolet, " et à M. Denis, directeur du collège de Montréal, écrit-il à son procureur de Québec, M. Cazeau, de *tirer sur vous,* (1) mais à mes dépens, pour les frais de l'entretien de deux enfants que j'envoie l'un à Nicolet, l'autre à Montréal, ces maisons voulant bien leur donner l'éducation et la pension gratuitement. J'ai envoyé un troisième enfant à Saint-Hyacinthe; pour ce dernier, vous n'aurez rien à payer (2). "

Disons dès maintenant que " l'essai " tenté en 1858 par Mgr Taché d'envoyer dans les collèges du Canada des enfants " bien promettants, " n'eut pas tout le succès qu'il en espérait. La nourriture la meilleure n'est pas bonne pour tous les tempéraments: les institutions de la civilisation les plus parfaites ne peuvent être appliquées qu'avec beaucoup de discrétion à des hommes d'autres mœurs. Un de ces enfants fut chassé du collège pour désordres graves. Louis Riel jouera, comme nous le verrons, un rôle qui, à certains moments, ne manquera pas de grandeur; mais il tombera dans une exaltation et des hallucinations qui attesteront un dérangement du cerveau.

Voyage de la Sœur Valade au Canada.

Ces trois enfants furent emmenés au Canada par la Supérieure des Sœurs Grises, la sœur Valade. Le 25 août, Mgr Taché envoyait à sa rencontre huit charrettes (3), qui la ramenaient à Saint-Boniface le 29 octobre (4) avec tout un essaim de jeunes vierges qui venaient se dévouer dans les missions de la Rivière-Rouge. Elle recueillit en Canada £250 d'aumônes;

(1) De tirer une traite sur vous.

(2) Saint-Boniface, 31 mai 1858.

(3) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Rivière-Rouge,* 25 *août* 1858. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 67.

(4) Lettre de Mgr Taché à M. Cazeau, 8 *novembre* 1858.

mais cette somme fut loin d'être suffisante pour couvrir les frais du voyage: Mgr Taché dut y ajouter un supplément de £360. " Le voyage des Sœurs a coûté £600, écrit-il à Mgr Guigues. Vous voyez que le déplacement des Sœurs n'est pas une bagatelle; leur perte serait à mes yeux un malheur bien plus grand (1). " " Le fait seul de leur arrivée jusqu'ici, écrit-il le même jour à son économe de Québec, prouve bien qu'elles sont sœurs de charité; leur noble conduite le prouve bien aussi; et si je mentionne ce qu'elles coûtent, ce n'est pas pour dire ce qu'elles valent, car je ne puis assez les estimer; mais c'est tout simplement pour vous donner une idée des difficultés de voyager dans ces contrées. Les autres difficultés sont aussi grandes. Il ne faut donc pas vous étonner si nous ne faisons pas des merveilles, tout en dépensant beaucoup d'argent (2). "

Ces dépenses étaient d'autant plus lourdes que, cette année-là une grande pauvreté régnait à la Rivière-Rouge. Les sauterelles avaient presque entièrement détruit la récolte de l'année précédente; des soldats avaient été envoyés et avaient acheté le peu de vivres qui s'y trouvaient. Pendant une année, tout fut " à un prix fabuleux (3). " Disette.

Dans cette affliction, comme dans toutes les autres, Mgr Taché fut la providence de tous les malheureux. Il quêta au loin et nourrit les pauvres. Il recueillit beaucoup d'orphelins, et les logea, les uns dans son propre palais, les autres chez les émules de sa charité, ses chères Sœurs Grises: il y eut, pendant une année, un orphelinat dans la maison de l'Evêque comme au couvent des Sœurs. " Nous avons à nourrir, écrit-il à M. Cazeau, à peu près cent personnes qui ne paient rien (4). " Trouver pour cent personnes trois repas par jour, à la Rivière-Rouge, c'était une difficulté que la charité héroïque de l'Evêque pouvait seule Orphelins recueillis.

(1) Saint-Boniface, 8 nov. 1858. — Archives de l'archevêché d'Ottawa.

(2) Archives de l'archevêché de Québec.

(3) Lettre de Mgr Taché à M. Cazeau, *Saint-Boniface*, 9 *nov.* 1857. — Archives de l'archevêché de Québec.

(4) Lettre du 8 novembre 1858.

résoudre. “ Les Sœurs ont soixante personnes dans leur maison, écrit-il à Mgr Guigues ; j'en ai quarante dans la mienne. Jugez par là si nous sommes obligés de faire de *l'économie domestique* dans un pays où il n'y a pas de *marché*. Toutes nos provisions, blé, viande, etc., doivent se trouver sur nos terres. Aussi des gens ailleurs, s'étonneraient si je leur disais que j'ai dans mes étables seize chevaux, quarante-cinq bêtes à cornes, vingt-cinq cochons, etc., etc., et les Sœurs autant (1). ”

Récoltes et chasses de 1858.

Heureusement, l'automne de 1858 mit fin à la disette : la récolte fut bonne ; les autres sources de richesses furent abondantes. “ Les sauterelles, écrit Mgr Taché au mois de novembre, après nous avoir beaucoup effrayés, ont disparu sans faire un dommage notable ; la chasse et la pêche ont été abondamtes (2). ” “ Nos petites affaires, conclut-il avec sa bonne humeur ordinaire, vont assez bien : nous sommes un point imperceptible de la machine ronde, mais nous tournons avec le reste (3). ”

Charité de Mgr Taché pour les Sœurs Grises.

Mgr de Saint-Boniface procura aux Sœurs Grises, pendant l'été de 1858, un soulagement digne de son cœur paternel. Jusqu'alors les bonnes Sœurs avaient dû faire les gros travaux de leur ferme comme les moindres : non seulement en effet, elles trayaient les vaches et conduisaient les chevaux, mais elles coupaient le foin et le blé, chargeaient et déchargeaient les voitures. Le prélat leur trouva un pieux chrétien qui, pour l'amour de Dieu et par vénération pour ses saintes épouses, fit désormais les travaux les plus pénibles (4).

Tristesses devant les luttes politiques au Canada.

De la Rivière-Rouge, Mgr Taché suivait les événements du Canada, avec un cœur rempli d'amour pour son pays ; il constatait avec tristesse, que la religion et la nationalité des Canadiens-Français y étaient menacées et se réjouissait de voir son frère lutter courageusement pour leur défense. “ Le bruit de

---

(1) Saint-Boniface, 27 avril 1859. — Archives de l'archevêché d'Ottawa.

(2) Lettre à M. Cazeau, *Saint-Boniface, 8 novembre* 1858.

(3) *Ibid.*

(4) Notes extraites par les Sœurs Grises de leur *Chronique*.



Grandes chasses.

vos luttes électorales, écrit-il le 7 mars 1858 à Mgr de Tloa, a retenti jusqu'ici. La lecture des journaux m'a rempli d'amertune; j'y vois, comme Votre Grandeur veut bien l'observer, que mon cher frère poursuit courageusement sa noble tâche; mais les combats qu'il soutient, prouvent que la société est fortement menacée et que le char politique roule sur des essieux brûlants et dangereux. Que Dieu protège notre chère patrie et ne permette pas aux mauvaises passions d'y implanter de trop fortes racines (1)."

L'Evêque s'applaudissait de la tranquillité qui régnait à la Rivière-Rouge: "Ici, dit-il, notre arène politique n'est ni sanglante ni agitée, tout le monde est tranquille sous ce rapport. La seule inquiétude consiste à trouver de quoi manger et de quoi se vêtir (2)." L'Evêque, avant de mourir, pourra voir sa patrie d'adoption envahie à son tour par les luttes de religion et de race.

Arrivée de trois nouveaux Oblats.

Au commencement de janvier, Mgr Taché avait écrit au vénérable fondateur des Oblats pour lui demander l'envoi "de deux Pères et d'un Frère (3)." Il avait répété ses instances au commencement de mars (4). C'était la France d'Amérique qui sollicitait du secours de la France d'Europe, "cette terre classique du dévouement et de l'apostolat moderne (5)." "Je n'ai pas le projet, lui disait-il, de former de nouveaux établissements, quoique pourtant les besoins soient nombreux et urgents; cependant, Monseigneur, j'ose prendre la liberté de vous supplier de nous accorder de nouveaux sujets, afin de donner du secours à quelques-uns de nos Pères qui sont dans la souffrance (6)." Au cours de l'été, une lettre de sa mère et une autre envoyée de Marseille, lui annoncèrent en même temps, l'arrivée de trois mission-

---

(1) Archives de l'archevêché de Québec.
(2) *Ibid.*
(3) Lettre du 8 janvier 1858.
(4) Lettre du 10 mars 1858.
(5) *Vingt années de Missions......*, p. 101.
(6) Lettre du 8 janvier 1858.

naires, les Pères Mestre et Moulin et le Frère Cunningham, mais longtemps après qu'ils furent partis de Montréal. On savait à Saint-Boniface qu'ils avaient pris de Saint-Paul la route des prairies. Or les Sioux infestaient cette route. Ils avaient tenu assiégés tout l'été M. Belcourt et sa petite colonie de Pembina, et en avaient tué un membre, père de onze enfants; ils tuèrent le 1er août deux compagnons des missionnaires dont l'un était chantre de la cathédrale, qui avaient pris les devants sur eux (1).

Les trois Oblats pouvaient avoir le même sort. Mgr Taché et tous les habitants de la Rivière-Rouge furent très inquiets. Mais grâces à Dieu, les missionnaires échappèrent à tous les dangers, toutefois à travers des alarmes et des difficultés dont le récit émouvant a été publié dans les Annales de la Propagation de la Foi. "Nous fûmes bien rassurés et bien réjouis, observe Mgr Taché, en les voyant arriver à Saint-Boniface, malgré l'état d'épuisement et de souffrance auquel les difficultés du voyage les avaient réduits (2)." "Le bon Dieu les a arrachés comme miraculeusement, écrit-il à M. Cazeau, vicaire général de Québec, des mains des Sioux (3)." "Oui, dit-il à sa mère, il y a une Providence spéciale pour les missionnaires; ainsi une fois pour toutes, n'ayez pas d'inquiétude sur mon compte (4)." "Ces difficultés leur auraient été épargnées, écrit-il à un Père de Marseille, si on m'avait prévenu à temps. Une fois de plus, je supplie en grâce que l'on veuille bien m'écrire aussitôt qu'il est décidé que quelqu'un doit venir (5)."

Le Frère Cunningham "alla tenir compagnie au Père Lestanc" dans sa solitude de Saint-Norbert (6). Les deux autres Pères passèrent l'automne et l'hiver à l'évêché.

---

(1) Lettre de l'évêque à sa mère, *Rivière-Rouge*, 25 *août* 1858. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, nº 67.

Mgr Taché, après avoir rapporté le meurtre de l'habitant de Pembina, père de onze enfants, ajoute: "Nos bonnes Sœurs ont adopté une de ses petites filles, et moi j'ai pris un petit garçon."

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 102.

(3) Lettre du 8 septembre 1858. — Archives de l'archevêché de Québec.

(4) *Rivière-Rouge*, 21 *septembre* 1858.

(5) Lettre du 20 septembre 1858.

(6) *Vingt années de Missions*, p. 102.

Nous connaissons bien exactement l'état de l'immense diocèse de Saint-Boniface à la fin de l'année 1858 par une lettre de Mgr Taché à M. Dawson, dont nous parlerons plus loin (1).

Etat du diocèse de St-Boniface à la fin de 1858.

La colonie de la Rivière-Rouge possède alors quatre églises particulières :

Paroisses de la colonie de la Riv. Rouge.

1° L'Eglise *principale de Saint-Boniface,* qui donne à l'évêque son titre, dont la population est d'environ 1400 âmes. " La cathédrale " a 100 pieds de longueur, 45 de largeur et 40 pieds sous voûte ; ses deux tours, surmontées de clochers couverts en fer-blanc, élèvent à plus de 100 pieds dans les airs le signe de notre rédemption qui les couronne. Une belle et harmonieuse sonnerie de trois cloches, qui pèsent 1600 et quelques livres, ajoute à la joie et à la pompe de nos cérémonies. Les décorations intérieures de notre église étonnent les étrangers qui, en franchissant le désert qui les sépare de la Rivière-Rouge, sont loin de s'attendre à y trouver tant d'art et de bon goût. " En arrière, et à l'ombre de la cathédrale, " à laquelle elle est adossée, " se trouve la résidence de l'évêque, " vaste maison dans laquelle le prélat est heureux de partager avec son clergé, les Frères des écoles chrétiennes et quelques orphelins, la faible portion de son revenu (2). "

2° La *paroisse de St-François-Xavier* ou de la Prairie du Cheval-Blanc, comprenant " environ 1200 âmes, qui résident habituellement, sans compter quelques centaines de chasseurs qui passent l'année dans les prairies, mais viennent à certaines époques dans les limites de la colonie. " " La vieille chapelle en bois " menace ruine, et se trouve trop petite pour la population ; " aussi avons-nous commencé à préparer les matériaux pour en construire une neuve. " Saint-François-Xavier possède une école tenue, depuis le 5 novembre 1850, par deux Sœurs

(1) Lettre du 9 février 1859.

(2) Nous rappelons avec soin l'état et la disposition de la cathédrale et du palais épiscopal, parce que dans deux ans l'incendie va les détruire et qu'ils seront rebâtis dans d'autres conditions.

Grises, où " 13 garçons seulement et 26 jeunes filles reçoivent l'éducation. "

3° *La paroisse de Saint-Charles,* comptant 200 personnes, n'ayant encore " ni église ni chapelle, " ni école, ni pasteur résidant, desservie par un prêtre envoyé de Saint-Boniface, " quand la chose est possible. "

4° La nouvelle *paroisse de Saint-Norbert* compte une population de 700 âmes, possède une chapelle en bois de 90 pieds sur 33, dont une des extrémités sert au logement du prêtre et de l'instituteur. Celui-ci est un Frère des Ecoles chrétiennes, et " a 31 enfants dans sa classe. " Les petites filles, au nombre de 29, sont confiées aux soins de deux Sœurs de la Charité, qui ont leur habitation tout près de l'église. Heureux symbole qui nous rappelle que le seul enseignement véritable et solide est celui qui s'appuie sur la religion ! "

En cette même année 1858, un autre établissement a été commencé à l'extrémité du lac Manitoba " en faveur de 30 ou 40 familles qui y résident. "

Missions sauvages.

Les *missions sauvages* comptent à la fin de 1858 cinq résidences " enrichies toutes de succursales qui en dépendent :

1° La *mission du lac Sainte-Anne,* " située à une quinzaine de lieues à l'ouest du fort Edmonton, " chef-lieu du district de la Saskatchewan. Cette mission est pourvue, " grâce presque exclusivement au travail et à l'adresse de ses missionnaires, " d'une chapelle asssez convenable, " mais malheureusement trop petite pour le nombre des chrétiens qui augmente chaque jour ; d'une bonne maison pour les missionnaires, d'une école et d'un couvent, " que nos bonnes Sœurs de la Charité, iront occuper l'été prochain. "

A cette mission se rattache " la desserte du fort Edmonton, où sont employés un bon nombre de catholiques, et que visitent plusieurs milliers de sauvages, " où il serait grandement désirable qu'un prêtre " séjournât continuellement. "

Les missionnaires du lac Sainte-Anne " ont parlé de la religion à tous les sauvages des environs, jusqu'à une grande dis-

tance. Ils ont parcouru toute la rivière Saskatchewan, le haut de la rivière Athabaska jusqu'aux Montagnes Rocheuses, la rivière à la Paix" etc.

2° *La mission de N.-D. des Victoires* ou *du lac la Biche,* où M. Thibault porta, en 1844 pour le première fois, la bonne nouvelle aux infidèles de ce lieu, où le P. Rémas s'établit définitivement en 1853. "Cette mission est celle où la moisson semble le moins mûre: les idées d'indérêt matériel inspirées aux sauvages, même pour la religion, ne les disposent pas beaucoup à écouter les missionnaires, trop pauvres eux-mêmes pour enrichir dès ici-bas ceux au bonheur éternel desquels ils consacrent leur existence (1)."

Les missionnaires de ce poste "vont de temps à autre au fort Pitt; mais je crois bien qu'ils n'y goûtent pas beaucoup de consolations. L'ivrognerie règne parmi les sauvages et les employés de ce fort, comme dans le reste de la rivière Saskatchewan (2)."

3° *La mission de Saint-Jean-Baptiste* ou de *l'Ile-à-la-Crosse,* dans le district de la rivière aux Anglais, qui "possède une jolie église en bois, une bonne maison pour les missionnaires et plusieurs autres constructions. Une maison y est prête pour les Sœurs de la Charité."

"Le lac Vert et le Portage la Loche sont annuellement visités par les prêtres de l'Ile-à-la-Crosse." Ceux-ci, "dans les premières années de leur séjour" en ce lieu, visitaient le lac Caribou; mais l'impossibilité d'y placer actuellement un prêtre et le faible avantage comparatif de ces visites, ont déterminé l'abandon momentané de cette mission. Cette nécessité est vraiment regrettable, parce qu'il y aurait eu, là aussi, du bien à faire; déjà même un grand nombre d'enfants étaient baptisés. Je suis l'instrument dont Dieu avait voulu se servir pour procurer la grâce du baptême à ces chers enfants; leur bonheur m'a coûté trop de fatigues, les plus grandes que j'aie éprouvées de ma vie, pour que

---

(1) Lettre à M. Dawson.

(2) *Ibid.*

je ne conserve pas pour le lac Caribou un souvenir tout particulier d'un intérêt bien vif (1). "

4° *La mission d'Athabaska* ou *de la Nativité,* " qui doit à ses missionnaires tout ce qu'elle possède : chapelle, maison, jardin, etc., tout est le fruit de leur travail, travail pénible qui n'a pas empêché l'étude et l'acquisition des deux langues crise et montagnaise, nécessaires toutes les deux pour évangéliser les deux nations qui habitent le district d'Athabaska. "

Les missionnaires d'Athabaska desservent une petite mission située au fond du lac, appelée *Notre-Dame des Sept-Douleurs,* " où il n'y a que des montagnais qui s'y rendent de Churchill, du lac Caribou, de l'Ile-à-la-Crosse et des environs. "

5° *La mission de Saint-Joseph* ou *du Grand Lac des Esclaves,* établie près du fort Résolution, qui possède des missionnaires résidants depuis quelques mois seulement, l'établissement le plus avancé vers le nord, où tout est encore aux débuts.

Les missionnaires du diocèse de St-Boniface.

Pour ces cinq missions sauvages et leurs annexes, pour ces quatre paroisses de la colonie d'Assiniboïa, il y a, à la fin de l'année 1858, vingt-trois Oblats dans le Nord-Ouest de l'Amérique : six dans la colonie d'Assiniboïa, à savoir, Mgr Taché et les Pères Le Floch, Mestre et Moulin, à Saint-Boniface ; le P. Lestanc et le F. Cuningham à Saint-Norbert ; dix-sept dans les missions du Nord-Ouest, à savoir Mgr Grandin, le P. Végreville et le Frère Dubé, à l'Ile-à-la-Crosse ; les Pères Faraud et Clut et les Frères Reynard et Kearney, à Athabaska ; les Pères Grollier et Eynard et le Frère Perréard, au Grand Lac des Esclaves ; les Pères Tissot et Maisonneuve et les Frères Bowes et Salasse, au lac la Biche ; les Pères Lacombe, Rémas et Frain, au lac Sainte-Anne (2). C'était une grande consolation pour Monseigneur Taché de voir qu'aucun des religieux qui lui avaient été confiés, n'avait déserté sa sainte vocation, qu'aucun non plus n'était mort (3).

---

(1) Lettre à M. Dawson.

(2) Lettre de Mgr Taché à Mgr de Mazenod, 27 *décembre* 1858. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(3) Lettre de Mgr Taché au P. Aubert, de Marseille, 25 *janv.* 1859. — *Ibid.*

En outre, le diocèse de Saint-Boniface possède deux prêtres séculiers, M. Thibault, doyen des missionnaires de la Rivière-Rouge, vicaire général, " qui parle très bien la langue des Cris et comprend celle des Sauteux, à Saint-François-Xavier; M. Gascon, dans les missions du nord. Vingt-trois Oblats, dont dix-huit prêtres et cinq frères convers, et deux prêtres séculiers, c'est-à-dire vingt-cinq envoyés de l'Eglise catholique, qui prêchent l'Evangile sur tous les points de cet immense territoire; vingt-cinq enfants des deux Frances, qui font connaître et chérir de tous le nom français en continuant *les Gestes de Dieu par les* Francs. Que les deux Frances, que l'Eglise entière conservent à jamais la mémoire de ces vaillants, et surtout de leur magnanime chef, le héros qui dirige leurs efforts et préside leurs conquêtes.

Nous l'avons déjà remarqué, les missions établies par M. Belcourt et les premiers missionnaires, parmi les sauvages les plus rapprochés de la colonie d'Assiniboïa, c'est-à-dire parmi les Sauteux, sont abandonnées depuis plusieurs années. " Nulle part les missionnaires catholiques n'ont échoué aussi complètement... Le contact habituel avec les blancs (honte aux chrétiens!), l'usage des liqueurs enivrantes, une profonde et universelle dégradation morale, l'abus criminel des grâces, etc., ont placé ce peuple dans les circonstances les moins favorables à sa conversion. Je ne regarde pourtant pas, ajoute Mgr Taché, cette conversion comme tout à fait impossible; je connais des actes de vertu pratiqués par quelques-uns de ces sauvages convertis, qui prouvent que Dieu a aussi ses élus parmi eux. Si nos missionnaires, en petit nombre, n'étaient pas plus utiles ailleurs; si nos ressources étaient plus considérables, je tenterais en faveur de ces sauvages, l'exécution d'un projet qui aurait peut-être quelque succès; mais, dans les circonstances actuelles, tout cela n'est qu'un rêve (1). "

Abandon des missions des Sauteux.

Les missionnaires catholiques se consolent de cet abandon par les succès qu'ils rencontrent dans la conversion des sauvages du

Changement opéré parmi les néophytes.

---

(1) Lettre de Mgr Taché à M. Dawson, 9 *février* 1859.

Nord-Ouest. " Le changement si grand opéré parmi ces pauvres tribus, la disparition d'usages que l'on assurait ne pouvoir être modifiés, les sentiments admirables exprimés au moment de la mort surtout, le calme, la tranquillité manifestés à l'heure suprême, la résignation la plus complète aux peines et aux épreuves que leur ménage la Providence (1) : " tout cela donne aux missionnaires la douce assurance qu'ils n'ont pas travaillé en vain. " Quand je dis *succès d'une mission,* ce sont les paroles de Mgr Taché, je dois peut-être expliquer ce que j'entends par ces mots : je veux dire surtout *le changement opéré dans les cœurs et les mœurs des sauvages,* par la connaissance des mystères et des vérités nécessaires au salut, par la pratique des vertus que Dieu demande de l'homme dans quelque condition qu'il l'ait placé, en un mot le passage de l'infidélité au christianisme. Sous ce point de vue, je puis parler du *succès* de nos missions dans l'intérieur de mon diocèse. En considérant la perversité de notre pauvre nature humaine, les conditions dans lesquelles nous nous sommes trouvés, ainsi que les sauvages que nous évangélisons, ce succès a été aussi complet qu'il est raisonnablement possible de l'espérer, et plus complet que nous ne l'espérions nous-mêmes. Si au contraire par succès obtenus dans une mission, on entend *l'élégance et la richesse des costumes,* les *usages et les manières des hautes classes de la société,* la *délicatesse des sentiments* qui est le partage de certains individus privilégiés, même parmi les peuples les plus avancés, dans ce cas, j'avouerai que notre succès est loin d'être complet. C'est ce qui explique les jugements si différents portés sur nos missions par des personnes qui ne considèrent que le dehors. En cela pourtant aussi, notre ministère n'a pas été sans succès. J'ai vu nos sauvages infidèles, je les ai vus chrétiens, et je puis affirmer qu'il y a une grande amélioration dans leur position physique et matérielle, amélioration que l'influence morale exercée sur eux a pu seule produire, car nous n'avons pas d'autre moyen de leur venir en aide (2). " Ils ont obtenu d'abord " le royaume de Dieu et sa justice, " et le surcroît des bien-

(1) Lettre de Mgr Taché à M. Dawson, 9 *février* 1859.

(2) Lettre à M. Dawson.

faits temporels du Christianisme a commencé déjà à leur être accordé.

Les succès des missions catholiques sont d'autant plus admirables que les ouvriers de l'Évangile disposent de faibles ressources temporelles. **Recettes et dépenses.**

Mgr Taché reçut :

En 1857, 19,000 fr. de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.
En 1858, 21,000 fr. de " "
3,000 fr. de l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

Total : 43,000 fr. ou environ £1,720 pour deux ans.

Il dépensa (nous négligeons les fractions) :

En 1857,	pour l'Ile-à-la-Crosse	£ 158
"	pour Athabaska	174
"	pour le lac la Biche	234
"	pour le Grand Lac des Esclaves	73
"	pour voyages	207
"	pour autre chose	40
En 1858,	pour l'Ile-à-la-Crosse	152
"	pour Athabaska	185
"	pour le lac la Biche	315
"	pour le Grand Lac des Esclaves	106
"	pour voyages	166
"	déposé à Québec	320
	Dépense totale	2,145
		1,720
	Déficit	£425 (1)

Dans un autre document (2), Mgr Taché porte à £2050 " le grand total des ressources du diocèse de Saint-Boniface : "

Allocation de la Propagation de la Foi	1350 £
Allocation de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson	100 £
Rentes d'argent donné	200 £
Dons extraordinaires, dîmes, casuel, etc	400 £
Total	2050 liv. sterl.

" Avec cette somme (il n'y a pas longtemps que nous arrivons à ce chiffre), observe Mgr Taché, nous construisons nos églises, nos chapelles, nos maisons d'école et autres ; nous dé-

(1) Lettre de Mgr Taché à Mgr Grandin, 25 *janvier* 1860.
(2) Lettre à M. Dawson, 9 *février* 1859.

frayons les dépenses de nos longs et nombreux voyages; c'est encore cette somme qui doit entretenir l'évêque, son clergé, les frères, les sœurs, tous ceux, en un mot, qui travaillent ici à l'extension de la religion catholique. C'est assez prouver que les cinquante-cinq personnes, vouées par état à procurer la gloire de Dieu dans ce diocèse, sont du nombre de ceux qui savent se contenter de la nourriture et du vêtement, et que même elles peuvent dire avec le grand Apôtre: " Nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains. " C'est assez prouver encore que nous nous dévouons entièrement à une œuvre dont nous n'attendons la récompense que dans un monde meilleur (1). "

Langueur des missions protestantes.

Pendant que les missions catholiques florissaient de toutes parts, malgré les faibles ressources mises à leur disposition, les missions protestantes languissaient, en dépit des sommes énormes qui y étaient dépensées. Mgr Taché écrit à son ami de Québec: " La religion gagne, le protestantisme baisse, ses missions languissent et devront languir encore, c'est le *Bishop* qui le dit: grâce à notre journal et à la vaniteuse habitude qu'a ce pauvre prélat de publier tout ce qu'il dit ou ce qu'il écrit, nous avons sur les missions protestantes du diocèse des renseignements précieux et très naïfs (2). " " M. le Gouverneur " d'York-Factory, " quoique protestant fervent, écrivait quelques mois plus tard un missionnaire arrivant d'Europe, ne me parlait de nos missionnaires qu'avec les plus grands éloges. Il m'a répété bien souvent que les prêtres connaissaient beaucoup mieux que les ministres l'art des missions et que ces derniers feraient bien de rester en Angleterre (3). "

Les missionnaires de l'hérésie ne prendront de l'importance dans le Nord-Ouest et ne deviendront vraiment redoutables à la vérité que lorsqu'ils auront à leur service, comme nous le verrons, un puissant gouvernement.

---

(1) Lettre à M. Dawson,

(2) Lettre à M. Cazeau, 26 *janvier* 1860. — Archives de l'archevêché de Québec.

(3) Lettre du P. Simonet à Mgr de Mazenod, 26 *janvier* 1860. — Dans les *Missions de la Cong. des Oblats de Marie Immaculée*, t. I, p. 75.

CHAPITRE XXI

SUITE DU SÉJOUR DE MGR TACHÉ A SAINT-BONIFACE. PROGRÈS DE LA FOI DANS LE NORD.

En 1859 et en 1860, les travaux de l'Evêque de Saint-Boniface et de ses missionnaires ressemblent à ceux de 1858 et les continuent.

Retraite de l'archidiacre Hunter. Le maître d'école Kirby.

Dans le MacKenzie, le fameux archidiacre Hunter ne s'était engagé à prêcher l'Evangile protestant que pour une année. Quand le terme de son engagement fut arrivé, il songea à la retraite. " Après avoir poussé jusqu'au fort Norman, où son ministère échoua aussi, il partit emportant avec lui, comme fiche de consolation, une supplique adressée à l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, et signée par des noms illustres, à l'effet d'éloigner à jamais les prêtres catholiques des lieux qui avaient vu sa défaite, au lieu du triomphe éclatant qu'il s'était promis (1). " Mais les hauts chefs de la Compagnie étaient tolérants, sinon toujours sympathiques, pour les missionnaires catholiques, soit par équité naturelle, soit par intérêt. La supplique n'eut aucun effet. Cependant, quelque temps après, l'archidiacre fut remplacé au fort Simpson par un maître d'école protestant " devenu le Rév. M. Kirby, " qui n'était " ni un colosse, ni un gentilhomme, mais un bien petit être, doué pourtant d'une énergie de fer, d'une constance à toute épreuve, capable de tout oser (2). "

Fondation de la mission de St-Michel par le P. Grollier.

Au commencement du mois de mars 1859, " le P. Grollier foulait aux pieds la surface glacée du Grand Lac des Esclaves pour se rendre au fort Rae, qui n'avait jamais reçu la visite d'aucun missionnaire. Cet excellent Père voulait assurer l'avan-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 107.

(2) *Ibid.*

tage toujours bien grand de prévenir les ministres de l'erreur. Tout préoccupé de la lutte qui venait de s'engager, et désireux d'assurer un triomphe complet à la cause sacrée qui lui était si chère, il confia cette mission à la protection du chef de la milice sainte. L'archange saint Michel écouta assurément les prières ardentes que lui adressait une foi si pleine d'espérance et d'amour. Jusqu'à ce jour, la mission du Fort Rae n'a été visitée par aucun ministre protestant. Puisse saint Michel les en éloigner à jamais (1) ! "

Mgr Taché écrivait ces lignes en 1865. Depuis, les ministres de l'erreur sont allés au fort Rae et y ont même bâti une maison ; mais ils ont dû l'abandonner, " vaincus par la fidélité inébranlable des sauvages à la religion catholique. "

Fondation de la mission de Good-Hope.

Au mois d'août, le P. Grollier partit une seconde fois du Grand Lac des Esclaves et alla annoncer l'Evangile jusqu'à Good-Hope, situé au 67e degré de latitude, au delà du cercle Arctique. " Une supplique avait demandé au gouverneur de la Compagnie, l'expulsion des prêtres catholiques du district de la rivière MacKenzie. L'Evêque de Saint-Boniface avait obtenu que, bien loin que ses prêtres fussent expulsés de ce district, l'un d'eux irait, cette année-là même, passer l'hiver dans un des établissements de la Compagnie. Le P. Grollier avait été choisi pour cette mission. Ceux mêmes qui avaient signé contre lui et ses confrères cette supplique expulsive, étaient forcés de le recevoir à bord de leurs embarcations, honorées pourtant du ministre anglican, et de le conduire poliment jusqu'au terme de son voyage. Il s'embarqua au fort Résolution, vit en passant ses chères missions du Saint-Cœur de Marie et du Sacré-Cœur de Jésus, y procura le triomphe de la cause divine qu'il servait avec tant de force et d'énergie. Puis, descendant le grand fleuve, comme pour en prendre possession, il vit en passant, le fort Norman, qu'il ne fit que saluer, en le confiant à la protection de sainte Thérèse, et arriva heureusement au fort Good-Hope, désigné pour ses quartiers d'hiver. La tra-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 106.

duction littérale du nom anglais de ce poste le lui fit consacrer à la T. Sainte Vierge sous son aimable titre de *N.-D. de Bonne-Espérance*. Oh! oui, elle était bonne l'espérance que nourrissait cet enfant dévoué de Marie, de voir établi bientôt dans tout ce pays le culte de Jésus-Christ: bonne espérance à la recherche des âmes, à la découverte des voies qui doivent les conduire au ciel, là où quelques années auparavant une espérance légitime dans des recherches et des découvertes d'un autre genre avaient fait donner à ce poste le nom de Good-Hope (1)."

Partout, dans ce voyage, comme dans celui de l'année précédente, écrit Mgr Taché à son vénérable père de Marseille, le P. Grollier "a procuré un triomphe complet à notre sainte religion contre les ministres de l'erreur. Les nombreuses tribus de cet immense district ont refusé d'entendre le ministre" de l'hérésie "et se sont rangées du côté du prêtre de Jésus-Christ avec une spontanéité et un zèle qui ont comblé d'allégresse le plus éloignée de vos enfants (2)." "Voilà donc la bonne nouvelle de l'Evangile, écrit-il à sa mère, rendue à peu près à 800 lieues d'ici, jusqu'à l'extrémité nord-ouest de mon diocèse: jugez de ma joie (3)." "Les nombreux sauvages de ces parages, dit-il dans une autre lettre, sont on ne peut mieux disposés: prions le bon Dieu de leur venir en aide en multipliant le nombre des ouvriers évangéliques pour travailler à leur conversion (4)."

L'apôtre du Nord vit quelques Esquimaux, et, sans savoir encore leur langue, "commença à leur expliquer les mystères de notre sainte religion (5)." "Il veut absolument, s'écrie avec transport l'Evêque de Saint-Boniface, accomplir en Amérique la

---

(1) *Vingt années de Missions*......, p. 113.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, *Saint-Boniface*, 26 avril 1860. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(3) *Rivière-Rouge*, 22 *octobre* 1859.

(4) Lettre de Mgr Taché à son oncle de la Broquerie, 25 *mars* 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(5) *Ibid.*

prophétie: *In fines orbis terræ verba eorum* (1). Le voilà bientôt rendu sur les bords de la mer Glaciale (2)."

Envoi du P. Gascon dans les missions du MacKenzie.

Cependant il lui fallait du renfort pour qu'il pût établir un nouveau poste dans ces régions qu'il évangélisait le premier. Mgr Taché avait d'abord résolu de lui envoyer le P. Lestanc, tout trempé d'héroïsme comme le P. Grollier. "Je voyais venir le moment du départ avec un profond sentiment de peine, écrit le prélat le 12 mai 1859:" car "j'ai ici besoin du P. Lestanc, pour moi surtout;" cependant "je l'avais sacrifié et m'étais sacrifié moi-même aux exigences des circonstances (3)." Mais le P. Lestanc lui-même et le P. Le Floch voyant les inconvénients qui allaient résulter de ce départ," l'engagèrent à revenir sur son premier dessein. Mgr Taché se rendit aux raisons de ses conseillers.

Le jeune prêtre que nous avons vu amené de Montréal par Mgr Taché, M. Gascon, avait passé deux mois et demi de l'année précédente à accompagner les chasseurs à la prairie (4). Depuis longtemps il sollicitait la faveur d'entrer dans la Congrégation des Oblats; Mgr Taché se rendit à ses vœux: le P. Gascon commença les exercices du noviciat le 9 mars 1859, à Saint-Norbert, sous la direction du pieux et suave P. Lestanc (5).

C'est ce novice de quelques semaines que Mgr de Saint-Boniface prend le parti d'envoyer, à la place du P. Lestanc, dans les missions du MacKenzie. "Envoyer un novice à une pareille distance, observe Mgr Taché, c'est sans doute un grave inconvénient; mais, comme me l'ont fait observer mes conseillers, le P.

---

(1) Leur parole a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Ps. XVIII, 5.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, 26 *avril* 1860.

(3) Lettre au R. P. Aubert, *Saint-Boniface*, 12 *mai* 1859. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Rivière-Rouge*, 25 *août* 1859. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(5) A la suite de l'entrée du P. Gascon au noviciat, il n'y eut plus dans l'immense diocèse de Saint-Boniface qu'un prêtre séculier, M. Thibault. "Tout le clergé, à une exception près, est oblat." — Lettre de Mgr Taché à Mgr Grandin, *Saint-Boniface*, 25 *janvier* 1860.

Gascon n'est pas novice en vertu: on peut compter sur lui mieux que sur certains profès (1). "

Le novice se rendit en 1859 au Grand Lac des Esclaves, auprès du P. Eynard, et, l'année suivante, poussa jusqu'au fort Simpson, où il rencontra le P. Grollier.

Rencontre du P. Gascon et du P. Grollier au fort. Simpson.

Celui-ci n'avait pas vu de prêtre depuis plus d'un an. " Les deux Pères ne passèrent ensemble qu'un jour et une nuit; mais c'en fut assez pour se consoler (2). "

Visite du P. Grollier au fort de la rivière Peel.

Consolé et fortifié par cette rencontre, le P. Grollier descendit le fleuve MacKenzie sur une longueur de soixante lieues au-dessous de Good-Hope et se rendit au fort de la rivière Peel, où se réunissent les Loucheux et ceux des Esquimaux qui fréquentent le grand fleuve. " C'était pour la première fois, raconte-t-il lui-même, que je voyais ces deux peuples. Ils ont chacun leur langage, et sont loin de s'aimer; bien des fois, ils se sont fait la guerre déjà, et le désir de la vengeance était encore violent dans tous les cœurs, tant chez les Esquimaux que chez les Loucheux, lors de mon arrivée. Le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, les ayant réunis autour de ce signe de réconciliation, je fis approcher les deux chefs, et leur ayant fait croiser les mains au bas de la croix, je la leur fis baiser comme le signe de l'alliance et de la paix entre eux et avec Dieu. Mes mains pressant les leurs sur le pied du crucifix, je leur fis promettre de s'entr'aimer à l'avenir; ainsi la croix était le trait d'union entre moi, enfant des bords de la Méditerranée et l'habitant des plages glaciales de la mer Polaire; la croix avait franchi toute distance, elle dominait " *a mari usque ad mare.* " De plus, je donnais au chef des Esquimaux une image du Sauveur en croix, au bas de laquelle j'écrivis ces paroles de la prophétie qui s'accomplissait: " *Viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri;* et je fis présent d'une autre image représentant la Mère de Notre Sauveur avec cette autre si vraie: " *Beatam me dicent omnes generationes.* " C'est en ce beau jour de l'Exaltation de la Sainte

(1) Lettre au R. P. Aubert, 12 *mai* 1859.
(2) *Vingt années de Missions......*, p. 120.

Croix que la grande nation des Esquimaux offrit ses prémices à l'Eglise, et plusieurs d'entre eux devinrent enfants de Dieu en recevant le baptême. Je n'essayerai pas de vous dire mon émotion au moment où, pour la première fois, je versai l'eau régénératrice sur ces jeunes fronts esquimaux (1)."

De son côté, le P. Gascon portait l'Evangile à d'autres sauvages.

Fondation de la mission de St-Raphaël par le P. Gascon.

Dans ces temps héroïques, les novices font leurs preuves en allant, comme saint Paul, "là où la foi n'a pas encore été annoncée," afin de " ne pas bâtir sur le fondement jeté par un autre." Le P. Gascon, après avoir consolé le P. Grollier par sa visite, se rendit au fort du Liard. Il y arriva le 4 septembre et confia la mission à l'archange Raphaël, "l'ange du bon voyage, cette véritable médecine de Dieu à laquelle il demandait la guérison de la cécité spirituelle de la nouvelle tribu qu'il venait évangéliser (2)." Un ministre protestant y arriva quelques jours après; mais il était trop tard; il ne vint que pour contempler le triomphe de la vérité; les sauvages ne l'écoutèrent point et donnèrent toute leur confiance au véritable homme de la prière. "Une belle croix fut plantée pour encourager les sauvages et dire à l'iconoclaste: *Ubi est victoria tua?* Où est ta victoire (3)?"

Visite du P. Clut à N.-D. des Sept-Douleurs.

Le P. Clut visita, en 1859, la mission de N.-D. des Sept-Douleurs, fondée et desservie par le P. Grollier avant son départ pour le Grand Lac des Esclaves. Il alla "y balbutier ce qu'il avait appris de la langue chippeweyan pendant l'hiver... Les bons Mangeurs de caribou écoutèrent avec attention celui qui, pour les instruire, surmontait volontiers les répugnances et les difficultés que l'on éprouve toujours à exercer le saint ministère au milieu d'un peuple dont on ne parle que très imparfaitement la langue. Et cette chère langue montagnaise, ajoute Mgr

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 121-122.

(2) *Ibid.*, p. 120.

(3) *Ibid.*, p. 121.

Taché, Dieu sait pourquoi il l'a faite si difficile; les missionnaires, sans comprendre la raison de ce secret divin, connaissent parfaitement le fait de cette difficulté, presque insurmontable à un étranger et si généreusement combattue par nos chers Pères. Le P. Clut revint triomphant et consolé" à la Nativité (1).

L'année suivante, il retourna à Notre-Dame des Sept-Douleurs, avec une plus parfaite connaissance de la langue et trouva les mêmes consolations et les mêmes douceurs.

Visite du P. Faraud aux Castors.

En 1859 et en 1860, le P. Faraud retourna visiter ses bons Castors. En 1859, " il ne put se rendre qu'au fort Vermillon, d'où il revint à Athabaska, avec toute la facilité qu'offrent nos pittoresques voyages d'hiver (2)." En 1860, il alla plus haut dans la rivière à la Paix. " Ce voyage fut utile, non seulement aux sauvages en faveur desquels il était entrepris, mais même à celui qui le fit. Le P. Faraud souffrait du mal de jambe: il s'est guéri en dix-sept jours de marche à la raquette. Les médecins, observe Mgr Taché, pourraient ajouter ce remède à la longue nomenclature de leurs drogues (3)."

Visite du P. Végreville au Portage la Loche.

Le P. Végreville se rendit de nouveau, pendant l'été de 1859, au Portage la Loche. " Dieu lui a donné, écrit Mgr Taché, d'être l'instrument d'un beau triomphe pour notre sainte foi. Il y avait là plusieurs centaines de sauvages. Deux ministres protestants s'y trouvaient aussi; mais *pas un sauvage* n'a voulu les voir, tandis qu'ils n'ont laissé de repos au prêtre ni jour ni nuit (4)."

" Les ministres de l'erreur, ajoute-t-il, se multiplient; mais jusqu'à présent ils n'ont rien gagné du côté du fleuve MacKenzie, où sont les meilleurs sauvages. Prions Notre-Dame des Vic-

(1) *Vingt années de Missions*....., p. 107.

(2) *Ibid.*, p. 114.

(3) Lettre à Mgr de Mazenod, 26 *avril* 1860.

(4) Lettre à son oncle de la Broquerie, *Rivière-Rouge*, 25 mars 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 74.

toires de triompher des ennemis de son Fils et de ce redoublement d'effort de l'enfer (1). "

Ministère du P. Mestre et du P. Rémas dans les grandes chasses.

Depuis dix ans les Oblats n'avaient pas accompagné les chasseurs dans leurs grandes expéditions contre les troupeaux de buffles. Des prêtres séculiers les avaient quelquefois suivis à la prairie, comme M. Gascon avant de commencer son noviciat. Or en 1859, les chasseurs vinrent supplier Mgr Taché de leur donner un Père. L'Evêque désigna le P. Mestre. Celui-ci passa les mois de juin et de juillet avec les chasseurs. " L'ascendant du " *petit Père mauvais* " fut prodigieux sur tout le camp. Non seulement il exerça avec zèle et fruit le ministère ecclésiastique, mais il contribua puissamment, en outre, à maintenir le bon ordre. Il rendit aussi un bien important service à cette population ambulante, en la déterminant à s'en tenir au but projeté pour ces sortes d'expéditions, et en la faisant se départir des allures guerrières qu'elle voulait se donner. On proposait de faire la chasse aux Sioux, qui, à la vérité, méritaient de se " faire savonner, " mais qui ne valaient pas le savon de sang qui aurait été dépensé à cette opération. Le plus heureux résultat a démontré la sagesse des conseils du missionnaire; c'est précisément cette année et par suite de cette tactique, que les Sioux ont compris que les métis de la Rivière-Rouge ne sont point des ennemis, et qu'ils ont conclu avec eux une paix qui dure encore. La cessation des hostilités avec ces rudes voisins nous offre une sécurité que nous n'avions jamais goûtée si complètement, soit en allant à la prairie, soit en voyageant du côté des Etats-Unis (2). "

L'année suivante, le P. Rémas accompagna à la prairie les chasseurs qui partirent des bords de la Saskatchewan. " Il eut l'immense consolation d'arrêter une guerre désastreuse, ou mieux, le massacre d'une petite tribu rivale et nombreuse. Quoique infidèles, les Pieds-Noirs, par cette docilité à la voix du

(1) *Ibid.*

(2) *Vingt années de Missions......*, pp. 108-109.

prêtre, s'attirèrent la grâce de conversion" qui leur fut offerte ensuite (1).

Nous avons vu Mgr Taché négocier l'établissement des Sœurs Grises dans les missions du Nord-Ouest. Ce fut au lac Sainte-Anne que fut établi le premier couvent. Le 3 août 1859, un essaim de vierges consacrées s'envola de Saint-Boniface vers cette mission sauvage : il était composé des Sœurs Emery, supérieure, Lamy et Alphonse. Elles étaient arrivées de Montréal l'année précédente et avaient passé l'hiver à Saint-Boniface, "pour y étudier un peu le genre et la tournure de ceux au bonheur desquels elles vouaient leur existence (2)." Le P. Rémas vint les chercher à Saint-Boniface et leur servit de guide. On les emmena avec leurs bagages dans de grosses charrettes. Mgr Taché, qui connaissait assez par expérience les fatigues et les embarras des longs voyages de ce genre, recommanda avec une touchante bonté aux gens de la caravane, de prendre grand soin des Sœurs. Elles arrivèrent à Sainte-Anne le 24 septembre, et logèrent dans un bâtiment voisin de l'église jusqu'à leur transfert à Saint-Albert en 1863. "L'arrivée des Sœurs" à Sainte-Anne, écrit Mgr de Saint-Boniface au fondateur des Oblats, "en apportant un grand soulagement à la position de nos Pères, va aussi procurer un très heureux résultat, soit pour les enfants, soit pour les femmes qui, dans une multitude de petits détails, ont besoin d'autres femmes pour les former (3)." Nous pouvons bien dire que "les déserts fleurissent (4)" quand les fleurs les plus exquises du jardin de l'Eglise vont s'y épanouir parmi ses sauvages habitants.

Etablissement des Sœurs Grises à Ste-Anne.

Mgr Taché écrivait au vénérable évêque de Marseille le 10 mars 1858 : "Il est à propos que le P. Grandin, puisqu'il doit commander, prouve à tout le monde qu'il est en état de le faire :

Ministère de Mgr Grandin à l'Ile-à-la-Crosse.

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 118.

(2) *Ibid.*, p. 104.

(3) Lettre du 26 avril 1860.

(4) Is. XXXV, 1.

ce qu'il démontrera jusqu'à l'évidence, si, comme je n'en ai pas le moindre doute, il réussit à faire voir que la mission de l'Ile-à-la-Crosse n'est point perdue sans ressource, et que de plus je n'y suis point nécessaire (1). "

Et en effet, comme nous l'avons déjà dit, le jeune et saint missionnaire sut conquérir en peu de temps l'affection et la vénération de tout le monde et ramena les esprits à l'amour des missionnaires et au respect de la religion: l'Ile-à-la-Crosse redevint ce qu'elle était dans ses beaux jours.

Il est informé de sa nomination de coadjuteur.

Mgr Taché avait d'abord l'intention, comme nous l'avons vu, d'aller prendre la place du P. Grandin à l'Ile-à-la-Crosse, pendant que celui-ci se rendrait en France pour être sacré. Mais il craignit ensuite que l'exécution de ce plan ne retardât trop longtemps la consécration de son coadjuteur. Sans plus tarder, il prit le parti de lui annoncer, en 1858, par le courrier d'été, la volonté de ses supérieurs.

" Le Pape, lui écrivait-il, vous fait dire par notre bien-aimé Père Général et par moi: Il a semblé bon à l'Esprit-Saint et à nous de vous choisir et de vous nommer évêque de Satala *in partibus infidelium* et coadjuteur de Saint-Boniface avec future succession. Mgr de Mazenod vous demande immédiatement. Je prends sur moi de remettre votre départ au printemps prochain (2). " De son côté, le Supérieur Général lui écrivait: " L'épiscopat, vous venant par la voie de l'obéissance, sera pour vous le *bonum opus* dont parle saint Paul: la couronne épiscopale que vous recevrez ressemblera plus à la couronne d'épines du Sauveur qu'au diadème des empereurs. N'essayez pas de faire des réclamations: elles seraient inutiles. Vous êtes préconisé depuis longtemps, et le Pape n'a pas l'habitude de revenir après cela sur une décision de cette importance. Voilà pour ce qui vous regarde; mais moi, je réclame autre chose. Bien que Mgr Taché serait heureux de vous imposer les mains, il fait

(1) Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

volontiers le sacrifice à ma vieillesse de cette consolation. Profitez donc de la première occasion et mettez-vous en route pour venir près de moi. Vous devez d'autant plus vous hâter, qu'ayant bientôt soixante-dix-sept ans, je ne puis compter raisonnablement sur quelques années de vie (1). "

Le P. Grandin reçut ces deux lettres au mois de juillet 1858. " Nous n'essayerons pas, écrit Mgr Taché, de dépeindre le trouble, l'embarras, la juste crainte du jeune et nouvel élu. Il faut avoir goûté à cette position, pour en comprendre toutes les difficultés. Heureux dans ces moments quand, comme le P. Grandin, on est habitué à voir la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs. L'ancre de la confiance fixe et protège, au milieu de l'agitation qui le ballotte, le cœur si souvent menacé par le découragement. Le coadjuteur élu n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se rendre auprès de ceux qui l'appelaient, et qui, pour lui éviter la peine d'une tergiversation quelconque, lui en avaient fait un commandement exprès (2). "

Mais il plut à la Providence de faire passer le jeune évêque élu, avant son départ, par une épreuve aussi pénible qu'extraordinaire.

Les extravagances du prétendu Fils de Dieu.

Laissons-en le récit à l'historien que nous nous plaisons tant à citer, à celui-là même, qui avec M. Laflèche, a fondé la mission de Saint-Jean-Baptiste, et en a senti vivement toutes les épreuves. " La mission de l'Ile-à-la-Crosse fut un instant menacée d'un bouleversement général, peut-être même d'une ruine complète, si Dieu lui-même ne se chargeait point du soin de ses œuvres. Hélas! que de mystères dans l'esprit comme dans le cœur de l'homme! que de contradictions dans cette intelligence

---

(1) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) *Vingt années de Missions .....*, p. 109.

Mgr Taché, en même temps qu'il annonçait au P. Grandin le choix de ses supérieurs, écrivait au F. Dubé : " Bien cher Frère, une fois dans ma vie je pourrai vous faire plaisir : vous m'avez demandé par le courrier d'hiver une mitre pour le P. Grandin, je la lui envoie." Et le bon Frère, tout heureux, montrait sa lettre à qui voulait la voir, afin de prouver qu'il était pour quelque chose dans l'élection d'un Père qu'il vénérait.

qui a tant de peine à saisir la vérité, et qui se passionne si facilement pour l'erreur ! Le monde païen illustre a vu ses grands hommes briguer les honneurs de l'apothéose ; il leur a élevé des autels à l'ombre desquels il oubliait celui du vrai Dieu. Le monde illustre d'aujourd'hui voit proclamer, sous divers noms, la déification de la raison humaine s'élevant des autels à elle-même et s'efforçant de renverser l'autel chrétien, seul digne de la raison éternelle et increéee. Ces aberrations devaient avoir leur reflet jusqu'au milieu des forêts glacées, et parmi les sauvages grossiers et ignorants. Il ne faut certes pas beaucoup de science pour nier ce que Dieu affirme, ou pour aimer ce qu'il condamne. Un peu d'orgueil suffit pour conduire à ce profond abîme. Donc, un beau matin, un jeune sauvage de l'Ile-à-la-Crosse se trouva sous la pression d'une forte inspiration. Dès lors, il n'était plus un homme comme un autre ; dès qu'il n'est plus un homme, comme le progrès ne permet pas de descendre, il devait être un Dieu. Oui, ni plus ni moins, " le Fils de Dieu " était sur la terre. Cette nouvelle déification de l'homme, comme toutes les autres, conduisait au rejet de la prière, de l'Evangile, en un mot, de tout ce qui peut nous faire souvenir de notre propre humiliation et de la grandeur du Créateur de toutes choses. Mais c'était un fou ! Oui, sans doute, comme le sont tous ceux qui poussent leur pauvre raison vers des sphères où Celui qui l'a créée ne lui permet pas d'atteindre. Cependant, comme maints fous font école, il ne faut pas s'étonner que le nôtre trouvât des adeptes. On le crut sur parole, séduit par un certain verbiage qu'il avait adopté, et que ni lui ni les autres ne comprenaient. Il fit des prodiges ; du moins, il en fit un bien étonnant pour nous qui connaissons les Montagnais : il détermina ses partisans à se défaire de tout ce qu'ils possédaient, pour être plus dignes de marcher en la compagnie du "Fils de Dieu ;" on détruisit, on brûla tout ce que l'on avait, et voilà bientôt toute la nation à l'envers. Le succès enhardit ; à l'enseignement, aux exhortations de la nouvelle école, succédèrent les menaces, et, comme toutes les erreurs ont une source commune, dans cette nouvelle

philosophie, on en voulait aussi au prêtre, on le menaçait. Le mal prenait des proportions alarmantes; un certain nombre de sauvages ne voulaient plus venir à la mission. La surprise, la confiance, la crainte, et le diable aussi y poussant, l'église allait être déserte. Ceux qui croient trop à leur propre excellence, qu'ils se disent dieux ou hommes, ne sont pas les assidus de la maison du Seigneur. Pour les instruire, il ne faut pas les attendre au catéchisme; le P. Grandin prit donc la détermination de se rendre auprès du " Fils de Dieu, " malgré les menaces qui lui étaient faites de toutes parts (1). "

Les adeptes du nouveau dieu lui disaient: " Tu nous dis que ce n'est pas le Fils de Dieu; mais tu ne l'as pas même vu. Va le voir et nous te croirons ensuite." Il alla donc au camp de l'imposteur. Il y trouva un grand nombre de sauvages réunis; mais, raconte le P. Grandin, malgré leur grand nombre, il n'y avait qu'une loge; toutes les autres avaient été brûlées, les chiens avaient été tués. A mon arrivée, on alluma un grand feu sur la grève; on entretenait ce feu non seulement avec du bois, mais avec des fourrures, avec des vêtements neufs achetés au magasin de la Compagnie. Ce prétendu dieu régnait sur toute sa bande, qui le redoutait, convaincue qu'il était possédé d'un esprit supérieur à celui de l'homme. Suivant les dires de ses adeptes, il parlait toutes les langues et faisait des merveilles. Je n'eus pas de peine à reconnaître un fou et une espèce d'halluciné vaniteux. Il me cria, dès que je fus à sa portée: " Viens, mon fils, je te ferai voir des merveilles, tu verras les tables de Moyse. " A chaque instant, il répétait ce mot: *Theos, Theos;* je me demandais où il avait pu apprendre un mot grec. Il avait entre les mains des morceaux d'écorce de tremble longs de six pieds et larges comme la main. Voilà bien qu'il se met à m'assommer avec cette écorce, me frappe sur la tête et partout où il peut m'attraper, si bien que je dois me jeter dans mon canot avec deux de mes hommes, pour m'éloigner. La mère du nouveau dieu,

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 109-110.

aussi folle que le dieu lui-même, se jette dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture pour retenir mon canot : " Pourquoi as-tu peur ? " me crie-t-elle : ce n'est pas pour te faire mal qu'il t'a frappé, " c'est pour te faire participer à son esprit. C'est ainsi que nous " avons tous été traités par lui. " Un pauvre vieillard me disait quelque temps après : " On m'avait demandé pour venir voir le " Fils de Dieu, et en arrivant au camp, je reconnus le fils de la " Patte d'Ours (Soske). Comme toi, il me frappa et m'obligea " à brûler ma loge et mes effets. Alors tout bas, pour ne pas " être entendu, je disais : " Si vraiment tu es le Fils de Dieu, " retourne donc au ciel et laisse-nous en paix sur la terre. " Lui me faisait des instances pour me faire retourner au camp, car il avait une foule de choses à me dire. Comme un de mes compagnons n'avait pu embarquer avec moi, je crus devoir retourner de nouveau. Une fois débarqué, j'adressai ces mots publiquement au nouveau dieu : " Je sais que tu te proposes de me tuer ; tu peux le faire, je n'ai pas peur : tu m'enverras plus vite au ciel ; mais, sache-le bien, le Dieu que je sers me vengera et te fera voir que tu n'es rien. On me dit que tu parles toutes les langues, parle-moi donc français. Il esquivait ma demande : " A quoi bon parler français devant ces Montagnais ?" " Je puis lire le livre de Dieu (la Bible), dit-il. " Je lui présente mon bréviaire. " Eh bien, lis. " Il se garde bien d'essayer. " Je puis lire en anglais. " Je fouille dans mon sac et lui présente nos saintes règles écrites en anglais : " Eh bien, lis donc en anglais, " lui dis-je.—Non, répond-il, tu vois bien que ce monde-là ne comprend rien que le montagnais. " Il avait sur lui un pantalon de drap carrotté ; il me fit admirer la beauté de son pantalon. Voyant le gazon verdir et les feuilles pousser sur les arbres : " C'est moi, dit-il, qui fais verdir ce gazon et pousser ces feuilles ; c'est moi qui guéris les malades. " Je venais de voir la femme de ce vieillard dont j'ai parlé plus haut ; elle venait de me dire que ses yeux étaient absolument perdus, qu'elle ne pouvait même plus se conduire. Alors je prie le nouveau dieu de me suivre et je le conduis vers cette femme : "Eh bien, lui dis-je, ne t'arrête pas à faire pousser les feuilles aux arbres, fais revenir

la vue à cette femme. " Il y a longtemps que c'est fait, répond-il en riant aux éclats : " Ma grand'mère, dis-je à la vieille, est-ce " vrai que tu vois clair ?—Oui, reprend-elle, depuis que je suis " ici, je puis distinguer les arbres de l'autre côté de la rivière. " Je fus bien déconcerté, car elle m'avait dit deux minutes auparavant, qu'elle n'y voyait plus du tout. Dès que je fus éloigné avec le prétendu dieu, elle dit à sa voisine : " Ma sœur, je mens en disant que je vois ; je parle ainsi parce que j'ai peur du Fils de Dieu. " Le Fils de Dieu me demande à se confesser et à passer pour cela dans l'unique loge qui avait échappé à la destruction générale. Je me gardai bien d'aller ainsi seul avec lui. " Alors, dit-il, dis-moi ce que tu penses de moi. " Tout à l'heure, lui réponds-je, je te le dirai. " J'embarque dans mon canot avec mes trois hommes. A une certaine distance, j'arrête mon canot et je m'adresse à tous les sauvages présents : " On m'avait dit " que le Fils de Dieu était descendu parmi vous ; je n'en croyais " rien, parce que je sais qu'il ne doit revenir sur la terre qu'à la " fin du monde. On me disait que si ce n'était pas le Fils de " Dieu, c'était un personnage puissant, faisant des merveilles et " parlant toutes les langues. J'ai eu beau le questionner devant " vous, il n'a pu parler aucune langue que la vôtre et n'a pu lire " aucun de mes livres. L'avez-vous entendu, votre dieu, vous " faire admirer la beauté de sa culotte ? Que sont devenues vos " loges ? Que sont devenus vos chiens ? On dirait que la folie qui " le possède s'est aussi emparée de vous. Que signifie ce feu que " vous entretenez avec des fourrures qui vous ont coûté si cher, " avec des coupons de drap et des vêtements que vous n'avez pas " encore payés ? Comment allez-vous vivre maintenant ? Com- " ment allez-vous faire sans chiens et sans avances ? Hâtez-vous " de revenir prier à la mission et de rentrer en grâce avec Dieu " que vous avez abandonné. "

" Puis nous partîmes et pûmes rentrer à la maison le lendemain dimanche un peu après midi. Ceux qui avaient caché leur canot au lieu de les détruire, nous rejoignirent, si bien que nous arrivâmes en grand nombre à la mission. Ceux qui étaient alentour de la mission nous avaient reconnus sur le lac ; tous,

métis, sauvages, Cris et Montagnais, accoururent à l'église et assistèrent à ma messe. Quand j'eus fini, je fis connaître à la population le résultat de mon enquête (1). "

Le P. Grandin " réussit, conclut Mgr Taché, sinon à faire tomber de l'Olympe cette nouvelle divinité, du moins, à déchirer le bandeau de fascination dont elle avait couvert la figure d'un si grand nombre. Le mal était étouffé dans ses sources, mais non dans ses conséquences. Par un égarement qui nous afflige autant qu'il nous étonne, ce dieu conserva ses convictions et quelques dupes (2). " Son père, sa sœur, sa tante, finirent par rentrer en eux-mêmes et se convertirent, mais après six ans d'égarement. Le " Fils de Dieu, " à son tour, " descendit des hauteurs où l'avait placé son orgueil pour redevenir simple mortel et croire lui-même à sa folie (3). "

Ces conversions devaient se faire attendre plusieurs années, mais en peu de temps le P. Grandin parvint à démasquer l'imposture, et à arrêter l'effervescence. Il partit alors de l'Ile-à-la-Crosse et arriva à Saint-Boniface le 23 juillet 1859. Son arrivée causa une grande joie à Mgr Taché et à toute la population de Saint-Boniface (4). Mais lui demeurait inquiet. " Il avait sans doute vu diminuer le prestige du nouveau dieu; mais les coups de bâton qu'il avait reçus, n'avaient pas donné à son cœur tout le calme désirable. Aussi, comme il était agité, préoccupé, ce cher seigneur quand il nous arriva à Saint-Boniface! Il pensait beaucoup plus au " Fils de Dieu qu'à l'évêque de Satala. Comme nous lui en faisions la remarque, il nous répondit qu'il croyait tout naturellement que les évêques sont moins importants que " le Fils de Dieu (5). "

Voyage et sacre de Mgr Grandin.

Il avait une soutane faite avec l'étoffe des Sœurs Grises. " Le P. Bermond n'ayant pu recevoir à temps ses commandes, eut

(1) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*
(2) *Ibid.*, pp. 111-112.
(3) *Ibid.*, p. 109.
(4) *Ibid* , p. 112.
(5) *Ibid.*

recours aux Sœurs qui passèrent leurs étoffes à la teinture et en firent des soutanes aux missionnaires; mais la pluie et le soleil avaient fait disparaître la teinture, remarque Mgr Grandin, et ma soutane n'avait plus aucune couleur (1)."

Il séjourna plus d'un mois à Saint-Boniface, voyant Mgr Taché dans la plus grande intimité, "bien réjoui de le voir entouré d'Oblats qui avaient pour lui tout le respect et la vénération qu'il méritait (2)." Il partit de Saint-Boniface le 25 août. Mgr Taché l'accompagna jusqu'à Pembina. "Notre cher et digne seigneur Grandin, écrit-il, après l'avoir quitté, à Mgr de Mazenod, est en route pour se rendre jusqu'auprès de vous. Que je vous remercie, mon bien tendre Père, de m'avoir donné un pareil coadjuteur! Le ciel vous a vraiment inspiré. Tout le monde en est on ne peut plus content, et moi encore plus que tout le monde (3)."

Mgr Grandin arriva à Marseille le 3 novembre, auprès de ce père vénéré dont il était un des fils les plus chers et le supplia d'écarter de ses épaules le lourd fardeau de l'épiscopat. "Toutes ses objections furent considérées comme un poids trop léger pour faire équilibre aux graves raisons qui avaient déterminé le choix de sa personne (4)." Comme à Mgr Taché, quelques années auparavant, le saint fondateur lui dit: "Tu seras évêque, je le veux; mais tu n'en seras que plus oblat, et la Congrégation te considérera toujours comme tel (5)."

Il fut sacré évêque le 30 novembre 1859, dans l'église de la Trinité, par Mgr de Mazenod, qui, fait bien remarquable, lui avait déjà donné la tonsure, les quatre ordres moindres, le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. Le fondateur des Oblats était assisté de son coadjuteur, Mgr Jeancard, évêque de Cérame, et de Mgr Jordany, évêque de Fréjus. L'épiscopat de Mgr

---

(1) Mgr Grandin. *Notes......*

(2) *Ibid.*

(3) *Pembina*, 31 *août* 1859. Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 113.

(5) *Ibid.*

Grandin, comme celui de Mgr Taché, se rattache ainsi à l'Eglise de France. La France d'Amérique est une expansion de la France d'Europe: il convenait que les deux évêques oblats appelés à étendre si efficacement la religion et la vie de la Fille aînée de l'Eglise dans l'Ouest canadien, allassent puiser, dans la source même, le caractère et les divins pouvoirs qui les établissent pères et princes de la multitude.

L'Evêque de Saint-Boniface suivait de l'esprit et du cœur, à travers l'Océan, son cher Coadjuteur dans les gloires et les espérances de sa consécration épiscopale. " Laissez-moi d'abord, lui écrit-il, dès qu'il apprend l'heureux événement, vous féliciter et me féliciter moi-même de votre sacre. C'en est fait, malgré vos réclamations, vous êtes bien et dûment évêque, et moi j'ai la douce consolation de vous avoir pour Coadjuteur. Je n'ai pas besoin d'insister, vous connaissez mon cœur, je vous y ai fait lire à loisir. Remercions le bon Dieu, et pour lui témoigner notre reconnaissance, redoublons d'efforts et de zèle pour lui gagner des âmes (1). "

Retour de Mgr Grandin.

" Les émotions, les craintes, les préoccupations de sa nouvelle dignité avaient trop fortement éprouvé les forces de Mgr Grandin. Une maladie assez sérieuse et beaucoup trop longue cloua pendant plusieurs semaines le jeune prélat à un lit de souffrance et d'inquiétudes. Il craignait de voir tous ses plans déjoués; il craignait surtout de manquer au rendez-vous, de ne pouvoir porter à ses frères dans le Nord, un secours qu'ils attendaient avec une si sainte impatience, de retarder ainsi l'extension des missions. Dieu entendit les accents chaleureux qui s'exhalaient de ce cœur si ambitieux de procurer sa gloire. A l'époque fixée pour le départ, Mgr Grandin éprouva un peu de mieux. Il fit ses adieux à la belle France qu'il aime toujours tant (2) " le 28 avril, s'embarqua à Liverpool le 2 mai avec sept compagnons

---

(1) *Rivière-Rouge*, 25 *janvier* 1860. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 116.

pleins de zèle : les Pères Séguin, Caër, Gasté, le F. Grouard, scolastique, les Frères convers Boisramé et Godard. Il séjourna quelques jours à Montréal, faisant des courses pendant le jour pour les intérêts des missions, corrigeant des épreuves pendant la nuit, car il fit imprimer des cantiques montagnais (1).

Il laissa à Québec le F. Grouard, pour y achever ses études, mais reçut à Montréal M. Oram, protestant converti, que lui donna l'évêque de cette ville. Trois Sœurs Grises et deux de leurs auxiliaires se joignirent au cortège.

Mgr Grandin, avec sa petite troupe, partit de Montréal le 4 juin, par le chemin de fer, arriva le 9 à Saint-Paul, continua sa route jusqu'à Crowing avec des wagons à deux chevaux, et depuis Crowing, avec dix charrettes et quatorze bœufs envoyés à sa rencontre par Mgr Taché (2).

Celui-ci attendait avec impatience son Coadjuteur. “ Je suis un peu inquiet pour lui et pour ses compagnons de voyage, écrit-il le 24 juin à sa mère : les pluies abondantes que nous avons eues ont bien gâté les chemins ; les petites rivières sont très hautes, ce qui suscite de grandes difficultés. Mais vos prières et celles de tant d'autres âmes pieuses qui s'intéressent à Mgr Grandin obtiendront la protection pour ce cher seigneur (3). ”

Rencontre des deux prélats à St-Norbert.

Le 8 juillet, l'Evêque de Saint-Boniface expédie un cavalier à la rencontre de son Coadjuteur pour avoir de ses nouvelles. L'exprès est de retour au bout de quelques heures et annonce que le
din obtiendront la protection pour ce cher seigneur (3). ”

Le 9 au matin, Mgr Taché part pour Saint-Norbert. De son côté, Mgr Grandin, pressé de revoir son Evêque, avait pris les devants sur sa petite caravane, avec le P. Séguin, et était venu

---

(1) Lettre de Mgr Grandin à Mgr de Mazenod, *Montréal, 1er juin* 1860. — *Missions de la Congrégation*, p. 54.

(2) Lettre de Mgr Grandin à MM. les Directeurs de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*. — Annales de l'établissement des Sœurs Grises à l'Ile-à-la-Crosse, dans les *Annales de la Propagation de la Foi de Québec*, t. IV, p. 167.

(3) *Rivière-Rouge*, 22 *juin* 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

surprendre, à Saint-Norbert, le P. Lestanc, qui travaillait au jardin; puis apercevant Mgr de Saint-Boniface qui arrivait de l'autre côté de la rivière Rouge, il marcha à lui. " Les deux évêques s'avancèrent à la rencontre l'un de l'autre sur les rives opposées. Ils se saluèrent d'abord d'une rive à l'autre; la nacelle du batelier écarta bientôt cet obstacle. Les deux prélats dans les bras l'un de l'autre, sentirent que leurs cœurs battaient bien à l'unisson. Des larmes de bonheur coulaient en abondance; une de ces joies comme Dieu en accorde peu sur terre animait ces deux âmes qui sentaient le besoin de s'appuyer l'une sur l'autre, ou mieux de se confondre dans une même pensée de zèle, dans un même désir de la gloire de Dieu (1). "

Le P. Lestanc, presque toujours seul à son presbytère de Saint-Norbert, fut heureux d'y recevoir ce jour-là les visiteurs que la Providence lui envoyait du nord et du midi. " Quelle fête, disait-il, pour un pauvre missionnaire depuis longtemps habitué à être seul, quelle fête de loger sous son toit deux évêques, ses frères, avec tant de confrères (2)! " Les religieuses furent reçues avec le même bonheur par leurs Sœurs de Saint-Norbert.

Le 10 juillet, on se remit en route. C'était un mardi. Mgr Grandin était singulièrement aimé et vénéré à Saint-Boniface. " Une foule nombreuse se porta à sa rencontre avec un affectueux empressement: tout ce qui a vie et intelligence partagea la vive allégresse ressentie en ce beau jour (3). "

" Je laissai mon bœuf et ma charrette, raconte le Coadjuteur, pour m'asseoir à côté de Mgr Taché, dans une voiture plus épiscopale. Nous ouvrions la marche; d'autres véhicules portaient,

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 116.
" Les deux seigneurs, écrivait le P. Lestanc à Mgr de Mazenod quelques jours après, se sont donné une accolade comme on ne s'en donne pas deux fois dans la vie, un peu comme celle que l'on reçoit de notre bon Père qui est à Marseille le jour du départ."—*Saint-Norbert*, 27 *juillet* 1860. — Lettre publiée dans les *Missions de la Congrégation.......*, p. 56.

(2) Lettre citée dans la note précédente.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 117.

après nous, les missionnaires, les Frères et les Sœurs; nos cavaliers entouraient et fermaient le cortège (1). "

"A une certaine distance" de Saint-Boniface, les cavaliers métis déchargèrent une vigoureuse et joyeuse fusillade à laquelle le canon de l'hon. Compagnie répondit pendant un quart d'heure (2). Les cloches sonnaient à toute volée, tandis que les femmes et les enfants se dirigeaient en toute hâte à la cathédrale. A la porte, les ornements sacerdotaux étaient préparés; les deux prélats s'en revêtirent et allèrent s'agenouiller auprès du Dieu consolateur et soutien des missionnaires. Il y eut salut et chant du *Te Deum* (3). " **Arrivée à St-Boniface.**

Le dimanche suivant, Mgr Taché voulut que son Coadjuteur officiât pontificalement. Mgr Grandin prêcha sur les épreuves de l'Eglise, particulièrement sur celles de son grand Pontife Pie IX, alors en butte à toutes les attaques de la révolution déchaînée. Puis il voulut adresser quelques mots à son Evêque; mais sa voix se perdit dans ses larmes. Mgr Taché entreprit de répondre; mais il ne sut que pleurer; tout l'auditoire imita l'exemple des deux évêques: ceux-ci, la voix toute émue bénirent ensemble ce peuple qui répandait des larmes. Puisse l'Eglise de Saint-Boniface être à jamais unie à son Pontife et unie en elle-même comme elle le fut en ce jour de sainte émotion (4)! **Les larmes des deux orateurs et de tout l'auditoire.**

---

(1) Lettre de Mgr Grandin......, *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXXVI, p. 345.

(2) "Ces canons étaient tout simplement deux enclumes renversées l'une sur l'autre, que l'on chargeait de poudre." — Lettre citée du P. Lestanc.

(3) Annales de l'établissement des Sœurs Grises à l'Ile-à-la-Crosse, dans les *Annales de la Propagation de la Foi pour la province de Québec*, t. IV, p. 167.

(4 Ceux qui n'ont pas connu intimement Mgr Taché et Mgr Grandin et qui n'ont pu voir tous les trésors de sensibilité renfermés dans leurs cœurs, seront peut-être tentés de croire qu'il y a quelque exagération dans le récit de la scène que nous venons de rapporter et des autres du même genre. Nous devons à la vérité de dire que notre narration est de tous points conforme à la vérité; elle repose sur l'attestation de témoins oculaires, absolument véridiques, qui ont gardé un souvenir très vif de ces scènes émouvantes. Le P. Le Floch, témoin de la scène

Contestation entre les deux prélats.

Mgr Grandin avait été malade en France, il fut malade durant tout son séjour à Saint-Boniface; les émotions et le sentiment de la responsabilité étaient un poids trop lourd pour sa frêle santé. La maladie du jeune évêque ne fit que rendre plus manifestes les trésors de grâce que le Saint-Esprit avait mis dans son âme. " On ne savait qui plus admirer ou du chrétien supportant avec une sainte résignation la souffrance et la douleur, ou de l'apôtre montrant davantage l'ardeur de son zèle (1). "

Tout le monde admirait Mgr Grandin. Lui admirait la charité de son Evêque : " Mgr Taché, écrivait-il quelque temps après au vénérable fondateur des oblats, " est devenu *mon coadjuteur*, c'est à la lettre. Lui seul, pendant que je m'occupais à me reposer et à me guérir, prévoyait tout ce qu'il fallait pour le voyage. Je ne saurais vous donner une idée des fatigues que je lui ai occasionnées. " Bien plus, " il a voulu me laisser à Saint-Boniface et partir pour le Nord (2). "

En effet, Mgr Taché pressa beaucoup son Coadjuteur de demeurer à Saint-Boniface, au moins durant l'hiver. " Vous referez, lui disait-il, vos forces épuisées; vous pourrez ensuite, si vous y tenez, me remplacer dans les missions du Nord. "

" Mgr Grandin n'avait pas quitté le lit depuis dix jours, et malgré tous les soins des bonnes Sœurs de Saint-Boniface, il n'allait guère mieux le jour du départ que les jours précédents. Il monta néanmoins ce jour-là à l'autel pour offrir le saint sacrifice; mais il fut obligé de se reposer deux ou trois fois, et, la messe achevée, il put à peine, aidé de deux Oblats, regagner le lit, tant il était faible. Mgr Taché le pressa encore de le laisser partir à sa place (3). "

---

que nous venons de raconter, disait ensuite aux deux évêques : " Il manquait notre Père général : avec les larmes que tous les trois auriez répandues et celles que vous auriez fait répandre, on aurait pu faire marcher un moulin." — Mgr Grandin, *Notes sur Mgr Taché, O. M. I.*

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 117.

(2) *Sur le lac Winnipeg*, 3 *août* 1860. — Publiée dans les *Missions de la Congrégation......*, p. 58.

(3) Lettre du P. Séguin à Mgr de Mazenod, *Ile-à-la-Crosse*, *Mission de Saint-Jean-Baptiste*, 20 décembre 1860. — Dans les *Missions de la Congrégation......*, t. I, p. 60.

Mais toutes ses instances furent inutiles (1). Mgr Grandin " finit par persuader tout le monde de ce dont il était convaincu lui-même, que le retenir, c'était le tuer. Il avait foi dans l'efficacité de nos voyages comme remède; il avait surtout foi dans la bonté de Dieu qu'il voulait servir à tout prix, en la protection de cette Mère bénie, sous la bannière immaculée de laquelle il s'est enrolé et qu'il aime si tendrement (2). "

Voyage du coadjuteur de St-Boniface à l'Ile-à-la-Crosse.

Enfin, le 30 juillet, après vingt jours passés à Saint-Boniface, l'Evêque de Satala " était porté de son lit à la voiture, " pour se rendre à l'Ile-à-la-Crosse. Mgr Taché voulut l'accompagner jusqu'au Fort de Pierre, où il devait s'embarquer. " Là, encore, il fit de nouvelles instances " pour engager son Coadjuteur à retourner à Saint-Boniface, et à le laisser partir à sa place; n'ayant rencontré qu'un refus obstiné, il recommanda avec toutes sortes de prières, à ses compagnons de voyage et aux hommes de la barge, " de le ramener à Saint-Boniface si le mal continuait (3). " Puis " il fit à son Coadjuteur malade de ces adieux qui navrent le cœur et y laissent de longs souvenirs. Il remonta ensuite la côte, jetant à son Coadjuteur et à ses compagnons un dernier regard, le cœur gros et les yeux humides (4). "

Fondation du couvent de l'Ile-à-la-Crosse.

Mgr Grandin emmenait avec lui le P. Séguin, qui, digne émule du P. Grollier, passera sa vie à évangéliser les sauvages de l'extrême nord, le F. Boisramé, l'un des plus précieux auxiliaires des missions, avec trois Sœurs destinées à fonder un couvent à l'Ile-à-la-Crosse, les Sœurs Agnès, supérieure, Pepin et Boucher.

La caravane suivit la voie des lacs et des rivières, que nous connaissons déjà par deux voyages de Mgr Taché. " Le voyage dura soixante-sept jours, et fut un enchaînement bien exceptionnel de contretemps, de difficultés, d'accidents de tous genres;

(1) Lettre du P. Séguin à Mgr de Mazenod, 20 décembre 1860.

(2) *Vingt années de missions*......, p. 117.

(3) Lettre de Mgr Grandin à Mgr de Mazenod, 3 *août* 1860.

(4) *Ibid.*

mais il fut aussi l'objet d'une protection visible et spéciale de Dieu (1). " "Mon mal a disparu, écrivait Mgr Grandin dès les premiers jours; l'appétit et les forces reviennent chaque jour, et cela si rapidement que j'en suis étonné moi-même (2). "

"Enfin, le 4 octobre, la généreuse troupe débarqua à la mission de Saint-Jean-Baptiste (3). "

De ce jour, les missions du Nord possédaient un évêque à demeure. De ce jour aussi, l'Ile-à-la-Crosse avait la singulière grâce d'être sanctifiée par " les femmes de la prière. "

Dégel tardif en 1859.

Nous allons voir Mgr Taché arriver à l'improviste avant la fin du mois et causer à son Coadjuteur la plus heureuse surprise. Mais revenons en arrière, et retournons à Saint-Boniface.

En 1859, " l'hiver " qui n'avait pas été " rigoureux, " écrit Mgr Taché à sa mère, " veut être langoureux ; " le dégel ne commence, pour ainsi dire, que le 11 avril. " Nous attendons avec impatience le printemps, pour voir la nature sortir de son long engourdissement. Pour nous dédommager de son long sommeil, nous lui avons fait produire quelque chose. Ainsi le mois de mars a vu une belle *tulipe;* je vous en envoie une pétale ; mais elle n'est pas assez sèche, elle se gâtera en route. C'est égal, elle vous dira tout de même à sa façon qu'Alexandre pense à sa mère et que tout ce qui vient d'elle peut prendre racine dans le sol de la Rivière-Rouge (4). "

" Cette circonstance " d'un dégel si tardif, ajoute le prélat, n'est pas favorable à bien des gens qui avaient fait leur calcul sur l'année dernière, et cette fois la saison est plus tardive d'un mois et demi, en sorte que les fourrages sont excessivement

---

(1) On peut en lire le récit dans la Lettre de Mgr Grandin à MM. les Directeurs de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi.* — *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXXVI, pp. 337-353, et dans les Annales de l'établissement des Sœurs Grises à l'Ile-à-la-Crosse : *Annales de la Propagation de la Foi pour la province de Québec*, t. IV, pp. 75 et suivantes.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, 3 *août* 1860.

(3) *Vingt années de missions......*, p. 118.

(4) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 12 *avril* 1859. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, nº 68.

rares." Aussi "beaucoup d'animaux sont déjà morts de faim, et pour peu que le printemps tarde encore, nombre de gens perdront leurs troupeaux (1)." Le prélat se félicite d'avoir "assez de foin pour nourrir les *soixante* bêtes, que je suis obligé, dit-il, d'entretenir (2)." Heureusement, pour les habitants, le dégel ne se fit pas attendre davantage. Mgr de Saint-Boniface écrivait un mois après à sa mère: "Nous cultivons à force: l'eau est très haute; mais comme elle cesse de monter, j'espère que nous n'aurons pas de déluge (3)."

Les Sœurs Grises avaient perdu, depuis un an, dix de leurs chevaux: "quatre étaient de bien beaux chevaux, les autres, des poulains. Ces bonnes religieuses ont dit, dans la sincérité de leur âme: Le Seigneur nous les avait donnés, le Seigneur nous les a ôtés, que le nom du Seigneur soit béni (4)."

Arrivée du premier bateau à vapeur à St-Boniface. (1859).

Un mois plus tard, le 10 juin 1859, le premier bateau à vapeur fit son apparition à Saint-Boniface. Mgr Taché raconte l'événement avec un lyrisme affecté qui peint l'émoi universel. "Grande nouvelle, dit-il à sa mère, tout le monde de la Rivière-Rouge est en mouvement. Jeunes, vieux, vieilles, tous veulent voir: c'est que tous ont entendu hier au matin un sifflement inaccoutumé: les eaux si blanches de notre rivière Rouge ont éprouvé une commotion à laquelle elles étaient prêtes depuis près de six mille ans et qu'après tout, nous n'attendions pas si vite. Voyez-vous ce drapeau aux étoiles indépendantes qui s'avance au milieu de la rivière Rouge? Il cache à demi une cheminée, de laquelle s'échappe avec effort une épaisse fumée. Mais c'est bien cela! Mais c'est un *steamboat!* Oui, oui: c'est un *steamboat* qui nous est arrivé hier au matin, au milieu des cris de joie qui retentissaient de toutes parts." "Mon cœur lui a fait entendre une réflexion, ajoute-t-il délicatement: Que Maman

---

(1) Lettre citée du 12 avril 1859.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 12 *mai* 1869. — *Ibid.*, n° 69.

(4) Lettre citée du 12 avril 1859.

va être contente de recevoir cette nouvelle ! Réjouissez-vous donc, bonne Mère, la distance qui nous sépare semble diminuer chaque jour (1). "

Le bâteau se nommait *Anson Northup;* il avait été amené, à grands frais, par ses propriétaires de la rivière Saint-Pierre, à la faveur des grandes eaux du printemps. Son arrivée n'avait été annoncée par personne : de là, la surprise universelle. " Le canon gronda et les cloches carillonèrent en signe d'allégresse, écrit ailleurs Mgr Taché. Le sifflement de la vapeur, se promenant sur les eaux de notre rivière, disait aux échos du désert qu'une ère nouvelle allait luire pour ce pays. Les troupeaux d'animaux domestiques, peu habitués à ce bruit, prenaient la fuite, se croyant, je suppose, poursuivis par une bête plus grosse qu'eux-mêmes, et les gens de beaucoup comme de peu d'esprit accouraient en foule pour voir le nouveau venu, qui n'était pourtant pas un chef-d'œuvre du genre. Les enfants, pour exprimer leur surprise, disaient qu'ils avaient vu passer une grosse barge ayant un moulin à son arrière (2). "

L'arrivée du premier bâteau à la Rivière-Rouge marque le commencement d'une ère nouvelle pour le commerce de la colonie. La Compagnie de la Baie d'Hudson se détermine à se servir de cette voie pour une partie de ses importations. Elle fait l'acquisition de terres considérables à l'embouchure de la rivière au Bœuf, à deux cents milles au sud du fort Garry, là où elle pense que le bâteau pourra remonter tout l'été. Un établissement se forme en ce lieu ; on lui donne le nom de *Georgetown,* en l'honneur de Sir George Simpson, gouverneur de la Terre de Rupert.

Service postal en 1859.

" Avec le système postal " en vigueur à cette époque, les correspondances " partent de Pembina le 2 de chaque mois " et arrivent à Montréal " dans les derniers jours du même mois ou les premiers jours du mois suivant ; " celles qui sont pour la Rivière-Rouge partent de Montréal le 15 du mois et arrivent à

---

(1) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge,* 11 *juin* 1859. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 70.

(2) *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique,* chap. I.

Saint-Boniface " le 16 ou le 17 du mois suivant. " C'est ce que nous apprennent plusieurs lettres de Mgr Taché (1). " Pour que vos lettres ne soient pas retardées inutilement, dit-il à sa mère, il faut les écrire vers le 15 de chaque mois; ainsi votre lettre du 26 novembre n'est arrivée ici que le 17 janvier, avec d'autres écrites du Canada le 15 décembre. "

Ainsi, il y a quelques années, deux courriers réguliers arrivaient du monde civilisé à la Rivière-Rouge, en été et en hiver; chacun d'eux mettait soixante jours à aller de Montréal à Saint-Boniface. A la fin de 1859, douze courriers unissent le Canada et la Rivière-Rouge et franchissent la distance en trente jours. C'est du progrès.

Le progrès fit un nouveau pas en 1860. **Service de voitures et de bateaux en 1860.**

" Les MM. Burbank et Cie, de Saint-Paul, établirent une ligne de diligences entre Georgetown et Saint-Cloud, pour la relier à celle qu'ils avaient déjà entre Saint-Cloud et Saint-Paul (2). " " Les diligences, écrit alors le prélat, viennent de Saint-Paul à Georgetown, à l'embouchure de la Rivière au Bœuf, en cinq jours; de là, le bâteau vient en trois jours et retourne en quatre, en sorte que nous ne sommes plus qu'à huit ou neuf jours de Saint-Paul. Le prix du voyage est de $35 (environ 180 fr.), sans compter la nourriture et le logement dans la partie parcourue par les diligences (3). " Avec ces nouveaux perfectionnements, les correspondances arrivaient du Canada toutes les semaines et en moins de quinze jours. " Nous ne sommes plus qu'à treize jours de Québec! s'écrie Mgr Taché. *O tempora! ô mores* (4)! "

Les voies ferrées arriveront bientôt à Saint-Cloud; mais elles mettront encore près de vingt ans pour parvenir jusqu'à Saint-

---

(1) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 25 *janvier* 1860, 25 *avril* 1860, etc. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n°s 71, 76, etc.

(2) *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, chap. I.

(3) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 24 *juin* 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 78.

(4) Lettre à M. Cazeau, *Rivière-Rouge*, 21 *juin* 1860. — Archives de l'archevêché de Québec.

Boniface, amenant avec elles " la civilisation, cette civilisation du moins que traîne la vapeur (1). " Ces changements, écrit l'Evêque à sa mère, " sont très consolants au point de vue de l'affection si vive que je vous porte et qui me fait désirer de voir diminuer le plus possible la distance qui nous sépare; mais, comme à toutes les jouissances de la terre il faut une compensation, je la trouve dans la crainte que m'inspire l'arrivée possible d'une foule d'étrangers qui nous apporteront tous les vices de la civilisation (2). "

Lettres à sa mère.

A mesure que les communications devienent plus fréquentes et plus rapides, Mgr Taché écrit plus souvent à celle dont il s'est séparé pour l'amour de Dieu et à laquelle il est toujours demeuré si étroitement uni d'esprit et de cœur. Ainsi, en 1860, il ne lui écrit pas moins de onze fois, c'est-à-dire à peu près à chaque courrier (3). Ses lettres en devenant plus fréquentes, demeurent aussi affectueuses.

Il lui écrit le 25 mars: " C'est le jour où la meilleure des mères apprit qu'elle donnerait naissance au meilleur des fils. Ministre, quoique indigne, de ce Fils divin, pourquoi ne profiterais-je pas de ce jour pour saluer ma mère, qui m'a si bien enseigné à aimer la Mère de Jésus? *Sans comparaison,* va sans dire, cette lettre sera mon petit Gabriel et dira le vœu de mon cœur: *Salut, bonne Maman; salut, vous si pleine de tendresse pour votre fils et si aimée de lui;* et j'ajouterai aussi volontiers: *Priez pour moi, maintenant et toujours* (4). "

Il lui écrit le 24 juin: " Il y a aujourd'hui quinze ans, l'heure du départ sonnait et pendant que mes compatriotes s'apprêtaient à célébrer la fête nationale, votre pauvre Alexandre offrait au Seigneur le sacrifice de tout ce qu'il avait de cher et quittait sa

---

(1) *Esquisse......*

(2) *Rivière-Rouge*, 21 *septembre* 1858.

(3) *Rivière-Rouge*, 25 janvier, 27 février, 25 mars, 25 avril, 27 mai, 24 juin, 27 juillet, 27 septembre; *Fort Ellice*, 10 octobre; *Fort de la Montagne de Tondre*, 15 octobre; *Carleton*, 21 octobre. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(4) Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 73.

patrie... Que la pensée de ne plus vous revoir,—telle était alors ma conviction, — me fut cruelle! Cette désolation, cette espèce de prostration de tout sentiment, dans laquelle je me trouvai, fut depuis la source de bien des jouissances. Je vous ai revue, bonne Mère, et je vous reverrai encore. Que le ciel soit béni de cette faveur! Il a eu pitié de ma faiblesse, il a consolé votre tendresse maternelle et satisfait ma piété filiale (1)."

Quelquefois le fils ajoutait à sa lettre un menu présent, dont tout le prix venait de l'affection de celui qui l'envoyait. Ainsi, le 25 avril, il lui envoie une *pensée* qu'il accompagne de cette gracieuse dédicace: "Comme le froid d'hiver n'étouffe pas les pensées de Maman, les premiers rayons du soleil de printemps les font épanouir: je vous en offre les prémices (2)."

Le 27 septembre de cette même année, il lui envoie "un cœur de ses cheveux," avec "une vignette que" lui "avait envoyée la baronne Durand (3)."

Le dirons-nous? Nous ne voyons dans Mgr Taché, rien de plus grand, de plus poétique et de plus surnaturel que son affection pour sa mère.

Premier journal à la Riv.-Rouge.

En 1860, parut le premier journal imprimé à la Rivière-Rouge, le *Nor-Wester,* rédigé par des Anglais protestants. "Je pense, écrit Mgr Taché à sa mère le 25 janvier, que vous avez déjà reçu le premier numéro du *Nor-Wester* et que vous recevrez les autres. Le second numéro, qui est le dernier sorti, est saturé de productions *ministérielles* (des *ministres* protestants). Le *Bishop* (l'évêque anglican), dans un immense *speech* à son clergé, avoue et leur faiblesse et leurs insuccès. Il prédit même la fin du monde pour 1864 ou 1866. Ces sottises font rire tout le monde (4)."

Courte maladie de Mgr Taché. Explosion à l'évêché. (1860).

Mgr Taché fut indisposé trois semaines au printemps de 1860, à la fin de mars et au commencement d'avril. "J'ai

(1) Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 78.

(2) Lettre du 25 avril 1860. — *Ibid.*, n° 76.

(3) *Ibid.*, n° 80.

(4) *Rivière-Rouge*, 25 *janvier* 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 71.

souffert dans la tête, écrit-il à Mgr de Mazenod; les dents, une oreille et le reste de mon vénérable chef ont été tour à tour le siège du mal: je crois que c'est un rhumatisme qui s'est ainsi amusé à mes dépens (1). " " Je fus saisi, écrit-il à sa mère, d'un mal de dent, qui le lendemain se convertit en mal d'oreille. Plusieurs petits abcès se formèrent dans cet organe. Puis la douleur se promena dans à peu près la moitié de la tête (2). " " Docile aux avis que vous m'aviez donnés, ajoute-t-il, je me suis laissé *moucher, emplâtrer, cataplasmer, vomitifer, purger,* etc., etc., avec une docilité admirable, au point que nos bonnes Sœurs disaient: " C'est un plaisir de soigner un malade " si obéissant. " Les bonnes créatures avaient l'habitude de me traiter, (avec respect pourtant) de *tête dure,* en maladie s'entend; mais cette fois elles ont réparé leurs fausses accusations. Si je n'espérais pas être cru sur parole, je vous enverrais leurs certificats à cet égard, et vous verriez que je vous ai obéi; si bien obéi que plusieurs fois je leur ai répété qu'il n'y avait que votre souvenir qui pût me rendre si docile (3). "

Auparavant, le 21 février, jour du mardi gras, il avait été en danger de perdre la vie. " Des sauvages faisaient sécher de la poudre près du feu, dans un appartement au-dessus duquel Monseigneur se trouvait. Le feu prit à la poudre; le plancher sauta, la maison tout entière fut ébranlée (4). " " Heureusement personne n'a eu même une égratignure, " ce que l'on attribua à une sorte de miracle. " Remercions le bon Dieu, conclut l'Evêque, de sa protection (5). "

---

(1) *Saint-Boniface, 26 avril* 1860. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Rivière-Rouge*, 25 avril 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 76.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre de Mgr Grandin à Mgr de Mazenod, *Montréal,* 1*er mars* 1860. — *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de M. I.,* t. 1, p. 53.

(5) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 27 *février* 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 72.

Quelque temps après, l'Evêque fit une perte qui lui coûta peut-être autant que la vie.

Départ des Frères des Ecoles chrétiennes. (1860).

Les Frères des Ecoles chrétiennes, nous l'avons vu, étaient venus à la Rivière-Rouge en 1854; "leur école était de plus en plus fréquentée; ils y faisaient beaucoup de bien. Mais leur supérieur ne comprit pas le pays, se butta contre des difficultés toutes ordinaires, se découragea et fit partager son découragement à ses confrères (1). Il en résulta le départ des Frères. "Le 27 juillet 1860, au soir" les trois Frères prirent le bateau à vapeur pour retourner à Montréal et de là en France. Le même jour, Mgr Taché signa "trois traites de cent piastres chacune à être payées" par M. Cazeau (2), à chacun des trois Frères, afin de fournir à leurs frais de voyage.

Collège de St-Boniface.

Par suite de ce départ, les missionnaires se trouvèrent chargés de l'instruction des garçons de Saint-Boniface, comme avant l'arrivée des Frères, comme au temps de Mgr Provencher. Depuis lors et pendant plus de vingt ans, Mgr Taché nourrit le projet de donner le collège de Saint-Boniface à sa famille religieuse, les Oblats de Marie Immaculée. Le P. Le Floch fut nommé directeur et maître principal du collège et eut M. Oram pour maître adjoint; celui-ci était spécialement chargé de l'enseignement de l'anglais.

Ces deux maîtres suffirent pendant quelque temps à faire le cours d'instruction primaire aux commençants, le cours commercial à ceux qui étaient plus avancés et le cours classique au petit nombre de ceux qui faisaient des études complètes. L'Evêque put s'applaudir de leur dévouement et de leurs succès. "L'une de mes grandes consolations, écrit-il quelques mois plus tard, c'est la prospérité de nos écoles et la bonne conduite des chers élèves qui les fréquentent. Dans un pays comme celui-ci, le bien coûte assez cher, et tout est à faire par ceux qui se con-

---

(1) "Il est malheureux que le vieux Frère, avec toutes ses bonnes intentions, n'ait pas plus de bon sens, il est pire que jamais."

(2) Lettre à M. Cazeau, *Rivière-Rouge*, 27 *juillet* 1860.

sacrent à Dieu. Aussi, j'admire le zèle et le désintéressement de nos missionnaires, comme de nos bonnes Sœurs (1)."

Adresse des évêques de la province de Québec au Saint-Père.

L'univers catholique était douloureusement ému, en 1859 et en 1860, par les attentats commis contre la souveraineté temporelle du Chef de l'Eglise. Les évêques de la province ecclésiastique de Québec envoyèrent, en 1860, à l'immortel Pie IX une adresse de condoléance et de dévouement; mais ils ne prirent pas le temps ou la peine de demander leur signature à l'Evêque de Saint-Boniface et à son Coadjuteur. Mgr Taché se plaint de cette omission dans plusieurs lettres à son économe de Québec. "Il m'eût été bien doux, lui écrit-il le 21 juin 1860, de joindre le nom de ma pauvre personne à ceux des autres évêques si recommandables de la province de Québec. Les journaux, en exaltant l'unanimité de *tous* les évêques de cette province, m'ont fait sentir mon isolement. J'emprunterai volontiers à cet égard un des bons mots de Mgr Provencher: "Pourquoi faut-il que l'é-" vêque de la Rivière-Rouge ne soit pas un évêque comme les " autres? C'est peut-être que le brave est évêque d'une rivi-" ère (2)." "J'ai été mortifié, lui écrit-il le 14 septembre, de me voir mis de côté, ainsi que mon digne coadjuteur, par nos propres collègues... Qu'il ne soit pas question de moi en faisant la révérence" aux princes de la terre, "j'y consens; mais quand il s'agit du Père commun des fidèles, c'est autre chose (3)."

Lampe du sanctuaire dans les églises du diocèse.

Les missions et les missionnaires de la Rivière-Rouge avaient toujours été si pauvres qu'aucune église, pas même la cathédrale, ne possédait une lampe devant le Saint-Sacrement. Le Saint-Père avait donné de vive voix, les dispenses nécessaires. Mgr Taché souffrait de cette pénible nécessité; car il avait une grande dévotion pour le mystère de la présence réelle du Sauveur dans son sacrement d'amour. En 1860, il décida qu'il y

---

(1) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 16 *avril* 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) Lettre à M. Cazeau, *Rivière-Rouge*, 21 *juin* 1860. — Archives de l'archevêché de Québec.

(3) *Rivière-Rouge*, 14 *septembre* 1860. — *Ibid.*

aurait désormais une lampe toujours allumée dans tous les sanctuaires où se conservait l'adorable Eucharistie : dans la cathédrale d'abord, mais aussi dans toutes les autres églises ou chapelles. Il prit à sa charge l'entretien de toutes ces lampes. La somme n'était pas bien élevée, car on ne brûlait que du pétrole; mais cependant elle était appréciable pour un évêque qui, chaque année, devait s'interdire beaucoup de dépenses des plus nécessaires.

Fondation de St-Vital.

Il y avait depuis longtemps un certain nombre de métis groupés à six milles environ au sud de Saint-Boniface, sur les bords de la rivière Rouge. On demanda à Mgr Taché qu'il lui plût d'appeler cette localité Saint-Alexandre, en l'honneur du patron de l'Evêque de Saint-Boniface; on lui faisait cette demande, par affection pour l'Evêque lui-même. Mais il voulut qu'elle portât le nom du patron de son Coadjuteur et il l'appela Saint-Vital. Il y plaça, le 20 septembre 1860, deux de ses chères Sœurs Grises, Sœur L'Espérance-D'Youville et Sœur Cornolly, pour y ouvrir une école en faveur des pauvres enfants métis; il leur bénit une chapelle et leur permit, pour leur consolation, d'y avoir constamment le Saint-Sacrement. Lui-même voulut se faire le chapelain de ces humbles servantes des petits enfants. " Quelque temps qu'il fît, l'Evêque missionnaire se rendait à Saint-Vital entre 6 et 7 heures du matin, pour y dire la messe et faire une petite instruction aux gens du voisinage, qui venaient en grand nombre à l'école afin de jouir et de profiter de la présence de leur si bon évêque (1)." Les Sœurs Grises continuèrent de faire l'école à Saint-Vital jusqu'en 1886.

Arrivée du F. Jean Glénat et du P. Simonet.

Durant le séjour que Mgr Grandin fit à Saint-Boniface avant de partir pour être sacré en France, il remarqua " que l'Ordinaire du diocèse était trop souvent à l'écurie et promenait trop Sa Grandeur au milieu des fermes et jusque dans les moindres détails du matériel considérable qu'il doit entretenir pour sub-

---

(1) Notes recueillies par les Sœurs Grises de leur *Chronique*.

venir aux besoin des différentes missions (1). " Il fit part au vénérable fondateur des Oblats de ces occupations de l'Evêque de Saint-Boniface. Mgr de Mazenod choisit un Frère convers sur lequel celui-ci pût se reposer du soin de sa ferme, le F. Jean Glénat, de Vinay en Dauphiné, aussi entendu dans la science des saints que dans l'administration d'une étable et l'exploitation d'une terre, pieux, actif, toujours gracieux et souriant. Le suave et intelligent Frère arriva à Saint-Boniface le 8 octobre 1860 (2). Il avait l'ordre de demeurer à l'évêché pour décharger le prélat " d'une partie de sa besogne, écrit Mgr Taché lui-même, je ne dirai pas indigne, mais bien pénible, en ce sens du moins qu'elle absorbe un temps considérable et précieux (3). "

Et il ajoute humblement: " Qu'on veuille donc bien ne pas trop s'étonner si nous sommes si peu évêque; nous avons été trop longtemps fermier, pour ne pas dire le reste (4). " Non, saint Paul était parfait évêque quand il fabriquait des tentes pour subvenir à sa subsistance et à celle de ses compagnons; l'Evêque de Saint-Boniface ne perdait rien de sa dignité quand il surveillait et soignait les chevaux, les vaches, les porcs et les poules de l'évêché. " Nous serons vraiment religieux, dit saint Benoît, lorsque nous vivrons du travail de nos mains, *à l'exemple des apôtres* et de nos pères. "

Personnel ecclésiastique du diocèse à la fin de 1860.

Avec le F. Jean, arriva le P. Laurent Simonet. Tous les deux s'embarquèrent le 9 juillet à Strowness, dans les Orcades, et venant par la Baie d'Hudson, débarquèrent le 17 août à York-Factory, et arrivèrent à Saint-Boniface le 8 octobre (5). Mais quelques mois auparavant, un bâtiment, qui arrivait d'Europe par la même voie, fit naufrage, " avec tous les approvisionne-

---

(1) *Vingt années de missions*......,p. 123.

(2) Lettre du P. Simonet à Mgr de Mazenod, 24 *novembre* 1860. — *Missions de la Congrégation*......, t. I, p. 77.

(3) *Vingt années de Missions*......, p. 123.

(4) *Ibid.*

(5) Voir les lettres du P. Simonet à Mgr de Mazenod, *Leith*, 3 *juin* 1860; *Saint-Boniface*, 24 *novembre* 1860; *Missions de la Congrégation*......, t. I, pp. 77 et suivantes.

1er Vol. — p. 423.

Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson. — Factorie d'York (York Factory). — Port de mer dans la Baie d'Hudson.

ments des missions du Nord-Ouest " dont il était chargé, pour une valeur de £700 (1).

A la fin de l'année 1860, il y avait, dans le diocèse de Saint-Boniface, deux évêques, deux prêtres séculiers, dix-neuf oblats prêtres, deux novices oblats et huit Frères convers ; en tout, trente-trois personnes consacrées à Dieu et travaillant à l'avancement du règne de Dieu. " Des consolations que Dieu nous accorde quelquefois, observe le chef de cette troupe héroïque, une des plus sensibles est sans doute l'accroissement des ouvriers évangéliques et les assurance que cette augmentation donne aux âmes infortunées confiées à notre sollicitude (2). "

---

(1) Lettre à M. Cazeau, *Rivière-Rouge,* 26 *janvier* 1860. — Archives de l'archevêché de Québec.

(2) *Vingt années de Missions*.. ..., pp. 129-130.

1er Vol. — p. 425.

Vue de la Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, à l'arrivée des Sœurs Grises, octobre 1860.

CHAPITRE XXII

TROISIÈME VISITE DE MGR TACHÉ DANS LES MISSIONS DU NORD.

1860-1861.

Raisons de cette visite.

Il y avait quatre ans que Mgr Taché n'avait pas visité les missions du Nord. Le premier pasteur a la charge principale de toutes les églises qui lui sont confiées; puis il avait une si grande affection pour ses missionnaires et ses sauvages que c'était comme un besoin pour lui de les voir de temps en temps.

Départ.

Il partit de Saint-Boniface le mercredi, 3 octobre, dans l'après-midi, après des adieux pleins d'émotion à la population accourue pour le saluer et recevoir sa bénédiction. " Je ne vous parlerai pas de mes adieux, écrit-il à sa mère: vous connaissez *mon cher faible.* J'aime trop ceux avec lesquels je vis, j'en suis trop aimé pour les laisser sans émotion (1). "

De St-Boniface au fort Ellice.

Il passa la nuit " à la Prairie du Cheval Blanc, chez l'excellent M. Thibault. " Le lendemain, il se rendit, en compagnie de son vicaire général, " à un endroit appelé le Portage, où déjà l'attendait le jeune sauvage qui devait être " son guide; la tente était montée, le feu allumé. " Le prélat et le grand vicaire profitèrent " de l'un et de l'autre " et passèrent ensemble la nuit.

Le 5 au matin, Mgr Taché fit ses adieux à M. Thibault et continua sa marche " avec le jeune sauvage et trois chevaux. " " Je trouvai ma solitude un peu complète, dit-il; car il y a déjà trois ans que je n'ai pas fait de voyage de long cours; puis, le désert est si grand quand on le parcourt seul avec un sauvage (2). " Il plut " toute la journée: " " ce qui ralentit beau-

---

(1) *Rivière aux Castors* (*Fort Ellice*), 10 *octobre* 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, nº 81.

(2) *Ibid.*

coup la marche" et ne contribua pas peu à "assombrir" les pensées.

Le 6, "il faisait beau temps." L'Evêque prolongea sa marche "bien avant dans la soirée," rejoignit "un parti de neuf hommes qui voyageaient dans la même direction," fit route avec eux le 7 et le 8, et arriva le 9, vers midi, à la Rivière-aux-Castors ou fort Ellice (1).

Du fort Ellice au fort de la montagne de Tondre et au fort Carlton.

Laissant ses compagnons continuer leur route, il s'arrêta au fort pour "instruire et confesser sept familles catholiques" qui y vivaient "et ne voyaient des prêtres que très rarement (2)." Le lendemain, il leur dit la messe, et, reprenant sa route, il marcha quatre jours. Le dernier jour, qui était le 14 octobre, il demeura à cheval 12 heures, galopant presque continuellement," de manière à "plus que doubler la marche ordinaire", et arriva à 8 heures et demie du soir au fort de la Montagne de Tondre (3). Hier, en arrivant, dit-il, "j'avais bien un peu les côtes sur le long; aujourd'hui, je les ai sur le travers (4)." Néanmoins, il se remit en marche le 16 et arriva au fort Carlton le 20 octobre. C'était le samedi.

Pendant ces dix-sept jours de voyage, il avait "déploré partout sur son passage le triste état d'infidélité dans lequel gémissaient encore les tribus de cette partie de son diocèse. Ces peuplades infortunées, abreuvées d'eau de feu par les traiteurs de pelleteries, semblaient sans doute bien éloignées du royaume de Dieu. Le Seigneur a parmi eux ses élus (5)."

De Carlton à l'Ile-à-la-Crosse.

En partant de Saint-Boniface, Monseigneur avait l'intention de se rendre directement à Notre-Dame des Victoires, puis à Saint-Joachim et au lac Sainte-Anne; à Carlton, il modifia son itinéraire. Il avait vu son Coadjuteur partir malade de Saint-

---

(1) Lettre citée, 10 *octobre* 1860.

(2) *Ibid.*

(3) *Fort de la Montagne de Tondre*, 15 *octobre* 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 82.

(4) *Ibid.*

(5) *Vingt années de Missions......*, p. 124.

Boniface au mois de juillet avec trois Sœurs Grises ; il apprit à Carlton combien le voyage avait été long et pénible. " De Carlton, si le temps se maintenait beau, " il " pouvait, en dix jours, atteindre l'Ile-à-la-Crosse, revoir " sa " chère mission de Saint-Jean-Baptiste, " surprendre Mgr Grandin et par cette surprise lui causer une immense joie, contempler ses chères filles de la Charité, établies auprès des sauvages, s'entendre avec son Coadjuteur, et lui communiquer les lettres importantes " qu'il avait reçues depuis leur dernière entrevue (1). Il prit donc la résolution de se rendre d'abord à l'Ile-à-la-Crosse, " quitte à souffrir plus tard en route, et à payer de la jambe les jouissances du cœur et les consolation de l'âme (2). "

" Le 23 octobre, Mgr de Saint-Boniface laissait Carlton. A peine était-il parti du fort que la neige commença à tomber, le temps se mit à l'hiver, ce qui n'était que le cours ordinaire des choses à cette époque et en ces régions (3). "

Le prélat, " menacé de rencontrer des difficultés peut-être très graves, " s'adressa à l'archange dont la fête tombait le lendemain, saint Raphaël. En récitant les premières vêpres, il fit un vœu à l'archange des voyageurs, pour obtenir de sa protection qu'il pût arriver à l'Ile-à-la-Crosse la veille de la Toussaint. Sa demande fut exaucée.

Arrivée et séjour à l'Ile-à-la-Crosse.

" Le 30 octobre, raconte-t-il, nous arrivions à l'Ile-à-la-Crosse, pas plus attendu, mais tout aussi bien venu que l'eussent été, à notre place, les saints de Dieu dont nous devions faire la fête le lendemain. Au premier jour libre, une messe solennelle d'actions de grâces fut célébrée en l'honneur de saint Raphaël, parce qu'il avait entendu la demande souvent répétée : *Ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria.* AD PROPRIA ! Mon Révérendissime Père (4), pardonnez à mon cœur qui donne ce titre

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 124.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Le Rme P. Fabre, Supérieur général des Oblats.

à l'Ile-à-la-Crosse. Ce cœur a battu autrefois si fortement sur cette plage lointaine et déserte, il l'a tant aimée! Notre corps aussi y a souffert et l'a arrosée de ses sueurs; nous l'avons habitée pendant dix ans, et pendant longtemps nous avons cru que nous y reposerions à notre heure dernière. C'est assez pour justifier l'appellation: *ad propria.* Puis, appelé à nous fixer ailleurs, nous ne sommes pas devenu étranger au berceau de notre vie de missionnaire. Ne sont-ce pas nos frères qui continuent l'œuvre sainte à laquelle nous avons travaillé, et cultivent avec tant de soin le figuier que nous avons planté de nos mains et arrosé de nos sueurs? L'admirable union des cœurs dans les doux liens de nos saintes Règles ne rend-elle pas nôtre ce qui est leur? De plus ces chrétiens que nous avons baptisés, que nous avons nourris du pain des forts, auxquels nous avons communiqué les dons du Saint Esprit, ne sont-ils pas une portion du troupeau confié à notre sollicitude pastorale? C'est en leur faveur que nous nous privons du bonheur d'avoir auprès de nous notre digne et bien-aimé Coadjuteur. Oh! oui, oui, *ad propria.* Dieu! comme notre poitrine se soulevait sous les battements de notre cœur, à mesure que notre œil voyait se dessiner le riant tableau qu'offre à la vue le joli établissement de nos Pères de l'Ile-à-la-Crosse! Elle est gentille et proprette cette petite église, qui fixe les regards et semble s'abaisser pour laisser voir les proportions et les formes de la maison des Missionnaires Oblats d'un côté, et de l'autre du couvent des Missionnaires Sœurs de la Charité. Et là-bas, à côté, sur la montagne, cette magnifique Croix, au pied de laquelle s'étend le gracieux paysage qu'elle abrite et protège de sa vertu divine (1)."

Arrivé à l'Ile-à-la-Crosse le 4 octobre précédent 1860, comme nous l'avons rapporté plus haut, Mgr Grandin avait béni dès le lendemain la maison et la chapelle préparées pour les Sœurs avec les aumônes des Chartreux de France et dédiées pour cette raison à saint Bruno; puis il y avait introduit ces anges de la charité

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 123-125.

“ avec un jeune homme malade qu’elles voulurent bien accepter, soigner et guérir. ” Il avait donné ensuite la mission aux sauvages avec les Pères Végreville et Moulin. Enfin, il s’était mis en retraite avec trois autres Pères et trois Frères convers et en avait donné les instructions; la retraite touchait à son terme quand Mgr Taché arriva à l’improviste (1).

Avec quelle consolation, le cœur de l’Evêque de Saint-Boniface se reposa sur celui de son cher Coadjuteur. Il embrassa les Pères et les Frères, particulièrement le dévoué F. Dubé, salua les bonnes religieuses, arrivées tout récemment. Ensuite, “ tout le monde entrait à l’église pour offrir au Dieu de charité cet instant d’un bonheur qui surpasse même l’idéal que l’imagination peut s’en former. Des surprises de ce genre ne se rencontrent pas souvent dans la vie (2). ”

“ Notre retraite fut finie, ajoute Mgr Grandin; mais la clôture fut des plus solennelles. Ce fut le Rme Vicaire qui reçut nos vœux. Nous nous trouvions huit Oblats réunis; je crois que pareille chose ne s’était pas encore vue dans l’immense diocèse de Saint-Boniface. Aussi nous laissâmes-nous aller à la joie: il n’y a pas d’enfant de retour en vacances, qui se réjouisse avec plus d’entrain que nous ne le faisions tous (3). ”

“ Le temps était précieux; ” Mgr Taché en employa une grande partie à conférer avec son Coadjuteur des intérêts généraux des missions du Nord. Ce que les deux prélats étudièrent le plus ensemble et *décidèrent* définitivement, ce fut *la division même du diocèse de Saint-Boniface.* Les Pères de la rivière Athabaska-MacKenzie, “ effrayés de leur isolement et de leur éloignement, convaincus d’ailleurs avec raison de l’importance de leurs missions, demandaient qu’on leur donnât un évêque à eux, un évêque qui, demeurant avec eux, pût les diriger et, par le poids de son influence et de la considération qui nécessaire-

---

(1) Mgr Grandin, *Quelques Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 125.

(3) Mgr Grandin, *Quelques Notes......*

ment entoure ceux qui sont revêtus des premières dignités de l'Eglise, les empêchât d'être exposés aux mille tracasseries qu'ils avaient déjà eu à endurer; un évêque roi," disait le P. Grollier, à opposer au traiteur, roi du Nord; un évêque des lieux qui n'eût pas à courir du midi au septentrion, seulement à de rares intervalles, mais qui fût toujours là pour répondre à toutes les demandes, satisfaire à toutes les exigences (1)."

Cette demande était trop conforme aux conditions essentielles de l'organisation hiérarchique donnée par Dieu à son Eglise comme aux nécessités de ces missions lointaines, pour ne pas rencontrer la faveur des deux grands évêques.

"Nous fûmes vite d'accord, raconte Mgr Grandin, sur la nécessité de la division; mais il était plus difficile de trouver les candidats voulus; il fallait un Oblat et un Oblat qui parlât le montagnais. Trois Oblats seulement, à part les deux évêques, pouvaient être considérés comme sachant le montagnais: tous étaient zélés, mais tous n'avaient pas le talent d'administration. Mgr Taché mit de suite en avant le nom du digne P. Faraud; mais moi, quoique nommé évêque sans avoir aucune des qualités voulues, — c'est Mgr Grandin qui parle, — tout en appréciant ses qualités, j'avais cru découvrir quelques petits défauts. "Cher seigneur, me répondit Monseigneur de Saint-Boniface, si "pour être évêque il fallait être parfait, ni vous ni moi ne le "serions: le P. Faraud est capable, il est zélé et pieux, que "faut-il de plus?" J'acquiesçai à ce raisonnement (2)."

"Il fut donc décidé que l'on demanderait au Souverain Pontife la division du diocèse de Saint-Boniface en en retranchant les districts de la rivière MacKenzie et de la rivière Athabaska, pour former un nouveau siège; puis que le vicaire de Jésus-Christ serait supplié de préconiser le P. Faraud comme évêque-roi (ou valet) de ces froides régions. Dans la crainte que cette mesure ne rencontrât trop de difficultés, il fut décidé que l'E-

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 125.

(2) Mgr Grandin, *Quelques Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

vêque de Saint-Boniface irait en Canada l'été suivant, pour obtenir le consentement de l'archevêque de Québec et des autres suffragants de la province; qu'en attendant la conclusion de cette importante affaire, Mgr Grandin partirait au printemps pour visiter les districts d'Athabaska-MacKenzie; au lieu d'une simple visite, il y prolongerait son séjour assez longtemps pour tout régler à la plus grande gloire de Dieu (1)." Le P. Faraud au contraire, serait chargé de l'Ile-à-la-Crosse, etc., "se rapprocherait ainsi, sans s'en douter, de Saint-Boniface, prêt à partir au premier signal donné (2)."

Les deux prélats décidèrent aussi que la mission du lac Caribou, abandonnée depuis bien des années, serait reprise. Le P. Végreville fut destiné à en faire la visite et se mit en route le 28 octobre. Ils jugèrent nécessaire d'envoyer un missionnaire au fort Carlton; le P. Moulin partit le 1er décembre pour y aller passer une partie de l'hiver.

Cependant l'Evêque de Saint-Boniface, après avoir concerté avec son Coadjuteur ces mesures si fécondes en fruits de salut, n'attendait, pour reprendre sa route, que le moment où les lacs et les rivières seraient gelés. "Mais il y avait là tout auprès des Scolastique," les bonnes Sœurs Grises, "qui croyant entendre des entretiens en quelque chose semblables à ceux du vénérable P. Benoît, en désiraient la prolongation. Elles demandaient non des orages et des tempêtes, mais au contraire, la continuation de la belle saison. Elles avaient été jusqu'à prophétiser que contrairement à ce que l'histoire du pays pouvait faire prévoir, le lac de l' Ile-à-la-Crosse ne se glacerait pas avant le 23 novembre, anniversaire du sacre de Mgr Taché. Cette prophétie s'accomplit à la lettre. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareille température en pareille saison. Ce n'est que le 24 novembre que l'on commença un peu à marcher sur la glace du lac. Il fallut donc, le 23, passer par tout le cérémonial d'une

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 126-127.

(2) Mgr Grandin, *Quelques Notes......*

fête pompeuse. La nuit suivante, on se fit des adieux d'autant plus pénibles, ce semble, que les jours de la réunion avaient été plus heureux et plus gais (1)." "La visite de Mgr Taché, écrivait plus tard Mgr Grandin, a été pour nous un grand encouragement, mais je fus heureux de constater qu'elle lui fit du bien à lui-même. Son grand cœur aimait extraordinairement ses missionnaires et aussi ses sauvages: aussi ce fut une jouissance pour lui à l'Ile-à-la-Crosse de se voir tant aimé. Il avait aussi besoin de trouver un ami de temps en temps pour soutenir son courage. C'était enfin une douce joie pour lui de pouvoir espérer la division de son diocèse et par là de voir le bien se faire sur une plus grande échelle (2)."

Visite au lac la Biche.

Mgr de Saint-Boniface voulait se rendre à N.-D. des Victoires. Mais les chemins étaient affreux; le lac Froid, qui était sur la route, n'était pas encore gelé. Le prélat se trouva forcé de dévier du chemin ordinaire. "Il se rendit au fort Pitt, où il arriva épuisé de fatigue, après dix jours d'une marche bien pénible. De là, il renvoya à l'Ile-à-la-Crosse ses guides et ses chiens, changea les traîneaux, qui s'étaient complètement usés sur la terre et sur les troncs d'arbres; puis, montant lui-même à cheval, il se dirigea vers le lac la Biche, où il arriva la cinquième journée. C'était le 8 décembre. Malheureusement, c'était au soleil couché; toute la diligence possible n'avait pas permis au prélat d'arriver à temps pour célébrer les saints mystères (3)."

En revanche, il avait la joie de voir les Pères Tissot et Maisonneuve et les Frères Bowes et Salasse.

Il aurait aimé à demeurer quelque temps avec eux; mais ne comptant pas sur les retards que le mauvais état des chemins et les autres circonstances avaient amenés, il avait annoncé la fête de l'Immaculée-Conception comme le jour où il donnerait la con-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 127.

(2) *Quelques Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 128.

firmation au lac Sainte-Anne. Ce jour était déjà passé. " Craignant que la population de cette mission, fatiguée d'attendre, ne se dispersât dans les forêts et les prairies avant son arrivée, il se vit forcé, quoique à regret, d'abréger un séjour qui lui eût été si agréable. Après s'être assuré de l'état de la mission et avoir pris les mesures que lui suggéraient les circonstances, il s'éloigna des missionnaires que ce prompt départ contrariait aussi (1). "

Départ pour le lac Ste-Anne.

Il se mit en route le jeudi, 13 décembre. " La veille, deux hommes avaient pris les devants avec les chevaux, les provisions et les bagages destinés au voyage. L'Evêque partit avec le fidèle Alexis Cardinal, " " que tout le monde doit connaître ou devra connaître, et un traîneau attelé de quatre chiens. La neige n'était pas assez profonde, en sorte qu'au lieu de monter sur le traîneau, Mgr demanda à ses jambes les services accoutumés. Le 14, maître Alexis donnait l'éveil dès 1 heure du matin, prétendant que ce n'était pas trop tôt pour pouvoir atteindre ce jour-là même ceux qui avaient pris les devants. Après un précoce déjeuner, l'Evêque et son guide reprirent le sentier mal frayé et continuèrent leur pénible marche. Vers 10 heures, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de nourriture ; la rareté du bois ne nous permit de faire que très peu de feu. Je m'assis auprès, quelque peu triste, raconte Mgr Taché. J'avais froid, j'avais faim, j'étais fatigué.

Le 14 décembre, auprès du petit brasier.

" Dans cette position pénible, à plus de trois cents lieues de Saint-Boniface, il me vint en pensée de regretter mon habitation, l'espèce de bien-être que j'y aurais goûté, si quelque enchantement féerique m'y avait tout d'un coup transporté. Hélas ! pourquoi faut-il donc que nous soyons si facilement portés à désirer ce que nous n'avons pas, à regretter le sort que nous fait la Providence, pourtant si bonne et si paternelle ? Comme l'on sait peu quelquefois ce que l'on souhaite !... Dans cette circonstance, auprès d'un petit brasier qui me réchauffait à peine, j'é-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 128.

tais porté à regretter les calorifères de l'évêché de Saint-Boniface, et, à cette même heure, ces mêmes calorifères réduisaient et mon évêché et ma cathédrale en un immense brasier dont la violence détruisait en quelques instants ces édifices qui m'étaient si chers. Je trouvais désagréable le sifflement du vent agitant avec bruit les sommets des arbres décimés de la forêt, me glaçant moi-même, et j'aurais voulu être là où j'aurais entendu le craquement de nos édifices religieux s'affaissant sous le poids de la destruction et lançant à ceux qui les environnaient des torrents de feu et de flammes. J'étais tenté de trouver pénibles quelques souffrances physiques, et Dieu m'épargnait les tortures morales, les déchirements du cœur, que m'aurait causés la vue du désastre qui venait fondre sur nous (1). "

Nous raconterons plus loin ce désastre.

Visite au lac Ste-Anne.

" Le soir du même jour, l'Evêque de Saint-Boniface rejoignit ses hommes et ses chevaux, et sans se soucier trop de son palais, dont il ignorait la destruction, étendait simplement sa couverture au pied d'un arbre, et s'y reposait tranquillement. Le 15, de grand matin, l'Evêque et sa suite étaient en selle, et, le 19 arrivaient à Saint-Joachim. Le P. Lacombe en était parti le matin même. Nous continuâmes, et dès le lendemain nous rencontrâmes d'abord le P. Caër, qui s'en allait passer les fêtes de Noël à Saint-Joachim. Un peu plus tard, c'était le P. Lacombe, qui nous attendait si peu qu'il ne voulut pas nous reconnaître lorsque nous le rencontrâmes à l'improviste au milieu de la forêt, et que nous l'invitâmes à rebrousser chemin. Tout occupé du soin de ses chiens qui menaçaient de s'embarrasser au milieu des voitures qui les précédaient, il trouva notre Grandeur trop haut placée sur son cheval et se confondit en une masse de " Est-il possible ? " qui nous donna tout le plaisir de lui sauter au cou et de lui reprocher son incrédulité (2). " En effet, l'Evêque arrivait onze jours après l'époque indiquée pour sa visite. Il acheva

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 128-129.

(2) *Ibid.*, p. 130.



Types Cris :—Nakiban (qui est arrêté) Sakatchiweisknew, sa femme. Sauvages cris du lac Croche devenus chrétiens.

l'année 1860 et commença l'année 1861 dans la compagnie des missionnaires de Sainte-Anne, "jouissant du bonheur de s'entretenir avec eux et d'atténuer par là la monotomie de leur isolement (1)."

Il leur raconta et ils écoutèrent avec un plaisir particulier ce qu'il savait du voyage de Mgr Grandin, de ses épreuves, du bien fait par les Oblats jusqu'à l'extrême nord (2)," épanchant son âme dans la leur, les encourageant et s'encourageant lui-même à la grande œuvre qui leur était confiée.

Un jour "il vit arriver un chef pied-noir qui venait demander au prélat de donner un missionnaire à sa nation, promettant en retour que non seulement le prêtre ne serait pas molesté, mais qu'au contraire, par considération pour lui, on éviterait de porter la guerre dans les camps ennemis quand le missionnaire y serait. On convint même d'un signe facile à reconnaître et qui serait respecté de tous: cette marque convenue c'était un drapeau blanc sur lequel serait une croix rouge (3)."

"Cette démarche de la part d'un chef pied-noir acheva de déterminer l'Evêque de Saint-Boniface à fonder un nouvel établissement d'où l'on pourrait atteindre plus facilement les Pieds-Noirs (4)." D'autres raisons conseillaient au prélat cette nouvelle fondation. Les métis augmentaient en nombre autour de Sainte-Anne, attirés par la présence des missionnaires. Or, en cet endroit, le sol était peu propre à la culture; de plus, les animaux "embourbaient" souvent au printemps dans les marais. Il fallait trouver un emplacement plus favorable. Le P. Lacombe, qui avait sillonné dans tous les sens les régions voisines, indiquait plusieurs endroits propres à un grand établissement. Il fallait choisir. Mgr Taché, pendant son séjour à Sainte-Anne, voulut explorer lui-même les lieux. Un jour, en

Choix de l'emplacement de St-Albert.

---

(1) *Vingt années de Missions....*, p. 130.

(2) *Ibid.*

(3) *Les missionnaires catholiques chez les Pieds-Noirs.* — Dans le *Manitoba*, nº du 3 décembre 1890.

(4) *Ibid.*

compagnie du P. Lacombe, l'Evêque en raquettes arriva à un site des plus heureux, depuis longtemps remarqué par le grand missionnaire de cette région, auprès d'une rivière nommée Eturgeon, à quarante milles environ de Sainte-Anne, et à neuf milles de Saint-Joachim. Il planta son bâton en disant : " Ici sera la nouvelle mission. " L'autel de la cathédrale de Saint-Albert s'élève aujourd'hui à l'endroit même où l'Evêque planta son bâton (1). Une cité épiscopale a surgi, à la voix du grand fondateur, dans ces lieux où jamais encore une charrue n'avait labouré le sol. Mgr Taché donna le nom de *Saint-Albert* à la place nouvelle, en l'honneur du grand martyr de la discipline ecclésiastique en Belgique, et en mémoire du P. *Albert* Lacombe, l'héroïque missionnaire de Sainte-Anne et d'Edmonton, qui présidera lui-même aux humbles commencements de la place nouvelle et travaillera de ses propres mains pendant l'été suivant à la construction de la première église et du premier presbytère.

Retour de Ste-Anne à St-Boniface.

Le 14 janvier 1861, lundi de la semaine, Mgr de Saint-Boniface quitta les missionnaires de Sainte-Anne et les chrétiens qu'ils évangélisaient. " Notre cœur, dit-il, regrettait cette séparation, il était vivement touché du zèle de nos Pères et du bien accompli si généreusement (2). " A chaque station, le prélat se donne tout entier à ses missionnaires, de toute l'affection de son âme si sensible, et quand ensuite il faut les quitter, il éprouve un déchirement, comme s'il avait toujours vécu avec eux.

" Qu'on nous permette, écrit Mgr Taché, un mot de reconnaissance à l'adresse de M. J.-W. Christie, agent de l'honorable Compagnie dans cette importante et belle partie du pays. Depuis son arrivée à Edmonton, ce monsieur n'avait cessé de donner à nos missionnaires les marques les plus ostensibles de respect et d'attachement. Pour leur commodité et leur satisfaction, il avait fait construire à ses frais, à l'intérieur même de

---

(1) On construit une nouvelle cathédrale en pierre et en briques; dans cette nouvelle cathédrale, la place où le bâton a été planté se trouvera devant la grande porte d'entrée.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 130.



La civilisation. — Enfants de "Nakihan" à l'Ecole Industrielle de Qu'Appelle, Assa.

son fort, une jolie petite église, à laquelle est adjointe une belle résidence pour les Pères. A l'arrivée de l'Evêque et pendant tout son séjour, M. Christie se montra d'une attention aussi délicate qu'empressée; puis, quand il s'agit du départ, il fit spontanément tous les frais et préparatifs, et prit si bien ses mesures que, pour la première fois, l'Evêque fit un long voyage sans fatigue. Sur un espace de 1500 kilomètres, il ressentit les suites de ces attentions, qui furent secondées par M. Alexandre Christie, son frère, dans le district voisin.

" Ces deux messieurs nous donnèrent tant de facilités que ce long voyage, au milieu de la saison la plus rigoureuse, nous reposa au lieu de nous éprouver. Il nous reposa d'autant plus que notre cœur jouissait d'une bien douce consolation par l'assurance que nous donnèrent les deux messieurs Christie d'en finir, dans leurs districts respectifs, avec le commerce des liqueurs enivrantes parmi les sauvages, promesse qu'ils effectuèrent l'année suivante et qui assure à nos missions de l'Ouest une bien plus grande prospérité, et aux pauvres sauvages une protection dont ils ont tant besoin (1). "

Mgr de Saint-Boniface passa au fort Pitt, s'arrêta quelques jours à Carlton, auprès de " l'excellent Père Moulin, qui y faisait le bien, s'accommodant parfaitement de sa solitude (2). "

Le 5 février au soir, arrivé au fort de la Montagne de Tondre, l'Evêque de Saint-Boniface apprit l'incendie de sa cathédrale. Quelques jours après, en voyant la Baie des Canards (autrefois mission de Saint-Edouard), puis le poste Manitoba ou Mission de N.-D. du Lac, Mgr de Saint-Boniface sentit son cœur plus vivement en proie à la peine que lui avait toujours causée l'a-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 135.
Cependant, des marchands particuliers, étrangers à la compagnie, continuèrent à vendre des liqueurs enivrantes aux sauvages. L'Eglise, protectrice des faibles, avait fait depuis longtemps, dans le diocèse de Saint-Boniface et dans tout le Canada, de la vente des liqueurs enivrantes, un cas réservé.

(2) *Ibid.*

bandon de ces missions, et remit à son retour de prendre des mesures pour réparer ce malheur (1). ”

Enfin, le samedi, 23 février, après “ un voyage de cinquante-cinq jours ” dans la saison la plus rigoureuse, “ après quarante-quatre nuits passées dehors, à la belle étoile (2), ” dans les quatre mois les plus froids de l'année, par des températures de 40° au-dessous de zéro et plus, l'Evêque missionnaire arrêtait sa voiture en face des décombres de sa cathédrale incendiée. Il se découvre la tête et va s'agenouiller sur le tombeau de son prédécesseur, “ pour offrir à Dieu le sacrifice ” de sa cathédrale et de son palais (3). “ En se relevant, il voit un très grand nombre de personnes qui s'étaient approchées et qui pleuraient ; il les remercie en pleurant lui-même (4). ”

Il établit sa résidence au collège, jusqu'à ce qu'il puisse rebâtir son palais épiscopal. “ Me voici encore au collège ! écrit-il plaisamment à sa mère dix jours après. Le bon Dieu veut probablement me faire expier par là les fautes commises pendant ma vie d'écolier (5). ”

Quelques détails sur les travaux des missionnaires en 1860.

Du collège comme de son palais, le prélat continue à s'occuper avec un dévouement sans bornes de toutes les âmes de son Eglise principale et de suivre auprès et au loin, avec une tendre charité, tous les travaux de ses missionnaires.

Le P. Gascon avait prononcé ses vœux le 6 janvier. Pour faire ses preuves de vaillant profès, il fit à la raquette un voyage de sept cents ou huit cents kilomètres pour visiter la Grosse Ile, le fort Simpson et le fort Liard.

Le P. Tissot alla passer le carême au fort Pitt, et, pendant l'été, visita ses confrères de Sainte-Anne. “ C'est pendant ce voyage qu'il enseigna aux gens de cette localité à faire de la

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 135.

(2) Lettre à Mgr Bourget, 12 *octobre* 1861.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 135.

(4) Notes recueillies par les Sœurs Grises de leur Chronique.

(5) *Collège de Saint-Boniface*, 6 *mars* 1861. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

chaux, tout comme il l'avait enseigné aux gens du lac la Biche et à ceux de l'Ile-à-la-Crosse. Ces prêtres catholiques sont de tels éteignoirs, que, même au milieu des splendides lumières du XIXe siècle, il leur est donné d'enseigner bien des choses utiles, lors pourtant qu'ils ont pour mission principale d'enseigner l'unique chose nécessaire (1). " Un sauvage disait: " Comme ils sont forts en médecine (2) ces hommes de la prière! avec des pierres ils font de la farine. "

Mgr Taché confia au P. Simonet nouvellement arrivé les missions du lac Manitoba, à savoir la mission du Bout-du-Lac, la mission de Saint-Laurent, l'ancienne N.-D. du Lac et la Baie des Canards. " Ces deux dernières n'avaient reçu aucun secours religieux depuis que le R. P. Bermond en était parti en 1850, si ce n'est deux visites bien passagères de l'Evêque. Le Bout-du-Lac (Saint-Laurent) avait été plus heureux, des prêtres de la Colonie et Monseigneur y allaient plusieurs fois par an. M. Gascon, avant son entrée au noviciat y avait passé une année et y avait construit une petite chapelle (3). "

Le P. Lestanc, "après avoir passé deux mois à Saint-Laurent se mit à la poursuite d'autres pauvres enfants de l'Eglise dispersés sur le bord des rivières Rouge et Winnipeg, près de leurs embouchures. Deux fois par année, il continue cette œuvre méritoire. C'est un acheminement vers Wabassimong et le lac la Pluie. Puissions-nous y retourner un jour! Puissent les pauvres infidèles mériter la grâce qui nous ramènerait au milieu d'eux (4)! "

Au commencement de juin, Mgr Grandin partit de l'Ile-à-la-Crosse avec le bon F. Boisramé, pour faire la visite des missions d'Athabaska-MacKenzie. " Cette visite qui devait durer plus de

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 136.

(2) Chez les sauvages du Nord-Ouest de l'Amérique, les termes de médecins, de jongleurs et de sorciers sont synonymes comme ceux de médecine, de sorcellerie, d'arts occultes.

(3) *Ibid.*

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 138.

trois ans, porta la consolation dans l'âme de tous ceux qui en ont été l'objet, l'édification dans tous ceux qui en furent les heureux témoins. Cette visite a mis au jour une vertu hors ligne, un dévouement dont les cœurs les plus généreux, les âmes d'élite sont seuls capables. L'évêque, le prêtre, le missionnaire, le religieux, l'oblat de Marie Immaculée s'y peignent sous des traits qui ne peuvent qu'exciter l'admiration (1). " Nous nous rappelons encore des émotions profondes que la lecture de ces récits, à la fois si simples et si sublimes, apportait à notre cœur d'enfant et d'adolescent (2).

Mais nous sortirions de l'objet de ces pages en racontant le détail des œuvres, des joies et des épreuves du grand missionnaire. Disons cependant qu'il adopta un jour un enfant de cinq ans, demeuré sans appui en ce monde, et que pendant deux ans, tous les jours il le lavait, le peignait et de ses propres mains lavait son linge, s'étant fait pour lui une véritable mère (3). "

Disons encore que deux fois " le saint des missions du nord " faillit perdre la vie.

Pie IX appelait un jour les Oblats de cette partie de l'Amérique " les martyrs du froid. " Mgr Grandin, dans ce long et mémorable voyage, fut deux fois sur le point d'être la victime du climat terrible de ces contrées. Dans le mois de décembre, il se rendait au Grand Lac des Esclaves pour en visiter les missionnaires ; il perdit de vue ses compagnons, qui avaient des chiens plus agiles que les siens, " erra longtemps à l'aventure, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées " et s'arrêta enfin sur cette mer solide, " où il n'apercevait que la glace qu'il foulait aux pieds et la neige qui l'aveuglait. " " Trop fatigué pour espérer réchauffer ses membres, que le froid saisissait déjà, " il confessa un jeune enfant qu'il avait avec lui, " implora pour

---

(1) *Vingt années de Missions*, p. 138.

(2) Voir les *Missions de la Congrégation des Oblats de M. I.*, t. II, pp. 234-241 ; t. III, pp. 208-243, 363-392 ; t. V, pp. 215-264, 375-405.

(3) Lettre de la Sœur Lapointe, de la Providence, sur les Missions du Mackenzie, 19 *novembre* 1876. — Archives de l'archevêché de Québec.

lui-même la miséricorde de Dieu et se résigna à la mort qui lui semblait inévitable. Le reste de chaleur fut dépensé à détacher la couverture liée sur le petit traîneau; celui-ci, renversé, formait le seul abri contre le vent. Monseigneur s'appuya contre cette faible protection, puis s'enroula de son mieux dans ses couvertures avec son petit compagnon qui pleurait et ses chiens qui hurlaient de froid. Il attendit la fin de ses jours, ou le miracle qui devait les prolonger..' Les froides horreurs de cette affreuse position se prolongèrent pendant les longues heures de la nuit: mais Dieu avait conservé les siens, et quand l'aurore commença à poindre, Mgr de Satala reconnut sa position. Il n'était qu'à une petite distance de la Mission, où l'on souffrait tant de le savoir en danger sans pouvoir lui porter secours. L'espoir de salut surexcita le courage de Monseigneur et de son jeune compagnon; ils déployèrent le peu de forces qui leur restaient, et se mirent en route. A peine avaient-ils marché quelques instants qu'ils rencontrèrent les employés de la mission qui étaient envoyés à leur recherche." Quelques heures après, "sans autres conséquences désastreuses que de cruelles angoisses, Mgr Grandin entrait dans la chapelle de la Mission. Il s'agenouilla au pied de l'autel où le P. Petitot offrait pour lui le saint sacrifice, ne sachant s'il devait prier pour le repos de son âme ou pour la conservation de sa vie mortelle (1)."

Gloire éternelle aux apôtres que la charité de Jésus-Christ pousse vers les glaces du pôle et rend capables d'affronter tant de travaux et la mort même pour procurer le ciel aux pauvres sauvages de ces régions!

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 165-166.

CHAPITRE XXIII

ÉPREUVES.

Dans la vie présente, il n'y a de vraiment grand et noble que la souffrance, parce que, selon l'expression d'un des premiers Pères de l'Eglise, la croix est le principal instrument dont se sert le Saint-Esprit pour élever les cœurs de l'amour des biens visibles à l'amour des biens invisibles (1). Accident survenu au Rév. M. Goiffon.

C'est pourquoi Dieu multiplie les épreuves à ses grands serviteurs. Nous venons de suivre Mgr Taché et son Coadjuteur voyageant péniblement comme les apôtres; nous voyons en même temps l'Evêque de Saint-Boniface réduit à la dernière pauvreté comme Job.

La grande épreuve eut pour prélude un douloureux accident survenu à un prêtre séculier qui avait succédé à M. Belcourt dans les missions de Saint-Joseph et de Pembina, le Rév. M. Goiffon, du diocèse de Belley, en France. Ce pieux missionnaire venait de rendre une visite à l'évêque de Saint-Paul et retournait à ses chères missions. Pressé d'y arriver plus vite, dans l'ardeur de son zèle, " il se sépara de ses compagnons et prit les devants. Le 3 novembre, seul au milieu des prairies, sans abri, il fut assailli par une violente tempête. Un vent aussi froid que violent soulevait la neige en tourbillons épais. Les habits de M. Goiffon, mouillés par la pluie de la veille, se glacèrent bientôt; il chemina ainsi tout le jour.

" Le malaise et la souffrance qu'il endura pendant cette triste journée furent tels qu'il ne sut pas même distinguer le moment où ses deux pieds se gelèrent. Son cheval, épuisé de fatigue, pouvait à peine se mouvoir, et, à la tombée de la nuit, le missionnaire, craignant de s'égarer, dut songer à descendre de sa monture pour attendre le retour de la lumière. A peine à terre, il

(1) S. Ignace d'Antioche.

s'aperçut que ses jambes ne pouvaient plus le soutenir; il se creusa un gîte dans la neige glacée et passa là quatre jours et cinq longues nuits, incapable de se mouvoir, sans feu, n'ayant d'autre abri ou couverture qu'une peau de buffle couverte de neige et de glace. Sentant ses forces s'épuiser faute d'alimentation, le courageux missionnaire fut réduit à détacher quelques lambeaux de chair du cadavre de son cheval mort de froid et de fatigue, et à manger cette affreuse nourriture toute crue et ensanglantée. Le 8 au matin, il fut trouvé dans cette situation par MM. Printchard, qui se rendaient à la Rivière-Rouge et qui lui donnèrent tous les secours possibles dans l'état de dénuement où ils étaient eux-mêmes. A Pembina M. Goiffon fut accueilli par M. J. Rolette qui, pendant plus de trois semaines, le traita avec une charité et une générosité au-dessus de tout éloge. Ce n'est que là que M. Goiffon comprit toute la gravité de ce terrible accident; ce n'est que le troisième jour après son arrivée à Pembina qu'il put en calculer les pénibles conséquences. Alors, mais alors seulement, ses deux pieds se dégelèrent; les chairs tombant en putréfaction, lui causèrent des douleurs atroces. Les missionnaires de Saint-Boniface, en apprenant ce malheur, envoyèrent de suite quérir M. Goiffon. Le mauvais état des chemins ne permit pas au patient de se rendre immédiatement aux vœux de ses confrères; ce n'est que le 25 qu'il put se mettre en route, et le 28, il arrivait à l'évêché. Un sentiment profond de compassion saisit le cœur de tous ceux qui virent ce pauvre missionnaire. Les médecins donnèrent quelques jours de repos au malade. Le 3 décembre, ils lui firent subir l'amputation de la jambe droite; ils attendaient qu'il eût recouvré un peu de force pour lui retrancher au moins une partie du pied gauche, lorsque la rupture d'une artère occasionna une perte considérable de sang, qui acheva d'épuiser le malade. Le 13 au soir, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait pas d'espoir de le sauver. Les prêtres de Saint-Boniface et même toute la population étaient dans l'affliction. Les souffrances de M. Goiffon avaient excité les plus vives sympathies. Quant à lui, calme, résigné, heureux d'être le martyr de son zèle, il attendait le trépas avec une force

d'âme et un courage qui étonnèrent tous ceux qui en étaient les témoins (1). "

" Tout était triste et silencieux dans l'évêché de Saint-Boniface, lorsque, le 14, vers les dix heures du matin, un cri de détresse se fait entendre : Au feu ! Au feu (2) ! "

Incendie du palais épiscopal et de la cathédrale.

Le feu venait de prendre à la cuisine du palais épiscopal (3).

Au premier signal de l'incendie, les Pères Mestre et Simonet " se précipitent dans la chambre de M. Goiffon, et, malgré les réclamations du malade qui demande " qu'on le laisse plutôt brûler pour sauver quelque objet précieux, " ils saisissent les matelas sur lesquels il repose, et en tâtonnant à travers les appartements déjà remplis d'une fumée épaisse, ils parviennent à arracher le malheureux missionnaire aux flammes qui un peu plus les consumaient tous les trois. Sortis de la maison, les Pères veulent y rentrer pour prendre au moins quelques couvertures afin de protéger le cher malade contre un froid de vint-cinq degrés, mais impossible. Déjà les flammes sortaient par toutes les issues, on ne put pas même leur arracher une couverture, en sorte que M. Goiffon fut sur le point d'être gelé à mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital (4). " Cependant le froid eut un résultat heureux ; il " arrêta l'hémorragie " et sauva M. Goiffon du danger de la mort. Le vénérable prêtre ne recouvra point sans doute les membres amputés ; mais ses plaies se guérirent (5) et il a atteint le XXe siècle.

---

(1) Lettre de Mgr Taché à Mgr Bourget, 14 *octobre* 1861.

On peut voir le récit plus circonstancié encore de la mère Valade à Mme Taché : celui de M. Oram.—Collection de M. de la Broquerie-Taché.

Certains Américains des Etats-Unis en ont fait plus tard des récits fantaisistes ; ainsi, ils racontent gravement que M. Goiffon éventra son cheval et se logea à la place de ses entrailles pour trouver de la chaleur, etc.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre du P. Lestanc à M. Cazeau, *Saint-Boniface*, 23 *décembre* 1860.

(4) Lettre de Mgr Taché à Mgr Bourget.

(5) " M. Goiffon est gros et gras ; mais ses jambes ne repoussent pas." — Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Collège de Saint-Boniface*, 6 *mars* 1861. Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 86.

Un vieillard aveugle, du nom de Ducharme, recueilli dans le palais épiscopal, comme tant d'autres, par la compatissante charité du prélat, fut moins heureux que M. Goiffon; il ne put être sauvé et périt dans le feu (1).

Cependant, les flammes passèrent de l'évêché à la cathédrale. " Bientôt, le plus bel édifice de tout le territoire de la Baie d'Hudson ne fut plus qu'une masse de feu. Après deux heures de douloureuse angoisse " et d'efforts inutiles, " la foule immense, " accourue de toutes parts sur le lieu du sinistre, " n'aperçut plus que des ruines et des cendres fumantes (2). "

La cathédrale était en partie construite en pierres; il en restait " des pans de murs calcinés. " Le palais épiscopal était en bois; il n'en restait rien. " Du mobilier de l'évêché, pas une chaise " n'avait été sauvée; " de la garde-robe de l'évêque, de ses prêtres, de ses domestiques, pas une épingle; de la bibliothèque, pas un volume; des archives, registres et autres documents précieux, pas une feuille de papier (3) : " ce fut là " la perte la plus sensible (4). " La Sœur Gosselin, chargée de la sacristie, " s'y précipita à trois reprises (5) " malgré les flammes; le bord de sa coiffure fut brûlée, mais elle parvint à " arracher au feu un certain nombre d'ornements et de vases sacrés (6). " On parvint aussi à sauver de l'église " les autels, les bancs, les balustrades, mais non pas les cloches (7). "

" Cependant, observe le P. Lestanc, Dieu ne nous a pas abandonnés " dans cette grande épreuve. " Le jour même de l'incendie, le gouverneur de la colonie, M. MacTavish, protestant, nous a envoyé douze grandes couvertures de lit; d'autres nous

---

(1) Lettre de Mgr Taché à Mgr Bourget.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Lettre du P. Lestanc à M. Cazeau.

(5) Lettre de Mgr Taché.

(6) Lettre du P. Lestanc.

(7) *Ibid.*

donnèrent des vivres ; d'autres, du linge, etc. La Dame du gouverneur, qui, elle, est catholique, nous a donné de quoi parer aux plus pressants besoins ; je pense qu'elle a bien donné des objets pour une valeur de £60 (1)."

Incendie des dépendances de l'évêché.

Auprès du palais épiscopal étaient des constructions diverses, la plupart bâtiments de ferme destinés à abriter les animaux et les agrès d'une vaste exploitation agricole. L'incendie du 14 décembre les avait épargnés. Mais voilà que le 30 mai suivant, le feu se déclare dans une grange qui appartenait aux Sœurs Grises. Un vent violent pousse les flammes dans la direction des dépendances de l'évêché ; le feu y prend. En vain, une foule nombreuse combat avec ardeur l'incendie ; en vain l'Evêque lui-même, perdu dans la multitude des travailleurs, déploie une ardeur incroyable pour éteindre le feu : tout est inutile : " quatre grands bâtiments, où se trouvaient bien des objets d'un grand prix, sont complètement réduits en cendres (2). "

Conclusion sur ces incendies.

" Ces deux incendies détruisaient entièrement l'établissement épiscopal de Saint-Boniface. Mgr Provencher avait consacré les trente-cinq années de son apostolat à la formation de cet établissement. A force de travail, de sacrifices, de privations, aidé de l'Œuvre si sublime de la Propagation de la Foi et de quelques amis du Canada, le premier évêque de Saint-Boniface avait réussi à construire une église qui faisait l'étonnement des étrangers, et l'orgueil de la population catholique de ce diocèse ; une maison vaste et commode ; une bibliothèque riche, du moins pour le pays ; un mobilier qui, quoique modeste, permettait d'exercer convenablement l'hospitalité et de faire le bien ; les dépendances nécessaires à une grande ferme. Tout cela se trouve anéanti (3). "

Inondation du printemps.

L'Evêque de Saint-Boniface avait passé par le feu, il fallait qu'il passât par l'eau, afin de subir successivement l'épreuve des

---

(1) Lettre du P. Lestanc.

(2) Lettre de Mgr Taché.

(3) Lettre de Mgr Taché.

deux éléments dont Dieu, au témoignage du prophète royal, purifie ses saints (1).

Le dégel du printemps, puis des pluies abondantes amenèrent une grande inondation : les eaux de la rivière Rouge débordèrent comme en 1826, comme en 1852, causèrent d'immenses dégâts et " plongèrent la population dans la misère la plus profonde (2). "

Sentiments de l'Evêque.

" Que devait faire, " que faisait " l'Evêque de Saint-Boniface dans ces fâcheuses circonstances, en face de tant de ruines, à la vue de tant de maux accumulés les uns sur les autres en si peu de temps et avec des circonstances si funestes ? Comme chrétien, il n'a pas autre chose à faire qu'à baiser la main qui le frappe, à bénir la volonté sainte qui l'éprouve, à adorer la justice miséricordieuse qui le châtie. Aussi dans la sincérité de son âme il dit à Dieu : *Bonum mihi quia humiliasti me.* Je le sens, Dieu n'a pas trouvé en mon cœur ce degré d'abnégation qu'il exige de ses pontifes ; il a fait souffler sur mon âme le vent brûlant de l'affliction qui devait y consumer tout ce qui y tient trop à la terre (3). " Comme évêque, Mgr de Saint-Boniface a d'autres devoirs, secourir l'Eglise affligée dont il est l'Epoux. Nous allons le voir, dans quelques semaines, se mettre en route pour le Canada, tendre la main au peuple si chrétien et si généreux de ce pays, pour réparer tant de destructions.

En attendant, il exerce sa charité envers tous ceux qu'affige l'inondation ou quelque autre épreuve.

Une visite de l'Evêque à St-Vital.

La Dame du Gouverneur, Mme McTavish se trouva très gravement malade. " Après avoir donné la naissance à deux petites filles, écrit l'Evêque, elle menace de les laisser orphelines (4). " C'était une très bonne catholique (5). Mgr de

---

(1) *Transirimus per ignem et aquam.* — Ps. LXV, 12.

(2) Lettre de Mgr Taché à Mgr l'évêque de Montréal, 14 oct. 1861.

(3) Lettre à Mgr Bourget, 14 octobre 1861.

(4) Lettre à sa mère, *Collège de Saint-Boniface*, 6 *mars* 1861. — N° 86 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(5) " M. MacTavish est protestant, mais a un bon cœur et est de plus un parfait gentilhomme. — *Ibid.*

Saint-Boniface lui administre lui-même les derniers sacrements et la visite fréquemment pour la consoler et réciter sur elle les prières de la liturgie. Les Sœurs Grises la veillent pendant quatre semaines. Enfin, " grâce aux soins de ces anges de charité (1), " et aux prières de l'Evêque, elle entre en convalescence et guérit.

Nous avons dit que, l'année précédente, Mgr Taché avait ouvert une école à Saint-Vital et en avait fait le centre d'un service religieux pour les métis de cette région. Au moment de l'inondation, les Sœurs Grises qui tenaient l'école revinrent à Saint-Boniface. L'Evêque monte lui-même à cheval pour aller retirer le Saint-Sacrement laissé dans l'oratoire de l'école. Il cherche un homme qui mette en sûreté l'ameublement de la maison, mais en vain : alors, il se charge lui-même de ce pénible travail. Il enlève les châssis pour préserver de tout accident les vitres, qui coûtaient alors très cher à la Rivière-Rouge, cloue des planches dans les ouvertures, perfore le plancher à plusieurs endroits pour empêcher l'eau de le soulever de dessus les solives, etc. Le soleil avait disparu de l'horizon quand Monseigneur a achevé sa besogne et se met en route pour Saint-Boniface, emportant le divin trésor de la chapelle. Depuis le matin, l'eau avait beaucoup augmenté et remplissait tellement les coulées qu'il fallait les traverser à la nage. A plusieurs reprises, le cheval que montait l'Evêque, se trouva tout couvert par l'eau : chaque fois, le cavalier recevait un bain comme la monture. Enfin Monseigneur arriva à Saint-Boniface, tout mouillé et transi de froid, mais heureux d'avoir rapporté le divin hôte du tabernacle et mis l'école en état de tenir contre le fléau (2). **Une visite...**

Au milieu des épreuves de la Rivière-Rouge, il convenait que la vénérable communauté des Sœurs Grises eût une épreuve spéciale ; il fallait qu'il y eût dans ce Calvaire permanent, où se continue sans interruption le sacrifice non sanglant, mais très **Maladie et mort de la Sœur Valade.**

---

(1) Lettre de Mgr Taché à sa mère, *Saint-Boniface*, 3 *avril* 1861. — *Ibid.*, n° 87.

(2) *Chronique* des Sœurs Grises.

parfait de la vie religieuse, une victime de choix, dont l'immolation sanctifiât et rendît plus méritoires tous les autres sacrifices qu'offrait à cette heure l'Eglise de Saint-Boniface. Cette victime choisie fut la Supérieure elle-même, cette héroïne arrivée à la Rivière-Rouge le 21 juin 1844, à la tête des premières Sœurs, et qui, depuis ce temps n'avait cessé d'être la mère des pauvres, des malades, des enfants "par sa compatissante bonté et son intarissable bienfaisance, toujours s'oubliant elle-même pour prodiguer à tous les services d'une charité inépuisable."

La Sœur Valade était dévorée par un cancer au sein depuis plus d'une année (1). Le mal touchait alors au dernier période. Le prélat avait une haute estime pour la vertu et les grandes qualités de la digne supérieure. Il suivit les progrès de la maladie avec une compatissante charité, eut soin de la préparer à une sainte mort et de prodiguer à sa communauté les consolations dont elle avait besoin.

Durant tout le temps de l'inondation, il se rendait presque tous les matins au couvent des Sœurs Grises pour y célébrer la sainte messe, y allant tantôt par des chemins boueux et à travers des flaques d'eau, tantôt même en canot. Après son action de grâces, il rendait une visite à la mourante pour lui parler du ciel, la consoler parmi ses atroces souffrances, et lui inspirer un parfait abandon à la volonté de Dieu. Souvent il venait le soir une seconde fois au couvent par les mêmes chemins, voyait et bénissait la chère malade et consolait ses filles.

La vénérable supérieure était à l'infirmerie depuis le mois de septembre; elle termina son martyre le 13 mai 1861. L'Evêque chanta lui-même la messe et l'office des funérailles, donna l'absoute et conduisit la dépouille mortelle à une fosse provisoire creusée sous les décombres de la cathédrale incendiée. Pour se rendre à la fosse, le prélat et les porteurs marchaient dans l'eau. "Comme il était triste le convoi funèbre de la sœur Valade,

---

(1) Mgr Taché parle déjà de la maladie dans une lettre à M. Cazeau, l. 21 mars 1860.

écrivait quelques mois après l'Evêque encore tout ému, cette procession lugubre faite dans l'eau jusqu'à mi-jambe, pour aller enfouir temporairement dans les ruines de ma cathédrale, les restes vénérés de celle qui, pendant 17 années de sacrifices et de dévouement, a fait tant de bien à sa patrie adoptive!... Cette église a vu détruire le tombeau de son véritable père et de son premier missionnaire, Mgr Provencher, et elle n'a pas eu un pouce de terre sèche, pour recevoir les dépouilles mortelles de la fondatrice des Sœurs de la Charité... C'est pendant que nos âmes étaient navrées de douleur par suite d'un enchaînement si exceptionnel de malheurs et d'épreuves, que cette pieuse Sœur s'est envolée au ciel. Là, dans la véritable patrie, elle aura sans doute offert pour le Canada les sacrifices qu'elle avait faits en quittant la terre natale, et pour la Rivière-Rouge ceux qui ont été la conséquence du choix de ce pays pour patrie adoptive. Puissent ses vœux avoir été exaucés! Veuille le ciel bénir le Canada et consoler le peuple de la Rivière-Rouge!"

Autre deuil. 1. Liens étroits entre Mgr de Mazenod et Mgr Taché.

Quelques jours seulement après les funérailles si tristes de la Sœur Valade, un autre deuil allait faire couler de nouveau les larmes de Mgr Taché et de toute la vénérable société des Oblats de Marie Immaculée: c'est la mort même du fondateur.

Nous avons vu quelle étroite union avait toujours existé entre Mgr de Mazenod et son illustre fils de la Rivière-Rouge. Le fondateur suivait avec amour l'Evêque de Saint-Boniface dans l'œuvre héroïque de l'évangélisation de tout un monde; Mgr Taché de son côté s'appuyait constamment sur les mérites et les directions du grand fondateur, "pour ne pas courir en vain," comme ceux qui suivent leur volonté propre. Depuis la première lettre écrite par le jeune profès de la Rivière-Rouge, au moment où il allait s'élancer à ces merveilleuses conquêtes qui marquèrent son premier séjour à l'Ile-à-la-Crosse, le disciple n'avait cessé d'écrire à son maître pour lui ouvrir son cœur, lui confier ses peines, solliciter ses bénédictions, ses prières, ses avis et ses secours.

2. Dernières lettres.

Nous avons souvent cité ces lettres pleines d'abandon et de filiale tendresse. Nous trouvons dans les archives de la Maison générale des Pères Oblats, trois lettres écrites par Mgr Taché au vénérable fondateur, dans le cours de la dernière année, 1860, le 25 janvier, le 26 avril et le 28 septembre. Ces trois lettres, comme toutes les précédentes, se recommandent par l'expression toute naïve d'une confiance et d'une affection sans bornes. Dans celle du 25 janvier, il félicite son père d'une nouvelle marque d'estime que venait de lui donner le Souverain Pontife, en le nommant Assistant au trône pontifical. " Le Vicaire de Jésus-Christ, dit-il, paye les dettes de l'Eglise. Vos enfants jusqu'aux extrémités de la terre, applaudissent à l'honneur qui, conféré à leur père commun, rejaillit sur toute la famille. "

Dans la lettre du 26 avril, il rend un compte sommaire, mais cependant bien complet, des principales missions de son immense diocèse, de l'état de santé et des dispositions intérieures des Pères qui sont attachés à chacune d'elles.

Voici une grande partie de la dernière lettre écrite par l'Evêque missionnaire au moment où il se mettait en route pour visiter l'Ile-à-la-Crosse et les missions du Nord-Ouest :

" Je viens de recevoir votre si bonne lettre du mois de juillet, dit-il, je vous remercie du plaisir qu'elle m'a procuré, de la tendre affection que vous voulez bien m'y témoigner. Je dois partir après demain pour un voyage de cinq mois. J'irai visiter nos missions du lac la Biche et du lac Sainte-Anne. J'aurai tout le loisir d'essayer encore une fois nos *élégants escarpins du Nord*, puisque j'aurai plus de quatre cent lieues à faire sur la neige. Nous attendons le P. Simonet et son compagnon d'heure en heure ; nous avons la nouvelle de leur heureuse traversée jusqu'à York. Mgr Grandin parti malade, a de suite recouvré la santé et les forces ; nos pénibles voyages ont une vertu particulière... Je joins ma voix à celle de Mgr Grandin pour vous remercier, pour remercier tous nos Pères de Marseille en particulier, de l'accueil fait à mon Coadjuteur et de la satisfaction que cet accueil nous a procurée à tous les deux ainsi qu'à nos Pères

d'ici... Nos Pères du Nord étaient bien aux dernières nouvelles. Le P. Lestanc me remplacera ici pendant mon absence. Le P. Mestre remplacera le P. Lestanc à Saint-Norbert... Le P. Le Floch est à la tête de notre petit collège, les Frères des écoles chrétiennes nous ayant abandonnés. C'est là toute une affaire... Il nous faut des écoles. Je prends la liberté de vous faire à cet égard une demande de la plus grande importance pour l'honneur de la religion en ce pays: c'est de nous faire préparer de nos Frères pour l'enseignement, surtout de l'anglais; il doit y en avoir en Angleterre, il en faudrait un au moins bien instruit, non pas pour tenir simplement une petite école, mais bien pour un assez haut enseignement. Bénissez-nous tous, Monseigneur, bénissez en particulier le voyage que je vais entreprendre; je vous promets pour mon retour un long et, si c'est possible, un intéressant journal avec le détail de ce que j'aurai fait ou vu (1)."

Hélas! l'Evêque de Saint-Boniface devait non point envoyer à son père le journal promis, mais traverser la mer pour prendre part à l'élection de son successeur.

En effet, " dès le commencement de l'année " 1861, " un cri d'alarme avait été poussé à Marseille, et son écho solennellement douloureux avait redit jusqu'aux extrémités du monde les vives inquiétudes des enfants dévoués de Mgr de Mazenod. En vain des prières aussi ardentes que nombreuses s'étaient élevées vers le ciel. La couronne du grand serviteur de Dieu était ornée de tous ses fleurons, la mesure des mérites était pleine. Dieu, si fidèlement et si généreusement servi pendant une longue et noble carrière, ne voulait plus différer la récompense. Le 21 mai compte parmi nos jours les plus tristes. Nous étions orphelins (2)." 3. **Mort de Mgr de Mazenod.**

Mgr Taché apprit la mort de son père le 25 juin. Il faut connaître la profondeur des liens que le Saint-Esprit crée dans

---

(1) Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Vingt années de Missions dans l'Amérique du Nord*, p. 113.

l'ordre spirituel entre un fondateur d'ordre et ses fils pour comprendre la douleur qui affligea le cœur de l'Evêque de Saint-Boniface. " Je ne chercherai pas à vous peindre ma peine, écrit-il quelque temps après au P. Fabre : celle que vous éprouvez vous dira quelle est la mienne. Le vide immense fait par cette perte laisse nos âmes en proie à un malaise indéfinissable... Cependant nous bénissons la main qui nous frappe. Notre Père est au ciel, il nous protégera, il veillera sur cette famille si nombreuse et si dévouée qui pleure sa perte. Son cœur, qui a aimé les siens jusqu'à la fin, les aime encore plus par delà la tombe, et du séjour de la gloire, où j'ai la douce confiance qu'il règne, il verra nos combats, les soutiendra et nous procurera la victoire (1). "

(1) *Montréal*, 23 *juillet* 1861. — Archives de la Maison générale des Oblats.

CHAPITRE XXIV

QUÊTES EN CANADA ET TROISIÈME VOYAGE EN EUROPE.

Le juste ploie sous les coups de l'épreuve, mais il n'en est pas brisé. Mgr Taché "a passé par le feu et par l'eau;" mais il se prépare à réparer le désastre. "Comme mon vénérable prédécesseur, écrit-il au saint évêque de Montréal, Mgr Bourget, je suis convaincu qu'une belle église est nécessaire à la Rivière-Rouge: nécessaire pour les catholiques, qui sans cela sont privés du secours puissant qu'offre à leur foi le grand spectacle de nos cérémonies religieuses; nécessaire au milieu d'une population mixte, afin, *même extérieurement,* de procurer à l'Epouse de Jésus-Christ le triomphe de la supériorité; nécessaire pour les pauvres sauvages de l'immense diocèse de Saint-Boniface, qui sans ce point brillant vers lequel ils dirigent leurs regards, subiraient quelquefois une fâcheuse impression, lorsque les ministres de l'erreur veulent leur persuader que le catholicisme n'est pas la religion véritable, parce que, disent-ils, il est la religion des pauvres; ce qui est très vrai dans le diocèse de Saint-Boniface surtout. Les malheureux Indiens souffrent tant de leur indigence, qu'ils ne croient que difficilement à la divinité de la pauvreté de la crèche. Aussi, je suis intimement persuadé que la religion perdrait beaucoup, que ses intérêts les plus chers seraient compromis, si les choses en demeuraient où elles sont maintenant; si tout notre passé restait à l'état de ruines; si ces cendres durcies par l'inondation n'étaient pas remuées pour en tirer quelque chose qui atteste la puissance du catholicisme, même dans les circonstances les moins favorables (1)." **Nécessité de la reconstruction de la cathédrale et du palais épiscopal.**

Le charitable évêque de Montréal et plusieurs autres évêques du Canada invitèrent l'Evêque de la Rivière- **Charitable invitation des Evêques du Bas-Canada.**

---

(1) Lettre à Mgr Bourget, 20 octobre 1861.

Rouge à solliciter lui-même les aumônes de leur clergé et de leurs fidèles. " Je ne dirai pas, répond-il, que je me décide volontiers à cette démarche; tout au contraire, elle me répugne; j'ai même eu besoin, pour m'y déterminer, de me rappeler que je me dois tout entier à mon diocèse, que ce n'est pas assez de lui avoir consacré ma personne, mes affections les plus chères, mais que je lui dois aussi le sacrifice de mes répugnances (1). "

Dans cette circonstance comme dans d'autres analogues, une raison spéciale encourageait puissamment l'Evêque de Saint-Boniface à solliciter les aumônes des vieilles paroisses du Canada. " Notre chère Patrie, — qu'on me permette de dévoiler cette misère, disait-il, — a contracté une dette immense vis-à-vis de ces régions sauvages. Pendant de longues années, nos voyageurs canadiens ont porté le scandale parmi ces nations infidèles, au point de rendre presque impossible la conversion de celle avec laquelle ils ont eu le plus de rapports. Un mal immense a été fait. Malgré la trop fameuse réputation des *voyageurs des pays d'en haut*, le Canada, si noble, si généreux, si chrétien, n'a pas soupçonné jusqu'à quels excès sont allés ceux de ses enfants qui se sont égarés. En l'apprenant, il ne voudra pas laisser sans compensation cette somme de mal; il ajoutera un acte de générosité à tant d'autres pour faire taire le cri de vengeance qu'ont provoqué les égarements de quelques-uns des siens (2). "

Mgr Taché adressa à Mgr l'évêque de Montréal une lettre destinée à la publicité, où il racontait les épreuves de la Rivière-Rouge et sollicitait les secours. Nous en avons cité plusieurs extraits (3).

Départ pour le Canada.

Puis, le samedi 22 juin, il se mit en route pour le Canada, accompagné du P. Frain, qu'il voyait languir dans les missions de la Rivière-Rouge et auquel il voulait faire essayer un chan-

---

(1) Lettre à Mgr Bourget, 20 octobre 1861.

(2) *Ibid.*

(3) *Montréal*, 12 *octobre* 1861. — Publiée dans les *Missions de la Congrégation des Oblats.*

gement d'air. Il partit de Saint-Boniface par le bateau à vapeur : c'était la première fois que le grand moteur moderne l'emportait de "la sauvagerie" vers "la civilisation." Le 9 juillet il était à Toronto, et le lendemain à Montréal (1).

Discours à Notre-Dame de Montréal.

Il rendit une visite à sa mère et à ses autres parents ; puis il se mit à parcourir les paroisses si religieuses du Canada catholique, à parler dans les églises des épreuves de la Rivière-Rouge et à solliciter les aumônes des pieux fidèles.

Le discours qu'il prononça à Notre-Dame de Montréal causa une grande émotion dans toute la ville et laissa à tous ceux qui l'entendirent un ineffaçable souvenir. "J'étais alors élève au collège des Sulpiciens, dit l'un des témoins, admis depuis pendant de longues années dans l'intimité du prélat ; et nous eûmes le privilège d'assister à l'office où il devait prêcher. J'avais hâte de voir cet évêque missionnaire dont la réputation était déjà si grande. Il monta en chaire. Nous étions tout oreilles. Son texte seul valait un long sermon. Tout le monde connaissait ses malheurs. Il commença : "*Transivimus per ignem et aquam et eduxisti nos in refrigerium* (2)." Ce texte répété en français électrisa son auditoire à un degré que je n'ai jamais vu depuis. Dans son langage éloquent, soutenu par une voix des plus sympathiques, il parla de ses chères ouailles, les métis et les sauvages, disséminés sur un vaste territoire, de ses courses apostoliques pour porter la bonne parole à ces tribus nomades, des rudes travaux des missionnaires, des calamités qui venaient d'affliger son diocèse. Puis, il dit qu'ayant reçu déjà tant d'aumônes et de services de la population charitable de Montréal, il n'avait pas eu d'abord l'intention de solliciter de nouveaux secours ; mais que des collègues et des amis l'avaient engagé à ne pas craindre de faire un nouvel appel à sa générosité. Et alors, avec cet accent ému qui lui était propre et qui allait au cœur, il ajouta :

---

(1) Lettre à sa mère, *Toronto*, 9 *juillet* 1861. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 89.

(2) "Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez amené dans un lieu de consolation." Ps. LXV, 12.

" Ah! mes frères, si Dieu vous inspire de faire quelque chose " pour nos missions, donnez de bon cœur : vous ne sauriez croire " combien il m'en coûte de venir encore une fois vous tendre la " main. " Il fit cet appel dans des termes bien plus touchants que je ne puis le rapporter. Tous les assistants étaient saisis par l'émotion ; tous donnèrent abondamment (1). "

Le résumé de ce discours a été imprimé ; on y retrouve le cadre des pensées ; mais rien ne peut faire revivre l'émotion pénétrante de l'orateur.

Tournées de prédications et de quêtes.

Mgr Taché parla dans beaucoup de paroisses. Partout il le fit avec la même émotion ; partout, " de généreuses aumônes furent offertes en faveur de la pauvre mission de Saint-Boniface (2). "

Générosité de l'archevêque et des paroisses de Québec.

Il n'était pas possible à l'Evêque de se rendre dans toutes les paroisses du Canada pour y tendre la main. L'archevêque de Québec, " avec une spontanéité qui ajoute toujours beaucoup de prix aux bienfaits, " adressa à tous ses prêtres une lettre circulaire pour ordonner une quête dans toutes les églises, en faveur de " la pauvre mission de la Rivière-Rouge. " L'appel de l'archevêque " trouva de l'écho dans tous les cœurs : une collecte de £1200 fut le résultat de ce mouvement charitable (3)." "Mon diocèse, écrivait Mgr Taché plusieurs années après en racontant ces faits, en conservera une reconnaissance éternelle (4). "

Supplique des Evêques du Canada pour la division du diocèse de St-Boniface.

Cependant l'Evêque s'occupait d'une autre affaire, d'une affaire qui avait fait décider son voyage avant même l'incendie de sa

---

(1) L'hon. juge Dubuc, *Mémoires concernant Mgr Taché*.
Le narrateur ajoute : "Je revis ensuite Sa Grandeur au collège de Montréal, où Elle vint faire une visite au supérieur et aux professeurs, et voir son protégé, Louis Riel, qu'Elle y avait envoyé et dont je fus le condisciple pendant cinq ans. Je ne me doutais guère alors que ce distingué prince de l'Eglise, venu de si loin, deviendrait dans la suite un ami et un père pour moi."

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 144.

(3) Lettre de Mgr Taché à Mgr le coadjuteur de l'archevêque de Québec, 20 février 1863.

(4) *Ibid.*

cathédrale et de son palais. Nous avons vu en effet, les missionnaires d'Athabaska-MacKenzie exprimer le désir d'avoir au milieu d'eux un évêque résidant; nous avons vu Mgr Taché et Mgr Grandin trouver ces demandes conformes aux intérêts de la gloire de Dieu, et décider que l'Evêque de Saint-Boniface se rendrait dans le Bas-Canada pour intéresser les évêques de la province de Québec à l'exécution de ce dessein. L'incendie survenu, en donnant au voyage de l'Evêque un autre motif, tenait le premier plus secret, ce qui en favorisait la réalisation. L'Evêque de Saint-Boniface s'ouvrit à l'Archevêque de Québec et à ses suffragants de la nécessité de diviser le diocèse de Saint-Boniface afin de fournir aux missions d'Athabaska-MacKenzie un évêque résidant. "Après quelques difficultés, l'Archevêque de Québec et tous ses suffragants voulurent bien apposer leurs signatures à la supplique que l'Evêque de la Rivière-Rouge adressait au Souverain Pontife (1)" pour demander l'érection du vicariat apostolique d'Athabaska-MacKenzie et la nomination du P. Faraud comme vicaire apostolique.

Autres négociations.

Mgr Taché obtint un missionnaire, le P. Richer, de Mgr Guigues, évêque d'Ottawa et provincial des Oblats. Un autre missionnaire, le P. André lui fut envoyé de France. Il obtint deux nouvelles Sœurs de la Charité. Il engagea plusieurs ouvriers pour travailler à la reconstruction de la cathédrale. D'autres personnes vinrent lui offrir leurs services pour les missions du Nord-Ouest.

Les deux missionnaires, les Sœurs Grises et tous les autres composèrent une petite troupe qui partit de Montréal au mois de septembre et arriva à Saint-Boniface le 26 octobre.

L'Evêque obtint encore que trois Sœurs de la Carité fussent envoyées au printemps suivant pour établir un couvent au lac la Biche.

C'étaient là des succès et des progrès, "tous bien consolants pour son cœur (2)."

---

(1) *Vingt annéee de Missions......*, p. 145.

(2) *Ibid.*

Départ pour l'Europe.

Mgr Taché n'était pas " parti de la Rivière-Rouge avec l'intention de passer en Europe; mais " la nouvelle de la mort de Mgr de Mazenod et " la convocation du chapitre général changent ses plans. " Il se décide à se rendre en France pour prendre part à l'élection du nouveau Supérieur général de son ordre, puis de là à Rome pour négocier la division de son diocèse.

Il s'embarque à Québec le 19 octobre sur le *Norvégien*, avec Mgr Guigues et le P. Aubert qui se rendent, eux aussi, au chapitre général. Les deux prélats, soucieux de la pauvreté religieuse, avaient pris des cabines de seconde classe; mais ils se trouvèrent avec deux autres compagnons " dans un tout petit réduit et dans une mauvaise place du vaisseau: " ils demandèrent à passer dans une cabine de première classe. On leur en donna " une des meilleures, la plus proche du salon. " Mgr Taché écrivit à son oncle le jour même, de vouloir bien payer " le surplus de la dépense, qui est de quatorze dollars. " " Vous voyez, ajoute-t-il, que je continue mon métier de quêteur, même en mer (1). "

Election du Rme P. Fabre comme Général des Oblats.

Après une traversée heureuse, les voyageurs débarquèrent à Liverpool et employèrent plusieurs jours à visiter les maisons de leur ordre en Angleterre, " goûtant une bien douce consolation " en les voyant " si florissantes. "

Ils passèrent ensuite en France. Mgr Taché vit à Angers, écrit-il à sa mère, " une charmante petite Canadienne qui est Sœur du Bon-Pasteur: c'est une Dlle Brodeur, de Varennes, nièce de M. Guillaume Roi. Cette pauvre enfant était on ne peut plus heureuse de me voir, et moi de mon côté j'étais bien content (2). " L'Evêque arriva à Paris, le 3 décembre (3). " Le chapitre général se réunit le 5. Il y avait vingt capi-

---

(1) Lettre à sa mère, *A bord du Norvegian*, 20 *octobre* 1861. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 91.

(2) Lettre à sa mère, *Paris*, 9 *décembre* 1861. — *Ibid.*, n° 92.

(3) *Ibid.*

tulants, venus de toutes les missions des Oblats, une seule exceptée, celle du Natal, dont Mgr Allard était vicaire apostolique. Le Rme P. Fabre fut élu dès la première séance à l'unanimité. Cette élection fut accueillie par les transports de toute l'assemblée. " La voix de la conscience, écrivait Mgr Taché, nous disait : " Il doit être votre père, " et la voix de nos cœurs répondait avec bonheur : " Il est notre père, " et nul n'oubliera jamais avec quel transport nos cœurs confondaient leurs battements dans un embrassement d'inexprimable jouissance (1). " " Ce grand événement, dit l'auteur des *Vingt années de missions,* fit renaître la joie dans tous les cœurs, releva tous les esprits par la plus entière confiance. Dieu ne nous avait point abandonnés... Nous n'étions plus orphelins. L'œuvre de notre bien-aimé père se continuait dans et par son fils chéri : la personne était changée, l'esprit et le sentiment ne l'étaient pas (2). "

L'Evêque de Saint-Boniface reporta sur le Rme P. Fabre l'affection et la vénération qu'il avait eues pour Mgr de Mazenod. Nous en verrons de nombreuses preuves au cours de cette histoire. Chaque année à peu près, il lui écrira au jour ou au moins dans le mois anniversaire de son élection, pour lui rappeler, sous mille formes gracieuses et naïves, " les transports, " " les larmes d'attendrissement, " " la joie surabondante " qui avaient accueilli sa promotion, et lui protester de son " obéissance filiale, " de son " inaltérable dévouement, " de sa " tendre affection (3). "

Le Rme P. Fabre, de son côté, appréciait son illustre fils et le nomma, comme avait fait Mgr de Mazenod, " Vicaire des missions de la Rivière-Rouge (4). "

---

(1) Lettre de Mgr Taché au Rme P. Fabre, *Saint-Boniface,* 5 *déc.* 1880. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 134.

(3) Lettre au Rme P. Fabre, *Saint-Boniface,* 31 *décembre* 1862, 5 *décembre* 1881, 5 *décembre* 1884, etc. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) L'acte est daté de Marseille, 17 janvier 1862. Il désigne comme conseillers ordinaires les Pères Lestanc et Le Floch, comme conseillers extraordinaires les Pères Faraud et Tissot, et charge le Vicaire de l'office de procureur. — Archives de la Maison générale des Oblats.

Le chapitre général continua ses séances plusieurs jours. " Comme il nous fut doux, raconte Mgr Taché, à nous en particulier qui avions, pour ainsi dire, toujours été séparés de la famille, de nous trouver dans son sein, de faire partie de cette assemblée, où tous les cœurs, confondus dans un sentiment commun, se serraient unanimement autour de celui que Dieu leur avait inspiré de choisir pour combler le vide immense fait parmi nous ! Comme il nous fut doux de nous retrouver avec ceux des nôtres que nous connaissions déjà, avec ceux aussi qui, étrangers jusque-là à nos yeux, ne l'étaient pas à nos affections ! Nous goûtions aussi une bien vive satisfaction en voyant l'intérêt affectueux que tous les membres de cette vénérable assemblée voulaient porter à nos pauvres missions, si lointaines, si désolées. Les larmes aux yeux, l'émotion dans l'âme, nous savourions toute la vérité de cette délicieuse parole : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (1) ! "

Pèlerinage à la Ville Eternelle.

Le Rme P. Fabre donna toute son approbation à la division projetée du diocèse de Saint-Boniface et au choix du P. Faraud comme vicaire apostolique d'Athabaska-MacKenzie.

" Fort de cette nouvelle approbation, " Mgr Taché prit le chemin de la Ville Eternelle. Il quitta Paris le 11 décembre, se rendit à Lyon, s'arrêta à Marseille pour pleurer sur la tombe du père qui l'avait consacré évêque et qui l'avait tant aimé (2).

A Marseille, il eut " une incommodité qui, dit-il, ne porte pas le nom de maladie, mais qui cependant a ses inconvénients. J'ai été *cloué,* poursuit-il, pendant quatre jours sur ma chaise, et ces malheureux *clous* ne pourront même pas servir à *clouer* le plancher de mon futur palais ; car, quand on les déplace, ils ne sont plus bons à rien, mais tant qu'ils sont en place, ils peuvent très bien jouer leur rôle, celui d'exercer à la patience (3). "

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 145.

(2) Mgr de Mazenod fut inhumé dans l'ancienne cathédrale, puis transporté dans la nouvelle, et placé dans le tombeau qu'il s'était lui-même préparé. C'est là que repose présentement ce vénérable fondateur de l'une des familles religieuses les plus illustres.

(3) Lettre à sa mère, *Rome*, 27 *décembre* 1861. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 93.

Il s'embarqua à Marseille le lundi, 23 décembre, au soir. Il comptait arriver à Rome pour la fête de Noël; mais, " le vent contraire " retarda le vaisseau, qui n'arriva à Civita Vecchia que le 25 décembre à trois heures et demie de l'après-midi, en sorte que le jour de Noël, il fut " privé du bonheur de dire la sainte messe (1). "

Alors plus peut-être qu'à aucune époque de l'histoire, rien n'attirait tant à Rome que son Pontife. Pie IX, par sa lutte gigantesque contre la révolution triomphante, par sa parole qui resplendissait dans le monde avec les illuminations de la foudre, par les épreuves de l'Eglise qui lui arrachaient des accents si émouvants et soulevaient l'univers entier dans un sentiment immense de compassion et d'admiration, par la plénitude de sa foi et de sa magnanimité qui résumait toute sa politique, apparaissait au-dessus de tous les hommes de son siècle comme un cèdre au milieu des herbes des champs, comme le soleil parmi les astres: tous les cœurs catholiques se prenaient pour lui d'un enthousiasme grandissant, d'un amour et d'un dévouement qui ressemblaient " à cette voix des grandes eaux louant l'Eternel " et tenaient en échec toutes les puissances conjurées de l'enfer.

Mgr Taché venait à Rome pour voir Pie IX comme autrefois saint Paul " pour voir Pierre. " Il eut le bonheur d'être reçu deux fois en audience par l'incomparable Pontife.

Les deux audiences de Pie IX.

La première fois, ce fut le 31 décembre 1861 (2). " Le dernier jour de l'année, dit-il dans les *Vingt années de missions*, l'aimable Pontife qui sait inspirer tant de vénération et de dévouement, permettait au pauvre Evêque de Saint-Boniface d'approcher de sa personne sacrée et lui donnait l'assurance que ses demandes seraient accueillies favorablement. C'est alors que, prosterné aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, nous le priâmes de nous bénir, de bénir tout ce que nous avons de cher ici-bas,

---

(1) Lettre à sa mère, *Rome*, 27 *décembre* 1861.

(2) Lettre à sa mère, *Rome*, 4 *janvier* 1862. —Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 94.

de bénir d'une bénédiction spéciale la Congrégation des Oblats et les trente et un membres de cette congrégation qui travaillaient dans le diocèse de Saint-Boniface (1). "

Il demanda au Pontife par écrit pour sa mère, pour son oncle, pour tous les membres de sa famille, " une indulgence plénière à l'article de la mort et une bénédiction apostolique (2). " Il fit une demande semblable pour M. Pepin, curé de Boucherville et sollicita plusieurs faveurs pour " la paroisse de son cœur (3)."

Quelques jours après, " il goûta une seconde fois le bonheur de voir le Saint-Père et reçut encore pour lui et pour les siens, une de ces bénédictions qui font tant de bien au cœur (4). " " Oh ! qu'il y a de grandeur et de majesté, écrit-il à sa mère, dans cette simplicité à la fois si digne et si sainte ! Les grands de la terre sentent le néant de leur élévation ; c'est pourquoi ils s'entourent de tant de futilités. Le Vicaire de Jésus-Christ comprend la divinité de son rang ; aussi il ne craint pas de le compromettre en se montrant ce qu'il est, surtout père et pontife (5). "

Mgr Taché obtint de la Propagande l'assurance que son diocèse serait divisé, que la partie soustraite à sa juridiction serait confiée à un de ses frères en religion, le P. Faraud. Et en effet, quelques mois plus tard, le 13 mai 1862, le vaste bassin d'Athabaska-MacKenzie fut érigé en vicariat apostolique et confié à la sollicitude du P. Faraud.

Départ de Rome.

L'Evêque de Saint-Boniface partit de Rome le 8 janvier, regrettant que sa pauvreté ne lui permît pas d'emporter des souvenirs pour ses amis et ses bienfaiteurs. " Si j'avais les trésors de Crésus ou seulement un peu plus de revenus, écrivait-il, j'aurais acheté bien des souvenirs précieux pour tant de per-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 145-146.

(2) Lettre à sa mère, *Rome, 4 janvier* 1862.

(3) *Ibid.*

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 147.

(5) Lettre du 4 janvier 1862.

sonnes auxquelles je serais si heureux de pouvoir offrir quelque chose à mon retour; mais hélas! je n'ai pas la bourse aussi garnie que le cœur et force me sera de me contenter de bons désirs (1). »

Il arriva à Marseille le samedi 11 janvier « après une belle et heureuse traversée (2), » en compagnie de Mgr Guigues et du P. Aubert. Il passa sept jours à Marseille (3), n'y trouvant plus, il est vrai, le fondateur, mais ayant la joie d'y rencontrer un autre lui-même dans la personne du nouveau Supérieur Général, ainsi que ses plus illustres disciples. **Séjour à Marseille et visite en France.**

Il sollicita du Rme P. Fabre, comme autrefois de Mgr de Mazenod, l'envoi de quelques nouveaux missionnaires pour l'immense territoire où il travaillait à créer un royaume à Jésus-Christ. Le Supérieur Général lui promit du secours. Et en effet, il ne tarda pas d'envoyer le P. Petitot, et les Frères Duffy et Scallen.

Mgr de Saint-Boniface partit de Marseille le 18 janvier. Il aimait, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, à rendre visite aux parents de ses missionnaires; car, disait-il, quels bienfaiteurs méritent autant notre reconnaissance que ceux qui nous ont donné leurs fils ou leurs frères? Il alla à Montpellier pour voir la mère de l'héroïque P. Grollier et quelques parents du généreux P. Mestre (4).

Le 20 il était à Toulouse et le 21 à Bordeaux (5). « J'ai bien passé à Montauban, dit-il à sa mère; mais je n'ai pu m'y arrêter, en sorte que cette fois je n'ai point vu de nos parents de France (6). » Il écrivit cependant au prêtre Taché, dont il avait fait connaissance dans son voyage précédent. Il s'arrêta, du 24

---

(1) Lettre du 4 janvier 1862.

(2) *Postscriptum* de la lettre précédente.

(3) Lettre à sa mère, *Poitiers*, 26 *janvier* 1862.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

au 26, à Poitiers, auprès du plus grand des évêques de France, qu'il admirait et avec lequel la parfaite concordance des pensées et des sentiments lui avait fait contracter une inaltérable amitié.

De Poitiers il se rendit à Tours, puis au Mans, enfin à Paris.

Traversée de l'Océan.

Il s'embarqua à Liverpool avec Mgr Guigues et le P. Aubert. La traversée dura quinze jours; il fut malade " tout le temps du voyage. " Il débarqua à Montréal le vendredi 28 février, dans la nuit, et se rendit le samedi à Boucherville pour prendre auprès de sa mère quelques jours d'un repos dont il avait grandement besoin (1).

Nouveau séjour en Canada.

Mgr Taché passa deux mois dans le Canada.

Il avait obtenu de nouveaux missionnaires en France; il en obtint d'autres au Canada. " L'évêque de Montréal, toujours l'ami et le protecteur de nos missions, eut la générosité de céder deux de ses prêtres, M. Ritchot, " qui a conquis par la suite une si grande place dans les Pays d'en Haut, "et M. Saint-Germain," qui pendant de nombreuses années a dépensé un grand zèle pour les missions du Nord-Ouest. " De plus, les bonnes Sœurs de la Charité accordèrent les sujets " promis pour la mission du lac la Biche (2). "

Ordination de M. Grouard à Boucherville.

" Au commencement du mois de mai, l'Evêque de la Rivière-Rouge ordonnait prêtre, à Boucherville, M. Emile Grouard (3), jeune ecclésiastique venu du Mans deux ans auparavant avec Mgr Grandin, et qui avait terminé ses études au grand séminaire de Québec (4). "

Mgr Taché continua les quêtes de l'année précédente. Son ami, M. Laflèche, nommé peu auparavant, économe de l'évêché des Trois-Rivières, avait découvert, dans le temporel du diocèse, une situation des plus critiques, au point de vue financier. Il

---

(1) Lettre à M. Laflèche, *Boucherville*, 5 *mars* 1862. — Archives de l'évêché des Trois-Rivières.

(2) *Vingt années de Missions*......, p. 152.

(3) Maintenant Mgr Grouard, vic. apostolique d'Athabaska.

(4) *Ibid.*

en informa son ancien compagnon de l'Ile-à-la-Crosse. " Quelque humble que vous soyez, lui répond Mgr Taché, vous ne pouvez prétendre à un rôle plus modeste que celui des oies du Capitole; eh bien, elles ont sauvé Rome et j'espère que vous sauverez votre diocèse (1). "

M. Laflèche demanda à son ami des conseils sur la manière de tirer le diocèse des Trois-Rivières " de la mauvaise passe dans laquelle il se trouvait. " " Recommandez des prières publiques, lui répondit l'Evêque, et faites un mémoire qui soit une instance auprès du clergé et des fidèles pour les mettre tous à contribution. La puissance d'association est incalculable. Qu'on ne se décourage pas, et j'espère que la Providence vous viendra en aide (2). " Ces moyens sont toujours efficaces; ils réussirent à faire sortir ce diocèse de l'embarras où il se trouvait.

Mgr Cook, dans son bon cœur, avait d'abord annoncé à Mgr Taché qu'il l'aiderait et le ferait aider par ses diocésains pour la reconstruction de sa cathédrale et de son palais; mais M. Laflèche représenta à son ami que l'évêque et le diocèse des Trois-Rivières étaient en état de demander l'aumône plutôt que de la donner. " Loin de trouver extraordinaire, lui répond l'Evêque de Saint-Boniface, que Mgr " des Trois-Rivières " ne fasse rien pour mon diocèse, je serais confus s'il faisait quelque chose: sa position est plus difficile et plus pénible que la mienne (3). "

Mais dans les autres diocèses, Mgr Taché recueillit encore, pendant son nouveau séjour, des aumônes importantes.

Pendant qu'il était dans le Canada, il eut la joie d'apprendre que Pie IX, à sa recommandation, avait nommé son oncle, Sir Etienne Taché, *commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand* (4). Cette marque de distinction "donnée par la première

(1) Lettre du 9 avril 1862. — Archives de l'évêché des Trois-Rivières.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre du 14 mars 1862.

(4) Lettre à sa mère, *Montréal*, 16 *avril* 1862. — N° 97 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

puissance du monde " récompensait d'illustres services rendus à la cause catholique et unissait plus étroitement encore, s'il était possible, tous les membres de la famille Taché au centre de l'unité catholique.

Voyage de Montréal à St-Boniface.

L'Evêque de Saint-Boniface quitta Montréal, le lundi 5 mai, emmenant avec lui M. Grouard, le F. Scallen, etc. Le voyage de Montréal à la Rivière-Rouge dura trois semaines.

La voie des canots avait fait place à celle des chemins de fer et des bateaux à vapeur. A Montréal, raconte l'Evêque, à sa mère, " nous nous installâmes dans les belles, d'autres disent, les abominables machines qui se nomment *chars de nuit!* La vapeur siffla, souffla son gros souffle et nous voilà en marche. La nuit venue, un charmant petit Canadien, à la moustache noire, vint faire les lits. A la suggestion de M. Laroque, il me mit seul là où doivent se coucher quatre voyageurs, et comme les autres murmuraient, il les tranquillisa en leur disant que j'avais payé quatre piastres. Dieu lui pardonne ce mensonge, le pauvre enfant! Je gardai mes quatre places jusqu'à Toronto. A Toronto, nous changeâmes de chars. A Sarnia, les douaniers furent des plus aimables, laissant passer nos énormes bagages sans l'ombre d'une difficulté. Le soleil se couchait magnifique. Si j'avais le temps, je vous en ferais une description poétique, ainsi que de l'entrée du lac Huron. J'arrivai à Détroit; mais comme les chars étaient partis depuis longtemps, il nous fallut atttendre jusqu'au lendemain matin. C'est un petit malheur, puisque nous avons pu nous reposer parfaitement dans de bons lits et nous laver, ce qui n'est pas inutile, après trente heures de chemin de fer (1).

Les voyageurs partirent de Détroit le 7 au matin. Douze heures après, ils étaient à Chicago. Le 8, ils arrivaient à la Crosse, sur le Mississipi, trois jours après leur départ de Montréal. Là, ils s'embarquèrent sur le grand fleuve, à dix heures du matin, et, comme le bateau ne partait pas aussitôt, Mgr Taché

(1) Lettre à sa mère, *Détroit, 7 mai* 1862. — *Ibid.*, n° 98.

en profita pour écrire à sa mère. " Je vous ai écrit hier au matin, lui dit-il, et je vous écris ce soir de 200 lieues plus loin (1). "

Les voyageurs admirèrent, raconte l'un des compagnons de l'Evêque, les rives du Mississipi bordées d'épaisses forêts, la largeur de son lit, les collines dentelées, arrondies ou festonnées qui le bordent de distance en distance, les beaux lacs qu'il traverse. " " Considérant un si beau pays, je ne pouvais m'empêcher de m'attrister en pensant qu'il appartenait autrefois à la France (2). "

Le bateau mit trente heures à aller de la Crosse à Saint-Paul. Le 9, à quatre heures de l'après-midi, nous débarquions à Saint-Paul, qui " en 1848 ne comptait que cinq à six mille habitants, en a aujourd'hui quinze mille, dont le tiers sont des catholiques canadiens ou irlandais qui y ont deux églises et un évêché fort beau (3). " Mgr Taché s'arrêta cinq jours à Saint-Paul, auprès de Mgr Grace, " dominicain. "

Le 14 mai, après avoir écrit encore une lettre à sa mère, il continua sa route avec ses compagnons sur un *stage* public, " grand char non suspendu, recouvert d'une capote de toile blanche, traîné par quatre beaux et vigoureux chevaux. "

Le premier jour, vers le soir, poursuit le narrateur que nous citions plus haut, " nous rencontrâmes sur notre chemin la ville de Marseille; non la ville actuelle peuplée et civilisée, mais la Marseille antique, à l'époque où elle ne comptait encore qu'une seule maison; car c'est à quoi se borne pour le moment la Marseille des rives du Mississipi (4). "

Les voyageurs demeurèrent enfermés dans le *stage* pendant cinq jours. Le cinquième jour, ils arrivèrent à Georgetown, au

---

(1) *La Crosse, à bord du "steamboat,"* 8 *mai* 1862. — N° 99 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) *Dans les Missions de la Cong. des Oblats*, t. II, p.205.

(3) *Ibid.*, p. 205.

(4) *Ibid.*

confluent de la rivière au Bœuf avec la rivière Rouge (1). " Nous n'étions plus qu'à cent lieues de Saint-Boniface. " " Nous logeâmes au fort Georgetown, chez M. Murray, agent de la compagnie de la Baie d'Hudson et protestant de la secte presbytérienne. Ce monsieur, ainsi que toute sa famille, se montra plein de prévenance pour Monseigneur et pour nous. Il pria même Monseigneur de dire les prières du soir et de bénir la table, et nous fûmes témoins du spectacle qu'offrit un évêque catholique invoquant à haute voix et au nom d'une famille protestante les bénédictions de Dieu et de la Sainte Vierge sur cette même famille (2). "

Mgr Taché écrivit une nouvelle lettre à sa mère (3), puis s'embarqua avec ses compagnons sur le bateau à vapeur qui allait alors de Georgetown à Saint-Boniface. Il y avait " près de cent cinquante passagers, dit Mgr Taché à sa mère, la plupart gens du Haut-Canada, quelques-uns de Montréal, qui s'en vont aux mines de la rivière Fraser (4). " Le trajet dura six jours. " Bien que le bateau fût équipé par des protestants, nous y avons été comblés d'égards et de respects. Chose singulière, ces gens estiment singulièrement les prêtres catholiques... Le cinquième jour après notre départ se trouvait le jour de la fête de la reine Victoria ; on invita Monseigneur à présider le banquet qui eut lieu à cette occasion, et nous eûmes aussi les premières places. Après le dîner, on porta force toasts accompagnés des chants du *God save the queen*, et de *hourras* prolongés. Un de ces toasts fut adressé à Monseigneur et aux Missionnaires ; notre saint Evêque répondit par un discours anglais qui fut accueilli d'un tonnerre d'applaudissements à coups de talon. Il va sans

---

(1) Ce nom, nous l'avons déjà remarqué, lui avait été donné en l'honneur de Sir George Simpson, gouverneur de la Terre de Rupert. — Voir l'*Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique du Nord*, p. 31, 2e édition.

(2) *Ibid.*, pp. 208-209.

(3) *Georgetown*, 19 *mai* 1862. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(4) *Dans les Missions......*, pp. 208-209.

dire que toutes ces *santés* consistaient en belle eau de fontaine, et que les verres étaient toujours pleins. ”

Le lundi 26 mai, Mgr Taché arrivait à Saint-Boniface, “ au milieu des cris d'enthousiasme et des coups de fusil des habitants agenouillés sur le rivage pour recevoir la bénédiction de leur pasteur bien-aimé. ” Le retour de Monseigneur a ressemblé à un triomphe, conclut le témoin que nous venons de citer : à peine a-t-il touché le rivage que la foule des métis et des catholiques irlandais s'est ébranlée et a accouru au-devant de lui, tandis que tous les passagers du *steamboat* lui souhaitaient mille prospérités. Combien de larmes coulèrent dans cette circonstance ! Combien de cœurs se sentirent attendris et émus ! Combien les protestants durent être étonnés de voir dans les catholiques tant de charité, tant d'affection fraternelle (1) ! ” **Arrivée à St-Boniface.**

Mgr Taché rentrait dans sa ville épiscopale après onze mois et quatre jours d'absence.

Quelques jours après, le 7 juin, arrivaient MM. Ritchot et Saint-Germain, ainsi que les Sœurs destinées au lac la Biche.

Le même jour, M. Grouard reçut l'habit de novice, et le lendemain il partit, pour aller faire son noviciat dans les régions où il devait être évêque un jour.

Mgr Taché, ses frères en religion, ses prêtres séculiers, après s'être longtemps logés, à la suite de l'incendie, “ dans les galetas du collège, ” demeuraient alors auprès des décombres de la cathédrale, “ dans une bicoque qui ne valait guère mieux qu'une tente de sauvages (2) ”, “ dans une petite maison de planches, construite tout nouvellement,” où “les élèves prenaient leur nourriture en compagnie de Monseigneur et des Pères (3). ” L'office divin se faisait “ dans une salle basse du collège. ” Ce spectacle faisait mal à ceux qui le voyaient pour la première fois (4). **Logement de l'Evêque.**

---

(1) *Dans les Missions*, pp. 208-209.

(2) *Dans les Missions*, p. 210.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

Mais Monseigneur était si gai et avenant pour tout le monde " et savait si bien communiquer sa joie à tous, qu'on l'aurait cru " exempt de tout tracas (1). "

Oui, le cœur du prélat " surabondait de joie parmi toutes ses tribulations. " Il avait vu Pie IX ; il avait obtenu la division de son diocèse ; il avait ramené de nouveaux missionnaires, oblats et prêtres séculiers, de nouvelles sœurs grises ; le progrès avait continué dans toutes ses missions pendant son absence ; on pouvait en espérer de plus grands encore pour l'avenir. Il y avait trente-trois oblats, un Père novice, et trois prêtres séculiers dans le Nord-Ouest.

---

(1) *Dans les Missions*, p. 210.

CHAPITRE XXV

ANNÉES 1862-1863.

Durant l'été qui suivit son retour, Mgr Taché fit construire la sacristie de sa cathédrale future, au chevet de celle-ci. Elle sert encore aujourd'hui de sacristie. Elle est en pierre, a 40 pieds de long sur 30 de large. Construction de la sacristie.

Le 1er novembre, l'Evêque de Saint-Boniface la bénit solennellement au milieu de toute la population réunie, pour qu'elle servît momentanément d'église.

Voulant que la Sainte Vierge eût la place d'honneur dans cette cathédrale improvisée, il se rendit en procession à la chapelle des Sœurs Grises, où on conservait avec vénération la statue de Marie Immaculée, honorée dans l'ancienne cathédrale et sauvée de l'incendie; il la rapporta triomphalement dans la petite église provisoire et la plaça à l'endroit le plus honorable, au-dessus du grand autel. Mgr Provencher avait dédié le pays à l'Immaculée Conception; Mgr Taché eut toujours soin de vénérer la Mère Immaculée de Dieu comme la dame et la reine de la Rivière-Rouge (1).

Le 3 novembre, qui était un lundi, Mgr Taché fit exhumer "des ruines de l'ancienne cathédrale" les restes de Mgr Provencher, enseveli vingt ans auparavant "sous le sanctuaire." Le cercueil fut ouvert en présence de l'Evêque, du P. Le Floch, de M. Ritchot et de plusieurs autres personnes, "et, à la joie de tous, les restes de Mgr Provencher parurent dans un état de conservation tel que ceux qui l'avaient vu de son vivant, reconnaissaient aisément les principaux traits de son visage; son front était encore le même; ses joues et son menton, quoiqu'un Exhumation et translation des restes de Mgr Provencher.

---

(1) *Chronique* des Sœurs Grises de Saint-Boniface.

peu déprimés, avaient à peu près leur forme naturelle, vu que les chairs n'avaient subi de changement que dans leur couleur par suite de la fraîcheur du sol; les yeux étaient fermés et un peu affaissés; l'extrémité du nez avait disparu et laissait entrevoir les os; la bouche était fermée et presque unie par suite de la dépression des lèvres; la partie supérieure des bras, les épaules, le buste, les jambes et même les pieds étaient encore revêtus de toutes leurs chairs, réduites à une grande fermeté et ayant une couleur blanche quelque peu terne. Le corps de Mgr Provencher semblait n'avoir éprouvé la putréfaction du tombeau qu'aux avant-bras, aux mains et un peu aussi à la gorge, comme l'ont constaté les personnes qui avaient aidé à l'ensevelir. Il avait conservé le même volume et la même pause, si ce n'est que le milieu du buste, fort enflé au moment de l'inhumation, s'était considérablement affaissé. L'ensemble du cercueil à l'intérieur présentait les ravages d'une grande humidité et même de quelque inondation, probablement l'inondation qui a eu lieu au mois de mai 1861, et les pluies torrentielles qui l'ont suivie dans le mois de juin. Les habits pontificaux et tous les linges étaient collés les uns aux autres; ils étaient d'une couleur sale et recouverts d'une humidité visqueuse. Ses gants et sa soutane avaient encore conservé la force de leur tissu (1)."

M. Ritchot changea les vêtements du vénérable prélat; la Sœur Cusson lui lava le visage (2). "Durant toute la soirée, la sacristie ne désemplissait pas des personnes qui se pressaient pour voir les restes de Mgr Provencher et aussi pour avoir quelques reliques de ses chairs ou des habits qui l'avaient accompagné dans le tombeau. C'est que, en effet, devant ce cercueil, les personnes mêmes les plus timides et les plus impressionnables

---

(1) *Procès-verbal* de l'exhumation et de la translation des restes de Mgr J.-N. Provencher, premier évêque de Saint-Boniface, dans la nouvelle cathédrale, après l'incendie de l'ancienne. Ce procès-verbal a été imprimé par le Rév. Dugas, à la suite de la *Vie de Mgr Provencher*, pp. 306-313.

(2) *Chronique* des Sœurs Grises.

ne ressentaient rien de cette horreur qu'inspire naturellement la vue de la mort. Tout le monde se plaisait à regarder ce corps inanimé, ce visage, maintenant si peu changé; et, si les cœurs se sentaient oppressés au souvenir d'un père que la mort a ravi, ils se sentaient aussi soulagés et comme joyeux à la pensée que le ciel est ouvert déjà à une âme qui travailla si longtemps et si généreusement au salut des habitants du diocèse de Saint-Boniface (1). "

Le lendemain, à dix heures, Mgr Taché chanta la messe devant le corps de son prédécesseur, en présence de toute la population. Puis il fit l'oraison funèbre du grand évêque, rappela " l'étendue du sacrifice du jeune missionnaire, " les privations de toutes sortes et l'extrême pauvreté " auxquelles il se condamna, " le dévouement sans bornes " qu'il témoigna toujours à son peuple, " sa sollicitude et ses efforts persévérants " pour amener à la Rivière-Rouge les Sœurs Grises et les missionnaires Oblats. L'Evêque termina en adjurant tous ses auditeurs de renouveler les bonnes résolutions qu'ils avaient prises, il y avait vingt ans, devant ce même corps, principalement contre l'usage immodéré des liqueurs enivrantes.

On fit ensuite les cinq absoutes prescrites par le cérémonial, " et les restes de Mgr Provencher furent transportés dans l'emplacement de la future cathédrale et inhumés dans un caveau en maçonne qui se trouvera, lorsque la cathédrale sera achevée, à peu près sous le maître-autel, du côté de l'Evangile (2). "

Pendant l'hiver de 1862-1863, M. Thibault se rendit à la Pointe de Chênes ou Sainte-Anne, s'installa dans la forêt avec un certain nombre de vaillants métis, et abattit les bois nécessaires à la charpente de la cathédrale (3). **Reconstruction de la cathédrale.**

---

(1) *Procès-verbal......*, p. 311.

(2) *Ibid.*, p. 312.

(3) On a appelé depuis *Thibaultville* l'école voisine de l'endroit où le généreux vicaire général s'était fait " bûcheron " et avait " fait chantier " avec ses métis. — Voir les *Cloches de Saint-Boniface*, n° 13, 1er oct. 1902, t. I, p. 338.

Les travaux de maçonnerie commencèrent au printemps de 1863 et se poursuivirent tout l'été.

Mgr Taché avait écrit, le 20 février 1863, au Coadjuteur de l'archevêque de Québec: " J'ose un peu me flatter que nous pourrons fermer notre église pour l'automne prochain; mais là, il faudra suspendre les travaux pour Dieu sait jusques à quand... Il me tarde " cependant " d'avoir une église: notre population souffre beaucoup de la manière dont se fait le service divin depuis l'incendie (1). " Il écrivait à sa mère le 9 octobre: " Notre église avance rapidement. Je suis à peu près certain d'y dire la sainte messe le jour de la Toussaint. Les châssis sont magnifiques: nos bonnes Sœurs Grises nous ont fait là un riche présent (2). "

La cathédrale avait, à l'automne de 1863, les quatre murs, la voûte et le toit. Elle attendit de longues années, ainsi que nous le raconterons, les boiseries, le revêtement des colonnes, un clocher et tous les perfectionnements qui lui étaient nécessaires. Cependant, elle possédait dès lors la grande richesse des cathédrales catholiques, la présence continuelle de la victime du salut.

" Quoique nous soyons certes bien mal logés, écrivait Mgr Taché, au commencement de 1862, je puis facilement me résigner à cet état de choses (3); " car l'Evêque de Saint-Boniface était plus soucieux de la maison de Dieu que de celle de ses ministres.

Reconstruction du palais épiscopal.

Mais quand la cathédrale eut été reconstruite, ce fut le tour du palais épiscopal.

Les fondations furent posées au commencement de 1864 (4). Les travaux se continuèrent tout l'été. L'année suivante, après les grands froids, ils furent menés avec activité: l'évêché fut non point achevé, mais rendu " logeable, " et au mois d'avril,

---

(1) Archives de l'archevêché de Québec.

(2) *Saint-Boniface, 9 octobre* 1863. — N° 107 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(3) *Saint-Boniface, 20 février* 1862.

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 171.



Rév. P. Ritchot, curé de Saint-Norbert, délégué du Manitoba en 1870.

" nous eûmes le bonheur, raconte l'Evêque, de voir dix-sept Oblats assez commodément abrités sous notre toit (1). "

Mgr Taché plaça sur l'entrée du palais épiscopal une petite statue de la Sainte Vierge sauvée de l'incendie : c'était pour témoigner qu'il chargeait celle qui est la porte et la portière du ciel d'être aussi la portière et la gardienne de sa maison.

Le prélat suivait dans le plus grand détail les travaux de construction : tout se faisait d'après ses plans, sous son contrôle et sa direction : un architecte de profession n'aurait pu avoir plus de prévoyance, un coup d'œil plus sûr. **Observations.**

Cependant la plus grande partie de ses préoccupations demeurait tournée vers le soin des âmes dont il avait la charge. Il prêchait " à temps et à contre-temps, " comme saint Paul le prescrit à l'Evêque. Il administrait lui-même les sacrements aux malades, visitait les familles, consolait, avertissait, reprenait toutes ses ouailles.

En 1863, il se rendit dans le Canada pour assister au troisième concile provincial de Québec. Il partit de la Rivière-Rouge le 20 avril, arriva à Québec le 13 mai, veille de l'ouverture du concile, assista à toutes les séances et quitta Québec le 22. Il célébra la fête de la Pentecôte à Kamouraska le 24 (2). **Voyage dans le Canada.**

Il était de retour dans sa cité épiscopale le 22 juillet (3).

Le collège était l'objet de ses constantes préoccupations. En 1862, il en confia la direction au P. Lestanc, avec la charge spéciale d'y enseigner le français. Il donna l'enseignement de l'anglais au F. Duffy, en remplacement de M. Oram, " forcé de quitter le diocèse par suite de ses infirmités (4). " **Collège.**

La paroisse de Saint-Norbert avait à sa tête en 1862, le P. Mestre, qui y demeurait seul. Dans les premiers jours de juin, il fut pris d'un mal subit et violent, qui mit ses jours en **Nomination de M. Ritchot à la cure de St-Norbert.**

---

(1) *Ibid.*, p. 193.

(2) Lettre à sa mère, 23 *mai* 1863. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 106.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 163.

(4) *Ibid.*, p. 154.

péril. Mgr Taché le fit venir à Saint-Boniface pour le soigner et le remplaça par le Rév. M. Ritchot, récemment arrivé du Canada. Le digne prêtre achèvera à Saint-Norbert le XIXe siècle et y commencera le XXe, enrichissant sa paroisse d'œuvres durables, aimé de Mgr Taché et de son successeur, vénéré de tous les prêtres du Canada, comblé d'honneurs par le Saint-Siège.

Le P. Mestre passa l'hiver à l'évêché, se rétablit peu à peu, et, au printemps suivant, prêcha le mois de Marie à la cathédrale. " Ce fut le chant du cygne, du moins dans le désert de l'Ouest; car, dès les premiers jours de juin, il recevait une obédience qui le rappela en Canada, plus digne des brillants talents que Dieu lui a prodigués (1). "

Ministère du P. André auprès des chasseurs.

Le P. André, que nous avons nommé plus haut, accompagna à la prairie les chasseurs de Saint-Joseph en 1862 et en 1863. Pendant la chasse de 1863, les métis de Saint-Joseph " rencontrèrent une armée américaine, commandée par le général Sibley et lancée à la poursuite des Sioux, pour venger contre ces barbares les horribles massacres de 1862. Nos métis, en grande ordonnance de chasse, missionnaire en tête, se présentèrent au camp des braves fils de l'Union. Arrivé auprès du général, au pied du drapeau aux indivisibles étoiles, le P. André, monté sur son fier coursier, et environné de ses incomparables cavaliers métis, adressa au général et au drapeau américains un véritable discours en selle, vrai chef-d'œuvre d'éloquence militaire (2). " A la suite de cet incident, le P. André fut nommé par la grande république plénipotentiaire ou du moins agent militaire pour la pacification des Sioux. Durant une année il s'occupa avec zèle et succès de l'importante mission qui lui était confiée.

Le P. Simonet à la Baie des Canards.

" Le P. Simonet, chargé de sillonner les eaux des lacs Manitoba et Winipagons, choisit la Baie des Canards pour ses quartiers d'hiver. Il s'y rendit, suivi d'un bon nombre de personnes

———

(1) *Vingt années de Missions*......, p. 160.

(2) *Ibid.*, p. 161.

qui lui construisirent une petite chapelle où il leur prodigua et les instructions et le dévouement le plus complet (1). ”

Le 8 juillet 1862, le P. Maisonneuve emmena de Saint-Boniface au lac la Biche trois Sœurs Grises, les Sœurs Guénette, Daunais et Tisseur, “ pour y joindre leurs efforts et leur dévouement au zèle des Pères oblats ” en faveur des néophytes de cette région (2). Le voyage se fit en grosses charrettes. Elles arrivèrent à Notre-Dame des Victoires le 26 août. “ Mgr Taché envoya avec elles à cette mission des objets bien précieux, une cloche, un moulin et un poêle (3). ”

Fondation du couvent du lac la Biche.

En même temps, le P. Lacombe, venu de Sainte-Anne et de Saint-Albert pour voir son Evêque, retournait accompagné du F. Scallen, que Monseigneur chargeait d'ouvrir au fort Edmonton une école anglaise. “ Cette école maintenue depuis, écrit l'auteur des *Vingt années de missions,* fait d'autant plus de bien que le bon Frère sait assurer un succès complet à son enseignement (4). ”

Fondation de l'école d'Edmonton.

La mission de Saint-Pierre avait été établie en 1861 à l'extrémité septentrionale du lac Caribou par l'héroïque P. Gasté. Il y avait là en 1862 le P. Végreville et le F. Perréard avec le P. Gasté. Les missionnaires, “ menacés de la famine, décidèrent que le P. Végreville y resterait seul ” pour y passer l'hiver, “ et que le P. Gasté et le F. Perréard se replieraient sur l'Ile-à-la-Crosse, tout simplement pour avoir de quoi manger. Nos deux pauvres affamés se mirent en route. Le P. Gasté débuta dans l'exercice d'une longue course à la raquette. Ce premier essai fut fort heureux ; plus de 800 kilomètres furent parcourus en seize jours de marche, et ce sans fatigue excessive, tant il est vrai que Dieu prend soin des siens (5). ”

Famine au lac Caribou.

(1) *Vingt années de Missions*, p. 154.

(2) *Ibid.*

(3) *Notice manuscrite sur la mission du lac la Biche.* — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

(4) *Vingt années de missions......*, p. 154.

(5) *Ibid.*, p, 159.

Missions dans la région d'Athabaska-MacKenzie.

Mgr Taché, nous l'avons vu, a obtenu la division de son immense diocèse et l'érection d'Athabaska-MacKenzie en vicariat apostolique. Mgr Faraud a été nommé vicaire apostolique du nouveau district le 13 mai 1862; il apprend sa nomination l'année suivante, au mois de juillet, se rend en France par l'ordre de ses supérieurs, est sacré dans la cathédrale de Tours le 30 novembre 1863 par son frère en religion, Mgr Guibert, archevêque de cette ville. Nous le verrons de retour à Saint-Boniface le 25 avril 1865 et dans son vicariat apostolique plusieurs mois encore plus tard.

Durant ce temps, c'est le coadjuteur de Mgr Taché qui administre l'immense vicariat apostolique, en visite les missions et les missionnaires, plusieurs fois au péril de ses jours, choisit un emplacement pour le palais épiscopal et la cathédrale du nouveau vicaire apostolique. Il avait pris possession de l'emplacement le 6 août 1861, et placé le lendemain une croix faite par le F. Kearney, qui se rendait à Good-Hope. Il lui avait donné, à cause de "l'enchaînement tout providentiel des événements" qui avait préparé ce choix et par le sentiment du besoin d'un secours divin tout particulier," le beau nom de *Providence* qu'il porte encore. Il y fait élever les premières constructions par le F. Boisramé et le P. Gascon, et y travaille lui-même de ses mains consacrées, pendant de longs mois, comme le dernier des manœuvres.

Les admirables missionnaires de ce district, les Pères Grollier, Clut, Gascon, Séguin, Eynard, Grouard multiplent les voyages à la raquette, en canot, en carriole à chiens, à pied, pour visiter les anciennes stations de cet immense district, en établir de nouvelles et porter aux sauvages dispersés l'annonce de la bonne nouvelle. Partout, les missionnaires affermissent les néophytes dans la foi de leur baptême et convertissent ceux qui n'ont point encore entendu ou embrassé l'Evangile.

Voici cependant une exception. Le P. Séguin se rendit en septembre 1862 au Yukon, mission de Saint-Jean, sur le territoire russe, devenu si célèbre depuis par ses mines d'or, et y passa

tout l'hiver. "Il ne goûta pas la moindre consolation, pas le moindre dédommagement pour un long et pénible voyage à travers les montagnes, sous un ciel de fer, lorsque les neiges précoces de septembre venaient glacer les torrents qu'il fallait traverser presque à la nage, où la santé et la vie courent des dangers presque continuels. Le zélé missionnaire passa là un triste hiver. Les quelques sauvages qui se rendirent au fort et qui déjà deux fois avaient reçu la visite d'un ministre protestant, s'attachèrent de préférence à celui qui leur arriva en même temps que le P. Séguin. Le P. Séguin partit du Yukon le 3 juin. Vingt et un jours de marche au milieu des mêmes torrents encore à demi glacés et des autres embarras de la route, le tout enrichi du mérite de voyager avec le ministre qui lui avait ravi les sauvages, le conduisirent à la mission de Saint-Barnabé." Continuant sa route à travers les montagnes, il arriva à Peel's River, "et, le 14 juillet, il avait le bonheur d'embrasser ses frères de Good-Hope, après onze mois d'un isolement d'autant plus cruel que l'échec avait été plus complet. "Arrivé ici, écrivait-il à Mgr Taché, je me crois en paradis (1)." Et en effet, le missionnaire éprouve d'ineffables consolations à vivre avec des confrères aimés après de longs mois de solitude. Oui, "comme elles sont douces et agréables ces relations fraternelles dont on ne jouit que rarement! Elles ont certainement un charme inconnu à ceux qui n'ont jamais senti le vide ni l'inquiétude que l'éloignement de ses frères cause au cœur du religieux (2)."

Derniers exploits et mort du P. Grollier.

Le premier missionnaire de "ces plages arides et glacées," "l'avant-garde des hérauts de la Bonne Nouvelle" auprès des sauvages du Nord, l'héroïque P. Grollier, "épuisé, asthmatique, presque mourant," voulut tenter encore un voyage en 1862. En onze jours, il alla, ou plutôt il se traîna de Good-Hope au fort Norman. Il se félicite, dans une lettre à Mgr Taché, que "la

———

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 161-162.

(2) *Ibid.*, p. 159.

saison n'eût pas été bien rigoureuse ;" cependant "le thermomètre centigrade s'était maintenu dans une moyenne de-35°, sans tomber plus bas que-43° (1)."

"Mais à bout de forces, quoique non découragé," il ne put aller plus loin et "fut contraint de revenir à Notre-Dame de Bonne-Espérance (2)." Là, il traîna, durant deux ans encore, une existence pénible, ne voulant point quitter les régions du Cercle Arctique, lui l'enfant de la Méditerranée, mais endurant jusqu'au bout "le martyre du froid." Le 4 juin 1864, après douze ans d'apostolat, à 38 ans, il remettait son âme à son Créateur, dans le pauvre réduit où il avait fait jusqu'aux derniers jours, avec un zèle qui surmontait toutes les souffrances, le catéchisme aux pauvres sauvages, couché par terre, sur une peau de buffle, les yeux fixés sur le tabernacle de l'alcôve où il conservait l'adorable Eucharistie et dont il avait fait ouvrir la porte. "Digne enfant de Marie Immaculée, il mourait de la mort des prédestinés, remplissant d'admiration et de confiance tous ceux qui furent témoins de son trépas (3)." Le P. Grollier est le premier oblat mort dans les missions du Nord-Ouest, bien digne d'ouvrir la marche à ce triomphant cortège d'apôtres qui s'avance de ces régions glacées vers la céleste Jérusalem.

---

(1) L'hon. Prendergast, *Mgr Taché*, article paru dans le *Manitoba* du 28 juin 1891.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 174.

(3) *Ibid.*

CHAPITRE XXVI.

SIXIÈME ET DERNIER VOYAGE A L'ILE-A-LA-CROSSE. 1864-1865.

En 1864, le R. P. Vandenberghe fut envoyé à la Rivière-Rouge par le Supérieur Général des Oblats en qualité de *Visiteur*. Il arriva à Saint-Boniface le 22 mai. Visite du P. Vandenberghe à St-Boniface.

C'était la première fois qu'un Visiteur venait dans l'Ouest. Mgr Taché lui exprima la joie que lui causait son arrivée en lui donnant des lettres de Vicaire Général.

"Tous les Pères de la colonie et des environs se réunirent pour saluer l'heureuse arrivée du R. P. Visiteur. Notre clergé séculier, peu nombreux, mais si dévoué, comprit notre juste joie et vint la partager en offrant ses respects à celui qu'il était heureux de connaître. Quinze jours d'une véritable jouissance marquèrent le séjour du R. P. Vandenberghe à Saint-Boniface (1)."

"Le R. P. Visiteur, raconte Mgr Taché, voulut bien s'étonner de voir quelle est la position des missionnaires catholiques de la petite colonie d'Assiniboïa. L'ascendant qu'ils y exercent le frappa surtout; la population catholique, malgré ses défauts, lui parut avec raison animée d'une foi vive et d'un bien bon esprit; puis la position physique et matérielle le surprit aussi. La cathédrale, sortie à peine de ses ruines et non encore achevée, l'étonna par la régularité de ses lignes, l'élégance de ses formes et la solidité de sa construction. Le couvent et le collège lui parurent des édifices raisonnablement en proportion avec l'œuvre religieuse et civilisatrice qu'ils sont chargés de développer et de conduire à bonne fin. L'évêché, dont les travaux s'élevaient à peine au-dessus du sol, dessinait déjà les proportions du noble

---

(1) *Vingt années de Missions*, p. 171.

édifice, qui avait été entrepris pour offrir un séjour commode à ceux de nos Pères que l'évêque est heureux d'avoir habituellement auprès de lui, et aussi un lieu de refuge pour ceux des nôtres qui pourraient avoir besoin de faire diversion aux fatigues exceptionnelles de la vie de missionnaire chez les sauvages. En un mot, notre aimable Visiteur voulut bien nous faire le compliment qu'il ne s'attendait pas à si bien. Nous avions donc la consolation d'être plus civilisés qu'on ne nous avait crus (1)." "Qu'on nous pardonne cette naïveté, ajoute plaisamment l'historien, c'est bien un peu ce que nous pensions nous-mêmes (2)."

Départ du Visiteur pour les missions sauvages.

Cependant "on comprend facilement que les merveilles de notre localité ne peuvent pas captiver l'attention bien longtemps. Aussi, pour empêcher que le désenchantement n'enlève au Père Visiteur les favorables impressions de son arrivée, hâtons-nous de lui faire part de ce qui, nécessairement, fera sur son esprit une impression bien forte ; hâtons-nous de lui raconter ce qu'ont fait nos zélés missionnaires (3)."

Le récit des missions du Nord-Ouest est en effet, une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise, une page bien glorieuse pour la jeune mais magnanime Congrégation des Oblats.

Mais Mgr Taché désirait intéresser le Visiteur à ces fondations héroïques autrement que par des récits. "Le P. Vandenberghe était venu à la Rivière-Rouge avec la pensée de ne point aller plus loin (4)." L'Evêque de Saint-Boniface l'invita à visiter les missions du Nord-Ouest, à en contempler les pauvres établissements, à voir et même à partager la vie des missionnaires. "Il nous en coûtait, dit-il, de faire au bon Père Visiteur une demande qui devait lui imposer une année entière de retard et un voyage de plusieurs mois, pendant lesquels il lui faudrait vivre de la vie du Nord, souffrir avec nous et comme

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 171-172.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, pp. 171-172.

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 174.

nous (1). " Mais il comprit lui-même que " sa visite n'aurait qu'un bien faible résultat, s'il ne voyait que Saint-Boniface et ses environs, puisque ce n'est pas là que sont nos missions sauvages proprement dites (2). " Il était jeune, doué d'une forte santé, muni d'un dévouement plus grand encore. Le Visiteur consentit à la proposition du Vicaire et de l'Evêque.

" En avant ! "

Il fut convenu entre les deux supérieurs que le Visiteur se rendrait à l'Ile-à-la-Crosse, puis à Athabaska par la voie des barques, et reviendrait à l'Ile-à-la-Crosse par la même voie, que l'Evêque le rejoindrait en ce dernier lieu par une autre voie, irait avec lui aux lacs la Biche et Sainte-Anne et reviendrait avec lui à Saint-Boniface.

Le R. P. Vandenberghe s'embarqua le 4 juin sur les barges qui se rendaient au Portage la Loche. Il atteignit ce Portage dans la seconde quinzaine de juillet.

Juste à ce moment, Mgr Grandin y arrivait de la direction opposée. Le vénérable Coadjuteur, selon les instructions de Mgr Taché, venait de passer trois ans dans le district d'Athabaska-MacKenzie, " travaillant de ses propres mains comme saint Paul, prêchant fidèlement à temps et à contre-temps l'Evangile de Jésus-Christ aux païens, " habitant dans " un palais construit avec quelques troncs d'arbres informes, qu'éclairaient quelques grossiers morceaux de parchemin et qui n'avait d'autre parquet que le sol glacé, " vivant " d'aliments que le dernier des domestiques, dans la belle France, aurait rejetés avec mépris, " accomplissant, l'été et l'hiver, " de longs et pénibles voyages, " avec une santé débile, " souvent dans un état de demi-jeûne, " objet de vénération et d'amour " pour tous les officiers du district, " pour les néophytes et les infidèles eux-mêmes (3).

---

(1) *Vingt années de Missions ......*, p. 174.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre d'un officier de la Compagnie de la Baie d'Hudson. — Voir les *Vingt années de Missions......*, pp. 176-178.

L'héroïque prélat quittait le vicariat apostolique d'Athabaska-MacKenzie, où Mgr Faraud allait bientôt entrer, et se rendait à l'Ile-à-la-Crosse, pour y attendre les ordres de son Ordinaire. " Que l'on juge de sa surprise, de sa joie et de son bonheur lorsqu'en débarquant il apprit l'arrivée d'un Visiteur, du R. P. Vandenberghe, " son ancien maître du noviciat, " qu'il ne savait pas même avoir été envoyé en Canada (1). "

" Il faut avoir vécu de notre vie, de nos privations, de notre impitoyable isolement, observe Mgr Taché, pour comprendre ce qu'une telle surprise cause d'émotions, cause de véritables jouissances (2). "

Le Visiteur était parti de Saint-Boniface avec l'intention de se rendre jusqu'à Athabaska. Mais il rencontrait Mgr Grandin qui pouvait lui donner les détails les plus corconstanciés sur les missions du nord ; ces missions avaient d'ailleurs la plus grande ressemblance avec celles qu'il allait visiter ; pour ces raisons, " le voyant aussi fatigué et exposé à des difficultés particulières pour le reste du trajet, " l'Evêque de Satala l'engagea à retourner en arrière. " Tous deux reprirent le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, où ils arrivèrent le 5 août. " Là, en attendant la venue de l'Evêque de Saint-Boniface, Mgr Grandin l'entretint longuement, dans des entretiens qui l'intéressèrent et le charmèrent, des missions du grand bassin où il venait de passer trois ans.

La sécheresse et les sauterelles à la Riv.-Rouge.

Pendant que le Visiteur était dans le Nord-Ouest, Mgr Taché demeuré à Saint-Boniface, avait la douleur de voir la sécheresse et les sauterelles affliger la colonie.

L'année précédente avait été mauvaise. " Il y a une misère extrême dans le pays, écrivait Mgr Taché à sa mère le 25 février 1864 ; nous sommes assiégés tous les jours par une foule d'affamés. C'est à navrer le cœur (3). " L'année 1864 fut pire encore.

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 178.

(2) *Ibid.*

(3) *Saint-Boniface*, 25 *février* 1864. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 112.

" L'année s'annonce bien triste, écrit-il à sa mère le 28 juin; la sécheresse a été si complète qu'il n'y a presque rien: nos jardins sont en général comme le jour où ils ont été bêchés. Dans bien des champs, il n'y aura point la valeur de la semence. Pas de foin nulle part. Nos immenses prairies sont desséchées et arides. Puis les vers, les chenilles, les sauterelles secondent le vent et l'ardeur du soleil pour tout détruire, en sorte que nous n'avons que peu d'espoir du côté de la terre (1). " " Le ciel nous viendra en aide, ajoute-t-il. J'espère que la chasse sera bonne: nous mangerons de la viande sèche et du pémikan, c'est si bon (2). " La chasse fut en effet assez fructueuse cette année-là. Mais auparavant, les sauterelles après avoir menacé de détruire ce qu'avaient épargné la sécheresse et les vers, cessèrent brusquement leurs ravages devant les prières de l'Eglise.

" Dimanche, écrit l'Evêque à Mgr Guigues le 7 août, nous avons fait des processions en l'honneur de saint Joseph, et quoique nos champs, ici auprès de l'église, soient intégralement couverts de ces insectes (on en compte des *vingtaines* à chaque brin de paille), elles n'ont encore presque rien mangé depuis cinq ou six jours, tandis qu'avant ces processions, quelques heures leur suffisaient à la destruction de vastes champs. Le bon Dieu, qui leur a fait le bec, peut bien le leur fermer, et il paraît que le bon saint Joseph nous a obtenu cette faveur insigne. Pourvu que nos cœurs ne s'endurcissent pas après la délivrance de ce nouveau fléau (3) ! "

Départ de St-Boniface.

Cependant, le prélat confiait l'administration de l'évêché au P. Lestanc, et la direction du collège au P. Végreville, et, le dimanche 14 août, " après l'office de l'après-midi, (4) " " bénissait son peuple, embrassait ses frères et se recommandant aux prières de tous, prenait par terre le chemin de l'Ile-à-la-

(1) *Rivière-Rouge*, 28 *juin* 1864. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 112.

(2) Lettre du 28 juin 1864.

(3) Archives de l'archevêché d'Ottawa.

(4) Lettre à sa mère, 25 *août* 1864. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 115.

Crosse (1)." Il se rendit dans la soirée à Saint-François-Xavier, "en compagnie de plusieurs Pères et de M. Ritchot (2)." Il passa la nuit auprès de son Grand Vicaire, continua sa marche, le 15, avec celui-ci et le P. Végreville et arriva "au lac Manitoba, (3)" "à la première station des missions du P. Simonet où, le 16, il donna la confirmation à quarante personnes (4)." Le même jour, il se remit en route, "accompagné encore de M. Thibault," et rejoignit le soir "ses hommes," à savoir son guide et un autre jeune homme, "qui avaient pris les devants avec les chevaux (5)." Le lendemain matin, il faisait ses adieux à son Grand Vicaire, et le 18 et le 19 s'avançait loin de toute habitation humaine, dans les déserts. "Le samedi 20," il atteignait le Fort Ellice ou Rivière aux Castors, y passait "la journée du dimanche auprès de quelques familles catholiques, (6)" leur disait la messe le lundi matin et y communiait "plusieurs personnes," puis reprenait sa marche (7). "Le manque d'eau sur la route ordinaire détermina les voyageurs à suivre la vallée de la rivière Qu'Appelle (8)."

Passage à Qu'Appelle.

La vallée de Qu'Appelle est l'une des plus pittoresques du monde. Une petite rivière, coupée de lacs poissonneux, serpente au fond d'une vallée profonde qui a été manifestement, pendant de longs siècles, le lit d'un grand fleuve et où le passage de masses gigantesques d'eau a lentement creusé dans ses flancs des sillons et des sites d'un art merveilleux.

C'était la première fois que Mgr Taché parcourait la vallée de Qu'Appelle; il fut frappé de son aspect si gracieux et si pitto-

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 179.

(2) Lettre du 25 août à sa mère.

(3) *Ibid.*

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 179.

(5) Lettre du 25 août.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*

(8) *Vingt années de Missions......*, p. 179.

resque ; avec le goût qu'il portait partout pour les spéculations de la géologie, il cherchait à se rendre compte à lui-même des accidents si curieux de cette vallée extraordinaire.

Mais d'autres pensées occupaient encore davantage son âme apostolique. " C'était sur les bords de cette rivière qu'était bâti le poste le plus avancé établi par les MM. de La Vérandrye, " ses " grands-oncles (1). " Il savait que la vallée de Qu'Appelle était l'une des premières stations visitées par Mgr Provencher ; qu'elle avait été le siège d'une mission protestante ; que de nombreux catholiques s'y rendent tous les ans ; que cette année-là même, la Compagnie de la Baie d'Hudson y commençait un poste de traite pour les tribus sauvages qui la visitent habituellement. Aussi, comme il l'écrit à sa mère, " de bien vives émotions " remplissaient son âme le long de la route (2).

Arrivé au centre des lacs de cette vallée, il fut frappé de la beauté du site, des ressources que présentaient ces lieux, de la facilité d'y aborder de toutes parts. Il résolut donc dans son cœur d'y fonder un établissement.

Le 25, il écrivait à sa mère : " Je suis en voyage ; mais en voyage comme à la maison, je ne puis point oublier ma mère, et s'il est un jour où je dois penser à elle, c'est bien en ce jour heureux, où elle a été baptisée, en ce jour, où Dieu l'adopta pour sa fille et commença pour elle la série des grâces qui l'ont rendue la femme vertueuse qui a pris tant de soins afin d'élever ses enfants pour le ciel. Aujourd'hui je remercie Dieu de vous avoir choisie pour ma mère et de vous avoir faite ce que vous êtes. Puisse saint Louis vous protéger ! Tout en cheminant tout le jour en chariot ou à cheval, j'ai été auprès de vous (3). "

Le 25 au soir, il campa auprès du lac Qu'Appelle, où il devait bientôt établir une mission importante, et y demeura de longues

---

(1) Lettre du 25 août à sa mère.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

heures le lendemain. Il passa la nuit suivante au fort Qu'Appelle et y communia plusieurs personnes le 27 (1).

"Le 28, de bon matin," il arrivait au fort de la Montagne de Tondre : c'était le dimanche. Il y passa la journée, donnant ses soins aux quelques brebis fidèles qu'il y trouva. Le lundi, 29, il les communia et remonta à cheval (2)." Le 2 septembre, au soir, vendredi, il était au fort Carlton "sur la rivière Siskatchiwan" et y demeurait le samedi et le dimanche.

Il y écrivit à sa mère. "Je suis bien, lui dit-il pour la rassurer, beaucoup mieux qu'à mon départ : le voyage m'est salutaire (3)." Cependant il était souffrant.

Depuis Carlton il ne devait point rencontrer de fort jusqu'à l'Ile-à-la-Crosse. Il laissa Carlton le lundi matin, 5 septembre. "Il fallut du temps pour traverser la grande rivière Siskatchiwan." "Après une heure de marche, dit-il, nous nous arrêtâmes pour dîner. La pluie nous surprit et nous empêcha d'avancer tout le reste du jour. Le 6 au matin, par un temps magnifique, nous reprîmes notre route et le 7, nous atteignîmes le lac Makakous (4)." Là arrivèrent de l'Ile-à-la-Crosse deux jeunes sauvages, instruits autrefois par Mgr Taché, qui avaient sollicité avec empressement la faveur de venir le chercher en cet endroit et de le conduire en canot là où l'usage des chevaux devenait impossible (5).

Mgr Taché était pressé d'arriver à l'Ile-à-la-Crosse ; car il savait que Mgr Grandin et le P. Vandenberghe l'y attendaient avec impatience depuis plusieurs semaines. En approchant de ces lieux si chers où il avait abordé pour la première fois il y avait 18 ans et qu'il ne devait plus jamais revoir, il éprouva de vives émotions.

---

(1) Lettre à sa mère, 31 *août* 1864. Cette lettre et les deux suivantes continuent la précédente sur une même feuille de papier, nº 115 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à sa mère, 3 *septembre* 1864.

(4) Lettre à sa mère, 8 *septembre* 1864.

(5) *Ibid.*

Laissons-lui la parole: son récit ressemble aux effusions de la tendresse d'un père et à l'hymne d'un pontife.

Arrivée à l'Ile-à-la-Crosse.

" Le canot d'écorce si frêle, si gentil et si rapide, recevait à son bord notre pauvre Grandeur bien souffrante, bien fatiguée, et surtout bien désireuse d'arriver à l'Ile-à-la-Crosse. Les deux excellents Indiens qui nous conduisaient, et qui étaient de vieilles connaissances, devinaient facilement ce qui se passait en nous. Aussi ils ne s'épargnèrent pas. Il fallait six jours de navigation ordinaire. " Mon Père, nous n'en mettrons que " quatre: le beau clair de lune vaut le soleil, là où la navigation " est facile;" et ces bons jeunes gens sacrifiaient deux de leurs nuits pour hâter la satisfaction qui nous était réservée le 15 septembre. Dès le lever du soleil, nous entrions dans le lac de l'Ile-à-la-Crosse, et puis bientôt, la grande croix, le clocher argentin, l'église, tout l'établissement de la mission de Saint-Jean-Baptiste, reflétaient les rayons de notre magnifique soleil de septembre. En nous renvoyant au visage des flots de lumière, cette vue inondait notre âme des plus délicieuses émotions. Là, sur les bords de ce lac tranquille, dans un site que bien des touristes admireraient avec enthousiasme, s'assoit cet établissement qui a déjà fait tant de bien et qui en promet davantage pour l'avenir. Nous rapprochons, pour le comparer, ce qui se passait en ce moment dans notre cœur, de ce qui s'y était passé dix-huit ans auparavant, lorsque, pour la première fois, nous arrivions à cette même Ile-à-la-Crosse, où alors il n'y avait rien pour le Seigneur, rien, si ce n'est le bon vouloir des sauvages, le bon vouloir des missionnaires qui venaient les évangéliser. Merci, mon Dieu, d'avoir béni nos efforts, d'avoir accepté les sacrifices que nous vous avons offerts, d'avoir écouté les accents des prières ardentes que nos cœurs vous ont adressées. Ce que nous avons vu à l'Ile-à-la-Crosse, la dernière fois que nous l'avons visitée, prouve jusqu'à l'évidence que nous n'avons pas prié en vain, la première fois que nous en avons foulé le sol. Notre cœur chantait intérieurement l'hymne de la reconnaissance: ses battements précipités semblaient marquer la cadence qui guidait le jeu des avi-

rons pour imprimer à notre course une rapidité particulière. La nacelle volait pour ainsi dire, sur les eaux (1). "

Les enfants de l'école tenaient des oriflammes et les agitaient au vent; de toutes parts des salves joyeuses disaient que l'allégresse et le bonheur du premier missionnaire de l'Ile-à-la-Crosse trouvaient un écho dans tous les cœurs. Un instant après, l'Ange de Saint-Boniface était dans les bras de son Coadjuteur si tendrement aimé, du P. Vandenberghe; il embrassait "le bon P. Moulin," les dévoués Frères Dubé et Péréard. "Notre joie fut mise au grand complet par la rencontre du P. Gasté, venu tout récemment du lac Caribou. Nous revoyions aussi, avec un plaisir bien sensible, les bonnes Sœurs de la Charité, toujours si dévouées et si généreuses (2)."

Séjour à l'Ile-à-la-Crosse.

"Le R. P. Visiteur, arrivé depuis plus d'un mois à l'Ile-à-la-Crosse, s'y trouvait avec six Oblats, deux évêques, deux prêtres et deux frères convers. L'ensemble de l'établissement, la piété du bon peuple qui le visite, lui faisait dire qu'il n'aurait jamais cru pouvoir trouver au milieu des sauvages et à de pareilles distances des dernières limites du monde civilisé, un ensemble aussi complet, une œuvre aussi parfaite. Ce témoignage nous causa la plus vive satisfaction. Il confirmait notre opinion; plusieurs de nos missions ressemblant à celle-là, nous étions heureux de voir que le travail de nos frères causait quelque contentement à nos supérieurs (3)."

Les sept Oblats passèrent cinq jours ensemble dans la plus douce intimité, goûtant des joies telles qu'il ne s'en rencontrera de plus grandes que dans le ciel. Mais ici-bas, les douceurs de la réunion doivent faire place aux déchirements de la séparation. Le 20 septembre, le P. Gasté, le premier, partait pour aller passer l'hiver au lac Caribou. "Nous admirâmes son courage, observe Mgr Taché, sa généreuse abnégation; ce cher Père partait seul pour aller passer, seul, dix mois à ce lac Cari-

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 180-181.

(2) *Ibid.*, p. 181.

(3) *Ibid.*

bou, le coin le plus dénué du diocèse, et le missionnaire partait volontiers, satisfait de son sort. Que Marie le garde! que Dieu le protège! Comment nos missions ne réussiraient-elles pas? elles sont servies avec tant de dévouement et de zèle (1). "

Le P. Moulin partit à son tour, " heureux comme un prince, le cœur fort comme celui d'un apôtre, " pour se rendre d'abord au lac Vert, et de là à Carlton, afin d'y préparer les fidèles à la visite du premier pasteur.

Mgr Grandin dut s'absenter plusieurs jours pour voir des malades.

Le départ de Mgr Taché et du P. Visiteur fut d'abord fixé au 8 octobre; mais " cette fois encore, le ciel voulut bien déranger le cours ordinaire de la température; comme le temps était remarquablement beau, les voyageurs crurent pouvoir différer jusqu'au 15. C'est en ce jour qu'ils firent leurs adieux à Mgr Grandin, qu'ils laissaient seul et malade (2). " Il est plus facile de concevoir que d'exprimer la peine que ressentit le cœur si sensible de l'Evêque de Saint-Boniface en laissant des personnes et des lieux si chers.

Visite au lac Froid.

" Le même petit canot d'écorce, conduit par deux excellents sauvages montagnais, reçut les deux voyageurs. C'était un monde nouveau pour le P. Vandenberghe, c'en était un bien connu pour Mgr Taché, mais dans des circonstances telles qu'il pouvait dire lui aussi: " C'est du nouveau. " Toujours seul dans ces petits canots, comme le temps nous a souvent duré! Mais en si bonne et si aimable compagnie, cette fois, nous comptions

---

(1) Le R. P. *Alphonse Gasté* est né à Andouillé, au diocèse de Laval, le 18 octobre 1830, est ordonné prêtre à Seez en avril 1855, commence son noviciat à Paris le 24 avril 1860, le continue par dispense à Saint-Norbert, fait son oblation le 30 mai 1861, part aussitôt après pour le lac Caribou, où aucun missionnaire n'était allé depuis dix ans, et où il ne trouva que quatre chrétiens. Il y passe quarante ans et en fait une des missions les plus ferventes du Nord. Il est aujourd'hui (1904) supérieur des Oblats à Prince-Albert, objet de la vénération universelle.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 182.

parmi les agréables journées de notre vie les huit jours qui nous conduisirent au lac Froid (1). "

Visite du lac la Biche.

Le P. Maisonneuve s'y trouvait en mission auprès des sauvages de ce lieu; Mgr Taché passa la journée du dimanche avec lui et les sauvages.

Le lundi, il montait à cheval, ainsi que le R. P. Visiteur, et après une course de cinq jours, arrivait au lac la Biche, le 28, à une heure après-midi. " A ce même moment, la pluie cessait, le soleil venait raviver la scène et nous permettre de contempler et d'admirer le magnifique établissement de Notre-Dame des Victoires. La fusillade exécutée par les premiers habitants que nous rencontrâmes annonçait notre approche. L'aimable P. Tissot et l'excellent F. Bowes nous firent l'accueil le plus cordial. Ici aussi de bonnes Sœurs de la Charité donnent leurs soins à la population et elles partagèrent la joie de notre arrivée (2). "

Mgr Taché admira avec son distingué compagnon le magnifique établissement du lac la Biche, tant dans son ensemble que dans les détails. Cet établissement comprenait dès lors 2 maisons, en grande partie en pierre, 1 vaste étable et 3 autres maisons en bois, 18 chevaux, 32 bêtes à cornes, dont 11 bœufs de travail, 1 moulin à bras, 1 moulin à eau, de vastes terrains en culture (3). " C'est, dit-il, une *victoire* complète d'un travail intelligent sur la nature inculte. Toutes les ressources locales ont été utilisées, et la chose est d'autant plus digne de remarque que les missionnaires ont été seuls à l'œuvre. Ils ont fait le tout en grande partie de leurs mains et dirigé ce qu'ils ne pouvaient accomplir eux-mêmes (4). "

Les missionnaires du lac la Biche n'avaient point encore fait leur retraite annuelle. Mgr Taché et le R. P. Vandenberghe

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 182.

(2) *Ibid.*, pp. 182-183.

(3) *Inventaire de la mission du lac la Biche fait le 18 novembre* 1864. — Archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 183.

1er Vol. — p. 494.



La mission du Lac La Biche.

voulurent la faire avec eux. " Nous étions tous bien sérieusement et bien pieusement occupés, dit le spirituel narrateur, lorsque tout à coup nous arriva le cher P. Rémas, nous apportant avec lui une fameuse distraction, enrichie d'un plaisir véritable (1). "

Visite de St-Albert.

Le 28 novembre, l'Ordinaire et le Visiteur se remirent en route ; ils étaient accompagnés d'une escorte de trois personnes. " Les uns montèrent à cheval, les autres descendirent en carriole, et nous voilà à la recherche d'un chemin moins mauvais que la route ordinaire. Il n'y avait encore que très peu de neige : les détours faits pour éviter les mauvais pas allongèrent tellement la distance qu'il fallut six jours de marche forcée pour arriver au terme. L'avant-dernier jour, montant à cheval après une longue course à pied, nous demandions au R. P. Visiteur ce que lui disait le sang à l'adresse de la température ; "—15° tout au plus, fut la réponse. Le nez et les pieds nous disaient à nous au moins—24°. Le thermomètre décida la question, marquant—25°. Nous admirions de tout notre cœur le bon Père Vandenberghe qui, sans l'habitude de nos voyages, monté à cheval, perdait sans s'en apercevoir 10° des 25° de froid qui lui étaient montés en croupe (2). "

L'Evêque et sa suite arrivèrent à Saint-Albert le samedi 3 décembre, à la tombée de la nuit. On l'avait attendu durant tout l'après-midi, " les hommes l'arme au bras, les femmes, la couverte sur la tête. " Tous étaient dispersés quand le cortège arriva. " Le P. Lacombe, le F. Scallen, les bonnes Sœurs de la Charité se trouvèrent seuls " pour souhaiter la bienvenue au prélat et au Visiteur. " C'était bien plus qu'il n'en fallait, observe le premier, pour nous faire goûter une joie bien grande et bien douce (3). "

" Le retour de la lumière, poursuit l'auteur des *Vingt années de missions,* nous permit de contempler avec une orgueilleuse

---

(1) *Vingt années de Missions*, p. 183.
(2) *Ibid.*, p. 184.
(3) *Ibid.*

complaisance la belle mission de Saint-Albert, si avancée quoique si nouvelle. La beauté naturelle du site, rehaussée par l'art nous étonna, quoique nous l'eussions choisi nous-même. Il n'y avait pas encore quatre ans que ce choix avait été fait, et quel travail déjà!.. De belles et vastes constructions s'étaient élevées comme par enchantement; des champs spacieux défrichés, bien enclos et bien cultivés, donnaient déjà d'abondantes moissons. Les maisons construites tout autour du joli monticule où se trouve la maison du Seigneur, celles de ses ministres et de ses dévouées servantes, forment le groupe qui domine tout le paysage; la petite rivière qui serpente au pied des collines et que l'on traverse sur un beau pont; puis à une petite distance, le lac dont les eaux peu profondes baignent le pied de la montagne qui fournit le bois de construction: voilà ce que nous ne pouvions nous lasser de contempler; notre étonnement était partagé par le bon Père Visiteur, qui ne savait quoi le plus admirer, ou la beauté du pays ou le travail colossal de ses apôtres (1)."

Le fondateur de Saint-Albert accompagne son récit d'un défi que lui arrache l'amour de l'Eglise. "Pourtant, dit-il, les rêveurs de systèmes absurdes veulent que les prêtres ne soient pas les hommes de l'époque. Qu'ils viennent donc ces ennemis de la révélation. Il y a encore de par le monde assez de sauvagerie pour que chacun puisse faire ses expériences. Il y a encore assez de ténèbres pour que chacun puisse essayer son *système luminaire*. Oui, qu'ils viennent, qu'ils rendent aux Indiens ignorants plus de services que ne leur en rend le pauvre prêtre; qu'ils civilisent davantage et plus vite; qu'ils adoucissent plus tôt les mœurs barbares des sauvages; qu'ils viennent opérer dans nos déserts les merveilles qu'y opère le prêtre; qu'ils donnent au monde le spectacle d'un pareil dévouement, d'une pareille et entière abnégation: alors nous croirons à leur mission réforma-

(1) La maison des missionnaires avait 20 pieds par 20; elle n'existe plus. L'église avait 22 par 42; elle sert de sacristie à la cathédrale de Saint-Albert (1904.

trice. Mais en attendant, pendant qu'ils jouissent de tous les bienfaits que la main civilisatrice du christianisme a semés avec tant de profusion dans le monde, qu'ils ne blasphèment pas contre Dieu, ni sa loi sainte, ni ses ministres sacrés (1). ”

Le lundi suivant, Mgr Taché et son compagnon allèrent au fort Edmonton, ou mission de Saint-Joachim, y offrirent leurs respects à M. J.-W. Christie et y saluèrent les chrétiens. Ils y retournèrent pour y célébrer les grandes solennités de Noël et firent ensuite l'examen des enfants de l'école que tenait le F. Scallen. “ Il nous fut facile de nous convaincre, atteste l'Evêque, que les bruits avantageux qui circulaient au sujet de cette école n'étaient que l'expression de la stricte vérité (2). ” Visite d'Edmonton.

Le P. Caër, chargé de la mission du lac Sainte-Anne, vint voir son Evêque et le P. Vandenberghe à Saint-Albert; Mgr Taché lui rendit sa visite et conduisit le Visiteur à la plus ancienne des missions du Nord-Ouest, “ trouvant partout une satisfaction véritable à la vue du bien opéré et de l'avenir prospère qui semble réservé à ces belles contrées (3). ”

Cependant l'année 1865 commençait. Mgr Taché et le Visiteur reçurent les souhaits et les vœux des Oblats réunis à Saint-Albert. En retour, ils leur distribuèrent de généreuses “ étrennes : ” au P. Lacombe, “ la mission de courir les prairies pour tâcher d'atteindre les pauvres sauvages cris et pieds-noirs et développer en eux les germes de foi déjà reçus ; ” au P. Rémas, l'obédience de demeurer à la charmante résidence du lac Sainte-Anne ; ” au P. Caër, l'honneur d'être “ premier officier du château Saint-Jean, Ile-à-la-Crosse ; ” au F. Scallen, la charge “ de continuer son école à Saint-Joachin, avec la perspective d'un agrandissement pour une œuvre si utile. ” Renouvellement de l'année.

Le 9 janvier, Mgr Taché et le P. Vandenberghe firent leurs

(1) *Vingt années de Missions* ....., pp. 184-185.

(2) *Ibid.*, p. 185.

(3) *Ibid.*

adieux à leurs frères au Fort des prairies, et reprirent la direction de Saint-Boniface, entreprenant, sur des traînes à chiens, un voyage de 400 lieues. Après six jours de marche, les voyageurs arrivèrent au fort Pitt. Ils y trouvèrent le P. Tissot souffrant. Pour le soulager, ils lui ordonnèrent d'aller résider à Saint-Albert, avec la charge de " Préfet des missions de l'Ouest."

" Les heureuses dispositions des chrétiens du fort Pitt, l'affectueuse complaisance de M. Chatelain qui en a la charge, consolèrent beaucoup Mgr Taché et le R. P. Visiteur ; ils promirent de faire tout en leur pouvoir " pour hâter un établissement dont l'urgence semble d'autant plus grande, que ces belles terres ne peuvent pas rester longtemps sans être habitées. Nécessairement d'autres que les tribus errantes des plaines et des forêts iront bientôt demander à ce sol des richesses qu'il peut produire et en arracher les trésors qui y sont enfouis. Le versant oriental des Montagnes Rocheuses comme celui que saluent les rayons du soleil couchant, est une région aurifère. L'amour de l'or, cette autre " fièvre jaune " si peu redoutée, devra conduire, tôt ou tard, une population considérable vers la partie supérieure de la vallée de la Siskatchiwan ; car, en la remontant depuis le fort Pitt jusqu'au pied des grands monts, on trouve la plus belle, la plus avantageuse portion du pays (1). " Les événements ont vérifié les prévisions de Mgr l'Evêque de Saint-Boniface.

Visite de Carlton.

Le 18 janvier, Mgr Taché et son compagnon laissèrent le fort Pitt, et après sept jours de marche, arrivèrent à Carlton, où les attendait le P. Moulin. " Ce dernier s'était égaré dans la forêt en venant de l'Ile-à-la-Crosse et avait été dans un danger sérieux de perdre la vie. " Il riait de bon cœur de cette aventure et s'en dédommageait en déployant tout le zèle possible, en faveur de ceux pour le bonheur desquels il avait failli perdre la vie. Ce cher Père reçut avec le bon vouloir qui le caractérise, obédience pour le lac Caribou. Les provisions

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 187-188.

manquant au fort Pitt, il fit ses adieux au R. P. Visiteur et reprit avec deux sauvages le chemin de l'Ile-à-la-Crosse (1).

Les différents courriers d'hiver qui viennent de tous les points du pays, se réunissent à Carlton, pour y échanger les lettres dont ils sont porteurs. Le 27 janvier, ils étaient tous arrivés. Le R. P. Vandenberghe, qui n'avait pas l'habitude d'un courrier semi-annuel, soupirait après les nouvelles de Paris et du reste de la Congrégation. Les lettres à son adresse purent satisfaire sa légitime impatience (2). "

" Le 29 au matin, les pauvres chiens de Carlton étaient attelés aux traîneaux, malgré la maigreur extrême où les tenait le le triste état des magasins. Ces infatigables quadrupèdes devaient pourtant, dans le cercle de leurs attributs, remplacer les rapides locomotives et traîner la plus prompte des malles du pays, comme qui dirait à Marseille la malle des Indes. " De nobles voyageurs prenaient aussi passage par ce train express. Monsieur Prudon, avec une générosité bien digne de notre reconnaissance, sacrifia pour ces derniers une partie relativement considérable de ce qui lui restait pour nourrir sa famille (3). "

L'Evêque de Saint-Boniface et le P. Vandenberghe furent retardés dans leur marche par plusieurs circonstances. " Ce n'est que le 7 février qu'ils arrivèrent à la Montagne de Tondre, où M. Taylor et sa famille leur firent l'accueil le plus aimable. Le lendemain ils partaient, munis de tout ce qu'un établissement prospère peut fournir pour ces sortes de voyages. Le quatrième

---

(1) R. P. *Julien Moulin*, né le 27 juillet 1830, à la Gonévrière, diocèse de Rennes, entré le 13 novembre 1834 au noviciat de N.-D. de l'Osier, fait son oblation le 14 novembre 1855, est ordonné prêtre à Marseille le 28 juin 1857 par Mgr de Mazenod, qui lui avait donné déjà les quatre ordres moindres, le sous-diaconat et le diaconat, arrive à Québec le 28 juin 1858, à Saint-Boniface au mois d'août suivant, y séjourne jusqu'au mois de juin 1859. Il séjourne à l'Ile-à-la-Crosse ou au lac Caribou de 1857 à 1871, est envoyé ensuite aux missions de Prince-Albert, du lac Vert, du lac Maskeg, etc., est attaché en 1882 à la mission de Batoche, où il a la jambe percée par une balle durant la rébellion de 1885, et où il conserve encore aujourd'hui (1904) une vieillesse vigoureuse et un zèle digne d'un Oblat.

(2) *Vingt années de Missions......*, p. 188.

(3) *Ibid.*

jour, au lever du soleil, ils entrèrent au fort Pelley. M. Campbell, sa femme, ses commis et leurs familles, semblaient avoir pris à tâche de prouver qu'un fort de traite, au milieu des forêts, est pour le voyageur une oasis où l'on s'étonne de trouver le confort et la bienveillance des pays les plus recommandables par leur hospitalité (1). " Mgr Taché commença là une lettre à sa mère, qu'il ne put achever qu'à la Rivière-Rouge (2).

Visite de la Baie aux Canards.

Les voyageurs se remettaient en route le 13 février, de grand matin, en compagnie de M. Campbell; et le 15 au soir, sans, pour ainsi dire, s'en être doutés, ils arrivaient à la Baie aux Canards, où ils bénissaient le P. Simonet, à la porte de la chapelle de Saint-Edouard, dans laquelle ils étaient ensuite si heureux de s'agenouiller devant le Saint-Sacrement. " Oh! mon Dieu, s'écrie l'Evêque missionnaire, pourquoi faut-il que vos tabernacles, même les plus modestes, ne soient ici échelonnés qu'à de si grandes distances (3)? " Cependant ils sont déjà plus nombreux que lorsque l'Evêque arrivait dans ces contrées pour la première fois il y a près de vingt ans; ils se multiplieront encore beaucoup durant les trente années qu'il lui reste à vivre.

Le 16 février, Mgr Taché confirma vingt-deux personnes à la Baie aux Canards; puis il partit avec le P. Vandenberghe. " Plusieurs commis qui cheminaient avec eux, leur continuèrent les bons offices dont ils étaient l'objet depuis leur départ d'Edmonton. Le 18 au soir, ils arrivaient chez M. McDonald au poste Manitoba (Notre-Dame du Lac); ils y passèrent le dimanche pour repartir le lundi matin et arriver le mardi à Saint-Laurent. Le mercredi 22, malgré une furieuse tempête de neige, ils parcoururent les 60 kilomètres qui les séparaient de la paroisse de Saint-François-Xavier, où ils arrivèrent chez M. Thibault, vicaire général, et où ils eurent de plus la consolation de rencontrer le P. Lestanc (4). "

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 189.

(2) *Fort Pelley, en route pour la Rivière-Rouge*, 11 *février* 1865. N° 117 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 189.

(4) *Ibid.*

Enfin, le 23 février, l'Evêque était de retour à Saint-Boniface et entrait dans sa cathédrale "après six mois et onze jours d'absence (1)" au milieu de l'empressement et de la joie la plus vive de tous les habitants. Une agréable surprise lui avait été ménagée par la Providence. Trois cloches commandées pour la cathédrale étaient arrivées pendant son voyage et saluaient son retour de leurs plus joyeuses volées (2). Mgr Taché éprouva toute sa vie une jouissance intime au son des cloches; en cette circonstance, ces consolations saintes s'ajoutèrent à toutes les autres pour faire couler de ses yeux de bien douces larmes. Retour à St-Boniface.

Il avait voyagé dans la saison la plus rigoureuse; mais, écrit-il à sa mère, " tout y a été de nature à vous réjouir, soit pour les consolations que j'y ai goûtées, soit pour la protection visible de la divine Providence (3). " Oui, bonne mère, ajoute-t-il, " je vous l'ai toujours dit, il y a une providence spéciale pour les missionnaires. Vos ferventes prières en ménagent une toute particulière à votre fils. Non seulement ce long voyage ne m'a pas fatigué, mais même je suis incomparablement mieux et plus fort qu'à mon départ; je n'ai pas été aussi bien depuis plusieurs années. " " La seule ombre à ce riant tableau, conclut-il, c'est la misère qui règne dans le pays. Priez pour nos pauvres gens. Que saint Joseph, qui a déjà tant fait de miracles, nous continue sa protection (4)." Il écrit quelque temps après à son frère Louis: " La misère la plus profonde règne ici. Je suis moi-même rendu à bout et ne sais plus que faire pour soulager les nécessiteux qui m'assiègent et qui souffrent. C'est une si cruelle chose d'avoir faim (5). "

---

(1) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 28 *février* 1865. — N° 117 de la collect on de M. de la Broquerie-Taché.

(2) Lettre de la Sœur Clapin, supérieure des Sœurs Grises, à Madame Taché, *Hôpital-Général de Saint-Boniface*, 20 *décembre* 1864. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 116.

(3) Lettre du 28 février 1865.

(4) *Ibid.*

(5) *Saint-Boniface*, 25 *mars* 1865. — N° 118 de la collection de M. de la Broquerie-Taché.

CHAPITRE XXVII

LES ADIEUX A MGR FARAUD OU PREMIÈRE DIVISION DU DIOCÈSE DE SAINT-BONIFACE (1865).

Retraite à l'évêché.

Quinze jours après le retour de l'Evêque et du Visiteur, le P. Simonet arriva du lac Manitoba et le P. Richer de Saint-Charles ; les Pères Lestanc, Le Floch, Végreville et André demeuraient à Saint-Boniface ou dans les environs. Tous ensemble se mirent en retraite avec Mgr Taché, " sous la sage et pieuse direction du P. Vandenberghe (1). "

Après la retraite, " le P. Végreville alla faire la mission à Pembina ; le P. Simonet retourna à Saint-Laurent, le P. Richer à Saint-Joseph, le P. André à Saint-Charles, le P. Lestanc et le P. Le Floch continuèrent à l'évêché leurs besognes respectives (2). "

Voyage du P. Visiteur à St-Joseph.

Un peu plus tard, le P. Vandenberghe, accompagné du P. Lestanc, alla visiter la mission de Saint-Joseph, où se trouvaient alors les Pères Végreville et Richer. "Cette circonstance offrit au bon Père Visiteur l'occasion de goûter à une petite aventure de voyage. Déjà il avait parcouru des centaines et des centaines de lieues dans le diocèse de Saint-Boniface, sans que le moindre accident personnel eût compromis le bien-être possible dans ces sortes d'expéditions. Le retour de la visite à Saint-Joseph vint faire exception et permit au R. P. Vandenberghe d'enrichir son calepin d'une note nouvelle, et au P. Lestanc d'en ajouter une au sien, d'une espèce bien connue.

Les deux vénérables voyageurs s'en revenaient, causant sans doute des choses faites et à faire, du pour et du contre de quelque

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 190.

(2) *Ibid.*, p. 190.

grave question. Leur guide, à cheval devant eux, arriva sur le bord d'une petite rivière, dite Rivière aux Prunes; il la traverse, sa monture presque à la nage. Le P. Lestanc, chargé de conduire le char de l'Etat, croit qu'il en peut faire autant, et fait avancer son cheval au milieu de la rivière. Le courant rapide, surpris d'une pareille audace, s'empare de l'espèce de caisse posée sur les roues; il la renverse et plonge à l'eau et Visiteur et conducteur. On n'était encore guère qu'à la fonte des neiges; l'eau était très froide; les voyageurs furent trempés de la tête aux pieds, perdirent une partie de leurs effets et mouillèrent le reste. Ils étaient loin de toute habitation, au milieu d'une plaine déserte, dans l'impossibilité par conséquent de faire du feu pour se sécher et se réchauffer; force leur fut de marcher ainsi pendant plusieurs heures. Heureusement la rencontre d'une famille métisse, qui était en loge au milieu de la prairie et qui avait un peu de bois, fit que cet accident n'eut pas les suites fâcheuses qu'il pouvait causer. Le bon Père Vandenberghe voulut bien s'en amuser ensuite avec nous, et nous laisser lui dire que cet accident était heureux, puisqu'un Visiteur doit aller même jusqu'au fond des... choses courantes (1)."

Une épreuve. Le P. Vandenberghe partit peu de jours après.

Mgr Taché lui avait prodigué les marques de respect et de confiance. Cependant, le Visiteur termina son séjour dans le Nord-Ouest par la promulgation d'un règlement, qui était un véritable acte de défiance envers les évêques oblats en général, envers Mgr de Saint-Boniface en particulier.

Il nous est difficile d'entrer dans l'examen détaillé de ce règlement; il nous est plus difficile encore de le juger. Mais il nous est impossible de ne pas en faire mention; car il a une importance assez grande dans cette histoire. Le règlement du P. Vandenberghe n'est pas en effet, un fait isolé. Mais d'une part, il se rattache à ces préventions que nous avons vues dans l'entourage du prélat dès les premières années; d'autre part, il a été la cause

---

(1) *Vingt années de Missions......*, pp. 194-195.

ou l'occasion d'épreuves prolongées, qui pendant bien des années, presque jusqu'à la mort, ont répandu beaucoup d'amertume dans l'âme de l'Evêque oblat. Que Dieu nous garde cependant d'accuser personne ! Mais la croix doit être la compagne inséparable des grands fondateurs : Dieu se plut à purifier et à sanctifier ce cœur sensible par des afflictions d'autant plus pénibles qu'elles lui venaient de ceux qui lui étaient le plus chers.

Arrivée de Mgr Faraud à St-Boniface.

Cependant un autre visiteur venait d'arriver à la Rivière-Rouge : c'était l'évêque que le Vicaire de Jésus-Christ appelait à partager la sollicitude de l'Ange de Saint-Boniface.

Mgr Faraud avait repassé l'Océan, rapportant de l'Europe, avec le titre d'évêque d'Anemour le caractère et les grâces de la dignité épiscopale. Il séjourna quelques semaines dans le Canada pour surveiller une nouvelle édition des livres montagnais et travailler aux intérêts de son église naissante.

Le 24 mai, Mgr d'Anemour arriva à la Rivière-Rouge avec les Pères Genin, Tissier et Leduc, les Frères Lalican, Hand et Mooney. " Les cloches, raconte l'auteur des *Vingt années de missions,* sonnèrent leurs plus joyeuses volées, la cathédrale retentit des chants de la plus vive allégresse. "

" Deux évêques, poursuit-il, étaient agenouillés au pied de l'autel auprès duquel ils avaient reçu tous deux l'onction sacerdotale, au-dessus du caveau qui renferme les dépouilles mortelles du premier évêque de la Rivière-Rouge, qui les avait faits tous deux prêtres de Jésus-Christ et dont ils sont les successeurs, étant chargés chacun d'une partie de son diocèse. "

Nous ajoutons : Ces deux grands prélats, agenouillés, le 24 mai 1865, devant l'autel où ils avaient été consacrés prêtres et sous lequel reposait alors leur consécrateur, dorment aujourd'hui, eux aussi, leur dernier sommeil sous ce même autel aux côtés du premier évêque de la Rivière-Rouge, attendant dans ce foyer d'où la vie chrétienne a rayonné sur tous les Pays d'en Haut, la résurrection bienheureuse qui viendra un jour glorifier les travaux des trois premiers évêques de ces pays. " Seigneur, que vous êtes admirable dans vos saints ! "

Mais, n'anticipons pas.

Mgr Faraud se trouvait accompagné par un membre distingué de l'aristocratie française, M. le vicomte Hyacinthe de Bélizal, qui venait visiter en savant et en touriste la Rivière-Rouge et le Nord-Ouest. Mgr Taché lui offrit une cordiale hospitalité. " Le nom de cette honorable famille, dit-il, nous était avantageusement connu. Puis nous devons tant à la France, que tout ce qui est français rencontre nos plus chaleureuses et plus sincères sympathies. C'est la France qui fournit presque tous nos missionnaires; c'est elle qui, en grande partie, nous nourrit et nous soutient; du haut du ciel, nos pauvres sauvages prient Dieu de bénir la France, puisque ce sont ses enfants et ses aumônes qui les y ont conduits en grand nombre. L'Evêque de Saint-Boniface voudrait pouvoir dire à toutes les âmes généreuses de ce noble pays combien son cœur est reconnaissant pour tout ce qui est fait en faveur de l'Eglise confiée à ses soins. Privé de cette consolation, il était du moins heureux d'offrir l'hospitalité à l'un de ses aimables enfants (1).

Mgr Faraud passa près de trois semaines à Saint-Boniface dans la douce société de Mgr Taché et des nombreux Oblats qui vinrent durant ce temps à l'évêché.

Voyage de Mgr Faraud vers son vicariat apostolique.

Le 13 juin au matin, Mgr Faraud s'embarquait avec le P. Genin et le F. Boisramé pour se rendre à son vicariat apostolique. Il arriva le 25 juillet à l'Ile-à-la-Crosse, où se trouvait Mgr Grandin. " La rencontre des deux prélats fut des plus agréables pour leurs cœurs. Mgr Grandin, qui avait tant travaillé et tant souffert dans la rivière MacKenzie, en voyait avec bonheur le Vicaire. Cette vue le rassurait sur l'avenir de ces importantes missions et en garantissait le succès. Les zélés coopérateurs de Mgr d'Anemour allaient être si heureux de son arrivée; l'âme sensible de celui qui les avait dirigés pendant trois ans partageait leur bonheur. De son côté, Mgr Faraud fut bien touché à la vue de Mgr de Satala. Il savait tout ce que ce pieux prélat avait

---

(1) *Vingt années de Missions*......p. 193.

enduré de fatigues et de privations pour cultiver sa vigne et aussi pour lui créer un établissement. La plus vive reconnaissance animait son cœur. Avec quelle affectueuse avidité il accueillit tous les précieux renseignements que Mgr Grandin pouvait seul lui donner! avec quelle entière confiance il lui fit part de ses craintes, de ses espérances, de ses projets (1)! ”

Mgr Faraud arrivait à l'Ile-à-la-Crosse par les barques qui remontaient jusqu'au Portage la Loche. Or ces barques faisaient une courte halte à l'Ile-à-la-Crosse. Les deux prélats désiraient prolonger leurs entretiens. Mgr Grandin prit passage sur les embarcations et demeura avec Mgr d'Anemour encore “ une matinée (2). ”

“Les joies comme les douleurs éprouvent, continue Mgr Taché; elles épuisent parfois. Quand, comme Mgr Grandin, on a le dangereux privilège d'être doué d'une sensibilité extrême, d'un cœur par trop généreux et d'un faible tempérament, il est bien difficile de résister aux violentes impressions d'une joie extrême et d'une douleur poignante. Il y avait en effet, de tout cela dans les nouvelles dont Mgr Faraud était porteur, dans les lettres adressées à l'évêque de Satala (3). ” D'une part, Mgr Grandin voyait un Vicaire apostolique arriver dans le nord et apprenait l'avancement du royaume de Dieu partout dans les missions: c'était pour son âme apostolique la source d'une immense consolation. Mais d'autre part, il était informé des plaintes portées contre Mgr Taché et du règlement fait par le Visiteur à la suite de ces plaintes. Mgr Taché lui faisait à cet égard de douloureuses confidences et montrait l'amertume dont son cœur était abreuvé. L'âme du Coadjuteur était inséparablement unie à celle de son Evêque, comme l'âme de Jonathas à l'âme de David. Aussi Mgr Grandin ressentit vivement la peine de son ami, plus vivement que s'il eût été directement en cause lui-même. Ce fut une épreuve au-dessus de ses forces corporelles. “Il se soutint encore, tant que

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 198.

(2) Témoignage de Mgr Grandin lui-même.

(3) *Vingt années de Missions......*, p. 199.

dura la surexcitation nécessaire pour répondre " aux lettres reçues ; mais ensuite " il fit une dangereuse maladie. Lui-même, si peu soucieux d'ordinaire de sa propre conservation, craignit pour ses jours. Dieu eut pitié de nous et de notre diocèse, dit Mgr Taché, et, après le 20 août, Monseigneur entrait en convalescence (1). "

Cependant le nouveau Vicaire apostolique d'Athabaska-MacKenzie avait poursuivi sa route. Le Portage la Loche avait servi autrefois à délimiter les terres que Charles II donnait à son cousin Rupert et qui sont devenues le territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce même Portage sert à séparer le vicariat apostolique de la Rivière MacKenzie du reste du diocèse de Saint-Boniface dont il a été détaché.

Mgr Faraud se trouva là avec le P. Genin et le F. Boisramé qui l'avaient accompagné, avec le P. Tissier et les Frères Hand et Mooney, qui arrivaient par une autre voie. Beaucoup de sauvages y étaient aussi réunis ; ils firent à leur " Grand Père " une chaleureuse ovation. Ce fut une fête qui se célébra pendant trois jours par le chant de messes d'actions de grâces. Le 6 août, Mgr Faraud offrit le sacrifice au milieu du Portage, et deux heures après, il arrivait au sommet de la hauteur des terres (2).

La dernière page des " Vingt années de missions."

Ecoutons là Mgr Taché faisant ses adieux à son frère l'Evêque d'Anemour : ces adieux sont empreints d'une onction touchante et nous révèlent dans toute leur magnanimité ces héros de la civilisation chrétienne dans l'extrême nord de l'Amérique.

" Mgr Faraud arrivé à cette hauteur des terres, dit-il, salua d'un côté le diocèse de Saint-Boniface auquel il n'appartenait plus, mais où il avait, lui aussi, porté " le poids de la chaleur et du jour, " où il laissait des frères nombreux, des amis dévoués, et d'où s'élevaient journellement des vœux et des prières ardentes pour son bonheur et la prospérité des œuvres confiées à sa sollicitude. De l'autre côté de ces hauteurs, l'Evêque d'Anemour

---

(1) *Vingt années de Missions......*, p. 199.

(2) Relation du voyage de Mgr Faraud. — *Missions de la Congrégation des Oblats de M. I.*, t. VI, p. 324.

voyait plus que la terre *promise:* c'était la terre *donnée,* "la portion de son héritage et de son calice", terre de travail; mais le prélat, fidèle à la devise qu'il avait choisie avec tant d'à-propos et de générosité, répéta volontiers: "*Non recuso laborem* (1); terre de consolation: on en est toujours si avide, il y en a toujours tant à se sacrifier pour Dieu et pour le prochain!

"L'imagination, souvent bien faible à côté de la réalité, nous montre le Vicaire apostolique de la Rivière MacKenzie en proie aux vives émotions que lui inspire sa position: position dans laquelle le cœur veut et ne veut pas; dans laquelle toutes les répugnances et les difficultés agitent et bouleversent l'âme; position dans laquelle la force et la générosité de l'abnégation peuvent seules assurer le triomphe de la grâce qui les inspire.

"Un vicariat apostolique auprès du pôle nord, ce n'est pas l'idéal de ce que l'homme ambitionne d'ordinaire, mais bien la parfaite réalisation des vœux de ceux qui ont été appelés à la vie religieuse par la méditation de la sublime maxime "*Evangelizare pauperibus misit me Deus* (2)."

"Les difficultés de cet apostolat sont encore grandes et nombreuses; pourtant l'on peut déjà dire avec un saint enthousiasme: "*Pauperes evangelizantur* (3)." Mgr d'Anemour est là où vingt ans auparavant un zélé missionnaire venait, pour la première fois, offrir aux pauvres de ces pauvres contrées, les richesses infinies du Ciel, les trésors des miséricordes de l'immense charité du Dieu d'amour.

"Quel changement s'est opéré depuis le jour où, pour la première fois, le sang de la divine victime a coulé sur les hauteurs du Portage la Loche! Malgré la facilité avec laquelle la pensée du missionnaire entrevoit, avec laquelle son cœur demande la conversion des infidèles, M. Thibault n'avait certainement jamais songé aux conséquences admirables de son zèle, à tout ce

---

(1) "Je ne refuse pas le travail": paroles de saint Martin mourant.

(2) "Dieu m'a envoyé évangéliser les pauvres": devise des Oblats dans leur sceau.

(3) "Les pauvres sont évangélisés": autre devise dans le même sceau.

qui s'est opéré depuis. Au moment où il arriva au Portage la Loche, tout était infidèle dans cette partie de l'immense vicariat du Nord-Ouest. Le vénérable vieillard qui lui avait toujours consacré ses aspirations et ses souhaits les plus ardents, n'avait que cinq auxiliaires qui pussent donner leur concours à un zèle qui avait déjà épuisé ses forces. Les Oblats en route pour la Rivière-Rouge n'étaient pas encore auprès de l'évêque de Juliopolis. Aujourd'hui, Monseigneur, vous êtes au Portage la Loche, comme pour y célébrer le vingtième anniversaire de la première visite du premier missionnaire.

“ Avant de détourner vos regards de ce diocèse de Saint-Boniface, qui n'a été amoindri dans son étendue que parce que vous et tous ceux qui sont sous votre juridiction et la nôtre ont tant travaillé à en agrandir les œuvres ; avant de nous faire des adieux qui ne sont à la vérité qu'extérieurs et ne diminuent en rien l'affection mutuelle qui nous unit si intimement depuis dix-sept ans ; oui, cher Seigneur, reposons-nous ensemble quelques instants sur les bords de ce délicieux petit lac qui sépare nos diocèses ; jetons un regard d'une affectueuse complaisance sur ce que la Congrégation des Oblats, cette famille de nos cœurs et de nos espérances, a fait pour les pays confiés à notre sollicitude (1). ”

Ici, le grand fondateur passe en revue toutes les missions et tous les missionnaires dont il a eu jusqu'ici le gouvernement :

1° *Saint-Boniface,* avec son peuple, son sollège, avec Saint-Charles, Saint-Alexandre et le bas des rivières Rouge et Winnipeg, que desservent d'abord l'Evêque en personne, ensuite les Pères Lestanc, Le Floch, aidés par les Frères Glénat et Duffy ;

2° *Saint-Joseph et Pembina,* dans le diocèse de Saint-Paul, avec les prairies adjacentes : auxquels sont attachés les Pères Richer et Leduc ;

3° Les différents postes échelonnés autour du lac *Manitoba* et du lac *Winipagons,* que visite le P. Simonet ;

---

(1) *Vingt années de Missions......,* pp. 199-201.

4° *Saint-Albert, Sainte-Anne, Edmonton, Saint-Paul des Cris, le Petit Lac des Esclaves,* les forts *Jasper* et de la *Montagne* ainsi que les nombreuses tribus des prairies, qui sont l'objet du zèle des Pères Tissot, Rémas, Lacombe, André et du F. Scallen;

5° Le lac la *Biche* et le fort *Pitt,* qui sont le partage des Pères Maisonneuve et Végreville;

6° Les deux forts du lac *Caribou,* celui du *Portage de Traite* et leurs environs, où demeurent les Pères Moulin, Gasté et le F. Lalican;

7° *L'Ile-à-la-Crosse,* le *Portage la Loche,* les lacs *Vert* et *Froid, Carlton,* qui possèdent un Evêque Oblat, Mgr Grandin, avec le Père Caër et les Frères Dubé, Bowes, Péréard:

Total *vingt-trois oblats* répartis entre une dizaine de résidences;

Puis dans le bassin du MacKenzie:

1° *Athabaska* ou la *Nativité, Notre-Dame des Sept Douleurs* et la *rivière à la Paix,* où sont les Pères Clut, Tissier et le F. Mooney;

2° *La Providence,* avec les forts *Simpson,* du *Liard* et *Halket,* où résidera le Vicaire Apostolique, où sont les Pères Genin, Grouard, les Frères Eynard, Salasse et Boisramé;

3° *Good-Hope,* le fort *Norman* et le bas du grand fleuve, où repose le P. Grollier, où se dévouent les Pères Séguin, Petitot et le F. Kearney;

Total: *quinze oblats,* distribués dans sept ou huit résidences.

Mgr Taché poursuit son religieux dialogue avec l'évêque auquel il confie à cette heure la moitié de son diocèse:

“ Oui, répétons-le, bien sûr, le premier missionnaire qui a foulé les bords du lac tranquille où nous causons, et qui ne pouvait donner que quelques lueurs d'espérance aux nations infortunées d'au delà du Portage la Loche, parmi lesquelles il n'y avait pas un seul chrétien; oui, ce zélé missionnaire, malgré les

vœux ardents de son cœur généreux, était loin de soupçonner que vingt ans plus tard ces froides et inhospitalières régions compteraient des milliers de chrétiens; qu'elles auraient été sillonnées en tous sens par ses successeurs; qu'elles seraient érigées en vicariat apostolique; qu'un Evêque, huit Pères et six Frères de notre chère Congrégation, qu'il ne connaissait même pas, y travailleraient à l'établissement du règne de Jésus-Christ. Bénissons Dieu de ces succès, remercions-le de ce que sa grâce nous a choisis pour contribuer en quelque chose à la sanctification de son nom. Les succès passés nous sont une garantie raisonnable des triomphes à venir. Forts de la puissance même de Dieu, de la protection de Marie, appuyés sur cette Congrégation qui s'est déjà montrée si généreuse et si confiante à notre égard, poursuivons l'œuvre sainte en nous souvenant que la couronne n'est que pour ceux qui auront combattu jusqu'à la fin. Depuis que nous sommes entrés dans la lice, tous nos efforts ont été confondus; en nous séparant aujourd'hui, bien-aimé Seigneur, nous n'en serons que plus unis, puisque non seulement nous poursuivons le même but, mais qu'une égale responsabilité va désormais peser sur chacun de nous. En vous remettant cette portion de la vigne du Seigneur que le Souverain Pontife vous a confiée et que j'administre en mon nom ou au vôtre depuis douze ans, par moi-même ou par notre commun ami Mgr Grandin, je ne puis qu'éprouver une profonde émotion et une vive sympathie. Je ne vous dissimulerai pas non plus, et l'expérience permet de vous le dire, que les splendeurs et la pompe qui entourent la dignité épiscopale, n'en écartent ni les soucis ni les douleurs. Vous vous surprendrez à regretter plus d'une fois les heureux jours que nous avons coulés ensemble lorsque nous n'étions que prêtres missionnaires et que ni l'un ni l'autre de nous n'avait le plus léger soupçon qu'il pût un jour échanger la croix d'oblat pour celle de pontife. Espérons que Dieu lui-même a voulu un ordre de choses auquel notre volonté n'a été pour rien.

“ Séparons-nous, Monseigneur, pour donner à Dieu et à la partie de son Eglise qui nous est échue en partage, le peu qui

nous reste de force et d'énergie. Voyez avec quelle ardente et légitime impatience vous êtes attendu par tous nos frères d'Athabaska et de MacKenzie. Ils vous appellent de tous leurs vœux. Les tribus qu'ils évangélisent soupirent aussi après votre arrivée, comme après une époque de grâce et de sanctification. Allez commencer l'ère nouvelle que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, réserve aux infortunés habitants de ces lointaines et arides régions. *Adieu,* cher ami; oui, soyons *à Dieu,* pour que les peuples qu'il nous a confiés soient aussi à lui (1). "

---

(1) *Vingt années de Missions,* pp. 202-204.

CHAPITRE XXVIII

TROIS ÉCRITS DE MGR TACHÉ.

I. — *Les vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique.*

Les adieux à Mgr Faraud terminent l'ouvrage si célèbre connu sous le nom de *Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique.* **Epilogue.**

" Les vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique, dit l'auteur, sont écoulées, puisque le jour auquel Mgr Faraud arrivait au chef-lieu de son Vicariat apostolique est précisément le vingtième anniversaire du jour ou le Rév. P. Aubert débarquait à Saint-Boniface, pour offrir au nom de notre bien-aimé Fondateur, les services de la Congrégation au premier évêque de la Rivière-Rouge. Pendant ce laps de temps, notre chère famille a envoyé trente-neuf oblats profès dans nos missions. Elle en a rappelé cinq que l'on peut considérer comme remplacés par cinq autres qui ont fait profession ici. Le ciel en a pris un pour prouver son droit et encourager nos espérances. Nos missions possèdent encore les trente-huit autres. Pas une défection n'est venue affaiblir les rangs de la petite, mais généreuse phalange qui combat les combats du Seigneur dans ce coin reculé du monde. Ce seul fait, nous le savons, console votre cœur paternel (1) ; puisse-t-il contribuer à nous assurer quelques nouveaux renforts ! Mes fautes et mes misères ne me permettent pas de me glorifier de ce résultat. La grâce de Dieu et la générosité de mes frères qui seules l'ont amené, procurent à mon cœur la vive allégresse qu'il éprouve en disant à la Congréga-

(1) C'est au deuxième Supérieur général des Oblats, le Rme P. Fabre, que ces paroles sont adressées.

tion: “ *Quos dedisti mihi, non perdidi ex eis quemquam. Ego servabam eos in nomine tuo* (1). ”

Circonstances de la composition et objet du livre.

L'occasion et l'objet du livre sont indiqués par l'auteur dans la première page. “ Depuis longtemps, vous me demandez avec instance, dit-il au Révérendissime Père Fabre, quelque chose qui puisse édifier et faire connaître un peu les travaux de ceux de vos généreux enfants que vous m'avez confiés.

“ Je suis confus du retard que j'ai apporté à me rendre à vos vœux; je sens moi-même que les raisons qui m'ont retenu ne peuvent avoir le poids que je leur ai supposé jusqu'à ce jour; je ne différerai donc pas davantage; je laisse de côté toutes mes répugnances. Pour vous dédommager de mes retards, au lieu d'un rapport annuel, j'entreprends de vous écrire un rapport général de ce que la Congrégation a fait dans ce pays depuis qu'elle y est. Vingt années de dévouement et de sacrifice feront le sujet de cette communication (2). ”

Il écrit donc pour “ la famille, ” ainsi qu'il le dit un peu plus loin, les gestes de cette même “ famille ” dans le Nord-Ouest de l'Amérique; c'est, comme le dit si bien l'hon. sénateur Bernier, “ un tableau tracé à grandes lignes des travaux les plus saillants des missionnaires oblats dans le Nord-Ouest (3). ”

L'auteur s'excuse et même s'accuse de se mettre lui-même si souvent en scène. “ L'égoïsme est si naturel au cœur de l'homme, dit-il humblement, que, même sans s'en apercevoir, on parle de soi, de ce que l'on fait, et que l'on oublie facilement les autres. Je me vois d'autant plus exposé à cet inconvénient que l'incendie de mon évêché a détruit nos archives, toutes mes lettres, et m'a privé par là de renseignements importants. Il ne me reste guère que ma mémoire pour me dicter ce qui va suivre (4). ”

---

(1) Epilogue des *Vingt années de Missions......*, pp. 204-205.

(2) *Vingt années de Missions.....* , p. 19.

(3) *Préface à la 2e édition*, p. 7.

(4) *Vingt années de Missions......*, p. 19.

La mémoire de Mgr Taché était un écrin fidèle qui conservait tout ce qui lui avait été confié. D'une part, elle ne le trompait pas; c'est à peine si de loin en loin on trouve une date ou un léger détail inexacts; d'autre part, elle n'oubliait rien d'important: aussi ses récits sont complets. S'il paraît au premier rang, s'il a partout la place de général d'armée, c'est qu'il conduisait tous les mouvements et que continuellement il supportait plus que tout autre "le poids du jour et de la chaleur." Mais il n'oubliait aucun de ses frères, ni les missionnaires faibles de santé ou moins richement doués des dons de la nature et de la grâce, ni les plus humbles frères convers: Dieu n'a pas envoyé seulement des hommes de génie ou d'une vertu extraordinaire à l'œuvre de l'évangélisation des sauvages de l'Amérique du nord; l'historien de ce travail remarque la part de chacun dans l'œuvre de Dieu.

Il n'oublie pas non plus le clergé séculier. Quoiqu'il ne fasse pas l'histoire générale des missions de la Rivière-Rouge, mais seulement l'histoire particulière des vingt années des missions de sa famille religieuse, quoiqu'à certains moments il y ait dix Oblats, vingt même contre un prêtre séculier, l'écrivain publie hautement que les premiers héros de l'Evangile dans les Pays d'en Haut ont été les prêtres séculiers; qu'ils y ont travaillé avant les Oblats pendant près de trente ans; que l'un d'eux est devenu le premier évêque de la Rivière-Rouge et a planté cette vigne spirituelle par un apostolat aussi fécond que laborieux. L'historien consacre à Mgr Provencher, à M. Thibault et aux autres missionnaires du clergé séculier, des pages émouvantes où il parle de leur héroïsme avec une admiration et une reconnaissance dignes de sa grande âme.

Publication de l'ouvrage.

Etant destiné à "la famille" des Oblats, l'ouvrage fut publié dans les Annales de la Congrégation (1). Mais tous ceux qui, en dehors de "la famille", en eurent connaissance, jugèrent que jamais rien de plus intéressant et de plus pieux n'avait été

(1) *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée*, t. V, pages 73-108; 145-214; 342-375; 532-568.

publié dans les *Lettres édifiantes* ou dans les autres recueils des lettres des missions, et demandèrent qu'il fût livré au public en un volume séparé. " Je me permettrai, écrit à l'auteur M. Edm. Moreau, au nom de l'Evêque de Montréal, de vous exprimer un sentiment de peine que j'ai éprouvé après la lecture de votre travail, sentiment qui est partagé par tous ceux qui ont eu connaissance de l'écrit: on regrette que ce que vous avez écrit sur l'histoire de vos missions n'ait été imprimé que pour votre Communauté et que le public ne puisse ni en jouir ni en tirer son profit. Vous savez, Monseigneur, combien nos bons catholiques du Canada s'intéressent aux missions de la Rivière-Rouge et avec quelle avidité ne liraient-ils pas vos " *Vingt années de missions!* " Combien n'en est-il pas qui regarderaient comme un véritable avantage de posséder dans un volume, presque toute l'histoire des missions de cette grande partie de notre continent ! "

Mgr Taché se rendit à des demandes si affectueuses et venant de si haut: il permit la publication de l'ouvrage en un volume séparé, offert à tout le public, en remarquant de nouveau que c'étaient " des notes " sur les travaux de sa famille religieuse, nullement " l'histoire générale des missions de la Rivière-Rouge. "

L'ouvrage füt publié à Montréal en 1866 (1). L'édition fut rapidement écoulée. Une nouvelle édition a été faite depuis, en 1888, dans la même ville, par les soins de M. T.-A. Bernier, alors surintendant des écoles catholiques dans le Manitoba, depuis sénateur. Cette édition est depuis longtemps épuisée comme la première.

Quelques observations sur le livre.

" Ce livre, observe M. Bernier, est le fruit de quelques heures arrachées au sommeil, à des récréations légitimes, tracé ligne par ligne tantôt sur le tronc d'un arbre renversé, tantôt sur un amas d'objets jetés pêle-mêle au milieu d'un wigwam, toujours au milieu de pensées et d'occupations absorbantes. La lecture

---

(1) *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, par Mgr Alex. Taché, évêque de Saint-Boniface ; XII-245, Montréal, Eusèbe Senécal, imprimeur-éditeur, rue Saint-Vincent, nos 6, 8, 10 — 1866.

de ce livre nous fait assister à l'éclosion de tous ces postes, d'où comme d'autant de foyers ardents, la lumière évangélique s'élance en rayons multiples jusqu'aux régions arctiques, d'abord par les soins de Mgr Provencher et de ses généreux auxiliaires... puis, par le dévouement des Oblats qui pénétrèrent en 1845 dans ce champ ouvert à leur apostolat. On court à la hâte avec l'auteur par tout le Nord-Ouest, si bien qu'on finit par sillonner en tous sens ces vastes régions, et par se rendre avec le P. Grollier, jusqu'au delà du cercle pôlaire, chez les Esquimaux et plus tard avec le Père Séguin, dans l'Alaska, alors dépendant de la Russie. Sur la route se croisent les membres de cette petite phalange de missionnaires, jetés ainsi au milieu du désert et de ses solitudes, sans cesse à la recherche de la brebis perdue et franchissant, pour la secourir, ou la ramener au bercail, des milliers de milles, des espaces sans fin, entrecoupés de lacs, de rivières, de marais ou de forêts, la plupart du temps à pied, les chiens transportant les bagages et les provisions, jusqu'à épuisement de celles-ci, alors qu'il faut ou manger les chiens eux-mêmes, ou les abandonner!...

"Ah! on chante le coureur des bois! Au spectacle de cet homme fantastique, héros très souvent par caprice, qui s'élance à la poursuite des aventures ou des richesses et traverse, à l'heure qu'il lui plaît, la plaine verdoyante ou la sombre forêt, vogue sur le fleuve, en jetant aux rives sonores ses notes parfois empreintes de tristesse, mais le plus souvent éclatantes d'audace et de provocation, la lyre du poète vibre et s'émeut. Mais quelles seront donc les harmonies assez sublimes pour redire la vie du missionnaire, volant de jour ou de nuit, à travers les tourbillons de neige soulevés par les vents d'hiver, comme sous le ciel ardent de l'été, au secours des âmes et des intelligences, se dépouillant des biens de ce monde, franchissant solitaire les espaces, couchant en plein air, souffrant de la faim, de la soif et du froid, exposant sa vie pour ses semblables sans aucune pensée de gloire, sans autre ambition que d'ouvrir, par la croix et la prière, le ciel au prochain et de le gagner pour lui-même (1)!

---

(1) M. T.-A. Bernier, *Préface à la 2e édition*, pp. 7-9.

II. — *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique.*

But de l'ouvrage.

M. Edm. Moreau, en demandant à Mgr Taché au nom des évêques et des fidèles du Canada, la publication des *Vingt années de missions,* lui disait : " Nos hommes qui s'occupent de la chose publique portent une grande attention à ce qui touche l'histoire du territoire du Nord-Ouest; quelques-uns ont publié des études sur le pays. Or, à ceux-ci aussi, votre ouvrage serait utile, précieux, puisqu'aucune source plus sûre ni plus féconde n'a encore été offerte à leurs recherches. Et en effet, comme l'observait M. Bernier en publiant la seconde édition, les hommes politiques mêmes s'intéressèrent à l'ouvrage, parce que déjà, à cette époque, le Canada formait des projets à l'endroit de ces territoires, alors peu connus et peu appréciés, mais qui commençaient à éveiller l'attention des hommes d'Etat (1). "

Mgr Taché connaissait ces tendances; il en entrevoyait et en redoutait même les conséquences. Il voulut éclairer tout le Canada sur sa patrie d'adoption, son histoire, son état actuel, afin de montrer à tous ce qu'il fallait désirer et ce qu'il fallait éviter. Ce fut l'objet d'un second ouvrage auquel il travailla après avoir publié ses *Vingt années de missions.* Dès le 31 décembre 1867, il annonce à son ami, Mgr Laflèche, qu'il " veut travailler à l'histoire " du Nord-Ouest, et lui demande des ouvrages qui en ont traité, s'il en connaît quelqu'un (2).

Ce nouvel ouvrage a pour titre *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique.* Il fut publié en 1869 dans les Annales de la Congrégation des Oblats (3). Il fut traduit en anglais par Cameron en 1870. Mgr Langevin, successeur de l'auteur sur le siège de Saint-Boniface, en a donné une seconde édition en 1901 (4).

---

(1) *Préface à la 2e édition*, p. 7.

(2) *Postscriptum* de la lettre. — Archives de l'archevêché des Trois-Rivières.

(3) *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée*, t. VIII, pages 6-93 ; 113-154 ; 217-285 ; 329-410,

(4) Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, libraires-éditeurs, pp. 1-172.

"En écrivant *Vingt années de missions*, dit Mgr Taché dans la Préface, nous avions compris combien ce travail était incomplet, et que pour être intéressant, il demandait entre autres choses, des explications sur la nature et l'histoire du pays qui a été le théâtre des travaux apostoliques que nous avons décrits. Nous avions même promis des notes explicatives à ce sujet. Plusieurs longs voyages et d'autres occupations nous ont empêché de réaliser ce projet, auquel nous voulons pourtant travailler aujourd'hui...

" Si l'on compare cette immensité de terrain à l'exiguïté de celui qu'occupent quelques-unes des puissantes nations du monde, on est frappé du contraste, et l'on se demande tout naturellement si ces vastes solitudes doivent toujours rester dans l'état où la Providence les a tenues jusqu'à ce jour. Isolé dans ces déserts sans bornes, on se prend souvent à écouter si le bruit et l'agitation du monde d'outre-mer, si l'agitation plus fébrile, si l'ambition plus hardie de la grande république voisine ne produiront pas ici un écho puissant. Nos belles et grandes rivières, nos lacs immenses ne porteront-ils jamais que le léger canot d'écorce du sauvage ou la barge aux lourdes rames du commerçant de fourrures? Les richesses agricoles de ce pays, ses richesses minérales, les trésors que renferment ses forêts ou ses eaux, quels qu'ils soient, sont-ils destinés à n'être jamais connus ou appréciés à leur juste valeur?...

" Je voudrais pouvoir satisfaire la légitime curiosité des hommes sérieux qui pensent à ce pays; je voudrais surtout fournir quelques informations à ceux qui s'intéressent à nous. Pour tout dire, il faudrait des volumes et je ne puis offrir que quelques renseignements, donner quelques vues d'ensemble sur un pays dont on a dit des choses si contradictoires... Puisse au moins cette petite esquisse aider à faire connaître ma patrie adoptive (1)!... "

L'auteur examine successivement 1° *l'utilité* ou *l'avenir* du département du nord, d'après l'étude de ses conditions clima- Division de l'ouvrage.

(1) Montréal, C. O. Beauchemin & Fils, libraires-éditeurs, pp. 6-9.

tériques et géologiques (1); 2° son *hydrographie,* c'est-à-dire les différents bassins qui le composent (2); 3° la condition politique de la colonie d'Assiniboïa, du territoire de la Baie d'Hudson, du territoire du MacKenzie (3); 4° l'organisation commerciale du pays (4); 5° son état religieux (5); 6° sa population sauvage, métisse, étrangère (6); 7° sa faune (7).

Ces sept chapitres sur "la condition du département du nord," devaient, dans le plan de l'auteur, former la *première partie* de l'ouvrage. Dans une *seconde partie,* il se proposait de faire "l'histoire abrégée du Nord-Ouest;" mais il ne fit point cette histoire, se contentant des aperçus généraux qu'il avait donnés dans la première partie.

Prévisions et craintes des changements politiques de ce pays.

Au point de vue de la condition politique, le Nord-Ouest comprenait trois parties bien distinctes: 1° *la Colonie d'Assiniboïa* ou de la *Rivière-Rouge,* rachetée des héritiers de lord Selkirk par la Compagnie de la Baie d'Hudson, ayant un Gouverneur et un Conseil nommés par cette Compagnie; 2° la *Terre de Rupert,* cédée en 1670 par Charles II à son cousin Rupert et à ses compagnons d'aventure, et devenue la seigneurie de la Compagnie de la Baie d'Hudson, où celle-ci exerce en droit ou en fait les pouvoirs politiques et le commerce exclusif des pelleteries; 3° le *bassin du MacKenzie,* où la *Compagnie de la Baie d'Hudson* et la *Compagnie du Nord-Ouest* se firent longtemps une concurrence haineuse et violente, où la Compagnie de la Baie d'Hudson, à la suite de la fusion de la Compagnie du Nord-Ouest avec elle, exerça le monopole des pelleteries jusqu'en 1859, et où depuis elle n'a et ne prétend avoir aucun privilège exclusif.

---

(1) Montréal, C. O. Beauchemin & Fils, libraires-éditeurs, pp. 10-40.

(2) *Ibid.*, pp. 40-85.

(3) *Ibid.*, pp. 113-124.

(4) *Ibid.*, pp. 124-150.

(5) *Ibid.*, pp. 150-154.

(6) *Ibid.*, pp. 217-286.

(7) *Ibid.*, pp. 329-411.

“ L’existence politique de cette dernière “ portion du domaine de l’Angleterre, observe Mgr Taché, est fort singulière ; le gouvernement de la métropole ne s’en occupe nullement ; aucune colonie n’y a ou ne peut y avoir d’action ; personne n’y possède de droits ou de privilèges, et ce pays est là sans loi, sans gouvernement, sans administration, sans juridiction civile ou judiciaire. Qui va changer la position politique de ce pays ? Sera-ce l’Angleterre ? sera-ce le Canada ? Les Etats-Unis vont-ils se mettre en tête de l’acquérir, par la raison toute simple que c’est la route la plus facile pour atteindre leur Amérique Russe ?

“ Voilà autant de questions que l’on se fait naturellement et dont la réponse est renfermée dans les replis mystérieux de l’avenir. Pour ma part, comme il y a des difficultés énormes à coloniser les quelques points arables de ce vaste territoire, j’avouerai tout naïvement que j’aimerais autant et peut-être mieux le voir rester ce qu’il est que de le voir changer, si les changements doivent être ce qu’il me semble impossible qu’ils ne soient pas (1). ”

Quant à la *Terre de Rupert* et à la *Colonie d’Assiniboïa,* elles sont sous le gouvernement de la Compagnie de la Baie d’Hudson, assistée, pour la Colonie d’Assiniboïa, d’un Conseil pris d’entre les habitants et dont Mgr Taché est l’un des membres les plus illustres et les plus influents.

“ A part les difficultés matérielles que l’on rencontre en voyageant, dit l’auteur de l’Esquisse au sujet de la *Terre de Rupert,* il n’y a pas sous le soleil un pays où l’on jouisse de plus de liberté, et cela malgré l’impression répandue au loin que la Compagnie tient le pays dans un demi-état d’esclavage. La Compagnie conserve pourtant encore ses titres et exerce sa juridiction civile. Cette situation doit être prise en considération quand on examine la condition politique à faire à ce pays, quand on parle des changements à y introduire. Ces changements s’élaborent, quels seront-ils ? Les Etats-Unis, qui croient avoir droit

———

(1) *Esquisse sur le Nord-Ouest de l’Amérique, Missions......*, pp. 115-116.

à tout ce qui leur convient, regardent comme naturel de venir prendre possession de ce pays. La nouvelle Confédération des Possessions Britanniques ne nous perd pas de vue. Que va faire l'Angleterre? Quel parti va prendre la Compagnie? Quelques années de plus auront résolu, je suppose, ce problème que je ne me charge pas d'examiner (1). "

Quant à la *Colonie d'Assiniboïa,* enfant de la Terre de Rupert, elle suivra sans doute le sort de sa mère, et sera entraînée par les combinaisons qui régleront le sort de cette dernière... Dans la Colonie elle-même, il règne une certaine agitation et inquiétude au sujet de son avenir. Les uns, en très petit nombre, qui espèrent gagner par un changement quelconque, le demandent à grands cris; d'autres, considérant plus les systèmes que leur application, voudraient pouvoir tenter un changement, ne se doutant pas qu'on ne revient plus à l'état primitif d'où ils se veulent écarter; la majorité, le plus grand nombre, redoutent ce changement. Ceux-ci ont bien raison, le pays pourra gagner à ces modifications, il acquerra sans doute bien des avantages qui lui manquent, mais la population actuelle perdra certainement. Comme nous aimons plus le peuple que la terre qu'il occupe, comme nous préférons le bonheur du premier à la splendeur de l'autre, nous en sommes à répéter ce que nous avons déjà dit: que nous redoutons beaucoup pour notre population quelques-uns des changements qu'on lui promet. On croira d'autant plus facilement à la sincérité de cette conviction que personnellement nous aurions bien des raisons de désirer ces changements (2). "

" Jusqu'à présent, ajoute plus loin l'écrivain, l'élément américain n'a pas eu d'action marquante dans le pays. Quelques individus de la grande république voisine sont ici; s'ils forment un parti, ce n'est que pour faire quelques réjouissances au 4 juillet; sourire à la pensée, plus ou moins sérieuse, qu'un jour nous serons des leurs; faire fortune, s'il y a moyen, sans trop se

---

(1) *Esquisse......*, p. 119.

(2) *Esquisse......*, pp. 123-124.

gêner pourtant, et dans quelques cas exceptionnels, se joindre à quelques mécontents de la province d'Ontario, pour se plaindre ensemble de la position du pays, tout en laissant voir clairement que, même dans les convictions de ces messieurs, les choses iraient à merveille si seulement elles favorisaient davantage leurs intérêts (1). "

Nous allons voir bientôt la patrie adoptive du grand Evêque unie, en dépit des espérances contraires de ces Yankees, à sa patrie naturelle et emportée dans les mêmes destinées; le prélat en recevra des joies, mais aussi des tristesses qui expliqueront les craintes que nous venons de lui entendre manifester.

Observations sur l'ouvrage.

En écrivant l'*Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, Mgr Taché se demandait et demandait à son intime ami, Mgr Laflèche, si cet écrit était utile: " Vous êtes bien bon de me féliciter du travail que j'ai commencé sur le pays, lui dit-il. Le sujet, je le sais, ne manque pas d'intérêt, dans les circonstances actuelles surtout, mais... il y manque bien des choses. Paresseux par nature, fatigué habituellement, absorbé par la lutte journalière qu'il faut opposer à la famine qui nous menace, je suis peu propre à remplir la tâche que je me suis imposée. Vous m'obligeriez beaucoup, en me disant, *bien franchement*, votre opinion sur les premiers chapitres de ce travail qui sont peut-être déjà publiés. Je vous avoue que j'ai presque besoin d'encouragement pour continuer, et si la chose ne vaut pas la peine qu'elle me cause, je serais heureux qu'on eût la charité de me le dire, afin que je ne me morfondisse pas à pure perte. C'est si rare qu'on veuille vous dire la *vérité vraie* (2). "

Certes la réponse ne pouvait être douteuse. Mgr Taché a mis dans son œuvre l'empreinte du génie. " C'est, écrivait en 1880 un éminent critique, le recueil le plus complet et le plus exact de renseignements hydrographiques, ethnologiques, botaniques, zoologiques, sur cette vaste région, qui ait jamais été publié dans

---

(1) *Esquisse*......, pp. 219-220.

(2) Lettre de Mgr Taché à Mgr Laflèche, 11 *sept.* 1868. — Archives de l'évêché des Trois-Rivières.

notre langue (1). " Tout ce qu'il dit de l'immense pays qu'il décrit, de ses bassins divers, de leur place dans le système général des vallées et des montagnes du Canada, des terres fertiles et des terres stériles du Nord-Ouest, de ses habitants, de sa flore et de sa faune, est d'une exactitude telle qu'on croirait que l'Evêque avait passé toute sa vie dans l'étude de ces questions. Aujourd'hui encore, après toutes les nouvelles études faites de ces territoires, après tous les écrits qui ont été publiés sur eux, on ne trouvera pas de résumé à la fois plus court et plus complet, où en si peu de pages, on apprenne plus de connaissances et des connaissances plus sûres.

Cependant la brochure a rencontré quelques critiques, lorsque les pays qu'elle décrit se sont trouvés ouverts à l'émigration et qu'ils ont été ou estimés ou dépréciés avec exagération. Mais on peut dire que les auteurs de ces critiques, " au lieu de lire cet intéressant travail, ou bien ont imaginé des choses que l'auteur ne dit pas, ou bien ont méconnu ce qu'il a dit (2). " Ou encore, prévenus par la passion, ils n'ont pu comprendre un travail qui exprimant l'exacte vérité, " n'a ni l'enthousiasme des partisans ni la répulsion de l'adversaire (3). " " Tous ceux qui ont pris la peine d'étudier cet opuscule, écrivait en 1880 un publiciste de l'Ouest, regardent la brochure comme une des sources les plus certaines d'informations sur le pays décrit. Des rapports officiels ont emprunté à cette brochure des renseignements dont ils ne lui ont pas donné le crédit, mais qui prouvent qu'ils savaient l'apprécier (4). "

III. — *Lettre à M. Dawson.*

Circonstances de cette lettre.

Auparavant, dans des préoccupations analogues, Mgr Taché avait écrit une lettre fort remarquable à M. Dawson.

M. Dawson était un ingénieur envoyé en 1858 par le gouvernement du Canada à la Rivière-Rouge pour étudier les Pays

(1) H. de Lamothe, *Cinq mois chez les Français d'Amérique.*

(2) *Le Métis*, n° du 10 mars 1881.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

d'en Haut. Il s'adressa à Mgr Taché et le pria de lui fournir le plus de renseignements possibles sur ces contrées, particulièrement sur les missions catholiques. Comme M. Dawson devait présenter au gouvernement du Canada le résultat de ses recherches et que ses observations pouvaient avoir des conséquences d'une grande importance, l'Evêque de Saint-Boniface répondit à la demande du solliciteur par un longue lettre datée du 7 février 1859 (1). C'est un tableau complet des missions catholiques à la Rivière-Rouge et dans tout le Nord-Ouest.

Le prélat s'attache particulièrement à montrer que les missionnaires et les religieuses de langue française ont été les pionniers de la civilisation dans les Pays d'en Haut; d'où suit la conclusion tacite qu'on ne saurait les chasser ou les entraver sans une criante injustice, mais qu'on doit laisser au contraire la plus ample liberté à la religion catholique et à la race française dans ces territoires, puisque c'est une maxime du droit des gens chrétien que le premier peuple civilisé qui s'établit en un pays nouveau y acquiert comme un droit de premier occupant. **Objet de la lettre.**

L'auteur ne se contente pas d'aperçus généraux, mais il entre dans les plus minutieux détails sur chacune des missions, racontant son origine, nommant les missionnaires qui l'ont créée ou la desservent, indiquant le nombre des chrétiens, l'état de son école et le nombre des élèves, la nature et la condition des bâtiments.

Ce travail est très précieux, puisqu'il nous peint en quelque sorte chacun des centres de civilisation chrétienne établis par les missionnaires, tels qu'ils étaient alors. Il est très précieux aussi à raison des vues générales qu'il renferme. Il demeurera à jamais un des documents les plus importants à étudier pour connaître l'état de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest à cette époque.

---

(1) *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de M. I.*, t. II, pp. 148-181. Une copie manuscrite se trouve dans les archives de l'archevêché de Saint-Boniface.

Nous ne reproduirons pas les détails donnés par Mgr Taché sur les quatre paroisses établies en 1858 le long de la rivière Rouge et de l'Assiniboine et sur les missions sauvages dispersées dans les immenses déserts du Nord-Ouest. Ce que nous en avons dit dans le cours de cette histoire suffit, croyons-nous, pour que le lecteur ait l'intelligence de la grande œuvre d'évangélisation et de civilisation acccomplie par l'Evêque, ses prêtres et ses religieuses.

Précoces injustices contre les écoles catholiques.

Ce que nous voulons remarquer ici, ce sont les préoccupations du grand fondateur contre des inimitiés profondes qui perçaient dès lors çà et là, et devaient un jour s'attaquer si violemment à son œuvre.

Ainsi il se plaint que " le savant professeur " Hind qui, dans un Rapport officiel, parlant du vaste couvent de Saint-Boniface " n'ait rien trouvé de plus intéressant à mentionner que la culture du jardin qui se trouve devant cet établissement. Les choux et autres légumes de ce jardin sont en effet très beaux, observe le prélat; néanmoins il y a dans l'intérieur de la maison et dans le bien que ses membres opèrent, quelque chose de plus doux à dire et de plus agréable à apprendre. Le couvent, poursuit l'Evêque, est celui des Sœurs de la Charité, connues au Canada sous le nom de Sœurs Grises. Ces héroïnes du christianisme, animées d'un courage et d'un dévouement que le catholicisme seul peut inspirer, sont venues dans ces contrées lointaines pour procurer aux jeunes personnes de leur sexe, et à la population en général, les bienfaits que partout elles répandent autour d'elles. Il serait difficile de dire tout le bien qui s'opère dans cette maison, la salutaire et douce influence exercée par ces pieuses filles jusque dans le sein des familles, ces mille et bonnes choses que l'œil du monde aperçoit d'autant moins que la charité qui les inspire est plus habile à les cacher sous les voiles de l'humilité.

" Dans ce couvent, il y a un pensionnat pour les jeunes demoiselles, qui s'y trouvent au nombre de vingt, et qui y reçoivent je ne dis pas une éducation passable pour le pays, mais une éducation convenable aux classes bourgeoises des pays les plus avancés. Cette école, dans laquelle, outre la culture de l'esprit par

le beau, l'utile et l'agréable, se trouve aussi l'éducation du cœur, est, je n'en ai pas le moindre doute, de beaucoup la meilleure école de toute la colonie de la Rivière-Rouge. Ceux même qui craignent de le dire le savent bien.

" Outre le pensionnat, les religieuses ont encore dans leur maison, mais sans rapport avec ces élèves, une salle dans laquelle elles nourrissent, entretiennent et instruisent quinze petites filles orphelines ou pauvres. Cette œuvre admirable ne se soutient que par les sacrifices de tout genre que s'imposent les mères adoptives de ces pauvres enfants; et il suffit de voir ce qui se fait ici pour comprendre ce que peut la charité, même sans secours étrangers. En plus de l'éducation donnée à ces trente-cinq internes, des classes d'externes sont aussi ouvertes à toutes les petites filles de la paroisse qui veulent s'instruire. Le nombre de celles qui profitent de cet avantage varie de vingt à trente.

Les soins donnés à l'éducation ne suffisent pas au zèle des Sœurs de Charité; elles prodiguent aussi leurs soins aux membres souffrants de Jésus-Christ. La petite note suivante donnera une idée du bien fait sous ce dernier rapport.

" Depuis le mois d'octobre 1856 au mois d'octobre 1857 : malades, 175; visites, 210; plaies pansées, 53; soignés à l'hôpital même, 21.

" Depuis le mois d'octobre 1857 au mois d'octobre 1858 : malades 157; visites, 130; plaies pansées, 50; soignés à l'hôpital même 21 (1).

" A ces services si nombreux, si importants et presque tous gratuits, rendus par les Sœurs de Saint-Boniface à la population de cette paroisse, il faut ajouter la grande influence qu'elles exercent. C'est aux leçons d'industrie, d'économie, etc., qu'elles donnent, qu'il faut attribuer le changement si sensible qui s'est fait au milieu de cette population depuis l'arrivée de ces généreuses filles. Les décorations intérieures de notre église et d'autres objets d'art et de goût, sont aussi l'œuvre de celles qui ha-

(1) Lettre à M. Dawson.

bitent ce "vaste couvent," auprès duquel certaines gens ne voient que des légumes bien cultivés (1)."

Nous verrons un jour les sectaires percer le cœur de l'Evêque en dénigrant les écoles de ses chères filles; nous les voyons aujourd'hui dans le même esprit d'hostilité faire le silence sur leurs écoles et leurs autres œuvres.

Les écoles, nous l'avons déjà vu, ont toujours occupé une place principale dans les préoccupations de Mgr Taché. Des politiciens sans cœur lui reprocheront un jour de n'avoir pas fait davantage pour l'instruction du peuple. Voici ce qu'il dit des difficultés qu'il rencontre: "Vu l'éloignement des habitations, les écoles auraient besoin de se multiplier dans certains endroits; mais l'absence de toute loi sur l'éducation et le peu de zèle de notre peuple à cet égard nous mettent dans l'impossibilité absolue de faire davantage. Je ne crains pas d'affirmer que tout homme raisonnable et impartial, en examinant ce que nous faisons, devra convenir que le résultat obtenu dépasse ce que nos ressources semblent nous permettre. Le fait est que si nous n'avions pas des personnes de dévouement qui se consacrent gratuitement à cette tâche aussi pénible que méritoire, il nous serait absolument impossible de soutenir nos écoles. Car jusqu'ici il y a à peine un enfant sur dix qui ait payé pour son instruction et pourtant nous ne demandons que 10 schellings par an. Et je suis persuadé que si nous insistions pour faire payer cette somme, quelque modique qu'elle soit, un très grand nombre de nos écoliers sortiraient des classes, tant est grande l'insouciance des parents à cet égard, et cela malgré nos instances réitérées et les sacrifices de tous genres faits en leur faveur. Cette indifférence pour l'éducation des enfants, cette négligence à profiter des nombreux avantages qui leur sont offerts, est le reproche le plus mérité que l'on puisse adresser à notre population (1)."

Le fanatisme de certains auteurs.

Dès lors, certains fanatiques dépréciaient systématiquement les métis français et exaltaient les métis anglais.

---

(1) Lettre à M. Dawson.

Mgr Taché, dans sa lettre à M. Dawson, signale et réfute ces écrivains. " Je veux ici relever, dit-il, une erreur outrageante dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur le pays. Il semble qu'une idée fixe préoccupait tous les auteurs; du moins une phrase presque stéréotypée se trouve dans presque tous leurs ouvrages pour établir un comparaison humiliante et injuste entre les métis d'origine canadienne-française et ceux d'autres origines (1). "

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les citations qu'il fait et dans leur réfutation. Qu'il nous suffise de reproduire sa conclusion: " L'extrême tranquillité et liberté où nous vivons, l'ignorance où nous sommes des précautions qui sont nécessaires partout ailleurs pour vivre en sûreté, la facilité avec laquelle on apaise les petits différends qui peuvent naître, l'absence complète de grands forfaits sans que nous ayons de police pour maintenir l'ordre (tout le monde sait que la présence des troupes n'est pour rien dans la paix dont nous jouissons), l'horreur qu'inspire le simple récit de ce qui se commet ailleurs, les manières polies, affables, hospitalières de notre peuple malgré son peu d'instruction, tout cela ne prouve-t-il pas que cette race des métis canadiens-français, malgré tout ce qu'on a dit et écrit contre elle, forme un peuple doux, moral et honnête? Si après cela on veut énumérer ses défauts, la liste pourra en être longue; personne ne le sait mieux que moi, parce que personne mieux que moi ne désire remédier à ce mal. Mais je ne suis pas du tout de l'avis de ceux qui épuisent leurs éloges en faveur de ceux qui sont de même origine ou de même croyance qu'eux et qui n'ont que du mépris pour les autres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ici comme ailleurs, quelques-uns de ces grands détracteurs de leurs semblables ont été de fait coupables de turpitudes et de monstruosités dont n'étaient pas capables ceux sur lesquels ils ne craignent pas de verser le mépris et l'outrage (2)."

---

(1) Lettre à M. Dawson.

(2) *Ibid.*

Prévision des prochains changements politiques.

L'Evêque prévoit les changements qui se préparent pour la colonie de la Rivière-Rouge et tout le Nord-Ouest. "Pour mon compte, une idée me préoccupe au milieu de cette agitation, de tout ce mouvement qui se fait par rapport à la Rivière-Rouge. Comme vous me le dites, "le pays est ouvert, l'émigration va s'y porter." Exilé, quoique volontairement, de ma patrie, séparé de tout ce que j'avais de cher au monde avant de venir ici; exposé, comme tous ceux qui m'environnent, aux inconvénients auxquels nous réduit notre isolement, c'est sans doute pour moi une pensée bien agréable de voir abréger pour ainsi dire, la distance qui me sépare de ma terre natale, de me voir rapproché de ces amis que mon cœur aime toujours tant, de voir mon pays adoptif à la veille de jouir des avantages qu'on veut lui procurer. Et pourtant, à la vue de toutes ces dispositions, j'éprouve comme un sentiment de peine, car il me semble qu'en gagnant beaucoup, nous perdrons peut-être aussi beaucoup. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on va nous ravir en grande partie la tranquillité dont nous jouissons, cette paix, ce calme qui peut paraître bien insipide à ceux qui sont habitués au tracas des affaires, au bruit tumultueux des cités, mais qui a un charme tout particulier pour celui qui depuis plusieurs années est dans l'éloignement de toute agitation et dans la solitude. Sans doute, et je ne puis pas me le dissimuler, il règne dans le pays un certain malaise général par rapport à notre état politique actuel; et malgré cela, mes vues sont trop étroites et trop bornées pour prévoir quelle grande amélioration on a à faire. Les différents systèmes qu'on nous propose sont de beaucoup supérieurs à notre système ou anomalie actuelle; et pourtant dans la pratique, je crains bien que nous ne nous en trouvions pas mieux. Quoi qu'il en soit, le mouvement est imprimé; il nous faut cesser d'être ce que nous avons été jusqu'ici, un peuple exceptionnel. La Rivière-Rouge ne sera plus l'oasis du désert: elle va perdre ce caractère à la fois si distinctif et si poétique, pour devenir tout simplement comme un faubourg de quelque grande cité (1)."

Appel à l'immigration canadienne-française.

---

(1) Lettre à M. Dawson.

Mgr Taché exprime le désir que les Canadiens-Français ne laissent pas les autres peuples envahir seuls ce pays, mais qu'ils fournissent leur appoint à l'immigration qui se prépare. " Personne, dit-il, n'a plus de droit à l'occupation de la Rivière-Rouge et même de la rivière Kisiskatchiwan que les Canadiens d'origine française. Ce sont nos pères, ces hardis champions de la civilisation, qui les premiers ont pénétré jusqu'ici, préoccupés d'une pensée bien autrement noble que celle d'un vil intérêt commercial ; nos courageux et habiles découvreurs, à la voix et en la compagnie des missionnaires, sont venus planter l'étendard de la Croix dans les vastes plaines de l'Ouest (1). "

Cependant l'Evêque ne conseille pas aux Canadiens-Français d'émigrer indiscrètement et sans raison. " Pour ma part, dit-il, si des motifs d'un ordre supérieur n'avaient pas déterminé ma volonté, si une voix plus forte que celle de la nature et du sang n'avait pas retenti à mon oreille, jamais je n'aurais pu consentir à rompre les liens qui attachaient mon cœur au sol natal. Le pain de l'exil est si amer, la terre étrangère si stérile, même au milieu de sa fécondité, que le mot d'adieu m'a toujours paru le plus pénible dans le langage du cœur (2). " Non, il n'est pas sage pour un Canadien-Français de venir en aventurier à la Rivière-Rouge, de quitter sans raison un établissement prospère qu'il possède sur les bords du Saint-Laurent. Mais s'il s'en trouve qui ont des raisons d'émigrer, l'exiguïté du territoire, un insuccès, le besoin même du changement, etc., à ceux-là l'Evêque conseille de venir dans l'Ouest plutôt que d'aller aux Etats-Unis. " Ici, du moins leur foi ne sera pas exposée ; s'ils n'ont pas tous les avantages matériels désirables, ils auront en compensation des avantages d'un ordre supérieur. Leurs enfants trouveront ici des maîtres et des maîtresses qui en éclairant leurs esprits, formeront leurs cœurs à la vertu. L'expérience de tous les jours me permet de leur promettre des pasteurs zélés qui

---

(1) Lettre à M. Dawson.

(2) *Ibid.*

seront véritablement leurs pères et qui ici, comme dans la patrie, leur diront dans la langue de leurs mères, et les bienfaits de leur Dieu et l'amour qu'ils lui doivent. Ce que je puis leur promettre encore, c'est l'intérêt affectueux que leur porte déjà et que leur portera toujours le Pasteur sous la houlette duquel ils viendront se ranger. L'Evêque de Saint-Boniface, Canadien comme eux, leur frère, par conséquent, leur ami, éprouvera une véritable jouissance s'il lui est permis de leur venir en aide et s'engage volontiers à consacrer au bonheur de ces nouveaux venus comme à celui du reste de son peuple, tout ce dont il peut disposer (1). "

Oui, l'Evêque sera le père des colons qui vont lui arriver du Canada et de l'Europe, comme il l'a été jusqu'ici des métis et des sauvages qui ont presque exclusivement composé son peuple. Mais son langage nous révèle des préoccupations qui annoncent une ère nouvelle : nous allons en effet, assister à la transformation politique de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest, à un mouvement précipité d'immigration, à la création des voies ferrées et à l'envahissement de la civilisation contemporaine dans ces immences déserts où erraient seulement quelques métis et quelques sauvages. Mais avant de décrire ces changements, nous devrions dire, cette révolution, notons quelques faits des années qui la précèdent immédiatement.

---

(1) Lettre à M. Dawson.

CHAPITRE XXIX

LES ANNÉES 1865-1866.

Le 12 mars 1865, Mgr Taché consacra les trois cloches arrivées l'année précédente pendant son long voyage dans les missions du Nord. L'Evêque parle de cette cérémonie dans une lettre à sa mère: "Votre filleule, lui dit-il, a été bien sage, aussi elle est l'aînée de la famille. Elle a pour noms: Norbert, Joseph, Florent, Henriette, Sophie, et compte parmi ses parrains J. Boucher de La Broquerie, représenté par M. Ritchot, et pour marraine Mme Veuve Ch. Taché représentée par la Rév. Sœur Gosselin (1)."

Bénédiction des trois cloches de la cathédrale.

Les cloches de Saint-Boniface, le lendemain même de leur bénédiction, sonnaient le glas funèbre d'un bienfaiteur des missions et des missionnaires, M. George Roward, dont nous avons rencontré plus haut l'éloge sur les lèvres de l'Evêque. "J'ai été assez heureux, raconte le prélat à sa mère, pour préparer ce monsieur à une mort chrétienne et édifiante. J'ai été près de lui tous les jours de la dernière semaine; je l'ai veillé pendant trois nuits. Il m'a nommé l'un des tuteurs de ses enfants, bien exposés pour leur foi. Priez bien pour cette famille, vis-à-vis de laquelle j'ai contracté une si grande responsabilité (2)."

Mort de M. Roward.

Pendant vingt-six années consécutives, les sauterelles firent de terribles ravages à la Rivière-Rouge. En 1864, nous l'avons vu, elles détruisirent une partie de la récolte. Les habitants souffrirent de la faim pendant l'hiver suivant; mais au mois de mars, consacré par la piété des fidèles au patron principal du Canada, ils reçurent un secours extraordinaire, qui parut à tous,

Ravages des sauterelles en 1864 et pêche abondante en mars 1865.

---

(1) *Saint-Boniface, 27 mars* 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 119.

(2) *Ibid.*

spécialement à l'Evêque, l'effet d'une intervention spéciale du grand saint. " La misère de notre peuple semblait à son comble, écrit Monseigneur de Saint-Boniface dans la lettre que nous venons de citer, lorsque le bon saint Joseph nous a obtenu du ciel et mis dans la rivière une quantité prodigieuse de poissons contre toutes les habitudes de la gent écaillée à cette époque de l'année. Nos malheureux affamés mangent un peu plus (1)."

L'Evêque ajoute : " Priez bien pour que le ciel désarme sa colère et que la moisson soit bonne l'été prochain ; autrement, nous sommes exposés à bien des souffrances ; le peuple souffrira la faim et le pasteur souffrira de ne pouvoir pas l'apaiser (2)."

Nouveaux ravages des sauterelles en 1865. Misère générale.

Les sauterelles revinrent en 1865 et firent plus de ravages encore que l'année précédente. " Les sauterelles, écrit le prélat à son ami, M. Laflèche, le 18 juillet, ont déjà détruit complètement *toute la récolte* des Ecossais et une partie de celle des autres. Nos catholiques ont été plus épargnés, mais ils avaient peu semé. Je crois que la misère sera affreuse l'hiver prochain. Il nous faut envoyer chercher la farine aux Etats-Unis (3)."

Les ravages des sauterelles coïncidèrent avec une nouvelle aussi affligeante : le Conseil général de l'Œuvre de la Propagation de la Foi retrancha à l'Evêque la moitié de l'allocation qu'il lui avait accordée jusqu'alors et ajouta "la promesse de ne plus rien donner à l'avenir. " " Si cette détermination est maintenue, observe le prélat, je vais prendre la besace et le bâton (4)."

Hélas ! ajoute-t-il tristement, " toutes les misères viennent à la fois : aussi le pays s'abandonne : on va aux Etats-Unis, où l'on est plus mal encore ; on va au Fort des Prairies, où l'on n'est pas mieux. Notre population se disperse, elle était pourtant assez éparse. Tout notre monde souffre de la faim, à peu d'exceptions près (5)."

---

(1) *Saint-Boniface*, 27 *mars* 1865.

(2) *Ibid.*

(3) Archives de l'évêché des Trois-Rivières.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

A l'extrémité du diocèse, un autre fléau fit en 1865 de nombreuses victimes. La vérole s'abattit sur les Pieds-Noirs et les autres sauvages de l'Ouest; elle sévit sur les Pieds-Noirs avec une violence extrême. Ces sauvages féroces, qui avaient toujours montré la plus opiniâtre résistance à l'Evangile, se voyant désolés par le fléau, envoyèrent à Saint-Albert une députation au P. Lacombe pour solliciter les bénédictions et les consolations de sa visite. L'héroïque missionnaire n'hésite pas; malgré les difficultés et les dangers qui l'attendent, il part. Il baptise près de 400 de ces sauvages, qui presque tous succombent à l'épidémie (1) " et s'en vont au ciel remercier la miséricorde divine d'avoir frappé leurs corps pour sauver leurs âmes. " Douze cents Pieds-Noirs moururent de la vérole; " l'épreuve était rude; mais ce fut un coup de la Providence: les Pieds-Noirs comprirent le dévouement du missionnaire et en reçurent une impression ineffaçable (2)." " Epuisé de fatigues, le P. Lacombe rentre à Saint-Albert et, sans prendre de repos, court au Fort de la Montagne porter le secours de son ministère aux chrétiens que le fléau vient d'atteindre. Vers les premiers jours du mois de mai, " il va commencer sur les bords de la Siskatchiwan, un établissement destiné à un grand avenir, *Saint-Paul-des-Cris.* Les Cris s'étaient réunis en grand nombre au rendez-vous que le missionnaire leur avait désigné pendant l'hiver. " Eux aussi étaient la proie de la maladie et de la mort. Le P. Lacombe ne se contente pas de les consoler et de les instruire; il saisit les manches de la charrue, que lui seul peut conduire, il ouvre les sillons où les pauvres sauvages vont déposer la semence qu'ils confient à la terre pour la première fois (3)." Le missionnaire fut pris de la dysenterie et fut si mal qu'il pensa en mourir; il écrivait malade, à son Evêque, le 17 mai, pour se recommander à ses prières (4). Il guérit, l'appétit lui revint, et " le

La petite vérole parmi les Pieds-Noirs et les autres sauvages de l'ouest.

Fondation de St-Paul-des-Cris.

---

(1) Lettre de Mgr Taché citée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XL, p. 243.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Lettre de Mgr Taché à Mgr Laflèche, *Saint-Boniface*, 18 *juillet* 1865.

pauvre Père n'avait à manger qu'une soupe faite de courroies de cuir non tanné et de parchemin pulvérisé (1). "

" Ainsi fut fondée la mission de Saint-Paul; ainsi ont été fondées les autres chrétientés de l'immense diocèse de Saint-Boniface, " avec un zèle et par des travaux héroïques (2).

Fondation de la mission de Qu'Appelle.

Pendant que le P. Lacombe fondait Saint-Paul-des-Cris, l'Evêque établissait une mission destinée à devenir l'un des centres les plus importants de l'évangélisation des sauvages.

" Entre le Lac des Bois et les Montagnes Rocheuses, il n'y a rien de comparable à la vallée de Qu'Appelle (3). " " Mgr Provencher, dès son arrivée dans le pays, avait visité la vallée de Qu'Appelle, y avait dit la sainte messe et administré les sacrements : c'était une semence de foi, elle ne devait pas périr (4)." Nous avons vu, en 1864, Mgr Taché parcourir avec admiration la pittoresque vallée et prendre, dans son cœur, la résolution d'y établir une mission. " J'ai songé, écrit-il à sa mère le 8 août 1865, à établir une mission dans ce délicieux endroit, et je pense partir vers le 15 septembre pour aller en jeter les fondements. Je serai absent jusqu'au milieu de novembre (5). "

En effet, le 15, il quitte Saint-Boniface, d'abord pour se retirer à Saint-François-Xavier, et trouver un peu de tranquillité afin d'écrire. Le 24, il écrit à sa mère de Saint-François-Xavier : "Je pars demain matin pour le lac Qu'Appelle (6). " Le 1er octobre, il lui écrit du Fort Ellice : " Je vous ai laissée dimanche dernier à Saint-François-Xavier ; aujourd'hui c'est du Fort Ellice

---

(1) Lettre de Mgr Grandin. *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XLI, p. 292.

(2) *Notice sur le diocèse de Saint-Boniface — Annales de la Propagation de la Foi*, t. XL, p. 245.

(3) Mgr Taché, Rapport au Chapitre général de 1887.

(4) Mgr Taché, Lettre à MM les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 16 *juillet* 1888.

(5) *Saint-Boniface*, 8 *août* 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 120 *bis*.

(6) *Saint-François-Xavier*, 24 *sept.* 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 121.

que je vous salue, toujours sur les bords de la rivière Assiniboine. Demain je laisserai cette importante branche de la rivière Rouge pour traverser et longer l'un de ses affluents, la Qu'Appelle ou Qui Appelle jusqu'à ses lacs poissonneux. C'est là que je veux passer de trois à quatre semaines pour un peu purifier quelques familles qui s'y trouvent et en entretenir d'autres dans leurs bonnes dispositions (1), " et plus encore pour choisir le site de la mission projetée.

Mgr Taché demeura, la plus grande partie du mois d'octobre, dans la vallée de Qu'Appelle : tout en donnant ses soins aux sauvages et aux autres catholiques qui s'y trouvaient, il en étudia les sites et arrêta son choix sur un fertile plateau qui s'étend entre deux lacs. Durant les semaines qu'il passa le long de la rivière Qu'Appelle et auprès de ses lacs, comme autrefois dans son long voyage à la Rivière-Rouge, il fut au dedans, inondé de lumières, d'espérances et de joies divines : son âme fut dans une sorte de contemplation continuelle. Dieu lui montrait l'Evangile rayonnant dans les immenses pays confiés à sa sollicitude d'Evêque et lui donnait comme un pressentiment surnaturel que l'établissement dont il fixait alors l'emplacement, aurait, dans cette évangélisation, une influence des plus efficaces.

" Au printemps de 1866, le zélé M. Ritchot, voyant que l'Evêque n'avait personne à sa disposition, s'offrit pour aller commencer l'établissement projeté : ses services furent acceptés avec reconnaissance (2) " : ce printemps-là et le printemps suivant, le vaillant curé de Saint-Norbert " éleva les premières constructions du nouvel établissement (3). En 1868, pendant l'été, le P. Decorby, arrivé récemment de France, y fixa sa résidence (4). Depuis, les Oblats n'ont cessé d'en faire un des principaux centres de leurs travaux apostoliques. La nouvelle mission fut d'a-

---

(1) *Fort Ellice, Rivière aux Castors, 1er octobre* 1865. *Ibid.*, nº 122.

(2) Rapport de 1887.

(3) *Ibid.*

bord mise sous le patronage de saint Florian; elle fut ensuite placée sous le vocable du Sacré-Cœur.

Epidémie à la Riv. Rouge.

Pendant que Mgr de Saint-Boniface était à Qu'Appelle, en octobre 1865, la rougeole faisait de nombreuses victimes dans son peuple. "Cette maladie, écrivait-il de Qu'Appelle à sa mère, prend dans ces pays un caractère particulier de gravité, qui la rend redoutable: elle moissonne un grand nombre d'enfants et est suivie de rechutes dangeureuses, même pour les adolescents (1)." Monseigneur fut "absent 57 jours:" pendant ce temps "on enterra 57 cadavres dans le cimetière de Saint-Boniface (2)." Cinquante-sept décès en deux mois, ce n'est pas beaucoup pour une ville de cent mille habitants; mais c'était "une cruelle épreuve pour la population catholique de la Rivière-Rouge: toutes les familles se trouvaient dans le deuil; l'Evêque souffrit de l'affliction de tout son peuple.

Ressources providentielles.

Par contre, la misère fut moins grande à la Rivière-Rouge qu'on ne l'avait craint. Nous avons dit que dans l'été de 1865 les sauterelles s'étaient abattues sur le pays. Mais, écrivait-il à sa mère le 8 août, "les sauterelles elles-mêmes deviennent raisonnables. Il y en a eu une multitude innombrable tout l'été, et pourtant les récoltes, du moins parmi nos catholiques, ont une apparence magnifique. Malheureusement les semailles n'avaient pas été abondantes. La chasse de la prairie a été considérable (3)." Il lui écrit le 13 novembre: "La récolte a été meilleure qu'on ne pouvait l'espérer. Celle des pommes de terre a été prodigieuse. Sur les terres de la mission, ici, on a recueilli 4200 minots de patates dont quelques-unes ont pesé jusqu'à deux livres et demie. Quarante ont rempli un minot. Les Sœurs ont eu des pommes de choux de vingt-deux livres. M. Hind avait raison de vanter leur *spacious garden* (4)."

---

(1) Lettre citée du 1er octobre 1865.

(2) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 13 *nov.* 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 123.

(3) *Saint-Boniface*, 8 *août* 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 120 *bis*.

(4) *Saint-Boniface*, 13 *nov.* 1865. *Ibid.*, n° 123.

Nous voyons ici l'Evêque donner à sa mère des nouvelles des épreuves et des consolations temporelles de son peuple. Sans cesse il lui fait part de tout ce qui concerne l'avancement du royaume de Dieu dans son immense diocèse, des travaux, des souffrances et des succès des missionnaires, de la naissance et du progrès de toutes les églises confiées à sa charge. Dans les lettres que nous venons de citer, il lui apprend une grave maladie du P. Lestanc, une autre de Mgr Grandin, l'arrivée de Mgr Faraud au Portage la Loche; il lui donne de longs détails sur la mort de Mme Déchambault, son ancienne ouaille de l'Ile-à-la-Crosse et sur l'état présent de sa famille. L'Evêque veut, par toutes ces nouvelles, réjouir le cœur de sa mère; il veut aussi l'associer à son œuvre de salut par une prière continuelle en faveur de ses missions. A Boucherville, en effet, on connaît tous les missionnaires et toutes leurs saintes entreprises; c'est le thème continuel de tous les entretiens; c'est surtout l'objet incessant des longues heures consacrées à la prière. La mère de l'Evêque devient, par la puissance de son intercession auprès de Dieu, la mère des missionnaires et des missions.

La mère des missionnaires et des missions.

Les correspondances entre la Rivière-Rouge et le Canada étaient devenues beaucoup plus rapides qu'autrefois. “ J'ai reçu hier votre bonne lettre du 9 décembre, écrit l'Evêque à sa mère le 7 janvier 1866, dans laquelle vous accusez réception de celle que je vous ai écrite à mon retour du lac Qu'Appelle. Cette lettre m'a fait plaisir, comme tout ce qui me vient de vous, et aussi parce qu'elle est une preuve de plus de la promptitude et de l'exactitude de nos communications. Ainsi il y a deux mois que j'étais assez loin de Saint-Boniface; dans ce laps de temps, j'ai pu arriver sûrement, me donner la consolation de vous informer de mon arrivée, savoir que cette nouvelle vous a fait plaisir et vous écrire de nouveau aujourd'hui. C'est un grand changement, comparé aux premières années (1). ”

Rapidité des correspondances.

---

(1) *Saint-Boniface, 7 janvier* 1866. — Collection de M. la Broquerie-Taché, n° 125.

"Votre bonne lettre du 14 mars, lui dit-il un peu plus tard, m'est parvenue le 7 avril; une lettre de Paris du 6 mars est arrivée le même jour: vous voyez donc que nous nous rapprochons (1)."

Santé.

Mgr Taché avait éprouvé fréquemment des malaises et des souffrances les années précédentes. Son long voyage dans les missions du nord en 1864 lui rendit une santé parfaite. "Dieu, écrivait-il à son frère Louis, Dieu, pour la gloire duquel j'avais entrepris cette longue et pénible course, a bien voulu me récompenser de suite, en me rendant la santé que j'avais perdue depuis une couple d'années. Je suis tout à fait remis (2)." "Je suis tout à fait bien, disait-il à sa mère huit mois plus tard, et je ne puis point désirer une meilleure santé que celle dont je jouis en ce moment (3)."

Au commencement de l'année 1866 cependant, il éprouva d'assez violentes douleurs de dents, qui le déterminèrent à en faire arracher ou plomber plusieurs. "J'en ai fait extraire trois et *ferclarer* deux autres en un même jour, écrit-il à sa mère qui avait appris son mal par le journal et lui en demandait des nouvelles. Ma pauvre tête, peu habituée à ce genre de secousses, s'en est ressentie pendant près de deux mois. Le *NorWester* a appelé cela névralgie; nous autres nous disions rhumatisme, ce qui revient au même à peu près. Dans tous les cas, le tout est fini. J'aurai peut-être besoin de faire extraire encore une dent. *J'irai à la fin de juin vous dire* si celle-là m'a fait mal ou non. Oui, bonne Maman, je pense aller au Canada. J'espère que vous n'en serez pas fâchée, non plus que mon bon oncle ni les autres parents et amis. Je pense même que dans la famille on sera assez content pour payer mon voyage. En attendant de jouir de ce bonheur, bannissez toute inquiétude à mon égard. Je suis bien, parole

---

(1) *Saint-Boniface*, 10 avril 1866. *Ibid.*, n° 126.

(2) *Saint-Boniface*, 25 *mars* 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 118.

(3) *Saint-Boniface*, 13 *nov.* 1865. *Ibid.*, n° 123.

non " d'arracheur de dents, " mais " d'homme aux dents arrachées (1). "

Mgr de Saint-Boniface vient d'annoncer à sa mère sa prochaine visite. Il partit en effet de la Rivière-Rouge au mois de juillet et passa deux mois dans le Bas-Canada. Il vit à plusieurs reprises sa mère à Boucherville, il vit ses autres parents à Kamouraska, à Saint-Thomas de Montmagny et ailleurs ; mais toutes ces visites aux membres de sa famille, même à sa mère, étaient rapides. " Chaque fois qu'il venait dans l'Est, écrit son neveu, M. de la Broquerie-Taché, il rendait visite à tous ses proches parents ; l'omission d'une de ces visites aurait été un événement, et un pénible événement, pour une famille ; mais après avoir donné aux affections de la nature une courte satisfaction, il nous quittait tous pour travailler aux intérêts de ses missions, fin principale et presque exclusive de tous ses voyages. " **Voyage en Canada.**

Mgr Taché était venu dans le Bas-Canada pour chercher des auxiliaires, des missionnaires et des religieuses. Ses efforts furent couronnés de succès.

Il réussit à obtenir plusieurs missionnaires. Plusieurs Sœurs Grises aussi lui furent données. M. George Dugas avait déjà passé quelque temps à la tête du Collège de Saint-Boniface ; il se décida à retourner à la Rivière-Rouge pour dépenser au service de cette église ses brillants talents.

Mgr Taché repartit de Montréal le lundi 17 septembre à 9 heures du soir, avec les aides qu'il était venu chercher ; notamment avec M. Dugas et plusieurs Sœurs Grises (2). Il arrivait le lendemain, à 10 heures du soir, à Sarnia ; c'était " un lieu d'inquiétude, " parce qu'il fallait y subir la visite de la douane ; mais, grâce à " une lettre du consul, " l'opération se fit " on ne peut mieux (3). " Le mercredi, à 1 heure du matin, il arriva à Détroit et y séjourna toute la journée. " Les pauvres Sœurs **Retour du Canada.**

---

(1) *Saint-Boniface*, 10 *avril*. *Ibid.*, n° 129.

(2) Lettre à sa mère, *Sur le Mississipi*, 22 *sept.* 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 128.

(3) *Ibid.*

avaient besoin de ce repos et elles en profitèrent pour se remettre. " L'Evêque employa le temps à négocier les billets de voyage ; " l'agent du chemin de fer, " pour lequel il avait une lettre de recommandation ", lui fit une remise de $74. Le soir à six heures, Monseigneur et sa petite troupe laissaient Détroit " dans un char que l'on pouvait appeler un palais ambulant. " " Rien de plus beau, ajoute le prélat, rien de plus commode; seulement, comme le bouillon de certains hôteliers, c'est un peu cher. " Le jeudi matin, " par une pluie battante, " les voyageurs arrivaient à Chicago, en repartaient presque aussitôt, étaient, à minuit de la nuit suivante, à La Crosse, sur les bords du Mississipi. Là, ils continuèrent leur chemin sur un bateau à vapeur ; " l'eau était excessivement basse, " ce qui retarda la marche. Ils n'arrivèrent à Saint-Paul que le soir. " Deux jours et deux nuits pour faire 66 lieues, c'est bien long, observe le prélat, mais aussi c'est bien doux : pas la moindre secousse. " Mgr Taché apprit que " le chemin de fer était en circulation jusqu'à " Saint-Cloud : " " c'était encore deux jours de moins en char- " rette. " " D'un autre côté, ajoute le narrateur, le temps que nous passons actuellement sur le Mississipi peut s'abréger, puisqu'il y a un chemin de fer depuis Saint-Paul jusqu'assez près de La Crosse, à 40 milles seulement : en sorte que ces 40 milles sont la seule interruption dans la voie ferrée depuis Saint-Cloud à Montréal, sur une distance d'environ 470 lieues. " " Vous voyez que nous nous rapprochons, conclut l'Evêque à sa mère, et l'année prochaine, quand la correspondance sera bien établie et la voie terminée, on pourra aller de Saint-Cloud à Montréal en trois jours (1). "

Mgr Taché et ses compagnons " avaient hâte de prendre les prairies. " " En caravane, dit-il, nous serons *plus chez nous*. Nos bonnes Sœurs surtout seront moins gênées qu'au milieu des Américains qui les regardent beaucoup. Nous n'avons pas néanmoins, ajoute-t-il, à nous plaindre : nous avons certainement rencontré des égards et du bon vouloir (2). "

---

(1) Lettre à sa mère, *Sur le Mississipi*, 22 *sept.* 1866.

(2) *Ibid.*

Le prélat pensait demeurer à Saint-Paul deux jours seulement pour organiser " la caravane " qui devait le mener à Saint-Boniface; mais il y passa cinq jours " pendant lesquels " il fut " bien occupé. " Il en partit après la caravane, la rejoignit à Saint-Cloud par le chemin de fer, et s'achemina avec elle, à travers les prairies, vers Saint-Boniface. Il écrit à sa mère, le 4 octobre, " sur les bords de la rivière de la Queue de Loutre " : " Nous sommes partis dans nos voitures samedi matin : tout va à merveille depuis et si tout continue ainsi, en dix jours nous serons à Saint-Boniface (1). "

Il lui envoie encore de Pembina, le 12, " un tout petit mot " pour lui dire que le lendemain il compte chanter à Saint-Boniface le Te Deum avec ses compagnons " et ce de bon cœur, remarque-t-il, car nous avons eu le voyage le plus heureux (2). "

Et en effet, l'Evêque et sa troupe arrivent à Saint-Norbert le 13, à 10 heures du matin, et le même jour, à 3 heures de l'après-midi, entrent dans la cathédrale de Saint-Boniface "pour remercier le bon Dieu de toutes ses grâces et bienfaits." Nous fûmes frappées, écrit l'une des Sœurs Grises venues avec Mgr Taché, de la grande foule assemblée pour le retour de Sa Grandeur. Tout le monde paraissait joyeux : on eût dit des enfants heureux de recevoir un bon père après une longue absence (3). "

" J'ai la consolation de vous apprendre, écrit-il à sa mère quelques jours après, que nous avons fait un voyage exceptionnellement beau et bon. Notre passage à travers les prairies a ressemblé tout le long à un promenade de plaisir ou à un *pic-nic*. Rien n'y manquait, pas même les concerts harmonieux ; tous les soirs, musique ; inutile de dire que *j'y prenais part active* (4). "

---

(1) Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 129.

(2) *Pembina*, 12 *octobre* 1866. *Ibid.*, n° 133.

(3) Lettre de la Sœur Lapointe à Mme Taché, *Hôpital-Général de Saint-Boniface*, 27 *nov.* 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 132.

(4) *Saint-Boniface*, 20 *octobre* 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 130.

“ M. Dugas, ajoute-t-il, qui avait eu le bon esprit de jeter à la voirie toutes les savantes pilules de la médecine, s'est bien porté durant tout le voyage. A Varennes, il ne pouvait boire de *thé blême;* en voyage, il buvait tous les jours *neuf tasses* de notre gros thé noir. Aussi il fallait voir la guerre acharnée qu'il faisait à nos plats. Les autres ont fait comme lui. Monseigneur a dû mieux faire encore que tous les autres (1). ”

Tous les missionnaires des environs vinrent fêter les nouveaux venus. Mgr Taché “ eut la consolation de voir ” jusqu'à “ douze prêtres de son diocèse assis ensemble à sa table. ” “ Nos bonnes Sœurs, continue l'Evêque, ont goûté un bonheur semblable au nôtre: l'arrivée de leurs nouvelles compagnes a augmenté la joie et le bonheur habituel de leur maison (2). ” Quelques jours après, l'entrée du P. Allard au noviciat apporta de nouvelles joies au prélat et à tous ses frères en religion. “ Vous voyez, bonne mère, conclut-il, que si le bon Dieu nous demande des sacrifices, il sait nous donner des consolations. Résignons-nous donc aux unes puisque nous sommes bien aises d'accepter les autres (3). ”

Sympathie pour les incendiés de Québec.

Quelque temps après être rentré à Saint-Boniface, Mgr Taché apprit le terrible incendie qui, cette année-là, détruisit une partie de la ville de Québec. Il ouvrit, dans son pauvre peuple, “ une petite souscription pour témoigner de ” sa “ sympathie en faveur de tant d'infortunés. ” “ Cela ne sera pas grand'chose, écrit-il à sa mère; du moins cela prouvera que nos propres besoins ne nous rendent pas indifférents à ceux des autres (4). ”

Incendie de l'Ile-à-la-Crosse.

Quelques mois plus tard, le 1er mars 1867, un incendie éprouvait cruellement la première église fondée par Mgr Taché parmi les sauvages, qu'il avait visitée si souvent avec tant d'amour, où

---

(1) *Saint-Boniface,* 20 *octobre* 1866. -- Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 130.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge,* 25 *nov.* 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 131.

demeurait son autre lui-même, son vénérable coadjuteur, l'Ile-à-la-Crosse.

Cette mission avait, nous le savons, une belle église, construite et bénite par Mgr Taché en 1855, et d'un côté, une maison pour les missionnaires, de 40 par 24, également construite par le grand Evêque, de l'autre le couvent des Sœurs Grises.

Mgr Grandin demeurait dans la maison des missionnaires avec un Père, trois Frères et dix-neuf enfants.

Plusieurs vieillards ou infirmes avaient été recueillis dans la maison des Sœurs, d'autres dans la maison de l'Evêque. Afin d'en recevoir un plus grand nombre, Mgr Grandin avait pris le parti de faire une allonge de 40 par 24, égale à la maison bâtie par Mgr Taché : il avait fallu aller chercher le bois à 12 lieues de là. " Ce fut le travail de toute la petite colonie : les frères, les prêtres, l'Evêque même charrièrent le bois nécessaire à la construction. "

Le bâtiment était presque terminé. L'Evêque, un Père, les Frères et les enfants soupaient dans un réfectoire attenant à la maison des Sœurs, quand un enfant accourt en s'écriant : " Le feu est à la maison ! "

Tous se précipitent vers la maison des missionnaires, on veut y pénétrer ; mais " dès qu'on a ouvert la porte, la flamme éclate et s'échappe avec violence. " Mgr Grandin parvient cependant à la petite chapelle privée, et emporte le tabernacle qui renferme la Sainte Eucharistie.

" Tout à coup le Père Econome s'écrie : " Sauvons la poudre !" Car la monnaie, on le sait, est inconnue dans ces régions sauvages ; pour payer les vêtements de peau, les provisions, pour rémunérer les services, les missionnaires ont un magasin, où se trouvent des étoffes, des meubles, du plomb et de la poudre de chasse. On brise la fenêtre du magasin ; mais impossible de pénétrer, la fumée suffoque ceux qui veulent entrer. " Il ne reste qu'à prendre le large pour ne pas être victimes de l'explosion. "

Le Frère chargé du soin des enfants était occupé à jeter par la fenêtre leurs couvertures déjà tout en feu. L'Evêque l'appelle, et l'aide à sortir ; il est à peine dehors que le plancher s'ef-

fondre. Tous s'éloignent du théâtre de l'incendie. " Les Sœurs, les enfants, les voisins, tous, raconte Mgr Grandin, nous nous tenons là debout sur le lac glacé, condamnés à voir périr le fruit de tant de travaux, l'objet de tant d'espérances. Mais voilà qu'une clôture en bois, qui séparait la maison de l'église, prend feu. Nous nous précipitons instinctivement vers l'église. Au même instant, une détonation se fait entendre, c'est la poudre qui vient d'éclater, lançant dans toutes les directions des débris inflammés. Heureusement personne n'est atteint. Au milieu de tous nos malheurs, Dieu a pitié de nous. Le vent qui poussait les flammes vers l'église, change subitement et les chasse vers le lac. L'église fut sauvée.

" A 9 heures du soir, tout était fini, c'est-à-dire tout était détruit... Nous n'avions pas une couverture pour nous garantir d'un froid de 20 à 30 degrés. L'incendie avait fait fondre la neige, nos pieds étaient mouillés, et pas un de nous ne pouvait changer de chaussure. Le lendemain, j'étais sans bréviaire, sans rituel; nous n'avions rien, pas même un mouchoir pour essuyer nos larmes (1). " Les seuls objets sauvés furent l'horloge et deux volumes d'un bréviaire.

Mgr Grandin, après avoir pourvu au logement provisoire de ses religieux et de ses enfants, se mit en route pour Saint-Boniface, afin de raconter à son Evêque le terrible accident et de se concerter avec lui sur les moyens de le réparer.

---

(1) Lettre de Mgr Grandin à Messieurs les membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi, 4 *janvier* 1868. — *Annales*, t. XL, pp. 246-249. — Voir Mgr Grandin, par le R. P. Jonquet, O. M. I.

CHAPITRE XXX

PÈLERINAGE AU TOMBEAU DES APOTRES.

1867.

L'Exposition universelle de Paris et le centenaire du martyre de S. Pierre et de S. Paul.

En 1867, le monde entier était en mouvement, d'un côté, pour aller admirer les merveilles de l'industrie et de l'art à la grande Exposition universelle de Paris, de l'autre, pour aller fêter à Rome le dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre et de saint Paul.

Mgr Taché, malgré la hauteur de son génie, l'étendue et la variété de ses connaissances, n'aurait pas dépensé son temps et son argent pour se rendre à l'Exposition de Paris ; mais sa dévotion pour l'Eglise romaine et son amour de sa famille religieuse le décidèrent à faire le pèlerinage de Rome. " Le grand Pontife qui gouverne l'Eglise, dit-il, voulant donner une pompe toute particulière à la fête du dix-huitième centenaire des saints apôtres Pierre et Paul, et, à cette occasion, insérer au catalogue des saints, les noms de vingt-cinq serviteurs de Dieu, avait exprimé à ses frères dans l'épiscopat le désir de les voir se réunir en grand nombre autour de sa personne vénérée. Ce vœu du Vicaire de Jésus-Christ au milieu des cruelles épreuves qui affligent son grand cœur, nous semblait un ordre du ciel. Cependant nous hésitions encore à renoncer à la visite projetée de notre diocèse pour prendre le chemin de la Ville Eternelle, lorsque nos incertitudes trouvèrent un terme, à la réception des lettres de convocation de notre Chapitre général et dans les vives instances qui nous étaient faites d'y assister (1). "

Mgr Taché était appelé au Chapitre général des Oblats comme Vicaire des missions de la Rivière-Rouge. Les missionnaires, de leur côté, choisirent, comme le prescrivent les consti-

(1) Lettre de Mgr Taché à son clergé, 8 *décembre* 1867.

tutions de l'ordre, un délégué pour assister en leur nom au Chapitre. Ils élurent le P. Aubert, premier missionnaire de ces pays avec le F. Taché, alors demeurant à Notre-Dame des Lumières, en France: " A votre départ du Canada, lui écrit Mgr de Saint-Boniface pour l'informer de cette élection, je pensais que votre éloignement et votre maladie avaient brisé pour toujours les si agréables relations que j'avais eues avec votre Révérence. Aujourd'hui des circonstances toutes particulières m'amènent à renouer mon ancienne correspondance, et j'espère que vous aurez la charité d'accepter le mandat que tous les Pères ici présents vous confient à l'unanimité (1). "

Sacre de Mgr Laflèche.

Avant de partir, Mgr Taché eut la joie d'apprendre le sacre de cet ami "que tout le monde aimait", mais qu'il réclamait "le privilège d'aimer plus que tout autre (2). " Mgr Laflèche fut en effet sacré le 25 février 1867. Evénement des plus heureux pour le Canada, qui plaçait parmi les princes du peuple chrétien un homme de la trempe des Athanase et des Hilaire. " Un jour solennel luit pour vous, lui écrit son ancien compagnon de l'Ile-à-la-Crosse le jour même de son sacre; je connais trop le *métier* pour vous féliciter; mais aussi je *vous* connais trop pour ne pas féliciter le diocèse des Trois-Rivières de la grâce insigne qui lui est accordée en ce jour (3). " " Les cœurs de vos nombreux amis, en se livrant à l'allégresse, ont adressé des prières ferventes en votre faveur. Nos Pères, actuellement en retraite, se sont rendus avec enthousiasme à la demande que je leur ai faite de prier pour vous. Nos bonnes Sœurs ont eu une communion générale à la même fin, et votre pauvre et indigne ami a célébré les saints mystères pour demander à Dieu de vous conserver *ad multos annos.* " " En élevant les mains au ciel pour bénir, conclut-

---

(1) Lettre du 5 juin 1867. — Archives de la Maison générale des Oblats. Les archives de la Maison générale renferment un certain nombre de lettres adressées depuis lors par Mgr Taché à celui qui avait reçu ses vœux à la Rivière-Rouge.

(2) Lettre de Mgr Taché à Mgr Laflèche, 18 *juillet* 1865.—Archives de l'évêché des Trois-Rivières.

(3) Lettre du 25 février 1867.

il, de grâce pensez un peu à la Rivière-Rouge, au diocèse de Saint-Boniface et commandez au ciel de nous protéger (1). ”

Il dit à son ami combien il aurait de consolation à faire avec lui le pèlerinage de Rome. “ Je pense passer en Canada à la fin de mai ; j'aurai le bonheur de vous voir, et si vous devez traverser la *grande rigole,* quelle consolation de la franchir en votre compagnie (2) ! ”

Mgr Laflèche, embarrassé dans les soucis de sa nouvelle dignité, ne pouvait cette année franchir l'Océan et visiter le tombeau des Saints Apôtres.

Voyage de St-Boniface à Québec.

Mgr Taché allait faire le pèlerinage de Rome avec un autre ami qui lui était aussi cher que Mgr Laflèche, son Coadjuteur lui-même. Mgr Grandin en effet, ainsi que nous l'avons rapporté, était parti de l'Ile-à-la-Crosse quelques jours après l'incendie qui avait consumé en un instant la maison des missionnaires, avec tout le mobilier, jusqu'aux registres. Il arriva à Saint-François-Xavier le Jeudi Saint au soir, 18 avril, y passa les deux derniers jours de la Semaine Sainte, ainsi que la fête de Pâques. Le lundi après Pâques, 22 avril, l'Evêque de Saint-Boniface se porta à sa rencontre jusqu'à Saint-François-Xavier et le remmena le même jour dans son palais. Le Coadjuteur venait demander à son Evêque ce qu'il devait faire en faveur de cette Ile-à-la-Crosse, si chère à l'un et l'autre, et si durement éprouvée. Tous les deux pleurèrent beaucoup sur les malheurs d'une Eglise à laquelle ils avaient prodigué les labeurs d'un fécond apostolat.

“ Vous me demandez ce que vous avez à faire, dit Mgr Taché à son Coadjuteur dès le premier entretien. Eh bien, ce que vous avez à faire c'est de partir avec moi pour la France et pour Rome. Le Saint-Esprit nous dira à tous deux dans le voyage, et dira à nos Supérieurs ce qu'il conviendra de faire pour l'Ile-à-la-Crosse et les missions du Nord (3). ”

---

(1) Lettre du 25 février 1867.

(2) *Ibid.*

(3) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

Et en effet, les deux prélats partirent de Saint-Boniface le 29 avril. Ils étaient le 30 à Pembina, où ils passèrent " le premier jour du beau mois de Marie. " Ils en repartirent le 2 mai, arrivèrent à Saint-Paul le 11, et y demeurèrent jusqu'au 14. Le 18, ils étaient à Montréal, et, après une semaine passée en Canada, s'embarquaient à Québec le 25, sur l'*Hibernian,* " par un temps magnifique (1) " avec Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, " qui, comme ses deux frères dans l'épiscopat et en religion, se rendait au double appel du Père commun des fidèles et du Père de la famille des Oblats (2) ", avec deux prêtres canadiens, et " le jovial et gros M. Panneton de Joliette (3). " Les trois évêques, les deux prêtres et M. Panneton formèrent dès les premiers instants " une petite bande intime ", dont les doux et joyeux épanchements répandirent beaucoup de charme sur la traversée (4).

Lorsque les voyageurs arrivèrent en face de Saint-Thomas de Montmagny, " un coup de canon " les " salua de la batterie Taché " ; " c'était Mlle Adèle ", fille de Sir Etienne Taché qui procurait cette marque d'honneur aux vénérables pèlerins (5). " Après le dîner, nous saluions Kamouraska, écrit l'Evêque à sa mère, et mon cœur en proie à la plus vive émotion arrêta mes regards aussi longtemps que ce fut possible sur ce beau paysage. Puis la vue de la Rivière-du-Loup vint agiter d'autres émotions " en rappelant d'autres souvenirs. " Enfin la nuit, avec ses grandes ombres, enveloppa toutes nos existences dans son sombre manteau (6). "

" Le dimanche, beau temps ; le lundi, gros vent et pluie ; le mardi, temps passable : nous longions Terre-Neuve, et dans l'après-midi, nous fîmes nos adieux à la terre que nous ne de-

---

(1) Lettre au clergé du diocèse de Saint-Boniface, 8 *décembre* 1867.

(2) Lettre au clergé de son diocèse.

(3) Lettre à sa mère, *A bord de l'* " *Hibernian,*" 4 *juin* 1867. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 136.

(4) Lettre à sa mère, 4 juin.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

vions revoir" que de l'autre côté de l'Océan. "Les adieux nous coûtèrent cher, mercredi et jeudi, deux mauvais jours pendant lesquels nous payâmes tribut à l'onde amère. Depuis, il fit un temps magnifique." Mgr Taché se porta bien le reste de la traversée, "mangeant comme un loup, dit-il à sa mère, et buvant de la bière comme un Allemand (1)." Mgr Guigues se trouva très bien pendant toute la traversée, "à l'exception d'un tout petit *frisson du cœur,* qui n'eut d'ailleurs pas de suite (2)." Mgr Grandin au contraire, "épuisé par les fatigues et les émotions de l'hiver", souffrit beaucoup. "Nous eûmes la douleur, écrit Mgr Taché, de le voir malade tout le temps que nous fûmes sur l'Océan (3)."

Le 4 juin, le vaisseau "touchait en Irlande" et le 5 juin, les pèlerins débarquaient à Liverpool, après une traversée de onze jours. C'était le mercredi.

Le jeudi, ils se rendirent à Londres où ils passèrent la journée du vendredi. Le samedi 8 juin, ils traversèrent la Manche "sans y éprouver le moindre malaise" et arrivèrent à Paris (4). Les trois évêques Oblats goûtèrent une joie bien vive en entrant dans la Maison Générale de leur ordre, en revoyant leur Supérieur, ses Assistants et les autres Pères qui s'y trouvaient (5). **Passage à travers la France.**

A la Rivière-Rouge, jamais personne, ni catholique ni protestant, ne travaille le dimanche, même dans la saison des récoltes. Hélas! un spectacle bien différent vint navrer l'âme de l'Evêque missionnaire. Le lendemain même de son arrivée, le dimanche 9 juin, fête de la Pentecôte, il se réveilla "au bruit des charrettes de transport, des scies, des marteaux, aux cris des ouvriers. Les chantiers qui avoisinent" la maison des Oblats,

---

(1) Lettre à sa mère 4 juin.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre au clergé, 8 décembre.

(4) Lettre à sa mère, *Paris*, 12 *juin* 1867.—Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 137.

(5) Lettre au clergé du diocèse de Saint-Boniface, 8 *décembre.*

"étaient en pleine activité de travail, les boutiques ouvertes. Mon Dieu ! dit l'Evêque, que cette vue nous fit mal ! Prions, ajoute-t-il à ses prêtres, pour ceux qui violent si audacieusement le jour du Seigneur, et veillons scrupuleusement sur les populations confiées à nos soins pour les empêcher de tomber dans un pareil mépris de la loi de Dieu (1)."

Le lundi, Mgr Taché dit la sainte messe à Notre-Dame des Victoires, puis il "visite *un petit brin* l'Exposition", sous la conduite de son frère Charles (2). Il en admire les merveilles: "C'est à n'y pas croire", écrit-il à sa mère (3). Mardi, Mgr Grandin part "pour son pays natal" et, mercredi, Mgr Guigues. "Je garde la maison", écrit Mgr Taché demeuré à Paris (4).

Passage à travers l'Italie.

Le lundi suivant, 17 juin, Mgr Grandin était de retour à Paris. Mgr de Saint-Boniface prenait la route de Rome en sa compagnie. Les deux prélats traversèrent en chemin de fer "une partie de la belle et noble terre de France", puis, le mardi dans l'après-midi, firent en diligence l'ascension du mont Cenis."

"Les bancs de neige, au milieu desquels nous circulions à cette époque de l'année, dit Mgr Taché à ses prêtres, portèrent tout naturellement nos pensées vers ceux d'entre vous qui habitent les coins les plus inhospitaliers du diocèse, qui y sont exposés à tant de privations (5)."

Les voyageurs reprirent à Suse la voie ferrée, arrivèrent à Turin le 19, à trois heures du matin (6). "Il nous semblait, dit Mgr Taché, que le sol frémissait sous nos pieds au souvenir des trames honteuses, ourdies dans cette ville contre le Vicaire de Jésus-Christ." Mais cette ville est déjà châtiée, poursuit-il, car "en attaquant la capitale du monde chrétien, elle a cessé elle-même d'être une capitale (7)."

---

(1) Lettre au clergé du diocèse de Saint-Boniface, 8 *décembre*.
(2) *Ibid.*
(3) Lettre à sa mère du 12 juin.
(4) *Ibid.*
(5) Lettre à son clergé, 8 *décembre* 1867.
(6) Lettre à sa mère, *Rome*, 23 *juin*, n° 135.
(7) Lettre à son clergé.

A sept heures du matin (1), les deux évêques laissaient Turin, admiraient en passant " les magnifiques plaines de la Lombardie, ces pays fortunés dont l'ingratitude envers Dieu est d'autant plus frappante qu'ils en ont reçu plus de bienfaits ", et pénétraient le même jour dans les Etats de l'Eglise, l'esprit oppressé par le grand drame qui s'y déroulait depuis huit ans. "Dans l'après-midi, nous entrâmes dans la chaîne des Apennins : quarante-huit tunnels traversent les crêtes de ces monts, dont plusieurs se relient par d'immenses viaducs. Nous avons été étonnés du travail colossal qu'a coûté ce chemin de fer. Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient une ville dans la plaine à des milliers de pieds au-dessous du point d'où nous l'apercevions. Quelques instants après, nous la traversions à toute vapeur ; c'est Pistoie, dont les souvenirs ne peuvent pas tous être chers aux cœurs chrétiens. A la nuit, nous arrivons à Florence ville des *fleurs :* des fleurs de *la nature* si belle et si variée sous son délicieux climat " ; des fleurs *de l'art,* que le génie chrétien y a semées à profusion ; véritable parterre *de sainteté,* où ont brillé avec éclat tant de fleurs de vertu (2). "

Le lendemain était la fête du Très Saint Sacrement.

Les deux évêques hésitaient à s'arrêter à Florence, alors siège du gouvernement des envahisseurs, " la dernière étape de la révolution pour arriver à Rome. " Mais il leur répugnait de voyager le jour de la Fête-Dieu. Ils se décidèrent donc à passer à Florence la fête du Très Saint Sacrement. Leur foi fut consolée par la piété dont ils furent témoins. " Après avoir dit la sainte messe, nous fîmes la visite des Eglises. Florence en possède de très vastes, très belles et très riches. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, nous trouvâmes dans tous ces nobles sanctuaires une foule empressée et recueillie. Des fidèles des deux sexes, de tout âge et de toute condition, étaient là, prosternés au pied des autels, tellement absorbés par la prière qu'ils ne se laissaient pas distraire par la foule des étrangers qui visitaient les Eglises. Cette vue nous consola beaucoup et changea quel-

La Fête-Dieu à Florence.

(1) Lettre à sa mère, 23 *juin.*

(2) Lettre à son clergé.

ques-unes de nos appréhensions en une douce et légitime espérance. Puis, dans les rues, un air de fête religieuse; pas une boutique ouverte, pas de travail de quelque nature que ce fût. La population, dont la plus grande partie avait un livre de prière à la main, semblait toute aller à l'église ou en revenir (1)."

Le soir de cette délicieuse journée, les pèlerins remontèrent en chemin de fer. "Au point du jour, un sourd craquement se fait entendre, de violentes secousses nous agitent: nous étions en dehors de la voie; le train avait déraillé; on s'excite, on s'inquiète, on se précipite en dehors des wagons, les imaginations s'enflamment. Sont-ce les brigands? Sommes-nous dévalisés? Somme-nous assassinés? Il est certaines gens qui en Italie s'attendent à tout. Une petite pierre tombée probablement du talus voisin avait causé l'accident. Les rails étaient déplacés par la secousse. Sept wagons s'inclinaient tristement sur la gauche; le sommier à l'arrière de celui dans lequel nous étions était arraché. On se consulte, on se palpe, les plus ardents se calment, et l'on vient à l'heureuse conclusion que personne n'est blessé (2)." Tout se borne à "un peu de frayeur et à un retard de deux heures (3)." "Dieu avait gardé les douze évêques et les trois cents prêtres passagers sur ce train (4)."

Arrivée à Rome.

A midi, Mgr Taché et Mgr Grandin arrivèrent à Rome, descendirent au "Canonicat de Sainte-Marie Majeure", où Pie IX leur avait fait préparer des appartements. Ils y retrouvèrent Mgr Guigues, Mgr Séméria et deux autres prélats qui les avaient devancés.

Mgr Taché passa quinze jours à Rome, constamment dans la compagnie de son vénérable Coadjuteur, Mgr Grandin, visitant avec lui les sanctuaires de la Ville Eternelle, prenant part, à ses côtés, aux grandes cérémonies du centenaire, cherchant Dieu avec lui et jouissant avec lui de ses divines faveurs.

---

(1) Lettre à son clergé.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à sa mère, 23 juin.

(4) Lettre à son clergé.

" Nous n'entreprendrons pas, écrit Mgr Taché à ses prêtres, de vous décrire ce que nous avons vu, admiré, éprouvé à Rome. Ce ne serait plus une lettre, mais un livre. "

Le grand fait, on pourrait dire, l'événement qui domina tous les autres, ce fut la fête du centenaire des deux Apôtres, le 29 juin 1867.

" Dès la veille, toutes les cloches de la Ville Eternelle annonçaient la fête, les canons faisaient résonner toutes les collines de leur puissante voix. La physionomie calme, sereine, digne de Rome, s'anima du reflet d'une joie aussi pure que vive. On se rendit en foule aux vêpres, chantées par le Souverain Pontife. A l'issue de cet office, on illumina Saint-Pierre, on illumina la ville... "

Fêtes du centenaire.

Le lendemain, dès l'aurore, une foule immense se mit en marche de tous les points de la ville vers la grande basilique Vaticane, " sans tumulte, sans désordre, presque sans bruit. A sept heures, la procession commence son imposant défilé. Des congrégations, des enfants des asiles suivent leurs bannières; des clercs, des religieux, des chanoines marchent après eux; puis sortent de la chapelle Sixtine 350 évêques, 96 archevèques, 6 patriarches, 46 cardinaux, tous en chape rouge et mitre blanche, à l'exception des évêques orientaux, qui gardent leurs riches costumes où brillent l'or et les pierres précieuses... Vingt mille prêtres s'étaient mêlés dans la foule ou accompagnaient leurs évêques. Le Saint Vieillard du Vatican, revêtu lui aussi de la chape et de la tiare, un cierge en main, comme tous ceux qui composaient la procession, accompagné des hauts officiers et des grands dignitaires de sa cour, fermait le cortège, porté sur la *Sedia gestatoria.* " La procession descendit les immenses escaliers du Vatican, traversa la place Saint-Pierre pour entrer par la gauche du péristyle.

" L'immense place de Saint-Pierre était couverte de flots de peuple, de toute tribu, de toute langue, de toute nation. Le plus profond respect, l'admiration la plus vive, unissaient tous ces hommes dans un même sentiment et courbaient tous ces fronts

sous la main de Pie IX faisant descendre les bénédictions du ciel sur cette foule recueillie.... "

A l'intérieur de la basilique, " plus de vingt-cinq mille lumières, toutes en cire, disposées en festons, en guirlandes, en couronnes, se disputaient le mérite de dessiner les formes si nobles et si imposantes du grand chef-d'œuvre de l'art chrétien; toutes ces lumières semblaient courir sur les colonnes, et embrasser les chapiteaux, onduler sous les arcades et répandre sur toutes les richesses des voûtes et de la coupole un éclat, une splendeur qui jetaient l'âme dans un profond étonnement. Un cri de surprise et d'admiration s'échappait involontairement de la bouche de tous à mesure qu'ils se trouvaient en face de ce spectacle. Ces lumières, symboles de la foi, s'élevaient vers le Ciel pour en faire descendre la divine charité, que nous rappelait la chaleur embaumée que ce brasier de cire répandait dans la vaste enceinte.

" La procession terminée, le Souverain Pontife s'est assis sur son trône; la couronne des cinq cents prélats l'environne. Les formalités requises s'accomplissent; puis tous, comme un seul homme, s'agenouillent; on invoque les Saints du Ciel par le chant des litanies, auquel répondent cinquante mille bouches pieuses. Le chant du *Veni Creator* dit d'une manière sensible à tous ceux qui y prennent part, que c'est sous le souffle de l'Esprit-Saint que tout est fait, que le Pape parle, que l'Eglise se gouverne. Après les dernières instances, le Vicaire de Jésus-Christ prononce le décret de canonisation, et se dressant avec toute la majesté du représentant de Dieu, il entonne l'hymne de la reconnaissance envers ce bon Dieu: *Te Deum.* Alors retentissent les fanfares, les volées des cloches de la basilique, les roulements de tambour; les canons du château Saint-Ange, les cloches du Capitole et de toutes les Eglises de Rome, leur répondent pendant une heure. Toutes ces puissantes voix ambitionnaient pour ainsi dire, de se faire entendre jusqu'aux extrémités du monde pour retrouver partout un écho qui redise l'amour de Dieu et la gloire de ses Saints: *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

" La messe commence, la messe la plus solennelle qui ait jamais été chantée...

A l'offertoire, au milieu du recueillement de l'immense assemblée, " un chant se fait entendre. Sont-ce des voix du ciel? Sont-ce des voix de la terre?... Quatre cents chantres sont partagés en trois chœurs. L'un, au sommet de la vaste coupole, donne l'idée des concerts que chantent les bienheureux; l'autre au-dessus du portique, imite les chants de l'Eglise souffrante, qui gémit à la porte du Ciel; le troisième chœur placé près de la Confession de Saint-Pierre, du tombeau des Saints Apôtres, affirme que l'Eglise militante doit toujours avoir ses apôtres, ses confesseurs, ses martyrs. La plus unanime, la plus touchante émotion s'empare de l'auditoire. Plus de distinctions de langues, d'habitudes, de goûts. Cette foule immense était évidemment dominée par le sentiment du beau, du sublime. Aussi comme ils allaient à l'âme ces accents harmonieux redisant les divines paroles: *Tu es Petrus!* comme ils étaient frappants ces mots:*et super hanc petram œdificabo eccelsiam meam!*" Pendant que des flots d'harmonie se répandaient dans le temple, des flots d'émotion inondaient les âmes. Ces larmes, cette précieuse ressource des cœurs trop heureux comme de ceux qui souffrent, coulaient en abondance. Un frémissement d'un indicible bonheur semblait agiter cette masse compacte. C'était le Ciel s'abaissant vers la terre, la terre, dans un sublime entrain, s'élançant vers le ciel. Avec quel enthousiasme on répondit ensuite au grand Pontife remplissant tout cet immense bâtiment de son harmonieuse et forte voix et disant aux hommes de tous les climats et de toutes les conditions: " *Sursum corda! gratias agamus Domino Deo nostro!...*"

Le lendemain, une cérémonie semblable réunissait le Pape, ses cinq cents frères dans l'épiscopat, les prêtres venus du monde entier et un peuple immense dans la basilique sœur, à Saint-Paul-hors-des-murs.

" Après la messe, on invita l'épiscopat et les dignitaires à monter à une immense salle adjacente à la basilique. Le Pape y était et voulait nous procurer le bonheur de le voir, avec le laisser aller d'un père au milieu de ses enfants. Tandis qu'assis à la table, il mangeait seul et causait avec les Cardinaux et

d'autres personnages qui l'environnaient, il nous fit servir à tous des rafraîchissements. Pendant plus d'une heure, nous savourâmes, un peu les bonnes choses offertes, mais beaucoup l'incomparable affabilité du Chef de l'Eglise.

La joie, le bonheur, le contentement rayonnaient sur toutes les figures. Jamais peut-être le "*Ecce quam bonum et quam jucundum*" n'a eu ici-bas une application plus noble ni plus étendue. Le roi Ferdinand et plusieurs membres de la famille royale de Naples étaient là, pour prouver qu'à Rome plus que partout ailleurs on comprend et on console les plus grandes infortunes. Nous eûmes le plaisir de converser quelques instants avec ce courageux et pieux monarque (1)."

Audience de Pie IX.

Mais il était alors une faveur que tous les pèlerins de la Ville Eternelle ambitionnaient comme la grâce suprême. "Bien des fois, dit l'Evêque dont nous suivons les pas avec vénération dans la capitale du monde chrétien, bien des fois pendant la grande solennité nous avions vu le vicaire de Jésus-Christ d'assez près; nous avions été heureux de nous agenouiller sous sa main bénissant la foule; néanmoins nous ne pouvions pas laisser la Ville Eternelle sans avoir obtenu une audience, une bénédiction spéciale. C'est le 3e jour de juillet que nous eûmes cette nouvelle consolation. Prosterné aux pieds du Pasteur des pasteurs, et vous tous avec nous, par l'affection que nous vous portons, nous eûmes le bonheur de l'entendre élever fortement la voix pour nous dire: "De tout mon cœur, je vous bénis: que cette béné-"diction s'étende sur votre diocèse, sur vos paroisses, sur vos "missions; qu'elle se répande sur votre clergé séculier et régu-"lier, sur vos communautés religieuses, sur vos parents et amis, "sur tous ceux que vous me recommandez; que cette bénédic-"tion soit pour le temps, qu'elle soit pour l'éternité; qu'elle vous "soutienne sur la terre, qu'elle vous accompagne au Ciel. *Et "benedictio Dei omnipotentis, Patris, et Filii et Spiritus Sancti "descendat super vos et maneat semper* (2)." Pie IX voulut

(1) Lettre de l'Evêque de Saint-Boniface à son clergé, 8 *décembre* 1867.

(2) *Ibid.*

honorer le grand Evêque : il le nomma Assistant au trône pontifical et lui donna le privilège de porter la calotte violette.

Le lecteur nous pardonnera, nous l'espérons, ces longues citations ; Mgr Taché avait vivement ressenti, avec tout l'univers catholique, les épreuves de l'Eglise romaine et de son chef ; la dévotion au Pape persécuté autant que la dévotion aux deux premiers chefs de l'Eglise, l'avait amené à Rome : sa grande âme éprouva d'ineffables jouissances en voyant le plus grand concours d'évêques et de prêtres qu'on eût vu depuis les siècles du moyen âge, en assistant à ces fêtes qui ne seront jamais surpassées que par les cérémonies de l'éternité. Nous devions à la vérité de l'histoire de nous appesantir quelques instants sur le récit de fêtes grandioses où l'âme du grand Evêque se dilata " dans la largeur, dans la hauteur et dans la sublimité " de la vie de l'Eglise. " Les joies de la terre, s'écrie-t-il, sont toutes éphémères ; celles que nous avons goûtées à Rome laisseront dans notre âme une inaltérable impression... O Rome, que ton souvenir m'est cher ! que ton séjour est délicieux à l'âme chrétienne ! Cité de Dieu, qu'en reportant mes regards vers toi, je me sente entraîné vers Dieu, dont le service fait ta gloire et ton bonheur (1) ! "

Mgr Taché " laissa la Ville Eternelle et toutes ses splendeurs le 5 juillet au soir (2) ", en compagnie de son inséparable frère, Mgr Grandin. Sur la frontière romaine, ils eurent à " subir les dégoûtantes fumigations des fameux Italiens, qui " les " croyaient atteints du choléra et qui voulaient " leur " faire perdre les parfums de Rome (3). " **Pèlerinage à Lorette.**

Ils firent ensemble le pèlerinage de Lorette. Là, " l'Evêque de Saint-Boniface fut plus touché qu'à Rome même et n'importe où (4). " Dans ce vénérable sanctuaire, dit-

---

(1) Lettre de l'évêque de Saint-Boniface à son clergé, 8 *déc.* 1867.

(2) Lettre à sa mère, *N.-D. de l'Osier*, 15 *juillet* 1867. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 140.

(3) *Ibid.*

(4) Paroles que nous tenons de la bouche de Mgr Grandin.

il à ses prêtres, “ nous pensions à vous tous, nous vous avons offerts avec nous à Dieu par Marie, maîtresse de cette maison. Nous avons demandé à cette Mère Immaculée de se saisir de vos cœurs, de les rendre dignes d'être présentés à son adorable Jésus. Nous avons demandé à la Vierge fidèle de nous obtenir de ne jamais offenser Dieu, de l'aimer au contraire de toutes nos forces, de le servir de tout notre pouvoir, de nous dépenser pour les âmes auxquelles nous pouvons être utile (1). ” Il pria pour sa mère et pour son père adoptif : “ Si partout, leur écrit-il, le cœur d'un fils éprouve du bonheur à prier pour sa mère, cette douce satisfaction a un charme particulier dans la pauvre demeure où le Fils de l'Eternel devient le fils de l'homme en choisissant Marie pour sa mère... Là aussi je pensais à un Joseph protecteur de ma mère, gardien de mon enfance, père adoptif que j'aime tant aussi (2). ”

Les deux évêques allèrent visiter le champ de bataille de Castelfidardo, situé au bas de la colline de Lorette, et prièrent, au pied de “ la trop modeste croix de bois qui seule marque le tombeau des héroïques défenseurs de Pie IX ” et de l'Eglise romaine. Ils adorèrent “ sans pouvoir comprendre, les desseins de la Providence ”, qui avait permis cet inique triomphe des sectaires, et, “ l'âme en proie à une douloureuse impression ”, ils remontèrent la colline sainte pour prier encore une fois dans la sainte maison, et s'éloignèrent à regret de “ ces lieux si riches en souvenirs et si féconds en merveilles. ”

“ En disant la messe sur l'autel du vénéré sanctuaire, continue le prélat, nous avions demandé sincèrement, ce nous semble, de mourir plutôt que de manquer gravement à nos obligations. Nous crûmes bientôt que nous avions été exaucés. A peine hors de Lorette, nous fûmes atteint d'une maladie assez violente pour donner des inquiétudes sérieuses au cœur trop

---

(1) Lettre à son clergé, 8 décembre 1867.

(2) Lettre à sa mère, 15 juillet 1867.

sensible de Mgr Grandin et qui nous fatigua pendant quinze jours (1). ”

Quoique malade, l'évêque de Saint-Boniface continua son voyage, toujours en la compagnie de son Coadjuteur.

Les deux prélats étaient à Turin le 6 juillet. Le 7, à deux heures de la nuit, ils commençaient l'ascension du Mont Cenis dans une diligence, à laquelle étaient attelés dix mulets et deux chevaux. Au sommet, ils se trouvèrent encore “ au milieu des bancs de neige ; le froid était très grand. ”

“ Nous avons été étonnés, en passant le Mont Cenis, raconte Mgr Taché, de la hardiesse des travaux qui s'y exécutent. Non seulement on travaille à son percement pour lancer la vapeur par-dessous ces masses colossales, mais on construit un chemin de fer qui passe par-dessus cette crête escarpée. C'est quelque chose de fort intéressant de voir les locomotives développer une force assez grande pour traîner de lourds wagons, au sommet de ces côtes, où dix mulets et deux chevaux ont bien de la peine à monter une diligence ordinaire. Les gens avides d'émotions aimeront, je pense, la descente rapide qui les dédommagera de la lenteur de l'ascension. ”

Quelques heures après, les voyageurs arrivaient à Saint-Michel, et le soir à Grenoble. Mgr Taché, toujours malade, ne pouvait pas se tenir : il demanda à être couché par terre, et là, dans cette humble posture, si convenable à un Evêque missionnaire, il se trouva mieux. La maladie retint l'Evêque à Grenoble pendant deux jours. Ensuite, il se rendit, quoique avec beaucoup de difficulté, dans la célèbre maison de son ordre, à Notre-Dame de l'Osier. “ Pendant huit jours, dit-il, nous y reçûmes les soins empressés et affectueux de nos chers Pères et Frères. Les besoins du diocèse ne nous permettant pas de repos, nous profitâmes du premier instant de convalescence pour quitter le délicieux séjour de l'Osier, où il nous eût été si doux de demeurer plus longtemps (2). ”

---

(1) Lettre à son clergé.

(2) *Ibid.*

Le 20 juillet, il se mit en route pour Lyon, et s'arrêta à Saint-Rambert, patrie de Mgr Clut, dont il eut la joie de visiter la famille. Le 22 au soir, il quitta Lyon pour se rendre à Paris. C'est pendant cette nuit, anniversaire de sa naissance, qu'il fut délivré de la maladie qui le fatiguait depuis quinze jours. Le mal, au lieu de laisser des traces, sembla avoir fortifié son corps et rendu sa santé meilleure.

Assistance au chapitre général.

Le XIe chapitre général des Oblats s'ouvrit à Autun, dans la maison du Sacré-Cœur le 5 août (1). Il s'y trouva 25 membres. Mgr Taché et Mgr Grandin y arrivèrent la veille de l'ouverture. La tenue du chapitre se prolongea pendant deux semaines, jusqu'au 17 août; il y eût 16 séances générales. Les deux évêques du Nord-Ouest assistèrent à toutes les séances. Dans "cette importante réunion de famille", ils éprouvèrent, ainsi que l'atteste Mgr Taché, d'immenses consolations, comme celles qu'ils avaient éprouvées à Rome, plus intimes et plus profondes peut-être encore.

Dès lors Mgr Grandin, entrevoyant les nouvelles destinées qui s'ouvraient pour la Rivière-Rouge et redoutant la succession de Mgr Taché dans un lieu qu'il prévoyait devoir être prochainement envahi par la race anglaise, désirait que les missions du nord fussent érigées en diocèse distinct de celui de Saint-Boniface. Mgr Taché, de son côté, désirait depuis longtemps faire diviser son diocèse, beaucoup trop étendu, à ses yeux, pour un seul Evêque. Les deux prélats s'étaient communiqué à plusieurs reprises leurs craintes et leurs désirs dans le cours du long pèlerinage qu'ils venaient de faire ensemble. " Nous prévoyions, raconte Mgr Grandin, l'annexion du Nord-Ouest au Canada et en partie les changements qui allaient en résulter. Saint-Boniface devait se ressentir avant tout de ces graves changements; étant Coadjuteur avec future succession, je devenais, par le fait seul de la mort de Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, et je me disais qu'en cas d'annexion il fallait un évêque autrement

---

(1) Voir la notice de ce chapitre général dans *les Missions de la Congrégation des Oblats de M. I.*, t. VI, pp 445-447.

trempé que moi pour faire face à la situation. La crainte de Saint-Boniface me faisait préférer un vicariat ou un diocèse érigé dans la partie la plus éloignée et où l'on pouvait espérer de rester sauvage plus longtemps (1). " Les deux prélats parlèrent de leurs vues et de leurs projets à plusieurs évêques de la province de Québec qu'ils virent au cours de leur voyage ; tous s'y montrèrent très spmpathiques, assurèrent qu'ils favorisaient la division désirée par eux de l'unique province ecclésiastique du Canada et l'érection de nouvelles métropoles, et les engagèrent à soumettre ces plans au concile convoqué à Québec pour l'année suivante. Mgr Taché voulut cependant profiter de son séjour à Rome pour demander officiellement la division de son diocèse. Les raisons furent comprises, " le projet de division fut accepté en principe par la Propagande (2) ", quoique l'exécution en fût ajournée. Il s'employa avec ardeur, pendant la tenue du chapitre général, à faire nommer Mgr Grandin Vicaire des missions de la région de Saint-Albert, avec une juridiction indépendante de la sienne (3). " Le T. R. P. Général des Oblats se rendit à ses pressantes sollicitations et nomma Mgr de Satala supérieur régulier des Oblats qui se trouvaient dans les limites du diocèse projeté (4). " Cette nomination eut lieu peu de temps après le chapitre d'Autun.

Mgr Taché partit d'Autun le jour même de la conclusion du chapitre et se rendit avec Mgr Grandin et Mgr Guigues en pèlerinage à Paray-le-Monial.

Là il se sépara de Mgr Grandin, qui retourna à Autun et qui, ne pouvant rentrer cette année-là dans les missions du Nord à

---

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) Lettre de Mgr Taché à Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 16 *juillet* 1888.

(3) Lettre citée de Mgr Taché, 16 *juillet* 1888.

(4) " Quand même le diocèse de Saint-Boniface ne serait pas encore divisé officiellement à Rome, j'espère qu'on voudra bien ériger le vicariat de nos missions de la Siskatchiwan et nommer Mgr Grandin supérieur religieux avec responsabilité personnelle, et cela pour les raisons qui font désirer la division ecclésiastique." — Lettre au P. Aubert, *Saint-Boniface*, 29 *décembre* 1866.

cause de la saison avancée, allait passer l'hiver en France pour y chercher des missionnaires et recueillir des aumônes.

L'Evêque de Saint-Boniface visita les familles d'un certain nombre de ses missionnaires. " Nous ne les avons pas tous vus, ces parents de nos missionnaires, ajoute-t-il, nous le disons avec regret; il nous eût été bien doux de nous donner, ainsi qu'à eux et à vous, cette consolation. Mais les dates de nos voyages vous diront assez qu'il n'était pas possible de satisfaire cette ambition, vivement excitée par l'affection que nous vous portons et par la reconnaissance que nous nourrissons envers ceux qui vous aiment et qui ont fait le sacrifice de cette affection dans l'intérêt de notre pauvre diocèse. "

Mgr Taché retourna à Paris et apprit que du renfort était accordé aux missions du Nord-Ouest: les Pères Laity et De Kéranguë étaient désignés pour le MacKenzie, le P. Légeard pour la Siskatchiwan et le P. Decorby pour les missions de Saint-Boniface. Mgr Taché obtint du gouvernement français pour ces missionnaires " le privilège des places réservées par l'Etat sur les paquebots transatlantiques "; ils devaient s'embarquer au Hävre le 12 septembre. Le même jour, les Frères B. Doyle et Jérémie Mulvihill devaient s'embarquer à Liverpool.

Lui-même fit ses adieux aux Pères de Paris le 2 septembre. " On ne laisse pas ceux qu'on aime et qu'on vénère, on ne subit pas les séparations sans éprouver une peine sensible; notre départ de Paris nous demanda de nouveau ce sacrifice. " L'Evêque de Saint-Boniface était accompagné de Mgr Guigues. Les deux prélats étaient le soir à Londres, le lendemain à Liverpool, et le 5 ils faisaient voile pour Québec, où ils débarquaient le 15, " après une excellente traversée. " Là Mgr de Saint-Boniface se sépara de Mgr Guigues, grandement édifié, nous dit-il, par le spectacle de " ses vertus sacerdotales et religieuses " et réjoui par les charmes de son " caractère enjoué et aimable. "

Il demeura 15 jours dans le Canada, " subissant là comme en Europe la nécessité d'une précipitation toujours fatigante et souvent regrettable. " A peine put-il donner quelques instants

à sa pieuse mère; mais les intérêts supérieurs de la gloire de Dieu lui firent faire le sacrifice des joies de la famille.

Cependant les Pères et les Frères qu'il attendait d'Europe, avaient traversé la mer. Le 1er octobre, il partit de Montréal avec quatre Pères, un Frère scolastique et deux Frères convers, faisant ses adieux aux " vingt-trois Pères qui suivaient les exercices de la retraite dans la maison de Saint-Pierre. "

Dans la nuit du 6 au 7, il arrivait à Saint-Paul; le 9, il prenait le chemin des prairies. " Le bon Dieu, qui s'aperçut bien que nous n'avions pas de prélarts, mais seulement une vieille tente en lambeau, y suppléa abondamment par un temps magnifique. Nos voitures étaient surchargées; cet inconvénient fut compensé par le bon vouloir et la force de mes jeunes compagnons, qui s'imposèrent gaîment et volontiers la fatigue de marcher tout le temps. Le 25, à midi, nous étions tranquillement assis auprès de notre petit feu de campement, lorsque tout à coup, nous aperçûmes deux voitures se dirigeant vers nous. Un instant après, nous eûmes le bonheur d'embrasser les Pères Lestanc et Genin qui venaient à notre rencontre (1). "

Quelques heures après, Mgr Taché était à Saint-Norbert et y " recevait la douce et généreuse hospitalité " de M. Ritchot. Le lendemain, il arrivait à Saint-Boniface. Comme il venait de Rome et y était allé au nom de son Eglise principale et de toutes les Eglises de son diocèse, les prêtres et les fidèles lui avaient préparé une réception triomphale. Soixante cavaliers se portèrent à sa rencontre jusqu'à Saint-Norbert et firent ensuite la haie de chaque côté des voitures tout le long du parcours jusqu'à la cité épiscopale. " Les volées des cloches, le retentissement du canon, les joyeux éclats de la fusillade " étaient les expressions de l'allégresse universelle. Le drapeau de la Compagnie de la Baie d'Hudson flottait au grand mât du Fort Garry. " Les batteries de la place avaient traversé la rivière Rouge et grondaient

Retour à St-Boniface.

---

(1) Lettre de l'Evêque de Saint-Boniface au clergé de son diocèse, 8 *décembre* 1867.

à l'évêché. " L'affluence du peuple était plus sensible encore au cœur du père que toutes les autres démonstrations.

Monseigneur s'arrêta sous un arc de triomphe en verdure dressé devant la cathédrale. Un des magistrats lui lut une adresse au nom de toute la population. L'Evêque répondit avec un cœur débordant de reconnaissance pour Dieu et d'amour pour son peuple, qui le recevait avec tant d'enthousiasme.

C'était le 26 octobre. Le pèlerin de Rome rentrait dans sa ville épiscopale après six mois moins trois jours d'absence.

CHAPITRE XXXI

LA FAMINE DE 1868.

Les sauterelles firent plus de ravages encore en 1868 que dans les années précédentes. " La grande ", mais triste " nouvelle à vous envoyer, écrit l'Evêque au P. Aubert le 21 juillet, c'est que nous sommes menacés de la plus affreuse misère : la famine est à nos portes. On n'a jamais rien vu de semblable. Les sauterelles ont complètement détruit toutes les récoltes, et cela dans toute l'étendue du pays. Il n'y a pas un oignon dans nos jardins, pas un épi dans nos champs. La terre est comme le jour où nous l'avons hersée (1). " **Ravages des sauterelles en 1868.**

Les habitants de la Rivière-Rouge avaient une autre ressource, au moins aussi importante que la culture ; c'était la chasse. Or la chasse fut, cette même année, complètement infructueuse. Les chasseurs revinrent de la prairie " n'apportant absolument rien (2). " " Il n'y a pas une once de provisions à vendre dans le pays, écrit Mgr Taché au mois de juillet. La misère est déjà affreuse et s'annonce formidable pour l'hiver prochain. Nous n'avons pas de quoi engraisser un *pourceau* et nous n'aurons rien à semer l'année prochaine (3). " **Insuccès des grandes chasses.**

Mgr Grandin arriva d'Europe à la Rivière-Rouge au milieu de cette désolation. Il a souvent raconté depuis la pénible impression qu'il éprouva en voyant les arbres dépouillés de leurs feuilles et tout rongés par les insectes, les champs dénudés ne présentant, au lieu de moissons, que quelques débris de chaumes. **Retour de Mgr Grandin.**

Mgr Grandin, en effet, nous l'avons dit, était demeuré en

---

(1) *Saint-Boniface*, 21 juillet 1868. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre au P. Aubert, 21 juillet 1868.

(3) *Ibid.*

France après les fêtes du centenaire et la tenue du chapitre, afin de chercher des ressources en hommes et en argent pour ses missions. Dieu avait béni ses efforts: il arriva à la Rivière-Rouge au commencement de juillet avec seize missionnaires, Pères ou Frères: les Pères Légeard, Dupin, Doucet et Fourmont, avec les Frères Némoz, Gérante, C. Guillet, Leriche, Bod, Grézeau, etc., avec une quantité considérable d'effets de toutes sortes; car, on le sait, la monnaie était encore inconnue dans la région des missions sauvages et tous les échanges s'y faisaient en nature, comme aux premiers jours du genre humain.

Mgr Taché avait envoyé jusque à Saint-Paul des charrettes, des chevaux et des bœufs avec des métis pour amener son Coadjuteur et ses compagnons avec leurs effets. Il déploya la plus grande activité pour organiser la caravane qui les emmènerait vers les missions du Nord. Les Pères et les Frères venus de France avec Mgr Grandin étaient bien étonnés de voir l'Evêque de Saint-Boniface s'occuper avec tant de zèle de charrettes et de bêtes de somme, descendre à tous les détails, tout prévoir et tout régler. Il confia à Mgr de Satala tous les effets destinés aux missions du MacKenzie et venus soit avec lui, soit par d'autres voies, nota avec soin ce qui était pour les missions de Mgr Faraud et pour celles de son Coadjuteur; aujourd'hui encore ces Frères parlent avec admiration de la prévoyance et de l'activité du grand Evêque.

Le samedi 26 juillet, la caravane partit de la Rivière-Rouge, avec une longue file de grosses charrettes attelées de bœufs et de chevaux. Mgr Taché accompagna son cher Coadjuteur et les missionnaires jusqu'à Saint-François-Xavier. Le lendemain, dimanche, il voulut que Mgr de Satala officiât pontificalement dans cette église. Le lundi, il marcha longtemps encore avec celui qu'il aimait tant jusqu'au campement de midi et lui fit enfin des adieux pleins de larmes de part et d'autre, qui émurent tous ceux qui en furent témoins.

Le 12 août, Mgr Grandin arriva en face du fort Carlton. Il ne fallut pas moins de huit jours pour transporter toute la troupe et tous les bagages de l'autre côté de la Siskatchiwan.

Un accident fit perdre à l'Evêque de Satala tout ce qu'il avait de plus précieux, un calice et un ciboire que lui avait donnés Pie IX, plusieurs autres vases sacrés, des ornements pontificaux et sacerdotaux d'un grand prix, etc. Après le passage de la Siskatchiwan, les missionnaires se séparèrent. Mgr Grandin se rendit d'abord à l'Ile-à-la-Crosse, éprouvée l'année précédente par l'incendie et passa un mois avec trois Pères, sept Frères et une quinzaine d'enfants dans une baraque construite après les destructions du feu. Le 25 octobre, il arrivait à Saint-Albert, place toute récente encore, où il y a une petite église de 42 pieds sur 20 et une maison des missionnaires de 20 sur 20, où il va résider désormais, d'abord comme Coadjuteur du fondateur et de l'époux de cette nouvelle Eglise, puis comme Evêque titulaire, comme l'époux qui lui empruntera son titre et lui donnera la fécondité des parfaites épouses de Jésus-Christ. Mgr Taché lui écrit cinq jours après son arrivée à Saint-Albert: "Bon Seigneur, déjà depuis neuf ans vous avez reçu la consécration épiscopale: que de choses passées depuis! Une seule peut-être est demeurée ce qu'elle était alors, l'affection si vive et si sincère qui nous unit (1)." **Arrivée de Mgr Grandin à St-Albert.**

Dès lors, Mgr Grandin ne relevait plus de Mgr Taché dans le gouvernement intérieur des Oblats de ses missions. A la demande de Mgr Taché, ainsi que nous l'avons dit, les missions du Nord-Ouest avaient été érigées en vicariat indépendant de celui de la Rivière-Rouge. **Vicariat religieux de St-Albert.**

Le démembrement du vicariat de Mgr Taché préparait celui du diocèse de Saint-Boniface.

Mgr Grandin avait passé sa vie dans les missions du Nord-Ouest, avec les sauvages et les métis; il était, chacun le sait, d'un caractère excessivement sensible et un peu timide. Depuis l'établissement de la Confédération canadienne et devant les transformations qui se préparaient à la Rivière-Rouge, la succession de Mgr Taché l'effrayait: "Mgr Taché, disait-il, aura peut-être beaucoup de peine à défendre son peuple contre les envahisseurs **Projet de diviser la province ecclésiastique de Québec.**

---

(1) Lettre du 30 nov. 1868. — Archives de l'évêché de Saint-Albert.

habiles et puissants qui vont arriver: que pourrais-je, si je venais à lui succéder?" Il demanda au cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande, s'il n'avait pas quelque moyen d'éviter la succession de Mgr Taché dans le cas où celui-ci viendrait à mourir. "Le seul moyen que vous ayez, lui répondit le cardinal, c'est de cesser d'être son Coadjuteur." L'éventualité de cette succession le frappait d'épouvante. Nous allons le voir travailler à devenir Evêque de Saint-Albert, par crainte de se trouver un jour malgré lui Evêque de Saint-Boniface (1).

En attendant, la divine Providence préparait tout doucement les voies à l'érection du siège de Saint-Albert et à la transformation du Coadjuteur de Saint-Boniface en Evêque titulaire.

Le Canada tout entier n'avait formé jusqu'alors qu'une province ecclésiastique. Il devenait nécessaire, depuis l'établissement de la Confédération, après les progrès déjà accomplis de la religion, en prévision de progrès plus considérables encore, d'ériger plusieurs métropoles.

Un concile avait été convoqué à Québec pour le 7 mai 1868; il était appelé à délibérer sur l'opportunité de remplacer l'unique province ecclésiastique de Québec par plusieurs provinces nouvelles.

Le Canada se partageait naturellement en deux divisions: la province civile de Québec, où dominait la race française et la province civile d'Ontario, où dominait la race anglaise. Il devenait tout naturel de constituer une province ecclésiastique de Québec pour les pays de langue française et une province ecclésiastique d'Ontario pour les régions de langue anglaise.

Mais que deviendra Saint-Boniface avec l'immense territoire presque désert qui s'y rattache?

Mgr Taché, par modestie, n'aurait jamais voulu prendre l'initiative pour demander que Saint-Boniface devînt une métro-

---

(1) C'est Mgr Grandin lui-même qui, dans des conversations intimes. nous a raconté que telles étaient les raisons qui lui avaient fait désirer et demander l'érection du diocèse de Saint-Albert, ainsi que nous le raconterons plus loin.

pole. Mais il redoutait de voir son diocèse uni à la province de langue anglaise, dont elle était plus rapprochée. Il exprime ces craintes dans un grand nombre de lettres. "Je ne pense pas pouvoir me rendre au concile provincial pour le mois de mai, écrit-il à l'Evêque d'Ottawa le 29 décembre 1867. La question de la division de la province m'intéresse pourtant vivement. Je ne sais pas où vous allez nous caser; mais je vous avoue que je regretterais beaucoup d'être uni au Haut-Canada, qui ne pourra rien pour nous et auquel nous ne nous rattachons par aucun point, si ce n'est pas les *hauteurs qui nous séparent* (1)." Mgr Taché pria son Coadjuteur de faire une seconde fois le voyage de Rome avant de quitter l'Europe et de demander à la Propagande que Saint-Boniface ne fît point partie de la province de Toronto. Mgr Grandin fit en effet le voyage; mais on lui répondit que le Saint-Siège attendrait les propositions du concile de Québec avant d'étudier lui-même la question.

Décision du IVe concile de Québec.

Mgr de Saint-Boniface, autant par délicatesse qu'à raison de ses occupations, prit le parti de ne point se rendre lui-même au concile de Québec; mais comme son Coadjuteur devait revenir de France vers l'époque assignée pour la tenue du concile, il le pria de faire en sorte de s'y trouver, s'il le pouvait absolument; puis, n'étant pas certain que Mgr Grandin pourrait arriver assez tôt, tenant cependant beaucoup à être représenté au sein de la vénérable assemblée, il y députa M. Ritchot, curé de Saint-Norbert.

Et en effet, le jour de l'ouverture du concile, Mgr Grandin n'était point arrivé encore et M. Ritchot fut admis à tenir la place de Mgr l'Evêque de Saint-Boniface; mais le Coadjuteur arriva le lendemain et siéga dès lors à la place de son Evêque (2).

---

(1) Archives de l'archevêché d'Ottawa.

(2) Le concile avait d'abord été convoqué *pour la fin de mai*. Or, Mgr Grandin, selon les arrangements qu'il avait pris, devait quitter le Bas-Canada *vers le milieu de mai* pour retourner dans ses missions. Mgr Taché, désirant que son Coadjuteur pût assister au concile, écrivit à l'archevêque de Québec "pour le prier de hâter la convocation du concile, afin que Mgr Grandin pût y assister." L'archevêque fixa alors

La question de la division de la province ecclésiastique de Québec fut aussitôt examinée. Les évêques furent unanimes à proposer et à demander au Saint-Siège l'érection de trois provinces nouvelles à la place de l'unique province ancienne, la province de Québec, la province de Toronto, la province de Saint-Boniface, la première, dirent les Pères, pour les pays de langue française, la seconde pour ceux de langue anglaise, la troisième pour les contrées de langue sauvage. Seul, Mgr Grandin s'opposa à l'érection de la province de Saint-Boniface. " Je ne craignis pas, raconte-t-il, d'avouer mes raisons aux Révérendissime Pères du Concile : c'est qu'il me semblait que nous ne pouvions pas nous suffire à nous-mêmes : tant que nous ferions partie de la province de Québec, les évêques seraient dans la nécessité de nous venir en aide ; faisant une province à part, nous serions abandonnés à notre impuissance. Les Révérendissimes évêques, continue Mgr Grandin, protestèrent contre ma supposition peu charitable, et je dois avouer que depuis ces dignes évêques n'ont pas manqué d'aider de toutes manières leurs collègues de l'Ouest et leurs missions (1). "

Mgr Taché et Mgr Grandin avaient pensé à l'érection d'un vicariat apostolique ; mais les Pères du concile furent tous d'avis

---

la réunion du concile au 7 *mai*, en s'excusant auprès de ses suffragants de changer la date d'abord assignée " par considération pour Mgr Taché." Mais Mgr de Satala, ayant eu connaissance de la convocation du concile *pour la fin de mai*, sans savoir que la date avait été changée, annonce à Mgr Taché qu'il va prolonger son séjour en France, juste assez pour arriver à Québec *à la fin de mai*, à la date présumée de la réunion des évêques. " Vous comprendrez facilement mon embarras, écrit aussitôt Mgr de Saint-Boniface au Rme P. Fabre, en voyant que je suis cause du changement d'époque, et que ce changement va priver Mgr Grandin d'assister au concile, auquel pourtant j'aimerais beaucoup à le voir présent." L'Evêque de Saint-Boniface priait le Supérieur général des Oblats de prévenir son Coadjuteur de la date nouvelle du concile (Lettre datée de *Saint-Boniface*, 9 *mars* 1868), et, par crainte que peut-être il ne pût arriver à temps, il envoya M. Ritchot pour le remplacer dans la sainte assemblée en l'absence de Mgr de Satala. Mgr Grandin fut averti assez tôt pour arriver, comme nous venons de le dire, dès le second jour.

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr Taché, O. M I.*

de demander l'érection d'un diocèse régulier : car il convenait que la nouvelle province de Saint-Boniface comptât au moins un siège épiscopal en outre du siège métropolitain. " Ne connaissant pas Saint-Albert et les pays environnants, ajoute Mgr Grandin, je priai les Révérendissimes Pères de me faire donner comme à Mgr Provencher autrefois, un titre indéfini, par exemple celui d'évêque du Nord-Ouest, quitte à fixer plus tard le point central comme lieu de ma résidence et titre du diocèse. Tous les évêques furent opposés à ce plan, surtout Mgr Bourget : " Il vous sera aussi facile, me disait-il, de faire changer le titre de Saint-Albert que tout autre, si vous croyez avoir " des raisons pour cela (1). "

En conséquence, les Pères rédigèrent une requête pour demander au Saint-Siège l'établissement des trois provinces, notamment de la province de Saint-Boniface et en même temps l'érection d'un siège à Saint-Albert, avec un diocèse démembré de celui de Saint-Boniface. Nous verrons l'effet de cette requête dans trois ans, à la suite de nouvelles insistances de Mgr Grandin pour éviter la succession de Mgr Taché.

Le concile, sur la proposition de Mgr Laflèche, rédigea une lettre aux Conseils de la Propagation de la Foi, en France, pour les remercier des secours qu'ils accordaient chaque année aux missions du Canada, et une autre lettre au Supérieur des Oblats afin de lui témoigner sa reconnaissance pour l'envoi de tant de saints missionnaires, héros de l'Evangile et de la civilisation dans le nouveau monde.

La question d'unir la mission du lac la Biche au vicariat d'Athabaska MacKenzie. 1. Difficulté d'approvisionner les missions du Nord.

A l'époque où nous sommes de cette histoire, il n'existe point encore de chemin de fer dans la colonie d'Assiniboïa, dans la terre de Rupert et dans le Nord-Ouest : tous les transports s'y font par les canots, les barges et les charrettes. Ces charrettes n'ont point de fer ; elles sont toutes en bois, fabriquées avec la hache : lorsqu'une pièce se brise le long des chemins, la hache s'attaque au premier arbre venu et répare le dégât.

D'autre part, à l'exception de Saint-Boniface, la monnaie est inconnue dans tout le pays. Le commerce se fait, comme à l'o-

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr Taché, O. M. I.*

rigine de la société, par des échanges en nature: le sauvage apporte ses pelleteries aux forts de la Compagnie de la Baie d'Hudson et emporte le thé, les étoffes, les fusils et la poudre.

Les missionnaires sont dans la nécessité de subir ces conditions économiques: il leur faut faire venir de loin non seulement le vin pour dire la messe et même le pain d'autel, mais le thé, les vêtements, les différents objets dont ils rémunèrent leurs guides, leurs ouvriers et tous ceux qu'ils emploient à leur service; il faut, dans chaque mission, un petit magasin destiné à servir de bourse.

Représentez-vous les difficultés où étaient les missionnaires quand ils devaient faire venir tous ces objets de Montréal par les canots, ou de Londres à travers la Baie d'Hudson. Telle avait été leur situation durant l'épiscopat de Mgr Provencher et pendant les premières années de celui de Mgr Taché.

En 1868, le chemin de fer arrive jusqu'à Saint-Paul et même en deçà. Mais Mgr Taché doit, souvent plusieurs fois par année, envoyer 10, 15, 25 charrettes à Saint-Paul ou à Saint-Cloud pour amener des stations des Etats-Unis les effets destinés à toutes ses missions et à celles d'Athabaska-MacKenzie. Une fois que ces effets sont arrivés à Saint-Boniface, il faut organiser des convois ou, dans le style du pays, des *brigades* pour les conduire à Carlton ou à quelque autre poste central du Nord-Ouest. Là ils sont répartis entre les missions de la Saskatchewan. D'autres brigades ou les barges de la rivière Churchill emmènent dans le MacKenzie ceux qui sont destinés aux missions de cet immense vicariat.

Une citation va nous peindre la nature et la difficulté de ces transports. L'Evêque de Saint-Boniface écrit à son Coadjuteur le 30 novembre 1868: " Vous avez ici un bagage énorme, pas moins de 15.000 livres, et point de thé, point de munitions, point de fil a rets, rien des articles ordinaires des traites. " Car Mgr Grandin, qui venait de passer plus d'une année en Europe, avait laissé au supérieur de chaque mission le soin de faire les commandes ordinaires selon ses besoins. " Que faire pour ce

qui manque? Faut-il le faire venir ou l'acheter ici? Que faire de ce qu'il y a?... Je ne vous conseille pas du tout d'envoyer des charrettes ou du monde jusqu'à la Rivière-Rouge, car vous avez assez de transport dans l'intérieur de votre vicariat pour y utiliser toutes vos ressources et vos moyens d'action... Une première brigade serait à Carlton pour le 15 juillet: *quinze juillet,* remarquez la date; et par cette brigade, je vous enverrais ce que vous m'indiqueriez de ce qui est ici, soit environ 20 charrettes. Vous auriez assez de mal, je pense, à distribuer ce bagage dans vos différentes missions. Une seconde brigade suivra avec les effets de Mgr Faraud et arrivera à Carlton entre le 20 et le 25 septembre. Ces effets devront de suite se rendre au lac la Biche par des moyens que vous aurez la peine de procurer, soit par les gens libres du lac la Biche, soit par les voitures de cette mission. Il faudrait, je suppose, 8 ou 9 voitures (1)."

Ces longs transports imposaient aux missions de grandes dépenses. "Les comptes que je vous envoie, écrit Mgr Taché dans la même lettre, vous montreront que votre voyage de Saint-Cloud à Carlton, enrichi du transport des bagages qui sont ici, s'est élevé à l'énorme somme de £565, c'est-à-dire, à environ 14.000 francs. Vous en serez étonné vous-même (2)." "Les prix de transport d'Angleterre ou de France ici, écrit-il à son Coadjuteur dans une autre lettre, sont d'environ 34 shellings par 100 livres, c'est-à-dire qu'ils varient de 32 shellings à 34. D'ici à Carlton, la dépense est de 20 shellings par 100 livres. Au delà, vous pouvez mieux juger que moi (3)."

L'éloignement de la Rivière-Rouge et la nécessité d'y créer des ressources locales avaient, il y a cinquante ans, déterminé lord Selkirk à fonder sa colonie d'Assiniboïa; des raisons semblables ont décidé Mgr Taché, il y a environ dix ans, à faire l'é-

---

(1) *Saint-Boniface,* 30 *novembre* 1868. — Archives de l'évêché de Saint-Albert.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

tablissement du lac la Biche pour approvisionner les missions du Nord.

2. Proposition que fait Mgr Taché d'unir la mission du lac la Biche aux missions d'Athabaska MacKenzie.

A l'époque où nous sommes, dans sa sollicitude pour les missions d'Athabaska-MacKenzie, plus éloignées que toutes les autres des marchés de l'ancien et du nouveau monde, il a pensé à faire du lac la Biche *le Saint-Boniface de ces missions.* C'est-à-dire, tous les effets destinés aux missions de ce vicariat seront conduits au lac la Biche et seront de là emmenés dans le bassin d'Athabaska-MacKenzie, comme c'est à Saint-Boniface qu'arrivent généralement les effets des missions du Nord-Ouest et que c'est de là qu'ils sont conduits plus loin. Afin que ce service soit mieux fait, afin aussi de dégrever les missionnaires du sud d'un travail qui ne doit profiter qu'à ceux du nord, il a eu le dessein d'unir au district d'Athabaska la mission du lac la Biche et celle du Petit Lac des Esclaves, qui en est rapprochée. “ Définitivement, écrit-il à son Coadjuteur, il faut que Mgr Faraud se prépare aux transports par le lac la Biche. La Compagnie a une telle peine à se tirer d'affaire ici qu'en vérité on ne peut pas lui savoir mauvais gré de nous dire de prendre nos précautions et de ne point compter sur elle... N'hésitez pas, cher Seigneur, à céder cette mission de Notre-Dame des Victoires; car, puisque les transports doivent se faire par là, toutes les ressources de cette mission suffiraient à peine pour ces transports. Par là ou par cette cession, vous vous débarrasserez de tout le tracas des *pièces* et *provisions* de Mgr Faraud. Ce cher Seigneur aura son *homme* et son *matériel* pour venir chercher ses pièces à Carlton, où je les ferai conduire, en sorte que vous n'aurez pas du tout à vous en occuper... Il y a douze ans que je m'occupe de cette question, et la résolution que je vous propose me semble offrir plus de garanties que toutes les autres dont on a parlé (1). ”

L'union proposée par Mgr Taché était “ un arrangement de famille, ” fait avec le consentement du Supérieur général, “ une

---

(1) *Saint-Boniface,* 30 *novembre* 1868.

entente entre deux fils de la famille relativement à un établissement de la famille" concerté entre deux évêques oblats, Mgr Grandin et Mgr Faraud, laissant subsister les limites anciennes du vicariat apostolique d'Athabaska-MacKenzie (1).

Mais quand Mgr Grandin fut établi à Saint-Albert, il trouva les membres de son conseil vicarial très opposés à une cession complète du lac la Biche. Leur avis eut d'autant plus de poids sur son esprit qu'ils connaissaient très bien le district d'Edmonton, où ils avaient passé de longues années, pendant que lui séjournait à l'Ile-à-la-Crosse. L'établissement du lac la Biche était " le seul poste de son vicariat qui eût des ressources locales, des champs de blé, des animaux domestiques, un moulin, le seul endroit où les missionnaires pussent manger du pain. " 3. Vues différentes de Mgr Grandin.

Mgr Grandin montra de la répugnance à céder à un autre évêque le lac la Biche. Il pouvait refuser cette cession, il le devait même, puisque, tout en demeurant Coadjuteur de l'Evêque de Saint-Boniface, il était chargé en propre de ses missions et qu'il croyait que ce sacrifice fût nuisible à leurs intérêts. Mais d'autre part, il entendait conserver la partie principale du plan de Mgr Taché et s'offrait à faire du lac la Biche un véritable Saint-Boniface pour les missions d'Athabaska-MacKenzie, le centre d'approvisionnement pour ces missions; mais le lac la Biche demeurerait sous sa juridiction, comme Saint-Boniface l'était sous celle de Mgr Taché: ce serait lui qui recevrait tous les effets des missions d'Athabaska-MacKenzie et les ferait transporter à leur destination, comme Mgr Taché le faisait à Saint-Boniface pour les pièces de toutes les missions du Nord-Ouest.

Nous n'entrerons pas dans le détail des négociations et des arrangements qui intervinrent et se prolongèrent pendant plusieurs années: ces faits appartiennent proprement à l'histoire de Mgr Grandin et à celle de Mgr Faraud. C'est peut-être l'unique circonstance où l'humble Coadjuteur n'ait pas accepté toutes les vues de son Evêque. Nul ne saurait l'en blâmer.

(1) Lettres de Mgr Taché à Mgr Grandin, 11 *juin* 1869, 16 *août* 1869, 15 *octobre* 1870. — Archives de l'évêché de Saint-Albert.

Mgr Taché pressa quelque temps son Coadjuteur de faire l'abandon qu'il avait proposé (1); puis il laissa les deux prélats intéressés se concerter à leur goût pour user des ressources du lac la Biche.

Ces arrangements amenèrent des complications, rencontrèrent des difficultés, provoquèrent des plaintes, et nous verrons en 1877 le Supérieur général des Oblats charger Mgr Taché de faire un arrangement définitif.

Appel à la charité du Canada et de la France.

Revenons à la Rivière-Rouge. A mesure que l'automne et l'hiver avançaient, la famine faisait sentir ses étreintes. " Vous avez appris la misère qui règne parmi nous, écrit Mgr Taché à son ami des Trois-Rivières dès le 17 septembre. Les sauterelles ont tout détruit; les chasseurs ont peiné en vain à la prairie. Le pémikan est à 30 sous sterling la livre, le lard à 24, la farine à 40, etc.: c'est à n'y pas croire, et il faut manger (2). "

Ce qui affligeait et inquiétait peut-être le plus l'Evêque, c'était le péril où la misère universelle mettait les établissements d'éducation publique.

Ces établissements étaient alors " très florissants. " Au mois de décembre de l'année précédente, Mgr Taché écrivait à Mgr Laflèche que le collège comptait " 34 internes, parmi lesquels le fils du Gouverneur, qui logeait à l'évêché "; le pensionnat des Sœurs, " 4 demi-pensionnaires et 38 pensionnaires, dont 2 étaient les filles du Gouverneur; " que de plus les Sœurs nourrissaient 36 orphelines. " C'est assez vous dire, disait-il alors, qu'il faut employer le *vert* et le *sec* pour nourrir tout ce monde; car si tous n'ont pas une brillante intelligence, tous paraissent avoir un vigoureux appétit (3). " Or, dans un pays de famine, qui est isolé du reste du monde, comment trouver des provisions pour tant de personnes? " Je me trouve presque forcé,

---

(1) Voir surtout une lettre du 16 août 1869. — Archives de l'évêché de Saint-Albert.

(2) En visite à Saint-Joseph de Pembina, le 17 *sept.* 1868. — Archives de l'évêché des Trois-Rivières.

(3) Lettre du 31 décembre 1867. *Ibid.*

écrit le prélat au P. Aubert, de fermer nos établissements. Notre collège allait si bien, ce serait désolant de le voir tomber. J'en puis dire autant du pensionnat des Sœurs. Déjà nous avons congédié les enfants, parce que nous n'avons pas de quoi nourrir même ceux qui paient. Que faire avec ceux qu'on ne garde que par charité (1)? "

Dans la famine présente, comme dans toutes les calamités de la Rivière-Rouge, le grand prélat fut la providence visible de son peuple. Il se mit à solliciter de toutes parts des secours. Il tendit la main à la généreuse Province de Québec, à la non moins généreuse France. " O mon bon Père, écrit-il au premier Oblat venu à la Rivière-Rouge avec lui, si vous pouviez quelque chose auprès du Conseil de la Propagation de la Foi, comme je vous conjurerais de l'intéresser à notre pauvre Saint-Boniface (2)! "

Réception des secours.

Le Conseil de la Propagation de la Foi alloua à Mgr de Saint-Boniface une plus forte somme. Le Gouverneur et le Conseil d'Assiniboïa votèrent £250 pour les catholiques de la Rivière-Rouge.

Mgr l'archevêque de Québec fit faire dans toutes les églises de son diocèse, des quêtes qui rapportèrent deux mille piastres. Mgr de Montréal, d'autres évêques envoyèrent des secours. Des souscriptions ouvertes à Ottawa rapportèrent 1200 piastres. Mgr Taché éprouva une grande joie en recevant ces aumônes et une profonde reconnaissance pour leurs auteurs.

Reconnaissance de Mgr Taché.

" Votre cœur, écrit-il à l'Archevêque de Québec, appréciera facilement ce qu'éprouve le nôtre, en voyant venir des secours sans lesquels nos pauvres seraient morts de faim (3). " " Ces secours, écrit-il à sa mère, excitent notre plus vive reconnaissance... Sans eux, c'en était fait du pays et notre population n'aurait pas eu d'autre ressource que de se disperser. Remerciez

---

(1) Saint-Boniface, 21 *juillet* 1868.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre du 16 janv. 1869. — Archives de l'archevêché de Québec.

avec nous le bon Dieu de cette faveur et priez pour tous nos bienfaiteurs (1). "

Distribution des secours.

Afin que les secours fussent distribués à tous les nécessiteux et selon leurs besoins, un comité général fut établi pour répartir les aumônes entre les différents centres; des comités particuliers furent chargés de constater, dans chaque endroit, les besoins de chacun et d'y pourvoir dans la mesure du possible.

Ces comités firent un recensement général de la population, des catholiques et des protestants, de ceux qui avaient des moyens d'existence et de ceux qui étaient dans la nécessité.

On trouva 4171 catholiques dont 1417 avaient besoin d'être secourus à savoir:

	Habi-tants			Etaient dans le besoin	
Saint-Boniface avait	900	dont	environ	250,	plus 150 orphelins.
Saint-François-Xavier ..	776	—	"	350.	
Baie Saint-Paul...... ..	324	—	"	220.	
Saint-Charles	346	—	"	100.	
Sainte-Anne ou Pointe de Chênes...............	192	—	"	20.	
Saint-Vital............	331	—	"	80.	
Saint-Norbert	974	—	"	257.	
Sainte-Agathe	137	—			
Lac Manitoba	194	—	"	140. (2)	

Les protestants étaient alors un peu moins nombreux que les catholiques. Le recensement constata parmi eux 1050 nécessiteux appartenant à 216 familles.

Les secours distribués ne furent pas très élevés. Ainsi, pour citer quelques exemples, £84 sont distribuées durant l'hiver à

---

(1) Lettre du 26 mars 1869. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) Ce recensement donnait le nombre de chevaux, bœufs, vaches et autres bêtes à cornes possédés par chaque famille, le nombre d'acres ensemencés les deux années précédentes.

Il y avait	219 chevaux,		282 bœufs,		255 vaches,		249	autres bêtes à cornes	à St-Boniface.
"	377	"	417	"	281	"	489	"	à St-Norbert.
"	114	"	111	"	105	"	135	"	à Saint-Vital
"	49	"	38	"	49	"	42	"	à Sainte-Agathe.
"	262	"	94	"	100	"	77	"	à St-Charles.
"	243	"	209	"	221	"	246	"	à St-Franç.-Xavier.
"	77	"	27	"	38	"	34	"	à la Baie St-Paul.
"	55	"	15	"	31	"	37	"	au lac Manitoba.

Saint-Boniface, 20 à la Prairie du Cheval Blanc. Nous trouvons 2 shellings, 5, 10, etc., distribués à de pauvres gens de Saint-Norbert, de Saint-François-Xavier, etc. N. Vermette, de Saint-Norbert, reçoit, pendant l'hiver, 2 sacs de farine, J. Martel, de Saint-Vital, 2, B. Lagimonière, 1, F. Morissette, de Saint-Paul, 5, T. Jetté, de Saint-Norbert, 9.

Tous ces secours furent répartis avec beaucoup d'intelligence, peu à peu et à propos. " J'ai fait trois voyages durant l'hiver à la Rivière Blanche, écrit le P. Simonet, pour distribuer de la farine et d'autres secours que le comité de bienfaisance avait accordés (1). "

Aussi ils suffirent à sauver les malheureux de la mort et même de trop grandes souffrances. " La mort, écrit Mgr Taché à sa mère, ne fera pas les victimes que la famine semblait lui promettre ; la charité sauve ces victimes... Les secours venus de l'étranger nous ont permis de soutenir des existences qui sans cela auraient certainement succombé (2). "

Il importait que les habitants pussent ensemencer leurs champs, pour que la famine pût trouver un terme dans une nouvelle récolte. Mgr Taché apporta la plus grande activité pour procurer à son peuple les semences suffisantes. " Le comité de secours, écrit-il le 26 mars à sa mère, a reçu ou acquis huit mille minots de grain ; c'est à peu près les deux tiers de ce qu'il faut. Là-dessus il n'y a que mille minots de rendus ; le reste viendra en bateau à l'ouverture de la navigation (3). "

En effet, quand les lacs et les rivières furent dégelés, un bateau amena un chargement de blé. Il arriva par la rivière Rouge au moment même des semailles. L'Evêque, qui connaissait l'insouciance de ses métis, monta à cheval dès qu'il connut son entrée dans le pays, alla à sa rencontre et fit décharger, le

---

(1) Lettre du R. P. Simonet au Rme P. Fabre, *Saint-Laurent*, 20 *septembre* 1869. — Dans *les Missions de la Congrégation des Oblats de M. I.*, t. IX, p. 266.

(2) *Saint-Boniface*, 26 *mars* 1869. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 143.

(3) *Ibid.*

long de la rivière, au voisinage de chaque résidence, ici 2 sacs, là 3 ou 4, plus ou moins selon le nombre des personnes et l'étendue des champs à ensemencer.

Grâce à l'active sollicitude du prélat et au zèle de ses charitables aides des comités, tous les habitants purent traverser l'époque si critique d'une dure famine sans connaître les affres de la faim et en ayant les ressources suffisantes pour faire leurs semailles accoutumées.

Agrandissement de la Maison Vicariale des Sœurs par la construction d'un pensionnat distinct.

Le collège et le pensionnat des Sœurs purent, grâce aux secours que l'Evêque fut en état de leur donner, traverser les mois de l'épreuve et de la gêne et continuer leur œuvre de civilisation chrétienne. Toutes les paroisses reçurent quelques secours, plus ou moins selon le nombre des habitants et leur pauvreté. Une seule put se suffire à elle-même et nourrir elle-même ses nécessiteux; ce fut la paroisse de Sainte-Anne.

Durant toute cette terrible année, Mgr Taché fut le père des pauvres. Aussi tous les cœurs sentirent croître encore leur reconnaissance envers le prélat. Le 3 mai, fête de saint Alexandre, tous les habitants s'empressèrent auprès de leur bienfaiteur et lui firent comme une ovation toute spontanée mais pleine d'ardeur. "Vous faites bien, disait ce jour-là aux catholiques de la Colonie, le Gouverneur l'hon. McTavish, vous faites bien d'aller présenter vos hommages et témoigner votre reconnaissance à votre Evêque: il a sauvé ce pays de la famine comme Joseph a sauvé l'Egypte; il a nourri les habitants de ces solitudes comme Moïse a nourri Israël dans le désert (1)."

Pendant l'été, afin d'occuper de pauvres ouvriers sans travail, autant qu'en vue d'agrandir la maison vicariale des Sœurs, construite en 1847 et devenue tout à fait insuffisante pour son personnel multiplié, Monseigneur voulut leur bâtir en planches une maison de 60 pieds par 25, à deux étages. Il dirigea la construction et subvint à une grande partie de la dépense. Le bâtiment fut béni le 4 septembre. Plus tard, on y ajouta une aile de

---

((1 Récits du Rév. M. Giroux, curé de Sainte-Anne.

25 pieds sur 20. Il a servi de demeure aux pensionnaires jusqu'en 1882, époque où, comme nous le dirons, fut construite une autre maison, beaucoup plus grande, entre la maison vicariale et la cathédrale.

Changement de la rue Masson.

Une voie publique passait alors tout auprès du couvent des Sœurs Grises, du côté du nord, allant de la grande avenue qui longe la rivière Rouge à un pont construit sur la Seine. La proximité de ce passage gênait beaucoup les Sœurs. Mgr Taché les engagea à adresser une requête aux autorités de la Colonie pour leur demander de changer le chemin de place, et promit d'appuyer leur pétition. Mgr offrit au Gouverneur et à son Conseil le terrain pour un autre chemin avec 500 piastres pour la construction d'un nouveau pont sur la Seine. Les autorités publiques, attirées par ces offres généreuses et voulant plaire à leur auteur, transportèrent le chemin de l'autre côté de l'évêché, au grand contentement des bonnes Sœurs. La voie est demeurée où elle a été placée en 1868 : c'est aujourd'hui la rue Masson.

Ouverture de la première chapelle et de la première école à Winnipeg proprement dit.

Une cité appelée aux plus grandes destinées dans l'Amérique du nord, était alors à ses premiers débuts : *Winnipeg* ne comptait encore que quelques maisons dispersées dans le voisinage du fort Garry et dans les environs de l'ancien fort Douglas, où les premiers missionnaires étaient descendus en 1818 et avaient offert d'abord l'adorable sacrifice.

Au printemps de 1869, Mgr Taché ouvrit la première école catholique à peu de distance du fort Garry et la confia à ses chères Sœurs Grises. Les Sœurs Saint-Thérèse et McDougall en furent les premières institutrices. Le 15 juin suivant, le prélat dit, dans le petit oratoire de l'école, la première messe qui a été célébrée à Winnipeg, en face de Saint-Boniface (1).

Les Sœurs Grises ont continué de tenir l'école à Winnipeg jusqu'en 1874, où elles furent remplacées par les Sœurs de Jésus-

---

(1) *Chronique* des Sœurs Grises.

Marie. Tels furent les humbles débuts de la grande paroisse de *Sainte-Marie de Winnipeg.*

Arrivée de M. L.-R. Giroux.

Le Rév. M. Ritchot avait passé l'hiver au Canada, chargé par Mgr Taché de lui trouver des prêtres. Quoiqu'il eût employé tout son zèle à cette recherche, il ne put en recruter qu'un seul, le Rév. M. L.-R. Giroux, élève du collège et du séminaire de Montréal, ordonné prêtre le 24 mai de cette même année: un seul prêtre, mais celui qui se donnait à l'archidiocèse de Saint-Boniface, par son énergie et son esprit apostolique, valait une légion. M. Giroux partit de Montréal le 2 juin avec M. Ritchot, voyagea avec lui, par la voie ferrée jusqu'à Saint-Cloud et ensuite par les charrettes, et arriva à la Rivière-Rouge le 7 juillet. Mgr Taché le retint auprès de lui, comme il avait la coutume de le faire pour tous les arrivants, le nomma professeur de philosophie au Collège et lui confia en même temps la charge d'aller dire la messe à Saint-Vital une fois chaque semaine le jeudi et à la Pointe de Chênes ou Sainte-Anne une fois par mois un dimanche. L'année suivante, il le nomma en outre directeur du collège. Nous le verrons devenir en 1870 curé de Sainte-Anne, y établir sa résidence et faire de cette paroisse une des plus pieuses et des plus prospères de l'Ouest.

Fondation de la mission du Fort Alexandre, du Fort Francis et du Lac Seul.

Le P. Simonet résidait à Saint-Laurent près du lac Manitoba depuis 1864. Il y fut rejoint en 1866 par le P. Camper et en 1867 par le F. Mulvihill. Il n'y avait alors à Saint-Laurent qu'une pauvre chapelle en logs avec une allonge formant un appartement unique où logeaient les trois Oblats, tout ensemble cuisine, réfectoire et dortoir (1). Les deux Pères, tous les deux d'une trempe héroïque, visitaient durant l'hiver, les différents postes échelonnés le long du lac à l'est et à l'ouest, Ebb and Flow, la Rivière à la Grue, la Rivière Poule d'eau et la Baie des Canards sur le lac Winnipegosis, et même le lac du Cygne et la Rivière Platte.

———

(1) Notice sur le diocèse de Saint-Boniface, année 1868. — Dans *les Annales de la Propagation de la Foi*, t. XL, p. 236.

Mgr Taché visita en 1868, le lac Manitoba, où il confirma une trentaine de personnes.

Cette même année, il visita aussi la Rivière Blanche et y donna la confirmation (1).

“ Des postes moins considérables ” furent “ établis sur d'autres points de la colonie, notamment à la Rivière Winnipeg, où se trouve le fort Alexandre, au fort Francis, au lac Seul. ” Ils furent pendant plusieurs années “ visités par les prêtres de Saint-Boniface (2) ” ou par le curé de Sainte-Anne. Nous verrons le P. Allard établir le premier sa résidence au fort Alexandre.

Arrivée des Pères Tissot et Maisonneuve à l'évêché.

La même année, la communauté épiscopale s'augmenta des Pères Tissot et Maisonneuve. Ces Pères avaient jusqu'alors usé leur vie et leur santé dans les rudes travaux des missions du Nord. Mgr Taché, avec une charité que nous pouvons qualifier de magnanime, leur procura une douce et honorable retraite auprès de lui. Il employa le P. Tissot à la desserte de la paroisse et des Sœurs Grises; il en fit son conseiller et quelques années plus tard son vicaire général. Il nomma le P. Maisonneuve procureur des missions du vicariat de Saint-Albert et de celui d'Athabaska-MacKenzie. “ Son expérience et l'absence de toute autre occupation, écrit-il à Mgr Grandin, vous assurent les plus utiles services. ”

Résumé du passé et vue sur l'avenir.

Une nouvelle carrière va s'ouvrir devant l'Evêque de Saint-Boniface.

“ Dormir sous la voûte des cieux, enseveli sous la neige, jusqu'à 63 nuits dans un seul hiver, se porter d'une tribu ou d'une mission à une autre, souffrir de la faim et du froid perdu au milieu de ces immenses solitudes et exposé parfois à périr pendant les tempêtes de l'hiver, se trouver le plus souvent au contact de sauvages grossiers et superstitieux, fonder des établissements nouveaux, pourvoir aux besoins de ces missionnaires et de

---

(1) Lettre du P. Simonet au Rme P. Fabre. — Dans *les Missions de la Congrégation des Oblats de M. I.*, t. IX, p. 266.

(2) *Ibid.*

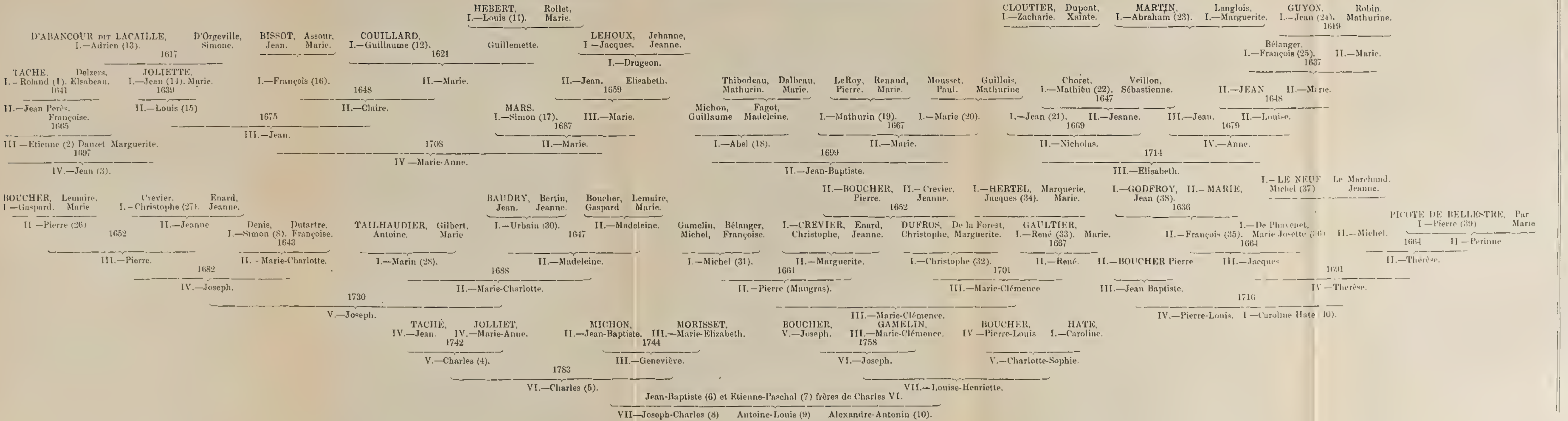
ces chrétientés éparses sur un si vaste territoire; tel fut l'abrégé (1) " des années que nous venons de parcourir.

De nouvelles sollicitudes, de nouvelles peines commencent pour lui; ces sollicitudes, ces peines ne seront pas moindres que celles qui ont précédé: il déploiera la même charité dans celles-ci que dans celles-là. Il vient de terminer sa carrière de missionnaire Oblat parmi les épreuves de la famine, en nourrissant son peuple; il commence sa nouvelle carrière parmi les cris de guerre, en présentant à tous l'olivier de la paix. La croix et la charité seront ses compagnes assidues dans l'avenir, comme elles l'ont été dans le passé.

(1) L'hon. juge Prud'homme, *Cinq ans après*, p. 4.



Appendice A. — Ancêtres Canadiens de Mgr Taché.



(1) De Garganvillars, évêché de Montauban, en Guienne, aujourd'hui Département du Tarn
(2) Commissaire des vivres à St-Malo
(3) Premier du nom au Canada, armateur, negociant, syndic des marchands et notaire à Quebec.
(4) Bourgeois de la Cie des Postes du Roy.
(5) Notaire.
(6) Notaire et membre du Conseil Législatif du Bas-Canada
(7) Medecin, Chevalier du Bain, Commandeur de l'Ordre de St-Gregoire et Premier Ministre de la Province du Canada.
(8) Medecin, Chevalier de la Legion d'Honneur, ancien membre du Parlement Provincial du Canada et Député-Ministre de l'Agriculture au Gouvernement de la Puissance du Canada.
(9) Notaire, Shérif du District de St-Hyacinthe
(10) Evêque de la Rivière Rouge
(11) Apothicaire de Paris, premier habitant au Canada, propriétaire avec son gendre Guillaume Couillard de toute la Haute-Ville de Quebec
(12) Son mariage est le premier enregistré au Canada
(13) Noyé le 2 mai 1640, aux Ilets, pres de la Pointe à Lacaille (St-Thomas de Montmagny)
(14) Clairon de la Compagnie.
(15) Hydrographe du Roy, Seigneur d'Anticosty, de Mingan et de Jolliet
(16) De Lizieux, en Normandie.
(17) Marchand de La Rochelle.
(18) Notaire Royal, natif de la ville d'Angers.
(19) De Moustier-le-Maufaix, diocèse de Luçon, au Poitou
(20) De Fontenay-le-Compte, évêche de La Rochelle
(21) De St-Gilles, evêche de La Rochelle
(22) Cultivateur
(23) Pilote Royal, il légue son nom aux celebres Plaines d'Abraham de Quebec, sa propriete
(24) Natif du Perche
(25) Natif de Touque en Normandie.
(26) Natif de Mortagne, au Perche, Gouverneur des Trois-Rivières et Seigneur de Boucherville.
(27) Natif de St-Jean de La Rochelle
(28) De St-Vincent de Tours.
(29) Chirurgien, Notaire et Juge de Musaye en Auvergne
(30) De Luche, en Anjou, ne en 1647.
(31) Chirurgien de St-Aubin, ville de Blois
(32) Lieutenant de Madoc, evêche de St-Malo, pere de Mad. d'Youville
(33) Chevalier, Seigneur de Varennes, Gouverneur des Trois-Rivieres, pere des Gaultier de la Verandrye
(34) Interprete
(36) Compagne de Mad. de la Peltrie
(37) Lieutenant-General, natif de Caen en Normandie, frere de M. de la Peltrie
(38) Noble homme, Lieutenant-General des Trois Rivieres
(39) Lieutenant
(40) Jeune hollandaise prise en guerre et rachetee par M. [illegible]

APPENDICE B.

ANCÊTRES MATERNELS DE Mgr TACHÉ

Les Bouchers de Boucherville et les Bouchers de la Broquerie.

Les Bouchers de Boucherville.

NOTE. — Gaspard et Marin Boucher, frères, vinrent de France en Canada en 1635. Ils habitaient St-Langy près de Mortagne. Gaspard était marié à Nicole Lemaine. Les deux frères avaient une sœur Marie Boucher qui se maria à Québec en 1645, à Etienne de Lafond St-Laurent.

Première Lignée.

PIERRE BOUCHER, fils de Gaspard, naquit en France en 1620. Il se maria à Madeleine Chrétienne en premières noces. Il n'eut point d'enfants de ce mariage, excepté un fils, Jacques, né le 11 décembre 1649, qui a dû mourir en bas âge.

Pierre Boucher épousa en secondes noces Jeanne Crevier. Il était Sieur de Grosbois, Seigneur de Boucherville et gouverneur des Trois-Rivières. Il fut anobli par Louis XIV, roi de France. Il vint résider dans sa seigneurie de Boucherville en 1668. Il mourut en avril 1717 à l'âge de 97 ans. Son épouse Jeanne Crevier mourut le 11 décembre 1727 à l'âge de 96 ans.

Les enfants issus de ce mariage sont:

1. PIERRE BOUCHER DE BOUCHERVILLE, né en 1653, marié le 25 octobre 1683, à Charlotte Denis, veuve de Sieur Pierre de Brahé Sieur du Pads.
2. Marie, née le 8 mars 1655, à Trois-Rivières, mariée le 26 septembre 1667, à René Gauthier.
3. Lambert, Sieur de Granpré (major de la ville des Trois-Rivières), né le 12 août 1656, marié le 13 août 1693, à Marguerite Vauvril, et décédé le 3 avril 1699.
4. Joachim, né en 1659, tué dans un combat, le 12 juillet 1692 par les Iroquois.
5. Ignace B. Sieur de Grosbois, né le 18 janvier 1659, marié le 28 octobre 1694, à Montréal, à Marie-Anne-Marguerite de la Valtrie, décédé le 25 octobre 1699, à Boucherville.
6. Madeleine, née en 1661, mariée le 24 novembre 1680, à Pierre Le-Gardeur de Tilly.
7. Marguerite, née le 25 juillet, mariée le 17 mai 1637, à Hicole Daneau-Dumuy, et décédée en 1698.
8. Philippe, né le 20 décembre 1665, prêtre, décédé le 8 avril 1721 à Lévis.

9. René-Jean, Seigneur de Montbrun, enseigne dans un détachement de la marine, commandant toute la milice de la Côte du Sud en 1729, né le 7 février 1667, marié en premières noces le 24 novembre 1692 à Françoise-Claire Charest à Lévis, et en secondes noces, le 10 novembre 1729, à Françoise Godfroy.
10. René, Sieur de la Perrière, Enseigne, né le 18 juin 1668 à Montréal, marié le 15 décembre 1705 à Françoise Mailhot.
11. Jeanne, née le 5 décembre 1670, mariée le 16 novembre 1695, à Jacques-Charles Sabrevois de Bleury, et décédée le 8 juillet 1703.
12. Louise B. née le 5 décembre, à Boucherville en 1670, non mariée.
13. Nicolas, né le 15 novembre 1672, prêtre, décédé le 30 juillet 1733.
14. Jean-Baptiste, Sieur de Niverville, Lieutenant réformé, Seigneur de Chambly, né le 10 décembre 1673, marié en 1716, à Thérèse Hertel.
15. Jacques, né le 10 décembre 1676, tué en septembre, 1688, à l'âge de 15 ans.
16. Geneviève, née le 30 août 1676, religieuse aux Ursulines de Québec (Sœur St-Pierre).

Deuxième Lignée.

PIERRE BOUCHER DE BOUCHERVILLE, fils de Pierre Boucher de Boucherville, Gouverneur des Trois-Rivières, et de Jeanne Crevier, né en 1653, épousa Charlotte Denis, veuve de feu Pierre de Brahé Sieur du Pads. Il est décédé à Boucherville le 7 août 1740, à l'âge de 87 ans.

Les enfants issus de ce mariage sont:

1. Antoinette, née le 11 septembre 1684, à Boucherville.
2. Delle Pierre, née en 1685, est entrée à l'Hôtel-Dieu de Montréal, en 1703, à l'âge de 18 ans, décédée en 1759, le 31 juillet, âgée de 72 ans, dans sa 54me année de religion.
3. Madeleine-Charlotte, née le 7 novembre 1686, entrée en 1701, à l'âge de 15 ans, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, décédée le 23 avril 1731, dans sa 30me année de religion, âgée de 45 ans.
4. Pierre B. Sieur de Boucherville, Capitaine d'Infanterie et Chevalier de St-Louis, Commandant à Niagara en 1740, né le 11 juin 1689, marié à Marguerite Raimbault, décédé en septembre 1767.
5. Marie-Jeanne, née le 15 août 1691, décédée le 29 décembre 1692.
6. Marie-Anne, née le 24 février 1694, décédée le 25 août 1772 (Sœur St-Ignace).
7. Marie-Angelique, née le 25 juillet 1697, Religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, sous le nom de Sœur Sainte-Monique, décédée en 1721, après 70 ans de religion.
8. René de LaBruère, né le 17 mai 1699, marié en novembre 1739, à Louise Pécaudy de Contrecœur.
9. JOSEPH, SIEUR DE LA BROQUERIE, né en juillet 1701, marié en premières noces le 29 novembre 1730, à Charlotte Tailhandier, en secondes noces à Marie Cardin, décédé le 28 février 1762.
10. Louise, née le 16 novembre 1702, entrée en 1721 chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, décédée le 5 septembre 1788, après 67 ans de religion.
11. Charles Sieur de Montarville, né le 20 avril 1704, marié le 13 mai 1735, à Françoise Bourotte.

12. Claire-Françoise, née le 14 avril 1705, mariée en premières noces, en 1736, à Jean-Baptiste Pommereau, en secondes noces, à Jos.-Michel LeGardeur.

Troisième Lignée

JOSEPH B. DE LABROQUERIE, né en 1701, fils de P. B. de B. et de Charlotte Denis, épousa le 29 novembre 1730, Charlotte Taillandier, fille de Marrien Taillandier, chirurgien, et de Magd. Beaudry. Il est décédé en 1762 âgé de 61 ans et son épouse Chte Taillandier est décédée en 1740.

Les enfants issus de ce mariage sont:

1. JOSEPH B. DE LABROQUERIE, baptisé le 4 avril 1732, marié le 13 novembre 1758, à Clémence Gamelin à Montréal.
2. Marie-Anne, baptisée en mai 1734, mariée le 14 juin 1751, à Pierre-Philippe Noyelle de Fleurimont.
3. René, baptisé le 10 juin 1736, décédé en août suivant.
4. Pierre, baptisé le 10 décembre 1736.
5. Bonaventure, baptisé le 16 juillet 1738.

NOTE. — Il paraît certain que ces deux derniers enfants sont morts jeunes. Leur nom n'est mentionné nulle part. Mde Taché qui a souvent entendu parler, par les anciens, de Mr. Jos. de LaBroquerie, marié à Charlotte Taillandier, n'a jamais entendu dire un mot de ces enfants.

Mr. Jos. B. de LaBroquerie, devenu veuf en 1740, épousa en secondes noces Marie Cardin de Varennes.

Les enfants issus de ce mariage sont:

1. Marie-Josephte, baptisée le 13 mars 1747.
2. Josephte-Renée, baptisée le 1er septembre 1748.
3. Marie-Joseph, baptisée le 3 septembre 1755.

NOTE. — Une seule de ces trois filles a vécu, les autres étant mortes jeunes: Madame Taché n'en a jamais entendu parler, mais elle a connu celle qui a vécu, Marie-Josephte, mariée à Chs. B. de LaBruère, mère de Delle Victoire B. de La Bruère, décédée le 7 février 1853.

Quatrième Lignée.

JOSEPH B. DE LABROQUERIE, baptisé le 4 avril 1733, épousa à Montréal le 13 novembre 1758, Delle Clémence Gamelin, fille de Pierre Gamelin Mongras et de Marie Clémence Dufrost LaJemmerais.

Les enfants issus de ce mariage sont:

1. Joseph-Ignace, né à Montréal, baptisé le 13 octobre 1759.
2. Pierre, né le 11 septembre 1760, à Montréal, décédé à Boucherville en 1810, garçon.
3. René, baptisé le 15 décembre, à Boucherville en 1761, décédé peu après.
4. René baptisé le 24 mars, inhumé le 11 septembre 1763, à Boucherville.
5. Marguerite-Clémence, baptisée le 25 juillet 1764, décédée peu après.
6. Marie-Anne-Charlotte, baptisée le 20 octobre 1765, mariée à George Stubenger.

Note de Mde Taché.

Les enfants issus de ce mariage de George Stubenger sont:

1. Anne-Charlotte, baptisée en 1787, mariée à Jos. Pepin, sculpteur.
2. Josephte, née en 1790, mariée à Samuel Newcomb.
3. Henri, marié à Chtte LaPromenade, maintenant résidant à la Nouvelle Ibérie.
4. Catherine, née en 1800, mariée à François Bourgeois.
5. Josephte-Clémence, baptisée le 27 juillet 1771, décédée un mois après.
6. Amable-Clément, baptisé le 24 novembre 1872, prêtre, décédé à Boucherville en 1826.
7. Charlotte-Renée, baptisée le 11 septembre 1774, décédée un mois après.
8. Josephte-Clémence, baptisée le 12 janvier, inhumée le 8 août 1776.
9. Charlotte-Clémence, baptisée en 1779, décédée peu après.
10. Charles, né le 29 mars 1871, décédé peu après.

M. Jos. de LaBroquerie est décédé le 22 mars 1803 âgé de 72 ans.

Cinquième Lignée.

JOSEPH B. DE LABROQUERIE, né en 1759, épousa aux Trois-Rivières le 15 juillet 1795, Charlotte B. Niverville de Montizambert. Il est décédé le 6 octobre 1830, âgé de 71 ans, et son épouse est décédée en 1832 âgée de 66 ans.

Les enfants issus de ce mariage sont:

1. Charlotte-Anne, née le 6 octobre 1796. (Mde de Rouville).
2. LOUISE-HENRIETTE, née le 24 août 1798, mariée à Chs. Taché, mère de Mgr Taché.
3. JOSEPH-ANTOINE, né le 10 mai 1800, oncle et père adoptif de Mgr Taché.
4. Frédérick, baptisé le 2 mai 1802, décédé un mois après.
5. Pierre-Frédérick, baptisé le 2 juin 1803.
6. Louis-Stanislas, né le 25 juin 1805.
7. Marie-Hippolyte, née le 16 mai 1807.
8. Marie-Cécile, née le 20 décembre 1811.

(Note de M. B. de LaBruyère). Les enfants de Charlotte-Anne, mariée en 1816 à J. B. R. Hertel de Rouville sont; 1. Charlotte, née en 1821, mariée à J. B. Brousseau, médecin. — 2. Louise-Sophie-Henriette, née en 1823 mariée à Isaac Laroque. — 3. J. B. René M. né en 1825. — 4. J. B. R. Ovide, né le 15 juillet 1827. — 6. Geneviève-Emélie, née le 28 mai 1828. — 7. Hermine-Julie Hyp. née en juillet 1829, religieuse des S. S. Noms de J. M. (Sœur Ste-Scolastique). — 8. Marie-Eugénie-Mélina, Mme Daigle, née en 1832. 9. J. B. R.-H. Hertel, né en 1834.

APPENDICE C.

La Mère d'un Missionnaire à un petit Oiseau.

Charmant petit oiseau qui, dans ce vert bocage,
Viens me balbutier ton tendre et doux langage,
Pourquoi, pourquoi t'enfuir sitôt que tu me vois?
Ne crains pas, viens chanter, petit, si tu m'en crois.

Viens donc me raconter, dans ton joli ramage
Ce que tes yeux ont vu sur un autre rivage.
N'as-tu pas rencontré, dis, réponds à ma voix,
Un prêtre... mon cher fils... seul... armé de la croix?

Comme toi vers le ciel il adresse ses chants,
Pour réjouir aussi les forêts et les champs.
Mon fils?... ah! le verrai-je encore sur cette terre?...

Petit chantre des bois, en tes récits touchants,
Dis-moi, mon fils a-t-il à souffrir des méchants?...
Ah! parle-moi de lui, par pitié pour sa Mère.

Présenté à Madame Taché, la veille de sa fête, par un de ceux qu'elle honore d'une affection toute maternelle.

Souffrez qu'ici ma voix vous exprime, Madame,
Les souhaits que pour vous je forme dans mon âme.
Mère heureuse, qu'un jour votre aimable vertu
Soit couronnée au ciel, au milieu des Elus;
C'est alors seulement que la Reconnaissance
Verra ses vœux remplis envers la Bienfaisance!

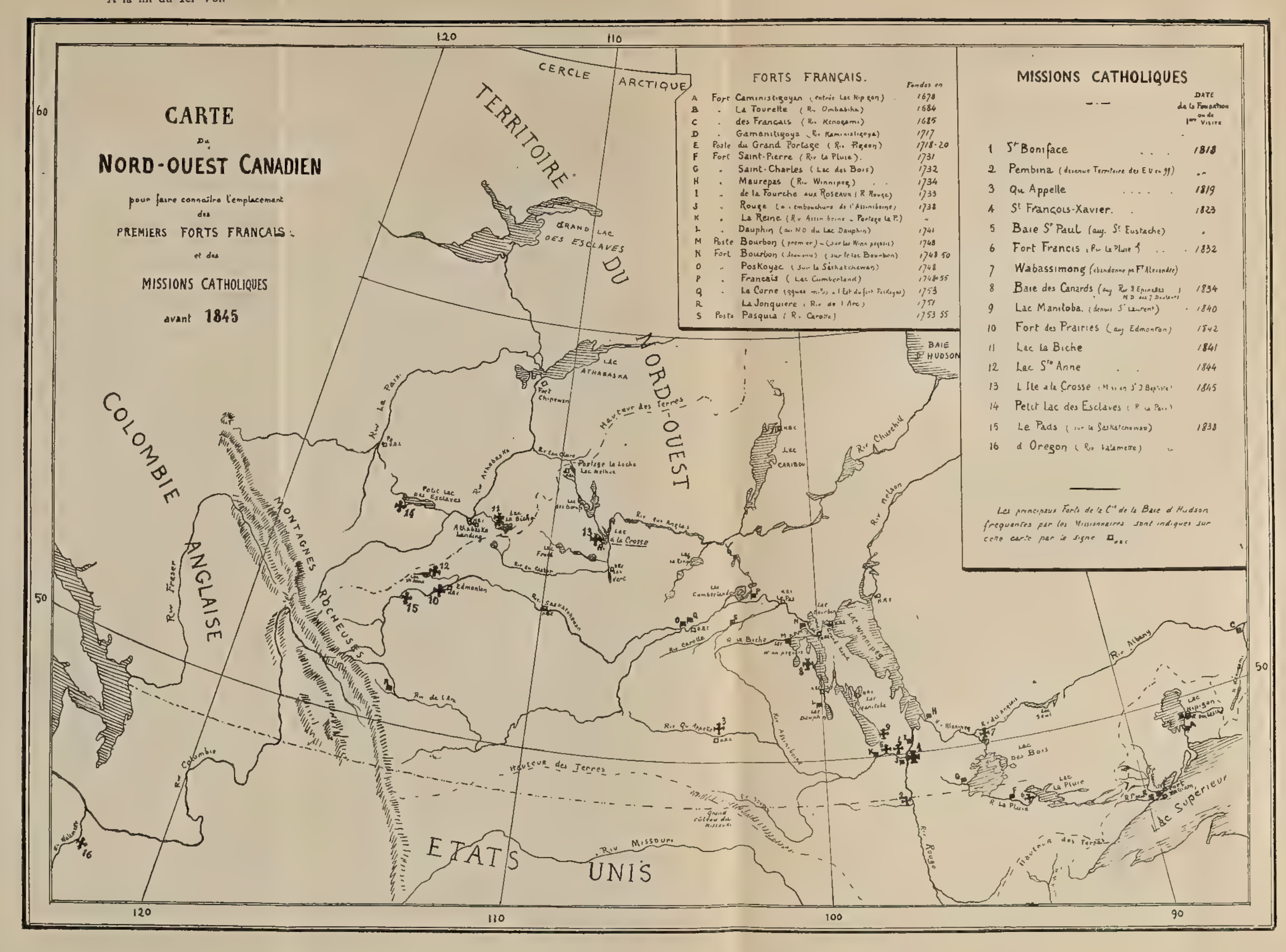
TABLE DES MATIÈRES

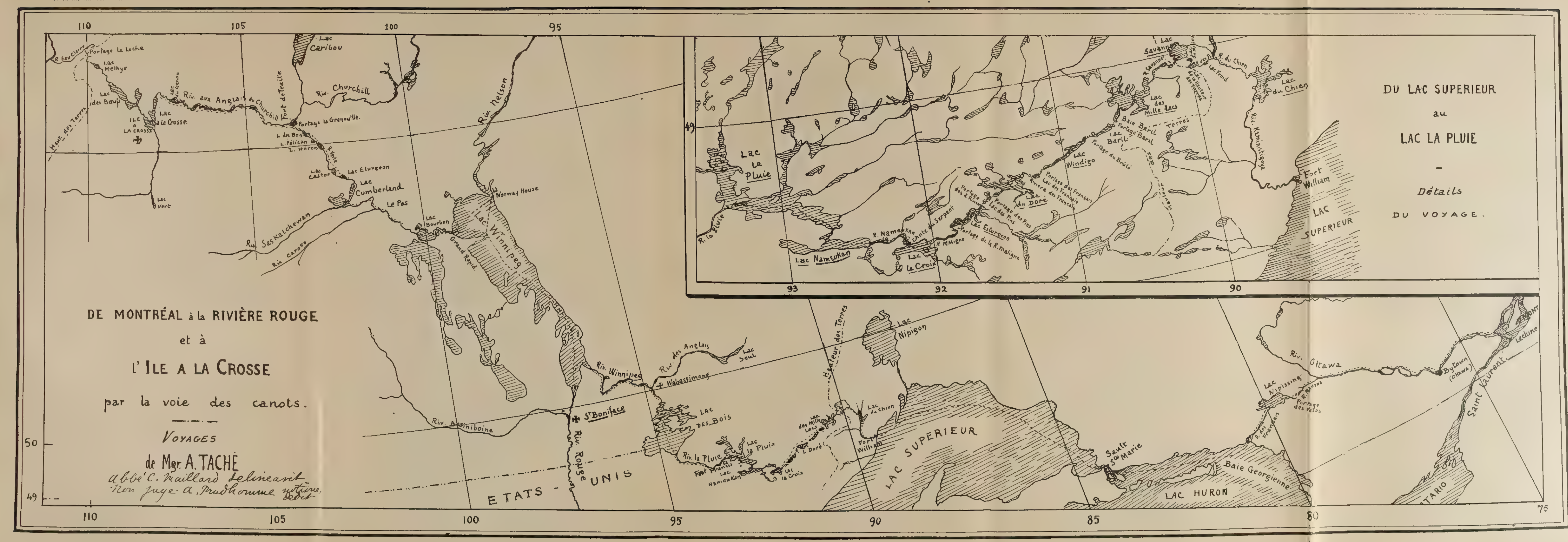
LIVRE Ier. — Le Missionnaire Oblat.

20

LIVRE II. — L'Evêque Missionnaire.




CARTE
du
NORD-OUEST CANADIEN
pour faire connaître l'emplacement
des
PREMIERS FORTS FRANCAIS
et des
MISSIONS CATHOLIQUES
avant 1845
FORTS FRANÇAIS.
Fondés en
A Fort Caministigoyan (entrée Lac Nipigon) 1678
B . La Tourelte (Riv Ombabika) 1684
C . des Francais (Riv Kenogami) 1685
D . Gamanitigoya (Riv Kaministigoya) 1717
E Poste du Grand Portage (Riv Pigeon) 1718-20
F Fort Saint-Pierre (Riv la Pluie) 1731
G . Saint-Charles (Lac des Bois) 1732
H . Maurepas (Riv Winnipeg) 1734
I . de la Fourche aux Roseaux (R Rouge) 1733
J . Rouge 1738
K . La Reine (Riv Assiniboine – Portage la P.)
L . Dauphin (au NO du Lac Dauphin) 1741
M Poste Bourbon 1748
N Fort Bourbon (sur le lac Bourbon) 1748 50
O . Poskoyac (Sur la Saskatchewan) 1748
P . Francais (Lac Cumberland) 1748-55
Q . La Corne 1753
R La Jonquiere (Riv de l'Arc) 1751
S Poste Pasquia (R. Carotte) 1753 55
MISSIONS CATHOLIQUES
DATE de la Fondation ou de 1re Visite
1 St Boniface 1818
2 Pembina (devenue Territoire des E U en 99)
3 Qu Appelle 1819
4 St François-Xavier. 1823
5 Baie St Paul (auj. St Eustache)
6 Fort Francis (Riv la Pluie) 1832
7 Wabassimong (abandonné par Ft Alexandre)
8 Baie des Canards 1834
9 Lac Manitoba. 1840
10 Fort des Prairies (auj Edmonton) 1842
11 Lac la Biche 1841
12 Lac Ste Anne 1844
13 L Ile à la Crosse 1845
14 Petit Lac des Esclaves
15 Le Pads (sur la Saskatchewan) 1838
16 d Oregon
Les principaux Forts de la Cie de la Baie d'Hudson fréquentés par les Missionnaires sont indiqués sur cette carte par le signe
CERCLE ARCTIQUE
TERRITOIRE DU NORD-OUEST
COLOMBIE ANGLAISE
MONTAGNES ROCHEUSES
ETATS UNIS
GRAND LAC DES ESCLAVES
LAC ATHABASKA
Fort Chipewyan
Hauteur des Terres
Portage la Loche
Riv la Paix
Riv Athabaska
Petit Lac des Esclaves
Athabaska Landing
Lac la Biche
Lac la Crosse
Riv aux Anglais
Edmonton
Riv Saskatchewan
Lac Caribou
Riv Churchill
Riv Nelson
BAIE D'HUDSON
Lac Cumberland
Le Pas
Lac Winnipeg
Lac Manitoba
Riv Qu Appelle
Riv Assiniboine
Riv Rouge
Lac des Bois
Lac la Pluie
Lac Nipigon
Lac Supérieur
Riv Albany
Riv Missouri
Riv Fraser
Riv Colombie
Riv de l'Arc
120
110
100
90
60
50


DE MONTRÉAL à la RIVIÈRE ROUGE
et à
l'ILE A LA CROSSE
par la voie des canots.
VOYAGES
de Mgr. A. TACHÉ
Abbé C. Maillard delineavit
Hon. juge A. Prudhomme edidit
DU LAC SUPERIEUR
au
LAC LA PLUIE
Détails
DU VOYAGE.
Portage la Loche
Lac Methye
Lac des Bœufs
Riv. aux Anglais
Fort de Traite
Riv. Churchill
Lac Caribou
Portage la Grenouille
Lac la Crosse
ILE A LA CROSSE
L. des Bois
L. Pélican
L. Heron
Lac Castor
Lac Eturgeon
Lac Cumberland
Le Pas
Riv. Saskatchewan
Lac Vert
Riv. Nelson
Norway House
Lac Bourbon
Grand Rapid
Lac Winnipeg
Riv. Winnipeg
Riv. des Anglais
Lac Seul
Wabassimong
St Boniface
Riv. Assiniboine
Riv. Rouge
Lac des Bois
Riv. la Pluie
Fort Francès
Lac la Pluie
Lac Namicukan
Lac la Croix
L. Doré
Lac des Mille Lacs
Lac du Chien
Fort William
Hauteur des Terres
Lac Nipigon
LAC SUPERIEUR
Sault Ste Marie
Baie Georgienne
LAC HURON
Lac Nipissing
Riv. Ottawa
Bytown (Ottawa)
Saint Laurent
Lachine
ETATS - UNIS
Lac la Pluie
R. la Pluie
Lac Namekan
R. Namekan
Chute du Serpent
Lac la Croix
R. Maligne
Portage de la R. Maligne
Lac Esturgeon
Lac Doré
Lac Windigo
Lac Baril
Baie Baril
Portage Baril
Lac des Mille Lacs
Lac Savanne
Lac du Chien
Riv. Kaministiquia
Fort William
LAC SUPERIEUR
110
105
100
95
90
85
80
75
50
49
93
92
91
90

Errata au 1er Volume.

Page 91, 11e ligne (en comptant par le haut), *on lit :* à l'égard, *lisez :* à l'égal.

Pages 127, 128, 129, *la première note de ces trois pages doit être :* (1) Lettre de Mgr Taché à sa mère.

Page 216, 1ère ligne, *on lit :* et répandant, *lisez :* en répandant.

Page 404, note (2), *on lit : Ibid.*, p. 111-112, *lisez : Vingt années de Missions*, p. 111-112.

Page 407, ligne 25e, *supprimez la ligne 25e, et au lieu de :* din obtiendront la protection pour ce cher seigneur (3), *mettez :* cortège approche de Saint-Norbert.

Page 528, ligne 13e, *on lit :* Hind qui, dans, *lisez :* Hind, dans.

MONTRÉAL.—Typographie de la Librairie Beauchemin [à resp. limitée]
256, rue Saint-Paul.